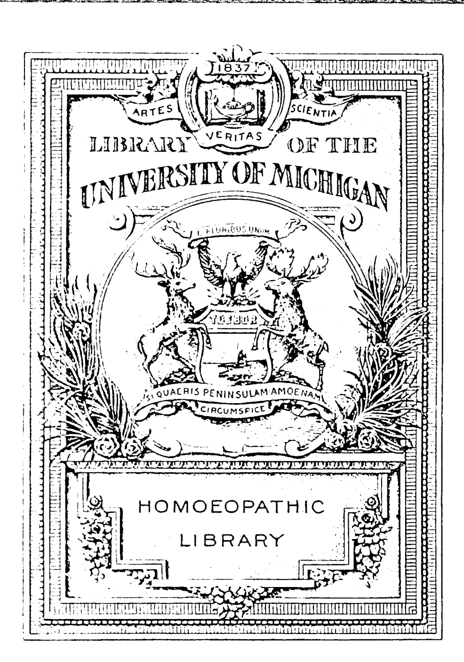
LE Dr C. HERING

MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE DOMESTIQUE



J.-B. BAILLIÈRE & FILS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE
Rue Hautefeuille, 19, à Paris



a méde-
. 7 fr.
s de la
s, Mœurs,
sciculture,
re de l'In-
vol. grand
e. 20 fr.
omprenant
, le chan-
u-né, par
s malades,
e édition.
. 14 fr.
la philo-
3 fr. 50
nsante,
es sur les
t de l'In-
cteur gé-
. 6 fr.
ion popu-
aractères,
captivité,
orme 200
e plus de
rées hors
imes par
s, au prix
la poste.
— Les 40 planches, sur papier teinté, forment 10 livraisons à 10 cent. avec couverture imprimée, et sont publiées concurremment avec le texte. — On souscrit pour 10 séries avec 5 livraisons de planches correspondantes, soit 10 fr. 50 pour Paris et 12 fr. 50 pour les départements.

BRIAND et CHAUDÉ. Manuel complet de médecine légale, ou Résumé des meilleurs ouvrages publiés jusqu'à ce jour sur cette matière, et des jugements et arrêts les plus récents, par J. BRIAND, docteur en médecine de la faculté de Paris, et Ernest CHAUDÉ, docteur en droit, et contenant un *Manuel de chimie légale*, par J. BOUIS, professeur agrégé à l'École de pharmacie de Paris. *Huitième édition.* 1 vol. gr. in-8 de 1,048 pages, avec 5 pl. gravées et 34 fig. — 12 fr.

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT SUR LA POSTE.

BRUCKE. Des couleurs au point de vue physique, physiologique artistique et industriel, par le docteur Ernest Brucke, professeur de physiologie à l'Université de Vienne, membre de l'Académie impériale des sciences et du Conseil du musée impérial pour l'art et l'industrie, traduit de l'allemand sous les yeux de l'auteur, par P. Schützenberger. Paris, 1866. In-18 jésus, 344 pages avec 46 figures . . . . . 4 fr.

CARRIÈRE. Le climat de l'Italie, sous le rapport hygiénique et médical, par le docteur Ed. Carrière. *Ouvrage couronné par l'Institut de France.* 1 vol. in-8 de 600 pages . . . . 7 fr. 50

COMTE (A.). Principes de philosophie positive, par Auguste Comte, répétiteur d'analyse transcendante et de mécanique rationnelle à l'École polytechnique et examinateur des candidats qui se destinent à cette école, précédés de la préface d'un disciple, par E. Littré. 1 vol. in-18 jésus de 208 pages. . . . . 2 fr. 50

Dictionnaire général des eaux minérales et d'hydrologie médicale, comprenant la Géographie et les stations thermales, la pathologie thérapeutique, la chimie analytique, l'histoire naturelle, l'aménagement des sources, l'administration thermale, etc., par MM. Durand-Fardel, inspecteur des sources d'Hauterive à Vichy, E. Le Bret, inspecteur des eaux minérales de Baréges, J. Lefort, pharmacien, avec la collaboration de M. Jules François, ingénieur en chef des mines, pour les applications de la science de l'ingénieur à l'hydrologie médicale. *Ouvrage couronné par l'Académie de médecine.* 2 forts volumes in-8 de chacun 750 pages. . . . . 20 fr.

Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, des sciences accessoires et de l'art vétérinaire, publié par J.-B. Baillière et fils. *Douzième édition,* entièrement refondue, par E. Littré, membre de l'Institut (Académie des inscriptions) et de l'Académie de médecine, et Ch. Robin, membre de l'Institut (Académie des sciences) et de l'Académie de médecine, professeur à la Faculté de médecine de Paris; ouvrage contenant la synonymie latine, grecque, allemande, anglaise, italienne et espagnole. 1 vol. in-8, viii-1,800 pages avec 551 fig. 18 fr.

DONNÉ. Conseils aux familles sur la manière d'élever les enfants, suivis d'un précis d'hygiène applicable aux différentes saisons de l'année, par Al. Donné, recteur de l'Académie de Montpellier. In-12 de 352 pages. . . . . 3 fr.

DUCHARTRE. Éléments de botanique, comprenant l'anatomie des plantes et la physiologie, l'organographie, les familles naturelles de la distribution géographique, par P. Duchartre, membre de l'Institut (Académie des sciences), professeur à la Faculté des sciences. 1 vol. de 800 pages avec 500 figures dessinées d'après nature, par A. Riocreux. . . . . 15 fr.

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT SUR LA POSTE.

École de Salerne (l'). Traduction en vers français, par CH. MEAUX SAINT-MARC, avec le texte latin en regard (1870 vers), précédée d'une introduction par M. le docteur CH. DAREMBERG. — **De la Sobriété,** conseils pour vivre longtemps, par L. CORNARO, traduction nouvelle. 1 vol. in-18 jésus de LXXII-344 pages avec 5 vignettes. 3 fr. 50

FAU. Anatomie artistique élémentaire du corps humain par le docteur J. FAU. In-8 avec 17 pl. figures noires. . . . . . . 4 fr.
— Le même, figures coloriées. . . . . 10 fr.

FEUCHTERSLEBEN. Hygiène de l'âme, par E. DE FEUCHTERSLEBEN, professeur à la Faculté de médecine de Vienne, sous-secrétaire d'État au ministère de l'instruction publique en Autriche, traduit de l'allemand, sur la *vingtième édition*, par le docteur Schlesinger-Rahier. *Deuxième édition,* précédée d'une Étude biographique et littéraire. 1 vol. in-18 de 260 pages. . . . . 2 fr.

FONSSAGRIVES. Thérapeutique de la phthisie pulmonaire, basée sur les indications ou l'art de prolonger la vie des phthisiques par les ressources combinées de l'hygiène et de la matière médicale, par J.-B. FONSSAGRIVES, professeur d'hygiène à la Faculté de Montpellier, ex-professeur de thérapeutique et de matière médicale à l'École de médecine de Brest, membre correspondant de l'Académie impériale de médecine, premier médecin en chef de la marine. In-8 de 700 pages. . . . . 7 fr.

—— **Hygiène alimentaire** des malades, des convalescents et des valétudinaires, ou du régime envisagé comme moyen thérapeutique. 2e édition, revue et corrigée, 1 vol. in-8 de XXXII-698 pages. . 9 fr.

FRÉDAULT. Physiologie générale. Traité d'anthropologie physiologique et philosophique. In-8, XVI-854 pages. 11 fr.

GERVAIS et VAN BENEDEN. Zoologie médicale. Exposé méthodique du règne animal basé sur l'anatomie, l'embryogénie et la paléontologie, comprenant la description des espèces employées en médecine, de celles qui sont venimeuses et de celles qui sont parasites de l'homme et des animaux, par PAUL GERVAIS, professeur de zoologie à la Faculté des sciences de Paris, et J. VAN BENEDEN, professeur de l'Université de Louvain. 2 vol. in-8, avec 198 figures. . 15 fr.

GUARDIA (J.-M.). La Médecine à travers les siècles. Histoire et philosophie, par J.-M. GUARDIA, docteur en médecine et docteur ès lettres, bibliothécaire adjoint de l'Académie de médecine. 1 vol. in-8 de 800 pages. . . . . 10 fr.

GUIBOURT. Pharmacopée raisonnée, ou Traité de pharmacie pratique et théorique, par N.-E. HENRY et J.-B. GUIBOURT; *Troisième édition,* revue et considérablement augmentée, par J.-B. GUIBOURT, professeur à l'École de pharmacie, membre de l'Académie impériale de médecine. In-8 de 800 pages à deux colonnes, avec 22 planches. . . . . 8 fr.

MÉDECINE
HOMŒOPATHIQUE
DOMESTIQUE

CORBEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ.

MÉDECINE

HOMŒOPATHIQUE

DOMESTIQUE

PAR LE Dr C. HÉRING

(DE PHILADELPHIE)

TRADUCTION NOUVELLE SUR LA 12e ÉDITION ALLEMANDE

AUGMENTÉE D'INDICATIONS NOMBREUSES

et précédée de Conseils d'Hygiène et de Thérapeutique générale

PAR LÉON SIMON FILS

Docteur en médecine de la Faculté de Paris,
Ancien secrétaire général de la Société de médecine homœopathique de France,
Membre correspondant de la Société hahnemannienne de Madrid,
de l'Académie homœopathique de Palerme,
de l'Académie impériale homœopathique du Brésil,
de la Société de Pharmaco-dynamie homœopathique de Bruxelles.

Avec 168 figures intercalées dans le texte.



PARIS

J. B. BAILLIÈRE ET FILS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,

Rue Hautefeuille, 19, près le boulevard Saint-Germain.

1867

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

La *Médecine homœopathique domestique*, publiée en allemand, il y a trente ans (1), est un de ces livres dont le succès complet et légitime se trouve justifié par le but que l'auteur voulait atteindre, l'importance des services qu'il a su rendre, la pensée qui avait inspiré son œuvre.

Profondément convaincu de la supériorité de l'homœopathie sur les doctrines rivales, frappé en même temps de l'isolement où se trouvent souvent placés ceux qui confient leur santé à la thérapeutique hahnemannienne, le docteur Héring avait voulu réunir les indications auxquelles répondent les médicaments homœopathiques les plus usités. Il espérait ainsi pouvoir mettre entre les mains de l'homme du monde un guide sûr pour les premiers soins que l'on doit donner aux malades dans le cas où la distance empêcherait le médecin d'accourir à la moindre apparence de danger.

L'entreprise était hardie ; mais elle fut conduite avec assez d'habileté et de prudence pour réussir entièrement. Aussi l'ouvrage dont je publie aujourd'hui une traduction nouvelle a-t-il été, dans l'espace de vingt-cinq ans,

(1) Const. Hering, *Homœopath. Hausartz, fur die deutschen Burger der vereinigten Staaten*. Iena, 1837, gr. in-8.

*

réimprimé douze fois en allemand, cinq fois en anglais, plusieurs fois en espagnol et quatre fois en français.

Ce fut en 1848 que le docteur Léon Marchant, de Bordeaux, nous le fit connaître. Depuis cette époque, notre honorable confrère présida lui-même à quatre éditions successives; et, si la mort ne l'eût enlevé si vite à la science et à l'homœopathie, nul doute qu'il n'eût entrepris éncore cette nouvelle publication.

Mais, dans les conditions actuelles, une énorme difficulté se présentait pour conserver à l'œuvre de notre éminent cenfrère toute son originalité. Léon Marchant avait, en effet, traduit sur le texte anglais, et, depuis l'apparition de ce dernier, Héring avait publié sa douzième édition allemande, laquelle offrait avec l'ouvrage américain de très-nombreuses différences, différences que l'auteur avait signalées et dont il s'était plaint avec quelque amertume.

Le grand point étant de revenir à l'exactitude du texte, il fallait traduire à nouveau sur l'allemand même; c'est ce travail que je viens d'accomplir et que j'offre aujourd'hui aux amis de l'homœopathie.

En réfléchissant toutefois aux reproches que j'avais entendu articuler contre l'œuvre du docteur Héring par ceux qui s'en étaient servi, j'ai cru qu'il ne suffirait pas d'une simple traduction, mais qu'il serait utile de compléter certaines parties laissées par l'auteur à l'état d'ébauche, et qui se trouvaient surtout dans les prolégomènes.

Je ne croyais pas, en effet, qu'il fût inutile d'esquisser

les principes essentiels de la doctrine de Hahnemann; contrairement à l'opinion nettement formulée par l'auteur, je pensais qu'on ne pouvait donner trop d'indications sur le choix des médicaments, sur leur mode d'administration et la répétition des doses. Le régime et l'emploi des moyens accessoires me paraissaient devoir être mis plus en rapport avec les habitudes françaises; enfin, l'hygiène méritait quelque attention. C'est pour répondre à ces diverses nécessités que j'ai rédigé dans leur entier les deux premières parties (pages 1 à 108), qui portent pour titre *Thérapeutique générale* et *Hygiène*.

Les trois parties suivantes, au contraire, qui traitent *des causes les plus communes des maladies*, *des maladies les plus communes*, enfin *des médicaments et de leurs indications thérapeutiques* ont été simplement traduites. Je n'ai pas craint cependant d'y ajouter quelquefois. C'est ainsi que, pour les lésions externes, j'ai insisté sur les premiers soins à doner à un blessé, et sur les bandages; que, plus loin, j'ai donné quelques conseils pour le traitement de la fièvre typhoïde, de la bronchite, etc. Toutes ces additions sont placées à la suite du texte, dont elles se trouvent séparées par deux crochets [ ].

Je me suis encore permis une autre modification; c'est-à-dire que j'ai changé sur plusieurs points l'ordre adopté par l'auteur. Les maladies générales, par exemple, ont été mises avant les maladies localisées, et quelques-unes des affections placées par le docteur Hering dans une de ces catégories, ont été transportées dans l'autre. Mon but, en agissant ainsi, a été de mettre, autant que

possible, le livre que je traduisais en rapport avec les notions générales de la science et les principes posés par Hahnemann en pathologie.

Comme dans un livre de cette nature on ne saurait apporter trop de précision, j'ai demandé à des ouvrages spéciaux la confirmation des données indiquées par Héring ; ce qui m'a conduit à comparer, par exemple, le chapitre des maladies de la gorge à l'excellent travail du docteur Chancerel fils (1), et m'a fait soumettre le chapitre relatif aux maladies des yeux au docteur A. Boyer, qui s'est depuis longtemps occupé d'appliquer à l'ophthalmologie les richesses de la thérapeutique homœopathique.

Un point très-important pour les malades étant de savoir consulter leur médecin, quand ils en sont séparés, j'ai demandé au docteur Jahr l'autorisation de transcrire intégralement son *Questionnaire* (2), et il me l'a gracieusement accordée.

Enfin, j'ai pu intercaler dans le texte un grand nombre de figures ; c'est un secours toujours précieux en ce sens qu'il facilite une explication et permet souvent de la mieux comprendre. « L'œil, a dit Horace (3), est plus fidèle et plus prompt que l'oreille à tout comprendre, à tout dire à l'esprit » :

> Segnius irritant animos demissa per aurem
> Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

(1) V. Chancerel, *De l'angine et de ses variétés*, mémoire couronné par la Société hahnemannienne de Madrid. Paris, 1864.

(2) Jahr, *Notions élémentaires d'homœopathie*. 4e édition, Paris, 1861, p. 39, ou *Principes et Règles qui doivent guider dans la pratique de l'homœopathie*. Paris, 1857, p. 524.

(3) Horace, *Art poétique*, trad. de Jules Janin, p. 351.

Ainsi, rien ne m'a manqué pour donner au livre du docteur Héring toute l'importance qu'il mérite ; ma bonne volonté n'a pas été au-dessous. J'ai donc l'espoir que cette traduction nouvelle sera accueillie avec la même bienveillance que ses devancières.

Tous ceux qui voudront y recourir devront se rappeler seulement que c'est pour s'être conformé en tous points à l'enseignement de Hahnemann, qu'Héring a pu faire un *manuel* utile, et que l'emploi de ce livre sera d'autant plus aisé que l'on se sera mieux pénétré des principes et de la méthode qui constituent la doctrine homœopathique (1). Lorsqu'ils auront apprécié l'enchaînement rigoureux de cette dernière et les bienfaits de son application, ils comprendront comment les médecins homœopathes ont encouru ce reproche d'exclusivisme qu'on leur adresse sans raison, et qui est leur seule garantie contre un scepticisme sans résultat et un éclectisme sans objet.

Paris, 15 mars 1867.

Docteur LÉON SIMON FILS.

(1) Léon Simon père, *Leçons de médecine homœopathique*. Paris, 1835, in-8.

TABLE DES MATIÈRES

QUATRIÈME PARTIE

CINQUIÈME PARTIE

MÉDECINE
HOMŒOPATHIQUE
DOMESTIQUE

PREMIÈRE PARTIE

THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALE

§ I. — Objet de la médecine domestique.

Deux opinions opposées, également exclusives, ont été professées au sujet de la *médecine domestique*. Les uns ont voulu en faire un *guide pour traiter soi-même les maladies* (1); les autres y ont vu une erreur et un danger. Pour les premiers la médecine domestique est tout; elle n'est rien pour les seconds.

La vérité se trouve entre ces extrêmes. Si l'on veut entendre, en effet, par *médecine domestique* un ensemble de recettes à l'aide desquelles il serait possible de se passer de médecin, on poursuit une chimère et on court le risque de nuire en inspirant une sécurité illusoire, l'art de guérir exigeant chez celui qui l'applique des notions spéciales, fruits d'études constantes et assidues. Mais si l'on réserve ce titre à un ensemble de préceptes capables de faire des

(1) Prost-Lacuzon, *Formulaire pathogénétique usuel, ou guide homœopathique pour traiter soi-même les maladies*. 3e édition. Paris 1866.

malades et de ceux qui les entourent des aides intelligents, des auxiliaires éclairés, on poursuit un but utile et facile à atteindre, on répond à une tendance instinctive de notre nature, l'homme cherchant toujours un conseil et un soulagement quand il est en présence d'un danger ou d'une douleur. Le but de la *médecine domestique* ainsi défini, on comprend comment celle-ci devient une nécessité pour la pratique, le médecin ne pouvant toujours être à portée de son malade et à même de parer aux mille éventualités qui se présentent dans le cours d'un traitement, de sorte que le malade lui-même ou ceux qui l'entourent doivent parfois agir en attendant son intervention, et cela quel que soit le système auquel on sacrifie.

Faut-il alors laisser errer à l'aventure la bonne volonté de chacun? Personne ne le soutiendra assurément; mais la nécessité de certaines notions sera plus étroite encore pour l'homœopathie que pour la médecine traditionnelle.

Hahnemann (1) ayant, en effet, posé des principes thérapeutiques différents de ceux qu'on avait suivis avant sa découverte, le traitement homœopathique ne pouvant s'allier, en aucune circonstance, avec les moyens ordinairement employés, on comprend de quelle utilité il peut être pour le malade et pour le médecin que des agents convenables soient donnés dès le début du traitement. Autrement mille difficultés surgissent et l'on perd un temps précieux.

Qu'un enfant, par exemple, habituellement traité par l'homœopathie, soit pris tout à coup, au milieu de la nuit, d'une de ces toux rauques, sèches, métalliques qui font penser au croup; si les parents effrayés ne savent quel

(1) Hahnemann, *Exposition de la doctrine homœopathique ou Organon de l'art de guérir*, trad. de l'allemand par A. J. L Jourdan, *avec des commentaires*, par le Dr Léon Simon père, 4e édition. Paris, 1856.

médicament administrer, ils auront recours au sirop d'Ipécacuanha, en même temps qu'ils feront demander leur médecin. Que pourra faire ce dernier en semblable occurrence ? Il lui faudra laisser agir le vomitif, il aura les mains liées, et, si la maladie est réellement grave, cette expectation sera dangereuse. Une intervention active ne le serait pas moins, l'Ipécacuanha ne permettant pas au médicament homœopathique de développer toute son action.

Le praticien n'eût pas été aussi embarrassé, si les parents, mieux au courant de nos ressources, avaient donné l'Aconit ou la Belladone, au lieu de l'Ipécacuanha ; car ils auraient alors préparé les voies au médecin au lieu de lui faire obstacle.

Autre exemple. On rencontre parfois des sujets pris de saignements de nez tellement abondants, que la vie semble menacée. Les moyens populaires ayant échoué, on s'inquiète ; le perchlorure de fer, l'eau de l'Échelle, les potions anti hémorrhagiques de tous genres, sont employés.

Si l'on sollicite alors le secours d'un médecin homœopathe, son embarras sera grand ; il lui faudra attendre encore ou prescrire les antidotes des substances qu'on aura données d'autant plus largement qu'on était plus inquiet. Il y aura donc encore du temps perdu pour le traitement et pour la guérison.

On voit par là de quelle utilité peut être, en homœopathie, la *médecine domestique*, reste à savoir s'il est possible de la constituer.

Beaucoup l'ont pensé ; de là ces nombreux traités, écrits dans toutes les langues, et auxquels se trouvent attachés les noms de Chappemann, de Clotaire Muller, de Hirschel (1) et de Héring. Tous ces confrères se sont proposé le même

(1) Hirschel, *Guide du médecin homœopathe au lit du malade*, trad. de l'all. par le Dr Léon Simon fils. Paris, 1858.

but : réunir les indications précises auxquelles répondent certains de nos médicaments, afin d'en faciliter le choix dans une maladie à marche rapide ou dans une indisposition passagère. Mais là se sont ordinairement bornés tous leurs efforts.

Il m'a paru que ce n'était pas assez. L'homme du monde, en effet, n'est pas seulement en droit de nous demander ces notions élémentaires qui se rattachent au traitement des maladies; il peut exiger que nous lui rendions compte des principes et de la méthode qui doivent le diriger; il peut surtout vouloir que nous lui indiquions les moyens de conserver sa santé, quand une fois elle lui sera revenue; d'où il résulte qu'un manuel de médecine domestique doit être à la fois un précis d'hygiène et un traité de thérapeutique, qu'il doit aussi renfermer sur les principes formulés par Hahnemann des notions suffisantes.

Le docteur Héring avait compris cette nécessité ; seulement il s'était borné sur bien des points à des considérations sommaires. Je les ai conservées avec soin, tout en y ajoutant les développements qui m'ont paru intéressants pour nos lecteurs français, et qui leur faciliteront sans aucun doute l'emploi de ce manuel.

Ces considérations ressortent de la situation même dans laquelle se trouve placé celui qui, sans être médecin, veut essayer de porter secours dans un cas de maladie, et venir ainsi en aide à celui qui souffre.

L'homme du monde peut être appelé en effet à intervenir dans un traitement en trois circonstances :

Avant l'arrivée du médecin ;

Après sa visite ;

Et durant la convalescence.

Avant l'arrivée du médecin, il assume toute la responsabilité; il lui faut choisir le médicament convenable, en diriger l'administration, tracer le régime et indiquer les moyens accessoires dont il est possible de faire usage.

Après la visite du médecin, il doit, dans le cas d'une maladie aiguë, veiller à l'exacte et intelligente application de ce qui a été prescrit, et, quand il s'agit d'une maladie chronique, savoir donner sur son état les renseignements nécessaires.

Pendant la convalescence, il doit pouvoir répondre à ces mille exigences du malade, conséquences de souffrances oubliées et du retour à l'accomplissement de fonctions régulières.

Après le retour à la santé, il faut qu'il sache comment se diriger pour se mettre à l'abri de nouvelles souffrances, par conséquent quelle hygiène il devra suivre pour éviter, autant qu'il est en son pouvoir, les chances d'une nouvelle maladie.

§ 2. — Choix du médicament.

Pour comprendre la valeur des explications qui vont suivre, il faut se rappeler deux choses :

La première, qu'il s'agit ici de trouver un *médicament homœopathique ;*

La seconde, que cette recherche doit être faite à l'aide du manuel rédigé par le docteur Héring.

Or, cette double condition nous conduit à définir d'abord ce qu'il faut entendre par ces mots : *Un médicament homœopathique*, et à dire ensuite comment les indications contenues dans ce livre ont été recueillies; comment il faudra s'y prendre pour les appliquer avec succès.

Loi des semblables. — Les adversaires de la doctrine de Hahnemann ne voient dans le *médicament homœopathique* que sa dose ; pour eux toute substance prescrite en quantité infinitésimale mérite cette épithète, c'est une grave erreur.

Un médicament est *homœopathique* à un état morbide, lorsqu'il répond à la loi des semblables ; l'homœopathicité

est donc une question de principe et non une question de quantité.

Or, cette loi des semblables, résumée par son auteur dans cette simple formule : *Similia similibus curantur*, ne signifie pas autre chose que ceci, à savoir : *qu'un médicament capable de faire cesser une maladie aura le pouvoir, quand on le donnera à un sujet en santé, de faire naître chez lui des symptômes semblables à ceux par lesquels cet état morbide se caractérise.* D'où ce précepte posé par Hahnemann : de ne jamais administrer à un malade des substances dont les effets sur l'homme sain ne seraient pas connus (1).

Cette loi des semblables, si souvent critiquée par ceux qui n'ont pas su la comprendre, repose tout entière comme point de départ sur un fait expérimental : l'action du quinquina chez l'homme sain et chez l'homme malade.

Tout le monde sait comment Hahnemann traduisant la matière médicale de Cullen de l'anglais en allemand (2), et étant arrivé à l'article Quinquina, fut frappé du peu de valeur des explications qui étaient données de l'action fébrifuge de cette substance, et comment, pour arriver à les mieux juger, il voulut l'expérimenter sur lui-même, la prenant, non pas à dose infinitésimale, mais à dose pondérable, très-élevée même. Le résultat de cet essai fut qu'il se donna un violent accès de fièvre avec ses trois périodes de froid, de chaleur et de sueur.

L'expérience ayant été répétée conduisit au même résultat, de sorte que le fondateur de l'homœopathie fut amené à se demander s'il s'agissait d'un fait exceptionnel, ou s'il y avait là une loi générale qui pût devenir pour la thérapeutique une base assurée.

(1) Le résultat de ces expériences constitue la matière médicale homœopathique.

(2) Voyez Léon Simon père, *Vie de Hahnemann*, in *Exposition de la doctrine ou Organon de l'art de guérir*. Paris, 1856.

Il étudia donc d'autres substances : la Belladone, à laquelle il vit produire une éruption *semblable* à celle de la scarlatine, et dont la puissance curative dans cette maladie est reconnue de tous les médecins; la Pulsatille, qui produisait des taches *semblables* à celles de la rougeole avec tous les autres symptômes essentiels de cette fièvre éruptive dont elle est le spécifique; le soufre, que tout le monde préconise comme le médicament héroïque dans le traitement de la gale et qui produit une éruption *semblable* à celle que cause la présence de l'Acarus.

A mesure que les expérimentations se multipliaient, les faits confirmatifs se multipliant aussi, Hahnemann se trouva autorisé à voir entre l'action physiologique d'un médicament et sa puissance curative, un rapport de similitude nettement accusé.

Il voulut alors interroger le passé de la science, afin de savoir jusqu'à quel point ce fait avait été entrevu par les médecins illustres qui ont concouru à la constituer, et il trouva dans la tradition une multitude d'observations confirmant sa découverte, observations qu'il réunit sous ce titre : *Guérisons homœopathiques dues au hasard* (1).

Explication de la loi des semblables. — La loi des semblables ainsi reconnue et formulée, il fallait en trouver la raison, savoir surtout pourquoi la médecine avait si longtemps vécu sur un principe opposé, celui des contraires, dont Galien était l'auteur, et qui jouissait d'une popularité incontestée. Hahnemann essaya de répondre sur ces deux points.

La raison, ou pour mieux dire l'explication de la loi de similitude, se trouvait encore dans un fait vulgaire, à savoir : que les substances capables d'agir sur l'organisme vivant y déterminent deux actions opposées : l'*action* et

(1) Samuel Hahnemann, *Exposition de la doctrine homœopathique ou Organon de l'art de guérir* avec des commentaires par le Dr Léon Simon père. Paris, 1855.

la *réaction*. Les exemples en sont nombreux, le café excite et réveille tout d'abord, mais le jour où l'on cesse son emploi, on est plus endormi que jamais. Par contre, les malheureux qui en sont réduits à demander à l'opium le moyen d'engourdir leurs souffrances, ressentent leurs douleurs plus vivement encore lorsqu'il leur arrive de suspendre l'emploi de leur narcotique, ou même lorsque, le continuant, ils négligent d'en augmenter la dose.

Il résulte de ce fait qu'en administrant une substance dont l'action primitive sera *semblable* par ses symptômes à la maladie, la réaction sera opposée à cette dernière et la guérison devra s'ensuivre; tandis que, si l'action du médicament est contraire à la maladie, la réaction lui sera semblable, et l'état du patient deviendra plus grave. Or, la réaction étant le dernier terme de l'effet médicamenteux, c'est elle qu'il convient d'avoir toujours en vue, si l'on veut arriver à un résultat durable.

Valeur de la loi des semblables. — Ce fait compris, la loi hahnemannienne et le principe de Galien trouvent chacun son application. La première nous rend compte des actions curatives, le second des actions seulement palliatives ; la première nous dit pourquoi le quinquina guérit la fièvre intermittente, et la guérit sans retour ; le second pourquoi l'emploi des purgatifs, en triomphant pour un moment d'une constipation habituelle, la rend d'autant plus tenace qu'on y a plus souvent recouru. De là, la prééminence de l'homœopathie sur l'allopathie, la première nous apprenant à guérir, la seconde mettant en nos mains les moyens de soulager un moment.

Il est juste de le dire cependant, ce n'est pas en ce sens seulement que le principe de Galien a été le plus ordinairement compris ; mais sa seconde interprétation n'est pas plus utile pour le malade que la première. En général, on exprime par la loi des contraires le rapport qui existe entre *la nature* d'un médicament et *la nature* d'une maladie,

problème dont la solution est impossible par cette raison que l'essence des choses nous échappe, que leurs caractères seuls peuvent être reconnus et constatés.

Aussi qu'est-il arrivé ? C'est que la médecine s'est trouvée enfermée par Galien dans un cercle sans issue, déclarant qu'un médicament était antiphlogistique, parce qu'il avait guéri d'une inflammation, et jugeant le caractère inflammatoire d'un état morbide par les agents qui en avaient triomphé.

Pour sortir de cette impasse, il aurait fallu savoir par quelle méthode il est possible de reconnaitre la substance dont la nature serait opposée à celle d'une maladie donnée. Faute d'avoir satisfait à cette condition, la médecine a erré de système en système sans perfectionner la thérapeutique, changeant seulement l'épithète de ses médicaments en raison des théories dominantes, et aboutissant en dernière analyse, et par lassitude, à l'empirisme et à l'expectation.

Hahnemann a été plus précis, surtout plus pratique. Sans nier que les maladies eussent chacune leur nature spéciale et le médicament une essence propre, il a soutenu que ce n'était pas à pénétrer l'une et l'autre que devaient s'épuiser les forces du médecin. Il a dès lors comparé deux autres termes : les *symptômes* particuliers à la maladie et les effets, c'est-à-dire les *symptômes* artificiels que pouvait faire naître le médicament donné à un homme sain, et il a ainsi ramené la thérapeutique à une question de fait facile à résoudre par l'observation et l'expérience réunies ; l'observation nous révélant les caractères des états morbides, l'expérience nous faisant connaître les propriétés des médicaments.

Application de la loi des semblables. — Ces notions une fois acquises, il suffit en effet de comparer l'un à l'autre les deux tableaux qui ont été tracés, et de choisir la substance dont les symptômes artificiels se rapprochent le

plus de ceux de la maladie elle-même, ce médicament étant l'agent curatif auquel il faut recourir.

Cette méthode si précise fait toute notre force, ce qui a permis de dire à M. Imbert Goubeyre, professeur à l'École de médecine de Clermont-Ferrand : « L'homœopathe, « dans l'application de ses remèdes, est guidé par une loi « reposant sur la double expérience de l'homme sain et « de l'homme malade, et réciproquement, tandis que l'al- « lopathe se contente d'expérimenter sur l'homme malade « sans aucune règle. Celui-ci donne le Quinquina et la « Belladone, parce qu'on l'a fait avant lui dans tels et « tels cas. Mais il lui serait impossible de savoir *à priori* « s'il peut administrer ces remèdes en pareille occasion. « Par le fait de l'empirisme, il est inévitablement conduit « à la routine..... Et c'est ce qui fait, ajouta le professeur, « que cette terre de l'allopathie est frappée, comme le fut « autrefois l'Égypte, de plaies nombreuses, parmi les- « quelles j'en distingue quatre principales : le scepticisme, « l'empirisme, la fantaisie et la polypharmacie (1). »

La méthode homœopathique a paru en outre tellement simple à quelques-uns de nos critiques que l'un d'eux a pu croire que l'homœopathie était une *médecine facile n'exigeant aucune étude spéciale ;* une *médecine à la portée de quiconque sait lire et écrire* (2) ; en un mot, la médecine domestique par excellence.

Individualisation de la maladie par l'ensemble des symptômes. — Malheureusement cette assertion repose sur une erreur ; il n'est pas exact de soutenir que le médecin homœopathe *doit se préoccuper seulement des symptômes extérieurs reconnaissables pour tout le monde* (3). Hahnemann

(1) Imbert Gourbeyre, *lectures publiques sur l'homœopathie*. Paris, 1865, p. 105.

(2) Tripier, *La vie et la santé*. Paris, 1863, p. 275.

(3) Id., p. 276. — Ce qu'il y a de vrai, c'est que l'exactitude de notre loi thérapeutique est telle que les sciences mathématiques elles-

nous a légué une tâche plus lourde, car il nous impose de tenir compte de *toutes les manifestations* de la maladie,

mêmes permettent de l'exprimer par une description graphique, ainsi que je l'ai montré il y a bien des années déjà.

Pour comprendre cette démonstration, il faut se rappeler que chez l'homme en traitement trois forces sont en présence : la vie, la cause de la maladie et le médicament. Or, en statique, les forces peuvent être représentées par des lignes, privilége dont il nous est possible de profiter ici.

En représentant la vie par une de ces lignes, il nous faudra d'abord déterminer la position respective des deux autres, et en prenant en premier lieu la cause de la maladie, il sera facile de juger que la ligne capable de la représenter ne pourra pas être opposée à celle qui représentera la force vitale. Trois cas, en effet, se présenteraient alors, la force morbide pouvant être plus faible, égale ou plus forte que la force vitale. Si elle était plus faible et opposée à cette dernière, une partie de cette force vitale serait employée à détruirela force morbide; alors le sujet serait affaibli, mais il ne serait pas malade. Si ces deux forces étaient égales, elles s'anéantiraient réciproquement; le sujet mourrait, mais on n'aurait pas à le traiter. Si enfin la force morbide avait l'intensité la plus grande, le sujet serait foudroyé, anéanti, mais la maladie ne serait pas son partage.

Celle-ci supposant l'action simultanée de ces deux puissances, il faut de toute évidence que les lignes qui les représentent fassent entre elles un certain angle. Je suppose d'abord que cet angle soit droit, et je représente la force vitale par une ligne AB et la force morbide par une autre ligne AC appliquée en un même point et perpendiculaire à la première. On sait que du moment où deux forces agissent sur un point, leur action devient mixte et se trouve représentée par la diagonale d'un parallélogramme construit sur ces deux forces, cette diagonale prend le nom de *résultante*. Ici la résultante AD représente la maladie.

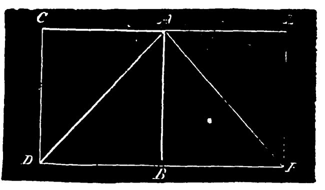


Fig. 1. — Démonstration géométrique de de l'homœopathie applicable à l'action des médicaments spécifiques.

Remarquons maintenant que, pour guérir, il ne faut pas détruire AD, parce qu'on anéantirait à la fois la vie et la cause morbide, c'est-à-dire le malade et la maladie. Il faut seulement détruire AC, parce que

sans en négliger aucune, rappelant avec Bacon que le fait le plus simple, le plus insignifiant en appa-

la force vitale (AB) reprenant alors sa libre action, toutes les fonctions reviennent à l'état normal, le sujet est guéri. Or, pour détruire AC, il faut appliquer au point A une force qui lui soit égale et contraire et que nous pourrons représenter par une ligne AE égale et contraire à AC. Cette ligne AE exprimera le médicament, c'est-à-dire la force thérapeutique. Si l'on tient compte alors de AE et de AB, c'est-à-dire de la force médicatrice et de la force vitale, si l'on cherche par ce moyen la ligne qui représentera la maladie artificielle que produira le médicament donné à un homme sain, on devra représenter cette maladie par la résultante de ces deux forces, c'est-à-dire par la ligne AF, diagonale du parallélogramme construit sur ces deux lignes considérées comme côtés.

Cela fait, en comparant les deux diagonales AD et AF, c'est-à-dire la maladie naturelle et la maladie artificielle que peut développer le médicament curatif, on verra que ces deux lignes sont égales comme hypoténuses de deux triangles rectangles égaux et comme diagonales de deux rectangles égaux; donc l'effet produit sur la force vitale par une cause morbide et par le médicament capable de détruire celle-ci est représenté par des lignes égales. Or, en thérapeutique, ces lignes s'expriment par des symptômes ; ceux que cause la maladie et ceux que produit le médicament doivent donc se traduire par une même expression. La formule *Similia similibus curantur* est ainsi justifiée.

On peut faire ici une objection : c'est que j'ai supposé que la force vitale et la force morbide formaient entre elles un angle droit, ce qui peut être un fait d'exception. On peut répondre à cela que, quand même il en serait ainsi, la figure 1 n'en resterait pas moins applicable à l'action des médicaments spécifiques : du Quinquina contre la fièvre intermittente, de la Belladone contre la scarlatine lisse, etc. Mais je me hâte d'ajouter que cette expression de l'action de ces forces peut être généralisée, quel que soit l'angle sous lequel les forces AB et AC se rencontrent.

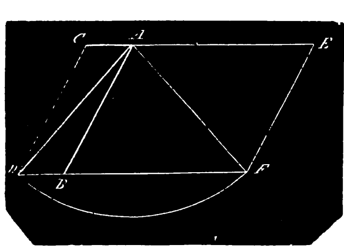


Fig. 2. — Démonstration géométrique de l'homœopathie en général.

rence mérite d'être connu par cela seul qu'il mérite d'exister.

Ce n'est donc pas le symptôme extérieur *seul* dont il nous faut tenir compte, c'est aussi l'altération profonde que nous devons constater. Or, par cela même qu'il nous est imposé de diriger notre choix d'après l'ensemble des signes morbides, il nous est enjoint avant tout de ne pas nous tromper sur leur appréciation. Celui donc qui, dans une maladie de poitrine, tiendrait compte de la toux et de ses caractères, de l'expectoration, de l'état des forces, etc.; sans se préoccuper de savoir s'il lui faut traiter une bronchite ou une phthisie pulmonaire, celui-là manquerait à un principe fondamental de l'homœopathie, il courrait le risque de bien mal choisir son médicament et d'employer, à dose infinitésimale, une substance qui n'aurait d'homœopathique que le nom.

Il y a plus, une même substance, convenant à des affections différentes, reproduit dans ses effets sur l'homme sain les symptômes propres à chacune d'elles, et il faut une attention soutenue pour les distinguer, pour rapporter à

Si ces forces forment entre elles un angle aigu BAC, la maladie sera en effet toujours représentée par la diagonale AD. Le médicament sera exprimé alors par une ligne AE, qui se trouvera en prolongement de AC. Quant au parallélogramme qui nous donnera la résultante de AE et de AB, il aura pour côtés d'abord ces deux lignes, puis une ligne BF parallèle à AE. Ces trois lignes tracées, je décris un arc de cercle en prenant le point A pour centre et AD pour rayon. Cet arc de cercle coupe BF en F. Par ce dernier point je mène FE parallèle à AB, et j'obtiens ainsi un parallélogramme dont la diagonale AF égale la diagonale AD comme rayons d'un même cercle. Or, on pourra toujours arriver à ce même résultat, que l'angle BAC soit aigu ou obtus ; donc la loi des semblables sera toujours applicable, pourvu qu'on ait en présence la force vitale, la force morbide et la force médicatrice. Seulement AE ne sera pas égale à AC, mais ceci n'est plus qu'une question de doses, qui n'implique en rien la direction et la valeur respectives des forces représentant la maladie naturelle et la maladie médicinale artificielle.

chacune les caractères qui lui correspondent. Œuvre délicate négligée par nos adversaires, qui ne voient dans notre matière médicale qu'erreur et confusion.

Valeur relative des symptômes. — Enfin, à côté des caractères fondamentaux, constants des maladies, il y a aussi les signes individuels et variables, signes difficiles à saisir pour celui qui est étranger à la médecine, et cependant bien caractéristiques pour le choix du médicament, et dont l'importance tient à ce que, dans la pratique, nous ne traitons pas une maladie, mais un malade.

Il ne suffit donc pas de savoir lire et écrire pour pratiquer heureusement l'homœopathie, il faut savoir observer et expérimenter ; et c'est pour ce motif sans doute que la doctrine de Hahnemann compte tant d'adversaires qui n'ont su ni l'appliquer ni la comprendre, et qui la défigurent pour rendre leur critique plus facile, faute pour eux de pouvoir la rendre plus exacte.

Les adversaires de notre doctrine, dit le docteur Héring, « ont eu tort de soutenir qu'il n'était pas nécessaire « au médecin homœopathe de connaître l'ancienne méde- « cine ; car ils ont professé en cela une grande erreur. « Qu'ils le sachent donc : il n'y a pas d'habile disciple de « Hahnemann, qui ne soit versé, comme Hahnemann l'é- « tait lui-même, dans la connaissance de la littérature « médicale. Il lui serait impossible d'agir avec discerne- « ment s'il ne connaissait l'anatomie, la physiologie, la « pathologie et la matière médicale, la chirurgie et les « sciences accessoires ; car il serait alors semblable à un « homme qui, sans connaître la navigation, la mer et ses « écueils, prétendrait conduire avec sécurité un navire « dans le port. »

L'application de l'homœopathie réclame donc le plus souvent l'intervention du médecin ; cependant, parmi toutes les notions qui ont été recueillies depuis soixante

ans par notre école, il en est qui sont en quelque sorte devenues populaires. Il y a bien peu de malades qui ne sachent dans quelles circonstances on prescrit l'*Aconit*, la *Belladone* et l'*Arnica*. Quelques-uns même ont été plus loin, et connaissent les substances les plus utiles pour le traitement des maladies aiguës et les indications auxquelles elles répondent. Ce sont ces indications qui rentrent dans le domaine de l'homœopathie domestique, et que le docteur Héring a voulu réunir et classer dans son manuel, les divisant en deux catégories : celles des médicaments qui se trouvent en rapport avec les causes les plus fréquentes des infirmités humaines, et celles qui répondent à certaines maladies déterminées.

Emploi du manuel. — Voici maintenant les conseils qu'il donne à ceux qui voudront se servir utilement de son ouvrage, et qui se trouveront toujours en présence de deux difficultés : la première consistant à prendre de la maladie une notion suffisante, la seconde à trouver le médicament convenable.

Sur le premier chef deux cas peuvent se présenter : ou il s'agit d'une affection dont la cause est facilement indiquée par le malade, ou cette cause échappe ; ou la maladie est simple dans ses symptômes, ou elle affecte plusieurs organes à la fois et devient ainsi plus complexe.

Dans ces deux cas, « qu'il s'agisse d'une maladie grave « ou d'une simple indisposition, il faudra noter avec soin « tous les renseignements donnés par le malade et par « ceux qui l'entourent, recueillir toutes ses plaintes, et « non pas l'interroger avec le livre, parce qu'on courrait « alors le risque de le voir répondre bien plus en raison « des questions qu'on lui pose, que d'après les dou« leurs qu'il ressent.

« On notera par écrit les renseignements qui seront « ainsi donnés spontanément.

Interrogation du malade. — Il faudra ensuite interroger le malade; lui demander :

« 1° Quel est l'organe où siége la souffrance;

« 2° Quel est le caractère de la sensation douloureuse « perçue, et à quelle sensation normale il peut la com- « parer : déterminer, par exemple, s'il s'agit d'une dou- « leur déchirante, d'un élancement, d'une sensation de « brûlure, de battement, etc.

« 3° Déterminer les conditions dans lesquelles les dou- « leurs augmentent ou diminuent : à quel moment de la « journée elles sont plus pénibles : si c'est le matin, le soir « ou la nuit; par quel état de l'atmosphère : si c'est par le « temps sec ou sous l'influence de l'humidité; dans quelle « situation : en étant levé ou en étant couché, pendant le « repos ou pendant le mouvement, avant ou après le re- « pas, après avoir dormi, par le contact, par la pres- « sion, etc.

« 4° Reconnaître les symptômes qui accompagnent les « souffrances principales; savoir, par exemple, si la toux « détermine toujours des douleurs dans la tête; ou si le « mal de tête s'accompagne de nausées, ou encore si les « nausées amènent des frissons, etc. Détails minutieux « sans doute, parfois difficiles à constater et à juger, mais « sans lesquels on ne peut espérer d'arriver à un choix « exact du médicament.

Recherche du médicament. — « Tous ces renseigne- « ments étant recueillis, il faut chercher d'abord dans le « livre les formes morbides qui paraissent prédominantes, « c'est le moyen le plus sûr de trouver le remède conve- « nable ; mais cette recherche est entourée de difficultés « pour un médecin et, à plus forte raison pour l'homme « étranger à l'art de guérir, le symptôme le plus pénible « pour le malade n'étant pas toujours le plus précis pour « fixer le choix des médicaments.

« Le mieux alors est de rechercher en parcourant les

« différentes divisions de cet ouvrage, les médicaments « indiqués pour chacune des formes morbides qui ont été « constatées, et prendre celui qui est indiqué dans toutes. « S'agit-il, par exemple, d'un sujet qui, à la suite d'un re- « froidissement, se plaindrait de mal à la tête et de diar- « rhée, il faudrait consulter les substances indiquées sous « ces trois rubriques : refroidissement, mal de tête, diar- « rhée, et si l'on en trouvait une répondant à ces trois indi- « cations suffisamment précisées dans leurs formes, c'est « celui-là qu'il conviendrait de choisir. Si la cause échappe « et que le malade souffre sur un plus grand nombre de « points, par exemple à la tête, à la gorge et dans un côté, « il faudra consulter les différents chapitres consacrés aux « maladies de la tête, de la gorge et de la poitrine, et s'ar- « rêter encore à la substance qui répond exactement à ces « différents groupes de symptômes.

« S'il arrive enfin que le sujet soit sous l'influence de « plusieurs causes morbides, il faudra les attaquer l'une « après l'autre, en commençant par celle dont l'action pa- « raît être le plus énergique, ou par celle qui a développé « ses effets en dernier lieu.

« Comme le nombre des médicaments indiqués dans ce « manuel est nécessairement très-restreint, par rapport à « celui des substances aujourd'hui employées en homœo- « pathie, et auxquelles le médecin peut recourir, il arri- « vera qu'on ne rencontrera pas toujours dans les pages qui « vont suivre une substance répondant à tous les groupes « de symptômes qui auront été recueillis. Il faudra, dans ce « cas, donner la préférence à celui qui couvrira le plus « grand nombre de ces formes, surtout aux symptômes les « mieux accusés.

« On peut voir par ces détails que le choix du médica- « ment homœopathique n'est pas chose aussi simple que « nos adversaires veulent le dire; ce qui les excuse « d'avoir souvent si mal réussi dans leurs essais. Qu'on

« ne se décourage pas cependant; en se familiarisant avec « notre méthode et avec l'emploi de ce manuel, on pourra « souvent arriver à un choix heureux et à un résultat fa- « vorable. » (Hering.)

§ 3. — **Mode d'administration des médicaments.**

Le médicament homœopathique étant ainsi reconnu, il faut savoir l'administrer; et ici il convient de se conformer à plusieurs règles importantes.

1° « Il ne faut jamais donner qu'une substance à la fois; on ne mêlera donc pas dans une même potion de l'Aconit et de la Belladone, mais on donnera celle de ces deux substances qui sera indiquée par les symptômes.

On a proposé, dans certains cas, d'alterner les médicaments, de donner, par exemple, une dose d'Aconit, suivie, au bout d'un certain temps, d'une dose de Bryone, à laquelle succéderait une nouvelle dose d'Aconit. Ce mode d'administration des médicaments est exceptionnel, son opportunité ne peut être jugée que par un médecin; il faudra donc s'en abstenir dans la médecine domestique.

2° Le médicament homœopathique doit avoir subi une préparation spéciale et être donné à dose infinitésimale.

Quelques développements sont nécessaires pour justifier cette proposition.

Préparation des médicaments. — En homœopathie la préparation des médicaments varie suivant que la substance est soluble dans l'eau et l'alcool, ou qu'elle est insoluble dans ces véhicules. Quand elle est soluble, on la prépare par voie de *dilution;* si elle ne l'est pas, on commence par la *triturer* avec du sucre de lait.

Teintures. — Avec les plantes on fait d'abord une teinture, c'est-à-dire une macération du végétal dans de l'alcool. Le résultat de cette opération est que l'alcool se

charge du principe actif du médicament et l'isole des substances organiques qui l'accompagnent.

On se sert des teintures pour faire les dilutions.

Dilutions. — Pour obtenir ces dernières, on mêle le médicament à une certaine quantité de véhicule, en observant des proportions rigoureuses : 1 goutte de médicament pour 99 gouttes d'alcool ou d'eau alcoolisée, si l'on veut avoir une dilution au centième, ou une goutte sur neuf, si on veut l'avoir seulement au dixième, comme on le fait en Allemagne.

Le mélange opéré, on imprime cent secousses violentes au flacon qui le renferme, condition dont l'importance sera mieux appréciée dans la suite. La seconde dilution sert à préparer la troisième, celle-ci la quatrième, etc.

Triturations. — Les triturations se préparent en mêlant, dans un mortier, un grain (0,05) de substance active et 99 grains de sucre de lait, ou 9 grains seulement quand on veut une trituration au dixième.

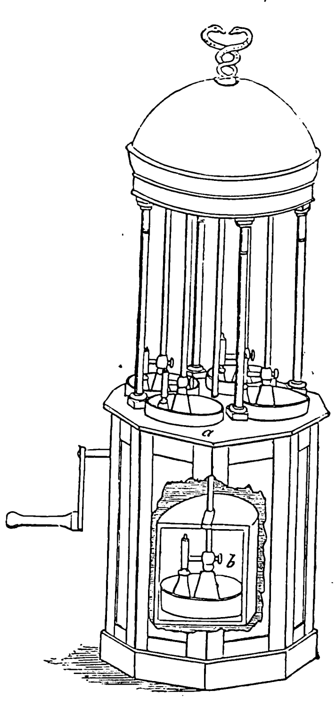


Fig. 3. — Dynamisateur de G. Weber.

On broie alors le mélange, et ce broiement dure une heure entière. Il peut se faire soit à la main, soit avec une machine. On en a proposé plusieurs : le docteur Mure en avait une, et un de

nos pharmaciens, M. Georges Weber, en a fait construire une autre à laquelle il a donné le nom de *dynamisateur* (1).

Cette machine consiste en quatre mortiers en porcelaine de Sèvres dite *biscuit*, mortiers dépolis avec un soin extrême, concaves, taillés en auges circulaires; ces mortiers sont fixés sur une table de marbre, reposant elle-même sur un coffre de bois dans lequel est renfermé une partie des rouages de la machine. Chaque mortier est muni d'un pilon de même matière, ajusté à un manche en bois. Ce pilon (*b*) est disposé de manière à s'ajuster exactement à la forme concave du fond du mortier. Chacun d'eux est maintenu dans une direction perpendiculaire par une tige métallique transversale, fixée elle-même à un pivot de fer qui s'attache à une éminence de porcelaine, laquelle s'élève au centre du mortier, au milieu et au-dessus de ses bords. Un ressort à boudin fixé au manche de chaque pilon fait que celui-ci exerce sur le fond du mortier une pression d'environ 15 kilogrammes. Un volant caché dans la caisse de la mécanique sert à éviter les secousses et à donner à la machine un mouvement régulier. La manivelle qui met les pilons en mouvement est disposée de telle manière qu'un homme peut facilement la faire agir, tandis que des engrenages placés dans la partie supérieure du petit édifice font faire quatre tours au pilon pour chaque tour de manivelle; de sorte qu'en donnant une seconde pour chacun de ces derniers, le pilon ferait 14,400 tours par heure, ce qui est en réalité. Chaque mortier est recouvert d'une cloche afin de mettre le médicament à l'abri de l'air et de la poussière. D'un autre côté, le médicament est caché et disposé de manière qu'aucune parcelle ne puisse s'introduire dans le mortier voisin. Ayant remarqué, en faisant une trituration à bras d'hommes, qu'il suffisait, quand le sucre

(1) Voir G. Weber, *Codex des médicaments homœopatiques*. Paris, 1854, p. 50.

de lait s'attachait au mortier, de presser avec force le pilon contre une de ses parties en le faisant tourner sur son axe, pour détacher le mélange, on a disposé les roues d'engrenage de manière que le pilon fût doué à la fois d'un mouvement de circonvolution autour du mortier et d'un mouvement de rotation sur son axe.

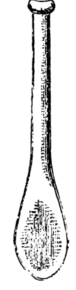


Fig. 4. — Spatule.

Pour se servir de cette machine, on pèse le médicament et le sucre de lait comme pour la trituration à main d'homme; on mêle dans un mortier avec une spatule (*fig.* 4) le véhicule avec la substance active préalablement réduite en poudre fine, puis on met la machine en mouvement à l'aide de la manivelle. On s'arrête de temps à autre, et si l'on remarque que le mélange adhère au mortier sur quelques points, on enlève la cloche et l'on râcle avec une spatule de corne ou d'os, puis on recommence à broyer. Au bout d'une heure, lorsque la préparation est tout à fait homogène, on la renferme dans un flacon bien nettoyé, bien sec, hermétiquement bouché et tenu à l'abri des rayons solaires et d'une lumière trop vive.

Avec les procédés précédents on obtient une première trituration. Pour aller plus loin dans l'ordre des triturations, on mêle un grain de la première division avec la proportion voulue de sucre de lait, on broie pendant le temps indiqué. En suivant le même procédé, on prépare la troisième trituration avec la seconde, la quatrième avec la troisième, etc. On est allé jusqu'à la quinzième.

Le plus souvent on change de procédé quand on a atteint la troisième trituration, le médicament arrivé à ce point étant devenu soluble dans l'eau et l'alcool. On continue alors par voie de dilution, en suivant le procédé que j'ai indiqué plus haut.

Globules. — Avec les dilutions on imbibe des globules, lesquels sont faciles à transporter et à doser, et qui mé-

ritent ainsi la préférence, surtout pour la médecine domestique (1).

On se sert donc en homœopathie de quatre ordres de préparations : de teintures mères, de dilutions, de triturations et de globules.

Action des doses infinitésimales. — Quelle que soit celle à laquelle on s'arrête, on y trouve toujours un médicament très-divisé, et contenant une quantité infiniment petite de la substance active, et c'est sur ce fait que l'on s'est basé pour nier la possibilité de son action.

Il eût été plus juste de se préoccuper de la question de qualité en même temps que de celle de quantité, et de se demander si le mode de préparation adopté par les homœopathes n'était pas de nature à développer la puissance curative des agents thérapeutiques. Cela eût mieux valu que de résoudre la question par des plaisanteries grossières ou des imputations ridicules.

Si l'on veut bien en effet y réfléchir un moment, on verra que l'action des doses infinitésimales n'est pas plus étrange qu'un grand nombre de faits dont nous sommes chaque jour les témoins. Est-il donc plus surprenant de guérir une maladie avec des substances diluées ou triturées que de remuer des masses énormes avec quelques litres d'eau réduite en vapeur ? Évidemment non.

Preuves empruntées à la physique. — Remarquons d'abord que les sciences physiques et chimiques, devant lesquelles nos adversaires eux-mêmes s'inclinent avec respect, ne permettent pas de nier la présence du médicament dans nos préparations ; car elles reconnaissent la divisibilité indéfinie de la matière, ce que les sciences mathématiques prouvent également.

(1) Voir, pour les détails de la préparation des médicaments homœopatiques, Jahr et Catellan, *Nouvelle pharmacopée homœopathique*. 3e édition. Paris, 1862. — G. Weber, *Codex des médicaments homœopathiques*. Paris, 1854.

Or, si d'une part la matière est divisible à ce point, si, de l'autre, il n'y a pas de perte de poids pendant la dilution et la trituration, la présence du médicament ne peut être mise en doute.

L'expérience a du reste prononcé sur ce point : ainsi il a été possible de reconnaître la présence de l'or jusqu'à la dixième dilution, l'argent dans la douzième, le cuivre jusqu'à la septième, l'étain à la quatorzième, le platine à la dixième (1).

Il n'y a pas lieu d'en être surpris, quand on sait qu'un grain d'or se laisse diviser en 746 millions de parties visibles, que Bander a reconnu la 720,000 millionième partie d'un grain de ce métal, et qu'avec un microscope grossissant à 120 diamètres, on peut retrouver dans la même quantité 3,600,000,000,000, de parties visibles.

Le médicament existant bien réellement dans les préparations homœopathiques, y est-il sous une forme capable de favoriser son action? Des faits analogiques nombreux le prouvent suffisamment.

Pour les bien apprécier, il ne faut pas perdre de vue le but qu'on se propose d'atteindre, la forme sous laquelle un médicament doit être administré se présentant toujours comme une conséquence des principes admis, comme un corollaire de la notion de l'homme, de la maladie et de l'agent thérapeutique.

Or, en homœopathie, il nous faut une action générale et non pas une action locale; nous voulons un effet direct, spécifique et non pas un effet indirect et toujours éloigné. Nous voulons plus encore : les médicaments, en effet, mis en présence de l'organisme, y déterminent des phénomènes locaux et des phénomènes généraux, qui sont en raison inverse l'un de l'autre. Les premiers sont le résultat du

(1) Voir *le mémoire présenté aux juges du tribunal de la Seine par la commission chargée de suivre le procès contre le journal L'Union médicale*. Paris, 1858.

contact de l'agent thérapeutique avec l'organe, les seconds se produisent par suite de son absorption et de son passage dans le torrent circulatoire (1). Or, ce sont les effets de ce dernier ordre que nous recherchons en homœopathie. D'où il résulte que pour nous un médicament est d'autant plus actif qu'il est plus facilement absorbé, et que toute la partie qui ne passe pas dans l'organisme entier est nulle et non avenue. De même que pour les aliments, ce qui nourrit n'est pas ce qu'on mange, mais ce qu'on digère; de même, en thérapeutique, la partie de médicament qui agit n'est pas celle qu'on avale, mais celle qu'on absorbe.

On comprendra maintenant comment la dilution et la trituration, séparant les molécules des corps, rendent leur passage dans l'organisme plus assuré, plus complet et plus prompt, pourquoi, par conséquent, ces deux procédés facilitent les actions médicamenteuses homœopathiques.

Preuves empruntées à la toxicologie. — Ces réflexions sont confirmées du reste par l'expérience; ainsi tout le monde sait qu'un médicament spécifique agit d'autant mieux qu'il est plus soluble. Le citrate de quinine, préparation plus soluble que le sulfate, doit être donné à plus faible dose que celui-ci pour arriver au même résultat : la guérison d'une fièvre d'accès. L'éther liquide peut être pris à des doses considérables, sans produire autre chose qu'un soulagement passager des douleurs nerveuses; mais quand il est réduit en vapeur et que, sous cette forme, on l'aspire, ce qui le divise encore, il produit une suspension assez complète de la sensibilité pour que le malade puisse supporter, sans en avoir conscience, les

(1) On obtient l'une ou l'autre de ces actions, à volonté, selon la manière dont on donne le médicament; ainsi une forte dose d'émétique fait vomir, tandis qu'une faible dose de ce sel dissoute dans un litre d'eau et prise par petites fractions, n'agit pas sur l'estomac, passe dans la circulation et guérit la pneumonie.

opérations chirurgicales les plus douloureuses. Ce qui est vrai de l'éther, l'est aussi du chloroforme, on devra donc avoir avantage à donner au médicament plus de surface et moins d'épaisseur et à ses molécules une mobilité qui les rapproche de la constitution des gaz.

Les procédés homœopathiques conduisent à ce double but. Si l'on mêle un grain de mercure métallique à 99 grains de sucre et lait, on obtient un mélange grisâtre ; si on le triture comme le recommande Hahnemann, on voit cette teinte devenir de plus en plus foncée à mesure que l'opération se prolonge, et, au bout d'une heure, elle est tout à fait noire. Pourquoi en est-il ainsi? Évidemment parce que les molécules mercurielles se sont désagrégées et incorporées à celles du véhicule, de sorte qu'à la fin de la préparation, le mercure occupe une surface 100 fois plus grande qu'avant.

A la fin de la seconde trituration, la surface sera devenue 10,000 fois plus considérable, et la cohésion qui retenait les molécules constituantes aura été diminuée d'autant. On voit par là que l'absorption du mercure trituré sera beaucoup plus facile que celle du mercure métallique, et qu'ainsi la dose de ce médicament devra être diminuée en proportion de ce que son énergie aura pu s'accroître.

L'action des médicaments très-divisés n'est pas non plus un fait exceptionnel. Ne sait-on pas que les marins embarqués sur des navires chargés de thérébentine ressentent souvent des symptômes très-graves du côté de la vessie, et cela pour avoir seulement respiré l'air auquel se mêlent les émanations de cette substance? Pourrait-on me dire aussi quelle quantité, en poids, il faut aspirer d'air renfermé dans une pièce récemment vernie pour que les urines prennent une odeur de violette des mieux caractérisées? Ne voit-on pas enfin les ouvriers qui travaillent dans les fabriques de céruse y devenir gravement malades seulement

pour avoir respiré l'air chargé de particules que l'œil ne saurait apercevoir (1) ?

Preuves empruntées à la physiologie. — Enfin, les faits d'impressionnabilité de l'organisme par des quantités qu'on ne peut ni peser ni compter, ne sont-ils pas sans nombre? Un grain de musc répand son odeur dans un appartement, et cela durant une année, sans perdre sensiblement de son poids, et l'on a calculé qu'un grain de cette substance pouvait se diviser en 320 quadrillons de parties capables d'affecter l'odorat; une masse d'*asa fœtida* ne perd qu'un huitième de grain de son poids par semaine, tout en répandant une odeur violente autour d'elle. Le romarin de Provence, dit-on, peut se sentir à 20,000 milles en mer; or, je le demande, quelle quantité du principe odorant faut-il dans ce cas pour affecter la sensibilité ?

L'action physiologique des infiniment petits se trouve donc partout autour de nous; et franchement on est mal autorisé à la révoquer en doute, car les faits les plus vulgaires la confirment en tous points. Il n'est donc point juste de vouloir faire équation entre les actions physiques, chimiques et thérapeutiques, et de soutenir qu'un médicament n'agira pas parce que le microscope ou les réactifs n'auront pas dénoté sa présence. N'arrive-t-il pas, en effet, chaque jour, que l'organisme sert à mettre en lumière la puissance de corps que la chimie ne peut saisir?

Preuves empruntées à la thérapeutique. — L'action de certaines eaux minérales serait là au besoin pour le prouver. Tout le monde, en effet, reconnaît aux eaux de Forges une valeur thérapeutique incontestable et l'analyse chimique y décèle une proportion si mi-

(1) Vernois, *Traité d'Hygiène industrielle*. Paris, 1860. — Tardieu, *Dict. d'Hygiène publique* 2e édition. Paris, 1862.

nime de principes actifs qu'elle ne pense pas pouvoir expliquer à leur aide les guérisons obtenues.

On sait encore que l'analyse se montre souvent impuissante pour retrouver, dans un cas d'empoisonnement, les alcaloïdes végétaux ; par exemple l'atropine et la digitaline de lugubre mémoire. Or, dans ces circonstances, les médecins experts ont demandé à l'épreuve physiologique ce que la chimie ne pouvait fournir. On a fait prendre à des animaux les liquides retirés du corps des sujets empoisonnés, et lorsque la présence de la digitaline était soupçonnée, on a étudié l'action de ces liquides sur les battements du cœur. Ceux-ci étaient-ils troublés comme la digitaline a puissance de le faire, on concluait à la présence du poison (1).

Pour l'atropine, on a essayé d'utiliser l'effet de cette substance sur la pupille. Tout le monde sait que cet agent la dilate pendant la vie, mais que cette modification cesse après la mort. On a, dans ce cas, pris l'humeur renfermée dans l'œil du cadavre, on en a introduit quelques gouttes sous les paupières d'un animal, et, quand le poison s'y est trouvé, la pupille de cet animal s'est toujours dilatée. Exemple remarquable d'un effet matériel produit par une dose infinitésimale d'un alcaloïde énergique.

Il résulte de ces faits qu'on n'est jamais autorisé à nier *à priori* l'action d'un agent médicinal ou d'un poison par cela seul que la chimie n'aurait pu ni le reconnaître ni le nommer.

Il n'y a donc aucun motif sérieux de nier l'action des doses usitées en homœopathie ; reste à savoir s'il est possible de l'affirmer.

L'expérience au lit du malade est seule capable de répondre ici, et c'est en son nom que les disciples de Hahnemann la proclament aujourd'hui d'un bout du monde à l'autre. On ne peut raisonnablement récuser leur témoignage.

(1) *Annales d'Hygiène publique et de méd. légale*. Paris, 1864.

Pourquoi donc ont-ils réussi dans cette épreuve alors que leurs adversaires échouaient? La raison en est bien simple. Ils ont réussi parce qu'ils ont su choisir leur médicament; les autres ont échoué, parce qu'ils ne se sont pas donné la peine de remplir cette condition première. Or, tout est là. Si l'agent qu'on expérimente répond exactement à la loi des semblables, il guérira à doses infinitésimales, sinon il restera sans effet. Mais alors ce ne sera pas la doctrine qu'il faudra accuser, ce sera celui qui l'aura mal appliquée, parce qu'il en aura méconnu les plus simples préceptes.

Déjà, en 1835, un homme qui n'était point homœopathe, mais qui avait trouvé dans sa conscience assez d'impartialité pour prêter à l'œuvre de Hahnemann le secours puissant de sa plume, Jourdan, s'exprimait ainsi : « Le temps « n'est déjà plus où les plaisanteries relatives aux doses « infinitésimales pouvaient sembler d'assez bons arguments « contre l'homœopathie. Des faits incontestables sont là « qui doivent imposer silence au raisonnement pur. *Ces « doses minimes* agissent, exercent même une action puis- « sante, surprenante. Le doute n'est pas permis à cet « égard (1). »

Plus récemment, le professeur Imbert Gourbeyre, défendant l'homœopathie au sein même du palais des facultés de Clermont, s'écriait : « Nier la thérapeutique « hahnemannienne, c'est jouer gros jeu ; car les homœo- « pathes sont en droit tout aussi légitime d'attribuer à la « nature les faits thérapeutiques affirmés par leurs adver- « saires... non-seulement la négation des doses infinité- « simales est une injure faite au bon sens scientifique, « mais elle devient la négation de toute la thérapeutique, « quelle que soit la dose des médicaments employés, par

(1) V. Samuel Hahnemann, *Traité de matière médicale pure*, traduit par Jourdan. Paris, 1835, t. I, préface du traducteur, p. 6.

« la seule raison que tous les arguments mis en avant « contre les doses homœopathiques sont tout aussi vala- « bles contre les doses traditionnelles (1). »

Choix de la dilution. — Nous sommes donc autorisés à poser comme un principe essentiel de l'administration des médicaments homœopathiques *de les donner à doses infinitésimales*, tout en faisant remarquer que toute l'échelle des dilutions peut être employée, et qu'il ne serait pas plus juste de prescrire toujours la trentième dilution que de s'en tenir constamment à la première. Les médecins homœopathes s'adressent à toutes, les choisissant en raison de l'acuïté de la maladie, de la susceptibilité du malade et du plus ou moins d'expansibilité naturelle au médicament. Mais l'homme du monde ne peut être exposé à hésiter entre ces dynamisations multiples; il lui faut s'en tenir à un terme moyen, le seul qui soit abordable pour lui. Ce terme moyen se trouve aisément.

Composition d'une pharmacie. — Il faudra d'abord qu'il donne la plupart des médicaments en globules,

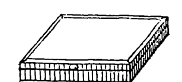


Fig. 5. — Pharmacie homœopathique à tubes verticaux.

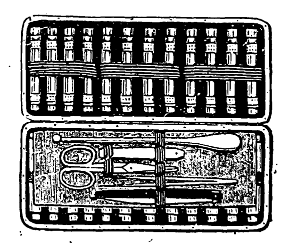


Fig. 6. — Autre pharmacie à tubes couchés.

parce qu'il lui sera toujours facile de les doser exactement; deux médicaments seulement pourront être employés en teinture mère, je veux parler du Camphre et de

(1) Imbert-Gourbeyre, *Lectures publiques sur l'homœopathie*. Clermont-Ferrand, 1865, p. 180.

l'Arnica. Les autres devront toujours être prescrits à un degré de dilution convenable.

S'agit-il d'une maladie aiguë, il faudra choisir une dilution moyenne : la douzième par exemple; pour les maladies chroniques, il faudra recourir en général à la trentième.

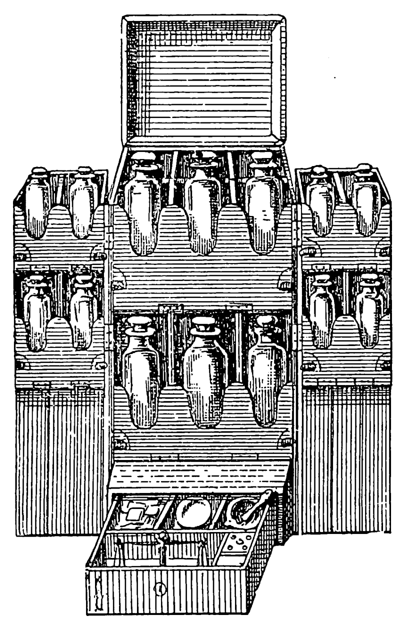


Fig. 7. — Pharmacie homœopathique à développement pour dilutions.

Le premier soin de celui qui voudra pratiquer ainsi l'homœopathie domestique, devra donc être de se procurer une pharmacie portative convenablement disposée.

Celles dont il est ordinairement fait usage se composent d'une boîte recouverte en maroquin et divisée en compartiments aussi nombreux qu'on désire avoir de flacons. Ceux-ci sont placés verticalement (*fig.* 5) ou couchés parallèlement (*fig.* 6), portant sur leur longueur le nom de la substance qu'ils renferment, tandis que le numéro de la dilution (*fig.* 7) se trouve écrit sur le bouchon.

Quant au choix des médicaments destinés à entrer dans cet étui, il doit être en rapport avec les indications du livre dont on se sert. Avec le manuel de Héring, il faut posséder les substances suivantes (j'indique les dilu-

tions par un chiffre placé vis-à-vis du nom de chaque médicament) :

Aconitum	12
Antimonium crudum	18
Apium virus	6
Arnica en teinture mère et	6
Arsenicum	30
Aurum metal	30
Baryta carbon	30
Belladonna	12
Bryonia	12
Calcarea carbonica	30
Calendula teinture mère	
Camphora teinture mère	
Cantharides	18
Capsicum	18
Carbo vegetabilis	30
Causticum	30
Cepa	6
Chamomilla	6
China	6
Cina	6
Cocculus	18
Coffea	6
Colocynthis	12
Crocus	6
Cuprum metallicum	30
Drosera	6
Dulcamara	12
Euphrasia	12
Ferrum	30
Glonoïn	18
Graphites	30
Hepar 24 et 3e trituration	
Hyosciamus	12
Ignatia	12
Iodium	30
Ipecacuanha	9
Kali carbon	30
Lachesis	18
Lycopodium	30
Mercurius corrosivus	12
Mercurius solubililis	12 et 30
Nitrum muriaticum	30
Nitri acidum	18
Nux moschata	12
Nux vomica	12
Opium	6
Phosphorus	30
Phosphori acidum	18
Platina	30
Pulsatilla	12
Rheum	12
Rhus toxicodendron	12
Ruta	6
Sambucus	12
Sanguinaria	18
Secale	12
Sepia	30
Silicea	30
Spongia tosta	12
Stannum	30
Staphysagria	24
Stramonium (Datura)	12
Sulphur 30 et 3e trituration.	
Tartarus emeticus	12
Thuja	12
Variolinum	18
Veratrum	6

Cette liste est complète; elle comprend même des substances rarement employées : *Cepa*, *Glonoïne*, *Hypericum*, *Rheum*, *Ruta*, *Variolinum*. On fera bien cependant d'avoir les quatre premiers qui sont indiqués par le doc-

teur Héring pour quelques maladies. Quant au variolin, qui n'est autre chose que le pus de la variole, son emploi se rattache à une question trop controversée, celle de l'isopathie, pour qu'il puisse être déterminé autrement que par le médecin.

Le docteur Héring recommande avec raison de tenir la boîte à médicaments dans un endroit sec ; de ne jamais changer les bouchons d'un tube sur un autre, et de ne pas conserver dans un même endroit les globules et les teintures mères, celles-ci répandant des émanations qui pourraient altérer les premiers.

Règles pour l'administration du médicament. — Quant au *mode d'administration*, voici les règles auxquelles il faut s'astreindre :

1° Ne donner, comme je l'ai dit déjà, qu'un seul médicament à la fois ;

2° Le faire prendre dissous dans l'eau distillée, quand on peut s'en procurer, ou dans l'eau filtrée, si l'on n'a pas la première à sa disposition.

La préparation varie suivant qu'on se sert de globules, de triturations ou de teintures.

Quelle que soit la forme dont on se sert, il faut d'abord se procurer un verre bien propre ou une fiole rincée avec soin, d'abord à l'eau chaude, puis à l'eau froide. Cette fiole ne doit jamais avoir servi à autre chose. On compte alors dans le vase le nombre de cuillerées d'eau qu'on veut y mettre, puis on ajoute les globules en proportion suffisante, après quoi on agite avec force jusqu'à ce que les globules soient fondus. Si le médicament est préparé dans un verre, on agite avec une cuillère d'argent ; s'il est dans une bouteille, on se contente de la secouer.

Si la solution doit être conservée pendant plusieurs jours, il faut y ajouter quelques gouttes d'alcool rectifié et pur ou même une demi-cuillerée à café de bonne eau-de-vie. Sans cette précaution l'eau pourrait se corrompre.

Si le médicament est contenu dans un verre, il faut couvrir celui-ci avec une feuille de papier blanc ou avec une soucoupe.

Il est important que la cuillère dont on fait usage pour mesurer l'eau et pour administrer le médicament, soit bien propre et qu'on la change chaque fois que l'on changera de substance.

Il ne faut non plus mettre un second médicament dans un verre sans l'avoir bien nettoyé à l'eau chaude et à l'eau froide ; il vaut encore mieux changer de verre quand on change de médicament (1).

Quand on emploie une trituration, préparation dans laquelle le médicament est toujours en poudre, on la mesure avec une petite cuillère en os ou en ivoire, qui se trouve dans toutes les pharmacies portatives.

Pour les teintures, on les compte par gouttes ; si l'on craint de se tromper, il faut compter les gouttes dans une cuillère et ne les ajouter à l'eau qu'après être sûr de leur nombre.

Voici maintenant les proportions de liquide et de médicament auxquelles il convient en général de s'arrêter :

Doses. — Pour 8 *cuillerées* à bouche d'eau, 6 *globules* ou *une petite cuillerée de trituration*, ou 2 *gouttes*. On fait prendre aux adultes une cuillerée à bouche de ce mélange chaque fois ; pour les enfants de 5 à 10 ans, on donne une cuillerée à thé, pour les enfants au-dessous de 5 ans, une cuillerée à café suffit.

Quand on traite un malade atteint de vomissements, un cholérique par exemple, le mode d'administration que je viens d'indiquer doit être abandonné, parce que le médicament serait promptement rejeté. Dans ce cas, on donne les

(1) J'ai vu des personnes qui avaient autant de fioles que de médicaments : chaque médicament avait la sienne. La précaution était bonne.

globules à sec sur la langue, si le malade possède assez de salive pour les dissoudre. Quand la bouche et la langue sont desséchées, on emploie les teintures, et alors on prend un petit morceau de sucre qu'on imbibe de ces dernières, sans compter le nombre de gouttes. Le malade garde ce morceau de sucre dans sa bouche pendant quelques minutes, sans l'avaler, ce temps est suffisant pour que l'absorption se produise.

Si l'on n'a pas de teinture à sa disposition, il faut en préparer avec les globules dont on dispose. A cet effet, on met dans un petit flacon une cuillerée à bouche d'eau et 10 globules ; on agite avec force jusqu'à complète dissolution. On ajoute alors une demi-cuillerée à bouche d'alcool ou de bonne eau-de-vie, et on agite de nouveau. Cette solution sert à imbiber le morceau de sucre dont je parlais tout à l'heure.

Olfaction. — Ce mode de solution peut aussi servir pour l'*olfaction*, procédé qu'il faut employer dans certains cas, lorsqu'il est impossible de recourir à un des modes d'administration que je viens d'indiquer. Cette olfaction, précieuse chez les enfants et chez les sujets très-impressionnables, consiste à faire respirer le médicament au malade. Pour être utile, il faut que le médicament se volatilise facilement; la teinture ou la solution alcoolique sont donc indispensables alors.

Répétition du médicament. — Le médicament ainsi préparé, il faut savoir à quels intervalles il convient de le répéter. J'ai dit déjà qu'il fallait chaque fois en donner une cuillerée à bouche, à thé ou à café, suivant l'âge du sujet. Dans les *maladies aiguës*, et il faut entendre par là les maladies accompagnées de fièvre et dont la marche est rapide, on doit donner d'abord une cuillerée de 3 en 3 heures. Dès que le malade va mieux, on éloigne les doses; d'abord de 4 en 4 heures, puis de 6 en 6 heures. On ne doit pas éloigner davantage.

S'agit-il d'une maladie rapide dans sa marche, comme le choléra, il faut répéter le médicament tous les quarts d'heure, éloignant aux demi-heures, puis aux heures à mesure qne le mieux se produit.

Dans les *maladies chroniques*, on se borne à donner une cuillerée le matin et une le soir, ou si l'on juge à propos de faire prendre plusieurs globules à la fois, on les donne le matin, en les faisant dissoudre dans une simple cuillerée d'eau.

Un point très-important est que le médicament n'arrive pas dans l'estomac lorsque celui-ci est rempli de boissons ou d'aliments. Pour ce faire, on a soin de le donner quelque temps après que le malade a bu ou manger.

Rien n'est plus facile dans le cas de maladie chronique ; car il suffit de donner la première cuillerée le matin, une heure au moins avant le premier repas, et le soir quatre heures après ce dernier, pour être sûr que la digestion était complète.

Il y a cependant certaines personnes dont la digestion est très-lente et qui ne peuvent la terminer en quatre heures. Pour celles-là, on donne la seconde cuillerée une heure avant le dîner, ou bien on se contente de la dose du matin, s'il est possible.

On est quelquefois un peu plus embarrassé pour les maladies aiguës, non pas à cause des aliments, puisque le sujet observe une diète absolue, mais à cause des boissons. Si le malade est poursuivi par la soif, il prétendra souvent ne pouvoir attendre longtemps avant ou après sa cuillerée. Il faut savoir ici que l'absorption est rapide, de sorte qu'en donnant le médicament un quart d'heure avant que le malade ait bu ou un quart d'heure après, cela suffit. Ceci s'applique seulement au cas où il a été donné de la tisane ; car si on avait fait prendre du lait ou du bouillon, il faudrait attendre une heure. Pour les enfants qui tètent, il convient de donner le médicament trois quarts

d'heure au moins après qu'ils ont pris le sein et autant avant.

Il est encore une circonstance où l'on peut être embarrassé, je veux parler de celle où l'on se trouve en présence d'un fumeur atteint de maladie chronique, et qui ne peut ou ne veut pas renoncer à ses habitudes.

Dans ce cas, il faut obtenir de lui qu'il prenne son médicament le matin avant d'avoir fumé; exiger qu'il attende une heure après, et qu'il n'en vienne à son cigarre ou à sa pipe qu'après avoir mangé quelque chose, ne fût-ce qu'un petit morceau de pain. En fumant aussitôt après avoir pris son médicament, il s'expose à en détruire l'effet.

Changement du médicament. — Le médicament étant ainsi administré, reste à savoir pendant combien de temps on doit le continuer. Je suppose ici que le médicament a été choisi avec soin et qu'il est bien homœopathique à la maladie.

La règle est alors de le continuer jusqu'à ce qu'il y ait un changement notable dans l'état du malade.

Ici encore il convient de distinguer entre les maladies aiguës et les maladies chroniques, les modifications devant être rapides pour les premières et beaucoup plus lentes pour les secondes.

Dans le premier cas, deux circonstances peuvent se produire : le malade est ou soulagé ou aggravé. S'il est soulagé par la première cuillerée de médicament, il faut continuer jusqu'à ce que l'état soit assez modifié dans sa forme symptomatique pour qu'une autre substance se trouve indipuée. En général, on ne peut guère continuer le même médicament pendant plus de vingt-quatre heures au début, et plus de quarante-huit heures quand l'amélioration est déjà avancée.

S'il y a aggravation, il faut continuer néanmoins pendant douze heures au moins, c'est-à-dire jusqu'à la quatrième cuillerée inclusivement, attendre alors quelques heures

sans rien donner de nouveau. Si l'amélioration survient pendant ce temps de repos, c'est que l'exacerbation du mal était due à l'action primitive du médicament, alors on ne donne pas d'autre dose tant que l'amélioration continue. Dès qu'elle s'arrête, on interroge le malade à nouveau, parce que, son état s'étant modifié, il faut passer à une autre substance. On choisit cette dernière en suivant les préceptes indiqués plus haut, et on la donne avec les précautions que je viens d'énumérer.

Mais si l'amélioration ne se produit pas, c'est que le médicament était mal choisi et que la maladie marche. Il ne faut pas alors attendre plus de vingt-quatre heures avant de donner un autre agent mieux approprié.

Dans les maladies chroniques, on donne en général le même médicament pendant huit jours. Si l'amélioration est manifeste au bout de ce temps, on peut continuer pendant huit autres jours, mais en changeant la dilution, ou bien, si le sujet est impressionnable, on doit le laisser reposer pour recommencer ensuite. Il ne faut jamais changer de médicament sans laisser réagir le sujet au moins pendant quelques jours.

Telles sont les règles générales auxquelles il convient de se soumettre pour le mode d'administration des médicaments homœopathiques, celles auxquelles il conviendra de s'astreindre dans les maladies sur lesquelles aucune indication spéciale ne sera donnée. Lorsqu'il faudra les modifier, nous l'indiquerons à la fin de l'article consacré au traitement de l'état morbide pour lequel ce changement sera nécessaire.

§ 4. — Régime alimentaire.

Le régime alimentaire n'est pas le même dans les maladies aiguës et dans les maladies chroniques.

Régime dans les maladies aiguës. — La diète est tout d'abord de rigueur. Il faut donner au malade des bois-

sons dont il sera parlé plus loin (moyens accessoires) ; mais on doit lui interdire toute espèce d'aliment aussi longtemps que dure la fièvre. C'est là le précepte général.

Ce précepte toutefois souffre quelques exceptions. Si la maladie est légère, que la fièvre ne soit pas ardente, la diète ne peut se prolonger longtemps. Je conseillerai néanmoins de l'imposer pendant les premières vingt-quatre heures. Ce terme passé, ou il y aura une amélioration très-sensible, et alors il faudra peu à peu revenir à l'alimentation, en commençant par des potages durant encore vingt-quatre heures, pour en venir ensuite au poisson et au poulet, et enfin au régime habituel. Si la maladie s'aggrave, il faudra appeler le médecin, auquel il appartiendra de fixer l'alimentation ; la diète sera sévèrement maintenue jusqu'à son arrivée.

On rencontre souvent dans la pratique des sujets naturellement faibles, dont l'estomac s'accommode mal d'une abstinence absolue. Pour ceux-là, on doit se départir d'une trop grande rigueur ; mais il suffit de leur donner un peu de bouillon de bœuf ou de poulet pour ne pas les laisser tomber dans la faiblesse (1).

Le régime est aussi relatif à la maladie. Par exemple l'abstinence est nécessaire dans les inflammations franches ; elle doit être moins rigoureuse dans les maladies typhoï-

(1) On ordonne, comme bouillons, celui de poulet, quelquefois de veau ; le thé de bœuf et le bouillon de malade.

Tout le monde sait préparer les deux premiers, mais il n'en est pas de même des deux autres.

Le *thé de bœuf* est une boisson fort employée en Angleterre et dont l'usage tend à se répandre dans notre pays, il se fait de la manière suivante. Prenez 500 grammes de chair de bœuf sans os et sans graisse, hachez menu, ajoutez un litre d'eau froide et chauffez jusqu'à ébulition. Celle-ci ayant duré quelques minutes, passez, salez et faites refroidir. Le thé de bœuf se boit chaud ou froid, au goût des malades. Pour le *Bouillon de malade*, prenez 250 grammes

des, lesquelles entraînent toujours après elles une grande faiblesse. Dans les fièvres intermittentes, il faut laisser manger le malade entre ses accès et lui donner même des aliments nourrissants. Toutes ces nuances ne peuvent être appréciées que par le médecin.

En général, deux caractères doivent servir de guides dans les prescriptions à faire sous ce rapport : l'intensité de la fièvre et le degré d'appétit manifesté par le malade. Tant que la fièvre est intense, il ne faut permettre aucune nourriture sans l'autorisation du médecin ; si la fièvre diminue, et que le malade montre néanmoins de la répugnance pour les aliments, il ne faut pas lui faire violence, mais respecter cette répulsion instinctive.

Régime des maladies chroniques. — Un principe général le domine : c'est de ne laisser prendre au malade aucun aliment capable de troubler et, à plus forte raison, d'annuler l'action des médicaments. De là des proscriptions formelles relatives à certains aliments.

Aliments strictement défendus. — 1° *Viandes*, celles dont la digestion est difficile : viande de porc frais, d'oie ; celles dont la préparation exige des condiments relevés, et le plus souvent médicamenteux ; les viandes fumées, salées, le gibier mariné (lièvre, chevreuil, etc.), toute espèce de charcuterie.

2° *Poissons*, ceux qui n'ont pas d'écailles : anguille, lamproie, homard, langouste, etc., lesquels doivent être prohibés pour deux raisons : à cause de la difficulté avec laquelle ils se digèrent et aussi à cause de la sauce qui les accompagne forcément.

de viande maigre hachée, versez un litre d'eau bouillante préalablement salée, passez après refroidissement. Ce bouillon peut être également bu chaud ou froid.

La gelée de viande est souvent employée dans les convalescences, tout le monde sait la préparer ; il en est de même des gelées de fruits, moins souvent prescrites.

3° *Légumes :* les choux, l'oseille, le céleri, le raifort, toute espèce de légumes crus : artichauts, concombres, salades.

4° *Aliments composés,* ceux dans lesquels il entre, à titre de condiments, de l'ail, de l'oignon, du poivre, du vinaigre, de la moutarde, du safran, de la muscade, du gingembre, ou, à titre d'aromates, de l'écorce d'oranges amères, des feuilles de laurier, des amandes amères, du thym, etc.

La pâtisserie sera toujours d'un usage exceptionnel, en raison de sa préparation et parce que peu d'estomacs la supportent.

5° *Fruits,* les fruits rouges acides seront prohibés ; j'entends par là les groseilles et les cerises aigres. Les pommes crues sont aussi rarement convenables. On peut faire usage des autres fruits, pourvu que l'estomac les supporte.

6° *Fromages,* les fromages ne peuvent non plus trouver place dans une alimentation régulière.

7° *Boissons :* les vins blancs, les vins de liqueur : xérès, madère, etc. ; les vins capiteux ; champagne, etc., *toute espèce de liqueurs alcooliques :* eau-de-vie, rhum, absinthe, chartreuse, etc., le café noir et l'infusion de thé vert. — Toutes les eaux minérales, dont l'usage tend à se répandre comme habitude : eaux de seltz, de Renaison, etc. ; l'eau glacée.

Aliments permis. — 1° *Viandes :* toute viande de boucherie : bœuf, mouton, veau; la volaille : poulet, canard, etc.; le gibier volant, qu'on peut manger sans qu'il soit faisandé : perdrix, cailles, faisans, etc.

2° *Poissons :* les poissons frais d'eau douce ou de mer, les huîtres fraîches.

3° *Légumes :* tous, excepté ceux qui ont été indiqués comme défendus, donc la pomme de terre, les pois et les haricots verts, les haricots en grains, les choux-fleurs, les artichauts cuits, les épinards, la laitue, la chicorée

cuite, etc., les asperges à la sauce blanche, pas à l'huile et au vinaigre; le riz, les fécules et toutes les préparations qui en ressortent : vermicel, semoule, arrow-root, sagou, etc.

4° *Fruits :* les cerises douces, les fraises, les abricots, les pêches, les raisins de treille, les poires, les pommes de choix (les pommes seront toujours plus faciles à digérer cuites que crues), les melons, etc.

5° *Lait* et *œufs*, le laitage, le beurre les fromages à la crème, les fromages salés, mais doux, les œufs sous toutes les formes.

6° *Boissons*, le mieux sera de faire usage de vin rouge coupé d'eau filtrée.

Le café au lait et l'infusion de thé noir sont tolérés par quelques praticiens; il faut les prohiber à moins qu'une longue habitude n'en impose l'usage.

Il est bien entendu qu'il faudra toujours choisir dans cette longue liste les aliments dont la digestion est le plus facile. Sous ce rapport, les viandes de bœuf et de mouton seront préférées à celle des jeunes animaux, par conséquent au veau et à l'agneau. Certains estomacs digèrent mieux les féculents que les légumes herbacés, d'autres ne supportent pas les fruits.

Influence des habitudes et régime ordinaire. — Il faut tenir compte sous ce rapport de l'expérience du malade et de ses habitudes. Dans certains départements, par exemple, la viande de boucherie est rare et la volaille très-abondante, de sorte que les habitants sont accoutumés à une nourriture légère qu'on ne pourrait facilement modifier.

Certains ordres religieux ont aussi un régime spécial, d'où résulte pour les organes digestifs des habitudes qu'il faut respecter, car elles deviennent, par l'usage, une nécessité physique en même temps qu'elles sont une obligation morale.

On rencontre par opposition, et bien plus souvent il faut en convenir, des malades ayant des habitudes d'excès, dans lesquelles la mortification n'a aucune part, et dont les effets sont plus redoutables et plus nombreux. Celui-ci fume outre mesure, celui-là ne peut se passer d'eau-de-vie ou d'absinthe, etc., de là de nombreuses difficultés pratiques.

Quel compte faut-il tenir de ces habitudes? En fait, il y a ici usage de substances excitantes, et pour le tabac, le café et l'absinthe, usage de véritables médicaments, on peut même dire, pour la dernière substance, d'un véritable poison dont les effets ne se constatent que trop souvent. Il faut donc être inflexible pour elle et en exiger la suppression, quitte à la remplacer *momentanément* par l'eau-de-vie ou par le rhum, qu'il faudra ensuite faire abandonner au bout de quelque temps.

Pour le café noir, il faut d'abord en diminuer la dose et arriver peu à peu à sa suppression. — Il faut aussi diminuer la quantité de tabac consommée chaque jour, et obtenir du malade qu'il fume par l'intermédiaire d'un bout d'ambre et qu'il n'avale pas la fumée, comme le font quelques amateurs émérites.

On ne peut se dissimuler toutefois que ces tolérances sont de véritables obstacles à la libre action du médicament, de sorte que le malade désireux de guérir promptement devra employer tous ses efforts à en faire peu à peu le sacrifice. Je dis peu à peu, parce qu'il ne serait pas toujours sans inconvénient de se séparer brusquement d'anciennes habitudes, en raison de la perturbation qui en résulterait pour l'économie.

Tel est le régime homœopathique auquel on a voulu faire honneur de toutes les guérisons obtenues par les disciples de Hahnemann et par ce maître illustre, prétention qui tombe devant une simple réflexion : Si le régime est si puissant, pourquoi nos adversaires n'en font-ils pas usage ?

Ne vaudrait-il pas mieux l'imposer avec rigueur que de martyriser les malades avec des vésicatoires, des cautérisations, des purgatifs et des saignées? S'il ne suffit pas entre leurs mains, pourquoi serait-il plus utile dans les nôtres? Il y aurait là au moins une différence qu'il faudrait expliquer. Qu'on en convienne donc, si les précautions hygiéniques sont si utiles à ceux qui se traitent par l'homœopathie, c'est que ceux-ci y ajoutent des médicaments puissants dans leurs effets, directs dans leur action.

Ce régime, au surplus, n'est point aussi absolu qu'on veut bien le dire : l'exigence des professions d'une part, et, de l'autre, certaines considérations, peuvent le faire varier.

« Quant à ce qui concerne le régime, dit Hahnemann, « les hommes de toutes les classes qui veulent se débar- « rasser d'une maladie chronique doivent s'astreindre à « quelques privations. Si cette maladie ne consiste point « en affections du bas ventre, il n'est pas nécessaire « d'imposer des restrictions trop sévères aux personnes « des classes inférieures, principalement lorsqu'elles peu- « vent continuer d'exercer leur profession et de se livrer « aux occupations qui mettent leur corps en mouvement. « Le pauvre peut guérir en mangeant du sel et du pain; « chez lui l'usage modéré des pommes de terre, des bouil- « lies, des fromages frais, ne met point obstacle à la gué- « rison, pourvu qu'il soit plus avare d'oignons, de poivre « pour relever le goût de ses maigres aliments.

« Ce qu'il y a de plus difficile, pour le médecin homœo- « pathiste, poursuit notre maître, c'est de régler les bois- « sons. Le café exerce sur la santé de l'âme et du corps « la plupart des fâcheux effets que j'ai énoncés dans ma « petite brochure sur l'usage de cette liqueur (1); mais il « est tellement passé en habitude, il est devenu un besoin « si impérieux chez la plupart des nations dite civilisées,

(1) Hahnemann, *Des effets du café*, in *Études de médecine homœopathique*, 1re série. Paris, 1855, p. 606-632.

« qu'on ne parviendrait pas plus à le supprimer qu'à « extirper les préjugés et la superstition. Le médecin « homœopathiste ne peut donc point songer à l'extirper « d'une manière générale et absolue dans le traitement « des maladies chroniques.

« On peut en dire autant du thé, qui, tout en flattant le « système nerveux, y porte sourdement une atteinte à la « fois si profonde et si débilitante (1). »

C'est dans de pareilles limites que Hahnemann renfermait les concessions qu'il croyait devoir accorder aux nécessités de la position sociale et à l'influence d'habitudes invétérées ; nous aurions mauvaise grâce vraiment à nous montrer plus rigoureux que le maître, et nous serions mal autorisés à ne voir dans un traitement homœopathique que le résultat de l'hygiène et non l'effet réel et positif des médicaments.

§ 5. — Moyens accessoires.

Tisanes. — Elles comprennent toutes les boissons qu'on peut offrir à un malade pour étancher sa soif. En homœopathie, le grand point est de n'en permettre aucune qui puisse être assez active pour troubler l'action des médicaments.

On peut choisir toutefois, entre quelques *solutions*, quelques *infusions de fleurs de mauve* ou *de violette*, les *décoctions de riz*, *d'orge*, *de gruau* et certains *sirops*.

Solutions. — La seule tisane qui se prépare par solution, c'est l'*eau gommée.*

Eau gommée.

On prend :

Gomme	15 grammes.
Eau..................	1 litre.

(1) Hahnemann, *Doctrine et traitement homœopatiques des maladies chroniques*. Paris, 1846, t. I, p. 151.

On lave la gomme à froid, on fait dissoudre également à froid, on passe à travers un linge et on sucre au goût du malade.

Infusions. — Elles se font comme le thé.

Infusion de violette (*fig.* 8) **et de mauve** (*fig.* 9).

Fleurs de violette ou de mauve.	10 grammes,
Eau...........................	1 litre.



Fig. 8. — Violette. — *Noms vulgaires :* fleur de Carême, Violette de Carême, V. de mars, V. odorante, Violier commun. — *Habitat :* les bois et les haies. — *Floraison :* de mars à mai. — *Parties employées :* racine, fleurs. — *Récolte des fleurs :* au commencement de la floraison, par un temps sec. — *Récolte des racines :* en automne. — Conservation : on sépare du calice les pétales, on les monde, on les fait sécher au soleil couvertes de papier, la dessiccation leur donne une couleur d'un beau bleu ; on les enferme encore chaudes et friables dans des boîtes de bois ou dans des flacons bien secs que l'on bouche et que l'on place à l'abri de la lumière et de l'humidité. —

On jette sur ces fleurs un litre d'eau bouillante, on laisse infuser.

Ces tisanes doivent être bues chaudes et sucrées avec du sucre.

Décoctions. — On fait bouillir 15 grammes de riz, d'orge ou de gruau avec plus d'un litre d'eau qu'on laisse réduire à un litre. On passe et on sucre ; la décoction

de racine de guimauve peut être également employée.



Fig. 9. — Mauve. — *Noms vulgaires :* Beurret, Fromageon, Herbe de Saint-Simon, H. à fromage, Grande Mauve, mauve commune, M. sauvage. — *Habitat :* lieux incultes, haies, décombres. — *Parties employées :* feuilles, fleurs, et quelquefois, à l'état frais, racines. — *Floraison :* presque tout l'été. — *Récolte* des feuilles : en juin et juillet. — *Récolte des fleurs :* en été. — *Conservation des fleurs :* on les sèche au soleil.

Sirops. — L'homœopathie n'ordonne que ceux de cerises, de framboises, d'oranges et de gomme ; toutes les maîtresses de maisons savent les préparer.

L'homœopathie accepte l'usage de deux autres boissons : le lait de poule et l'eau albumineuse.

Lait de poule.

On délaye un jaune d'œuf dans un verre d'eau chaude et on sucre. Il ne faut jamais y ajouter d'eau de fleurs d'oranger.

Eau albumineuse.

On délaye et on bat quatre blancs d'œufs dans un litre d'eau, et on sucre au goût du malade.

Lavements. — On doit les employer seulement pour provoquer les garde-robes s'il existe de la constipation, ou pour soulager l'intestin dans le cas de diarrhée rebelle; aussi se sert-on plus souvent d'un lavement simple composé seulement d'eau tiède.

S'il ne suffit pas, on recourt au lavement d'eau de son,



Fig. 10. — Lin. *Habitat:* spontané dans les champs, cultivé en grand. — *Floraison:* en juillet et août. — *Parties employées:* graines. — *Récolte:* en automne.

de graine de lin (*fig.* 10), d'huile, de gros miel, de lait et de miel.

Lavement d'eau de son.

Il s'obtient en faisant bouillir une grosse poignée de

son dans un demi-litre d'eau. On passe ensuite le liquide dans un linge fin.

Lavement de graines de lin.

En faisant bouillir, pendant un quart d'heure, une cuillerée à bouche de graines de lin dans un demi-litre d'eau; on passe aussi ce liquide avant de l'administrer.

Lavement d'huile.

On ajoute deux cuillerées à bouche d'huile d'olive dans



Fig. 11.— Guimauve officinale. — *Nom vulgaire:* Althée. — *Habitat:* les lieux frais et humides, les terres fraiches, légères et profondes. — *Floraison:* de juin à septembre. — *Parties employées:* feuilles, fleurs, racines. — *Récolte des feuilles:* en juin, avant la floraison. — *Récolte des fleurs:* en juillet. — *Récolte des racines:* en septembre. — *Conservation des fleurs:* on les sèche à l'ombre et on les conserve dans des sacs à l'abri de la lumière et de l'humidité. — *Conservation des racines:* on les lave, on les blanchit en les dépouillant de leur écorce, on les coupe, on les fait sécher, on les enfile, on les suspend dans un lieu sec.— Propriété: émolliente.

un demi-litre d'eau de graine de lin. — On peut remplacer cette huile par 60 grammes de gros miel. Dans le lavement au lait et au miel, le lait remplace l'eau de graine de lin. On fera bien de faire dissoudre le miel dans un peu d'eau avant de l'incorporer au lait.

On peut encore préparer des lavements avec de la racine de guimauve (*fig.* 11) et du son, du gruau ou de l'orge si on le juge à propos.

Lavement d'amidon.

On emploie aussi, dans le cas de diarrhée, des *lavements d'amidon.*

On prend, à cet effet, 15 grammes (une cuillerée à bouche) d'amidon pulvérisé et on les délaye dans un verre d'eau froide, auquel on ajoute ensuite deux verres d'eau chaude, et on agite le mélange.

Lavements alimentaires.

On peut enfin être obligé de donner des substances alimentaires en lavements, alors que l'estomac ne peut rien supporter. Les lavements de bouillon sont les plus usités en pareil cas. Toutefois, comme ces lavements, dits *alimentaires*, ne se prescrivent que dans les maladies les plus graves, c'est toujours au médecin à les ordonner.

Quel que soit le mode de composition d'un lavement, il ne faut jamais le donner à une température élevée; on ne doit pas dépasser 20 à 25° centigrades. Les lavements froids sont souvent très-utiles dans le cas d'atonie de l'intestin.

Cataplasmes. — Le cataplasme a été défini : un bain local et prolongé (1); ce qui indique son utilité et fixe la limite de son emploi.

Parmi les cataplasmes dont il est fait usage ordinairement, l'homœopathie n'emploie que ceux dont l'action se

(1) St-Vincent, *Nouvelle médecine des familles à la ville et à la campagne.* Paris, 1866, p. 89.

borne à l'indication précédente, c'est-à-dire les cata-

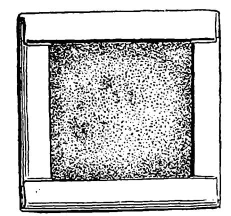


Fig. 12. — Cataplasme mis à nu.

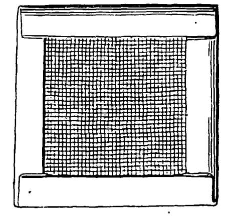


Fig. 13. — Cataplasme entre deux linges.

plasmes de graine de lin, de mie de pain, de son, de fécule

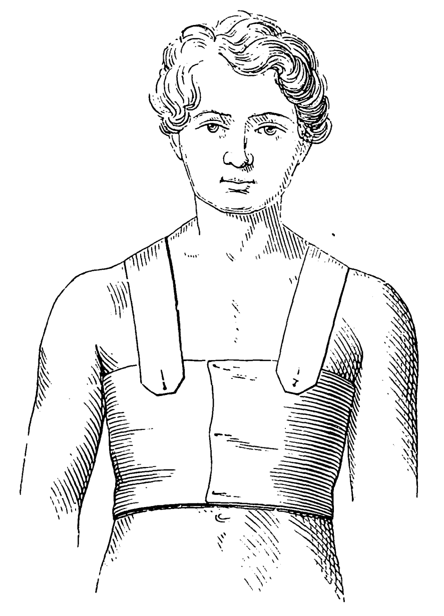


Fig. 14. — Bandage de corps.

de pommes de terre, de riz, d'orge ; de pulpe de pommes et de feuilles émollientes.

Cataplasme de farine de graine de lin.

On se borne à délayer cette farine avec de l'eau chaude de manière à en faire une pâte. On étend celle-ci sur un linge fin ou sur une grosse mousseline dont on relève les bords, et on l'applique sur la partie malade. Tantôt on met la pâte à même sur la peau (*fig.* 12), le plus souvent on la renferme entre deux linges (*fig.* 13).

En général, il ne faut pas que le cataplasme soit trop chaud, autrement il brûle la peau, ce qu'on ne lui demande pas.

Pour éviter qu'il se refroidisse, on le recouvre d'un morceau de taffetas gommé, puis on le fixe avec une bande

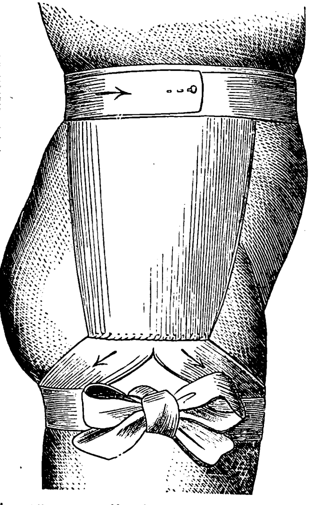


Fig. 15. — Application d'un bandage sur la cuisse, face latérale.

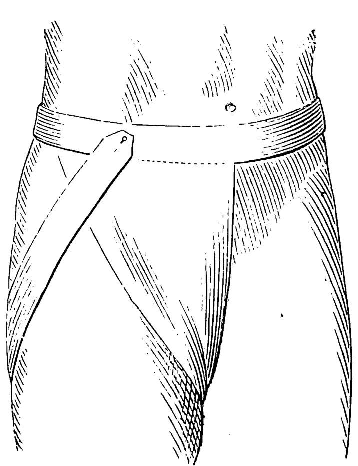


Fig. 16. — Application d'un bandage sur la cuisse, face antérieure.

ou avec une serviette. Ce n'est pas toujours là le plus facile. Si l'on retient en effet aisément un cataplasme sur l'estomac ou le ventre, il n'en est pas de même quand il

doit être appliqué sur la poitrine, sur la joue ou sur la cuisse, pour peu surtout que le malade soit agité. Sur la poitrine (*fig.* 14) on le maintient *avec une serviette*, à laquelle on fixe des bretelles en linge, lesquelles s'attachent devant et derrière en passant sur les épaules, et empêchent le cataplasme de glisser. Sur la cuisse on se sert d'une bande (*fig.* 15 et 16) ou d'un mouchoir; sur la joue d'une mentonnière.

Cataplasme de mie de pain, de fécule.

Ils se préparent en faisant une pâte épaisse avec du pain rassis pour le premier et de la fécule pour le second. Comme excipient on se sert d'eau simple, de lait, d'eau de guimauve pour le premier, d'eau pour le second. La fécule doit être dissoute à froid, sans cela elle ferait des grumeaux.

Pour le riz, le gruau, l'orge, on les fait crever dans de l'eau et on les réduit en pâte. Ces cataplasmes sont rarement employés, on préfère la fécule, qui se manie plus facilement et agit de même.

Cataplasme de pulpes de pommes de reinette.

On a recommandé des cataplasmes de pulpes de pommes de reinette; c'est une espèce de compote sans sucre. Il n'y a point d'objection contre eux.

Cataplasme de feuilles de mauve, de poirée ou de laitue.

Il en est de même de ces cataplasmes que l'on prépare en faisant bouillir ces feuilles de manière à en faire une sorte de pâte ou de purée.

On comprend qu'il ne soit pas nécessaire, dans une ville, de savoir qu'on peut choisir au milieu de tous ces cataplasmes, mais à la campagne on peut être privé de graine de lin ou de fécule, tandis qu'on aura toujours sous la main du pain rassis, ou quelqu'une des feuilles dont je viens de parler.

Quant aux cataplasmes astringents, narcotiques, maturatifs, etc., on ne doit jamais en faire usage, le médicament qui s'y trouve pouvant être absorbé par la peau et venir troubler l'action des médicaments homœopathiques.

Sinapismes. — Peut-on, avec l'homœopathie, faire usage de sinapismes ? Cette question a été diversement résolue. Les sinapismes ayant pour effet de déterminer une vive rougeur de la peau, par conséquent une action perturbatrice, beaucoup les ont proscrits. Cependant leur action est passagère ; on l'a trouvée favorable dans quelques cas de convulsions et de congestions des organes internes, du cerveau ou du poumon, et bien souvent les malades les réclament, ou ceux qui les entourent en posent, en attendant le médecin.

Je n'ai pas remarqué qu'une semblable application troublât l'action de nos médicaments. Cependant, comme il y a des sujets pour lesquels le sinapisme est une épreuve, je crois qu'il ne faudra point en faire usage sans l'avis du médecin. On pourra toujours les remplacer, en attendant, par un cataplasme de graine de lin bien chaud.

Chez les enfants on se trouvera mieux encore d'envelopper les pieds et le bas des jambes avec une carde de ouate recouverte de taffetas gommé, ce qui ne tarde pas à amener une vive chaleur et une sueur abondante.

Fomentations. — Elles remplacent les cataplasmes avec avantage, lorsque, la partie malade étant très-douloureuse, le patient ne peut supporter le poids d'une couche épaisse de farine de graine de lin ou de fécule.

La fomentation consiste en une infusion ou une décoction dans laquelle on trempe un morceau de flanelle plié en double. Ce morceau de flanelle ainsi mouillé est appliqué à la place du cataplasme.

On pourra employer de cette manière l'eau de racine de guimauve, de laitue, même de graine de lin, mais plus

rarement. Les fomentations à la racine de guimauve sont les plus utiles.

Gargarismes. — Les malades en réclament parfois lorsque la gorge les fait souffrir ; il ne faut jamais permettre qu'ils soient médicamenteux. Ils ne doivent en effet avoir d'autre but que de faire un bain local.

Le mieux est que le malade se gargarise avec la tisane dont il se sert pour étancher sa soif.

Collyres. —Il en est de même des collyres dont il est fait un si fréquent usage dans les maladies des yeux et que nous repoussons dès qu'ils sont préparés avec un médicament actif. Le collyre ne doit pas être plus qu'un bain local, et, par conséquent, se composer d'infusions ou de décoctions sans activité thérapeutique. L'eau de fleurs de sureau, de laitue, de guimauve, sont les plus employées; le mieux est, en général, de se servir simplement d'eau ordinaire froide ou tiède.

On a proposé quelquefois de se servir du médicament prescrit à l'intérieur et dilué d'après les procédés homœopathiques. Ainsi on a fait des collyres à la sixième dilution de belladone, tandis qu'on donnait ce même médicament à l'intérieur.

Cet emploi externe des médicaments dynamisés est un fait exceptionnel ; c'est donc au médecin seul qu'il appartient de le prescrire.

L'œil est baigné dans une petite coupe oblongue qu'on appelle *œillère* (*fig.* 17) ; on peut parfois la remplacer par une simple compresse mouillée et appliquée sur les paupières.



Fig. 17.— Œillère.

Injections. — On en fait dans le nez, lorsque les narines sont obstruées par des croûtes, dans les oreilles dans le cas d'inflammation ou d'écoulement; les femmes enfin en font un grand usage.

Celles du nez et de l'oreille se pratiquent avec une petite seringue en verre (*fig.* 18).

Les autres avec les irrigateurs en usage aujourd'hui et qui ont les formes les plus variées.

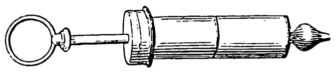


Fig. 18. — Seringue à olive pour injections dans l'oreille.

Ce qui importe surtout, c'est de ne pas se servir de liquides qui puissent être nuisibles soit à la maladie, soit à l'action du médicament qui est donné à l'intérieur.

L'eau de son, de guimauve, de mauve, les décoctions de gruau, de riz, sont les seules dont on doive faire usage en dehors des prescriptions du médecin.

Bains. — Ils sont parfois très-utiles; mais leur emploi exige des précautions nombreuses dont il ne faut pas se départir.

Les bains peuvent être *froids*, *tièdes* ou *chauds*. *Le bain froid* se prend dans une rivière, c'est-à-dire dans un endroit où l'eau soit courante. Il est toujours dangereux de se plonger dans l'eau stagnante d'un étang ou d'une mare.

La précaution ici est de ne pas se mettre dans l'eau lorsque le corps est en sueur ou quand la digestion n'est pas complète.

Les bains froids, considérés comme agents de guérison, doivent être prescrits par le médecin, autrement ils rentrent dans les moyens hygiéniques dont il sera parlé plus loin.

Hydrothérapie. — Quant aux procédés de l'hydrologie, on ne doit pas en user non plus sans conseil. Toutefois, leur emploi se généralisant chaque jour davantage, j'entrerai ici dans quelques détails qui pourront être utiles.

Il y a en effet une hydrothérapie compliquée, qui ne peut se faire que dans des établissements spéciaux; mais il existe aussi une hydrothérapie des familles, qui s'exécute dans un grand nombre de ménages et dont les procédés,

fort simples du reste, varient depuis la lotion d'eau froide jusqu'aux douches qu'on se donne soi-même avec des appareils *ad hoc*.

Lotions. — Pour la lotion d'eau froide, il suffit de promener rapidement une éponge de la tête aux pieds. On commence par le front, le visage, le cou, le dos et la poitrine, les membres supérieurs. Il faut toujours agir de haut en bas, afin d'éviter que le sang se porte à la tête.

On s'essuye de suite et rapidement avec un linge un peu rude, on se frotte avec un gant de crin (*fig.* 19), ou avec une brosse (*fig.* 20) de manière à rougir la peau; puis on

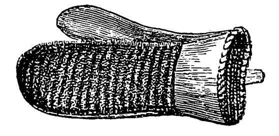


Fig. 19. — Gant en crin de Lardit pour frictions.

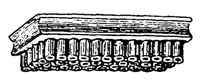


Fig. 20. — Brosse en caoutchouc vulganisé de Galante, pour frictions.

s'habille et on se donne un peu d'exercice, soit par une promenade à pas pressés, soit par toute autre occupation exigeant quelque effort. Une fois la réaction obtenue, on rentre dans la vie ordinaire.

Douches. — Pour les douches, le procédé primitif, élémentaire, consiste à placer le sujet dans un baquet, tandis qu'une autre personne, montée sur une chaise, lui verse l'eau sur la tête et sur les épaules avec un arrosoir muni de sa pomme, quand on veut une douche en pluie, ou privé de cet accessoire quand on désire une douche à gros jet.

Ce procédé, suffisant pour le but qu'on veut obtenir, est généralement remplacé dans les familles aisées par un appareil pour lequel l'intervention de personnes étrangères est inutile.

Dans l'appareil Bouillon-Muller (*fig.* 21) on remplit d'eau le bassin supérieur, et avec une corde on tire une

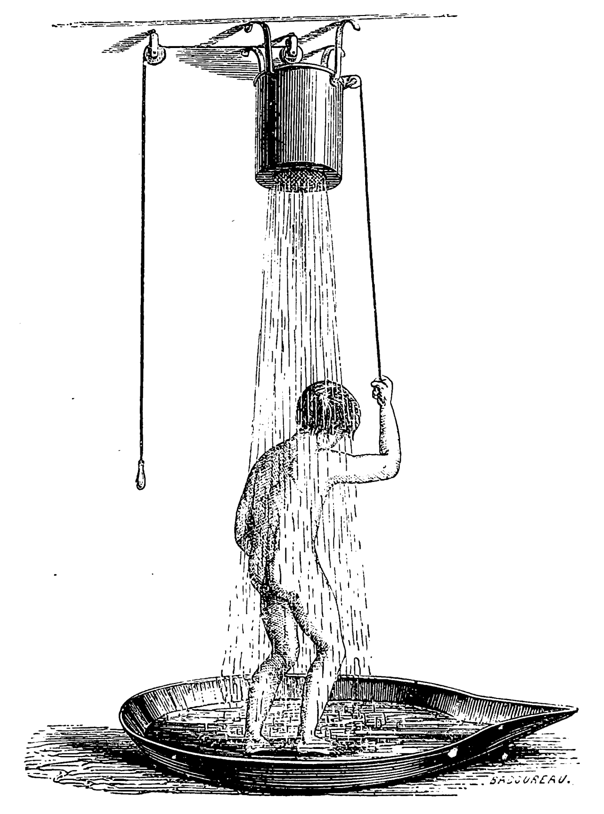


Fig. 21. — Doucheuse en pluie avec sa moufle et sa corde et bassin hydrothérapique (Bouillon-Muller).

soupape qui permet à l'eau de couler en passant par une large pomme d'arrosoir. L'eau tombe dans un bassin où le malade se tient *debout*.

Dans l'appareil de Lardit (*fig.* 22), la pompe sert à élever l'eau dans le réservoir lorsque le robinet supérieur est ouvert, et le robinet inférieur fermé; et sert à vider le bassin lorque le robinet supérieur est fermé et le robi-

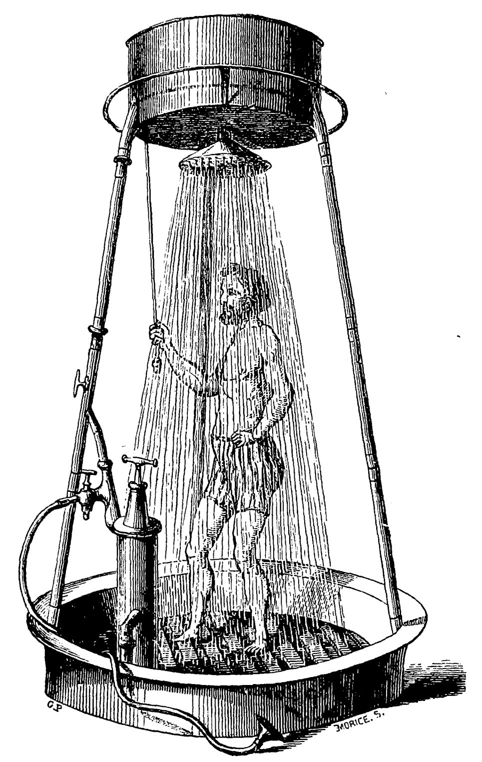


Fig. 22. — Bain de pluie à pompe (Lardit).

net inférieur ouvert. Le cordon sert à donner issue à l'eau qui tombe en pluie du réservoir. Le tube en caoutchouc fixé au robinet inférieur, outre qu'il est utile pour vider le bassin, sert aussi à donner des douches à douze ou quinze

pressions, au moyen de la pompe et de la pomme d'arrosoir qui le termine.

Ces appareils peuvent être enveloppés de rideaux, comme on le voit dans l'appareil Lécuyer (*fig.* 23). Le

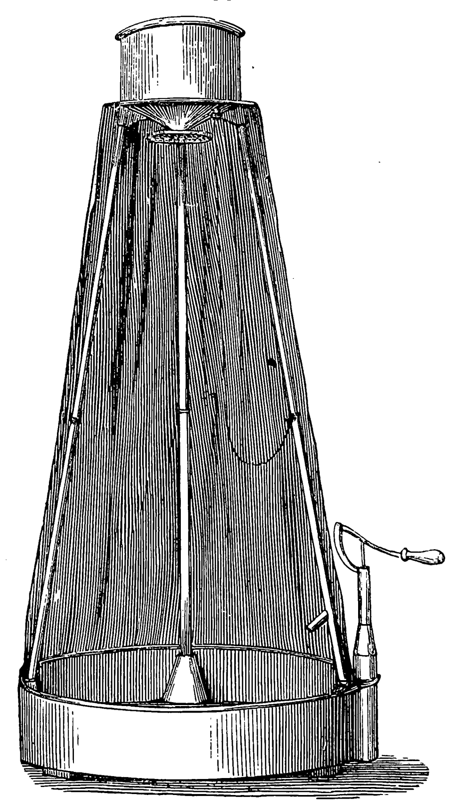


Fig. 23. — Appareil Lécuyer pour douches en pluie.

service de cet appareil se fait en versant de l'eau dans le grand bassin du bas, et en la faisant monter dans le réservoir du haut à l'aide de la pompe ; une soupape qu'on

ouvre, en tirant un cordon, donne ou arrête l'eau à volonté. Cette eau tombe en pluie en passant par la pomme d'arrosoir, laquelle est montée à vis et peut être remplacée au besoin par un tube en caoutchouc terminé par un jet ou par une petite pomme d'arrosoir pour les douches locales. On fait aussi des additions de un ou plusieurs tuyaux cintrés, percés de petits trous et dont on enveloppe le corps, pour bains de ceinture.

Un moyen plus simple encore est l'*éponge américaine*,

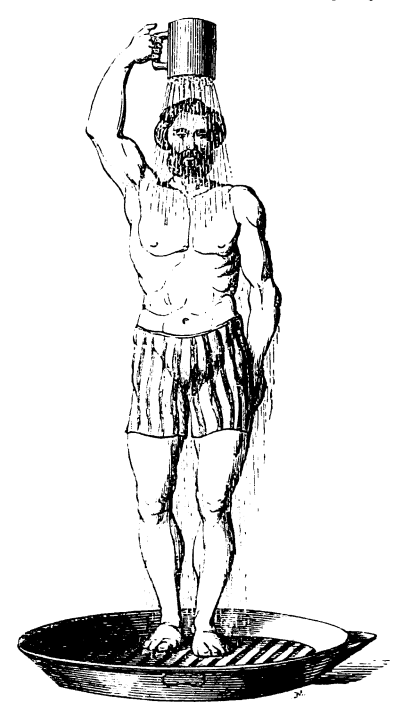


Fig. 24. — Douche en pluie avec l'éponge américaine de Lardit.

dont les figures 24 et 25 donnent une idée complète.

Quel que soit le moyen dont on se sert, il ne faut jamais prolonger les douches plus d'une ou deux minutes ; on se

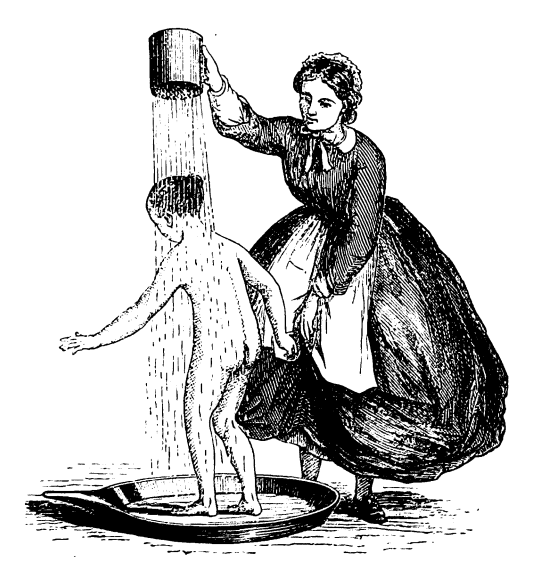


Fig. 25. — Éponge américaine et bassin hydrotherapique de Bouillon-Muller.

frotte vivement ensuite et on prend l'exercice nécessaire pour amener une franche réaction. D'où il suit que l'emploi de l'eau froide doit être refusé à toute personne chez laquelle la circulation manque d'activité et la chaleur revient péniblement.

Bains tièdes. — Ils sont d'un usage plus général. Dans les villes, on les demande à des établissements spéciaux, il n'en est pas de même à la campagne. Aussi a-t-on inventé une foule de moyens pour chauffer l'eau dans laquelle on doit se plonger.

Le plus simple est l'appareil Lécuyer qu'on place dans la baignoire remplie d'eau froide (*fig.* 26).

C'est une espèce de fourneau à circulation interne et concentrée, qui se chauffe avec du charbon de bois, et

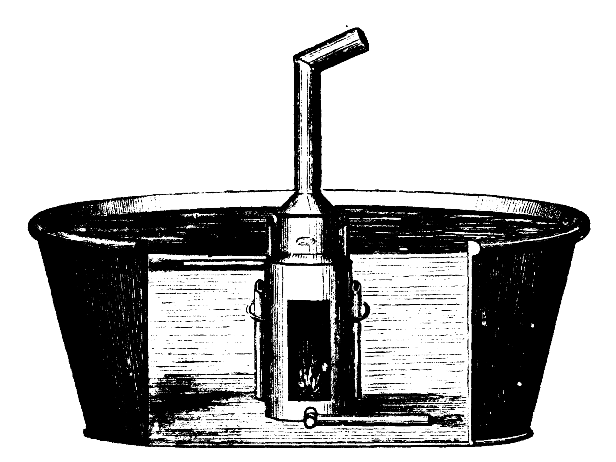


Fig. 26. — Appareil Lecuyer pendant le chauffage.

dans l'intérieur duquel se trouve un double corps rempli d'eau.

Quand le bain est chaud, on retire l'appareil et on le place sur une planche à l'extrémité de la baignoire (*fig.* 27).

De cette façon, on peut utiliser son eau pour réchauffer le bain, et aussi pour chauffer le linge.

Les bains tièdes doivent avoir de 25 à 32° centigrades. On ne doit pas y entrer trop brusquement si l'on veut éviter un moment de suffocation. Leur durée varie d'une demi-heure à une heure. Au moment où l'on en sort, il faut éviter avec soin de se refroidir. L'usage du linge chaud est la meilleure précaution à prendre à cet effet. Quant aux intervalles auxquels il convient de répéter les bains, ils varient suivant les sujets. On recommande en général, à titre de propreté, deux bains par mois; quelques per-

sonnes peuvent en prendre toutes les semaines; dans certaines maladies, on peut en donner tous les jours; mais

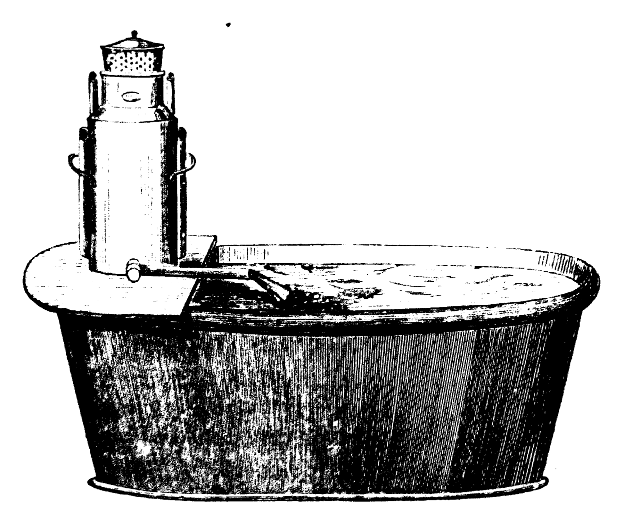


Fig. 27. — Appareil Lecuyer après le chauffage.

ils doivent alors n'être pas prolongés. Le médecin seul peut décider de cette fréquence.

Quant à la composition des bains, l'homœopathie n'admet que le bain simple, de son, d'amidon et de gélatine; elle proscrit les bains médicamenteux. Les bains salés seuls ont trouvé grâce devant quelques praticiens, mais tous ne les adoptent pas, le sel marin, absorbé en cette circonstance, pouvant toujours, selon eux, avoir un effet médicamenteux.

Bain de son.

Le mieux est de placer dans la baignoire un petit sac qui en soit rempli.

Bain d'amidon.

Il se prépare en faisant dissoudre 1 kilogramme d'amidon dans l'eau du bain.

Bain de gélatine.

On en délaye 500 grammes dans 2 ou 3 litres d'eau très-chaude, et on ajoute cette solution à l'eau du bain.

Bains locaux. — A côté des bains généraux il y a des bains locaux ; c'est-à-dire le bain de siége, de pieds ou de mains. Leur composition ne diffère pas de celles des premiers.

Bains de siége. — La meilleure manière de prendre le bain de siége est de se servir d'une baignoire particulière (*fig.* 28).

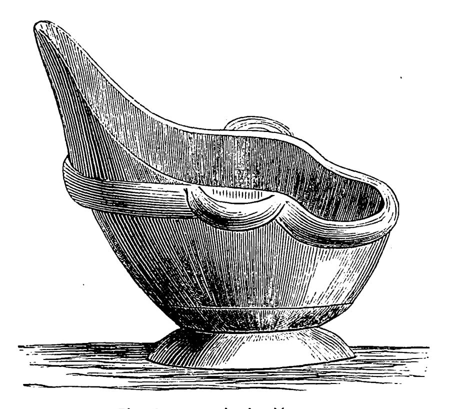


Fig. 28. — Bain de siége.

Bains de pieds (pédiluve) et **bains de mains** (manuluve). — On se sert d'un petit baquet.

L'immersion des pieds ou des mains ayant pour but d'amener une congestion de ces parties, il faut que l'eau soit aussi chaude que possible. Pour cela on commence par

plonger les membres dans de l'eau tiède à laquelle on ajoute successivement de l'eau bouillante, jusqu'à ce que la chaleur soit telle que le malade ne puisse en supporter davantage.

Il faut toujours ici agir avec prudence, ces moyens n'étant que d'un effet très-accessoire et momentané, tandis que les brûlures que l'on peut occasionner sont souvent dangereuses.

Bains de vapeur. — Si le malade ne peut se lever, on double son lit d'une seconde paire de draps, et on soulève les couvertures avec des cerceaux (*fig.* 29), de manière à

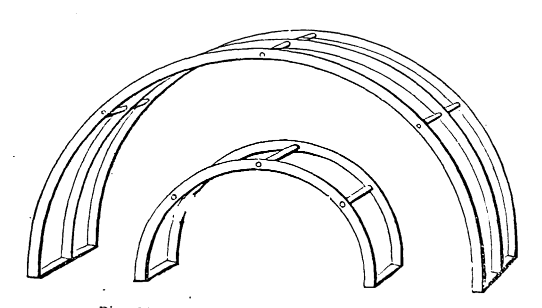


Fig. 29. — Cerceaux pour soutenir les draps.

former une cavité dans laquelle la vapeur pourra se répandre. Puis on allume une lampe à alcool, ou bien on place un vase d'eau bouillante sur un réchaud, et on conduit la vapeur dans le lit avec un couvercle en fer-blanc surmonté d'un tuyau coudé, couvercle que l'on place sur la marmite. La vapeur s'engage dans le tuyau et on peut la diriger comme on l'entend.

Si le malade peut se lever, on le place dans une caisse en bois où l'on introduit la vapeur. Quand on ne possède pas cet appareil, on peut se servir d'un grand baquet au fond duquel se trouve une marmite d'eau bouillante. Le malade s'asseoit sur un tabouret sous lequel se place la mar-

mite, et on recouvre ce baquet avec un drap de façon que la tête seule soit dehors.

On peut encore entourer le malade avec des cerceaux superposés et former ainsi une espèce de cage que l'on enveloppe de draps. Ici encore le corps doit être enfermé tout entier dans la cavité où se forme la vapeur, la tête seule étant dehors (*fig.* 30).

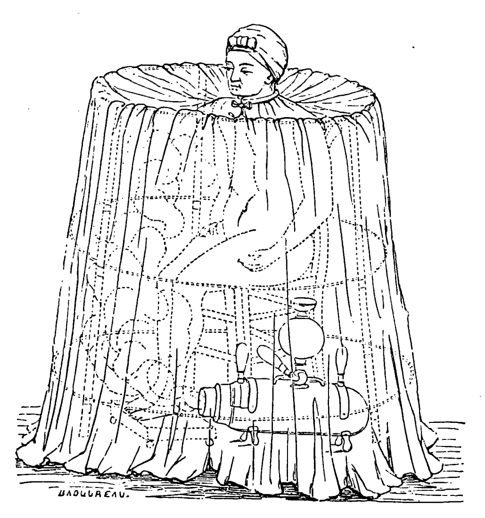


Fig. 30. — Bain de vapeur.

Quant à la vapeur, on l'obtient en faisant bouillir l'eau dans un vase recouvert du couvercle dont il vient d'être parlé, ou encore en la produisant dans des appareils particuliers.

Celui dont je donne ici la figure (*fig.* 31) se compose d'un réchaud et d'un bouilleur sphérique muni d'un robinet auquel on adapte un tube flexible.

On met deux litres d'eau dans le bouilleur et on chauffe. Dès que la vapeur se forme, on ouvre le robinet, la vapeur

passe alors dans le tube à l'aide duquel on peut la diriger partout. Cet appareil serait très-utile pour les douches.

L'emploi des bains sera indiqué à propos de chacune des maladies auxquelles il pourra convenir.

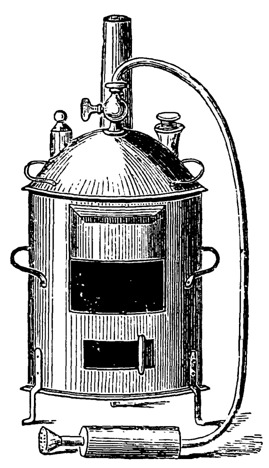


Fig. 31. — Appareil portatif Lécuyer pour douches et bains de vapeur.

Eaux minérales. — Il est encore une série d'agents auxquels on a recours, je veux parler des eaux minérales, dont l'emploi se généralise de plus en plus. Mais, d'une part, leur choix est difficile, et c'est au médecin seul à le fixer. D'autre part, tandis qu'on en fait usage, il ne faut prendre aucun médicament homœopathique. Les eaux constituent alors la partie active du traitement; il n'y a pas à les ranger parmi les moyens accessoires.

Bains de mer. — Je ferai la même remarque au sujet des bains de mer, que l'on se prescrit trop facilement à soi-même, et dont l'usage cependant est loin d'être indifférent.

§ 6. — Soins à donner après la visite du médecin.

Lorsque le médecin a pu voir le malade, il faut veiller à l'exacte exécution de ce qu'il a prescrit, à l'emploi des moyens accessoires et à l'hygiène.

Administration du médicament. Il faut d'abord le préparer avec soin, j'entends par là mettre la substance active dans les proportions rigoureusement indiquées de véhicule. Or, ce mélange doit être souvent opéré par les

personnes étrangères à la médecine : par le malade lui-même (pour les maladies chroniques), et par ceux qui le gardent (quand il s'agit d'une maladie aiguë).

Il faudra observer sous ce rapport les précautions que j'ai indiquées plus haut (p. 33), mettant dans le nombre de cuillerées d'eau voulu, la quantité de globules ou de gouttes indiquée par le médecin.

En second lieu, on doit veiller à ce que le médicament soit pris en temps convenable, c'est-à-dire assez loin des repas et des boissons pour que l'absorption soit facile : pour les maladies chroniques, une heure avant le repas et au moins trois ou quatre heures après; dans les maladies aiguës, une demi-heure après ou avant la tisane, une heure après le bouillon.

Il est une tentation à laquelle il faut savoir résister quand on possède un manuel de médecine domestique. Dans ce cas, en effet, on s'occupe quelquefois de contrôler l'ordonnance du médecin, on veut voir s'il a réellement bien choisi son médicament, et, pour peu que l'amélioration ne soit pas aussi rapide qu'on le désire, on cherche soi-même une autre substance, ce qui paraît très-simple puisqu'on est sûr de la maladie dont le diagnostic a été porté par un homme de l'art.

Or, je prétends qu'il y a là un écueil contre lequel l'homme du monde doit se tenir en garde; rien n'étant plus dangereux pour un malade que de changer trop souvent de médicament.

Il y a plus, le médecin n'ayant pas toujours donné les motifs qui lui ont fait choisir une substance plutôt qu'une autre, et le *manuel* n'étant pas, et ne pouvant être un traité complet de médecine, on n'a pas les éléments nécessaires pour juger et condamner une prescription. Changer le médicament tandis que le médecin est absent, c'est donc à la fois manquer aux égards qui lui sont dus et compromettre le succès du traitement.

Emploi des moyens accessoires. — Le médecin les indique toujours; seulement, lorsqu'il est éloigné et que ses visites ne peuvent être fréquentes, il y a parfois des résolutions à prendre en son absence. Le malade veut changer de tisane, il réclame un cataplasme, ou bien, la constipation étant son lot, il songe à prendre un lavement. Il suffira de se reporter aux pages qui précèdent pour résoudre ces questions (p. 44 et suiv.), et savoir dans quel cercle ces moyens accessoires se trouvent renfermés.

Hygiène des malades. — Celle-ci n'a d'importance que pour les maladies aiguës; mais alors elle est trop réelle pour ne pas y insister un moment.

Chambre du malade. — Il faut veiller en premier lieu à ce que la chambre du malade soit convenablement disposée. Elle doit être assez vaste pour que l'air s'y renouvelle aisément; il faut y maintenir une propreté scrupuleuse, surtout pour les vases dont le malade peut avoir besoin. On aérera convenablement pendant l'été, soit en ouvrant les fenêtres de la chambre même, quand le temps et la maladie le permettent, soit en ouvrant dans une pièce voisine et en laissant la porte ouverte.

Dans les temps froids, on renouvelle d'abord, par l'ouverture des fenêtres, l'air de la pièce qui touche à celle du malade, on referme ensuite et on ouvre la porte seulement quand les fenêtres ont été refermées.

Il ne faut jamais laisser de fleurs ou de substances odorantes dans la chambre d'un malade; on ne doit non plus jamais parfumer le linge dont il se sert.

La température de la chambre doit varier de 19 à 22° centigrades. L'hiver on l'entretient par un feu de cheminée, jamais par un poêle dont la chaleur lourde est toujours fatigante.

La chambre doit être modérément éclairée. La nuit, une veilleuse suffit; le soir, il faut mettre des abat-jour verts sur les lampes.

Le levant et le midi sont les meilleures expositions, le nord est la plus mauvaise.

Lit du malade. — Le lit du malade doit être placé de façon que l'air puisse circuler autour, et que les gardes puissent en approcher facilement. Dans certaines affections, l'air et la lumière récréent le malade; dans d'autres, il lui faut le calme, la tranquillité, le demi-jour ou l'obscurité.

Ce lit ne doit pas être trop doux; un sommier élastique, ou bien un sommier en paille, un ou deux matelas suffisent; les lits de plume sont souvent trop chauds et ont l'inconvénient en outre d'entretenir la transpiration. Quand on s'en sert, il faut toujours les mettre sous le matelas, afin que le malade ne repose pas immédiatement sur eux.

Matelas hydrostatique. — On peut se servir aussi des

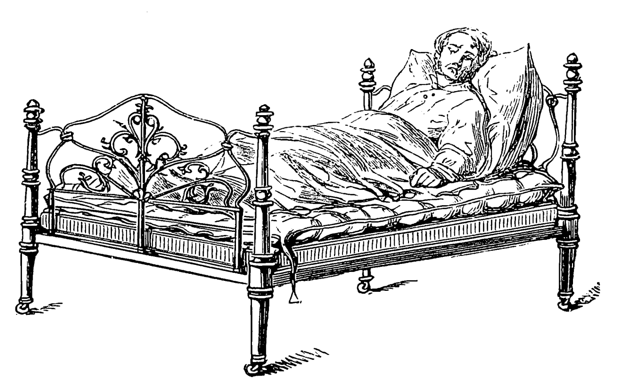


Fig. 32. — Matelas hydrostatique. — Tout le lit.

lits hydrostatiques qui, formés d'une enveloppe d'étoffe rendue imperméable, soit par le caoutchouc, soit par une autre substance, et remplis d'eau, répartissent la pression d'une façon plus uniforme que les meilleurs matelas de laine et de crin.

La figure 32 représente un matelas et un coussin recouvrant toute la surface du lit. Le malade repose tout entier sur une couche liquide que sa pression déplace et qui se



Fig. 33. — Matelas hydrostatique. — Trois quarts.

moule, en quelque sorte, sur toutes les saillies et sur toutes les anfractuosités de la tête, du dos et des épaules, du bassin et des membres inférieurs. Mais il n'est pas

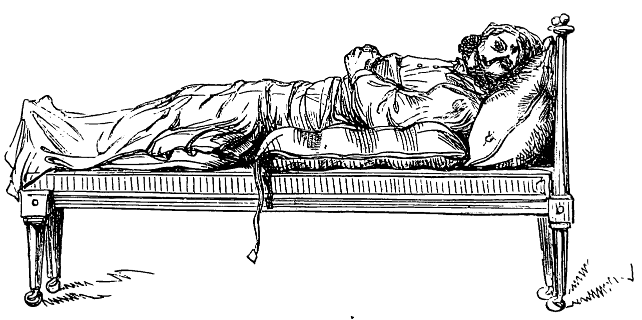


Fig. 34. — Matelas hydrostatique. — Demi.

toujours nécessaire de protéger tout le plan postérieur contre la pression du lit et on peut, dans bien des cas, se contenter des trois quarts ou de la moitié d'un matelas (*fig.* 33 et 34).

Coussin hydrostatique. — Souvent, il suffit d'un simple coussin hydrostatique que l'on place, suivant les cas, sous

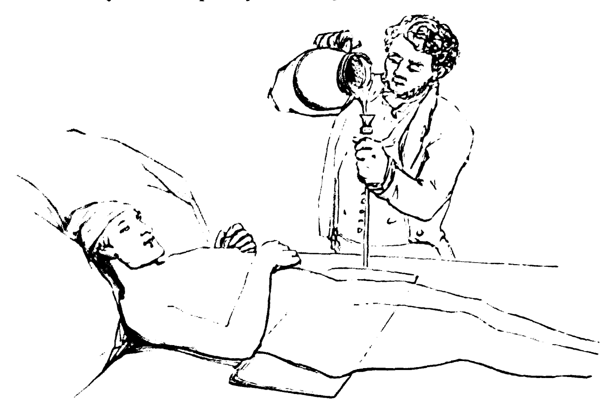


Fig. 35. — Coussin hydrostatique.

la tête (*fig.* 36 et 37), sous les membres, sous le dos (*fig.* 39), sous les épaules, sous le bassin (*fig.* 38). L'ap-

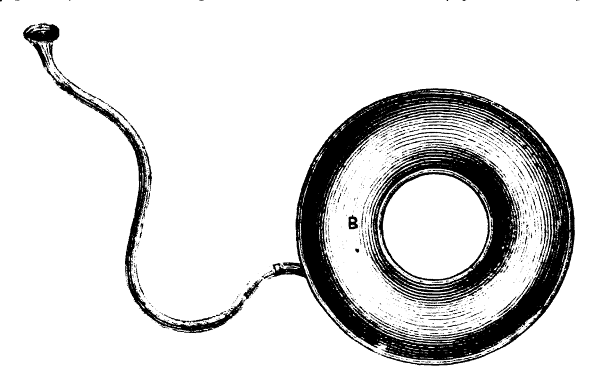


Fig. 36. — Coussin circulaire pour la tête.

pareil peut être glissé vide sous le malade, puis rempli sur place (*fig.* 35) au moyen d'un tuyau conducteur que

conducteur que ferme un robinet. On peut ainsi, sans déranger le malade, changer le liquide que contient le

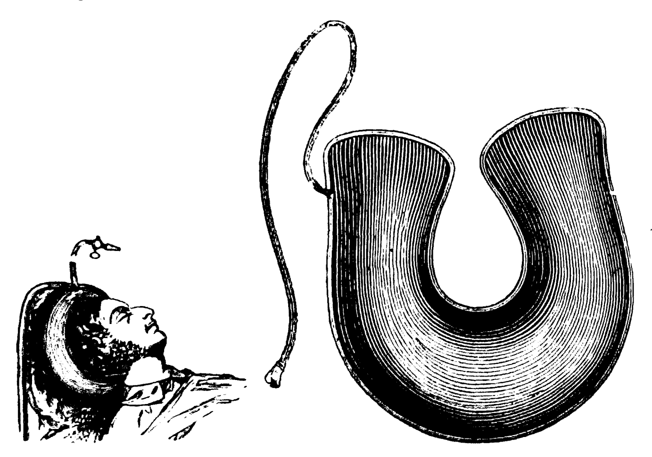


Fig. 37. — Coussin à air de Gariel pour la tête.

Fig. 38. — Coussin en fer à cheval pour le bassin.

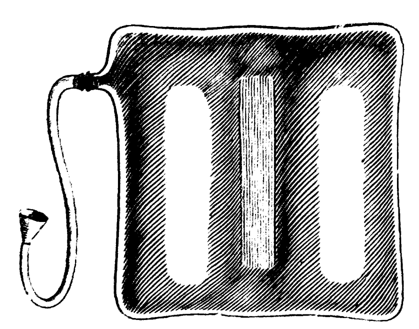


Fig. 39. — Coussin pour le dos.

matelas et faire varier à volonté sa température et sa tension élastique.

Changement de lit, changement de draps. — Il faut autant que possible changer le malade de lit tous les jours

et souvent de draps, surtout quand il s'agit d'une affection dans laquelle il laisse aller ses selles et ses urines sans en avoir conscience.

Quand il en sera ainsi, on glissera sous le malade un drap plié en plusieurs doubles, au milieu duquel on placera une toile cirée; ce drap s'enlèvera facilement et pourra être renouvelé autant qu'il sera nécessaire. Ou peut aussi disposer le lit de la manière suivante :

Les matelas sont pliés en double, l'un à la tête, l'autre au pied du lit, de façon qu'il existe entre eux un intervalle suffisant pour donner passage à un bassin. L'intervalle qui se trouve entre les deux matelas sera recouvert d'une alèze de caoutchouc vulcanisé et tendue convenablement par des lacs fixés aux extrémités du lit. Cette alèze sera perforée à son centre. L'intervalle du matelas et le trou de l'alèze seront comblés par un ballon de caoutchouc (*fig.* 40); celui-ci étant insufflé sur place; le malade se

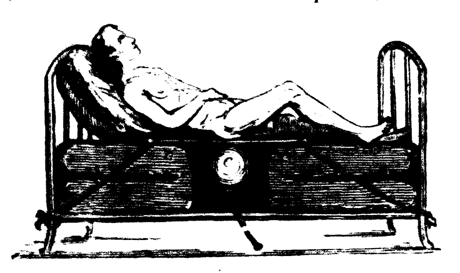


Fig. 40. — Lit avec Alèze de Gariel. — *c*, ballon obturateur.

trouvera reposer sur un plan complet et à l'abri du froid qui le frapperait sans l'interposition du ballon (*fig.* 40).

Lorsque les besoins naturels se font sentir, on retire l'air du ballon obturateur qui, réduit à un petit volume, glisse sans peine dans l'intervalle qui sépare les deux matelas, et l'on met à sa place un bassin qui, après avoir reçu les excrétions, est retiré avec la même facilité. Le malade peut alors être lavé, essuyé, pansé, s'il y a lieu, sans que,

pendant toute cette opération, il ait dû faire le plus léger mouvement.

Le ballon obturateur remis en place et insufflé, rétablit l'appareil tel qu'il a été décrit ci-dessus.

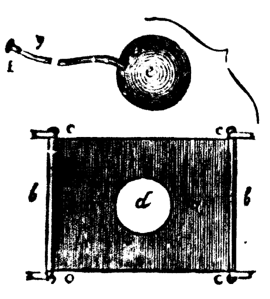


Fig. 41. — Alese avec ouverture médiane et ballon obturateur. — *a*, corps de l'alèse. *bb*, baguettes passées dans deux replis que présente latéralement l'alèse. — *cc*, extrémités de ces baguettes sur lesquelles s'attachent les lacs destinés à fixer et à tendre l'alese dans le lit. — *d*, ouverture médiane destinée au passage des matières. — *e*, ballon obturateur destiné à être placé sous l'ouverture médiane, et a compléter ainsi le plancher formé par le corps de l'alese. — *f*, bouchon ou robinet fixé à l'extrémité du tube. — *g*, ce tube destiné à l'introduction de l'air dans le ballon doit être assez long pour dépasser le lit latéralement et faciliter l'insufflation en place.

Il y a des affections dans lesquelles on ne doit pas bouger un malade, les fractures, les fièvres éruptives : rougeole, scarlatine, etc., sont de ce nombre. Dans ce cas, on ne doit pas changer de draps tant que l'éruption dure.

Lits mécaniques. — Pour les fractures, on a inventé des lits mécaniques très-utiles.

L'*appareil Gelé*, consiste en un châssis (*fig.* 42), formé de quatre pièces ou barres de bois mobiles ; trois d'entre elles sont assemblées à charnières, de manière à pouvoir se replier les unes sur les autres, et dès lors occuper fort peu de place ; quant à la quatième barre, elle est entièrement libre et s'unit à volonté aux trois autres à l'aide de mortaises et de tenons. De cet assemblage résulte un parrallélogramme allongé qui entoure le lit où

est couché le malade. Ce cadre, soutenu par quatres pieds à roulettes, est plus élevé que le dossier de la couchette,

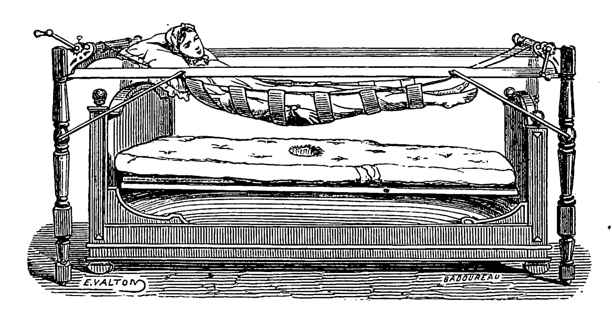


Fig. 42. — Lit Gelé.

et supporte deux cylindres munis chacun d'un treuil, et dont les deux bouts s'appuient sur les barres formant les

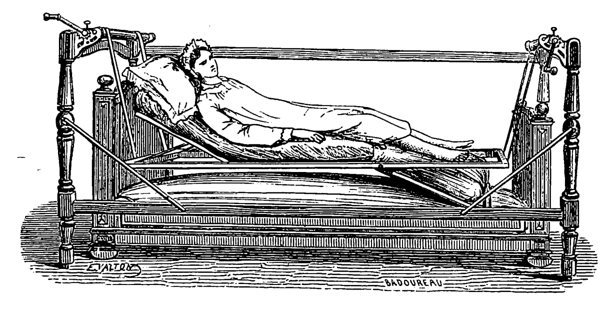


Fig. 43. — Lit Gelé.

côtés du cadre qui sont parallèles à l'axe longitudinal du lit. Ces deux cylindres, ou plutôt ces deux treuils, mis en mouvement à l'aide de manivelles, servent à soulever le malade, soit pour lui permettre de satisfaire à certains besoins, soit pour le mettre au bain, refaire son lit ou même le transporter d'une place à une autre.

Avec le *lit de Hooper*, on élève aisément le malade et on le maintient elevé. Pendant ce temps on peut faire le lit, se servir de la chaise percée, accomplir les ablutions nécessaires, puis alors on redescend le malade sur le matelas sans la moindre fatigue (*fig.* 44 à 46).

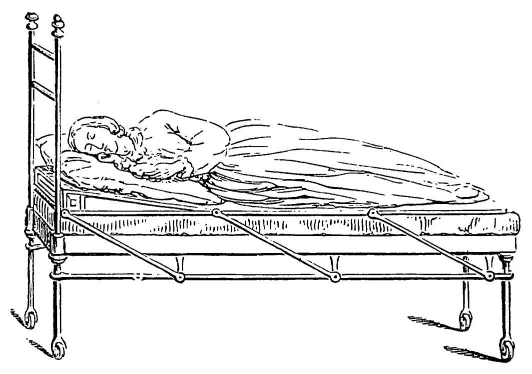


Fig. 44. — Lit Hooper. La patiente repose sur le lit qui se lève, la partie qui se dresse ne servant pas.

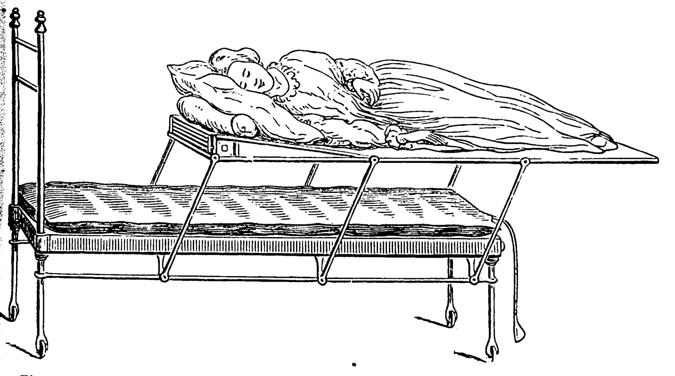


Fig. 45. — Lit Hooper. La patiente est élevée au-dessus du matelas à eau et portée sur le dressoir du lit, lequel est muni d'une ouverture convenable pour les besoins signalés plus haut.

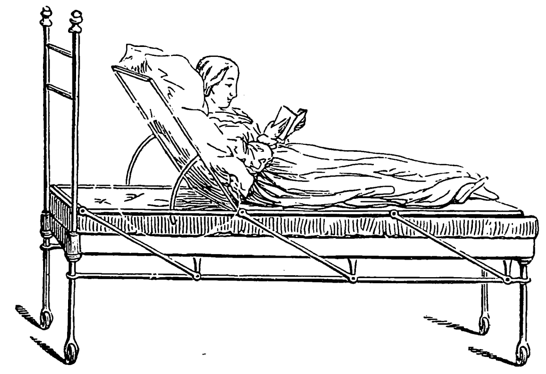


Fig. 46. — Lit Hooper. Dossier du dressoir en exercice, il obéit à tout mouvement du malade.

Le *lit de M. Gros* (1) se compose d'un cadre en bois de

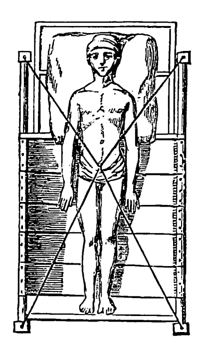


Fig. 47.— Lit Gros. Le malade est posé sur l'appareil vu de plan ; le cadre est placé sur le lit garni du drap de dessous.

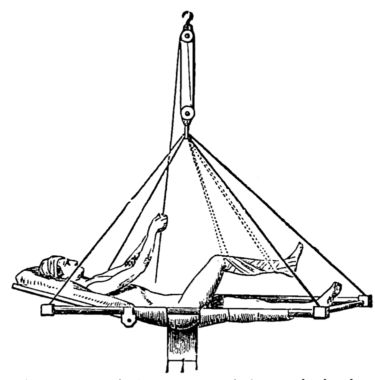


Fig. 48. — Lit Gros. Le malade vu la jambe levée.

la dimension d'un lit ordinaire. A l'extrémité supérieure, il y a un chevet articulé sur tourillon, quatre sangles,

(1) *Bull. de thérapeutique*, 1855, t. XLIX, p. 237.

terminées par une courroie à boucle, sont fixées aux branches latérales du cadre, disposition qui permet d'élever à volonté les sangles et le cadre. A chaque extrémité opposée de ces branches latérales sont fixés les deux bouts d'une corde dont la laxité est calculée. Un cordeau est fixé aux deux extrémités de la partie supérieure du chevet; ce cordeau et ceux des branches latérales du cadre viennent se fixer à un crochet placé au-dessous d'un moufle (*fig.* 47).

Sur une des branches latérales du cadre se trouve un crochet destiné à soutenir le malade à une certaine élévation, pour permettre les pansements ; c'est à ce crochet que vient se fixer par une boucle la corde qui passe sur la moufle. Un support quelconque étant placé à une certaine hauteur reçoit une paire de moufles à six brins (*fig.* 48). C'est au moyen de ces moufles que la force destinée à mouvoir le malade est transmise et multipliée.

Telle est la disposition générale de la machine. Cette machine placée sur un lit, un malade reposant sur elle peut être soulevé horizontalement, ramené plus ou moins dans la position verticale, être incliné sur l'un ou l'autre côté; au moyen du chevet il peut être placé dans la position assise. Les membres supérieurs ou inférieurs peuvent être soulevés en totalité ou isolément, au moyen de sangles qui s'adaptent au crochet des moufles : l'élévation des membres est obtenue au degré désiré par le chirurgien.

Une seule personne peut obtenir avec la plus grande facilité, sans secousse pour le malade, une force équivalant au sixième du poids de malade, ce qui suffit pour le soulever.

Un malade jouissant de l'usage de ses membres supérieurs peut se soulever seul, fixer le cadre, placer au besoin un bassin sous lui, se mettre en place sans le secours de personne (*fig.* 49).

Au moyen d'un perfectionnement apporté à sa machine, M. Gros soulève un malade, le conduit hors de son lit et

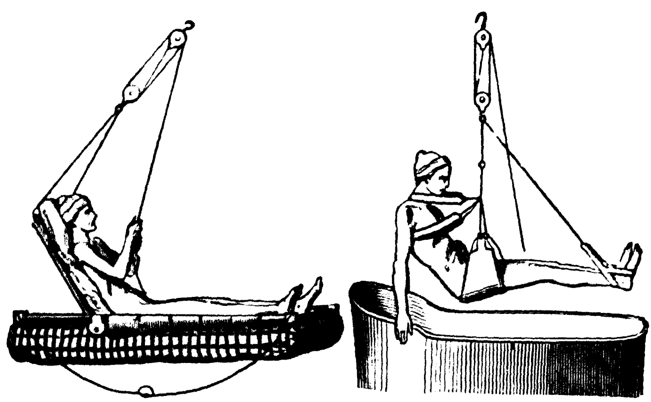


Fig. 49. — Lit Gros. Le malade vu assis.

Fig. 50.— Lit Gros. Le malade est muni de l'appareil destiné à le descendre dans le bain.

le dépose dans une baignoire; puis il le fait sortir du bain et le reporte dans son lit (*fig.* 50).

Le malade doit être couvert à son gré et toujours de manière à ce qu'il ne puisse contracter de froid.

En dehors des fièvres éruptives, il faut avoir soin de changer le malade de linge autant qu'il est possible, seulement il faut avoir grand soin de ne pas le refroidir durant cette opération. Il faut donc que ce linge soit préalablement chauffé, que celui qu'on quitte soit retiré rapidement et remplacé sans délai par du linge propre. Ces précautions sont indispensables, surtout quand le malade a des sueurs abondantes; car il faut alors faire tous ses efforts pour ne pas les supprimer.

Soins de toilette. — Quant aux soins de toilette, il faut ne pas oublier que le malade ne doit jamais être lavé lorsqu'il a de la fièvre, jamais quand il est en sueur ou lorsque la peau est le siége d'une éruption. En de-

hors de ces conditions, on doit le tenir aussi propre que possible; ne négliger, chez une femme, aucun des soins ordinaires de propreté, et, chez tous, veiller à ce que la peau ne reste souillée ni par les urines ni par les selles, la malpropreté engendrant des écorchures qu'il importe d'éviter.

Quand le malade peut se lever, on l'assied chaque jour en l'enveloppant avec soin; autrement on le place sur un lit provisoire pendant qu'on arrange son lit habituel.

Soins moraux. — Il faut toujours respecter le sommeil d'un malade, reculer même l'administration des médicaments, quand ce sommeil est calme et réparateur.

On sera moins scrupuleux si le sommeil est agité, parce qu'il s'agira d'un symptôme important à combattre.

Un malade ne doit jamais avoir beaucoup de monde autour de lui; il faut autant que possible l'entourer de personnes qui lui soient sympathiques; le calme moral lui étant tout aussi nécessaire que le repos physique.

Il faudra donc l'entourer de soins et de prévenances; mais lui éviter les émotions, qui aggravent si souvent une maladie, la causent même parfois. Un malade doit vivre en quelque sorte loin du monde, de ses agitations et de ses soucis. S'il ne faut pas céder à tous ses caprices; il convient également d'éviter une perpétuelle contradiction; précaution indispensable à garder vis-à-vis des enfants et des sujets en délire.

Secours religieux. — Enfin à côté des soins matériels et de l'influence morale, il y a encore les soins religieux, véritable consolation de celui qui souffre, seul moyen de soutenir son courage et sa résignation. « On ne peut nier, « dit le docteur de Saint-Vincent, le puissant effet des con- « solations religieuses; on ne peut nier l'influence du « moral sur le physique. A la campagne, ces consolations « sont souvent mieux entendues qu'à la ville, car aujour- « d'hui presque tous les villages sont pourvus de curés

« qui sont toujours prévenus, directement ou indirecte-
« ment, des maladies de leurs paroissiens....

« Dès qu'un individu est indisposé, son curé va le voir, « cause avec lui de son mal, et de ses travaux, l'engage « à appeler le médecin, sert d'intermédiaire entre l'un et « l'autre, surveille l'administration des médicaments, re- « donne la confiance au malade, le courage et la pa- « tience à la famille et procure des soulagements ma- « tériels à la misère, soulagements que son minis- « tère lui permet de demander à celui qui possède « pour donner à celui qui ne possède pas. C'est le curé, « c'est l'instituteur, qui peut faire la contre-visite du ma- « lade, et c'est à eux que le médecin donnera souvent des « ordonnances pour ce qui pourrait survenir en son « absence » (1).

Dans les villes, fait observer le même auteur, l'action du prêtre est moins directe, son intervention plus difficile, « chez certaines personnes, ajoute-t-il, la présence « d'un prêtre semble produire de l'effet (2) » Toutes ces remarques sont justes ; mais après vingt ans de pratique médicale, j'ajouterai à mon tour que cette émotion s'efface bientôt et que les consolations du pasteur sont toujours d'un secours puissant qu'il convient de joindre aux prescriptions du médecin.

« Si, pour me servir des expressions du même auteur, « la maladie au lieu d'aller vers la guérison, prend une « marche fatale, si l'on voit apparaître ce triste cortége de « symptômes qui annonce qu'il n'y a plus d'espoir de sau- « ver le malade et qu'on appelle l'*agonie*, il y a encore des « soins à donner à celui qui va quitter la vie pour entrer « dans l'éternité. On entretiendra un courant d'air près « de lui, on rechauffera ses pieds, on déserrera le cou, on

(1) St-Vincent, *Loc. cit.*, p. 389.
(2) St-Vincent, *Loc. cit.*, p. 388.

« enlèvera avec les duvets d'une plume ou les doigts les mu-
« cosités qui obstruent la bouche, on fera prendre quel-
« ques cuillerées d'eau fraîche ou de vin sucré, on éloi-
« gnera de lui les cris déchirants qui pourraient le tirer
« de son assoupissement et lui faire entrevoir sa posi-
« tion. »

C'est à ce moment surtout que l'intervention du prêtre devra être sollicitée par le médecin lui-même, s'il n'a été, avant, l'objet des soins de la famille ; car alors que la science est vaincue, la religion benit encore celui qui souffre et soutient ceux qui pleurent. Lorsque nous ne pouvons préserver le corps de la corruption du tombeau, nous devons tout faire au moins pour sauver une âme.

Mais à quels signes reconnaîtra-t-on que le danger est aussi éminent ? M. de Saint-Vincent a pris soin de les indiquer. Il dit lui-même : « Bien qu'en général le médecin
« seul soit apte à juger de la gravité d'une maladie, il est
« pourtant nécessaire que les personnes intimes soient
« averties des dangers qui menacent le malade et de sa fin
« prochaine. A part les intérêts de famille, il y a des con-
« sidérations de l'ordre moral et religieux qu'il ne faut
« point négliger.

« Le pronostic, ou prédiction de l'issue de la maladie,
« dépend de la maladie elle-même, de l'âge et de la force
« du sujet. » Quant aux signes qui annoncent l'agonie ils sont fournis par , « : 1° l'habitude extérieure du corps ; 2° la face ; 3° la poitrine (circulation, respiration); 4° l'abdomen ; 5° l'innervation ou fonction du système nerveux ; 6° les sueurs. »

Une agitation qui porte les malades à changer de place à chaque instant, à se lever, à jeter les jambes de tous côtés, l'impossibilité de rester autrement que sur le dos, de sorte qu'ils retombent toujours dans cette position quand on les place sur le côté ; l'action de se

laisser glisser au pied du lit, la contraction des doigts et des mâchoires, un mouvement continuel des mains par lequel le malade pelotonne ses draps et semble vouloir saisir des objets flottants autour de lui, sont des signes extrêmement graves.

En même temps la face est pâle et terne, les yeux se creusent, le nez se pince et devient froid, le pouls acquiert une fréquence extrême, est très-petit et bientôt insensible; une sueur froide, quelquefois chaude, toujours gluante, inonde le corps, l'air expiré est froid, les mucosités obstruent le larynx, le râle se fait entendre.

Lorsque tous ces signes apparaissent, que le malade ait perdu connaissance ou qu'il conserve encore l'usage de son intelligence, il faut craindre, car la mort est proche et la médecine est désormais sans puissance.

§ 5. — **Renseignements à fournir au médecin.**

Il y a encore dans le cours d'une maladie une difficulté à vaincre : c'est de savoir renseigner le médecin. Lorsque ce dernier peut observer lui-même ce qui se passe, il dirige par ses questions les assistants et le malade lui-même ; mais lorsqu'il est au loin, les choses ne sont pas aussi simples. Or, c'est seulement pour les personnes éloignées de leur médecin que ce livre est écrit; des renseignements détaillés sont donc ici nécessaires.

S'agit-il d'une maladie aiguë ? il faut noter d'abord le récit du malade, indiquer avec soin l'ordre de succession des symptômes qui se sont produits, et les causes auxquelles on croit pouvoir rapporter les souffrances actuelles; puis faire un tableau détaillé de tous les symptômes existants avec les conditions sous lesquelles ils augmentent ou diminuent. On commence toujours par les symptômes généraux : fièvre, courbature, puis on passe en revue tous les organes depuis la tête jusqu'aux extrémités.

Dans les maladies chroniques, c'est le sujet lui-même qui doit écrire au médecin, de manière à lui bien exprimer les détails de son état, remontant dans le passé afin de décrire soigneusement les différentes affections dont il a pu être atteint. Le plus souvent, en effet, ces affections dépendent d'une même cause, ne sont que les transformations successives d'une même maladie. Puis il faut décrire les différents groupes de symptômes actuels avec toutes les nuances qu'ils peuvent présenter.

Le docteur Jahr (1) ayant rédigé pour servir de guide en pareil cas un questionnaire détaillé et précis, je ne puis mieux faire que de le lui emprunter textuellement.

J'ajouterai seulement ici une simple remarque, c'est qu'il est le plus souvent impossible, même en y apportant tous ses soins, de mettre un médecin à même de juger l'état d'un malade qu'il n'a pas vu. Lorsqu'au contraire, il a été possible de procéder à un examen direct, rien n'est plus facile au praticien, quand il est convenablement renseigné, que de continuer à distance le traitement d'une maladie chronique. C'est surtout alors que le questionnaire du docteur Jahr sera précieux.

La difficulté est plus grande pour les maladies aiguës à cause de la rapidité de leurs transformations, et cependant, dans ce cas encore, le questionnaire sera utile si les visites du médecin ne peuvent être rapprochées.

QUESTIONS A ADRESSER AUX MALADES QUI VEULENT CONSULTER UN MÉDECIN ET LUI RENDRE COMPTE DE LEUR CONSTITUTION.

A. — Questions générales.

1° Quel est votre *âge?* votre *profession?*
2° De quelle *époque* date votre maladie actuelle ?

(1) Jahr, *Principes et règles qui doivent guider dans la pratique de l'Homœopathie*. Paris, 1857, p. 525.

3° Quelle est l'*occasion particulière* qui l'a fait éclater, ou la *circonstance* qui y a contribué le plus ?

4° Quelle est la *partie précise* où vous souffrez actuellement?

5° Quelle est le *genre exact* de la *souffrance* (douleur ou sensation) que vous éprouvez?

6° Cette souffrance est-elle *continue* ou *intermittente ?*

7° Quels sont les *intervalles* dans lesquels cette souffrance revient?

8° A quelle *époque de la journée* ou de l'*année* ces souffrances sont-elles plus ou moins fortes?

9° Quelles sont les autres *influences* ou *circonstances* qui font augmenter ou diminuer vos souffrances?

10° Quelles sont les souffrances *accessoires* qui *précèdent*, *accompagnent* et *suivent* les attaques de votre mal?

11° Quel est l'*état matériel* ou l'*aspect* de la partie affectée, pour son *volume*, sa *couleur*, sa *température*, sa *sensibilité*, sa *sécheresse* ou ses *sécrétions?*

12° Quelle est la *nature des sécrétions*, pour leur *abondance*, leur *couleur*, leur *odeur*, leur *consistance* et leurs autres qualités?

13° Quelles sont les *maladies antérieures* dont vous avez été atteint depuis votre naissance?

14° Quelles sont les *indispositions habituelles* auxquelles vous êtes le plus sujet?

15° Quels sont les *médicaments* que vous avez pris jusqu'ici, et comment vous *droguez-vous habituellement* contre vos petits maux?

16° Quel est votre *régime ordinaire* pour les *aliments* et les *boissons?*

17° Quelles sont vos habitudes pour les *vêtements*, le *logement*, les *soins de propreté*, etc. ?

18° Quelle règle suivez-vous pour les *exercices* et le *repos*, le *sommeil* et les *veilles*, les *heures* et la *quantité des repas?*

19° Quelles sont les *occupations* qui vous fatiguent le plus?

20° Quelle influence exercent sur vous les divers *états de l'atmosphère*, les *changements de temps*, le *froid*, la *chaleur*, le *vent*, l'*orage*, la *pluie*, le *beau temps*, et même les *diverses phases de la lune?*

21° Quel effet produisent sur vos nerfs les diverses *odeurs*, les divers *sons*, la *musique*, la *conversation*, la *lumière* ou l'*obscurité*, les divers *exercices* ou *mouvements*, le *toucher*, etc.?

22° Quelles remarques particulières auriez-vous à faire concernant l'*état général de vos organes* et de leurs *diverses fonctions*, telles que vous les trouverez indiquées dans les *questions particulières* suivantes?

B. — Questions particulières.

PEAU.

23° Quel est l'*état général* de votre peau, pour sa *sécheresse* ou sa *moiteur*, son *toucher*, son *aspect*, sa *couleur*, etc. ?

24° Quelle partie occupent les *éruptions*, les *ulcères*, les *excroissances*, les *engelures*, les *cors*, les *verrues*, les *taches*, les *abcès* ou autres maux extérieurs dont vous seriez atteint?

25° Quelle en est la *nature*, pour leur *aspect*, leur *couleur*, leur *forme*, leur *consistance*, leur *étendue*, leur *sensibilité* et les *sensations* que ces maux vous font éprouver ?

26° Quelle est la *nature des sensations* que vous y éprouvez, et quelles sont les *circonstances* ou les *époques* de la journée qui les provoquent ou les font cesser?

27° Quelle est la *nature des humeurs* sécrétées par les dartres et les éruptions, pour leur *consistance*, leur *couleur*, leur *odeur*, etc. ?

SOMMEIL.

28° Quel est l'état de votre *sommeil*, le jour et la nuit?

29° A quelles *heures précises* se manifestent l'*envie de dormir le jour*, ou l'*insomnie la nuit ?*

30° Quelles sont les *souffrances* ou les *sensations précises* qui vous empêchent de dormir ou vous réveillent, ou rendent votre sommeil agité?

31° De quel genre sont les *rêves* qui vous fatiguent ?

MOUVEMENTS FÉBRILES.

32° Combien de *pulsations* avez-vous, par minute, le matin, au lit dans l'état de calme physique et moral?

33° En quoi consistent les *mouvements fébriles* que vous éprouvez? en *chaleur* ou en *froid*, *seuls* et *réels*, ou seulement en *sensation* de froid ou de chaleur ?

34° De quelle manière se *suivent* ou *s'entremêlent* le *froid*, la *chaleur*, et la *sueur?*

35° Quelles sont les *parties précises* qui sont porticulièrement affectées de froid, de chaleur ou de sueur?

36° A quelle *époque de la journée* ou *de la nuit* surviennent la fièvre, la chaleur, le froid, la soif fébrile, la sueur?

37° Quelles sont les *souffrances particulières* qui *précèdent*, *accompagnent* ou *suivent* l'apparition de la fièvre, de la chaleur, du froid, de la sueur?

38° Quelles sont vos souffrances dans les intervalles entre les accès de la fièvre?

39° Quel est l'état de votre *transpiration*, le jour et la nuit, pendant le repos ou le travail?

40° Quelles *parties* de votre corps sont les plus sujettes à transpirer?

41° Quelles sont la *couleur*, l'*odeur* et les autres qualités de vos sueurs?

MORAL ET INTELLECT.

42° Dans quel état se trouve votre *moral* depuis votre maladie? quelle est votre *humeur* ordinaire?

43° Dans quel état se trouvent vos *fonctions intellectuelles?* votre aptitude au travail, à la méditation?

44° Avez-vous quelques remarques à faire sur l'état de votre *mémoire?*

TÊTE, YEUX, OREILLES, NEZ, FACE.

45° De quelle nature sont les *vertiges*, les *étourdissements* ou les *douleurs de tête* que vous éprouvez?

46° Quelles sont les *époques de la journée* ou *de la nuit*, ainsi que les autres *circonstances* sous l'influence desquelles ces souffrances *augmentent*, *apparaissent*, *diminuent* ou *cessent?*

47° Quels sont les phénomènes qui *précèdent*, *accompagnent* et *suivent* l'apparition de ces souffrances?

48° Quel est l'état de vos *cheveux*, pour la *couleur*, la *croissance*, la *sécheresse*, etc.?

49° Dans quel état se trouve votre *cuir chevelu* et la peau de votre *face*, de vos *oreilles*, de votre *nez?* Y a-t-il là des *éruptions*, des *verrues*, des *loupes*, des *dartres?* ou des *sensations* particulières? (Voir les questions 23 à 27.)

50° Quel est l'état de votre *face*, pour les *traits*, le *pourtour des yeux*, de la *bouche* ou du *nez*, la *maigreur*, la *coloration des joues?*

51° Quel est l'état de vos *oreilles* pour le *cérumen;* et quelles remarques auriez-vous à faire par rapport à votre *ouïe* ou des divers *bruits* qui se feraient entendre dans les oreilles?

52° La durée de l'*ouïe* dont vous vous plaignez existe-t-elle seulement pour la *parole humaine* ou *pour tous les sons?* et l'*obturation* des oreilles est-elle continue ou intermittente?

53° Quel est l'état de vos *yeux*, pour la *sécheresse*, le *larmoiement*, l'*inflammation facile* des yeux ou des paupières, le *clignotement*, le *strabisme*, la *presbytie*, la *myopie*, la *sensibilité à la lumière*, les orgeolets fréquents et autres maux semblables?

54° Quelle est la *nature précise* des divers *troubles de la vue* dont vous vous plaignez, et quelles sont les *époques de la journée* ou les autres *circonstances* qui les *provoquent*, les *augmentent*, les *améliorent* ou les *font cesser?*

55° Dans quel état se trouvent vos *narines* pour la *sécheresse*, les *sécrétions* et leur nature, l'*obturation*, les *croûtes*, les *saignements*, etc. ? Quels seraient les défauts de votre *odorat ?*

BOUCHE, GORGE ET DENTS.

56° Quel est l'état de vos *lèvres*, des *parois intérieures de votre bouche*, de votre *langue*, de vos *gencives*, de vos *dents*, de votre *gorge*, de vos *amygdules?*

57° Quel *goût* ressentez-vous *dans la bouche*, tant *en mangeant* que hors le temps de manger ? et quel est celui que vous paraissent avoir extraordinairement *certains aliments* ou *certaines boissons ?*

58° Quelles sont les souffrances ou la gêne particulière que vous font éprouver la *mastication* et la *déglutition*, soit de la salive, soit des aliments?

ESTOMAC ET ALIMENTATION.

59° Quel est l'état de votre *appétit?* de votre *soif?*

60° Avez-vous des *répugnances prononcées* pour certains aliments ou certaines boissons ?

61° Avez-vous des *désirs extraordinaires* de certains aliments ou de certaines boissons ?

62° Quelles incommodités éprouvez-vous *après avoir bu ou mangé?*

63° Quelles sont les substances alimentaires qui vous *incommodent le plus*, après en avoir usé ?

64° Avez-vous des *renvois*, des *pituites*, des *maux de cœur*, des *vomissements*, des *douleurs d'estomac?* et quelles sont les *époques de la journée* ou les *circonstances* qui les provoquent; ainsi que les *autres souffrances* qui les *précèdent*, les *accompagnent* et les *suivent?*

65° Quels sont l'*aspect*, le *goût*, la *couleur* et l'*odeur* des matières rejetées par les *vomissements?*

VENTRE ET ÉVACUATIONS.

66° Avez-vous des *flatuosités*, des *borborygmes*, des *ballonnements*, et à quelle *occasion* ou à quelle *époque de la journée?*

67° Les *douleurs* que vous éprouvez dans le ventre, quelle *partie précise* occupent-elles ? et qu'est-ce que vous ressentez lorsque vous y appuyez dessus ?

68° Combien de fois par jour ou par semaine *allez-vous à la garde-robe*, et quelle est la *consistance* de vos selles ?

69° Quelles sont la *nature*, la *couleur*, l'*odeur* et l'*abondance* de vos évacuations ?

70° Quelles sont les *souffrances* que vous ressentez *avant, pendant* et *après* avoir été à la garde-robe ?

71° Avez-vous des *douleurs particulières*, des *hémorroïdes*, des *démangeaisons* ou autres maux au fondement ?

72° Avez-vous des douleurs à la *vessie* ou dans le *canal de l'urètre ?* Et vos urines s'écoulent-elles bien et sans gêne ?

73° Quelles sont la *fréquence*, l'*abondance*, la *couleur* et l'*odeur* de vos *urines* et du *dépôt* qui s'y forme ?

74° Quelles souffrances ressentez-vous *avant*, *pendant* et *après* l'émission des urines ?

FONCTIONS SEXUELLES

75° Éprouvez-vous des *douleurs* ou autres souffrances dans les parties ? et quelles sont ces *souffrances* et les *circonstances* qui les provoquent ?

76 A quels intervalles reviennent ordinairement vos *époques ?* quelle en est la *durée*, l'*abondance* et la couleur ?

77° Quelles sont les *souffrances* qui *précèdent*, *accompagnent* et *suivent* vos époques ?

78° Quelles sont la *couleur*, l'*abondance*, la *fréquence* et l'*odeur* de vos pertes blanches ?

VOIES RESPIRATOIRES.

79° Quel est l'état de votre *voix?* êtes-vous souvent *enroué* ou *enrhumé* du *cerveau* ou de la *poitrine ?*

80° De quelle nature est votre *toux* pour la *fréquence* ou la force des *quintes*, et quelles sont les *époques* de la journée ou les autres *circonstances* qui *provoquent*, *aggravent*, *apaisent* ou *font cesser* ces quintes ?

81° Quelles sont les *souffrances accessoires* qui *précèdent*, *accompagnent* ou *suivent* ces quintes ?

82° Quelle est la nature des *matières* que vous *expectorez* ou *mouchez*, pour leur *abondance*, leur *fréquence*, leur *aspect*, leur *consistance*, leur *goût* ou leur *odeur ?*

83° Dans quel état se trouve votre *respiration*, et quelles sont les souffrances que vous éprouvez en respirant ?

84° Quelle est la nature de vos *palpitations*, pour leur *force*, leur *fréquence*, leur *régularité*, les *circonstances* ou les *époques de la*

journée qui les provoquent, et les souffrances qui les *accompagnent?*

TRONC ET MEMBRES.

85° Avez-vous, de temps en temps, des *douleurs* dans le *dos*, aux *reins*, dans les *articulations*, dans les *os* ou dans la *chair* des membres?

86° Quels sont les *endroits précis* que ces douleurs occupent, les *circonstances* qui les *provoquent*, les *sensations* qu'elles vous font éprouver?

87° Avez-vous des *glandes engorgées* au cou, sous les aisselles, dans les aines, aux seins, et quelles sont les *souffrances* que vous y éprouvez?

88° Avez-vous des *descentes*, d'anciennes *fractures* ou *luxations*, ou autres infirmités semblables?

89° Dans quel état se trouvent vos *articulations*, aux genoux, aux coudes, aux mains, aux pieds, et quelles sont les souffrances que vous y ressentez?

90° Avez-vous des *varices* aux jambes, des *verrues* aux mains, des *cors* aux pieds, des infirmités aux *ongles* des mains ou des pieds?

91° *Transpirez-vous* des mains, des pieds, sous les aisselles ou à d'autres endroits du corps?

92° Quelle est la *température* ordinaire de vos pieds, de vos *mains?*

§ 6. — Soins à donner pendant la convalescence.

Le convalescent est celui qui cesse d'être malade, dont les forces sont affaiblies, et chez lequel les fonctions, autrefois perturbées, tendent à revenir peu à peu à un état régulier.

Dans cette situation, le convalescent est plus facilement impressionnée par tous les modificateurs externes, d'où une multitude de précautions qu'il faut lui imposer. Les plus importantes se rapportent à *l'alimentation*, et là se trouve un véritable écueil dû à la disproportion qui existe entre les facultés digestives et le besoin de réparation. Alors, en effet, l'estomac est encore affaibli, les digestions sont souvent pénibles, on ne peut donner qu'une petite quantité d'aliments à la fois; malgré cela l'appétit se fait souvent sentir, la vie réclamant tous les éléments nécessaires à la reconstitution des tissus. De là ces mille désirs,

cet appétit impérieux d'un convalescent, de là aussi la sévérité qu'il faut imposer à son régime.

M. de Saint-Vincent a posé sous ce rapport quatre règles essentiellement pratiques :

1° Proportionner la nourriture non à la faim du convalescent, mais à la facilité avec laquelle il digère ;

2° Le faire manger peu et souvent :

3° Mâcher longtemps les aliments avant de les avaler ;

4° Choisir les aliments de la plus facile digestion, et pour cela consulter les habitudes du malade (1).

En général le premier degré d'alimentation est le bouillon de bœuf, rarement le laitage, si ce n'est chez les jeunes enfants ; puis les potages au tapioka, à la semoule, au vermicelle, au sagou, au pain qui est souvent préféré et dont la digestion est, en général, facile pourvu qu'on le fasse bouillir de manière à en faire une sorte de panade.

Puis arrive le poisson léger, les œufs à la coque cuits au goût du malade, mais jamais durs, ensuite la volaille.

La viande noire ne doit être tolérée qu'après avoir fait usage pendant plusieurs jours des aliments précédents. Il faut alors choisir les parties les plus tendres : filets pour le bœuf, côtelettes pour le mouton.

Il faut être très-prudent pour le choix des légumes, toujours plus ou moins difficiles à digérer. La purée de pommes de terre, la laitue cuite, les épinards sont à peu près les seuls que l'on puisse permettre.

Les fruits doivent toujours être cuits.

Au reste, le choix des aliments est subordonné à la nature de la maladie elle-même. On sera plus scrupuleux pour la convalescence d'une affection dont l'estomac et les intestins auront été le siége, la fièvre typhoïde par exemple, que pour une inflammation des bronches ou du poumon. On sera plus sévère pour les sujets dont l'estomac

(1) *Loc. cit.*, p. 376.

souffre habituellement, que pour ceux qui ont les fonctions digestives régulières.

Un autre point très-important est de ne pas laisser un convalescent se refroidir, pour cela il faut le couvrir davantage, lui éviter les courants d'air, maintenir la chambre à une température convenable, on compte de 15 à 19°. Plus chaude, il pourrait y transpirer, ce qui augmenterait sa faiblesse ; plus froide, il pourrait y contracter un rhume ou quelque douleur.

Dans la belle saison, il faut ouvrir les fenêtres, quand la température le permet, en ayant soin qu'il n'y ait aucun courant d'air possible,

A mesure que les forces reviennent l'impressionnabilité diminue, et l'on arrive peu à peu à faire sortir le malade et à lui rendre plus de liberté.

Comme troisième précaution, j'indiquerai les soins de propreté. L'ambition d'un convalescent est souvent de prendre un bain. Il ne faut jamais le lui donner sans l'avis du médecin et sans observer les plus minutieuses précautions (Voy. p. 63), dont la plus importante est, sans contre-dit, de forcer le sujet à se mettre dans un lit bien chaud, dès qu'il a été essuyé. Pour tout le reste, on rend peu à peu le patient à ses habitudes.

L'exercice pour un convalescent doit être modéré ; il ne faut jamais qu'il aille jusqu'à la lassitude. On l'augmente peu à peu à mesure que les forces reviennent. Il faut toujours éviter la fatigue ; aussi bien la fatigue intellectuelle que la fatigue physique. Donc ne pas permettre de lectures appliquantes et prolongées, ne pas laisser trop de monde autour du malade, afin qu'il n'y ait ni conversation bruyante, ni trop de mouvement.

On favorisera, au contraire, le sommeil, grand moyen de réparation des forces et le calme moral, si nécessaire à ce moment.

J'ajouterai que cet état d'affaiblissement général qu'on

nomme la convalescence, est doublé, en allopathie, par le traitement mis en œuvre, traitement dont le résultat est le plus souvent une souffrance ou une déperdition de sang ou d'humeur; ce qui fait qu'elle est beaucoup moins longue avec l'homœopathie, celle-ci employant toujours des médicaments directs, donnés à aussi faible dose que possible et avec lesquels les effets perturbateurs (vomissements, purgations, sueurs excessives), sont soigneusement évités.

Toutefois, ces précautions pour être d'une observance plus restreinte, n'en sont pas moins utiles, il ne faut pas les négliger.

DEUXIÈME PARTIE

HYGIÈNE

---

§ 1er. — Objet de l'hygiène.

L'*hygiène* est cette partie des sciences médicales qui a pour objet de poser les préceptes nécessaires à la conservation de la santé. On comprendra facilement que je n'aie pas à y insister beaucoup, la plupart des précautions recommandées plus haut à propos du régime, pouvant ici encore trouver leur application.

Il y a pourtant une distinction à établir entre l'hygiène des malades et celle des sujets bien portants. La première doit répondre à deux conditions : éviter tout ce qui peut aggraver le mal et tout ce qui peut entraver l'action des médicaments, la seconde se propose uniquement de mettre le sujet dans des conditions telles que la force vitale puisse agir sans rencontrer d'obstacle.

Or, pour atteindre à ce but, l'homme doit savoir régler ses rapports avec le monde extérieur, contre lequel il lui faut si souvent lutter, et non-seulement ses rapports physiques, mais encore ses rapports intellectuels et moraux.

Ce but, je le sais, ne se poursuit pas sans difficultés ; la position sociale, les exigences professionnelles, les habitudes, les passions se présentent comme autant d'écueils contre lesquels les prescriptions de la science viennent échouer. Aussi tandis que l'hygiène publique paraît marcher d'un pas rapide, l'hygiène privée reste-t-elle renfermée dans un cercle restreint, où ses prescriptions sont souvent méconnues.

C'est pourtant ce cercle qu'il nous faut ici parcourir, je le ferai aussi brièvement que possible, me bornant à poser les conditions générales de l'accomplissement de nos fonctions organiques et de nos fonctions de relation.

§ 2. — Fonctions organiques.

L'homme soucieux de conserver sa santé doit veiller en premier lieu à l'entretien de la partie matérielle de son être, entretien auquel concourent trois grandes fonctions : la digestion, la respiration et la circulation, fonctions qu'il peut aider ou entraver suivant les conditions dans lesquelles il se place. Il aide à la première par le soin avec lequel il choisit ses aliments ; à la seconde, en fournissant à ses poumons un air pur ; à la troisième, en évitant tous les obstacles au libre cours du sang.

Digestion, Alimentation. — On a beaucoup écrit sur l'*alimentation* (1) : les chimistes ont même essayé de conclure de la composition intime des tissus à la nature et à la quantité des aliments. Retrouvant dans l'organisme de la fibrine, de l'albumine, de la gélatine, des matières grasses, etc., ils ont établi que l'homme ne pouvait être nourri par un seul de ces principes immédiats, qu'il lui fallait, au contraire, emprunter sa nourriture à des substances variées, végétales et animales. Tenant compte ensuite de ce fait : qu'une partie de ces principes immédiats est détruite chaque jour dans l'organisme vivant, ils ont supposé que tout se passerait en lui comme dans un laboratoire, et ils ont calculé combien de grammes de viande, de pain et de légumes il fallait accorder, par vingt-quatre heures, à un homme en santé.

Malheureusement, ces conditions si précises sont modifiées par mille circonstances individuelles. Pour les uns la ration accordée par les chimistes sera suffisante, pour

(1) V. Frédault, *De l'alimentation*. Paris, 1866.

d'autres elle sera ou trop faible ou trop forte. Les aliments eux-mêmes ne pourront être jugés par leur composition chimique seule, mais aussi d'après leur degré d'organisation. Comme on le dit : les viandes faites sont de beaucoup préférables à celles des jeunes animaux.

Cette insuffisance des révélations de la chimie tient d'abord à ce que l'homme emprunte ses aliments à des substances qui ont vécu, et que les chimistes ne sauraient mesurer la vie et sa puissance ; ensuite à ce qu'une partie des substances ingérées dans l'estomac, doit reprendre vie à son tour sous l'influence de ce travail intime et mystérieux qu'on nomme l'organisation, de sorte que l'aliment, pour être utile, doit, d'une part, renfermer les principes immédiats qui composent nos tissus, et de l'autre les offrir dans un état tel qu'une partie au moins soit apte à rentrer sous l'action de la force vitale, action à laquelle il a échappé pour un moment.

On peut donc dire, que sous le rapport de la *qualité* l'homme doit choisir ses aliments parmi les substances animales et végétales, empruntant aux premières les substances azotées dont il a besoin, et aux secondes les principes immédiats ternaires, qui doivent être détruits pour la plupart.

Quant à la *quantité*, la providence ne nous a pas laissé dans l'embarras, car elle nous a donné un guide plus exact que les analyses des chimistes et les raisonnements des philanthropes, ce guide c'est l'*appétit*. S'il est satisfait, sans être dépassé, tout restera dans une exacte limite, parce que dans l'état de santé il est toujours proportionné aux forces digestives de l'estomac.

Condiments. — Le point essentiel seulement sera de ne pas le surexciter par ces moyens artificiels, qui ont le double inconvénient de fatiguer l'organe et de développer des actions médicinales, souvent même de véritables empoisonnements. L'usage des condiments doit donc être es-

sentiellement restreint, si l'on veut rester dans les limites d'une sensation vraie d'appétit ou de satiété, seul moyen de maintenir les fonctions digestives dans une activité suffisante, pour atteindre le but sans le dépasser.

Ajouterai-je que l'alimentation doit varier en raison de la profession ; que l'homme de cabinet n'a pas besoin d'une nourriture aussi substantielle que le manœuvre, le citadin que le paysan? Précepte banal que les circonstances elles-mêmes nous font appliquer.

Boissons. — Faut-il ajouter encore que de toutes les boissons, le vin coupé d'eau est la plus favorable à l'entretien de l'estomac; mais qu'il faut se garder d'abuser du vin pur, qui conduit si souvent à l'ivresse? Ce serait vraiment superflu. Mais ce qu'il faut répéter sans cesse et proclamer bien haut, c'est le danger qui accompagne toujours l'usage des boissons trop froides, surtout des boissons glacées, celui des eaux minérales artificielles de seltz ou autres, celui des vins travaillés, du vin de Champagne en particulier, celui du café, du thé et des liqueurs fortes, particulièrement de l'absinthe.

Les unes entravent la digestion en paralysant l'estomac par un abaissement trop brusque de température; les autres l'excitent par l'acide carbonique qui s'en dégage ; le café, le thé, l'absinthe développent de véritables actions médicinales. L'habitude, je le sais, atténue ces effets, on le prétend du moins ; mais c'est souvent une erreur. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'elle diminue l'action perturbatrice de ces boissons, mais non pas leur action lente et persistante. Aussi, lorsqu'après un long usage, la maladie arrive, lui reconnait-on une marche chronique, moins accentuée, mais plus durable qu'un état aigu.

L'hygiène exclue donc ces habitudes que la sensualité seule nous impose, mais que le bon sens et la science répudient.

Respiration, Aération. — Si la digestion a pour ob-

jet de fournir à l'organisme les éléments nécessaires à son entretien, la respiration a pour résultat d'y faire pénétrer l'air indispensable à la revivification du sang.

Or, cet air agit en raison des éléments qu'il renferme, et aussi en raison de sa température: il y a plus, en même temps qu'il pénètre dans nos poumons, il presse sur toute la surface du corps; nous avons donc à l'étudier sous un triple rapport.

Composition de l'air respirable. — L'air renferme trois éléments essentiels: l'oxygène, l'azote et l'acide carbonique, de ces trois éléments, le premier seul concourt à l'entretien de la vie.

Le point important est donc de respirer un air suffisamment oxygéné, chose facile dans une campagne, mais bien plus difficile pour l'habitant des villes où l'agglomération d'un grand nombre d'individus dans un espace restreint, engendre des causes nombreuses de viciation de l'atmosphère. Il y a là, sans doute, des conditions tout à fait indépendantes de notre volonté, des précautions générales que l'édilité seule peut prendre et devant lesquelles il faut s'incliner; mais si chacun de nous n'a point à s'occuper de la disposition des rues et des places, il peut au moins soigner son habitation, y renouveler l'air aussi largement que possible, et se rappelant que chaque homme traîne après soi mille causes d'insalubrité, ne pas venir y ajouter encore par la malpropreté ou par la présence de fleurs nuisibles et de parfums délétères.

L'atmosphère porte souvent avec elle des causes de maladies, parmi lesquelles il faut surtout en signaler deux: les miasmes et l'humidité.

Les miasmes proviennent de la décomposition des matières végétales et animales; le citadin les évitera en ne laissant pas séjourner autour de lui les produits de ses excrétions et les résidus de ses repas, le campagnard, en ne laissant pas sa paille et son fumier à la porte de sa chaumière.

Quant à l'humidité, le seul moyen de s'en garantir sera d'habiter aussi loin que possible des cours d'eau, plus loin encore des eaux stagnantes, et de rechercher les constructions qui ne puissent donner accès à celle qui s'exhale du sol.

Température de l'air. — Nous ne sommes pas maîtres de la régler pour ce qui regarde l'air extérieur, aussi ne pouvons-nous alors lutter contre elle que par nos vêtements.

Il n'en est pas de même de l'air intérieur, dont nous pouvons régler jusqu'à un certain point la température, l'été, en mettant obstacle à ce que le soleil pénètre dans les appartements, l'hiver en chauffant nos demeures par des moyens artificiels.

C'est seulement sous ce dernier rapport que l'hyginéiste peut donner quelques conseils. On chauffe d'ordinaire les appartements par des poëles ou des cheminées. Les premiers sont souvent nuisibles parce qu'ils n'amènent pas un renouvellement d'air suffisant, et aussi parce qu'ils répandent une chaleur sèche et lourde, que beaucoup de personnes ne peuvent supporter.

Le chauffage par les cheminées est de tout point préférable au point de vue de la santé, sinon au point de vue de l'économie.

Pression de l'air. — La pression que supporte le corps par l'atmosphère qui l'entoure, pression dont nous n'avons pas conscience, ne s'évalue pas à moins de 15,500 kilogrammes. Elle varie suivant la densité de l'air et celle-ci diminuant à mesure qu'on s'élève, elle est toujours beaucoup moins forte au sommet des montagnes que dans les vallées. De là vient qu'il y a des points du globe tout à fait inhabitables, l'air s'y trouvant trop raréfiié.

En dehors de cette condition, la pression atmosphérique a pour l'homme sain peu d'importance. D'abord, il n'est pas maître de la régler, ensuite il peut supporter, sans accidents graves, des variations nombreuses, même importantes.

Circulation. — Cette fonction dont l'effet est de porter le sang du cœur aux extrémités et de le ramener de tous ces points de l'organisme au cœur, devrait être sérieusement respectée ; mais dans le cours habituel de notre existence, mille causes viennent la troubler. Un grand nombre de professions exigeant de violents efforts, l'activent outre mesure, d'autres condamnant l'homme à une inactivité exagérée, lui donnent trop de lenteur. Il est difficile de lutter contre ces conditions.

Il est seulement une cause qu'il est en notre pouvoir d'éviter, c'est la gêne causée par les vêtements. J'y reviendrai tout à l'heure.

J'ajouterai seulement qu'en observant les précautions que je viens d'indiquer pour ce qui regarde ces trois grandes fonctions organiques: la digestion, la respiration et la circulation, l'homme aura fait tout ce qui est en son pouvoir pour l'entretien de son organisme, la force vitale se chargeant d'utiliser pour la conservation des tissus et des organes les matériaux qui lui auront été fournis.

Il y aura cependant encore quelques conditions générales à observer, relativement aux soins qu'il convient de prendre de l'extérieur du corps, je veux parler ici des *soins de propreté* et des *vêtements.*

Soins de propreté. — Ils doivent avoir pour effet de maintenir dans un état d'intégrité complète ce mouvement d'échange qui s'accomplit sans cesse par la surface de la peau entre le monde extérieur et l'organisme, échange par lequel nous y puisons certains éléments par voie d'absorption, et y rejetons par voie d'exhalaison et de transpiration insensible.

La condition essentielle pour que cet échange ait lieu c'est la propreté, de là l'usage des lotions journalières et celui des bains.

On pèche souvent ici par excès ou par défaut; par excès, en abusant des lotions, surtout du *bain ;* par défaut, en

laissant s'accumuler sur l'enveloppe cutanée toutes ces poussières que l'atmosphère y dépose et que la sueur y retient.

Bains. — Le *bain de propreté* doit être tiède; il ne faut ni le répéter trop souvent ni le prolonger contre nature. Trop chaud il énerve, trop froid il peut rendre malade, en amenant des congestions internes, voire même des inflammations.

Le *bain froid*, pris dans une eau courante et par une température convenable, est exempt de ces inconvénients, son effet étant de resserrer les tissus et, par les mouvements qu'on s'y donne, de développer l'action musculaire. Mais ici encore il faut se garder de l'abus, ne pas oublier surtout que le bain trouble toujours la digestion, et qu'il n'est pas sans danger de s'y plonger après un repas, lorsque le travail digestif n'est pas tout à fait accompli.

Ces bains sont les seuls dont il doive être fait usage dans l'état de santé, et sous nos climats. Dans la vie ordinaire, les moyens hydrothérapiques sont trop violents pour devenir d'un usage quotidien, les bains de vapeur n'ont pas de raison et le bain russe n'appartient ni à nos habitudes ni à nos constitutions.

Cosmétiques. — Mais dans l'état de civilisation au milieu duquel il nous faut vivre, ce n'est pas seulement de la propreté de la peau dont on se préoccupe, on veut encore lui conserver sa souplesse, en effacer les rides, s'envelopper d'une atmosphère factice et embeaumée. De là, ces applications de poudres, de pommades, de fard, en un mot, toutes ces préparations auxquelles on a donné le nom de *cosmétiques*.

Que n'a-t-on pas écrit contre elles, de combien d'anathème ne sont-elles pas chargées! et cependant on en use toujours.

Il faut donc le répéter encere: les cosmétiques renferment le plus souvent des substances nuisibles à la santé,

des médicaments, des poisons. Leur application répétée expose à des actions médicinales, même à des empoisonnements, ils sont donc dangereux (1).

Vêtements. — Leur objet essentiel est de protéger la peau contre l'action de l'air extérieur, en accumulant le calorique que l'homme produit sans cesse et qui lui sert à se protéger contre les changements de température.

L'épaisseur des tissus doit donc varier suivant les saisons et les climats ; sous ce rapport, les coutumes de chaque peuple sont toujours un guide assuré. Malheureusement la mode, ce tyran que les révolutions ne détrônent pas, vient imposer des prescriptions opposées aux plus simples enseignements de l'hygiène, et l'on voit dans les vêtements bien plus un moyen de parure qu'un moyen de protection.

S'ils étaient convenablement entendus, il devraient couvrir la plus grande partie du corps, condition à laquelle la décence gagnerait ; ils auraient une certaine porosité, afin que la transpiration insensible puisse se produire, et on en éloignerait autant que possible les tissus imperméables.

On a recommandé avec raison de ne porter en contact avec la peau que des tissus de toile, de coton ou de laine ; encore ces derniers ne sont-ils pas admis de tout le monde.

Si l'on veut bien réfléchir cependant que la flanelle absorbe la sueur, empêche une vaporisation trop rapide, excite la peau par son contact même, on jugera qu'elle doit empêcher de nombreux refroidissements et se trouver utile pour bien des sujets.

Mais il est pour les vêtements une précaution essentielle, c'est de faire qu'ils ne compriment pas quelque partie du corps de manière à y gêner la circulation. Ceci arrive bien souvent chez les femmes, pour lesquelles le corset presse

(1) Voyez J. Piesse, *Des odeurs, des parfums et des cosmétiques.* Édition française. Paris, 1865.

l'estomac, la base de la poitrine et refoule le cœur, et pour les hommes qui se servent de ceinture au lieu de bretelles, habitude fâcheuse à tous égards, et dont le résultat est de troubler les fonctions digestives et d'entraver le cours du sang.

§ 3. — Fonctions de relation.

Elles comprennent les phénomènes de la sensibilité, le mouvement et l'intelligence.

Phénomènes de sensibilité. — Ils s'accomplissent par l'intermédiaire du système nerveux auquel se rattachent les organes des sens, ceux de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat et du toucher.

Phénomènes de motilité. — Ils ont pour siége le système musculaire, lequel inséré sur les différentes parties du squelette met en mouvement le corps tout entier.

Phénomènes de l'intelligence. — Ils ont un caractère essentiel, la liberté, un organe particulier, le cerveau et dépendent d'une force spéciale, l'âme, qui a elle-même en partage la raison, la volonté et l'immortalité.

L'homme est donc un corps vivant uni à une âme raisonnable : ainsi que le disait Hahnemann, « dans l'état de « santé, la force vitale qui anime dynamiquement la partie « matérielle du corps exerce un pouvoir illimité. Elle en« tretient toutes les parties de l'organisme dans une admi« rable harmonie vitale, sous le rapport du sentiment et de « l'activité, de manière que l'esprit doué de raison qui « réside en nous peut librement employer ces instruments « vivants et sains pour atteindre au but élevé de notre « existense » (1).

Ce but, nous ne devons jamais l'oublier, et s'il est de notre devoir de veiller au maintien de cette harmonie qui constitue la santé, c'est seulement en vue de mettre l'âme

(1) Hahnemann, *Organon de l'art de guérir*, § 9.

en possession des organes dont elle a besoin pour accomplir sa destinée terrestre et se préparer à cette existence qui sera sans limite.

Mais il ne faut pas croire qu'on arrive à ce terme sans soutenir luttes et combats. Le corps vivant a ses exigences, ses appétits, ses instincts contre lesquels la raison doit souvent lutter, et celui qui veut le faire avec succès doit toujours se rappeler que les conditions d'une existence régulière se trouvent seulement dans la prééminence de l'âme sur le corps.

Pour assurer cette dernière, ce n'est pas à l'hygiène qu'il faut s'adresser, mais à la morale appuyée sur la religion ; la science ici ne peut donner que des conseils.

Le premier qu'elle doive poser consiste en ceci : qu'il ne faut pas surexciter le système nerveux et lui laisser prendre le dessus sur tous les autres, précepte facile à observer pour ceux qu'une profession active appelle souvent au dehors plus difficile pour les hommes auxquels leurs occupations imposent un repos corporel prolongé, plus peut-être pour ceux que la fortune a comblés de ses dons, que pour tout autre.

Tout chez ces derniers devient cause d'irritation ; et leur inaction et leurs plaisirs, même leurs lectures. Que de préceptes n'a-t-on pas posés sur tous ces points, et que d'infractions ne faut-il pas y constater chaque jour ! aussi combien de maladies ne voyons-nous pas en résulter ! Cependant si l'on savait prendre l'exercice et le repos convenables, si l'un n'était pas miné par l'oisiveté, tandis que l'autre succombe à la fatigue, si l'existence offrait ce mélange d'exercice et de repos que les hygiénistes réclament, on éloignerait bien des souffrances au-devant desquelles on semble courir.

Veille et Sommeil. — C'est surtout dans l'accomplissement de ces fonctions de relation qu'on observe la nécessité de temps de repos; repos pour le corps et l'esprit

durant le sommeil, repos pour le corps nécessaire à certains autres moments.

Le sommeil ne doit être ni trop court ni trop prolongé. Trop court, il ne permet pas aux forces de se refaire, trop long, il énerve et amollit. Il doit surtout être pris en temps convenable, et tout le monde sait que la nuit devrait lui être réservé. Je dis *devrait*, car il il n'y a pas de précepte d'hygiène plus souvent oublié, par les uns au nom du travail, par les autres au nom du plaisir, par tous au grand détriment de leurs forces et de leur santé. Le travail est le fait du jour, le repos est celui de la nuit ; toute la nature vivante nous en donne l'exemple, c'est à nous de le suivre.

Repos hebdomadaire. — De tout temps on a compris qu'il fallait plus encore, et les préceptes de la religion, d'accord avec les enseignements de la science et les devançant, imposèrent chaque semaine un jour de trêve pour les occupations ordinaires.

Le législateur avait alors un double but : donner au corps un repos nécessaire à la réparation des forces, et, par l'emploi qui devait être fait de ce repos, offrir à l'intelligence un moyen de s'élever au-dessus des préoccupations de ce monde.

Pour beaucoup le précepte subsiste, mais l'application en est changée. On travaille le dimanche, mais non le lundi ; l'église est déserte, mais les lieux de plaisirs sont pleins. Aussi les résultats ne sont-ils plus les mêmes, le corps ne se repose pas et l'esprit n'ayant plus le loisir de la réflexion, se laisse entraîner par l'organisme qui le domine de toute la hauteur de ses appétis et de toute la puissance de ses passions ; la force vitale maintenue dans une activité sans relâche, s'use par les excès mêmes auquels on la condamne, et la vie s'abrège bien plus par l'effet du plaisir que par celui du travail.

Ages. — Il est encore une condition qu'il serait nécessaire d'observer pour arriver à une longévité de patriarche

que tout le monde désire, mais que bien peu se mettent en peine d'atteindre, c'est de savoir modifier sa vie en raison de son âge, de savoir être jeune et de savoir être vieux.

Savoir être jeune, c'est ne pas dépenser toutes ses forces à un travail sans relâche, et surtout à des plaisirs anticipés. A ce moment où l'organisme se développe il faut le ménager, et alors même que les passions parlent, il faut savoir les dominer et attendre.

Savoir être vieux, c'est ne pas rechercher des plaisirs auxquels l'organisme se refuse, qui usent le corps et anéantissent la vie.

L'âge adulte lui-même a ses obligations : forcé de supporter tout le poids de la lutte au milieu de laquelle se consume notre existence, il ne doit donner au plaisir qu'une place limitée, et surtout chercher dans l'unité et l'indissolubilité du mariage un frein naturel et légitime à l'exercice de fonctions dont l'abus est toujours redoutable.

Habitudes. — C'est alors surtout que l'homme doit veiller sur ses habitudes et s'attacher à n'en pas contracter qu'il puisse regretter un jour, en ce sens qu'elles deviendraient pour lui une servitude à laquelle il ne pourrait se soustraire.

En dehors de cette condition, la vie régulière offre, au contraire, une garantie pour la santé : appeler ses organes à une action identique, fixer l'heure de ses repas, de ses travaux, de son exercice, de son sommeil, c'est ménager sa vie et en prolonger la durée.

On peut le voir par cette courte esquisse, notre sort est souvent entre nos mains. Saurons-nous observer ces précautions nombreuses, minutieuses même, que nous recommande l'hygiène, nous pourrons accroître la durée de notre existence, nous pourrons surtout éviter la souffrance. Mais s'il nous arrive de vouloir lutter contre ces prescriptions, nous en serons souvent les victimes.

Les préceptes de l'hygiène, on ne doit pas en effet l'ou-

blier, ont une sanction; cette sanction, c'est la maladie. La maladie non-seulement pour soi, mais souvent encore pour ses enfants, lesquels au lieu d'apporter à la famille la joie et la gloire, n'y amènent souvent que les soucis et les larmes parce que leurs corps débile ne peut résister aux luttes de ce monde, et parce que leur intelligence ne trouvant que des organes affaiblis ne peut atteindre au but que la providence avait marqué.

Observer les préceptes de la science c'est donc agir non-seulement pour soi, mais encore pour la famille; c'est assurer l'avenir pour soi et pour la société.

D[r] LÉON SIMON FILS.

TROISIÈME PARTIE

DES CAUSES LES PLUS COMMUNES DES MALADIES ET DES MÉDICAMENTS CAPABLES D'EN EFFACER LES EFFETS.

CHAPITRE PREMIER

IMPRESSIONS MORALES.

Effets des impressions morales. — Les impressions morales troublent souvent la santé. Les unes ont une action passagère et superficielle; les autres agissent plus profondément et d'une manière plus durable. Ces impressions ont parfois une action purement secondaire, en ce sens qu'elles ont seulement pour effet de réveiller des souffrances qui existaient antérieurement, mais qui s'étaient assez assoupies pour faire croire à une guérison.

Dans le premier cas, c'est-à-dire lorsque les souffrances éprouvées par le malade sont dues à l'impression morale seule, les médicaments homœopathiques en triomphent aisément; dans le second, ces médicaments soulagent, mais il faut, pour guérir, employer d'autres substances qui soient en rapport avec la maladie elle-même.

Les médicaments curatifs varient en raison du caractère de l'impression morale elle-même.

La frayeur. — Elle a des conséquences funestes immédiates ou tardives. S'agit-il d'une impression agréable, d'une surprise qui n'a rien de pénible, mais cependant saisit, fait trembler, cause même la syncope, ce qui arrive parfois aux femmes et aux enfants, il faut donner *Coffea,* que le malade pleure ou seulement pousse des cris.

Frayeur ordinaire. — A la suite d'une frayeur ordinaire causée par un bruit violent et inattendu ou par toute autre impression analogue, on donnera *Opium* aussitôt après, ou *Aconit* quand il se sera écoulé plus d'une heure depuis l'accident.

Frayeur avec effroi. — Si à la frayeur se joint un sentiment de véritable effroi, il faut recourir à *Opium*, si la tête est chaude et s'il y a un frémissement des lèvres; *Aconit* sera préférable si la colère se joint à la frayeur; *Ignatia*, s'il s'agit d'une affliction ou d'un véritable chagrin.

Les effets causés par la frayeur peuvent être beaucoup plus importants encore ; il existe alors ou de la douleur au front, des renvois et des vomissements acides, de la faiblesse accompagnée de sueur froide ; ou bien de l'embarras à la tête avec une sensation de chaleur intérieure, de l'anxiété et un sentiment de pesanteur dans le ventre, ou un sentiment de froid général avec secousses dans les membres, ou tremblement, oppression, suffocation avec anxiété, roideur des bras et des jambes, sommeil profond et ronflement bruyant. Dans toutes ces circonstances, il faut donner *Opium,* une cuillerée à thé tous les quarts d'heure. Si la guérison n'est pas complète au bout d'une heure, surtout s'il arrive qu'à la suite de vomissements ou de petits accès de toux, le malade paraisse sur le point d'étouffer, le visage devenant bleu, mais sans ronflement, et qu'il s'agisse d'un enfant, pleurant beaucoup et griffant tout ce qui l'entoure, ou d'un adulte ayant du tremblement, de l'anxiété et une respiration sifflante, il faut préférer *Sambucus*. *Aconit* convient, au contraire, s'il y a suffocation causée par une violente douleur à l'estomac et à la région du cœur.

Frayeur avec crampes. — Quand, à la suite d'une frayeur, le malade est pris de crampes, de soubresauts dans les membres, s'il perd connaissance, ne pouvant

plus distinguer aucun objet, tremblant, respirant avec peine, laissant aller ses selles sans s'en apercevoir, *Opium* est très-efficace. Si ce médicament ne procure pas une amélioration rapide, il faut passer à *Ignatia* ou à *Glonoin*. Ensuite si le visage est abattu et d'une pâleur mortelle, ou alternativement pâle et rouge, qu'il existe de fréquents mouvements convulsifs de la bouche, des soubresauts dans les membres, les doigts étant violemment étendus et écartés les uns des autres, c'est encore *Glonoin*, et *Ignatia* s'il y a roideur du tronc.

Frayeur avec convulsions. — Lorsqu'à la suite d'une frayeur les enfants sont pris de convulsions avec cris, tremblement et secousses des bras et des jambes, chaleur à la tête, sueur abondante, rougeur du visage, il faut donner *Opium*, puis *Belladona;* mais s'ils deviennent très-pâles, on devra recourir à *Ignatia*, et à *Veratrum* si le malade a froid et s'il laisse aller ses selles sans en avoir conscience. *Aconit* sera préférable s'il y a des vomissements et des douleurs d'estomac.

Frayeur avec anxiété. — *Opium* s'adresse encore à la diarrhée qui survient à la suite d'une frayeur accompagnée d'anxiété ou même de plaisir. Si cette impression se répète et que le malade soit très-effrayé, il vaut mieux donner *Aconit* ou *Pulsatilla*, et *Veratrum* si ces deux dernières substances n'ont pas véritablement soulagé au bout d'une heure.

Frayeur avec syncope. — *Opium* s'adresse encore aux syncopes causées par la frayeur. Lorsque, dans ce cas, le malade devient froid, il faut lui jeter de l'eau fraiche au visage, en même temps qu'on lui plonge les pieds dans de l'eau chaude, puis, si l'évanouissement se répète, on fait respirer deux ou trois fois de la teinture de Camphre.

Frayeur avec congestion à la tête. — Si, à la suite d'une frayeur, le sang se porte violemment à la tête, il faut d'abord donner *Opium;* le faire suivre d'*Aconit* s'il n'a pas notablement soulagé, et en venir à *Belladone* si

les accidents se reproduisent au bout de 7 à 8 heures.

Frayeur avec agitation. — Lorsqu'à la suite d'une frayeur le malade reste en proie à une anxiété que rien ne peut détruire, *Belladona* soulage toujours et guérit souvent.

Frayeur avec tristesse. — Ce médicament convient encore lorsque, dans les mêmes circonstances, le sujet reste triste et n'a pas la netteté de son intelligence, surtout si le sang se porte à la tête avec violence, et s'il y a des douleurs à la tête et à la nuque, la pupille étant très-large, le visage rouge et brûlant, ou pâle et humide, le nez sec, la gorge étant le siége d'une sensation de constriction pénible, de sorte que le malade ne peut rien supporter autour du cou, s'emporte et tempête sans cesse, s'effraye de choses qu'il croit apercevoir devant lui. Si la gorge reste sensible, que le malade passe son temps à déclamer sur toute chose, parlant beaucoup et racontant sans cesse, *Lachesis* doit succéder à *Belladone.* Lorsque ces médicaments ne suffisent pas, que le malade tombe dans l'indifférence et une grande tristesse, qui augmente le soir, alternant parfois avec des accès de rire, ou lorsqu'il professe pour les autres un grand dédain et de la fierté, ou encore lorsqu'il est tourmenté par une anxiété indicible avec crainte de la mort, il faut donner *Platina.* Ce médicament réussit surtout chez les femmes, lorsque les règles aggravent les souffrances. S'il arrive que celles-ci diminuent ou s'arrêtent, et que *Platina* ne suffise pas, il faut faire prendre *Pulsatilla.* Enfin, lorsque *Belladone* a été donnée sans succès, le malade restant très-anxieux, s'il devient tremblant et si le sang se porte à la tête au moindre travail, s'il y a de l'insomnie causée par des images effrayantes, les symptômes étant toujours plus marqués la nuit, la chaleur du lit étant insupportable parce qu'elle cause des douleurs de déchirement dans les membres, ce qui force le malade à se lever, à marcher, même à essayer de courir, qu'il

soit très-querelleur, se plaignant sans cesse de tous ceux qui l'entourent, surtout de sa famille, il faut préférer *Mercure*.

Peur. — Elle s'accompagne souvent d'un sentiment de frayeur subite et d'anxiété; alors les médicaments précédemment indiqués suffisent.

Cependant, s'il s'agit d'un enfant d'un caractère peureux, on pourra lui donner, pour lui faire perdre cette disposition, *Aconit* le soir et *Belladone* le matin ; *Arsenic* quand il craint de rester seul, et *Pulsatilla*, s'il redoute la présence des gens qu'il ne connaît pas.

Peur avec diarrhée. — *Veratrum* arrête la diarrhée causée par la peur, surtout si le malade a froid et tremble; *Pulsatilla* convient mieux quand il éprouve une chaleur intérieure en même temps qu'un froid extérieur, ou encore quand le ventre est brûlant, tandis que les extrémités restent froides; quand la tête seule est brûlante, il faut donner *Opium*. Si le sentiment de la peur était persistant, et que le malade crût voir partout dans sa maison des morts et des voleurs, *Arsenic* serait indiqué ; si enfin il existait encore d'autres symptômes, surtout un sentiment de stupeur, l'impossibilité d'avaler, des mouvements convulsifs avec rires mêlés de cris pendant le sommeil, frayeur, sursauts, tendance continuelle à s'enfuir, il faudrait préférer *Hyoscyamus*.

Chagrin. — Il a des suites bien plus redoutables que les autres impressions morales. Les unes éclatent tout à coup et peuvent être facilement effacées ; les autres ont une durée plus longue, proportionnée le plus souvent à celles des chagrins elle-même. Le point important ici est de trouver le moyen d'agir directement sur l'état moral ; sans cela les médicaments restent sans utilité et l'on ne peut compter sur leur action.

Chagrin profond. — *Ignatia* est le médicament réellement spécifique pour les souffrances qui naissent à la suite d'un chagrin profond , mais calme, d'un dépit con-

centré ou de peines plus profondes, que le sujet ne peut surmonter ; aussi à la suite d'une affliction calme et résignée causée par des chagrins d'amour ou des pertes d'argent. Ce médicament peut être répété plusieurs jours de suite.

Ignatia convient encore quand il survient des vomissements, des douleurs d'estomac, des maux de tête et des vertiges; s'il ne suffit pas, *Phosph. acid.* devra lui succéder.

Chagrin avec insomnie. — Lorsque, à la suite de chagrins profonds et déprimants, le malade éprouve de l'insomnie, surtout s'il arrive que toutes les deux nuits il reste absolument sans sommeil, il faut donner *Sulphur.*

Chagrin avec accès épileptiques. — S'il arrive enfin que le chagrin amène des accès épileptiformes, il faut administrer, en premier lieu, *Ignatia.* Si ce médicament ne suffit pas à guérir, on donne *Opium* pendant l'accès, et *Acid. phosphoricum* le jour suivant.

Chagrin d'amour. — Lorsque, à la suite de chagrins d'amour, il survient une tristesse profonde, mais calme, il faut la combattre avec *Ignatia.* On pourra faire prendre *Acid. phos.* quelques jours après, s'il est nécessaire, surtout si le malade est calme, concentré en lui-même, en proie à une fièvre lente amenant la rougeur du visage. S'il croit être profondément mortifié pour des causes qu'il n'avait pas méritées, s'il en est très-ému et indigné, *Staphysagria* est plus efficace.

Phosph. acid. est très-utile à ceux qui souffrent pour avoir participé outre mesure aux souffrances et aux chagrins de leurs amis.

Chagrin par jalousie. — Quand le chagrin tient à la jalousie, et que le malade parle de choses erronées, et se montre violent, il faut donner *Hyoscyamus. Lachesis* convient mieux quand la jalousie rend bourru ou malicieux, ou quand on parle de ses craintes à tout venant,

surtout si les souffrances sont plus fortes au réveil ou après le repas. Enfin, lorsque la jalousie porte à quereller ceux qu'on aime, il faut recourir à *Hyoscyamus*.

Chagrin avec trouble de l'intelligence. — Si, à la suite d'une impression morale, il survient quelque trouble de l'intelligence, il faut choisir d'abord entre *Belladona* et *Hyoscyamus*. *Mercurius* et *Platina* pourront être utiles ensuite suivant les circonstances que j'ai indiquées en parlant des suites de la frayeur. Quant aux symptômes, si les objets paraissent plus grands que nature, il faut donner *Hyoscyam.*; s'ils semblent plus petits, *Platina*; si tout paraît trouble, noir, ou si on voit les objets doubles, *Bellad.* ou *Mercur.*, et plus tard *Sulphur*.

Mal du pays. — Quand il s'agit du mal du pays, et que le malade ne peut dormir, son visage étant chaud et rouge, il faut donner *Hyoscyam*; si le mieux ne s'est pas produit au bout de quelques jours, *surtout si le malade se plaint d'une forte chaleur à la partie postérieure de la gorge, derrière les fosses nasales*, *Capsicum* est indiqué. *Drosera* serait utile plus tard, *dans le cas où il surviendrait tous les matins une petite toux qui dure une demi-heure*. Si le malade maigrit, qu'il ne veuille plus parler, que sa poitrine lui paraisse faible, qu'il soit somnolent et abattu, concentré en lui-même, ne pensant qu'à sa douleur et bourru, s'il se plaint de chaleur le soir et de sueurs abondantes le matin, s'il refuse de manger à cause de pesanteur à l'estomac, et qu'il conserve longtemps le goût des boissons, c'est *Acid. phosp.* qu'il faut prescrire. S'il est, au contraire, excité, tremblant, agité, anxieux, la nuit surtout, qu'il frissonne souvent le jour et transpire toute la nuit, *Mercurius* est préférable.

Chez les femmes, lorsque la colère ou la frayeur, l'anxiété ou la crainte liées à la colère, ont ramené les règles trop tôt, celles-ci étant revenues trop fort et avec beaucoup de souffrances, et aussi lorsque les mêmes impressions

ont suspendu les menstrues, il faut prescrire *Platina.*

Suites chroniques de la tristesse. — Quant aux suites chroniques de la tristesse et du chagrin, lorsque le malade reste désolé, agacé, agité, craintif, triste, désespérant de l'avenir, qu'il s'inquiète et se chagrine sans cesse, porte toujours les choses au pire, parle bas, surtout quand il a de la somnolence le jour et peu de sommeil la nuit, qu'il transpire nuit et jour, que ses cheveux tombent, il faut donner *Staphysagria*. Si son dépit fait qu'il refuse de parler, qu'il maigrisse et ressente à chaque instant un peu de fièvre, *Acid. phosph.* Si, au contraire, il devient querelleur, irritable, sensible, et qu'il ait à chaque instant des accès de désespoir, *Mercurius* est préférable.

Dépit. — Lorsqu'à la suite d'un dépit, le malade ressent un goût amer dans la bouche, fait des efforts pour vomir, sans y arriver, ou s'il a des vomissements bilieux avec mal à la tête, nausées, pression à l'estomac et à la région du cœur, coliques, diarrhée, fièvre avec soif vive, rougeur du visage et des yeux, anxiété et agitation ; s'il éprouve quelque symptôme de fièvre bilieuse ou de jaunisse, il faut donner *Chamomilla,* répétant la dose toutes les six, huit ou douze heures, suivant l'intensité des accidents. — Si, au contraire, le malade a froid, s'il frissonne, s'il a des renvois acides, ou s'il rejette des eaux également aigres, s'il a de la constipation ou de la diarrhée le matin et avant midi, enfin quand il éprouve un soulagement véritable en étant couché, il faut donner *Bryonia,* et, quand ce médicament ne suffit pas, *Veratrum.* *Aconit* est préférable quand le sujet est brûlant et qu'il éprouve à l'estomac une douleur pressive comme celle que causerait la présence d'une pierre.

Dépit avec goût amer dans la bouche. — Lorsqu'on a bu ou mangé peu de temps après avoir éprouvé l'impression morale, et qu'il en est résulté un goût amer dans la bouche, des renvois amers, des vomissements bilieux, des

douleurs de ventre avec chaleur à la tête, agitation, mauvais sommeil, excès de sensibilité, etc., *Chamomilla* est encore convenable ; on en donne une ou deux doses, après quoi, si l'amélioration n'est pas complète, il faut passer à *Colocynthis*.

Si le malade a déjà fait usage de Camomille en infusion, il faut lui donner *Coffea*, puis *Nux vomica* quand le premier médicament n'a pas suffi ; enfin *Colocynthis* s'il reste encore quelque souffrance après *Nux*. — S'il s'agit d'un sujet ayant une grande douceur habituelle de caractère, et que *Colocynthis* n'ait pas réussi, il faut choisir *Pulsatilla*.

Dépit profond. — *Chamomilla* convient le plus souvent lorsque le dépit a été profond, mêlé de colère, d'emportement et de violence. Mais si l'impression est tout intérieure, causant un dégoût calme et une véritable honte mêlée de tristesse, il faut préférer *Ignatia*. *Bryonia* sera mieux indiquée si le malade se plaint de froid et qu'il reste très-irrité ; s'il a même un caractère emporté et que *Bryonia* ne suffise pas, il faut faire prendre *Nux vomica*. Lorsque le dépit se trouve lié à une violente et forte irritation, mêlée d'une véritable horreur pour ce qui est arrivé, que le malade repousse et jette même au loin tout ce qui lui tombe sous la main, *Staphysagria* est préférable. S'il arrive enfin qu'il ait une grande tendance à faire des mouvements violents, et qu'il ressente des coliques, surtout si l'impression est arrivée peu après le repas, *Colocynthis* est efficace.

Dépit avec agitation. — *Aconit* doit être donné quand il existe une grande agitation, avec insomnie causée par une chaleur générale, afflux du sang vers la tête, respiration courte et battements de cœur ; *Arsenic*, quand l'agitation est accompagnée d'anxiété qui ne permet pas de s'endormir, avec sensation de froid, répugnance pour la solitude, crainte de mourir causée par l'oppression ; *Chamomilla*, s'il y a toux, battements de cœur, respiration

courte et spasmes de la poitrine avec menace de suffocation. *Arsenic* sera toujours préféré dans le cas d'aggravation des souffrances la nuit ; et *Veratrum* si elle arrive le matin et qu'alors le malade semble pris de délire léger.

Colère. — Les souffrances qui succèdent à un violent accès de colère cèdent ordinairement à *Nux vomica*, et *Chamomilla* quand le *visage est rouge, brûlant et couvert d'une sueur chaude. Nux vomica* serait préférée dans le cas de froid alternant avec chaleur et accompagné de soif et de vomissements bilieux, surtout si les souffrances s'aggravent le matin. Si le froid est plus intérieur qu'extérieur, sans soif, avec obnubilation, aggravation l'après-midi et le soir, c'est *Pulsatilla*.

Colère avec indignation. — Si à la colère se joint une répugnance marquée pour les gens qui en ont été l'objet, et que le malade, pensant sans cesse à ce qui lui est arrivé, voie ses souffrances augmenter graduellement, surtout s'il y a de la somnolence le jour et de l'insomnie la nuit, il faut donner *Staphysagria ;* mais si la colère est suivie d'une sorte de délire roulant sur ses causes mêmes, surtout si le malade éprouve de l'*anxiété, crainte de la mort, et si on le voit alternativement rire et pleurer,* il faut donner *Platina*.

Colère avec suffocation et convulsions. — *Chamomilla* convient aux petits enfants chez lesquels des accès de colère amènent la suffocation ou des convulsions. Si, au milieu de leur rage, *leur respiration devient râlante par suite d'une accumulation de mucosités dans les voies aériennes*, c'est *Tartarus emeticus*. S'ils pleurent et crient beaucoup, et qu'il en résulte une toux pénible, ou bien lorsque la colère et les cris leur causent des battements de cœur et une toux sèche, ou encore lorsqu'à la suite de leurs emportements, ils se plaignent de courbature, surtout dans le dos, que leur haleine devienne fétide, qu'ils restent abattus comme à la suite d'une apoplexie, la partie supé-

rieure du corps étant chaude et les parties inférieures froides, qu'ils soient très-irrités ou indifférents, laissant aller leurs selles et leurs urines, il faut donner *Arnica ;* s'ils pleurent longtemps et ne veulent pas se laisser consoler, *ou quand, le sang se portant avec violence vers la tête, ils ont du délire ou restent sans connaissance,* il faut leur faire prendre *Belladona*, et ensuite *Hepar*, si *Belladona* n'a pas suffi.

Sur-impressionnabilité du système nerveux. — Elle peut devenir chez beaucoup de sujets cause de maladie, surtout si elle est accompagnée d'une irritabilité telle que le moindre trouble moral, de quelque nature qu'il soit, vienne à être vivement ressenti.

Dans ce cas, *Coffea* est indiqué si à cette grande excitation se joint une irritabilité intérieure avec insomnie, sensibilité extrême des parties malades portant à se plaindre et même à pleurer. Ce médicament doit être répété toutes les deux ou trois heures au moins. Il est entendu que le malade devra s'abstenir de café pendant ce temps.

Excitation générale. — Dans le cas où le système nerveux tout entier est excité, s'il y a surexcitation de tous les sens, grande propension à s'effrayer, anxiété, désir de rester couché, répugnance pour le grand air, tendance à devenir violent et, emporté, et chez les femmes, lorsque les règles viennent en avance, s'arrêtent pour reparaître ensuite et durer, en définitive, plus longtemps que de coutume, il faut prescrire *Nux vomica*. Si le malade est d'un caractère doux et porté aux pleurs, et, chez les femmes, quand les règles sont en retard et peu abondantes ou quand elles manquent complétement, *Pulsatilla*.

Lorsque, dans ce cas, ce médicament ne réussit pas, on le remplace par *Ignatia*, si la femme est triste, et par *Chamomilla*, quand elle est portée à la colère.

Si le malade, quel que soit son sexe, est excité, faisant beaucoup de projets qui l'animent pendant de longues

heures, surtout le soir, il faut donner *China*. Quand l'irritabilité est causée par une douleur violente, c'est *Coffea*. Si ce médicament ne produit pas d'effet, que la fièvre arrive caractérisée par la dureté, la plénitude et la fréquence du pouls, il faut le remplacer par *Aconit* auquel *Chamomilla* succéderait si l'effet n'était pas complétement satisfaisant.

Irritabilité causée par un refroidissement. — On donnera aussi *China* à ceux que la moindre douleur met hors d'eux-mêmes, surtout si cette douleur est l'effet d'un refroidissement, qu'elle reparaisse à chaque changement de temps et augmente par le toucher. Dans le cas où une amélioration notable ne se serait pas manifestée au bout de six heures, *Mercurius solubilis* remplacerait *China*. Si la douleur porte au désespoir, c'est *Veratrum*. Enfin, dans le cas où des ébranlements violents et variés ou des efforts soutenus d'intelligence causeraient des accès de maux de tête répétés, des syncopes, un afflux du sang vers le cœur, *Glonoïn* pourrait réussir pourvu qu'on le fît prendre à des intervalles répétés [toutes les trois ou quatre heures]; si malgré cela le malade reste impressionné, abattu et agité, il faut recourir à *Cuprum*.

CHAPITRE II

REFROIDISSEMENTS.

Effets des refroidissements. — Les refroidissements engendrent des souffrances nombreuses et variées : le coryza, la toux, les coliques et la diarrhée, souvent la fièvre, ou encore des douleurs dans les dents, les oreilles et les membres. Leurs effets varient suivant la disposition du sujet, suivant aussi la nature du refroidissement : ils ne sont

pas les mêmes quand on a été saisi par un froid sec ou par un froid humide, par un courant d'air ou par la pluie, et encore suivant qu'ils arrivent à la suite d'un temps chaud ou après qu'on a été en sueur, etc.

Comment on les combat. — Le premier soin de celui qui s'est refroidi doit être de se bien sécher, surtout les pieds, en évitant de faire usage de boissons alcooliques toujours nuisibles, et en se bornant à faire un repas léger sans viande et sans légumes de lourde digestion.

Si alors aucune souffrance déterminée n'a paru, il faut boire, en se mettant au lit, un verre d'eau froide, et essayer de transpirer, que l'on soit en été ou en hiver, peu importe. Le plus souvent alors on trouvera le lendemain matin que toute trace de l'accident a disparu.

S'agit-il d'enfants auxquels on ne peut faire boire de l'eau froide ou d'un sujet chez lequel on sait que l'usage de cette boisson n'amène pas une réaction suffisante pour aller jusqu'à la transpiration, on remplace l'eau par du lait coupé bien chaud et sucré ou par du thé.

Chez les femmes en couches, *Chamomilla* suffit à ramener la sueur; si c'est à la suite d'un coup d'air qu'il leur survient des douleurs de tête, surtout du côté droit, ou bien quand elles souffrent à la nuque pour avoir pris froid en se levant ou en se découvrant, il faut leur donner *Belladona;* si la douleur occupe l'épaule et qu'elle soit venue après avoir porté l'enfant, *Rhus* est préférable; mais si la douleur ressemble à un battement ou à un élancement, *Bryonia* ou *Spigelia* sont mieux indiquées, surtout si la douleur occupe le côté gauche du corps; *Bryonia* quand elle s'étend à la mâchoire inférieure, au bras et à la poitrine, *Spigelia* si elle occupe la tempe, l'œil, la mâchoire supérieure ou la région du cœur. [Tous ces médicaments doivent être donnés à intervalles rapprochés, une cuillerée de trois en trois heures jusqu'à soulagement.]

Les hommes robustes et les femmes vigoureuses qui

après s'être mis en sueur par des exercices violents se sont refroidis, peuvent seuls boire le soir, en se couchant, de l'eau sucrée chaude avec addition d'un peu d'eau-de-vie. Si un médicament leur devient nécessaire à cause de violentes douleurs dans la tête, il faut leur donner *Glonoin*. [*Aconit* me paraîtrait préférable.]

Refroidissement avec sentiment de roideur générale. — Il arrive parfois en hiver qu'après avoir été longtemps soumis à l'humidité, on éprouve un sentiment de roideur générale. On peut, dans ce cas, se borner à boire en se couchant une tasse de café noir, et si pendant la nuit la douleur ne cesse pas et que le sommeil soit impossible, on prend *Nux vomica*.

Refroidissement avec douleur de tête.—Quand, pendant l'hiver, des enfants, après s'être mis en sueur par leurs jeux, viennent à se refroidir ou à se mouiller les pieds, et qu'il en résulte de la douleur de tête avec chaleur brûlante au front, rougeur des yeux, pouls très-fréquent, gonflement des veines du cou, on peut donner *Glonoin* [ou mieux *Aconit*]. *Glonoin* convient même quand le petit malade se plaint d'avoir la tête trop grosse, demande qu'on la lui soutienne en comprimant le front, ou quand il divague. *Belladona* et *Bryonia* doivent souvent succéder à *Glonoin* ou à l'*Aconit*.

Refroidissement avec douleur de tête. — Quand, à la suite d'un refroidissement, la sueur s'est brusquement supprimée et qu'il en est résulté des douleurs dans la tête, les oreilles, les dents ou le bas ventre, *Chamomilla* les fait promptement cesser; *Rhus* lui serait préféré si ces douleurs occupaient les oreilles.

Refroidissement par la pluie. — Lorsqu'on a été surpris par la pluie pendant qu'on était en sueur, et qu'on a été refroidi, il faut prendre *Rhus*, et *Bryonia* si *Rhus* ne suffit pas.

Refroidissement par changement de température. — *Belladona* convient lorsqu'à la fin de l'été ou pendant

un hiver doux, la température passe subitement au froid et que tout le monde souffre de ce brusque changement, tandis que *Nux moschata* convient mieux, surtout aux enfants, aux femmes délicates et aux hommes peu robustes, si le froid a été long et humide.

Rhume de cerveau. — Quand, après avoir eu les pieds mouillés, on contracte un rhume de cerveau, il faut prendre *Cepa* [ou mieux *Pulsatilla*], *Rhus* quand il s'agit de toux et de douleurs dans les membres. Pour les autres souffrances qui pourraient survenir en pareil cas, on aurait recours à *Chamomilla*, *Pulsatilla*, *Mercurius solubilis*.

Suppression de la sueur des pieds. — *Cuprum* et *Silicea* seront très-utiles quand une sueur habituelle des pieds aura été supprimée. Si ces médicaments ne suffisent pas, on essayera d'un bain de pieds sec que l'on préparera de la manière suivante : on prendra du son ou de l'avoine que l'on fera chauffer dans un four, puis on en étendra une couche assez épaisse au fond d'un baquet. Le malade posera ses pieds sur cette couche même et on lui versera tout le reste du son ou de l'avoine jusqu'à ce qu'il en ait jusqu'au-dessus de la cheville. Il faudra que la température soit aussi élevée qu'on pourra la supporter. On laissera les pieds dans ce baquet pendant une demi-heure environ.

On pourrait encore, dans les mêmes circonstances, si l'on n'avait pas de son ou d'avoine, se borner à faire chauffer deux briques que l'on saupoudrerait de sel et sur lesquelles le malade placerait ses pieds. [On comprend que ces moyens ne peuvent être utiles que pour une sueur supprimée depuis peu. Quand l'accident est ancien, les effets sont plus profonds et il faut un traitement interne et prolongé.]

Convulsions. — Enfin, il arrive parfois que des enfants se refroidissent seulement parce qu'on leur a coupé les cheveux, et qu'alors éclatent tout à coup chez eux des

syncopes, des spasmes, même des convulsions; il faut alors donner *Glonoin*, même quand il y a afflux du sang vers la tête, chaleur au front, rougeur du visage, frayeur ou anxiété; *Belladona* quand au sentiment de frayeur se joignent des pleurs incessants; *Chamomilla*, si l'enfant est tourmenté par la dentition; *Belladona*, *Bryonia*, *Glonoin* ou *Pulsatilla*, s'il se plaint de fortes douleurs de tête. [Il est rare que des accidents aussi graves se produisent sous l'influence d'une cause aussi légère. Le plus souvent il ne s'agit que d'une coïncidence. Un enfant est pris de méningite et, comme il a eu les cheveux coupés depuis peu, on rapporte à ce fait le développement de la maladie; c'est une erreur. Il ne faudra donc pas alors s'en laisser imposer par la cause apparente pour choisir son médicament, mais recourir au chapitre où il est question de la maladie elle-même.]

Lorsqu'une maladie éruptive a été entravée par un refroidissement et que l'éruption a brusquement disparu, il faut la rappeler en donnant *Ipeca*, une cuillerée toutes les deux heures. Si ce médicament ne réussit pas, on choisira entre *Bryonia*, *Pulsatilla*, *Nux moschata*, *Sulphur*, en tenant compte de l'espèce d'éruption qui est rentrée.

Nous n'avons étudié jusqu'ici que les formes morbides générales auxquelles un refroidissement peut donner lieu; mais souvent l'effet des changements de température est mieux précisé. On observe alors :

1° **Le Coryza.** [Rhume de cerveau]. — On le combat avec *Pulsatilla* quand il y a perte du goût et de l'odorat; avec *Belladona* quand le malade accuse de la chaleur à la tête et aux yeux, et des douleurs dans le nez; avec *Nux vomica* ou *Ipecacuanha* lorsque les narines sont complétement bouchées. Enfin un coryza contracté au bord de la mer, sous l'influence d'un vent violent, et qui occuperait surtout le côté gauche, s'aggraverait le soir et dans la chambre, tandis qu'il serait soulagé au grand air, mais

causerait du mal de tête, du larmoiement et un sentiment de chaleur générale, devrait céder à *Cepa*.

Lorsque l'écoulement du nez s'arrête, que le malade se sent abattu, disposé à pleurer, surtout s'il est plus souffrant dans l'après-midi, il faut lui donner *Pusatilla*. S'il est au contraire plus mal la nuit ou le matin, et qu'au lieu d'être abattu, il se trouve excité, impressionnable, impatient, il faut lui faire prendre *China*. *Belladona* convient quand, à la suite de la brusque suppression du coryza, survient de la douleur surtout au-dessus des yeux, principalement du côté droit, avec rougeur du visage; tandis que, si le visage est pâle et la douleur localisée sur le côté gauche, c'est *Spigelia* qu'il faut choisir.

2° **Toux.** — Elle existe seule ou accompagne le coryza. On la combat avec *Nux vomica*, quand elle est sèche, *Ipeca* si elle donne lieu à des efforts de vomissement; *Carbo vegetabilis* quand elle est creuse et produit le vomissement; *Chamomilla*, surtout chez les enfants et en hiver, lorsque l'expectoration est glaireuse; *Dulcamara* et *Pulsatilla*, si la toux est grasse. La toux reparaît-elle sous l'influence de l'air froid, il faut donner *Acidum phosphoricum*, et si elle reparaît creuse et fatigante dès que le malade met une main ou un pied hors du lit, *Hepar sulphuris;* si, au contraire, elle augmente dès qu'on est couché et par la chaleur du lit, il faut préférer *Nux moschata*.

Lorsque la toux est provoquée par l'impression de l'air froid, et qu'elle est alors spasmodique, accompagnée de vomissements ou d'une expectoration sanguinolente, il faut donner *Bryonia*, laquelle convient encore quand le malade se plaint d'élancements dans les côtés, de douleurs sous les côtes, à la tête, la toux étant déterminée par une sensation de chatouillement dans la gorge et suivie d'une forte douleur d'écorchure dans la poitrine, le pouls étant dur et fréquent; et si le pouls est plus mou, la douleur de plaie dans la poitrine étant permanente, s'il y a une

douleur brûlante et non des élancements, et si le malade se plaint d'oppression et de battements de cœur, c'est *Carbo vegetabilis.*

3° **Oppression.** — Lorsqu'à la suite d'un refroidissement, un malade est pris d'étouffements allant jusqu'à la suffocation, il faut lui donner *Ipeca,* le répétant toutes les heures, toutes les demi-heures, s'il est nécessaire ; et *Arsenic* si l'*Ipeca* ne soulage pas au bout de 2 à 3 heures. Il faut recourir souvent aux médicaments qui seront indiqués plus loin, à l'article oppression, surtout à *Nux vomica* et à *Cuprum ;* à *Sambucus* quand l'oppression semble venir de la gorge comme dans une esquinancie, et à *Kali carbonicum* quand l'accès de suffocation est porté à son paroxysme. [Ces médicaments doivent être donnés à des intervalles très-rapprochés, tous les quarts d'heure en commençant; on éloigne les doses à mesure que l'amélioration se manifeste.]

4° **Nausées.** — Les nausées et les vomissements qui viennent à la suite d'un refroidissement contracté dans le cours d'une fièvre éruptive cèdent à l'*Ipeca* répété, s'il est nécessaire, toutes les deux ou trois heures. Lorsque ce médicament ne suffit pas et que les matières vomies sont acides, amères, et rendues après de nombreux efforts sans résultat, il faut donner *Belladona* ou *Dulcamara,* celle-ci quand les vomissements sont glaireux et filants. *Cocculus* convient lorsqu'il y a de fortes nausées, augmentant par le mouvement, après avoir parlé ou mangé, pendant la promenade ou aussitôt après le réveil ; *Arsenic* quand le mouvement aggrave les souffrances et que cependant le malade ne peut rester en place, se sent faible, est tourmenté par la soif sans pouvoir néanmoins garder aucune boisson. Si des crampes se joignent aux nausées, il faut faire prendre *Cuprum.*

S'il arrive que les fonctions digestives aient été troublés par un refroidissement contracté après avoir mangé des aliments trop gras, de la viande de porc, de la pâtisse-

rie, etc., il faut recourir à *Pulsatilla*, surtout si les accidents sont plus graves l'après-midi, le soir et la nuit, qu'il y ait des borborygmes continuels, ou que le ventre soit sensible au toucher. Ce médicament convient aussi aux femmes enceintes, quand elles se plaignent de coliques semblables aux douleurs de l'enfantement.

5° **La diarrhée.** — Lorsqu'elle arrive aussitôt après que le refroidissement a été contracté, il faut donner *Opium* : quand ce médicament ne suffit pas et que la diarrhée se manifeste seulement quelque temps après l'action du froid, même au bout de vingt-quatre heures, *Dulcamara* est préférable, surtout quand il y a beaucoup de coliques ou d'autres douleurs. *Ferrum* convient si la diarrhée est sans douleur, les selles arrivant le matin pour cesser dans l'après-midi, ou bien durant toute la journée pour diminuer et même cesser pendant la nuit. Au contraire, quand l'aggravation survient après minuit et vers le matin, *Phosphorus* doit être prescrit de préférence.

La diarrhée peut être produite par l'usage de la glace et de l'eau glacée ; j'en indiquerai le traitement au chapitre IV. (Voy. *influence des boissons*).

La diarrhée survient encore à la suite d'un refroidissement contracté par un temps chaud, le corps étant en sueur, ou pour avoir bu de l'eau froide dans cet état. Dans ce cas, *Bryonia* convient s'il y a chaleur à la tête, coliques avant les selles ou seulement douleur excitée par la pression au ventre et au creux de l'estomac, selles contenant des aliments non digérés. Si les selles ne s'accompagnaient pas de douleurs et qu'elles fussent composées d'une eau infecte et d'aliments non digérés, il faudrait donner *China*. *Nux vomica* convient quand il y a expulsion d'une grande quantité de vents, tranchées autour du nombril et ténesme pendant les selles qui sont composées de glaires et de sang, grande faiblesse, et quand le malade a absorbé beaucoup de boissons chaudes. Lorsque les selles sont âcres, exclusivement

composées de glaires et de sang, il faut faire prendre les médicaments indiqués pour la dysentérie ; si elles sont moins irritantes, mais que la maladie ait une marche plus lente, il faut choisir *Sulphur*.

China convient encore à la diarrhée âcre, claire, brunâtre et causant de la brûlure à l'anus, les coliques étant violentes, spasmodiques et pressives, et se faisant sentir surtout avant la selle. Lorsque les douleurs crampoïdes paraissent s'étendre des fausses côtes droites aux fausses côtes gauches et sont assez fortes pour anéantir le sujet qui devient très-frileux, la langue étant couverte d'un enduit blanc, l'haleine exhalant une mauvaise odeur, et une céphalalgie violente venant se joindre à tous ces symptômes aussitôt après le déjeuner, et rendant le malade somnolent pendant tout le jour, il faut prendre *Nux vomica*.

Si les coliques sont très-violentes, déchirantes, tortillantes, comme si les intestins remuaient, et assez fortes pour porter le malade à s'agiter en tous sens ; quand le malade croit sentir une grosse boule remuant dans le côté, ou bien quand le ventre semble être tout à fait creux, avec nausées et vomissements, diarrhée aqueuse, muqueuse, verdâtre, ayant l'odeur d'œufs pourris, il faut administrer *Chamomilla*.

Quand le refroidissement a été produit par l'air frais du soir, les selles étant vertes, aqueuses et précédées de douleurs pressives avec tendance à la syncope, les douleurs ayant le caractère de tranchées dans le bas ventre et de pression à l'épigastre, avec un besoin constant d'évacuations, borborygmes, pincements au creux de l'estomac, déchirements dans le bas ventre, sensation générale de froid, nausées, tremblements, frissonnements, il faut faire prendre *Mercurius solubilis*.

6° **Douleurs**. — Le froid engendre des douleurs nombreuses, variables quant à leur siége et quant à leur nature. Quels que soient leurs caractères, il faut leur opposer

Coffea du moment où elles portent aux pleurs, causent l'irritabilité et l'insomnie.

Si elles sont plus vives encore et qu'elles mettent le malade hors de lui, il faut recourir à *Chamomilla*. S'aggravent-elles à l'air libre et froid pour diminuer à la chaleur de la chambre, et le malade présente-t-il un caractère changeant, *Nux moschata* doit être préférée.

En tenant compte du siége de la souffrance, on trouvera :

a. **Douleurs de tête**. — Quand elles sont violentes, avec afflux du sang vers le cerveau, qu'elles augmentent en marchant, en montant, presque à chaque pas et par la moindre secousse, *Belladona* sera indiquée. Elle conviendra encore lorsque, sous l'influence d'un courant d'air, le malade se plaindra de battements dans la tête, qui lui semblera être sur le point d'éclater. *Dulcamara* est indiquée par une douleur pressive occupant une place circonscrite et accompagnée de bourdonnements d'oreilles avec dureté de l'ouïe; *Nux moschata*, si le malade prétend que le cerveau remue et frappe à chaque mouvement contre les parois du crâne; surtout si la douleur augmente après le déjeuner ou même à la suite de chaque repas, s'accompagnant de vertiges et de somnolence.

Si la douleur de tête, née sous l'influence d'un courant d'air, semble être extérieure, il faut donner *Nux vomica*, et *Belladona* quand elle paraît être interne. Si elle a paru après un bain et que *Belladona* n'ait rien fait, il faut recourir à *Antimonium crudum* ou à *Bryonia*, s'il y a, en même temps, des nausées et des vertiges, du malaise du côté de l'estomac, malaise augmenté par la fumée de tabac.

b. **Douleurs des yeux**. — Elles cèdent en général aux médicaments qui seront indiqués plus loin. (Voy. *Maladies des yeux*); toutefois, lorsqu'un refroidissement en est la cause, *Dulcamara* suffit le plus souvent.

Si la douleur est violente et accompagnée de chaleur,

d'inflammation, avec écoulement de larmes brûlantes et âcres et crainte de la lumière, il faut donner *Belladona*. Si ce médicament ne suffit pas, *Mercurius solubilis* devra lui succéder; *Hepar sulphuris* viendra en troisième lieu, lorsque le mercure n'aura pas produit une guérison complète.

Si la douleur est moins vive, qu'elle se traduise par un sentiment de gêne en fixant les objets et en lisant, qu'il y ait comme des éclairs devant les yeux, et aussi lorsque le malade est pris de douleur au moindre refroidissement, il faut donner d'abord *Dulcamara* et ensuite *Sulphur*; et lorsque ce dernier médicament ne suffit pas, ou que le malade en a déjà fait usage, il faut donner *Calcarea*. [Les symptômes ayant ici moins d'acuïté, il faut administrer ces médicaments, comme il a été indiqué pour les maladies chroniques p. 34.]

c. **Douleurs d'oreilles.** — *Dulcamara* convient encore ici quand les douleurs sont accompagnées de bruissement et de surdité. Si elles reviennent peu de temps après et que ce médicament ne suffise pas, il faut passer à *Sulphur*. Enfin *Bryonia* serait indiquée, même s'il s'agissait d'une surdité survenue après un refroidissement et durant depuis plusieurs années.

Les violentes douleurs d'oreilles qui paraissent chez les enfants après un refroidissement cèdent le plus souvent à *Rhus*. Si la douleur extérieure est déchirante tandis que celle ressentie à l'intérieur est lancinante, l'oreille étant sèche et le malade très-irrité, il faut préférer *Chamomilla*, ou *Nux vomica* quand la sensation est à la fois lancinante, déchirante et pressive. Si le malade a un caractère tranquille et pleureur, que l'oreille soit humide ou même le siége d'un véritable écoulement, ou encore rouge et brûlante, la douleur déchirante et pulsative se faisant sentir jusqu'au visage, il faut donner *Pulsatilla*, et *Mercurius solubilis*, si, en outre de la douleur déchirante et des élan-

cements, le malade se plaint de violents bourdonnements, l'oreille externe n'étant ni rouge ni chaude, mais excoriée par le pus qui s'écoule et qui est mêlé de sang, les glandes du cou et celles qui sont en avant de l'oreille étant engorgées. Enfin, quand le Mercure ne suffit pas complétement et qu'il laisse subsister de la rougeur, de la chaleur et des démangeaisons, plus des élancements qui surviennent quand on se mouche, avec une sensation de bruïssement et de battements, il faut donner *Hepar*. S'il restait ensuite un peu d'écoulement de pus avec bruissement et chaleur dans l'oreille, il faudrait prescrire *Sulphur*.

d. **Mal de dents.** — Il cède en général à *Chamomilla*, *Rhus* ou *Nux moschata*. S'il revient au móindre refroidissement, il faut lui opposer *China*, *Mercurius* et, en dernier lieu, *Sulphur*. (Voy. *Maux de dents*.)

e. **Mal de gorge.** — Il disparaît le plus souvent sous l'influence de *Belladona*, *Dulcamara*, *Sulphur* et *Mercurius solubilis*. *Belladona*, quand il vient après avoir bu de l'eau froide, *Dulcamara*, quand il est le résultat de refroidissements successifs.

Si la gorge paraît être ultérieurement sèche et brûlante, que le malade ne puisse avaler que très-difficilement, ce qui le force à saliver sans cesse, que le gonflement des amygdales cause une vive douleur en parlant et en avalant, que la difficulté de la déglutition le porte à cracher sans cesse, et cause de l'oppression au point qu'il craigne d'étrangler, que par suite de l'étroitesse du gosier, les boissons lui reviennent par le nez, et qu'il soit très-irritable, il faut donner *Belladona* [à intervalles rapprochés, toutes les deux heures], et si elle ne soulage pas rapidement, passer à *Sulphur* [que l'on ferait prendre de la même manière]. Si la douleur est extrême, la langue paraissant être paralysée, et qu'il survienne une sueur infecte qui ne soulage pas, il faut prescrire *Dulcamara*, sur-

tout si le sujet s'emporte facilement. Si ces médicaments ne suffisaient pas, il faudrait recourir au *Mercure* ou à quelqu'une des autres substances indiquées plus loin. (Voy. *Maladies de la gorge.*)

f. **Douleurs dans les membres.** — Lorsqu'elles surviennent à la suite d'un refroidissement et que les parties malades sont le siége d'une agitation qui porte le patient à les remuer sans cesse, lorsqu'en même temps il lui semble qu'elles reposent sur un lit trop dur, ou encore quand le membre semble être engourdi ou luxé, les douleurs augmentant pendant la marche et à la première secousse, jusqu'au point d'arracher des cris, lorsque la sensibilité est telle que le malade ne peut supporter qu'on marche autour de lui dans la chambre, qu'on lui parle haut, qu'on s'approche trop près ou qu'on le touche de la main, il faut donner *Arnica*, ou *Aconit* s'il y a beaucoup de fièvre. Ce dernier médicament ne doit pas être continué pendant plus de deux heures après lesquelles on en viendra à l'*Arnica.* On se trouvera même bien quelquefois d'alterner ces deux substances, seulement il faudra toujours avoir le soin de commencer par l'*Aconit.* Si ces deux médicaments ne suffisent pas, on les remplacera par quelqu'un de ceux qui seront indiqués à l'article *Rhumatisme.*

Lorsque la douleur augmente pendant le repos, la nuit, amenant du froid et une sensation de paralysie des membres, s'il y a gonflement pâle ou douleur brûlante au pied, ou gonflement avec rougeur du gros orteil avec roideur de la nuque, sécheresse de la peau, sueur de mauvaise odeur et qui ne soulage pas, il faut prescrire *Dulcamara*, et *Mercurius*, quand la Douce-Amère reste sans effet.

Quand la douleur reparaît au moindre refroidissement, avec grande appréhension, pour le malade, de l'approche de ceux qui l'entourent, ou aggravation par le fait seul de la déglutition, si la douleur augmente dans la chambre et diminue par le mouvement au grand air, le gros orteil

étant gonflé et faisant éprouver des douleurs déchirantes, brûlantes et pulsatives, il faut choisir *Acidum phosphoricum*. Si c'est le genou qui est gonflé ou qu'il existe de véritables nodosités aux doigts et à la main, on donne *Sulphur* et ensuite *Calcarea carbonica*.

g. **Fièvre.** — Quand elle est accompagnée d'irritabilité et d'impatience avec dégoût pour les aliments et les boissons, malaise général, disposition au froid ou alternative de frissons et de chaleur, il faut que le malade se mette de suite au lit et prenne *Nux vomica*, deux ou trois doses à trois heures d'intervalle. Chez les enfants, et lorsque le sentiment de chaleur agace le malade et l'agite, il faut donner *Aconit*. Quant à la boisson, on peut faire prendre ou de l'eau froide ou du lait chaud ; on voit alors, en général, la sueur s'établir, et en vingt-quatre heures tout est remis en ordre.

Lorsque ces médicaments ne suffisent pas, il faut choisir entre *Bellad.*, *Chamom.*, *Dulcam.*, *Ignatia*, *Pulsatilla,* en se laissant guider par les indications que l'on trouvera à l'article *Fièvre intermittente.*

Les affections qui naissent sous l'influence d'un refroidissement peuvent présenter encore quelques caractères généraux, importants à consulter pour le choix des médicaments. Si la maladie est de nature inflammatoire, très-douloureuse, il faut choisir entre *Coffea*, *Aconit*, *Chamomilla, Rhus*, *Nux Vomica, Pulsatilla*, *Belladona* ou *Colocynthis ;* quand elle est moins douloureuse, il faut songer à *Dulcamara* et à *Ipeca*. Lorsqu'elle affecte une marche lente, se rapprochant de celle des maladies chroniques, qu'elle revient souvent, et surtout lorsque le malade a fait auparavant abus de mercure : *Carbo veget.* ou *Sulphur* sont indiqués, et après eux *Silicea* ou *Hepar*, que les premiers aient ou non réussi. — Quand les souffrances ont paru à la suite d'un bain, il faut songer à *Nux moschata*, *Antimonium crud.*, *Bryonia* ou *sulphur*, et si l'on n'est consulté que

quelques semaines après l'accident, à *Carbo vegetabilis* et à *Calcarea*.

Si le malade ne peut parvenir à suer, il faut conseiller *Chamomilla*, ou *China*, *Arsenic* ou *Silicea*, même *Hepar Sulphuris*, quand les symptômes l'indiquent.

Lorsqu'au contraire les sueurs sont trop abondantes, *Mercurius* est le premier médicament auquel il faille songer; on donne ensuite, suivant les symptômes, *Phosphori acidum* ou *Carbo vegetab.*, *Sulphur*, *Hepar sulphuris* ou *Sepia*.

Quelques sujets sont très-impressionnables au froid. On diminuera cette fâcheuse disposition en leur faisant boire froid plutôt que chaud, en évitant les liqueurs excitantes et le café; et comme médicament, en leur donnant, suivant les circonstances, *Coffea*, *Belladona*, *Nux moschata*, *Nux vomica*, *China* et *Dulcamara*, puis, mais en espaçant beaucoup les doses, *Silicea*, *Carbo vegetab.*, *Calcarea carb.* On peut, en même temps, faire chaque jour des lotions d'eau froide, sortir chaque jour et par tous les temps, afin de s'accoutumer à l'action de l'air.

Lorsqu'on a grand peur du froid, et que cependant on se sent plus mal dans une chambre chaude, on doit prendre *Apis*; et quand on a un grand désir d'aller à l'air, mais qu'on ne peut le faire sans gagner un rhume de cerveau, il convient de donner *Cepa*.

Ceux qui ne peuvent, malgré ces précautions, s'accoutumer au froid, et auxquels le plus petit courant d'air frais donne un frisson, doivent prendre *Nux vomica* ou *Chamomilla*; *Arsenic*, si l'air froid aggrave toutes les douleurs; enfin, lorsque le refroidissement est local, n'occupant que les mains ou le nez, et qu'on n'a pas en sa possession d'autres ressources, il sera encore possible de se mettre à l'abri, en frottant les parties aussi susceptibles avec de la *teinture de camphre*. Quand les engelures sont déjà formées, il faut recourir aux médicaments que j'indiquerai

plus loin (V. *Engelures*). Si le moindre courant d'air rend malade, et que les médicaments précédents ne suffisent pas, on peut encore guérir avec *Bryonia*, ou *Rhus, Nux moschata*, *Veratrum* ou *Mercurius*, ou, quand ils ne suffisent pas, *Carbo vegetabilis* ou *Calcarea carb.* Si le moindre vent ne peut être supporté, *Carbo vegetab.*, et si ce sont les courants d'air qui paraissent nuisibles, *Bellad.*, *Sulphur, Silicea* ou *Calcarea* doivent être prescrits successivement, en les séparant chacun par des intervalles de cinq à six semaines. Si c'est le froid humide ou les tempêtes qui font souffrir, tandisque la chaleur extérieure soulage ; c'est *Nux moschata*, et *Mercurius* quand la chaleur aggrave les souffrances.

Certaines personnes ne peuvent supporter l'air du soir ; il faut leur donner, suivant les symptômes, un des médicaments précédemment indiqués ou *Sulphur*, ou encore *Carbo vegetab.* Quand l'humidité rend malade, il faut donner *Dulcamara, Nux moschata, Rhus* ou *Veratrum*, et plus tard, *Carb. vegetab.* ou *Calcarea ;* enfin, si la poitrine est l'organe qui souffre sous ces influences, *Dulcamara* ou *Carb. vegetab.*

Les personnes qui souffrent par l'orage doivent prendre *Bryonia* suivie de *Silicea*, ou *Sulphur* donné à chaque tempête. — Ceux qui redoutent les changements de temps prendront *Mercurius*, *Rheum* ou *Rhus*, et si ces médicaments ne suffisent pas, *Sulphur* et ensuite *Silicea.* S'il y a passage du chaud au froid, c'est *Dulcamara* et parfois *Rhus;* si c'est, au contraire, le passage du froid au chaud que l'on redoute, c'est *Carbo vegetab.* ou *Lachesis;* et contre l'effet du temps humide, *Nux moschata.*

Lorsque le refroidissement a été pris *au printemps*, *Veratrum*, *Rhus*, *Carb. vegetab.*, conviennent le plus souvent ; pendant *l'été*, c'est *Bellad.*, *Bryonia*, *Antimon. crud.*, ou *Carbo vegetabilis ;* à *l'automne*, *Veratrum*, *Mercur.*, *Rhus ; l'hiver*, par le froid sec, *Aconit, Bellad.*, *Bryonia*, *Nux vomica, Chamom.*, *Sulphur,* parfois aussi *Ipeca ;* par le

froid humide, *Nux moschata, Dulcamara, Veratrum*, *Carbo vegetabilis*. On doit toujours choisir entre ces médicaments en s'appuyant sur les symptômes accusés par les malades, ce qui est le seul moyen de fixer ses préférences dans les cas douteux.

CHAPITRE III

EXCÈS DE CHALEUR ET DE TRAVAIL ET ÉPUISEMENT.

1° **Maladies causées par un excès de chaleur.** — Lorsque pendant l'été on s'est trouvé soumis à une forte chaleur, et qu'on est tourmenté par la soif, il faut boire un peu de vin généreux, un peu de rhum ou d'eau-de-vie; mais attendre quelque temps avant de prendre de l'eau froide.

Coup de soleil. — Il arrive parfois à ceux qui se trouvent soumis en cette saison à l'ardeur du soleil, soit à cause de leurs travaux, soit, chez les enfants, parce qu'ils se sont laissés entraîner par leurs jeux, d'être tout à coup frappés comme d'apoplexie. Dans ce cas, le sujet se trouble, chancèle un moment et tombe. *Glonoin* [et *Aconit*] sont les médicaments convenables en pareil cas, surtout si les yeux sont fixes, sans expression, vitrés, les pupilles contractées, le pouls à peine sensible, et si rapide qu'on peut à peine le compter, le malade ne pouvant ou ne voulant pas parler, se trouvant tourmenté par des nausées, même par des vomissements, ayant le visage pâle, plombé ou d'un rouge jaunâtre, et couvert d'une sueur froide, le corps froid et la tête brûlante, ce qu'on apprécie surtout en passant la main sur le front. Dans tous les cas où la tête est ainsi brûlante, il faut y appliquer des compresses trempées dans

l'eau froide ; mais il faut se garder de la glace qui est toujours nuisible et de la saignée constamment meurtrière.

Dans quelques cas où après être tombé, le malade éprouve de la chaleur non-seulement à la tête, mais partout le corps, les pupilles étant rétrécies, le teint changeant à chaque instant, le pouls étant large, plein et dur, le moindre mouvement causant de l'anxiété et de l'agitation pendant laquelle le malade porte ses mains à la tête, grince des dents, roule ses yeux dans leurs orbites, il faut donner *Aconit* [à intervalles très-rapprochés, toutes les heures d'abord, puis toutes les deux heures].

Le plus souvent les yeux sont fixes, ou à demi ouverts, ou convulsés, les pupilles larges ou très-petites, ou dissemblables, l'une plus dilatée, l'autre plus contractée; le visage est rouge, la tête brûlante, et aussi parfois tout le corps; les urines et les selles sont expulsées sans que le malade en ait conscience, le pouls est plein et dur, les membres tremblent et se portent convulsivement vers la tête qui se renverse en arrière, le sommeil est pesant. Il faut, quand ces symptômes existent, donner *Belladona* de suite [aussi toutes les heures]; mais si le malade a bu beaucoup d'eau-de-vie, surtout s'il en a pris depuis peu, ce qu'on peut reconnaître aisément à l'odeur de son haleine, il faut choisir *Nux vomica* de préférence.

Il arrive souvent que l'effet de la chaleur s'est fait sentir parce que le sujet s'est exposé au soleil la tête nue, ou parce qu'il s'y est endormi, ou encore parce qu'il a dormi en face d'un poêle trop chaud, l'hiver, en ayant eu l'intention de s'y chauffer les pieds, ce qui arrive aux enfants et aux vieillards ; dans ce cas, il faut donner un des médicaments précédents ou choisir parmi les suivants en tenant compte du caractère de la douleur éprouvée par le malade.

Lorsque la tête semble trop pleine, distendue, sur le point d'éclater, que le malade y éprouve des battements

qui augmentent à la moindre secousse, c'est *Glonoïn*.

Si la douleur se fait sentir principalement au front, la sensation de plénitude étant la même ou se transformant en une sorte de distension, si, quand on se baisse, il semble que tout soit prêt à tomber, ces douleurs augmentant par la marche, en montant et à la moindre impression morale, et étant accompagnées d'une fièvre intense avec soif vive, vomissements et insomnie, il faut donner *Belladona* ou *Bryonia*.

Belladona, quand il a une grande anxiété, de l'agitation, accès d'emportement et de fureur, ou découragement extrême et tendance à s'effrayer, peur de tout ce qui l'entoure, grande propension aux larmes, même au désespoir et aux sanglots.

Bryonia, quand le sujet est à la fois abattu et irritable, qu'il ne peut supporter le contact d'aucun vêtement, qu'il est plus porté à s'agacer et à s'irriter qu'à pleurer et à trembler, et s'il s'inquiète de l'avenir.

Carbo vegetabilis est indiqué quand, à la suite du moindre échauffement, surviennent des battements et de la pesanteur à la tête, une sensation pressive au-dessus des yeux qui deviennent douloureux en fixant les objets.

Lorsque la douleur de plénitude débute et se développe l'été, sous l'influence de la chaleur atmosphérique, ou pour s'être fatigué en étant au soleil, ou par la chaleur du feu, chez les femmes qui repassent le linge, qu'il y ait manque d'appétit, surtout le matin, fièvre intense, soif vive, tremblement des membres, et souvent aussi nausées et vomissements, voire même diarrhée, c'est encore à *Bryonia* qu'il faut recourir.

Diarrhée. — La diarrhée accompagnée de fièvre qui vient l'été, surtout chez ceux qui boivent beaucoup de lait, ce qui leur donne des coliques, cède facilement à *Bryonia*, qu'on est seulement obligé de répéter plusieurs jours de suite.

Les personnes qui ne peuvent supporter la moindre chaleur, ou même se livrer au moindre travail par un temps chaud, surtout si elles sont sujettes à transpirer la nuit, à avoir de la somnolence le jour ou à souffrir de l'estomac ou du ventre, se trouveront bien de *Bryonia*, ou, quand elle ne suffira pas, d'*Antimonium crudum ; Lycopodium* sera souvent préférable chez les femmes.

Nausées. — Les nausées que cause la chaleur cèdent d'ordinaire à un des médicaments précédents, surtout au *Carbo vegetabilis*. S'il reste sans effet, il faut donner *Silicea*.

Par contre, celui qui aura été exposé à un grand froid, et qui en aura éprouvé une sensation d'engourdissement général avec somnolence invincible, sortira rapidement de cet état en respirant soit un morceau de Camphre, soit de l'esprit de Camphre, soit même en croquant quelques petits morceaux de cette substance. Tout danger sera rapidement éloigné par ce moyen. Il sera donc prudent que tous ceux qui devront être longtemps exposés à un froid vif aient ce médicament avec eux.

2° **Maladies causées par la fatigue.** — Ceux qui auront eu à supporter une grande fatigue corporelle feront bien de prendre un bain chaud d'un quart d'heure environ ; et, s'ils éprouvent des douleurs dans les membres, ils feront bien, étant dans le bain, de se frictionner avec une solution alcoolique de savon (esprit de savon). Ce moyen réussira aussi très-bien à ceux qui ressentiront des douleurs de courbature dans le dos et les reins pour être resté couchés sur des lits trop durs ou pour s'être longtemps étendus sur des bancs de bois ou de pierre.

Une longue marche, un travail manuel prolongé, surtout en été, sont les causes habituelles de la fatigue. Lorsque celle-ci est portée au point que le repos ne délasse pas, mais augmente la courbature, il faut prendre

un bain général, comme je viens de l'indiquer; si ce n'est pas possible, il faut au moins prendre un bain de pieds avec addition d'une poignée de gros sel. Une infusion de thé bue bien chaud pourrait aussi avoir sa valeur. Mais si l'on est en hiver, que la fatigue ait été prise par un travail durant lequel on a été exposé au froid, il faut faire usage d'une boisson froide, si l'on doit retourner sous peu au grand air; autrement, quand on peut rester à la maison, il faut faire usage d'une boisson chaude. Les spiritueux doivent être évités, parce qu'ils rendent encore plus impressionnable au froid. Il n'en est pas de même en été, où il faut les préférer, tout en évitant d'en faire excès, parce qu'alors ils augmenteraient la faiblesse au lieu de la diminuer. Se trouve-t-on très-abattu et très-affaibli à la suite de tout travail violent, il faut prendre *Arsenic*. *Rhus* serait préférable si la courbature tenait à ce qu'on a soulevé de lourds fardeaux, surtout si la sueur étant survenue à la suite de cette fatigue, on s'est rafraîchi trop vite en se mettant dans un courant d'air ou en se plongeant dans l'eau. Lorsque la fatigue est telle qu'on se sent sur le point de tomber en syncope, ou même quand on se trouve alors tout à fait mal, il faut recourir à *Veratrum;* s'il y a longtemps qu'on n'ait rien mangé, et que la faiblesse tienne tout autant à l'abstinence qu'à la fatigue, c'est *Coffea;* enfin, dans le cas où la faiblesse serait causée par l'abondance des sueurs, ou si des transpirations nocturnes antérieures avaient préalablement enlevé les forces, il faudrait donner *China*.

Le malade accuse-t-il une sensation de chaleur intense telle, que son haleine lui semble brûlante, le pouls étant fréquent, il faut lui faire prendre *Aconit* ou *Bryonia*. S'il avait l'habitude de sentir le sang se porter à la tête, et qu'à chaque nouvel effort il sentît la tête, la poitrine, ou le visage se congestionner, *Mercurius solubilis* serait indiqué.

Éprouve-t-on une courbature générale, plus marquée sur les parties charnues que sur les autres, il faut donner *Arnica*. Si, à la suite d'une longue course, les pieds enflent et deviennent douloureux, on verse une cuillerée à bouche de teinture d'Arnica dans deux litres d'eau et on lave les pieds avec, on les sèche, on les lave de nouveau, puis on les enveloppe avec la compresse même. Si la peau était écorchée ou qu'il y eût de grosses cloches aux talons ou à la plante des pieds, *Arnica* ne suffirait plus ; aussi, s'il fallait se remettre promptement en route, on serait obligé d'enduire la partie malade de graisse de cerf ou de mouton, de l'envelopper ensuite d'une compresse en toile un peu épaisse et mouillée, et de donner *Cepa* le soir. Il est rare que l'on ne se trouve pas remis dès le lendemain.

Il arrive parfois, surtout aux femmes et aux sujets très-impressionnables, de ne pouvoir, à la suite d'une grande fatigue, supporter le moindre courant d'air frais, en même temps qu'ils se sentent abattus, et qu'ils éprouvent des douleurs partout, mais principalement aux points sur lesquels le corps repose, et dans les tempes. En même temps, le malade est somnolent, ne peut songer à rien ; mais le sommeil ne le repose pas ; quelques-uns même craignent de s'endormir à cause des battements qu'ils ressentent dans la tête. Dans ce cas, *Nux moschata* est très-utile.

Natrum muriaticum serait préférable si la fatigue était telle qu'elle causât une douleur interne et générale ne permettant aucun repos, alors que toutes les parties du corps sont sensibles au moindre attouchement, qu'on ne peut rester ni assis ni debout, et qu'on n'éprouve un léger soulagement qu'en remuant sans cesse, surtout si on ressent, en outre de tous ces symptômes, de violents battements artériels dans le ventre.

Quand on se sent lourd, que toutes les articulations

font mal, soit qu'on veuille les remuer, soit qu'on se tienne en repos, il faut donner *Rhus*, et recourir à *Bryonia* si la douleur se fait sentir dans les reins, et qu'elle augmente par le mouvement. Dans le cas où elle deviendrait telle que tous les mouvements du tronc seraient impossibles, il faudrait donner *Sulphur*.

Lorsqu'il s'agit de sujets auxquels rien ne manque dans la vie, mais que la moindre fatigue, le moindre travail, même la nécessité de parler un peu longtemps, abat et prive de sommeil, il faut donner *Cocculus* et *Apis;* si, après avoir parlé, la fatigue se fait sentir surtout à la gorge. Ce médicament reste-t-il sans effet, il faut lui substituer, d'abord *Veratrum*, une dose toutes les deux heures, et, dans le cas où la guérison ne serait pas complète au bout de vingt-quatre heures, *Calcarea* (que l'on continuera pendant plusieurs jours et à raison de trois cuillerées par jour seulement).

Les personnes qui s'essoufflent rapidement dès qu'elles essayent de courir, et chez lesquelles surviennent alors de la toux, des points de côté et des douleurs dans les membres, seront rapidement soulagées par *Aconit*. Lorsque le point de côté résiste, on remplace l'Aconit par *Arnica*, que l'on ne doit pas continuer pendant plus de douze heures, s'il ne soulage pas, et auquel on fait succéder *Bryonia*. Lorsque le moindre mouvement un peu brusque amène une oppression allant jusqu'à la suffocation, que le malade se croit sur le point d'étouffer et a la poitrine surtout couverte de sueur, il faut donner *Sambucus*. Si ce symptôme résiste, augmentant par une marche précipitée, en courant et en montant, et qu'il s'y joigne de la toux avec expectoration glaireuse, il faut donner *Silicea*. Une sensation de picotement qui se ferait sentir dans tout le ventre au moindre effort et par le mouvement, indiquerait *Apis*, et, si elle revenait après avoir été soulagée par ce premier médicament, *Hepar sulph*.

Beaucoup de personnes souffrent *par le mouvement de la voiture;* il faut leur donner *Cocculus;* si elles éprouvent du mal de tête, surtout après être descendues, *Sepia* leur sera très-utile.

Mal de mer. — *Opium* le fait habituellement cesser; mais il faut recourir quelquefois à *Cocculus* et *Nux vomica.* Tous ces médicaments doivent être souvent répétés. [Le mieux est de prendre à la fois, sur un petit morceau de sucre qu'on laisse fondre dans la bouche, deux ou trois gouttes de la sixième dilution du médicament indiqué. On peut recommencer tous les quarts d'heure d'abord, puis éloigner à mesure que l'amélioration arrive.] Il faut ajouter ici que tout le monde n'est pas impressionné de même par le mouvement d'un vaisseau : les uns souffrent peu, les autres beaucoup, d'autres encore ne ressentent rien. On ne peut donc donner à tous le même médicament. On a recommandé aussi, dans ce cas, l'usage des liqueurs fortes; mais il ne pourrait s'allier avec l'emploi des médicaments. On conseille même l'application sur l'estomac de compresses imbibées de rhum ou d'eau-de-vie. Les médicaments sus-indiqués sont toujours préférables; j'y ajouterai *Sepia* qui sera utile quand il existera du mal de tête avec désir d'acides et de boissons cordiales.

Veilles prolongées. — Elles sont toujours une cause d'affaiblissement auquel il est souvent utile de remédier. Si elles ont amené une faiblesse disproportionnée avec la fatigue qui a été prise, ou s'il s'agit de personnes qui sont restées tout à fait sans dormir, il faut donner *Cocculus* ou *Acid. phosphor.*, une goutte dans huit cuillerées d'eau, une cuillerée de quatre en quatre heures. Si le résultat de la veille est un fort mal de tête, surtout si on a lutté contre le sommeil en prenant du café et des liqueurs fortes, il faut donner *Nux vomica*, surtout si la douleur est venue après qu'on s'est couché sans avoir pu s'endormir. *Ipeca* sera préférable quand il n'aura pas été fait

usage de liqueurs fortes, mais que le malade ne pourra retrouver le sommeil et qu'il ressentira des envies de vomir. Les souffrances s'aggravent-elles le soir pour diminuer le matin, il faut donner *Pulsatilla,* surtout s'il s'agit d'une femme, et qu'elle ne puisse s'endormir que le matin. *Nux vomica* est indiquée lorsque l'effet de la veille a été de porter le sang à la tête, ce qui cause une douleur de pesanteur augmentant par le mouvement des yeux, à l'air libre et par la marche, laquelle la transforme en battements et en secousses, surtout quand il s'agit de personnes à caractère actif et irritable. La tête semble-t-elle vide et légère, ou lourde, sensation qui diminue à l'air libre, augmente en se baissant, la lumière vive étant insupportable et le sujet ayant un caractère doux et apathique, il faut préférer *Pulsatilla.* Si la tête est légère et tremblante, que des chaleurs fugaces montent au visage, qu'un cercle bleu entoure les yeux, que la bouche soit sèche, mais sans soif, qu'il y ait avant le repas des nausées, des renvois, des envies de vomir allant jusqu'à la syncope, un sentiment de plénitude à l'estomac, avec respiration courte, symptômes augmentant à l'air libre, en parlant et après avoir bu du café, surtout quand il s'agit de personnes naturellement tristes, se réveillant souvent en sursaut ou ayant des rêves pénibles, il faut donner *Cocculus. China* convient lorsqu'il y a une grande excitation le soir, un mauvais sommeil avec grande fatigue le matin; et *Arnica,* s'il existe un grand abattement.

S'il y a pesanteur de la tête comme après s'être enivré, pesanteur au front telle qu'on ne peut tenir la tête droite, visage pâle et abattu, frissonnement, envie de vomir, faiblesse et découragement, il faut donner *Nux vomica.*

Pulsatilla convient souvent après une nuit de débauches ; *Nux vom.*; *Lachesis*, *Carbo veget.* sont également parfois utiles. (Voy. *Abus des boissons spiritueuses*).

Travaux sédentaires. — Leur effet le plus fréquent est de causer la constipation et de rendre plus lent l'accomplissement des fonctions digestives. Le premier point est d'obtenir que le malade prenne chaque jour au moins une heure d'exercice au grand air. [C'est aussi à ces sujets que l'on peut recommander la gymnastique et l'équitation.] Puis, s'il y a beaucoup de douleurs dans le ventre, et que le sujet ait l'habitude du café et des liqueurs, il faut lui donner *Nux vomica*. S'il y a aggravation le soir, on attend quatre ou cinq jours, puis on donne *Sulphur,* que l'on peut répéter s'il est nécessaire, en suivant la méthode indiquée pour les maladies chroniques (p. 35). Si les douleurs existent à la tête, *Nux vomica* est encore le médicament à préférer ; il faut souvent le faire suivre de *Belladona* ou de *Pulsatilla.* (Voy. *Douleurs de tête.*) Lorsque ces médicaments restent sans effet et que le moindre travail assidu ramène les douleurs de tête, il faut prendre *Calcarea.* Existe-t-il une sensation d'ivresse et d'obnubilation, il faut donner *Nux vomica*, surtout s'il a été fait abus de liqueurs spiritueuses, *Pulsatilla* si le sujet a un caractère doux et pleureur ; *Nux vomica* convient encore s'il y a des maux de dents, de la toux ou quelque autre souffrance.

Excès. — Ils tiennent le corps et l'âme dans un état de surexcitation continuelle, toujours redoutable. J'indiquerai plus loin les moyens de remédier aux excès de table (chapitre IV), et m'arrêterai seulement ici aux résultats funestes de ceux auxquels les fonctions de la reproduction peuvent donner lieu.

En dehors des médicaments, il faudra recommander d'abord une continence absolue, prescrire en premier lieu *China* [On peut le continuer pendant huit jours (Voy. p. 35)

et le faire suivre d'*Acidum Phosphoricum*, surtout si le malade s'afflige de ses vices. Enfin on choisira entre *China*, *Phosphori Acidum*, *Staphysagria*, *Nux vomica*, *Sulphur*, *Dulcamara*, suivant les symptômes qui prédomineront.

S'agit-il d'un sujet qui se serait adonné longtemps à la masturbation, on donne d'abord *China*, *Staphysagria* ou *Nux vomica*, et, plus tard, *Acidum phosphoricum*, *Sulphur* ou *Calcarea*.

Le rôle du médecin ne doit pas se borner ici au choix du médicament, il faut aussi qu'il use de toute son influence morale pour soutenir et encourager le malheureux qui s'est laissé aller à de si funestes penchants; qu'il l'engage à lutter par le travail et l'abstinence contre les tentations qui l'assiégent, lui accordant un court sommeil, une nourriture modérée, et lui faisant éviter de la manière la plus absolue les excitants, en particulier les liqueurs, le séparant de toutes les relations dangereuses qu'il peut avoir, et éloignant de lui la lecture de ces ouvrages obscènes qui déshonorent la littérature.

Quand il s'agit d'enfants portés au mal par quelque excitation maladive : des dartres, la présence de vers intestinaux, la constitution scrofuleuse, il faut veiller sur eux avec soin et leur donner des médicaments qui seront choisis de préférence parmi *China*, *Mercurius*, *Carbo vegetabilis*, *Nux vomica*, *Pulsatilla*, *Staphysagria*, ou *Antimon. crud.*, *Silicea*, *Platina*, ou encore entre *Calcarea*, *Cocculus* et *Sepia*.

Très-souvent, lorsque *China* et *Carbo vegetabilis* restent sans effet, *Mercurius* guérit; s'il ne suffit pas, il faut donner *Sulphur*. Enfin, on peut administrer, comme intercurrents, *Coffea*, *Opium*, *Aconit*, *Ignatia*, suivant les circonstances.

S'il arrive que les excès aient amené à un état de faiblesse tel que le mariage devienne une cause de souffrance, même en agissant alors avec modération, surtout si la tête s'en-

treprend après chaque rapport, celui-ci étant suivi de faiblesse et de tremblement des jambes, il faut donner *Calcarea*. *Staphysagria* convient mieux quand le sujet éprouve de l'oppression, *Mercurius* et *Carbo vegetabilis*, s'il se plaint d'un sentiment de brûlure dans les organes mêmes, et *Cocculus* quand il y a faiblesse aux jambes, courbature générale, obnubilation, mauvaise humeur et abattement à la suite de chaque repas.

Enfin, les sujets que leurs excès ont affaiblis et rendus très-impressionnables au moindre courant d'air et au froid humide, et qui, pour ce motif, perdent leurs cheveux, et présentent toujours un caractère triste et changeant, devront prendre *Nux moschata*. [Tous ces médicaments doivent être administrés comme il a été dit pour les maladies chroniques, p. 35.]

Affaiblissement par perte d'humeurs. — L'affaiblissement causé par des sueurs abondantes, des purgations souvent répétées, une diarrhée prolongée, un allaitement trop longtemps continué, surtout par des femmes dont le lait coule trop facilement et se perd de lui-même, par des saignées ou d'autres hémorrhagies, cause souvent des souffrances incurables, si on n'administre le plus tôt possible le *China*, médicament qu'il convient de répéter pendant quelque temps. Le *China* suffit d'ordinaire, et c'est seulement par exception qu'on est forcé de donner ensuite *Staphysagria* ou *Sulphur*.

Il arrive parfois qu'à la suite de pertes de sang considérables, le malade perd connaissance ou a des convulsions. Ceci s'observe surtout chez les enfants auxquels on applique des sangsues dont les piqûres ont saigné plus qu'il ne convenait et sans qu'on s'en fût rendu compte. Dans ce cas encore, il faut donner *China* le plus tôt possible. Dès que le malade revient à lui, on lui fait boire un peu d'eau froide, surtout quand il se plaint d'une grande sécheresse de la bouche. La syncope ou la convulsion vient-elle à se re-

produire, on donne une cuillerée de bon vin vieux et on répète le médicament, ce qu'on fait encore au bout d'une demi-heure, s'il est nécessaire. Quand on laisse boire de l'eau, il ne faut jamais en donner que peu à la fois, surtout en commençant, quitte à augmenter peu à peu la quantité si la soif persiste malgré l'amélioration générale.

Si *China* laisse subsister quelques symptômes, il faut donner ensuite *Acidum phosphoricum;* puis, si ce médicament ne suffit pas, donner, au bout d'une huitaine de jours, *Nux vomica*, et enfin *Arsenicum*. [*China* devra être donné comme dans les maladies aiguës, une cuillerée toutes les 3 ou 4 heures d'abord, puis, au bout de 24 ou 36 heures, toutes les 6 heures. Il n'est pas utile de le continuer plus de 3 ou 4 jours. *Acidum phosphoricum* devrait être prescrit à raison de 3 cuillerées chaque jour et continué pendant 4 à 6 jours; enfin il suffira pour *Nux vomica* et *Arsenicum*, de donner une dose le matin et une le soir, en continuant chaque médicament pendant 8 jours.]

CHAPITRE IV

ALIMENTS

Indigestion. — Lorsqu'on a trop mangé, les aliments peuvent nuire par leur quantité et par leur qualité, surtout si on a pris des aliments de trop lourde digestion, et qu'il en résulte un malaise immédiat. On y remédie souvent d'une manière suffisante avec une tasse de café noir. Si cela ne suffit pas, que la tête reste douloureuse, qu'il y ait une sensation de poids au creux de l'estomac, avec oppression, nausées, froid et tremblement, surtout chez les enfants, il faut donner *Pulsatilla*, une cuillerée toutes les

demi-heures jusqu'à ce qu'il survienne des vomissements ou que le malaise disparaisse. Si la céphalalgie, la pression et la pesanteur de l'estomac et les nausées persistent, il faut donner *Chamomilla* après Pulsatille, et trois heures après *Nux vomica*, lorsque Camomille n'a pas soulagé. Il est rare alors que tout ne soit pas fini le lendemain. S'il restait cependant encore des envies de vomir avec ou sans efforts, des renvois d'un goût putride, ou rappelant celui des aliments, il faudrait donner *Antimonium crudum* (une cuillerée toutes les 6 heures); *Bryonia*, si les renvois sont amers; *Nux vomica*, quand ils ont un goût de pourri; *Arnica*, pour les renvois ayant le goût d'œufs gâtés; *Pulsatilla* pour les renvois acides et ceux qui ont un goût de graisse; *arsenic*, s'ils sont acides et âcres à la gorge.

En tout état de cause, il faut mettre le malade à la diète absolue et au repos pendant au moins vingt-quatre heures, lui permettre ensuite quelques potages légers et rien de plus, jusqu'à ce que l'estomac soit bien remis.

Indigestions des enfants. — Elles surviennent facilement chez ceux qui ont une mauvaise nourriture, qu'on bourre de bouillie trop épaisse ou de panade mal cuite, surtout quand on y ajoute l'emploi répété de quelque purgatif: huile de ricin, Rhubarbe, sel de Glauber, ou autres.

Le premier soin qu'il faut avoir est de changer la nourriture du petit malade; après quoi, on remédie aux vomissements avec *Ipecacuanha*, surtout quand la diarrhée existe en même temps; si ce médicament n'arrête pas les accidents, au bout de 12 heures, on passe à *Pulsatilla*. *China* convient lorsque les selles sont mêlées d'aliments non digérés, surtout si le petit malade est déjà miné par une diarrhée antérieure; s'il y a, au contraire, de la constipation en même temps que des vomissements, il faut donner *Nux vomica*.

[Pour éviter ces acccidents, il faut veiller avec beaucoup de sollicitude sur la nourriture de l'enfant. Dans les pre-

miers mois de son existence, le lait de sa mère ou de sa nourrice lui suffit; on peut seulement lui faire prendre de temps à autre un peu d'eau sucrée. Vers le quatrième mois, il est bon d'ajouter un peu de bouillie au lait, bien cuite, faite avec de la farine de froment de premier choix, ou mieux avec de la farine de gruau. On donne d'abord une bouillie par jour, puis deux : une le matin et une autre le soir.

Lorsqu'on arrive ainsi à doubler le potage, il est souvent bien de donner une fois de la bouillie, et une fois une petite panade faite avec de la biscotte bien cuite.

Après le sixième mois, il faut songer à changer encore : on passe au bouillon. D'abord au bouillon de poulet, puis au bouillon de bœuf léger. On fait alors un repas à la bouillie au lait et un autre avec un potage au bouillon.

C'est seulement après le huitième mois qu'on doit permettre une nourriture plus solide, un peu d'œuf à la coque, un peu de jus de viande. A la fin de la première année, il convient de sevrer l'enfant, et alors les aliments doivent être choisis et variés. Les potages au lait et au gras en feront toujours la base; il faudra seulement y ajouter un peu de viande, une fois par jour; mais très-peu de légumes et moins encore de fruits.

Les mets devront être préparés au beurre, jamais à la graisse.

C'est en prenant ces précautions que l'on ménagera l'estomac des enfants, condition utile pour le présent et pour l'avenir.]

Les aliments, ai-je dit, nuisent surtout par leurs qualités.

Aliments contenant de la graisse. — L'indigestion causée par des *aliments gras :* viande de porc, pâtisserie, beurre rance, est guérie par *Pulsatilla* à laquelle doit parfois succéder *Carbo vegetabilis*.

Celle qui a été produite par de la *pâtisserie chaude*, par

du pain chaud ou trop tendre, et qui se traduit par une sensation de gonflement de l'estomac, tel que cet organe semble devoir éclater, le malade ayant de l'oppression et gémissant sans cesse, réclame *Belladona*.

L'indigestion produite par les autres aliments et caractérisée par des renvois ayant le goût de ce qui a été mangé, avec nausées, efforts de vomissements, est arrêtée par *Antimonium crudum* ou *Pulsatilla*, médicaments qu'il faut parfois alterner.

Fruits. — Si le mal a été causé par les *fruits*, il faut donner *Pulsatilla* ou *Arsenicum : Pulsatilla*, s'il y a nausées et renvois ; *Arsenic*, lorsque des vomissements aigres soulagent ; *Pulsatilla,* quand la bouche est sèche sans soif ; *Arsenic*, si la soif est ardente et continuelle ; *Pulsatilla*, si le malade est buveur de bière ; *Arsenic*, s'il fait abus d'eau-de-vie ; *Pulsatilla*, chez les enfants d'un caractère doux, pleureur, obéissant, craintif, surtout vis-à-vis des personnes étrangères ; *Arsenic*, chez ceux qui ont un caractère opiniâtre, emporté, colère et qui craignent la solitude ; s'ils veulent avoir beaucoup de choses à la fois, c'est *Pulsatilla;* s'ils ne veulent rien donner, et s'ils ne veulent pas qu'on les regarde, c'est *Arsenic*. (Voy. *Diarrhée.*)

La *viande* et les *poissons gâtés* sont aussi d'une funeste influence sur l'estomac. Le meilleur moyen de parer à leurs effets est d'administrer le plus tôt possible un peu de poudre de charbon mêlée à de l'eau-de-vie. Si les souffrances persistent, on peut donner (24 ou 36 heures après) *China,* et ensuite *Pulsatilla*, s'il y a encore des renvois putrides et un goût semblable dans la bouche.

Aliments trop salés. — Il faut prescrire *Carbo vegetabilis* et *Arsenic*, s'il a été fait abus du sel en nature. On pourrait aussi, en pareil cas, faire respirer de l'esprit de nitre dulcifié (*nitri spiritus dulcis*).

Légumes. — *Bryonia* remédie aux mauvais effets des *choux*, surtout de la *choucroûte*.

Causticum, aux souffrances causées par des aliments trop chauds ou des boissons brûlantes.

Je parlerai plus loin (1) des effets produits par le *vieux fromage* et les viandes de porc gâtées ou provenant d'animaux malades.

Effets généraux des aliments de mauvaise qualité. — Quelle que soit l'influence sous laquelle s'est produit le dérangement de l'estomac, il en résulte souvent des symptômes locaux ou éloignés, qui font eux-mêmes varier le médicament. On doit ranger parmi ces troubles habituels :

1° *La* **fièvre** composée de froid et de frissons qui durent autant que les douleurs d'estomac, que celles-ci soient accompagnés de diarrhée ou de constipation. Lorsque le sujet qui éprouve ces symptômes est d'un caractère vif et emporté, il faut donner *Bryonia*, et *Capsicum* à ceux dont le caractère est phlegmatique, maladroit et disposé à prendre tout en mal. Lorsque la fièvre vient tous les deux jours seulement, *Antimonium crudum* est indiqué, ou *Ipeca ;* ce dernier médicament convient aussi quand elle vient tous les jours. Il faut faire prendre 4 doses d'*Ipeca*, 3e trituration, le jour de l'intermittence, et 2 le jour de l'accès, en ayant le soin de ne rien donner pendant les périodes de froid et de chaleur, mais seulement quand la sueur est établie. On termine ce traitement en donnant 6 globules de *Nux vomica*, 30, au septième jour de la maladie. Il ne faut manger aucun fruit tant que la fièvre existe.

2° **Insomnie.** — Causée par une surcharge de l'estomac, elle cède à *Coffea*, surtout chez les enfants, ou à *Pulsatilla*. Si elle est venue justement parce qu'on a bu du café, c'est *Nux vomica*. Si elle est venue parce qu'on a trop mangé le soir, il faut tâcher d'aider à la digestion en buvant de l'eau sucrée froide ou même de l'eau pure, si le sucre donne de l'acidité à l'estomac.

(1) Voyez *Empoisonnements*.

3° **Cauchemars.** — On les évite en ne mangeant pas trop le soir. Quand ils ne sont pas accompagnés de fièvre, il n'y a pas à s'en préoccuper autrement que pour modifier son régime. S'ils persistent, on leur oppose quelqu'un des médicaments dont je parlerai plus loin (Voy. *Cauchemar*).

4° **Éruptions de la peau.** — Celles qui surviennent par surcharge de l'estomac, s'accompagnant de frissonnement et de mauvaise humeur, cèdent d'ordinaire à *Pulsatilla ;* et à *Ipeca*, quand il y a en même temps des nausées et de l'oppression. *Bryonia* viendrait ensuite dans le cas d'insuccès de l'Ipeca (comparez avec empoisonnements par de mauvais aliments et éruptions).

5° **Les maux de tête.** — Quand ils sont caractérisés par une sensation de plénitude telle qu'il semble que le crâne va éclater, et qu'il y a des nausées, il faut donner *Ipeca :* s'il y a douleur pressive, chaleur au cerveau, aggravation en lisant et en marchant, renvois putrides après le repas, c'est *Arnica ;* et *Aconit*, quand il s'agit de battements et d'élancements dans la tête, augmentés en parlant et accompagnés de nausées. *Antimonium crud* répond aux symptômes suivants : mal de tête sourd et général, qui augmente en montant les escaliers et en fumant, avec perte de l'appétit, goût amer, renvois, nausées et envies de vomir ; *Bryonia* quand la douleur est brûlante, pressive et distensive, lorsqu'il semble, en se baissant, que le cerveau va sortir par le front, et quand cette douleur devient déchirante et lancinante par la marche, ou encore quand elle se compose d'une sorte de ballottement, comme s'il y avait de l'eau dans le crâne, s'aggravant le matin et étant alors accompagnée de frissons. Si la douleur est déchirante et pulsative, plus forte le soir après s'être couché, ou quand elle n'occupe qu'une moitié de la tête, le goût de la bouche étant putride ou terreux, sans soif, il faut prescrire *Pulsatilla*. Enfin, *Carbo vegetabilis* serait indiqué par : pesanteur de la tête, sensibilité du cuir chevelu, tremblement des mâchoires

goût salé de la bouche, crampes d'estomac ; surtout si le malade a fait autrefois abus de mercure (comparez avec l'article : *Maux de tête*).

6° **Vomissements.** — Ils sont arrêtés par *Ipeca*, quand la langue est chargée ; par *Tart. emeticus*, si elle est nette ; s'ils viennent pour avoir trop mangé de pain et qu'il y ait pression au creux de l'estomac, c'est *Bryonia*, et *Pulsatilla*, quand on a trop mangé de toutes choses, que les aliments prennent un goût amer tandis qu'on les mâche, et que le vomissement est suivi d'une sensation de brûlure dans la gorge. Enfin, s'il y a beaucoup de renvois bruyants, chaleur au visage et battements de cœur, *Sepia* est indiquée.

7° **Crampes d'estomac.** — Elles seront combattues par des médicaments en rapport avec la nature de l'aliment qui les a produites (voir plus haut) ; s'ils ne suffisent pas, il faudra recourir à quelques-uns de ceux qui seront indiqués plus loin (voir *Maladies de l'estomac*).

8° **Flatuosités.** — Lorsqu'elles distendent le ventre et gênent la respiration, surtout quand elles se développent après avoir fait usage de boissons gazeuses, de choux, de choucroûte ou de quelques autres aliments flatulents, *Bryonia* les fait promptement cesser. *China* convient mieux quand il a été fait usage de bière trop nouvellement fabriquée ; surtout si le ventre est tendu, douloureux, sensible à la pression surtout autour du nombril, s'il y a expulsion de flatuosités intestinales fétides, et qu'on soit pris de frissonnement chaque fois que l'on boit. *Nux vomica* convient mieux quand on éprouve de la pression au creux de l'estomac aussitôt après avoir bu, ce qui gêne la respiration et fait croire que les vêtements sont trop serrés autour de la taille, au niveau de la ceinture, et qu'on éprouve dans le ventre un poids comme par une pierre. *Pulsatilla* sera préférée quand les souffrances seront venues après avoir fait usage d'aliments trop gras ou pour avoir bu trop d'eau, si les vents roulent beaucoup et

bruyamment dans les intestins, que le ventre soit dur et tendu, qu'il y ait aggravation le soir, et que les gaz semblent remonter jusque dans la poitrine et y déterminer des douleurs aiguës, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, douleurs plus fortes au niveau des dernières côtes et à la région du cœur. *Phosphorus* conviendra lorsque ces souffrances existeront sans gonflement apparent du ventre, pourvu que le malade soit anxieux et très-agité. Enfin, il y a des personnes qui sont habituellement tourmentées par les gaz et se trouvent forcées de les expulser en grande quantité ; on remédiera à cette infirmité avec *Carbo vegetabilis*.

9° **Tranchées.** — Celles qui surviennent par surcharge de l'estomac, après un repas trop copieux, sont souvent arrêtées par une tasse de café noir ; quand ce moyen ne suffit pas, il faut donner *Pulsatilla* ou *Colocynthis*. *Cepa* serait utile si les tranchées étaient venues après avoir mangé des cornichons ou de la salade, et *Ipeca* si à la douleur ainsi causée par des acides, se joignait la diarrhée.

10° **Diarrhée.** — Celle qui est due à une mauvaise digestion cède d'ordinaire à *Pulsatilla*. On pourra, chez les enfants, donner *Ipeca* quand il y aura en même temps des tranchées et des vomissements ; *Coffea*, s'ils ont de l'insomnie, et qu'ils soient très-surexcités. Si les tranchées semblent partir du bas-ventre et remonter vers l'estomac, et que chaque selle soit suivie d'une grande faiblesse, c'est *Nux vomica* qu'il faut donner. La diarrhée causée par les fruits et composée de matières glaireuses avec coliques légères, mais sensibilité extérieure du ventre, réclame *Pulsatilla*, et *Arsenic* lorsque les selles sont aqueuses, de très-mauvaise odeur et accompagnées de douleurs vives et d'une forte sensation de chaleur dans les intestins. *Arsenic* est encore indiqué quand les selles et les douleurs viennent surtout depuis minuit jusqu'au matin ; tandis que *Pulsatilla* convient mieux quand elles ne viennent que le matin.

CHAPITRE V

BOISSONS.

Eau. — Dans l'état de santé, tout le monde doit pouvoir boire un verre d'eau sans inconvénient. S'il n'en est pas ainsi, c'est que l'estomac est malade; dans ce cas il faut faire usage de quelques-uns des médicaments suivants:

Cocculus si la tête est vague, qu'il y ait des nausées et un sentiment de chaleur générale; *Aconit*, quand il y a toux et mal de tête; *Arsenic*, toux, vomissements et froid de tout le corps; *China*, mauvais goût dans la bouche, comme si l'eau était corrompue, sensation de froid dans le ventre, coliques et frissons; *Pulsatilla*, nausées et coliques, et *Rhus* ensuite, quand *Pulsatilla* a échoué; *Ignatia*, quand il y a des hoquets; *Ferrum*, si l'eau cause une sensation de lourdeur à l'estomac; *Nux vomica*, lorsque le ventre est très-tendu, comme par des flatuosités, qu'il y a une sensation de froid au cœur, de l'oppression et du frisson; *Capsicum*, lorsqu'il y a de la diarrhée avec ténesme; *Veratrum*, s'il existe des douleurs de poitrine et des frissons. — Quand il survient des douleurs de dents après avoir bu de l'eau, il faut prendre *Bryonia*, *Mercurius* ou *Staphysagria*, suivant les symptômes; *Mercurius* et *Sulfur* conviennent lorsque les dents sont sensibles sans être réellement douloureuses.

Eau trop froide. — Il y a des personnes qui, à force de boire de l'eau froide, se sont réellement glacé l'estomac, de sorte qu'elles ne peuvent plus rien supporter. Un bon moyen de remédier à cet état est de mettre deux gouttes d'acide sulfurique pur dans un verre d'eau, de bien agiter le mélange et d'en prendre une cuillerée à thé tous les matins à

jeun. Il est rare qu'au bout de quelques jours, l'estomac ne soit pas en état de supporter de nouveau l'eau pure à une température modérée; *Nux vomica*, *Staphysagria*, *Calcarea* seraient les médicaments dont il faudrait faire usage ensuite, si l'acide sulfurique ne suffisait pas.

Quelques personnes se donnent des douleurs d'estomac seulement pour avoir bu trop vite; *Silicea* les fait cesser rapidement.

Eau glacée. — L'usage de l'eau très-froide, surtout de l'*eau glacée*, le corps étant en sueur, cause souvent de graves accidents. Tantôt le sang se porte à la tête avec violence, ce qui amène un état congestif caractérisé par des convulsions des muscles du visage, des vertiges, des évanouissements; il faut alors donner *Opium* ou *Glonoin* [Aconit sera aussi souvent utile]. Si le visage est pâle, qu'il y ait des efforts de vomissements, le sujet étant absolument sans force, il faut lui faire respirer de l'esprit de camphre. Quant aux suites éloignées de cette imprudence, on les combat avec *Glonoin* ou *Belladona* quand elles se composent de douleurs de tête et d'afflux de sang au cerveau ; avec *Bryonia*, quand les douleurs sont vives et lancinantes; avec *Carbo vegetabilis* et *Arsenic*, s'il existe de la fièvre et des douleurs d'estomac.

L'usage prolongé de l'*eau glacée*, pendant l'été, cause aussi des troubles de plus longue durée, le malade se sent très-faible, n'a aucun appétit ; tous les aliments lui semblent lourds et amènent des renvois souvent acides ; l'estomac est douloureux à la pression, il est, ainsi que le ventre, distendu par une grande quantité de gaz qui gênent beaucoup ; toutes ces douleurs ont souvent pour caractère particulier de s'aggraver au grand air; *Carbo vegetabilis* les fait rapidement cesser.

Glace. — Quelques personnes, des enfants même, ne se bornent pas à boire de l'eau glacée, elles avalent de petits morceaux de glace. Il résulte de cette habitude de

fortes douleurs d'estomac, que l'on calmera avec *Arsenicum* ou *Pulsatilla.*

Arsenic répond aux symptômes suivants : violente douleur pressive à l'estomac, douleur brûlante qui paraît circonscrite à un petit point, ou sensation de brûlure occupant toute la surface de l'estomac, le ventre, et accompagnée d'anxiété et d'agitation ; le visage exprimant au dernier point cette anxiété ; langue sèche, soif vive obligeant à boire souvent, goût salé de tous les aliments, nausées après avoir bu ou par le mouvement ; ces nausées allant parfois jusqu'au vomissement, mais au vomissement bilieux.

Pulsatilla sera indiquée par les caractères suivants : à l'estomac une douleur plutôt crampoïde que pressive, s'aggravant après le repas, et souvent accompagnée de vomissement des aliments ; langue couverte d'un enduit blanchâtre muqueux, goût herbacé de la bouche, absence de soif, nausées après avoir mangé et après avoir bu, plus fortes l'après-midi et le soir, avec renvois acides ou ayant le goût des aliments ; visage plutôt triste qu'anxieux.

Les mêmes médicaments conviendraient encore si le trouble des fonctions digestives était survenu après l'usage de *fruits* ou de *quelque autre aliment* qui aurait été trop refroidi.

Lait. — Il est généralement bien supporté par les sujets dont l'estomac est sain ; s'il cause quelque souffrance, il faut les attribuer au mauvais état des fonctions digestives et y remédier. On y parviendra avec *Nux vomica*, lorsque son usage sera suivi d'acidité et de constipation ; avec *Bryonia* ou *Lycopodium*, s'il existe, au contraire, des coliques et de la diarrhée ; avec *Sulphur*, s'il produit des renvois et des vomissements glaireux, et que les deux premiers médicaments n'aient pas suffi ; enfin, si, malgré tout, les nausées persistaient, il faudrait donner *Calcarea* après *Sulphur*.

Bière. — Lorsque la bière cause des troubles digestifs,

il faut commencer par la supprimer, surtout ne point faire usage de ces bières fortes, qui doivent généralement leur goût amer à certaines substances plus ou moins vénéneuses. Mais si la bière est de bonne qualité et qu'on ne puisse pas se dispenser d'en boire, il faut en corriger les effets. Dans ce cas, *Rhus* fera que son action sera moins vivement ressentie vers la tête ; s'il ne suffit pas à corriger cette action de la bière sur le cerveau, il faudra donner ensuite *Belladona*. La bière cause-t-elle des vomissements, on les arrêtera avec *Ferrum ;* des nausées, avec *Arsenic ;* des coliques, avec *Colocynthis*. Si après avoir bu de la bière le soir, on se trouve pris, le lendemain matin, au réveil, de douleurs de tête qui durent après qu'on s'est levé, cela prouve que cette boisson ne convient pas, et il faut s'en abstenir.

La BIÈRE AIGRE cause aussi des souffrances, en particulier une douleur pressive à l'estomac, des nausées, des efforts de vomissements, même des vomissements de glaire ou de sang; il faut alors donner *Aconit*. Si l'effet produit par cette bière se compose de vomissements aigres, avec sensation de brûlure à la gorge, tranchées et diarrhée, *Hepar sulf.* doit être préféré à l'Aconit. *Arsenic* serait indiqué en pareil cas par les symptômes suivants : vomissements des aliments, brûlure dans l'estomac et le ventre, tranchées avec sentiment de froid général, anxiété et soif. Enfin, *Carbo vegetabilis* conviendrait mieux encore dans le cas d'une grande faiblesse jointe à une impressionnabilité extrême au froid et à la chaleur, et aussi au temps humide ou au temps sec.

Vin. — Il agit aussi tantôt parce qu'il a été pris en trop grande quantité, tantôt parce qu'il était de mauvaise qualité.

Ivresse. — Pris avec excès, il cause l'*ivresse*.

Le moyen essentiel pour y remédier, est de laisser dormir celui qui s'est mis dans ce triste état. S'il tarde beau-

coup à revenir à lui, on peut employer l'eau froide à l'extérieur. On lui arrose le visage ; ou bien on lui applique sur le ventre, et mieux encore à la nuque, de larges compresses trempées dans l'eau aussi froide que possible.

Si le malade vomit, il faut lui faire prendre du café noir ; si son ivresse a été causée par la bière, il faut lui donner une infusion de thé vert mêlée de lait. On pourrait se bien trouver de lui faire mâcher un morceau d'amande amère, si elle était produite par le vin. Enfin on remédie à l'ivresse causée par l'eau-de-vie, en faisant boire un peu d'eau salée, ou en introduisant dans la bouche un petit morceau d'ail.

Mais il arrive quelquefois que des symptômes graves surviennent ; il faut alors recourir aux médicaments. S'il arrive alors que l'ivrogne ait le visage d'un rouge foncé, les yeux fixes, un tremblement général, des convulsions des muscles du visage, ou un spasme tel qu'on ne peut lui écarter les mâchoires, il faut lui envelopper la tête, le front et la nuque de compresses trempées dans l'eau froide, et donner *Opium*, en répétant la dose tous les quarts d'heure, jusqu'à ce qu'il y ait amélioration, c'est-à-dire détente de tous les muscles. Après *Opium*, on donne *Aconit* ou *Belladona*, s'il reste encore quelques symptômes.

C'est surtout dans ces cas, où l'on ne peut ouvrir la bouche du malade pour lui faire avaler le médicament, qu'on doit adopter l'*Olfaction*. On prépare alors le médicament comme il a été dit plus haut, et on le passe à plusieurs reprises sous les narines. Dès que les muscles se relâchent et que la bouche peut s'ouvrir, on donne le médicament à l'intérieur, soit en faisant tomber quelques gouttes de teinture sur la langue, ou en y déposant des globules, lorsque le malade n'a pas assez de connaissance pour avaler, soit en administrant le médicament dissous dans l'eau et par cuillerée, dès qu'il avale de lui-même.

Ivresse des enfants. — Il arrive parfois que des per-

sonnes inconsidérées ne craignent pas de griser un enfant, soit avec du vin, soit avec de l'eau-de-vie. Alors les accidents sont graves. Il faut commencer par envelopper la tête de linges humides et froids, puis on fait boire quelques cuillerées d'eau chaude dans laquelle on a mis une amande amère. Si ces moyens n'amenaient pas un bon sommeil, indice d'une guérison prochaine, il faudrait donner *Nux vomica*. Si le petit malade tombe dans un sommeil profond accompagné de ronflement, le visage étant rouge, le front brûlant et couvert de sueur, il faut faire prendre *Opium*. Lorsqu'au contraire l'enfant est surexcité, d'une gaieté exagérée qui l'empêche de trouver le sommeil, on doit lui donner *Coffea*. *Aconit* viendrait ensuite, dans le cas où la fièvre s'allumerait, et si elle ne cessait pas sous l'influence de ce médicament, on le remplacerait, au bout de 2 heures par *Belladona*. S'il survenait des convulsions, il faudrait d'abord donner *Opium*, puis *Nux vomica*, si *Opium* échouait, et *Chamomilla* après *Nux*, si celui-ci n'était pas suffisant.

Ivresse des femmes en couches. — Il y a des femmes en couches qui, d'elles-mêmes ou sur l'avis de sages-femmes imprudentes, prennent des boissons spiritueuses pour se procurer du sommeil et endormir leur nourrisson. Il faut se hâter de les faire renoncer à cette funeste habitude et leur donner quelqu'une des substances dont je viens de parler.

Ivresse accidentelle. — En dehors des ivrognes par habitude, il y a ceux qui se laissent aller, une fois par hasard, à faire un excès de boissons. Ceux-ci en souffrent beaucoup plus que les premiers. *Nux vomica* effacera toujours les mauvais effets de leur débauche ; ils devront seulement continuer parfois l'usage de ce médicament pendant deux ou trois jours, à raison de quatre à six cuillerées par jour.

Traitement préventif de l'ivresse. — Le médecin doit

non-seulement faire tous ses efforts pour faire cesser, chez l'ivrogne, les symptômes que ses excès ont pu produire, il doit aussi déployer toute son influence pour amener la cessation de ce triste penchant. C'est alors qu'il doit faire appel à tous les sentiments élevés, remuer les fibres les plus délicates de la conscience.

Il trouvera parfois alors des sujets dociles et repentants, qui emploieront toute leur force morale à vaincre le penchant qui les entraîne, et auxquels il conviendra de venir en aide. Pour cela, on devra joindre aux conseils l'emploi de quelques médicaments destinés à modifier la sensibilité spéciale qu'une habitude vicieuse a développée dans l'estomac.

On atteindra ce but avec des médicaments, parmi lesquels j'indiquerai, en premier lieu, *Sulphur*, dont on fera prendre une dose tous les matins pendant sept jours. Lorsque le désir physique doit se faire de nouveau sentir, c'est presque toujours une ou deux semaines après que la dernière dose de soufre a été prise, on donne, le soir, une dose de *Nux vomica*, et deux ou trois jours après une nouvelle dose de *Sulphur ;* on accorde au malade un repos de huit jours et on recommence les mêmes agents administrés de la même manière. Quand ils ne suffisent pas, on les remplace par *Arsenic*, et si ce médicament ne réussit pas complétement, on revient à *Nux vomica* suivie, au bout de quatre jours, d'une nouvelle quantité d'*Arsenic.*

Traitement lacté. — Le plus souvent ces médicaments réussissent ; s'ils échouent, il faut songer à d'autres moyens ; c'est alors que le traitement lacté du docteur de Bœnninghausen peut trouver sa place.

Ce maître commençait par donner plusieurs doses d'*Opium*, répétées de jour en jour, puis il prescrivait une alimentation essentiellement composée de lait. Celui-ci pouvait être pris de plusieurs manières : en soupe, avec du café ou du thé ; Bœnninghausen ne laissait rien boire ni

manger qui ne contînt du lait. Il avait observé qu'en continuant ainsi pendant plusieurs semaines, le malade arrivait à une telle répugnance pour le vin et les liqueurs qu'il y renonçait sans peine à tout jamais.

Du reste, Bœnninghausen employait concurremment des médicaments. S'il se manifestait une répugnance extrême pour le lait, notre confrère donnait *Opium* ou *Ignatia*. Ces médicaments restaient-ils sans résultat, il les remplaçait par *Arnica*, *Belladona*, *Cina*, *Rheum*, suivant les symptômes accessoires présentés par le sujet. Si à cette répugnance se joignaient de véritables douleurs d'estomac, il essayait de les faire préciser et donnait *Sulphur* ou *Sepia*, et puis, après, *Calcarea* ou *Silicea*. Quand la diarrhée se manifestait, ou au moins lorsque les selles devenaient molles, il choisissait entre *Pulsatilla*, *Bryonia*, *Tartarus emeticus*, *Carbo vegetabilis* ou *Phosphorus ;* quand il s'agissait de constipation, c'était *Nux vomica*.

Quant aux souffrances causées par le lait lui-même, alors que la répugnance a cessé et que le malade le boit avec plaisir, on y remédie avec *Natrum muriat.*, *Arsenicum*, *Rhus*, *Calcarea*, *Silicea*, *Nux vomica*, *Bryonia ;* ou encore avec *Lycopodium* quand il y a coliques et constipation, *Nitri acidum*, si, au contraire, les selles sont molles ; après ce médicament, il faudra songer à *Chamomilla*, *China* et *Lachesis*. Si les douleurs viennent peu après le réveil, il faudra donner *Kali carbon.* ou *Lycopodium ; Nux moschata*, si elles se font sentir à la tête ; *Sambucus*, quand elles occupent la poitrine, et *Cuprum* si elles sont fixées sur le ventre.

Vins de mauvaise qualité. — Le vin nuit par ses mauvaises qualités, même s'il est pris en quantité minime. Le mauvais *vin aigre*, par exemple, cause des nausées et des douleurs d'estomac auxquelles on remédie avec *Antimonium crudum ;* le *vin soufré* n'est pas moins dangereux, on pallie ses effets avec *Pulsatilla*.

Boissons spiritueuses. — Il arrive souvent qu'après avoir fait quelque excès de boisson la veille au soir, ou même après avoir bu le matin, à jeun, quelques verres de vin, surtout des liqueurs, on se sent mal à l'aise; la tête est pesante, vertigineuse, le visage devient pâle et abattu, les yeux sont sensibles à la lumière, la bouche est sèche, âpre, il y a des nausées, des douleurs à l'épigastre, de l'enrouement, une forte chaleur au creux des mains avec courbature de tous les membres, faiblesse, somnolence, frissonnement, irritabilité extrême, saignement du nez et crampes à l'estomac. *Carbo vegetabilis* et *Nux vomica* font cesser promptement tous ces symptômes.

On prend *Carbo vegetabilis*, quand il y a : battements dans la tête et pression au-dessus des yeux, sensations qui sont soulagées par l'air vif et frais; lorsque, au contraire, les douleurs augmentent sous cette influence, et occupent surtout les tempes, il faut donner *Nux moschata;* si elles n'occupent que la moitié de la tête, et qu'il semble qu'un clou soit enfoncé sur le point douloureux, qu'il y ait aggravation par le mouvement, en marchant, à l'air libre, en se baissant et par un travail intellectuel, il faut prescrire *Nux vomica;* si les nausées se font sentir, il convient de donner *Carbo vegetabilis. Nux vomica* doit être choisie encore, quand il y a tendance aux vomissements; *Carbo vegetabilis*, si les selles sont liquides et de couleur claire ; quand elles sont en diarrhée, muqueuses et accompagnées d'épreintes pénibles, c'est *Nux vomica ;* ce dernier médicament convient encore quand il y a vertiges, rougeur et sensibilité des yeux à la lumière, accumulation de pus dans les angles des paupières, petite toux sèche.

Si *Nux vomica* ne fait pas cesser le mal de tête en quelques heures, il faut donner ensuite *Coffea;* de plus, si les nausées ne cessent pas après les médicaments que je viens d'indiquer, que l'estomac reste douloureux et la langue chargée, il faut faire prendre *Antimon. crudum.*

Effets chroniques des boissons spiritueuses. — L'usage habituel des liqueurs fortes amène souvent des maux chroniques ; par exemple des douleurs habituelles à la tête qui semble pleine et pesante, des crampes à l'estomac, des digestions difficiles, de la constipation, des douleurs à l'anus causées par des hémorrhoïdes, des douleurs au bas des reins dues à la même cause, une éruption sèche et rouge sur le ventre où elle cause de la cuisson et un prurit violent. *Nux vomica* répond très-bien à tous ces symptômes ; il faut en prendre une dose tous les soirs et s'abstenir de café, de vin et de spiritueux tant que l'on fait usage de ce médicament. On prend ensuite *Carbo vegetabilis* si ces douleurs persistent, s'aggravant le matin et au grand air ; et *Lachesis* lorsqu'elles sont plus fortes après qu'on a dormi, dans l'après-midi et par un temps chaud.

Il y a aussi des maux de tête chroniques, qui tiennent à une tout autre cause que l'abus des boissons fortes, mais s'aggravent dès que l'on fait usage de la moindre liqueur, et rendent alors tout travail intellectuel impossible, empêchent de penser, même de lire ou d'écrire. Lorsqu'il en est ainsi chez des personnes corpulentes, à visage rubicond, il faut donner *Calcarea carbon.*, et *Silicea* quand il s'agit d'une personne maigre. Lorsque ces médicaments ont soulagé, il faut attendre le retour des symptômes pour répéter la dose. *Lachesis* se montrera aussi très-utile en pareille circonstance.

Il suffit à certaines personnes de boire une très-petite quantité de vin pour devenir excitables, tremblantes, de mauvaise humeur, de sorte que tout leur devient insupportable, et pour ressentir une chaleur sèche et pénible ; *Coffea* les calmera toujours rapidement.

Delirium tremens. — Les ivrognes sont très-exposés à une maladie qu'on appelle *Delirium tremens*, et qui se compose d'accès pendant lesquels le malade croit voir des personnes étrangères, des choses ou des animaux effrayants,

ou encore entendre des voix qui l'appellent ou des gens avec lesquels il se dispute, après quoi il est pris de convulsions, crie et tombe. Il faut autant que possible porter secours à ces malheureux. Dans les cas graves, on leur donne *Opium* que l'on répète toutes les heures ; quand il n'y a pas un mieux sensible au bout de 24 heures, on passe à *Nux vomica*, une dose toutes les 2 heures, et on revient à *Opium* si les accès reparaissent. On peut en même temps employer l'eau froide à l'extérieur. Lorsque la maladie peut être reconnue et attaquée dès sa première apparition, *Arsenic* sera toujours curatif. S'il n'a pas guéri en 2 ou 3 jours, on le remplacera par *Calcarea carb.*, donné matin et soir. En même temps, on fera boire tous les jours quelques verres d'eau froide ou d'une bière légère, si le malade en a l'habitude et le désir.

Dans les cas légers, lorsque le malade est seulement effrayé par des visions d'animaux, ou de feu, qu'il est anxieux et veut s'enfuir, on peut donner *Belladona*, une cuillerée d'heure en heure, ou alterner *Belladona* et *Aconit*, les donnant aussi d'heure en heure ; et le lendemain matin, on fait prendre *Calcarea*.

Lorsque *Belladona* ne suffit pas à arrêter l'accès, qu'il survient du spasme à la gorge, les accès venant après-midi ou au réveil, les malades parlant beaucoup, tantôt d'une chose, tantôt d'une autre, ne voulant supporter ni chemise, ni cravate autour de leur cou et faisant des efforts incessants pour s'en débarrasser, *Lachesis* réussit toujours. Enfin *Veratrum* conviendra parfaitement si le visage est couvert d'une sueur froide, que l'anxiété soit extrême, que le malade veuille s'enfuir poursuivi par des visions diaboliques.

Effets du café. — Les personnes qui boivent du café sans en avoir l'habitude, celles qui en prennent trop souvent et le font trop fort, voient souvent survenir des accidents auxquels il importe de remédier.

Je signalerai particulièrement :

1° **L'insomnie**, avec battements de cœur, grande irritabilité nerveuse et crampes à l'estomac : *Nux vomica* les fait promptement cesser.

2° **Le mal de tête** qui se caractérise tantôt par une douleur perforante comme celle que produirait un clou enfoncé dans le cerveau, une douleur de distension ou seulement une sensation de pesanteur. Dans tous les cas, il faut donner *Nux vomica* ou *Ignatiā; Ignatia* lorsque la douleur diminue quand on se baisse, ou s'il s'agit de battements dans la tête, le sujet étant d'un caractère inconstant et indécis ; *Nux vomica*, si le sujet est d'un caractère vif et naturellement irritable, qu'il y ait aggravation de douleurs en se baissant et en marchant, beaucoup de vertiges, et que la tête soit vague et confuse. Enfin, *Nux vomica* fera cesser les douleurs qui occuperont seulement la moitié de la tête, et *Chamomilla* celles qui seront accompagnées de pleurs, de cris et d'une grande impressionnabilité.

3° **Le mal de dents**. — Quand il se montre presque aussitôt après que le café a été bu, il faut donner *Chamomilla*, qui réussit d'ordinaire même chez ceux qui ont l'habitude de cette infusion. Mais quand il s'agit de sujets qui n'en prennent pas ordinairement, il faut administrer d'abord *Coffea*, puis *Chamomilla* ou *Nux vomica.*

4° **Les crampes d'estomac**. — Celles qui sont aggravées par l'usage du café cèdent à *Nux vomica* ou à *Cocculus;* celles que le café soulage d'abord, mais aggrave ensuite, réclament *Chamomilla*.

5° **Les coliques**. — Quand elles naissent sous l'influence du café, on en triomphe avec *Nux vomica*, *Colocynthis* ou *Belladona.*

Quand il s'agit de douleurs ayant leur siége vers les aines et donnant à penser qu'une hernie va s'établir, il faut administrer *Nux vomica*.

Tous ces médicaments doivent être administrés comme il a été dit pour les maladies aiguës.

6° **Effets chroniques du café.** — On comprend sous ce titre les symptômes qui surviennent chez ceux qui ont fait abus de café, lorsque les souffrances ne cessent pas après qu'on a renoncé à cette habitude. Il faut, dans ce cas, débuter par *Nux vomica*, qui réussit en général, et que l'on peut faire suivre de *Belladona* dans les cas rebelles.

En dehors de ces deux médicaments, on peut s'adresser encore à *Cocculus*, lorsque le malade transpire avec une extrême facilité, qu'il a du tremblement des membres, des frayeurs pendant le sommeil avec des accès de chaleur passagère, des maux de dents après le repas, de la faiblesse à la tête, de la tristesse et de l'anxiété ; surtout si toutes ces douleurs augmentent à l'air libre, par le mouvement, après avoir mangé, après avoir bu, aussi après avoir dormi ou fumé.

Ignatia convient mieux dans le cas de faiblesse générale, sensation de vacuité à l'estomac, crampes fréquentes dans le bas-ventre, engourdissement ou douleurs dans tous les membres, douleurs qui sont pressives, lancinantes ou contuses, qui obligent à changer de place, ce qui paraît les soulager, le moral étant variable, tantôt emporté, tantôt pleureur.

Ces médicaments doivent être donnés à raison de deux doses par jour, une le matin et l'autre le soir ; s'ils ne soulagent pas dans l'espace de une ou deux semaines, il faut songer à *Mercure* et ensuite à *Soufre*.

Effets du thé. — Le thé vert est le seul qui agisse défavorablement. On remédie à ses effets avec *Ignatia* ou *Coffea*, et lorsque l'amélioration n'est pas complète en quelques jours, avec *China*. Les effets chroniques du thé se combattent avec *China* ou *Ferrum*.

Même mode d'administration que pour les effets du café.

Il va sans dire que du moment où une de ces boissons est nuisible, il faut commencer, avant toute chose, par en suspendre absolument l'usage, sous peine de voir échouer le traitement.

Effets du tabac. — *Pulsatilla* fait cesser rapidement ceux qui surviennent chez des personnes qui n'ont pas l'habitude de fumer. Cependant, s'il y a des nausées et de violents maux de tête, il faut administrer *Aconit;* s'il y a des vertiges, de l'obnubilation, allant jusqu'à l'évanouissement, des vomissements bilieux et de la diarrhée, il faut préférer *Chamomilla*, et si ce médicament n'agit pas rapidement et qu'il y ait un froid intense et général, *Veratrum*. Si ce dernier ne soulage pas, on fait respirer de la teinture de camphre. Enfin, on combattra les symptômes nerveux, spasmes ou convulsions, avec *Cuprum*.

S'agit-il de sujets ayant l'habitude de fumer, et qui cependant deviennent malades, il faut donner *Cocculus* ou *Ignatia ; Bryonia* quand ils souffrent des dents, et souvent aussi *China; Ignatia* ou *Pulsatilla* quand ils ont des nausées, *Staphysagria*, s'il se joint à ces dernières de l'anxiété et de l'agitation.

Staphysagria convient encore à ceux qui mâchent le tabac ; *Nux vomica*, *Chamomilla*, *Pulsatilla*, *Cocculus* et *Cuprum* leur conviennent aussi très-souvent.

Les maladies à marche lente qui surviennent chez ceux qui fument avec excès, sont difficiles à guérir. Cependant *Nux vomica* fait cesser la faiblesse de l'estomac et l'irritabilité nerveuse ; la constipation est guérie par *Nux vomica*, *Staphysagria* ou *Mercur*.

Les maladies des ouvriers occupés à préparer le tabac, sont plus difficiles encore à guérir (1). Il faut d'abord que ces malades cessent leurs occupations au moins pendant un

(1) Voyez Melier, *De la santé des ouvriers employés dans les manufactures de tabac*, *Bulletin de l'Académie de médecine*, 1845, t. X, p. 569, et *Annales d'hygiène publique*, 1845, t. XXXIV, p. 241.

mois; puis ils doivent prendre *Arsenic.*, *Colocynthis* ou *Cuprum*. Ces médicaments seront administrés dissous dans l'eau et à la dose de deux ou trois cuillerées par jour.

Effets des épices. — *Nux vomica* corrige l'action exubérante du poivre et du gingembre; *Ignatia*, celle du safran et de la noix-muscade ; *Opium* et *Coffea* conviennent aussi dans ce cas.

Effets des acides. — Quand ils éclatent tout à coup, on les arrête avec *Ipeca* ou *Nux vom.*, surtout s'ils causent de la diarrhée le matin et le soir. La diarrhée qui vient seulement dans la journée cède à *Antimon. crud.;* celle qui est accompagnée de coliques réclame *Staphysagria*, et comme aliment du bouillon chaud ; s'il y a douleurs à la tête ou à la poitrine, il faut prescrire *Belladona*, et *Veratrum* s'il y a un sentiment de froid général, *Lachesis* quand le malade est tourmenté, au contraire, par une chaleur fébrile.

Les éruptions miliaires et scarlatineuses que cause parfois l'usage des citrons, des oranges et des autres fruits acides, cèdent à *Belladona* et *Rhus; Calcarea carb.*, *Causticum*, *Ferrum* et *Sepia* conviennent aux éruption de formes chroniques.

CHAPITRE VI

MÉDICAMENTS USUELS.

Médicament et poison. — Les accidents qui surviennent tout à coup après l'usage de certains médicaments doivent être considérés comme les signes d'un empoisonnement véritable ; car il n'y a pas de médicament actif qui ne puisse devenir un poison. La différence entre le poison et le médicament se trouve, en effet, tout entière dans la dose et dans le mode d'administration, et une substance

qui ne serait pas capable de troubler la santé d'un homme bien portant, ne serait pas non plus en état de guérir un malade.

L'emploi de ces substances anodines auxquelles se borne souvent la médecine officielle, est donc tout à fait illusoire; d'un autre côté, l'emploi de substances actives données à hautes doses n'est pas sans danger. Il faut, par conséquent, être très-prudent dans l'administration de ces remèdes héroïques, qui sont loin d'être sans danger quand on en abuse. Je crois même ne rien exagérer en disant qu'en Allemagne, il meurt plus d'enfants par suite de l'abus de la camomille que par la scarlatine elle-même, et plus d'adultes par suite de l'abus du quinquina et de ses préparations que par la fièvre intermittente. Il serait même difficile de soutenir que les hydropiques n'aient pas à souffrir autant du traitement qu'ils subissent que de leur maladie; et que les quantités énormes de mercure, de quinquina ou de quinine, de purgatifs, de soufre, de nitre, d'opium, de digitale, qu'on les oblige à absorber, ne soient pour rien dans l'issue funeste et souvent rapide de leurs souffrances.

Je sais bien qu'on a prétendu échapper à ce danger en traitant toutes les maladies avec des végétaux; mais c'était une erreur, les substances végétales contenant un grand nombre de poisons, et ceux-ci étant tout aussi redoutables que les poisons minéraux ou animaux.

Quoi qu'on fasse, il y aura toujours des gens disposés à faire abus de certains médicaments, surtout de ceux dont l'emploi est le plus répandu et dont les indications sont en quelque sorte devenues populaires; il est donc utile d'indiquer ici les antidotes dont il conviendra de faire usage.

Infusion de camomille. — Elle cause souvent de violentes douleurs, ou exaspère celles dont le patient souffrait déjà. *Coffea* calme d'ordinaire ces exaspérations. S'il

ne suffit pas, il faut le faire suivre de *Nux vom*. Ce dernier médicament sera prescrit encore lorsque la camomille aura déterminé des crampes d'estomac; si elle amène des nausées et des vomissements, *Pulsatilla* sera préférable. Elle conviendra encore dans le cas où il s'agirait de coliques causées ou exaspérées par l'infusion de camomille. Il faut répéter les doses de ces médicaments toutes les heures, ou même toutes les demi-heures, lorsque les douleurs sont très-aiguës. S'agit-il d'enfants chez lesquels la camomille amène des convulsions, il faut prescrire *Ignatia;* et en venir à *Coffea*, si la fièvre se développe caractérisée par une chaleur vive avec une grande excitation et une impressionnabilité extrême. La fièvre caractérisée par une chaleur sèche avec douleurs tiraillantes et déchirantes dans les membres, réclame *Aconit*.

Opium. — Il cause souvent des accidents, surtout quand on l'emploie sous forme de laudanum et en lavement, parce qu'il est rare alors qu'on mesure bien la dose. Le meilleur moyen de remédier aux effets toxiques de ce médicament consiste à faire boire un peu de café noir, que l'on donne de demi-heure en demi-heure.

Quand il s'agit d'accidents moins aigus dus à un usage prolongé du médicament, un empoisonnement lent, il faut appeler un médecin. On pourra aussi donner *Coffea*, une dose le matin et une le soir, pendant 8 jours, puis *Mercurius* administré de la même façon. On laisse alors reposer le malade pendant une semaine, et on passe ensuite à *Nux vomica* ou à *Belladona*, suivant les symptômes.

Quinquina. — Le quinquina et la quinine, son principe actif, sont, après l'opium et le mercure, les substances qui délabrent le plus souvent la santé et dont on est appelé à combattre les funestes effets. Ceux-ci sont même peut-être plus difficiles à effacer que ceux du mercure, et surtout ce n'est pas avec des purgatifs qu'on peut y parvenir. Le quinquina en effet est absorbé, passe dans la

circulation, et les évacuants ne peuvent le faire sortir.

L'homœopathie recommande, au contraire, des antidotes assurés ; en premier lieu l'Ipecacuanha (et surtout *Calcarea carbon.*), il faut en donner deux doses par jour, en continuant jusqu'à ce qu'on ait obtenu une amélioration notable. Si le quinquina a développé des douleurs analogues à celles du rhumatisme, de la pesanteur, de l'engourdissement et de la courbature dans les membres, des tiraillements dans les os, une grande sensibilité de tout le corps, si les douleurs augmentent par le mouvement, en parlant, en respirant fort ou en criant, il faut donner *Arnica*, et *Veratrum* lorsque le corps se couvre d'une sueur froide, qu'il y a constipation ou diarrhée. S'il survenait une toux analogue à celle des phthisiques avec expectoration abondante, il faudrait prescrire *Calcarea*. L'ictère causé par le quinquina cède à *Mercure*, qu'il faut faire suivre de *Belladona*. (On donne chaque médicament pendant 6 jours, à la dose de 4 à 6 cuillerées par vingt-quatre heures.) Quand il y a chaleur au visage avec afflux du sang à la tête, qui devient très-douloureuse, ainsi que les dents et le visage, il faut donner *Belladona*; *Pulsatilla*, quand il existe des douleurs d'oreilles ; *Ferrum*, si les pieds gonflent. *Rhus* convient dans le cas de gonflement hydropique. Pour les autres symptômes que le quinquina peut artificiellement produire, on les efface avec *Sulphur*, *Calcarea*, *Carbo vegetab.* et *Cina*.

Lorsque la fièvre d'accès est traitée exclusivement par la quinine, on la voit quelquefois cesser, mais être remplacée par des souffrances plus pénibles ; ou bien elle résiste, et devient alors plus difficile à guérir.

Dans le premier cas, on constate souvent après la cessation des accès, des douleurs dans les membres, dans les oreilles, dans les dents et à la tête ; *Pulsatilla* les fait rapidement cesser. Si elle ne suffit pas, *Calcarea* doit la remplacer ; mais s'il existe des douleurs à l'estomac, il faut

préférer *Ipeca* ou *Pulsatilla*, et *Arnica*, *Arsenic.*, ou *Ferrum* dans le cas d'enflure de quelque partie. Si ces médicaments ne guérissent pas complétement, il faut choisir entre *Belladona*, *Veratrum*, *Mercurius*, *Pulsatilla*, *Arnica*, *Sulphur*, *Arsenic.*, *Ipeca*, *Cina*, *Carbo vegetabilis*, selon les symptômes.

Lorsque la fièvre a résisté à la quinine et que les accès reviennent malgré l'usage prolongé de ce médicament, *Ipeca* convient presque toujours ; les substances les plus utiles ensuite, sont : *Calcarea*, *Arsenic* et *Carbo vegetabilis*; *Cina*, *Veratrum*, *Arnica* viennent après, ainsi que *Belladona*, *Mercur.*; en dernier lieu *Sulphur* et *Calcarea*.

Autres médicaments végétaux. — Il en est dont on efface très-difficilement les effets : la ciguë d'eau, la grande ciguë, le laurier-cerise et l'acide prussique (acide hydrocyanique) sont dans ce cas. Les maladies artificielles que causent ces médicaments, sont toujours tenaces, et il faut réclamer contre elles l'intervention du médecin.

Il en est de même pour la plupart des autres médicaments végétaux ; j'indiquerai cependant les antidotes de quelques-uns d'entre eux.

Asa Fœtida. — Il a pour antidotes *China* et *Mercurius*, et lorsque les fonctions digestives se sont troublées sous son influence, *Pulsatilla*.

Valériane. — Elle est combattue dans ses effets par *Coffea*, *Nux vomica*, *Chamomilla* ou *Sulfur*.

Digitale. — Elle détermine parfois tout à coup des accidents graves quand on la continue trop longtemps, même à doses modérées ; le mieux est alors de faire respirer la teinture-mère de Camphre ; on peut aussi faire respirer le vinaigre ou donner un peu de vin. On peut aussi employer ensuite *Glonoin*, *Cepa*, *Nux vom.*, ou *Ignatia*, d'après les symptômes. Ces médicaments seraient donnés à l'intérieur et selon la méthode indiquée.

Au contraire, le chloroforme et l'éther aggravent les

effets de la Digitale, contre laquelle il ne faut non plus jamais employer le Quinquina.

Colchique. — Il a pour antidote *Pulsatilla* ou *Nux vomica*, et la diarrhée que cause ce médicament quand on le donne à hautes doses, pour combattre la goutte, est arrêtée par *Opium* donné aussi en teinture-mère et à la dose de quatre gouttes pour huit cuillerées d'eau, une cuillerée de 2 en 2 heures.

Senega. — Il a ses effets effacés par *Belladona*, *Bryonia* ou *Arnica.*

Salsepareille. — Elle est combattue par *Mercurius* et *Belladona*, souvent aussi par *Sulfur*, mais surtout par *Sepia.*

Garou (Mezereum). — Il est souvent employé pour faire venir sur la peau des cloches qui sont le point de départ des vésicatoires, mais il détermine souvent, en dehors de ces effets locaux, des douleurs parfois aiguës. Le camphre en teinture, administré par olfaction, les fait cesser. Si elles résistent et qu'elles aient leur siége dans la bouche ou dans les os, il faut donner *Mercurius*, et *Bryonia* ou *Rhus*, lorsqu'elles existent dans les articulations.

Lycopode. — Il sert à poudrer les plis de la peau chez les jeunes enfants, mais détermine quelquefois de véritables maladies ; dans ce cas, on donne d'abord de la teinture de camphre, par olfaction, et plus tard on donne *Pulsatilla ;* *Nux vomica*, s'il y a une forte constipation ; *Chamomilla,* si les convulsions arrivent, et *Aconit* quand survient la fièvre avec chaleur sèche de la peau.

Rhubarbe. — C'est encore un des médicaments dont on abuse chez les enfants, et qui détermine souvent des coliques venteuses et une diarrhée persistante. *Nux vomica* est très-utile en pareil cas ; si la diarrhée devient verte ou sanguinolente, c'est *Mercurius ;* si les selles sont vertes et accompagnées de fortes coliques, il faut songer à *Chamomilla*, et lorsque les coliques résistent à ce médi-

cament, on donne *Colocynthis*. L'antidote des **Cantharides** est le *Camphre*.

Enfin, un effet fâcheux de l'abus des purgatifs, à l'exception des mercuriaux, se corrige avec *Sepia*.

Magnésie. — Lorsque les personnes qui font habituellement usage de *Magnésie calcinée* voient leurs souffrances s'accroître au lieu d'être soulagées, il faut leur faire respirer de l'esprit de nitre dulcifié (*Spiritus Nitri dulcis*) ; quand il y a de l'insomnie, on donne *Coffea ;* pour les fortes coliques, *Chamomilla ;* des selles dures et peu abondantes exigent *Colocynthis;* et s'il y a constipation absolue pendant vingt-quatre heures, *Nux vomica*. Quand les douleurs sont vives, brûlantes et accompagnées de fièvre, *Arsenic* doit être préféré ; s'il survient de la diarrhée verte et d'odeur aigre, avec coliques, c'est *Rheum*, et *Pulsatilla* ensuite, lorsque cet accident résiste à la première de ces deux substances.

Ces médicaments conviendraient aussi pour corriger les effets du sel de Glauber.

Soufre. — Ses effets sont aussi redoutables que ceux du mercure ; comme ces derniers, ils sont tenaces et difficiles à effacer. Au début, si les accidents ont éclaté depuis peu, on fait respirer de la teinture de camphre ; si le soulagement n'est pas complet, qu'il y ait de fortes douleurs, surtout à la tête, avec sentiment de chaleur générale, il faut donner *Aconit* (une cuillerée de 4 en 4 heures pendant deux jours). Quand il s'agit d'effets chroniques, *Mercurius*, *Pulsatilla*, *Sepia* ou *Silicea* sont très-utiles ; on choisit parmi eux d'après les symptômes. Quant aux souffrances qui sont produites par la vapeur du soufre, par exemple en brûlant des allumettes, ce qui cause souvent de la toux, de l'oppression, des douleurs dans la gorge et la poitrine, il faut donner *Pulsatilla* (une ou deux doses suffisent, ces accidents étant toujours passagers).

Il y a des parents qui croient bien de faire prendre,

tous les ans au printemps, du soufre à leurs enfants, soit que ceux-ci aient des éruptions habituelles, des clous ou quelques-uns de ces symptômes, pour lesquels on a la prétention de vouloir dépurer le sang. Il arrive souvent alors que l'état du malade s'aggrave au lieu de s'améliorer, dans ce cas il faut prescrire *Belladona* (trois cuillerées par jour), et mettre tous ses soins à ce que l'enfant ne se refroidisse pas, ce qui ne consiste pas à le tenir dans une chambre chaude, mais bien à lui éviter les courants d'air, à l'empêcher de s'asseoir sur le sol, etc.

Iode. — C'est un médicament dont on abuse sous toutes les formes (Iode, sirops iodés, iodure de potassium, de fer, etc., etc.); son antidote est *Hepar sulfuris*, que l'on donne en solution et à raison de deux ou trois cuillerées par jour, pendant huit jours de suite au moins. On laisse alors reposer le malade pendant une semaine et l'on revient à *Hepar*, s'il est nécessaire.

Mercure. — C'est le médicament dont les médecins irréfléchis abusent le plus, et avec lequel ils font le plus de mal. Il faut donc se défier des ordonnances où figurent le Calomel, le sublimé corrosif, le précipité rouge, etc., éviter aussi les onctions faites avec l'onguent napolitain, et aussi les pilules purgatives qui renferment du mercure.

Je sais bien qu'après ces pilules, on a la prétention de chasser le mercure en faisant prendre un purgatif, c'est au moins l'habitude en Angleterre; mais pense-t-on sérieusement arriver à ce but avec un pareil moyen ? On ne saurait trop le répéter, en effet, le mercure ne reste pas dans l'intestin, une partie est absorbée, passe dans la circulation, se trouve portée dans l'organisme entier, au point qu'il est possible de retrouver le métal dans tous les liquides de l'économie, dans les glandes et jusque dans les os, Il n'est donc pas possible d'enlever le mercure qui a été absorbé, comme on enlève une épingle qu'on s'est implantée dans les chairs; une action mécanique n'est donc

pas ici suffisante. Il y a plus ; si l'épingle avait été empoisonnée, il ne suffirait pas de l'extraire pour que la plaie guérît, et c'est ce qui arrive pour le mercure.

Les effets de ce médicament sont donc dangereux ; je dirai même que leur guérison est souvent difficile, et qu'on ne peut dans bien des circonstances que produire un soulagement passager.

Dans la plupart des cas, *Hepar sulfuris* sera l'antidote convenable, quel que soit le temps depuis lequel le mercure a été donné. *Hepar* conviendra surtout contre les symptômes suivants : maux de tête la nuit, chute des cheveux, nodosités douloureuses au cuir chevelu, inflammation et rougeur des yeux, sensibilité des os du nez à la pression, éruption autour de la bouche, gonflement, rougeur et même ulcération des gencives avec salivation ; accumulation de mucosités dans la gorge, gonflement des amygdales, gonflement et dureté des glandes du cou, élancements dans la gorge en toussant, en avalant, en respirant et en tournant la tête ; gonflement des glandes de l'aine, des aisselles ou des seins, lesquelles s'enflamment et suppurent souvent; diarrhée avec ténesme, souvent sanguinolente, muqueuse ou verdâtre ; urine brûlante, âcre, d'un rouge brun, toux pour peu qu'on ait eu froid aux mains ou aux pieds, ou après avoir bu, souvent suivie de crachement de sang ; abcès aux doigts, ou bien gonflement et rougeur des articulations du poignet, des doigts ou des genoux, comme dans la goutte, grande facilité de la peau à se couvrir de gerçures qui tendent toujours à devenir plus profondes et plus étendues, et nullement à se cicatriser, suppurent, et autour desquelles la peau se ride et s'écaille, formant alors des ulcères qui saignent facilement, sont le siége, la nuit, de douleurs de brûlure, de battements, d'élancements ; frissonnement général au grand air ; la nuit, frissons et douleurs dans les articulations, fièvre suivie d'une sueur visqueuse, gluante et

aigre ; grande sensibilité à la douleur, celle-ci allant même jusqu'à causer la syncope.

Il faut administrer *Hepar* de la manière suivante : faire une solution de 6 globules pour 8 cuillerées d'eau et donner 2 ou 3 cuillerées chaque jour pendant 8 jours ; on laisse alors reposer le malade pendant 8 à 10 jours, et même plus si l'amélioration va toujours en augmentant. Dès qu'elle s'arrête, on revient au médicament, que l'on administre de la même manière et avec le même temps de repos. Si après avoir ainsi répété *Hepar* à deux ou trois reprises, les symptômes persistent, on donne *Belladona* en l'administrant de la même manière, mais seulement pendant 8 jours, et sans y revenir ensuite.

Si le mercure porte son action sur la bouche et la gorge, amenant l'inflammation de ces parties et le gonflement des amygdales avec surdité, on donne *Hepar*, puis *Belladona*, comme il vient d'être dit ; et en troisième lieu, *Staphysagria*, lorsque ces deux premiers médicaments n'ont pas suffi.

Quand, sous l'influence du mercure, il survient une grande impressionnabilité au froid, de violentes douleurs se faisant sentir la nuit surtout et augmentant au toucher, avec grande faiblesse, surtout si le malade a été épuisé par des purgations répétées ou par une abondante salivation, il faut donner *China*, à raison de 3 à 4 cuillerées par jour, d'une solution de 6 globules pour 8 cuillerées d'eau, en continuant pendant 5 à 6 jours ; si l'amélioration paraît alors s'arrêter et que le malade se trouve plus souffrant par un temps humide, il faut prescrire *Carbo vegetabilis*, et l'ordonner de la même manière.

Quand la maladie mercurielle résiste à ces médicaments, que les douleurs, surtout celles qui siégent dans les os, persistent avec gonflement articulaire semblable à celui que donne la goutte, il faut prescrire *Dulcamara*, et ensuite *Acidum phosph.*; c'est encore ce médicament (*Acid. phosph.*)

qu'il faut donner le premier, lorsqu'il y a gonflement des os, et ensuite *Staphysagria*, puis *Calcarea* lorsque ce dernier médicament ne suffit pas.

S'il arrive qu'après avoir fait usage de ces médicaments, on voit les douleurs reparaitre, il faut donner une seule dose de *Sulphur*, laisser réagir pendant 6 à 8 jours et en venir ensuite à une des substances précédentes. Lorsque *Sulphur* a produit une amélioration notable, on laisse réagir pendant 2 à 3 semaines, après quoi on fait prendre *Calcarea*, qu'il faudra souvent faire suivre de *Lycopodium*.

On rencontre parfois des sujets qui, après avoir largement usé du mercure, n'ont pas moins abusé du soufre. On fera bien de leur donner d'abord une ou deux doses de *Mercurius solubilis* suivies de *Belladona* ou de *Pulsatilla*, suivant les symptômes, mais si l'emploi du soufre n'a pas suivi celui du mercure, il faut prescrire de suite *Hepar sulfuris*.

Pour les souffrances chroniques engendrées par le mercure ou aggravées par lui, il faut choisir de préférence entre *Hepar*, *Bellad.*, *China*, *Acid. phos.*, *Carbo vegetab.*, *Dulcam.*, *Staphys.*, *Lachesis*. Dans les cas où on a besoin d'obtenir un soulagement rapide, on peut songer encore à *Opium* et à *Pulsat.*; *Arsenic.*, *Ferrum*, *Rhus* et *Silicea* conviennent plus rarement.

Plomb. — Il fait partie de plusieurs préparations allopathiques, d'onguents et d'emplâtres dont on se sert pour faire sécher les éruptions et les ulcères, et aussi de l'eau de Goulard avec laquelle on bassine les plaies, les contusions, les brûlures, et même certaines éruptions. Bien que le médicament soit alors seulement appliqué à l'extérieur, il peut produire, par absorption, des effets toxiques, aussi bien que s'il était donné à l'intérieur, en particulier de la constipation avec coliques, rétraction du ventre, toux et douleurs dans la poitrine. Le mieux est de donner d'abord *Opium* à doses répétées; 4 cuillerées chaque jour, on peut

aussi songer à *Glonoin;* plus tard on choisit entre *Nux vomica*, *Belladona*, et, s'il est nécessaire, *Mercure* ou *Platine*, après *Belladone.*

(Ces médicaments seront administrés à raison de 3 cuillerées par jour, durant 8 jours, et séparés par des intervalles de repos de 4 à 6 jours.)

Arsenic. — On l'emploie tantôt à l'intérieur pour couper une fièvre d'accès qui aura résisté au Quinquina, et contre le cancer ; dans ce cas on l'administre à la fois à l'intérieur et à l'extérieur. Lorsque sous l'influence d'un pareil traitement des accidents surviennent, il faut donner *Ipeca*, une cuillerée de trois en trois heures; si ce médicament ne soulage pas, on le remplace, au bout de vingt-quatre heures, par *Nux Vomica*, que l'on donne de même, et lorsque ces deux médicaments restent insuffisants, on choisit entre *Veratrum*, *China* ou *Ferrum.*

Fer. — On le donne, en allopathie, sous des formes variées et à des doses vraiment fabuleuses. Du moment où une femme cesse de voir ses règles avec exactitude, pourvu surtout que son teint pâlisse et qu'elle se sente faible, on n'hésite pas à lui prescrire le fer en vue de lui rendre des couleurs et de la fortifier. Malheureusement on ne réussit pas toujours selon son attente, et souvent l'état s'aggrave au lieu de s'améliorer. Cela tient à ce que le fer, comme tous les autres métaux, a une action énergique sur l'organisme, ce qu'on reconnait chez tous ceux qui font usage pendant longtemps d'eaux ferrugineuses, surtout chez les habitants des pays où ces sources existent, et où leur usage est presque continuel. Il est rare, dans ce cas, qu'il ne se développe pas des symptômes graves, obligeant à cesser l'usage de cette boisson. On efface les effets du fer avec *Pulsatilla* ou *China*, que l'on remplace au bout de quelque temps par *Hepar sulfuris*. (Ces médicaments doivent être administrés comme pour les maladies chroniques.)

Je bornerai à ces indications ce que je voulais dire du traitement des maladies causées par l'abus des médicaments, maladies que l'on peut comparer à de véritables empoisonnements, et je renverrai au chapitre suivant pour de plus amples détails.

Il est encore cependant un conseil que je veux donner : lorsqu'un malade verra ses souffrances augmenter sous l'influence d'un traitement allopathique, il devra tout d'abord cesser l'emploi des médicaments, quels que soient leurs noms, et, s'il ne se trouve pas mieux après quelques jours de repos, il pourra faire usage des antidotes que je viens d'indiquer. S'ils ne suffisent pas, en raison de la gravité des accidents, il faudra recourir à un médecin homœopathe. Mais alors il n'y aura pas à attendre une guérison miraculeuse. Les maladies médicinales sont de celles qui se modifient lentement, et l'on est encore bien heureux quand la maladie primitive n'a pas été aggravée au point d'être devenue incurable.

CHAPITRE VII

EMPOISONNEMENTS.

Empoisonnements. — Il est rare qu'un homme veuille sciemment en empoisonner un autre ou s'empoisonner lui-même ; au moins de tels actes rentrent-ils dans la sphère des actions criminelles, par conséquent sous le coup de la médecine légale et non de la médecine pratique.

Empoisonnements accidentels. — Mais il arrive bien plus souvent que les empoisonnements arrivent par ignorance, par négligence ou par suite de la falsification des choses indispensables à la vie. Il importe donc que chacun soit averti sur ce point, et que l'on sache comment il est

possible de reconnaître la falsification des aliments et des boissons, quelles sont les circonstances habituelles des empoisonnements, et quels médicaments sont capables d'y remédier.

Toutes ces questions ont été étudiées dans des traités spéciaux (1), je m'y arrêterai à mon tour.

§ 1er. — Falsification des boissons et des aliments.

Falsifications. — Les falsifications ont lieu surtout dans les grandes villes ; on peut même dire qu'elles y sont arrivées à un degré de perfectionnement qui en fait une industrie importante, presque un art.

Falsification des boissons. Vin. — Le vin est sans contredit la boisson qu'on falsifie le plus, surtout celui qui vient de l'étranger. Tantôt cette falsification a pour but de l'empêcher de se décomposer pendant le transport, tantôt on se propose à son aide de faire passer le vin pour être d'une qualité supérieure à celle qu'il a réellement. Je crois qu'il serait vraiment du devoir de tout citoyen de s'enquérir de la pureté du vin qu'il achète, et de dénoncer sans ménagements les fraudes qu'il constate, ce moyen, étant le seul qui puisse retenir les marchands.

On falsifie les vins soit avec des substances qui sont sans action nuisible sur l'économie, soit avec de véritables poisons. Il est rare que le propriétaire ne commence pas par faire usage des moyens les plus innocents ; mais il ne s'y tient pas longtemps, car une pratique mène à l'autre. Ces deux ordres de falsifications doivent être recherchés. D'abord, un véritable connaisseur saura bien distinguer s'il y a plusieurs sortes de vins mêlées ensemble. Je sais bien que cette pratique n'est pas toujours nuisible, et qu'on

(1) Voyez Briand et Chaudé, *Manuel complet de médecine légale.* 7e Édition. Paris, 1863, p. 783.

ne peut reprocher à un marchand d'améliorer un vin jeune en y ajoutant un peu de vin vieux; ce mélange étant sans inconvénient pour la santé.

Ce que l'on ajoute le plus souvent ensuite, c'est du sucre, de l'eau-de-vie et des matières colorantes. Le *sucre* se reconnaît en faisant bouillir le vin dans une cuillère, parce qu'il reste alors un sirop gluant, filant et sucré.

L'*eau-de-vie* se reconnaît à la sensation d'ardeur que cause le vin quand on le boit. On peut aussi verser ce vin dans le creux de ses mains, le frotter avec force jusqu'à ce qu'elles soient sèches, et l'on constate alors une forte odeur alcoolique.

Les matières colorantes. Leur présence peut se reconnaître par un procédé purement mécanique ; il consiste à remplir un petit flacon avec le vin suspect, à boucher ce flacon avec le doigt et à le plonger renversé dans un verre d'eau. Lorsque le flacon a atteint le fond du verre, on retire le doigt peu à peu, et sans secousse; s'il y a des matières colorantes dans le vin, on voit l'eau rougir. On peut aussi se borner à filtrer le vin à travers un papier blanc et poreux, lequel se trouve alors coloré par la matière étrangère. — Il y a encore un autre procédé emprunté à la chimie : il consiste à verser de l'ammoniaque liquide dans le vin, ce qui détermine une belle couleur bleu, s'il y a des matières colorantes étrangères. — Enfin, si l'on soupçonne la présence de quelque racine, on y verse du vitriol vert (sulfure de fer), ce qui détermine un précipité noir.

Les falsifications précedentes, il faut en convenir, ne portent pas grand préjudice à la santé ; elles prouvent seulement que le vin n'était pas pur ; mais il en est de beaucoup plus nuisibles, je les signalerai brièvement.

La chaux ou la craie. On les emploie pour masquer le goût du vin trop aigre, ou en vue de faire passer le vin jeune pour du vin vieux. — Pour reconnaître la présence

de ce sel de chaux, on fait dissoudre deux grains (0, 50) de sel d'oseille dans deux cuillerées à thé d'eau distillée, et on verse cette solution dans un verre du vin suspect. Si celui-ci contient de la chaux, il devient immédiatement trouble, et, en le laissant reposer, on y trouve le lendemain un dépôt blanc abondant, fourni par la chaux elle-même. Le sel d'oseille trouble, il est vrai, tous les vins ; mais lorsque ceux-ci sont naturels, le dépôt qu'il produit est très-peu abondant.

L'usage prolongé des vins calcaires engendre l'engorgement des glandes, certaines ophthalmies, des ulcères, des maux de tête, des diarrhées chroniques, et souvent aussi la pierre.

Le soufre. Il existe souvent dans le vin, qu'il sert à conserver ; s'il y est en petite quantité, il peut passer inaperçu; mais s'il existe en proportion notable, il devient un danger, surtout pour les sujets qui ont la poitrine faible, ou qui souffrent habituellement du foie ou du bas ventre. On peut reconnaître la présence du soufre de trois manières : 1° en plongeant dans le vin un œuf bien frais et dont la coquille soit bien blanche, et en l'y laissant séjourner toute une nuit ; le lendemain, en effet, cette coque sera recouverte d'une couche mate ; — 2° on plonge une cuillère d'argent, bien polie, dans le vin ; s'il est soufré, cette cuillère noircit en quelques heures ; — 3° on verse dans le vin quelques gouttes d'une solution de nitrate d'argent (pierre infernale), et il se fait de suite un précipité noir.

L'alun. On l'ajoute au vin pour fixer la couleur artificielle qu'on veut lui donner, et aussi pour exciter la soif des buveurs. Un semblable vin est très-nuisible à la santé ; il suffit d'un verre pour rendre malade. On reconnaît la présence de l'alun en y versant une solution de potasse ; si ce sel détermine la formation d'un dépôt grisâtre, il y a vraisemblablement de l'alun. Pour s'en assurer, on sépare ce dépôt en filtrant le liquide, on le laisse sécher, puis on

le traite par l'acide sulfurique étendu d'eau, on y ajoute du sel polychreste, et on laisse déposer et cristalliser ; le résidu ainsi obtenu a le goût acerbe de l'alun. — Pour être plus sûr encore, il faudrait soumettre la poudre obtenue tout d'abord à l'examen d'un chimiste.

Le plomb se reconnaît aussi de plusieurs manières. En général, c'est dans le vin aigre qu'on l'ajoute, et les connaisseurs le reconnaissent même au goût. Pour déceler chimiquement ce poison, on fait une dissolution de foie de soufre calcaire (sulfure de chaux), et on la verse goutte à goutte dans un verre plein de vin ; s'il se fait un dépôt brun foncé ou noir, c'est qu'il y a du plomb. On peut aussi plonger dans le vin une lame de zinc bien décapée ; au bout d'un certain temps, le plomb se dépose à sa surface. Il y a encore un troisième procédé : il consiste à dissoudre dans de l'eau bouillante du sulfate de soude, à laisser refroidir, et à verser cette solution dans un demi-verre de vin que l'on remplit de la sorte : on laisse reposer pendant la nuit, et l'on trouve le lendemain, quand le vin contient du plomb, un dépôt blanc métallique. Enfin quelques gouttes d'acide sulfurique étendu, versées dans ce vin, le troublent d'abord, et y déterminent ensuite la formation d'un dépôt blanc.

Le sublimé corrosif est reconnu par l'ammoniaque ; on verse dans une tasse une cuillerée du vin suspect et on y ajoute quelques gouttes d'ammoniaque, on agite et on laisse reposer ; il se forme alors un dépôt. On peut aussi plonger dans ce vin une lame de zinc et une lame d'or réunies par une traverse de bois : s'il y a du sublimé, l'or ne tarde pas à se couvrir d'une couche grisâtre composée de mercure métallique.

Arsenic. Pour le reconnaître, il faut d'abord préparer de l'eau de chaux, que l'on fait aussi concentrée que possible, et que l'on filtre avant de la verser dans le vin. Si elle détermine dans celui-ci la formation d'un précipité

blanc nuageux, il est probable qu'il y avait de l'arsenic.

On s'en assure en versant de l'acide azotique sur de l'acétate de plomb (sucre de Saturne), et en mettant un verre de cette solution dans une bouteille du vin soupçonné auquel on ajoute encore du sel ammoniac ; on secoue vivement le mélange et on laisse reposer. Le lendemain on filtre sur du papier joseph, et on recueille le dépôt ainsi formé ; on le sèche avec soin. Si ce dépôt renferme de l'arsenic, il suffira de le jeter sur des charbons ardents pour qu'il développe une forte odeur d'ail.

J'ajouterai qu'il est rare que les marchands de vins y ajoutent sciemment de l'arsenic ; mais ils le font à leur insu dans l'opération du soufrage. Il est ordinaire, en effet, que le soufre le plus pur contient de l'arsenic.

Vinaigre. — Le vinaigre est aussi très-souvent falsifié (1); d'abord, parce qu'on le prépare souvent avec du vin contenant un des poisons que je viens d'indiquer; ensuite, parce qu'on y ajoute souvent des principes étrangers, entre autres de l'*acide sulfurique*. — Celui-ci se reconnaît en ajoutant au vinaigre une solution d'acétate de plomb ou un sel de baryte, qui forment l'un et l'autre un précipité abondant.

Souvent aussi on essaye de rendre le vinaigre plus fort en y ajoutant le *suc de plantes vénéneuses*. Dans ce cas, le vinaigre brûle aux lèvres, au palais et à l'estomac, ce que ne fait pas le vinaigre pur, et il laisse dans la bouche une sensation cuisante et brûlante des plus pénibles.

On peut également verser dans ce vinaigre une solution de potasse caustique, jusqu'à ce que le papier bleu de tournesol ne soit plus rougi. Si alors on goûte le vinaigre, on lui trouvera un goût salé, s'il est pur, tandis que, s'il

(1) Voyez Chevallier et Gobley, *Essai sur le vinaigre, ses falsifications, les moyens de les reconnaître, d'apprécier sa valeur.* (*Ann. d'Hyg. publ.* Paris, 1843, t. XXIX, p. 55.)

est falsifié, il conservera sa saveur âcre et brûlante.

Bière. — Elle est souvent falsifiée, et il est très-difficile de reconnaître les altérations qu'on lui a fait subir. Ainsi, le porter anglais contient souvent de la *coque du Levant* ou de la *noix vomique ;* mais ces altérations ne se reconnaissent guère que par les effets qu'éprouvent les buveurs. Ainsi, toute personne bien portante qui, après avoir bu de la bière le soir, se trouvera le lendemain avec la tête lourde et douloureuse, devra soupçonner la bière dont elle aura fait usage, surtout si elle s'est sentie promptement menacée d'ivresse.

Tout brasseur qui met dans sa bière autre chose que du malt et du houblon, prépare un véritable poison. Il peut sans doute y ajouter sans inconvénient du sel ou du sucre, mais c'est tout ; l'adjonction de racines amères ou d'herbes sauvages est toujours nuisible, à plus forte raison celle de l'alun et du vitriol. On reconnaîtra la présence de ces deux derniers corps par les procédés que j'indiquerai en parlant des altérations du pain.

Eau-de-vie. — L'eau-de-vie subit aussi des altérations variées, mais toujours nuisibles pour ceux qui en font usage. Le goût peut bien mettre sur la trace de ces falsifications ; mais le mieux est d'évaporer au bain-marie une certaine quantité du liquide soupçonné. S'il n'est pas pur, il restera après cette opération un résidu qui aura un goût âpre, ou brûlant ou nauséabond. Ce résidu pourra être soumis ensuite à l'analyse chimique, ainsi que je l'ai indiqué en parlant du vin. C'est ordinairement le plomb que l'on retrouvera en pareil cas.

Eau. — Elle n'est pas bonne partout, et il y a des localités où elle rend malade. Cependant on est dans l'usage de boire celle qui vient des sources, alors même qu'elle dépose une sédiment rouge ou brunâtre, alors aussi que les animaux la refusent. C'est un grand tort assurément ; et si l'on tenait compte de toutes les souffrances qui en ré-

sultent pour les habitants de ces localités, on ne comprendrait guère comment ils ne font pas tous leurs efforts pour se procurer de l'eau potable.

Il ne faut pas non plus faire usage de l'eau des rivières sur le bord desquelles sont construites des fabriques qui emploient des substances vénéneuses.

On doit éviter aussi celles des puits et des sources qui sont très-calcaires, ce que l'on reconnaît à ce qu'elles ne dissolvent pas le savon ; au moins faut-il les faire bouillir avant de les boire, parce que la chaux se dépose pendant cette petite opération. En tout cas, il ne faudra boire de cette eau ni beaucoup à la fois ni souvent, parce qu'on la trouvera toujours lourde sur l'estomac, et, dans les endroits où il n'y en aura pas d'autre, il faudra donner la préférence à l'eau de pluie recueillie dans des citernes ou dans des vases à demi couverts.

On ne doit pas non plus faire usage des eaux sulfureuses ou des eaux minérales salines qu'à la dernière extrémité, car elles ne s'améliorent même pas en bouillant.

Les eaux putrides des étangs et des fossés sont également redoutables ; si on est obligé de les boire, il faut avant tout les agiter avec du charbon grossièrement pulvérisé et du sable, et les filtrer ensuite à travers un linge plié en double.

L'eau qui renferme des matières animales en décomposition engendre des fièvres et d'autres affections souvent redoutables, et cela, alors même qu'on y mêle du vinaigre, des sirops ou de l'eau-de-vie. Cette addition est, au contraire, profitable, si on a eu le soin de la purifier en la filtrant sur du charbon, comme je viens de l'indiquer tout à l'heure. Il faut agir de même avec les eaux dans lesquelles des plantes ou seulement des feuilles sont venues pourrir.

Il faut se garder aussi des eaux qui ont été conservées dans des réservoirs de plomb, de zinc ou de cuivre, parce

qu'elles se chargent toujours d'une certaine quantité d'oxyde de ces métaux. Aussi doit-on laisser écouler toute celle qui s'y est accumulée depuis quelque temps, et boire seulement celle qui n'y aura pas séjourné.

Falsifications des aliments. — On falsifie l'huile, le lait, le pain, le beurre, etc.

Huile. — Elle est falsifiée d'ordinaire avec du plomb ou du cuivre. Pour s'en assurer, il suffit de mêler parties égales d'huile et d'une solution de foie de soufre, en agitant avec force. Quand un de ces poisons existe, il se fait un dépôt brun ou noir.

Lait. — Il contient souvent du carbonate de potasse ou de soude; dans ce cas, l'acide azotique y détermine de l'effervescence. On y ajoute souvent aussi de l'amidon, que l'on peut reconnaître en passant le liquide à travers un linge fin sur lequel il reste un dépôt caractéristique, en faisant bouillir le lait qui s'épaissit peu à peu, ou en ajoutant quelques gouttes d'iode, qui donnent à la masse une belle couleur bleue. Dans les grandes villes, on ajoute souvent aussi au lait de la pulpe de cervelles d'animaux ; le microscope en démontre la présence.

On recueille souvent le lait dans des vases en zinc, et il arrive alors qu'il se charge d'une partie d'oxyde de ce métal, ce qui a des inconvénients pour la santé. On reconnaît la présence du métal dans le petit-lait, en y versant de l'ammoniaque pour le neutraliser, puis du sulfhydrate d'ammoniaque. S'il y a du zinc, il se forme un dépôt blanc.

Le lait peut être nuisible, même vénéneux, s'il provient d'une vache malade ; il le devient aussi lorsque la vache étant saine, on la nourrit avec des fourrages qui n'ont point d'action sur elle, mais peuvent en développer chez l'homme. Ceci arrive lentement aux vaches que l'on nourrit avec les résidus qui proviennent de la fabrication de l'eau-de-vie de grains.

On a fait beaucoup de recherches sur ce sujet, et il est maintenant hors de doute que, si un pareil lait n'engendre pas des maladies qui éclatent brusquement, ses effets n'en sont pas moins nuisibles. Cependant il est à craindre que l'on continue à nourrir les vaches de cette manière aussi longtemps que l'on préparera et que l'on débitera de l'eau-de-vie.

Mais nous sommes encore loin du jour où l'on cessera de faire usage de cette liqueur, il faut donc se résigner à voir les vaches manger ces résidus, et les hommes boire le lait de ces vaches, et devenir malades par ce fait même.

Fromage. — Il est souvent nuisible, aussi bien quand il est frais que quand il est fermenté. Ainsi il ne se passe guère d'année, en Amérique, sans que l'on voie les membres d'une famille devenir malades pour ce seul fait. Cela tient soit à ce que le fromage n'a pas été séché à temps, de sorte qu'il a pourri ou fermenté, et surtout à ce qu'on a laissé le lait aigrir dans des vases de zinc. Dans ce cas, on retrouve chimiquement la preuve de la présence de ce métal.

Ces vices de préparation sont souvent ignorés du marchand qui vend cette denrée, mais ils ne peuvent l'être du fermier chez lequel le fromage a été fait ; c'est donc celui-ci qui doit être responsable.

Beurre. — Il renferme de la craie, du sable ou des matières colorantes. Pour constater leur présence, il suffit de le faire fondre dans l'eau chaude ; car alors le sable et la craie se déposent, et les matières colorantes se mêlent à l'eau.

Farine. — Elle se falsifie avec de la terre, du gypse, etc., ce que l'on reconnait en incinérant cette farine ou la pâte, pour chercher dans les cendres les substances étrangères dont on soupçonne la présence. On peut encore mettre dans une éprouvette ou dans un vaisseau à long col, de la farine avec 6 fois son poids de chloroforme, agiter,

boucher le flacon et laisser reposer. Peu à peu la farine monte à la surface et le sable se dépose.

Pain. — Il peut contenir plusieurs substances nuisibles.

1° *Potasse.* — On la reconnaît en coupant une tranche de pain sur laquelle on jette de l'eau chaude, jusqu'à ce qu'elle soit recouverte par le liquide, et on laisse refroidir. On plonge alors dans cette eau un papier de tournesol préalablement rougi par un acide, le vinaigre, par exemple ; s'il y a de la potasse, ce papier sera bientôt ramené au bleu, d'autant plus vite et plus fortement même qu'il y aura une plus grande quantité de potasse.

La potasse, en petite quantité, est nuisible seulement aux personnes faibles ; mais si la proportion en est plus forte, tout le monde peut en être affecté. Si même l'usage d'un pain ainsi falsifié durait longtemps, on verrait survenir des maladies de l'estomac et des reins, on a même dit la phthisie.

2° *Magnésie.* — Elle est moins dangereuse que la potasse; on s'en sert pour blanchir le pain fait avec de la mauvaise farine, ce qui est nuisible aux enfants et aux persones qui ont un mauvais estomac. On reconnaît sa présence, d'abord au goût amer que prend le pain, et aussi en faisant brûler ce dernier pour chercher la magnésie dans les cendres.

3° *Alun.* — Il est souvent employé, surtout en Angleterre, pour blanchir le pain; tantôt il se trouve mêlé d'avance à la farine, tantôt au sel, de sorte que les boulangers peuvent ne pas soupçonner sa présence. Celle-ci est pourtant toujours nuisible à l'estomac des consommateurs.

Pour reconnaître la présence de ce corps, on pétrit le pain dans l'eau jusqu'à ce qu'il y soit réduit en pâte, puis on ajoute de l'eau jusqu'à ce que cette pâte devienne tout à fait liquide, on laisse reposer pendant toute une nuit, et on filtre. L'eau qui passe est recueillie, et on la fait bouillir de manière à réduire son volume ; il se forme alors des cristaux d'alun, faciles à reconnaître même au goût.

4° *Cuivre.* — Il est de tous les corps que l'on peut ajouter au pain, celui qui est le plus dangereux, et cependant il a été longtemps employé par les boulangers de France et de Belgique. On peut déjà présumer la présence de ce corps, lorsque le pain est de belle apparence, mat, blanc et très-lourd. Pour en être plus assuré, on peut faire brûler un morceau de ce pain, car on verra çà et là se produire des flammes vertes. On peut aussi prendre une livre de ce pain, et la laisser se ramollir dans l'eau (celle-ci doit être assez abondante pour recouvrir tout le morceau). On laisse tremper le pain jusqu'à ce qu'il aigrisse et que l'eau se clarifie ; si l'on plonge alors une lame de fer dans ce liquide, elle rougira, parce qu'une légère couche de poussière de cuivre s'y sera déposée.

Viande. — Elle peut être dangereuse lorsqu'elle provient d'animaux malades, surtout si ces derniers ont succombé à une éruption pustuleuse ou à une maladie viscérale. Le plus souvent, alors, les accidents surviennent dès le lendemain du jour où l'aliment a été pris; mais lorsqu'ils sont plus tardifs, ils ne sont pas moins redoutables.

La viande mal préparée peut aussi être très-nuisible, alors même qu'elle provient d'animaux sains. Ainsi, celle que l'on mange fumée et qui n'a subi qu'une préparation incomplète est dangereuse. Par exemple, celle qui a été gelée avant d'avoir été fumée à un degré suffisant, est souvent cause de maladie : il en est de même des préparations faites avec la viande de porc : boudins, saucisses, jambons, lorsqu'ils n'ont pas été assez salés ou fumés pour se conserver dans un état d'intégrité complète, ou bien lorsqu'on les a laissés dans un endroit humide ou qu'on les a gardés dans des caisses où on les avait mis avant qu'ils fussent suffisamment desséchés.

La mauvaise influence que peuvent exercer ces aliments tient à ce qu'ils ont subi un premier degré de dé-

composition qui a porté surtout sur les matières grasses, et dont le résultat a été le développement de l'acide sébacique, lequel a sur l'organisation un effet réellement toxique.

On reconnaît la présence de ce poison, et par conséquent la mauvaise qualité de la viande, en mettant celle-ci en contact avec un papier bleu de tournesol mouillé. Si ce papier rougit, c'est que l'acide existe, la viande ne peut donc être mangée.

Le lard, le beurre, la graisse et l'huile rances, renferment aussi de l'acide sébacique et doivent être évités. Si cependant on était forcé d'en faire usage, il faudrait pour le lard, le beurre et la graisse, les laver à l'eau froide, en répétant cette opération trois et quatre fois de suite ; puis on les plongerait dans l'eau bouillante, où elles resteraient 10 minutes environ ; on les laisserait se séparer ensuite par refroidissement, puis on les traiterait encore une fois par l'eau froide.

Malgré toutes ces précautions, il serait encore nécessaire d'éprouver ces substances par le papier de tournesol, avant d'en faire usage.

Pour l'huile, on la traite d'abord par l'eau froide, puis par l'eau chaude, et on la recueille ensuite à la surface du liquide, où on la laisse s'accumuler par le repos.

Aliments ayant subi un certain degré de décomposition. — (Viande, sang des animaux, œufs, fromages, tous les fruits gâtés, surtout les poires, les pommes et les cerises) ; ils doivent être évités, car ils sont malsains et peuvent devenir vénéneux ; bien plus, rien ne peut leur rendre leurs qualités primitives. Ceci arrive surtout pour la viande qu'on essaye de conserver, l'été, avec de la glace. On reconnaîtra qu'elle ne vaut plus rien, quand elle aura perdu son odeur naturelle et qu'elle se sera couverte de taches d'un vilain rouge.

Poissons. — Les poissons mous et dont l'odeur est fé-

tide, sont également dangereux, quel que soit le soin avec lequel on les prépare.

Bile. — La bile des animaux est toujours dangereuse, n'importe à quelle espèce on l'emprunte.

Lait caillé. — Il se forme aussi un poison dans le lait caillé qu'on a laissé vieillir, et dans le fromage qui n'a pas été suffisamment salé.

Viande de porc. — On a remarqué que dans le Wurtemberg, seul, plusieurs centaines de personnes ont succombé par suite de l'usage de viande de porc malsaine, et qu'un grand nombre d'autres ont été malades. Il est cependant bien facile d'éviter d'aussi graves accidents ; car il suffit pour cela de ne pas manger celle qui aurait subi un commencement de décomposition (1).

Malpropreté. — La propreté est un grand moyen d'éviter la plupart des empoisonnements causés par les substances alimentaires. Ainsi, on raconte que toute une famille ayant été prise de diarrhée et de vomissements, comme dans le choléra, le médecin soupçonna que quelque poison s'était trouvé mêlé aux aliments ; or voici ce qui était arrivé : une partie de la viande et des légumes avait été hachée sur une table récemment peinte à l'huile, et on sait que toutes ces couleurs sont des poisons.

(1) Il est probable que la plus grande partie des accidents dont parle ici le Docteur Héring ont été causés par la présence des trichines; la découverte récente de cet animalcule est venue en effet expliquer le développement d'une maladie redoutable, qui a ravagé plusieurs contrées de l'Allemagne et qui a reçu le nom de *Trichinose*. Jusqu'ici la médecine n'a pas offert le moyen de détruire ces vers une fois qu'ils ont pénétré dans l'organisme ; mais elle a appris le moyen de les éviter. Il suffit pour cela de faire cuire la viande et de ne pas la manger crue, comme on le fait si souvent en Allemagne (*a*). L. S. F.

(*a*) Voyez A. Delpech, *Les trichines et la trichinose chez l'homme et les animaux*. Paris, 1866. (*Annales d'hyg. publ.*, 1866. 2me Série, t. XXVI, et *Bull. de l'Académie de méd.* Paris, 1866.)

Une autre fois, tous les convives, qui venaient d'être réunis à une même table hospitalière, furent pris de vomissements ; en recherchant la cause de ces souffrances, on trouva que des insectes venimeux avaient séjourné dans la bouteille où était le vin.

Encore un fait. On appliqua sur la nuque d'un enfant atteint de surdité un large vésicatoire que la mère eut l'imprudence de panser avec une feuille de choux qui était couverte de chenilles, et qu'elle se contenta de secouer fortement. L'enfant se plaignit presque aussitôt de ressentir une douleur de brûlure insupportable ; mais on n'écouta pas tout d'abord ses plaintes, et, lorsqu'on voulut bien y faire attention, il était trop tard ; une inflammation violente s'était développée, et la gangrène lui succéda, envahissant tout le dos, et causant la mort au milieu d'horribles douleurs.

Venins. — On sait enfin combien sont redoutables les venins de la couleuvre, du crapaud, des chenilles et de certaines araignées, il faut donc se garantir avec soin du venin de ces animaux. Or, c'est souvent par la propreté qu'on y arrivera, et surtout en évitant de mêler à ses aliments les feuilles sur lesquelles quelqu'un de ces animaux se sera reposé.

Ergot des céréales. — Ceci est vrai encore pour certains poisons végétaux. Tout le monde, par exemple, connaît ce petit champignon qu'on appelle *ergot* et qui se développe souvent sur les céréales, donnant à la farine une teinte noire dont il faut toujours se défier. Il en est de même des graines d'une multitude de plantes qui croissent à côté de celles dont on fait journellement usage. Enfin, les légumes secs sont parfois mêlés d'insectes ou de petits vers qu'il faut rejeter avec soin.

En général, il convient de ne jamais mêler à ses aliments des plantes, des racines ou des fruits que l'on ne connaîtrait pas parfaitement, et il faut apprendre de bonne

heure aux enfants à se défier de celles qu'ils rencontrent.

Fruits, raisins, figues et prunes. — Ces fruits sont un très-bon dessert, lorsqu'ils n'ont subi aucune fermentation ; quelques personnes cependant ne peuvent en manger sans en être incommodées. Cela tient à ce que la fleur qui recouvre leur surface renferme de petits animacules de la famille des coraux et qui sont hérissés d'aiguillons. Ceux-ci irritent l'intestin et causent la diarrhée.

En général, il ne faut jamais manger la partie gâtée du fruit ; si on prenait toujours cette précaution, on ne verrait pas tant d'enfants devenir malades pour en faire usage.

Noix. — Elles contiennent souvent aussi un poison âcre, bien que leur goût ne soit pas changé. Les meilleures, en vieillissant, deviennent rances, et parfois aussi vénéneuses, causant la toux et la diarrhée, principalement chez les enfants.

Condiments. — Les **champignons** sont vénéneux pour la plupart, et il importe beaucoup de savoir les distinguer, car il n'est pas vrai que tous ceux qu'il faut éviter aient la faculté de noircir l'argent, ce qui enlève à ce caractère la signification absolue qu'on avait voulu lui donner.

Il ne faut jamais manger de champignons qui laissent écouler, quand on les presse ou quand on les brise, un suc laiteux, non plus que ceux qui sont trop anciens, trop mous et vermoulus.

Pour ceux dont on doute, le mieux est d'en mâcher un petit morceau crû ; si le goût est mauvais, âcre, si l'odeur est désagréable, il faut les jeter. Si on les croit bons et qu'on veuille en faire usage, il faut encore les laver à l'eau froide et les peler, puis on les coupe en morceaux, on les plonge dans l'eau bouillante, et de nouveau dans l'eau froide, avant de les soumettre aux préparations culinaires.

Sel. — C'est un aliment de première nécessité, il faut veiller à ce qu'il soit pur. Celui qui devient facilement humide au contact de l'air ne vaut rien. De même si 30 grammes de sel ne se dissolvent pas entièrement dans 120 grammes d'eau, c'est qu'il contiennent du gypse, et il faut s'en abstenir.

Il faut aussi porter une grande attention aux **vases** dont on se sert pour la préparation des aliments, d'abord des poteries, lesquelles sont souvent enduites d'un verni préparé avec des sels de plomb, et, par conséquent, dangereux. On s'assure de la mauvaise qualité de ces vernis, en mettant du vinaigre dans le vase lui-même, et en y laissant cet acide séjourner toute une nuit. Le lendemain on y verse une solution de foie de soufre, et, s'il y a quelque danger à courir, le liquide prend une teinte noire. En tout état de cause, il n'est jamais prudent de laisser ou de préparer des aliments acides dans de semblables ustensiles.

Vases en fer. — Il y a aussi des vases de fer recouverts à l'intérieur d'un émail de porcelaine ; il ne faut pas s'y fier non plus. On les éprouve comme je viens de le dire pour les précédents.

Ustensiles en cuivre. — Ils doivent aussi être scrupuleusement surveillés. Il faut d'abord qu'ils soient très-propres et bien étamés, et, même alors, il faut craindre de s'en servir pour préparer des aliments où il y aurait des acides. On doit surtout éviter avec le plus grand soin de laisser refroidir les mets dans ces casseroles, parce que c'est alors que le poison se forme et s'y mêle.

Si l'étamage s'altère de façon à s'écailler, il faudra se hâter de le faire réparer ; autrement il pourrait en résulter pour ceux qui mangeraient des mets préparés dans ces vases, des maladies longues et incurables.

C'est aussi pour ce motif qu'il est toujours dangereux de faire cuire des cornichons ou des haricots verts dans des vases de cuivre, en vue de leur conserver une belle

teinte verte, et aussi de se servir d'un robinet de cuivre pour tirer du vinaigre d'un tonneau ; car, dans toutes ces circonstances, il se forme un sel de cuivre qui est un véritable poison et qui cause des maux d'estomac, des coliques, des crampes, même des maladies nerveuses dues à l'absorption de la substance toxique. Les effets du sel de cuivre ne sont pas également marqués chez tous ; quelques-uns même semblent y échapper tout d'abord, mais ils ne manquent pas de les éprouver plus tard.

Il faut savoir que le cuivre métallique est beaucoup moins dangereux, ce qui explique comment les ouvriers qui travaillent ce métal n'en sont pas incommodés. De même une balle de plomb peut séjourner dans les chairs sans causer d'accidents toxiques, tandis que, si l'on buvait du vinaigre dans lequel elle aurait séjourné, on éprouverait les symptômes les plus graves.

§ 2. — Poisons accidentels.

Les peintures. — Elles sont aussi très-nuisibles parce qu'elles contiennent presque toujours des sels métalliques. Ainsi la céruse, le blanc de plomb, sont dangereux ; le blanc de zinc et celui de bismuth ne le sont pas moins. Le minium est aussi un composé de plomb et le cinabre un composé mercuriel. Le massicot, le jaune de Naples, le jaune de chrome, le jaune de capel, sont aussi des composés vénéneux. Le réalgar et l'orpiment renferment de l'arsenic. Les couleurs bleues sont en général à base de cuivre, de là vient que le bleu de Prusse, le bleu de Paris, le bleu minéral, sont à redouter. Le cobalt, qui est moins dangereux que l'arsenic, n'est pourtant pas indifférent, de là vient que le bleu d'émail et le bleu de roi ne valent rien.

Les couleurs vertes sont aussi à base de cuivre, le vert-de-gris, le vert de Montagne, le vert de Schweinfurth, de Vienne, de Brunswick, sont donc dangereux. Celui de

Schweinfurth et le vert de Scheele le sont à un double titre, parce qu'ils contiennent à la fois de l'arsenic et du cuivre. Il est toujours facile de reconnaître une couleur arsenicale : il suffit pour cela d'en laisser tomber sur des charbons ardents, parce qu'il se développe alors une forte odeur d'ail.

L'or et l'argent faux, dont on se sert pour recouvrir les bijoux, contiennent du cuivre, du mercure, du zinc, de l'étain et du bismuth ; il faut s'en méfier.

En général, il faut éviter autant que possible les substances que je viens de passer en revue, il est important surtout de ne pas en faire usage pour peindre les appartements, et d'éviter la vaisselle qui pourrait en contenir.

Il est également dangereux de laisser des boîtes de couleurs entre les mains des enfants, parce que c'est les entourer de substances vénéneuses ; il n'est pas non plus indifférent de leur laisser des jouets en bois peint ou en plomb.

Les pains à cacheter eux-mêmes renferment souvent des poisons et peuvent être dangereux, de même que les papiers à lettres qui ont une teinte blanc laiteux ou verdâtre, celle-ci étant obtenue le plus souvent avec des substances toxiques, surtout avec l'arsenic, ce dont il est facile de s'assurer à l'odeur d'ail qu'ils répandent quand on les fait brûler.

Bien que les couleurs préparées avec des métaux soient les plus redoutables, il en est encore d'autres dont il faut se défier. Ainsi la *gomme gutte jaune* est un purgatif violent ; l'*indigo* donne des crampes et des enflures ; la *cochenille*, des maux de dents et de la difficulté pour uriner, etc. Si l'on est obligé cependant de faire usage de substances colorées, il faudra choisir la craie, que l'on peut colorer en jaune avec des feuilles de bouleau ou de curcuma, en bleu avec de l'indigo, ou en vert en mêlant le curcuma et l'indigo ; enfin, il sera possible aussi de se servir d'ocre, de couleurs à base de fer, de pastels, de cochenilles et de carmin.

Fards. — Il est impossible de n'en pas parler, car tous renferment des poisons, et des plus redoutables. Ceux qui en sont exempts ne tiennent pas sur la peau. Le véritable moyen de conserver la fraîcheur de son teint, c'est de vivre au grand air, de se laver le visage à l'eau froide et d'avoir une vie régulière.

Il y a encore beaucoup d'autres substances minérales dont je n'ai pas parlé, mais que l'on doit toujours éloigner avec soin des enfants et des personnes qui n'en connaissent pas les dangers. Ceci s'applique aussi bien aux composés secs et pulvérulents, comme les sels, qu'aux substances liquides, comme les acides. L'acide sulfurique, l'acide muriatique, l'eau régale, l'acide oxalique qui sert à détacher les étoffes, sont des agents toxiques puissants. L'acide sulfurique très-étendu n'est pas vénéneux ; l'acide nitrique, très-étendu aussi, même avec de l'alcool, est peu dangereux ; mais les autres acides sont redoutables, même quand ils sont mêlés à une grande quantité de véhicule. Les sels anglais, la soude, la potasse, la pierre infernale, le sel de tartre, l'ammoniaque, le sel de corne de cerf, la chaux vive et la chaux éteinte, sont aussi à éviter. On assure que des personnes sont mortes pour avoir abusé d'ammoniaque ou d'esprit de corne de cerf, soit pendant une syncope, soit pour en avoir bu par inadvertance. Il faut n'employer ces substances que très-étendues, et les faire respirer avec beaucoup de précaution. L'alun, le salpêtre, le sel de nitre et le foie de soufre doivent être également évités.

Ce ne sont donc pas seulement les composés de mercure, d'arsenic, de plomb et de cuivre qui sont dangereux, mais encore ceux qui renferment de l'antimoine, comme l'émétique, le beurre d'antimoine, le soufre doré d'antimoine, la poudre d'algaroth, de Carthauser, etc., aussi les corps qui renferment de l'étain, du bismuth, du zinc, en un mot toutes les substances minérales et tous les com-

posés chimiques que prépare et dispense le pharmacien. Au surplus, les remèdes les plus innocents sont toujours dangereux quand on ne les donne pas en temps convenable et suivant une bonne méthode.

Les poisons végétaux et ceux que fournit le règne animal sont en nombre infini, delà vient que certaines plaisanteries ont eu parfois des suites funestes. Je connais entre autres une jeune fille à laquelle on fit manger ainsi de la digitale pilée, et qui eut des accidents tellement graves qu'elle faillit en mourir, et que le mauvais plaisant fut sur le point d'aller en prison.

Les *vermifuges* sont souvent aussi l'origine d'accidents graves, et l'on s'explique difficilement la légèreté avec laquelle certains parents remplissent l'estomac de leurs enfants avec de semblables drogues.

Il en est encore de même des substances que l'on emploie pour détruire la *vermine* (fig. 51), dont le véritable moyen curatif est la propreté. Mais il ne suffit pas, pour s'en débarrasser, de prendre des bains et de changer de linge, il faut faire des frictions avec un mélange d'huile et d'esprit-de-vin. Quelquefois les tout petits enfants sont dotés par leurs bonnes de véritables morpions qui se logent dans les sourcils ; il suffit, pour les en débarrasser, d'enduire les sourcils avec de l'esprit-de-vin, en ayant le soin, avant, de couvrir les cils d'huile d'olive. Cette opération doit être répétée plusieurs fois par jour. On a encore recommandé pour les poux de saupoudrer les cheveux avec du tabac en poudre ou d'y lancer de la fumée de tabac.

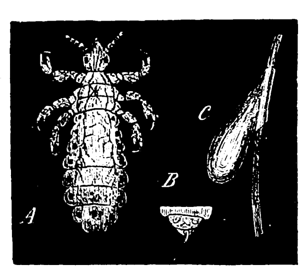


Fig. 51. — Pou.

La propreté est encore le moyen par excellence de se débarrasser des *puces* (fig. 52); on se trouve bien aussi de se frotter avec du jus de citron et de répandre autour du lit et même sur les matelas du vinaigre concentré.

Pour les *punaises* (fig. 53), il faut laver avec une forte

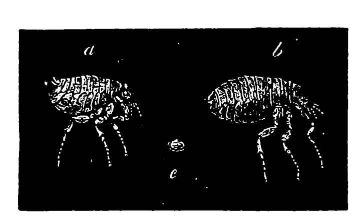


Fig. 52. — Puce.

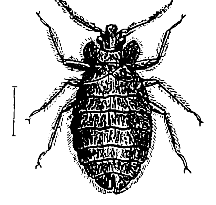


Fig. 53. — Punaise.

lessive la chambre et le lit, et enduire celui-ci d'un corps gras, boucher avec du plâtre toutes les fissures que les murs peuvent présenter. Le mieux ensuite est de placer sous les matelas une claie en jonc dans laquelle ces insectes viennent se prendre; on la secoue tous les jours et on écrase tout ce qui tombe. Cette claie devra être lavée souvent à l'eau bouillante. Ce procédé est bien préférable à l'emploi de toutes ces poudres et de tous ces liquides que l'on trouve dans le commerce et qui contiennent des poisons, le plus souvent du sublimé corrosif.

On essaye ordinairement de garantir les vêtements et les fourrures contre les *mites* en les saupoudrant de camphre ou de musc ; mais ces odeurs sont nuisibles pour l'homme, surtout quand on conserve ces objets dans une chambre à coucher. De plus, le camphre altère les couleurs, et le musc a une odeur si tenace et si pénétrante, qu'on a toutes les peines du monde à s'en débarrasser. Il est préférable de remplacer ces agents par le cuir de Russie, le serpolet sauvage ou la lavande. On se trouvera bien aussi de mettre dans les caisses des feuilles de tabac. Enfin,

le meilleur moyen d'enlever ces vers est de soumettre les vêtements à une température de 20 à 30 degrés, et cela pendant 2 ou 3 jours, en les surveillant avec soin.

Pour garantir les grains contre la vermine, il faut répandre des plantes odorantes sur le plancher des greniers ; la menthe sauvage, recueillie pendant la floraison, est très-utile en pareil cas.

On essaye souvent de se débarrasser des *rats* avec des pâtes empoisonnées, ce qui est toujours dangereux, car, malgré les plus grandes précautions, c'est souvent l'homme qui s'empoisonne et non le rongeur. Il y a plus, le rat, une fois mort, se putréfie sous les parquets et répand une odeur infecte dans les appartements.

Il vaut beaucoup mieux employer des moyens plus simples : par exemple, remplir de suie et de goudron les trous qui leur servent de refuge, et que l'on bouchera ensuite avec un mortier composé de plâtre, de chaux et de verre pilé. Ou bien on leur préparera des gâteaux faits avec de la farine, du lard et du verre pilé, régime auquel ces animaux ne résisteront pas longtemps. Une pâte composée de gypse, de farine et de sirop aurait le même effet. Enfin, si les rats sont en grand nombre et qu'on puisse les poursuivre à l'air libre ou dans des cours, on place le soir un baquet contenant du cidre ou de la bière douce ou du vin auquel on ajoute de l'eau, de la chaux et de l'eau-de-vie ; les rats s'enivrent avec cette boisson et on peut alors amener les chats pour les détruire. C'est surtout dans les mois de juin, de juillet et d'août, lorsque ces animaux sont jeunes, que cette chasse est utile.

Remèdes secrets. — Les agents les plus dangereux pour la santé publique sont, sans contredit, ces mille préparations que l'on vend à titre de *panacées*, et qu'on nomme *remèdes secrets*. On ne peut nier, sans doute, que des malades aient gueri en les prenant, mais on sait combien ces succès sont rares. Il y a plus, les réclames dont ces

préparations sont l'objet prouvent qu'elles sont faites bien plus dans l'intérêt des marchands que dans l'intérêt des malades. La raison en est simple : un médicament ne peut être utile que s'il est donné à propos ; il ne suffit donc pas de dire qu'il convient dans telle maladie, il faut pouvoir indiquer à quel moment et dans quelles circonstances spéciales il sera indiqué. Aussi arrive-t-il le plus souvent que la maladie s'aggrave sous l'influence de ces agents, et que le médecin se trouve impuissant à la guérir, alors qu'il en eût facilement triomphé au début.

La vogue dont jouissent la plupart de ces panacées prouve à la fois l'audace du marchand et la sottise des malades.

Prendre un remède secret, c'est jouer sa santé à la loterie, avec cette différence que, si l'on perd, ce n'est pas seulement sa fortune que l'on compromet, mais sa vie. Or, en pareille circonstance, il y a toujours beaucoup plus de perdants que de gagnants, seulement ceux-ci font grand bruit de leurs succès et les autres ne parlent pas de leurs revers.

Ces remèdes, sans doute, ne renferment le plus souvent que des substances auxquelles les médecins ont habituellement recours. Seulement lorsqu'elles sont administrées par un homme de l'art, celui-ci sait ce qu'il a prescrit, et si la dose est trop forte, s'il y a aggravation, il ordonne de suite les antidotes, ce qui ne peut se faire pour des préparations dont la composition est inconnue.

Or, les remèdes secrets contiennent presque tous des poisons végétaux ou minéraux : les goutes antifébriles renferment de l'arsenic ; les pilules impériales, du mercure ; il est donc très-important de les éviter.

Ajoutons que ces panacées sont vendues à un prix décuple de leur valeur, et l'on jugera qu'on a tout intérêt à s'en abstenir.

§ 3. — Viciation de l'air.

Empoisonnement par l'air. — L'atmosphère contient souvent de véritables poisons qu'on y puise par le fait même de la respiration.

Ainsi les citernes, les puits, surtout les fosses d'aisances laissent échapper des effluves éminemment dangereuses; il ne faut jamais s'en approcher sans prendre les plus grandes précautions, et sans avoir purifié l'air qui se trouve à leur surface en faisant brûler de la paille ou de la poudre à canon.

Il est également dangereux de dormir dans une chambre fermée où on aurait fait brûler du charbon, même du bois qui aurait répandu sa fumée ; car l'asphyxie pourrait se produire.

On courrait aussi de grands risques en demeurant dans une chambre dont les murs et les lambris seraient moisis, précaution que Moise lui-même recommandait. Au moins faut-il avant tout assainir une pareille chambre en nettoyant les murs, et en chauffant pour chasser l'humidité. Les vêtements qui auraient été moisis ne pourraient pas servir non plus sans inconvénient, à moins d'avoir été passés à la lessive.

Il faut éviter également de demeurer dans un appartement qui aurait été récemment peint ou même passé à la chaux. Le danger serait extrême si la couleur était rouge ou verte, parce que ces teintes sont obtenues avec des substances très-vénéneuses. La peinture à l'huile, surtout le vernis, ont toujours des inconvénients dus soit à leur odeur seulement, soit à la viciation qu'elles impriment à l'air ambiant.

On ne doit pas non plus coucher dans une chambre où l'on aurait fait sécher du linge, ou dans laquelle se trouveraient des fleurs, des choses fermentées, des émanations médicamenteuses, du foin humide, ou quelqu'un de ces agents qu'on emploie d'ordinaire pour détruire les animaux nuisibles, le mercure par exemple. En un mot, il

faut éviter de conserver dans sa chambre des substances à odeur forte ou dont l'action sur l'organisme pourrait être nuisible, parce qu'on est toujours plus vivement impressionné par elles durant le sommeil ; de sorte que des influences qui seraient sans effet durant le jour, peuvent devenir funestes, même mortelles pendant la nuit. Ceci s'applique surtout à la chambre des enfants et des femmes en couches.

C'est également pour ce motif qu'il est dangereux de s'endormir sur le sol humide, dans un courant d'air, ou en étant exposé au soleil, ou auprès d'un poêle rouge, toutes ces influences étant plus funestes pendant le sommeil que pendant la veille ; or toutes ces influences portent au sommeil, et il faut lutter pour y résister.

§ 4 — **De de la conduite à tenir dans un cas d'empoisonnement.**

Le point important est, avant tout, de faire que le poison soit rejeté, qu'il ne puisse pénétrer dans l'organisme, et ensuite de neutraliser ce qu'on n'a pu expulser. Le succès dépend de la promptitude avec laquelle on agit. Il ne faut pas cependant se laisser entraîner par la peur et se déterminer sans réflexion.

Le premier précepte est que celui qui dirige le traitement conserve son sang-froid, afin de pouvoir guider tous les assistants dans les soins qu'ils auront à rendre.

Si le poison a été ingéré dans l'estomac, il faut provoquer le vomissement ou l'exciter, si déjà il s'est produit. Le mieux est alors de faire boire de l'eau chaude ou de titiller le fond de la gorge avec une barbe de plume (fig. 54). Les plumes de paon, par leur longueur et leur souplesse, sont très-commodes pour cette petite opération, parce

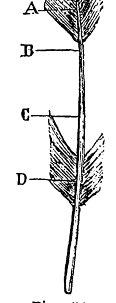


Fig. 54.

qu'on peut les faire pénétrer très-loin dans l'œsophage. La plume, quelle qu'elle soit, peut être enduite d'huile ou de graisse ; mais, dans un cas pressant, on peut négliger cette précaution, et se contenter de l'essuyer.

Pour introduire la plume, on fait ouvrir la bouche du malade et on pousse la plume jusqu'au fond de la gorge. Arrivé là, si l'on se sent arrêté par la paroi postérieure de l'arrière-gorge, on lève la main afin d'augmenter l'inclinaison de la plume et de la faire glisser jusque dans l'œsophage. On lui imprime alors des mouvements de rotation de manière à augmenter l'action du corps étranger. Si l'on ne réussit pas à provoquer le vomissement du premier coup, on répète l'opération.

Le second moyen qu'il faille employer est l'*eau;* l'eau chaude si on en a à sa disposition, ou, dans le cas contraire, l'eau froide que l'on fait boire en attendant qu'on ait eu le temps d'en faire chauffer.

On peut ajouter à cette eau des *blancs d'œufs*, qu'on y bat pour faire l'eau albumineuse ; du *savon* avec lequel on obtient de l'eau savonneuse ; du sucre, du vinaigre, de l'huile, du lait ou du beurre. L'infusion de café noir, les décoctions mucilagineuses de graines de lin, les décoctions de gruau et d'avoine peuvent aussi être utiles ; il faut les faire préparer.

Les vomissements ayant eu lieu, on profite du moment de répit qui en résulte pour tâcher de savoir à quel genre d'empoisonnement on a affaire, et d'abord s'il y a réellement ingestion d'une substance vénéneuse ; rien ne ressemble en effet à un empoisonnement comme une maladie à invasion brusque, et l'on peut s'y tromper. Si les renseignements que l'on obtient ne paraissent pas assez précis, il faut, dans le doute, s'abstenir de moyens qui pourraient être nuisibles, et se contenter de ceux dont j'ai parlé, lesquels peuvent être utiles, sans offrir jamais de danger.

On est en droit de soupçonner un empoisonnement lors-

que les symptômes ont éclaté tout à coup, peu de temps après qu'on a bu ou mangé, surtout si les substances ingérées offraient quelque chose d'étrange et d'inaccoutumé.

On s'enquerra aussi auprès du malade ou des assistants de ce qui s'est passé avant l'accident, des personnes avec lesquelles le patient a pu se trouver. On recueillera avec soin les matières vomies, et les restes des aliments et des boissons que l'on pourra retrouver. Il faudra conserver ceux-ci alors même qu'ils auraient subi un certain degré de putréfaction parce que, s'ils renfermaient des poisons minéraux, on pourrait toujours les retrouver par l'analyse chimique. On peut sans inconvénient réunir tous ces produits dans un même vase et y ajouter de l'alcool pour les conserver, afin de les soumettre plus tard à l'examen d'un chimiste ou d'un médecin.

Si l'on a quelque peine à recueillir ses renseignements, on laisse d'autres personnes s'en occuper et l'on continue à porter secours au malade. C'est alors qu'il faut se rappeler qu'on peut rendre un empoisonnement mortel quand on le combat avec des moyens mal appropriés ou donnés sans ordre et sans méthode ; il faut donc agir toujours avec prudence et circonspection, d'autant plus même qu'on est moins bien renseigné.

Cependant, lorsque le danger est extrême, il ne faut pas rester inactif; on doit user de suite de tous les moyens généraux qu'on a sous la main, en commençant par ceux dont l'action est plus exempte de danger pour arriver ensuite aux plus énergiques.

Le poison est-il connu, on marche avec une certitude complète, et l'on donne les antidotes appropriés.

§ 4 — Moyens généraux à employer dans un cas d'empoisonnement.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, le vomissement est tou-

jours la première action qu'il faille provoquer, surtout si le malade y est disposé et si les symptômes toxiques se sont produits peu de temps après le repas. Et cependant il y a bien des vomitifs dont l'administration serait alors nuisible ou dangereuse. Le mieux est donc d'employer les moyens mécaniques ; d'abord, l'eau tiède que l'on fait boire en quantité aussi considérable que possible, par exemple, par demi-verres répétés toutes les minutes, et même plus quand on le peut.

Quand on a affaire à un enfant, il faut parfois employer les prières, les supplications ou la menace, même la violence. Dans ce cas, ou l'on introduit le doigt jusqu'au niveau de l'articulation maxillaire, sur laquelle on presse avec force pour ouvrir la bouche du petit patient; ou bien on lui pince le nez et l'on profite du moment où la suffocation l'oblige à respirer pour le faire boire.

On peut aussi titiller l'arrière-gorge avec le doigt ou avec les barbes d'une plume, ainsi que je l'ai recommandé déjà.

Lorsque le vomissement se produit, on soutient avec une main la tête du petit malade, tandis que l'on presse avec l'autre sur l'épigastre ; dès que le vomissement a eu lieu, on fait gargariser la bouche avec un peu d'eau, après quoi on laisse reposer l'enfant pendant quelques minutes pour recommencer aussitôt que de nouvelles souffrances se manifestent.

Il y a des malades qui vomissent très-difficilement, et chez lesquels l'eau chaude est insuffisante ; d'autres vomissent en moindre quantité qu'ils ne boivent, d'autres enfin sont dans l'impossibilité d'avaler. On a proposé divers moyens qui peuvent être utiles en pareils cas. D'abord de prendre de la mie de pain que l'on mouille et que l'on pétrit avec du tabac à priser, formant ainsi une petite boulette que l'on introduit dans la bouche, en faisant en sorte que le malade ne la crache pas.

Ce moyen n'ayant pas de valeur pour les gens habitués

au tabac, on a proposé pour ceux-ci de mêler une cuillerée de graine ou de farine de moutarde avec une cuillerée de sel marin dans un verre d'eau et de tâcher de leur faire avaler le tout en une seule fois, puis de leur donner de l'eau tiède. Enfin, pour les sujets chez lesquels ces moyens ne seraient pas applicables, on a conseillé encore des lavements de fumée de tabac.

Eau albumineuse. — Le second moyen auquel on doive songer est l'*eau albumineuse.* On la prépare en battant plusieurs blancs d'œufs avec de l'eau froide. On l'emploie avec succès dans les empoisonnements par des composés métalliques, surtout quand le poison cause de vives douleurs à l'estomac et dans le bas ventre suivies d'effet purgatif avec ténesme, ce qui arrive surtout avec les poisons mercuriels, surtout le sublimé, le vert-de-gris, les préparations de zinc ou de plomb, l'alun et l'huile de vitriol (acide sulfurique.) Or, on soupçonnera la présence de ces poisons lorsque les matières vomies auront une coloration rouge ou verdâtre, que le malade conservera après le vomissement un goût métallique ou salé, et que les chiens auxquels on présentera les liquides rejetés refuseront d'y toucher. En général, quand on pourra penser que l'empoisonnement a été causé par une des préparations que j'ai nommées, il faut employer l'eau albumineuse en grande quantité, et si le malade se plaint de diarrhée accompagnée de fortes douleurs à l'anus, on joint à l'eau albumineuse donnée par l'estomac, des lavements ayant la même composition. On a ensuite recours aux antidotes les plus directs pour effacer les effets ultérieurs du poison.

Eau de savon. — Elle convient souvent lorsque l'eau albumineuse est restée sans effet. Il faut la préparer avec du savon bien blanc et non avec des savons veinés qui renferment souvent des substances toxiques. Pour l'obtenir, on dissout une partie de savon dans 4 fois son poids d'eau

bouillante, et on administre cette solution encore chaude et à raison d'une cuillerée toutes les quatre ou cinq minutes.

Le savon est nuisible seulement lorsque l'empoisonnement a eu lieu par un sel alcalin : l'eau de lessive, la pierre caustique, la potasse, la soude, la crème de tartre, l'ammoniaque liquide ou caustique, les sels anglais, le sel de corne de cerf, la chaux vive ou éteinte, la baryte, que l'on vend souvent comme poudre aux rats sous ce prétexte qu'elle ne saurait être nuisible puisqu'elle ne contient pas d'arsenic; le sel tartrique et le sel de tartre tartarisé. En un mot, quand les matières vomies n'ont pas un goût acide, mais styptique, qu'elles n'excorient pas les tissus, qu'elles bleuissent le papier de tournesol rougi par un acide, qu'elles font effervescence quand y ajoute de l'acide nitrique, ou de l'acide sulfurique, il ne faut pas employer un alcali comme l'eau de savon, mais bien un acide comme le vinaigre.

Au contraire, l'eau de savon est fort utile dans l'empoisonnement par l'arsenic, le plomb, l'acide sulfurique, l'acide nitrique et tous les acides énergiques, aussi dans le cas où celui-ci tient quelque métal en solution. On reconnait la présence de ces acides à ce que les matières vomies excorient l'intérieur de la bouche et rougissent le papier bleu de tournesol. Enfin, elle convient encore dans l'empoisonnement par les végétaux âcres, qui renferment un suc blanc et corrosif, aussi dans les accidents causés par l'huile de ricin.

Magnésie. — La magnésie calcinée est souvent préférable à l'eau de savon. On la donne mêlée avec de l'eau, en répétant la dose après chaque vomissement; il faut toujours la dissoudre à nouveau. Elle convient dans l'empoisonnement par les acides et les composés métalliques, lorsque l'eau albumineuse reste sans effet ou que les accidents sont dus à un composé de mercure, d'antimoine, de zinc, de bismuth ou d'étain.

Vinaigre. — C'est un excellent moyen quand le poison est de nature alcaline. Lorsqu'on est sûr qu'il en est ainsi, on fait boire du vinaigre au malade et on lui en administre en lavements ; en même temps on fait prendre des boissons mucilagineuses et on excite les vomissements.

En revanche, le vinaigre est nuisible quand l'empoisonnement est dû à un végétal âcre, à des sels métalliques, à l'arsenic, surtout si l'estomac est sensible au toucher. Il est, au contraire, très-utile comme antidote du stramoine (*Datura stramonium*), de l'aconit, de l'opium, des champignons vénéneux, des poisons narcotiques, de la fumée de charbon (oxyde de carbone), et aussi du foie de soufre.

En pareil cas, il faut donner d'abord des boissons mucilagineuses, qui excitent le vomissement, puis, lorsque celui-ci a eu lieu, du vinaigre qui calme alors les spasmes de l'estomac. Il est encore utile quand l'intoxication a été produite par des moules ou par certains poissons, aussi par les graisses, et quand il a été fait usage de viande de porc et de charcuterie gâtées ; mais, dans ce cas, il ne faut pas négliger les moyens dont il a été parlé plus haut.

L'huile. — C'est un moyen auquel on accorde en général plus de confiance qu'il n'en mérite ; il en est de même de la graisse et du beurre, dont on se sert parfois. Lorsqu'on se décide à l'employer, il faut savoir avant tout quelle espèce d'huile on a à sa disposition. L'huile rance, l'huile de poisson et l'huile dite purifiée ne valent rien ; quand on n'en trouve pas d'autres, il vaut mieux leur substituer quelque boisson mucilagineuse, qui enveloppe en quelque sorte le poison, du sucre qui calme les douleurs d'estomac, ou quelque autre moyen.

Si l'on est sûr que l'empoisonnement est dû à un alcali et que le vinaigre ait amené quelque soulagement, on peut donner, entre les doses de cet acide, ou un peu d'huile ou

de la crème de lait, surtout si le malade se plaint de brûlure à la bouche, dans la gorge et dans l'estomac. On l'emploie aussi avec grand avantage lorsque la bouche, la gorge, l'estomac ou même la membrane muqueuse de l'œil ont été corrodés par un acide concentré, l'acide sulfurique ou l'acide nitrique par exemple. L'huile est encore utile dans l'empoisonnement par les champignons. Mais elle est très-nuisible si le poison est de l'arsenic ; elle reste sans effet dans la plupart des empoisonnements par les sels métalliques.

Il faut s'en garder aussi lorsque de la poudre de cantharides est entrée dans l'œil ou lorsqu'on en a avalé, car c'est alors, pour ainsi dire, la jeter sur le feu. Il en est de même pour les autres insectes venimeux, soit qu'ils aient été avalés morts, soit qu'étant encore vivants, ils aient lancé leur venin jusque sur les membranes de l'œil. Elle est très-utile, au contraire, lorsque quelque insecte vivant a pénétré dans le conduit auditif.

Le lait est moins utile que les boissons mucilagineuses. Mais, comme on le trouve souvent sous la main au moment du danger, il vaut encore mieux en faire boire que de rester dans l'inaction. Le lait crémeux réussit dans les cas où l'huile est utile, il échoue dans les mêmes circonstances que cette dernière. Le lait aigre agit comme le vinaigre. Si donc l'on n'a pas de bonne huile à sa disposition, il faut se servir de la crème, surtout si le malade ne peut supporter l'huile ; dans ce cas le lait, même aigri, devrait être employé. Ce dernier est encore préférable au mauvais vinaigre ; on peut le prescrire alors même que le vinaigre a été déjà employé.

En général, le lait est utile lorsque le premier effet de l'empoisonnement est passé, et qu'il ne reste plus que les souffrances consécutives ; il soulage alors assez vite. Si l'on ignore quel a été le poison ingéré, qu'ainsi on ne puisse choisir l'antidote et que le malade ait déjà pris du

lait avec avantage, il faut continuer cette boisson. Il est utile seulement qu'il ait assez vomi pour que l'on puisse supposer que la substance toxique a été rejetée.

Le sucre et l'eau sucrée sont d'excellents moyens dans le plus grand nombre des cas; c'est seulement lorsqu'on est certain d'avoir à combattre les effets d'un acide minéral ou d'un alcali énergique que l'on doit lui préférer quelque moyen plus direct. En tout cas, le sucre ne peut jamais être nuisible alors même qu'il ne serait pas suffisant. Aussi, si le malade en désire, peut-on lui en donner autant qu'il en demande. S'agit-il d'un empoisonnement causé par des substances métalliques, des couleurs vénéneuses contenant de l'arsenic, du cuivre, du plomb, du zinc, par l'acide sulfurique ou l'alun, l'eau sucrée est encore très-utile. Tantôt on la donne seule, tantôt on l'alterne avec de l'eau albumineuse ou de l'eau de savon, lorsque celle-ci est indiquée. Le sucre convient encore très-bien dans l'empoisonnement par l'arsenic, par les plantes âcres, lorsqu'elles causent un sentiment de brûlure et amènent le gonflement des parties internes de la bouche et de la gorge. On l'alterne alors avec les antidotes; on peut le donner en morceaux ou en solution dans l'eau.

Café. — C'est un agent des plus utiles. On doit se servir de café pas trop brûlé et en faire d'abord une infusion concentrée et ensuite plus faible. Au début, il ne faut pas négliger de faire vomir s'il est nécessaire; mais ensuite on donne le café seul.

Si la nature des poisons est inconnue, on donnera du café quand existeront les symptômes suivants: engourdissement général, somnolence, perte de connaissance, chancellement quand on est debout comme par l'ivresse, visage rouge et bouffi ou froid et pâle, toujours abattu ; ou bien quand le malade est excité, crie, frappe de tous côtés et se bat lui-même, qu'il veut courir et se livrer à mille excentricités. Dans ces circonstances, on fait boire du café

noir, on en donne en lavements, on fait vomir, jusqu'à ce qu'un mieux notable se manifeste. Puis, lorsque tout ce qui était dans l'estomac a été rejeté, on revient au café noir et sucré. Quelle que soit la substance toxique qui ait été avalée, on ne doit jamais refuser le café au malade lorsqu'il exprime le désir d'en boire.

Lorsque l'empoisonnement a eu lieu par une substance contenant de l'acide prussique, ce que l'on reconnaît à l'odeur d'amandes amères qu'elle répand, il faut encore donner du café noir, mais seulement après avoir excité le vomissement par un des moyens indiqués plus haut. On agira de même avec les substances narcotiques : l'opium, la pomme épineuse, certains champignons, le sumac vénéneux, aussi contre les accidents causés par les médicaments qui contiennent de la strychnine, de la belladone, de la coloquinte, de la valériane, de la ciguë tachetée ou de la ciguë vireuse, et aussi contre ceux que peut causer l'infusion de camomille. Le café est encore utile dans l'empoisonnement par la camomille , le vin d'antimoine, le phosphore et l'acide phosphorique.

Camphre, c'est un médicamment essentiel à opposer aux poisons végétaux, surtout s'ils causent un sentiment de brûlure, de la rougeur, en un mot, de l'inflammation; aussi, lorsque la substance absorbée fait vomir et purge tout à la fois, amène une pâleur livide et un froid de glace, et fait perdre connaissance. Lorsque ces symptômes existeront, que le poison soit connu ou qu'il ne le soit pas, il faudra toujours donner le camphre. Tantôt il suffira de le faire respirer, tantôt il faudra s'en servir en frictions. Souvent aussi on l'emploie dissous dans l'huile ou dans l'alcool chaud.

Le camphre est encore l'antidote assuré des cantharides, soit que le sujet ait avalé de ce poison, soit qu'il y ait eu simple application sur la conjonctive, soit encore qu'il s'agisse des effets causés par l'application d'un vési-

catoire. Le camphre est encore utile contre tout insecte venimeux qu'on aurait avalé, contre le gonflement et les symptômes toxiques causés par l'araignée velue, le miel vénéneux, les aliments qui contiennent des vers, quelle que soit l'espèce de ces derniers.

Quand on rencontre un sujet se plaignant de difficultés pour uriner, de douleurs pendant cette opération, d'urines inutiles et infructueuses, même de pissement de sang, on peut conclure qu'il est sous l'influence des cantharides, et il faut lui donner du camphre.

Le camphre est encore l'antidote d'un grand nombre de substances données habituellement à titre de médicaments, par exemple, des vermifuges que l'on distribue si généralement aux enfants. Il arrête les mauvais effets du tabac, des amandes amères, et des corps qui en ont l'odeur, comme les noyaux de cerises, de pêches, etc., et aussi les noix.

On le donne pour effacer les effets consécutifs et éloignés des substances métalliques, des acides, surtout des aliments trop salés. Dans ce cas, on le fait respirer de temps à autre , aussitôt que le vomissement a eu lieu, ce que l'on peut prescrire encore avec succès dans l'empoisonnement par les champignons ou la fumée de charbon.

Je citerai encore parmi les substances dont il est possible de faire usage à titre de contre-poison, la poudre de charbon, la lessive, le sel de cuisine, l'amidon, le thé vert et le tabac, tous moyens qu'il est facile de rencontrer dans les familles, et aussi la magnésie calcinée, l'esprit de nitre et l'ammoniaque liquide, lesquels, s'ils n'agissent pas toujours comme antidotes, peuvent être utiles dans un certain nombre de maladies.

Résumé des moyens généraux à employer dans un empoisonnement.

On peut résumer ainsi les règles qui précèdent :

1° Faire vomir ;

2° Atténuer l'action du poison sur l'organisme.

On alterne d'abord ces deux procédés, et on ne s'occupe plus ensuite que du dernier.

Il faut se rappeler, pour le choix du vomitif, qu'il est dangereux d'employer des substances qui sont elles-mêmes des poisons.

On se bornera donc à employer:

1° L'eau tiède, en aussi grande quantité que possible ;

2° La titillation du fond de la gorge ;

3° Le tabac à priser mis dans la bouche;

4° La farine de moutarde et l'eau salée ;

5° Les lavements de fumée de tabac.

Les moyens de modérer l'action des poisons, et auxquels il convient de recourir lorsque la substance toxique est inconnue, sont :

1° Pour calmer les douleurs, l'eau albumineuse ;

2° Pour diminuer les symptômes d'engourdissement, le café.

Lorsque le poison est connu, on agit différemment selon qu'il s'agit d'un métal, d'un acide ou d'un alcali :

1° Contre les sels métalliques on emploie l'eau albumineuse et l'eau de savon ;

2° Contre les acides, la magnésie et l'eau de savon ;

3° Contre les alcalis, le vinaigre, le jus de citron mêlé à de l'eau, et le suc des fruits acides.

Conduite à tenir lorsque le poison est connu.

Elle ne diffère pas de ce qui vient d'être dit, seulement on doit toujours choisir des moyens dont l'action antidotique soit aussi directe que possible, pourvu qu'on les ait sous la main.

S'agit-il, par exemple, d'un empoisonnement par l'acide sulfurique ? Il faudrait, en bonne logique, donner d'abord de la magnésie ; mais on en trouve rarement dans

les familles, et il vaut mieux faire boire une solution d'eau de savon que d'attendre sans agir. Il y a plus, si le savon est long à se dissoudre ou si l'on ne peut le trouver de suite, on jette une poignée de cendres de bois dans de l'eau et on en fait boire au malade, en attendant mieux.

Empoisonnement par l'air vicié. — Il se développe toujours dans les fosses d'aisances, les cloaques, les lieux où l'on dépose les immondices de tous genres, des gaz délétères qui ont une odeur d'œufs pourris, ce qui indique qu'ils renferment une grande quantité d'hydrogène sulfuré, gaz essentiellement redoutable. Quand on respire un air ainsi vicié, on éprouve des nausées, de l'anxiété, une vive oppression ; le pouls devient intermittent, les yeux ternes, les oreilles froides, le ventre se contracte ; et si l'on reste dans cette atmosphère, des convulsions se manifestent, et la mort survient, apparente d'abord, mais bientôt réelle.

Le meilleur moyen à employer dans ce cas est le *chlorure de chaux* ou toute autre préparation chlorurée, composés que l'on rencontre dans toutes les pharmacies. Il serait sés même désirable que ceux qui peuvent, par profession, être exposés à de semblables influences, fussent toujours munis de ces substances. Il suffit souvent, en effet, de mettre dans une assiette du chlorure de chaux avec un peu d'eau et d'acide sulfurique pour purifier l'air par les vapeurs qui se dégagent, et permettre le travail là où il eût été impossible sans cette précaution. La chaux vive, sur laquelle on jette de l'eau, purifie déjà l'air, mais elle ne le fait ni aussi vite ni aussi complétement que le chlorure, de sorte qu'il faut en mettre pendant plusieurs jours avant de se risquer à travailler dans ces endroits infectés. Il y a encore pour désinfecter les fosses d'aisances un excellent moyen ; c'est d'y jeter du charbon de terre concassé, lequel, non-seulement enlève l'odeur en absorbant les gaz, mais encore forme un excellent engrais pour les jardins et les champs.

Si, faute d'avoir pris les précautions suffisantes, l'ouvrier est asphyxié, il faut d'abord le porter au grand air, le déshabiller, le placer sur le dos de manière que le tronc soit un peu élevé; lui jeter de l'eau froide sur le visage et sur la poitrine. Puis, si l'on a de l'*eau chlorurée*, on lui en fait respirer par moments, et on lui place dans les mains une petite éponge qui en soit imbibée. Il ne faut pas que cette solution soit trop concentrée : elle doit être telle qu'un homme bien portant puisse la respirer sans tousser. En même temps, on donne à l'intérieur une solution composée d'une cuillerée à bouche d'eau chlorurée concentrée mêlée à un verre d'eau, et on donne une cuillerée à dessert toutes les 5 ou 10 minutes, en éloignant à mesure que l'état du malade s'améliore. On se procure d'ordinaire plus facilement du *vinaigre* que de l'eau chlorurée ; on y ajoute de l'eau par parties égales, et on se sert de ce mélange pour asperger le visage, et pour en faire respirer au malade.

En même temps on frictionne le corps avec des étoffes de laine chauffées; ou on asperge le visage avec de l'eau vinaigrée, et dès qu'elle est séchée, on frictionne, puis on asperge de nouveau. C'est surtout sur les pieds, le bas-ventre, la poitrine et les bras que les frictions doivent porter; on peut même frotter le dos et la plante des pieds avec une brosse rude.

En tout cas, il ne faut jamais agir avec violence, mais doucement et longtemps, car la vie ne revient souvent qu'après plusieurs heures de soins assidus.

Si les mouvements respiratoires sont nuls, il est inutile de maintenir devant le nez et la bouche l'éponge imbibée de vinaigre, il faudra agir alors comme je le dirai en parlant de la *mort apparente*. On doit seulement passer de temps à autre sous les narines un peu de duvet, afin de voir si la respiration a tendance à se rétablir. Dès qu'un mouvement d'inspiration suivi d'une expiration rapide

vient à se produire, il faut établir un léger courant d'air autour du patient, en l'éventant, puis, lorsque la respiration s'établit plus franchement, on approche de sa bouche une éponge trempée dans de l'eau chlorurée ou vinaigrée; mais il faut toujours agir avec une grande prudence afin de ne pas éteindre une vie qui commence à peine à se ranimer. Enfin, lorsque le malade revient à lui, on lui fait boire quelques gouttes d'eau chlorurée. Se plaint-il de froid, de besoin d'aller à la selle, de nausées, que l'odeur du vinaigre augmente et pour lequel le sujet a de la répugnance, il faut employer le café. Si le patient a trop chaud et se sent très-faible, il faut lui faire boire un peu de vin vieux et ensuite donner *China*. Le Camphre, en olfaction, est aussi très-utile dans ce cas.

L'air peut être vicié par d'autres gaz que l'hydrogène sulfuré ; c'est ce qui arrive pour celui des puits, des cours et des fours à chaux. Le gaz qui se produit alors cause le vertige, la somnolence, un état d'ivresse et enfin la syncope.

La première chose à faire est de porter le malade au grand air, de l'asperger d'eau froide, seule ou vinaigrée, et de lui donner du café noir. Il est rare que ces moyens ne le rappellent pas promptement à la vie.

Vapeurs de charbon. — Elles sont aussi très-redoutables surtout pendant le sommeil ; il ne faut donc jamais coucher dans une chambre où il y aurait un brasier allumé et où l'air ne se renouvellerait pas facilement. Le charbon de terre est ici tout autant à craindre que le charbon de bois. Il est arrivé que de vieilles poutres s'étant enflammées dans une maison, et les habitants n'ayant pas tenu compte d'une légère odeur de fumée, ceux-ci se sont trouvés asphyxiés avant qu'on ait pu découvrir d'où venait le feu. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que tous ceux qui se trouvent soumis à l'action de la fumée tombent dans une faiblesse telle, qu'ils n'ont même pas la force d'aller ouvrir une porte ou une fenêtre, pour avoir de l'air et demander du secours. Ils

éprouvent de véritables douleurs, ont conscience du danger qui les menace, mais ne peuvent ni fuir ni parler. Ils sont en un mot dans un état physique analogue à celui des gens qui, au milieu d'un froid rigoureux, s'assoient en plein air et se trouvent tellement engourdis, qu'ils n'ont pas la force de reprendre leur marche.

Les signes de l'*asphyxie par le charbon*, lorsque la mort apparente n'est pas encore arrivée, sont : le mal de tête avec des nausées, des vomituritions ou des vomissements, souvent même des vomissements de sang, un sentiment de poids et de pression sur la poitrine, la rougeur du visage, qui devient à la fin d'une couleur violette et comme bouffie par le sang, des pleurs spasmodiques et involontaires, des hallucinations; puis le malade tombe tout à coup à terre, pris de convulsions et de spasmes, il perd connaissance comme dans l'apoplexie.

Pour remédier à ces graves accidents, on porte le malade en plein air, on lui frotte le corps avec du vinaigre qu'on lui fait en même temps respirer. Si le visage est rouge et les hallucinations nombreuses, on inonde la tête d'eau glacée, ou du moins, aussi froide que possible ; en général il est bon de tenir la tête froide et les extrémités chaudes. Enfin, dès que le malade peut avaler, on lui fait faire du café noir. De plus, dès qu'il commence à reprendre connaissance, on donne *Opium*, à doses répétées, mais sans y insister longtemps. Si ce médicament n'a pas produit un changement notable en quelques heures, on lui substitue *Belladona*, qu'on laisse agir plus longtemps. Si le malade est très-excité, qu'il parle vite et avec volubilité, se plaignant de douleurs qui passent d'un point sur un autre, de vertiges quand il est couché, on lui donne pendant quelque temps du café noir, puis la *Belladone* ou la *Noix vomique*. Un médecin anglais a même conseillé l'*Aconit*, dont il avait, à plusieurs reprises, constaté l'efficacité.

[Tous ces médicaments doivent être donnés à une basse

dilution, la sixième par exemple, et à doses répétées, comme pour les maladies aiguës.]

Il y a une espèce de champignons parasites qui se développent sur les murs des vieilles maisons et exhalent un gaz qui agit sur l'organisme d'une manière analogue à la vapeur de charbon, mais plus lentement. Le mieux serait alors d'abattre l'édifice et d'en construire un autre ; mais tout le monde ne peut agir ainsi, et il faut alors songer à détruire le parasite. Pour cela on recouvre les parties où il se trouve avec du charbon de terre pulvérisé, ainsi que les murs environnants ; on peut aussi laver d'abord les parties mêmes avec une solution concentrée de *sulfate de cuivre*. En même temps on donne à l'intérieur aux habitants, par petites cuillerées, de l'acide sulfurique étendu de quatre fois son poids d'eau. Cet acide, dilué selon les procédés homœopathiques, serait préférable.

Vapeurs de chlore. — Le meilleur moyen d'en effacer les mauvais effets est de fumer du tabac, ou de prendre sur du sucre un peu d'eau-de-vie ou du rhum. Si l'on en a aspiré une quantité assez considérable pour donner des maux de gorge, des douleurs de poitrine, une toux fatigante, accompagnée d'un sentiment de suffocation, il faut faire respirer au malade de l'hydrogène sulfuré, qu'on obtient soit en dissolvant du foie de soufre dans de l'eau à laquelle on ajoute un acide, soit en y mêlant un œuf pourri. Au surplus, le premier pharmacien venu pourra toujours préparer sur-le-champ ce composé sulfureux, dont il faudra répéter l'usage chaque fois que les douleurs auront l'air de revenir.

Poisons gazeux. — Il y a encore d'autres gaz délétères, par exemple l'acide prussique et les vapeurs minérales acides ou alcalines. L'esprit de corne de cerf et l'ammoniaque sont très-précieux ici ; seulement il ne faut les faire respirer qu'en tenant le flacon à une certaine distance, afin que l'odeur soit légère, autrement on pourrait déter-

miner des accidents. On a même proposé de se contenter d'en faire tomber quelques gouttes sur un papier que l'on tiendrait à portée du malade.

Quand il s'agit de vapeurs alcalines, ce que l'on reconnaît à ce qu'elles ramènent au bleu le papier rouge de tournesol, on doit agir comme pour les autres poisons alcalins ; si cela ne suffit pas, on a recours aux vapeurs vinaigrées, en même temps qu'on fait prendre tous les quarts d'heure une cuillerée de vinaigre étendu d'eau. S'il faut, au contraire, combattre les effets de vapeurs acides, qui rougissent le papier bleu de tournesol, on verse quelques gouttes d'ammoniaque dans de l'eau, et on fait prendre toutes les 10 minutes une cuillerée de cette solution.

Air renfermé. — Il n'est pas non plus sans inconvénient de dormir dans une chambre fermée depuis longtemps, et dont l'air n'a pas été renouvelé, car on y a des cauchemars, des rêves anxieux, des hallucinations, de l'anxiété et une frayeur qui porte à s'enfuir. Pour éviter de semblables inconvénients, il faut établir un violent courant d'air en ouvrant portes et fenêtres, et en faisant du feu dans la cheminée : on fera bien en même temps de mettre de l'eau dans des vases larges et plats où l'évaporation ait quelque rapidité.

Mais si ces précautions n'ont pas été prises, on calmera les symptômes sus-indiqués avec *Aconit* d'abord ; puis on fera prendre *Opium*, si la frayeur est le symptôme dominant; *Veratrum*, si cette impression paraît se prolonger.

Enfin, quand il s'agit d'un mal de tête venu pour avoir dormi dans une chambre où il y avait des fleurs odorantes ou du foin frais, on fait respirer du *Camphre* ou l'on donne *Nux vomica* à l'intérieur.

[Tous ces médicaments doivent être administrés comme dans les maladies aiguës.]

Les douleurs qui surviennent pour avoir couché dans

une chambre nouvellement blanchie, ou dans laquelle on aurait fait sécher du linge ou des plantes vertes, dans laquelle aussi on aurait conservé des fruits ou des raisins, cèdent à *Bryonia* ou souvent à *Belladona*. (Comparer avec l'article *Céphalalgie*.)

L'habitation des appartements récemment peints à l'huile entraîne des souffrances multipliées. On y remédie d'abord en respirant l'air extérieur et en faisant des lotions froides sur le visage, puis on prend *Bryonia*, *Opium* ou *Sulphur*, suivant les symptômes. Quand le malade se plaint de coliques et de nausées, les unes et les autres augmentant par le mouvement, il faut donner *Mercurius solubilis*. [Tous ces médicaments doivent être pris à la sixième ou à la douzième dilution, à la dose de 6 à 8 globules pour 8 cuillerées d'eau, et à raison de 4 à 6 cuillerées par 24 heures].

Il est bien, en même temps, de tenir dans la pièce de grands baquets d'eau froide, surtout la nuit, cette eau semblant attirer à elle le poison. Je donnerai un dernier conseil ; c'est de choisir l'automne comme étant la saison la plus favorable pour faire peindre les appartements; car la température est alors assez froide pour que les peintures sèchent aisément, et encore assez chaude pour que l'on puisse aérer autant qu'il est nécessaire.

Il peut encore exister dans les maisons une foule de mauvaises odeurs dues à leurs habitants, et qu'on essaye de pallier ordinairement avec des parfums qui se mêlent avec elles sans détruire les miasmes dont elles dépendent. Le meilleur moyen de les combattre est, selon moi, la vapeur qui s'échappe du café quand on le torréfie, car cette odeur ne nuit pas à l'organisme et ne gêne que fort peu l'action des médicaments homœopathiques.

Empoisonnement par les acides. — Ceux que l'on a le plus souvent à combattre sont : l'acide sulfurique, l'acide muriatique, l'acide nitrique, l'eau régale, l'acide phos-

phorique, l'acide oxalique, acétique, et le vinaigre de bois ou de vin pris en grande quantité.

On reconnaît qu'il en a été fait usage au goût acide et brûlant éprouvé par le malade au moment où il a bu, et à la chaleur intense qu'il a ressentie à ce moment dans la bouche et à la gorge, et qui a été suivie de tranchées violentes dans l'estomac et les intestins; douleurs que les boissons augmentent; la respiration est rapide, l'haleine a une mauvaise odeur, les matières vomies moussent, ont un goût acide et rougissent le papier de tournesol. Souvent aussi l'intérieur de la bouche est comme brûlé et couvert d'ampoules.

Les moyens qu'il faut employer sont : 1° l'eau tiède, l'eau de source, données l'une et l'autre en grande quantité ; 2° la magnésie, à la dose d'une cuillerée dans une tasse d'eau, quantité que l'on répète après chaque vomissement ou quand les douleurs redoublent ; moins la magnésie est calcinée, meilleure elle est ; 3° la craie pulvérisée et mêlée à de l'eau ; 4° la cendre de bois, à la dose d'une cuillerée pour un verre d'eau ; 5° la potasse ou la soude, à la dose d'un gramme environ pour un grand verre d'eau chaude.

On peut alterner l'eau de savon et la magnésie ; pour les autres contre-poisons, il faut les donner séparément et les continuer jusqu'à ce qu'ils aient agi. Dès que l'on juge que le malade a suffisamment vomi, on lui donne des boissons mucilagineuses épaisses, de l'eau de gruau, de riz ou même de graine de lin, et on le laisse quelques jours à la diète absolue. S'il éprouve de la constipation avec envies inutiles d'aller à la selle, on peut lui faire prendre des lavements d'eau de savon. Enfin, le premier danger passé, on combat les effets de l'acide sulfurique par *Pulsatilla*, ceux de l'acide muriatique avec *Bryonia*, ceux de l'acide nitrique par *Hepar sulfuris*, ceux de l'acide phosphorique avec *Coffea ;* enfin les symptômes engendrés par les acides vé-

gétaux, en particulier par l'acide acétique, cèdent à l'*Aconit*. Toutefois, si l'amélioration n'est pas rapide, surtout s'il y a gêne persistante de la respiration, on peut faire boire un peu d'eau de Luce.

On reconnaît qu'un empoisonnement a lieu par l'*acide prussique* à l'odeur d'amandes amères qu'exhale le malade. Il n'y a pas alors un moment à perdre, l'action de cet acide étant rapide et énergique. Il ne s'agit donc pas de chercher à faire vomir le patient, mais bien de lui faire respirer de l'ammoniaque, et d'en mettre plusieurs gouttes dans un verre d'eau dont on donne une cuillerée de cinq en cinq minutes. Puis, dès qu'on a pu se procurer du café, on en fait boire en aussi grande quantité que possible, on le donne même en lavements. On peut aussi faire respirer du camphre ou du vinaigre. Enfin, lorsque le premier danger est passé, on combat les symptômes secondaires avec *Ipeca*, puis avec *Nux vomica*. [Mode d'administration des maladies aiguës.]

Lorsqu'un acide énergique a sauté dans l'œil, le mieux est de faire sur les parties malades des onctions d'huile d'amandes douces ou de beurre frais ; l'eau de chaux peut être également utile ; mais l'eau pure est nuisible ; elle ne peut servir qu'à bassiner l'œil après qu'on a employé l'huile ou le beurre.

Les brûlures que ces mêmes acides déterminent sur d'autres parties du corps doivent être lavées à l'eau de chaux, pansées ensuite avec un mélange d'huile et de chaux éteinte, ou avec une basse dilution de *Causticum*. On mêle à cet effet 20 gouttes de teinture à 120 grammes d'eau (8 cuillerées à bouche) ; on trempe dans cette solution des compresses qui sont ensuite appliquées sur les parties malades.

Empoisonnement par les alcalis. — Je place parmi ces derniers la potasse, la soude, l'eau de lessive, le sel tartrique, la crème de tartre et l'huile de tartre,

l'ammoniaque, l'ammoniac caustique, les sels anglais, le sel et l'esprit de corne de cerf, la chaux vive et éteinte.

On reconnaît la présence de ces corps au goût alcalin, âpre, qu'ils laissent après eux, à ce que les matières vomies ne moussent pas, n'ont pas de goût acide, mais bleuissent le papier rouge de tournesol.

Les moyens à employer sont : 1° le vinaigre, 2 cuillerées pour un verre d'eau que l'on fait boire par gorgées ; il vaut mieux le mêler à l'eau chaude qu'à l'eau froide ; 2° le jus de citron, ou celui d'autres fruits acides, toujours mêlé à de l'eau ; 3° du lait aigre ; 4° de l'huile, surtout de l'huile d'amandes douces ; 5° des boissons mucilagineuses et des lavements; 6° de la limonade tartrique. Les vomitifs sont ici dangereux ; les vomissements ne doivent être provoqués que par les boissons mucilagineuses ou les titillations de la gorge.

Dans l'empoisonnement par la baryte, poudre blanche que l'on vend souvent comme mort aux rats, le vinaigre ne vaut rien. Il faut, au contraire, employer les mucilages, l'huile, faire vomir, puis donner du sel de Glauber (sulfate de soude) ou du sulfate de magnésie, ou mieux encore de l'acide sulfurique étendu, ou encore de l'eau de puits *dure*. Plus tard, on fait respirer du camphre, et s'il reste sans effet, de l'esprit de nitre. *Carbo vegetab.* est utile après l'empoisonnement par la potasse ; *Hepar*, pour celui par l'ammoniaque, surtout contre les souffrances consécutives.

Empoisonnement par quelques autres substances.

Foie de soufre. — Au début, eau chaude, huile, boissons et lavements mucilagineux ; puis eau salée faible après que les vomissements ont eu lieu. On peut donner aussi à ce moment de l'eau vinaigrée ; et si elle ne soulage pas, on la cesse et on donne *Belladona* 6[e], 3 gouttes pour

8 cuillerées d'eau, une cuillerée de 4 en 4 heures.

Iode et iodure de potassium. — Ces substances données à titre de médicaments causent parfois des accidents graves : on les combat en faisant boire au malade de l'eau d'amidon, que l'on donne aussi en lavements, de l'eau sucrée ou quelque décoction mucilagineuse. *Hepar sulfuris* et *Belladona* servent à effacer les symptômes consécutifs.

Phosphore. — L'huile et les graisses sont dangereuses dans l'empoisonnement par le phosphore, parce qu'elles dissolvent cette substance et augmentent l'étendue de son action sur l'estomac. Le grand point est de provoquer des vomissements rapides et abondants et seulement avec des mucilages, ou un peu de café noir, s'ils se font attendre. Puis, lorsque le vomissement a eu lieu, on a recours à la magnésie mêlée à l'eau afin de diminuer les douleurs. Un mélange de magnésie ajoutée à 8 fois son poids d'eau chlorurée est souvent efficace. On se trouve bien aussi de faire respirer du camphre. Comme médicament, on se trouvera bien de prescrire *Nux vomica*, à doses rapprochées. Enfin, si le malade le demande, on peut lui laisser prendre quelques gouttes d'eau-de-vie sur du sucre, ou un peu de vin.

Alcool. — L'alcool concentré et l'éther peuvent causer des accidents, quand on les prend sans précautions. D'ordinaire on atténue leurs effets en faisant boire au malade un peu de lait, d'eau de riz, de gruau ou de graine de lin. Si ces moyens ne soulagent pas rapidement, on mêle une goutte d'ammoniaque caustique à un verre d'eau sucrée, et on donne une cuillerée de ce mélange toutes les 3 heures. En même temps, on place sur le front et sur l'estomac des compresses trempées dans l'eau froide, et on fait prendre un lavement d'eau salée. Si ces moyens ne suffisent pas, on administre *Nux vomica*, aussi une cuillerée de 3 en 3 heures. Les boissons mucilagineuses sont

continuées tant que le malade les supporte; plus tard on les remplace par une infusion de café noir.

Alun. — Il faut d'abord faire boire de l'eau de savon ou de l'eau sucrée jusqu'à ce que le vomissement arrive; puis on donne *Pulsatilla* et ensuite *Veratrum*. [Mode d'administration des maladies aiguës.]

Sels de cuivre, connus sous le nom de *vitriol blanc*, de *vitriol vert* et de *vitriol bleu.* — Ils sont combattus par l'eau sucrée chaude ou l'eau albumineuse froide données jusqu'aux vomissements, après lesquels on vient à l'eau de gruau ou de riz.

Nitre et sel ammoniac. — Ils réclament l'eau tiède et l'eau contenant un corps gras continuées jusqu'après le vomissement, ensuite les mucilages.

Chromate de potasse. — On s'en sert pour obtenir les belles couleurs rouges; c'est un poison violent. On le combat avec une solution d'acétate de chaux ou de foie de soufre, à doses modérées.

Poisons métalliques.

Arsenic (acide arsénieux). — Il fait partie de la mort aux rats, des préparations destinées à tuer les mouches, du cobalt arsenical, des couleurs jaunes, du jaune de roi, de l'orpiment, aussi des goutes antifébriles, des onguents et des emplâtres employés contre le cancer, et aussi d'un grand nombre de remèdes secrets préconisés contre les maladies des chevaux et du bétail.

Les moyens qu'il convient d'opposer à cet agent toxique sont: 1° l'eau albumineuse, 2° l'eau sucrée, 3° l'eau savonneuse, 4° le lait, tous moyens dont il faut répéter l'administration après chaque vomissement. En général, le danger n'est pas grand quand les matières vomies sont très-abondantes. Le vinaigre ne vaut rien en pareil cas, l'huile est nuisible.

Mais le moyen essentiel est l'oxyde de fer, que l'on trouve chez les pharmaciens, et que l'on donne à la dose d'une cuillerée à thé mêlée à de l'eau. Si l'on n'a pas cet oxyde sous la main, on peut se servir de magnésie.

On a proposé encore le sang des animaux, celui du veau, des poulets, sang qu'on se procurait par une saignée; on en donnait une cuillerée à bouche par gramme d'acide arsénieux; c'est un moyen inusité.

Enfin, on prescrit comme médicaments homœopathiques d'abord *Ipeca*, à doses répétées, puis *China* quand le malade est fiévreux, irrité et agité la nuit; s'il est, au contraire, plus souffrant le jour, après son réveil, qu'il ait de la constipation ou une diarrhée glaireuse, il faut prescrire *Nux vomica*. Enfin, si après l'emploi d'*Ipeca*, il reste encore des nausées, des vomissements accompagnés de chaleur générale, ou de froid, une grande faiblesse, on fait prendre *Veratrum*. [Tous ces médicaments peuvent être administrés à la 3e ou à la 6e dilution, à la dose de 2 ou 3 gouttes pour 8 cuillerées d'eau et par cuillerées répétées toutes les 4 ou toutes les 6 heures, suivant l'intensité des symptômes. On insiste sur chaque substance aussi longtemps que l'amélioration continue.]

On sait que les chapeaux de soie fins dont se servent les hommes sont lustrés avec de l'acide arsénieux, d'où il résulte souvent des éruptions sur le front et au cuir chevelu, une calvitie prématurée et des maux d'yeux. On combat ces fâcheux effets avec *Hepar sulf.* 12e, une goutte pour 8 cuillerées d'eau, 2 ou 3 cuillerées en 24 heures. On peut insister sur le médicament pendant un ou deux septénaires, au plus.

Émétique. — Il ne paraît pas dangereux, parce qu'il est rapidement vomi; mais il ne faut pas s'y fier. Quand il cause des accidents, il faut donner des boissons tièdes, titiller la gorge, faire des frictions sèches sur le creux de l'estomac, et administrer de temps à autre une cuillerée

d'huile d'olives. L'eau albumineuse peut aussi être très-utile ; quand elle ne suffit pas, il faut la remplacer par la magnésie. On donne encore par cuillerées et mêlées avec de l'eau, la teinture de quinquina, son écorce ou sa racine pulvérisée. Pour la teinture, on compte une goutte par cuillerée d'eau, et on donne une cuillerée de 5 en 5 minutes en commençant, pour éloigner à mesure que l'amélioration se manifeste. Mais si l'état du malade ne s'améliore pas, on arrive au café noir ou à une infusion de thé de Chine, que l'on arrête dès que l'amélioration est suffisante. Quand les vomissements persistent, on peut mettre le malade dans un bain chaud, lui appliquer des linges chauds sur l'estomac et sur le ventre, et lui donner *Opium* et *Ipeca* en les alternant à 5 ou 10 minutes d'intervalle. *Lachesis* leur succède s'ils ne suffisent pas ; et quand il y a des crampes, *Opium* d'abord, puis *Chamomilla* sont indiqués. On combat enfin les souffrances consécutives avec *Ipeca* donné à raison de 2 cuillerées par jour, une le matin et l'autre le soir ; et ensuite avec *Nux vomica* administrée de même. [Chacun de ces derniers médicaments doit être continué pendant 3 à 4 jours ; les premiers pendant 24 ou 36 heures seulement, mais il faut donner alors une cuillerée toutes les 4 ou 6 heures.]

Sublimé corrosif. — 1° L'eau albumineuse est le moyen le plus important ; 2° l'eau sucrée ; 3° l'eau lactée ; 4° l'eau de son ; 5° la magnésie.

On alterne, si le malade le désire, l'eau sucrée et l'eau albumineuse. Quant aux médicaments, je les ai indiqués en parlant de l'empoisonnement par les mercuriaux.

Cuivre. — Contre le vert-de-gris et les autres poisons cuivreux il faut employer : 1° le blanc d'œuf ; 2° le sucre, l'un et l'autre en nature ou dissous dans l'eau ; 3° le lait ; 4° une boisson mucilagineuse. Le vinaigre est dangereux.

Il y a encore un moyen très-important, c'est le soufre : on prend une pelle en fer que l'on fait rougir et sur la-

quelle on jette le soufre; à mesure que celui-ci entre en fusion on le fait tomber dans un vase rempli d'eau, que l'on agite jusqu'à ce que le soufre se soit refroidi. C'est cette eau que l'on fait boire par tasses ou par cuillerées. [Il vaudrait mieux encore employer du soufre à la première trituration.] Mais si l'on n'a pas de soufre sous la main, il faut toujours administrer le blanc d'œuf.

Plomb. — Les meilleurs moyens à employer tout d'abord sont : 1° le soufre, préparé comme il vient d'être dit, 2° le sulfate de magnésie ou le sulfate de soude, le premier de préférence. On en fait dissoudre un gramme dans un verre d'eau chaude, et on le donne à doses aussi fortes que l'estomac peut le supporter; 3° le blanc d'œuf; 4° le savon ; 5° le lait. Les sels de soude et de magnésie, ainsi que le savon, peuvent être donnés en lavements. Si le poison cause de vives douleurs, on donne quelques petites doses d'opium. Ce médicament ayant été continué pendant deux ou trois jours, on le remplace par *Belladona*, à laquelle doit succéder *Nux vomica*. [Toujours à basse dilution, 2 ou 3 gouttes pour 8 cuillerées d'eau, de 4 à 6 cuillerées en 24 heures.] *Glonoin* peut être également utile.

Pour l'empoisonnement chronique, qui se manifeste chez ceux qui travaillent le plomb, et aussi chez les personnes qui habitent auprès des fabriques de céruse, c'est encore à *Opium* et à *Belladona* qu'il faut recourir ; *Platina* peut aussi être utile. On a recommandé également l'alun donné par petites quantités.

On a constaté souvent des empoisonnements par le plomb pour avoir fait usage d'aliments acides qu'on avait laissés refroidir dans des vases de zinc, ceux-ci étant formés d'un alliage de ces deux métaux. Il faut donc avoir soin d'éviter l'emploi de ces vases pour les préparations culinaires où il entre des acides ; je dirai même que l'usage de l'argenterie fausse, dans la composition de laquelle entrent tous ces métaux, n'est pas sans danger. Les acides ne

doivent être conservés que dans des vases de verre ou de bois.

Zinc. — Il faut opposer d'abord aux préparations de zinc le blanc d'œuf et la magnésie. S'agit-il de ces empoisonnements chroniques dus à l'absorption continue de parcelles métalliques mêlées aux aliments, on les soulage avec *Pulsatilla.* [Une cuillerée matin et soir.]

Si l'on a affaire à un empoisonnement par le *chlorure de zinc*, le lait, le sucre, le blanc d'œuf doivent être employés, après quoi on donne *Hepar* et *Pulsatilla.*

Le *sulfate de zinc* est aussi dangereux : il faut d'abord en provoquer l'expulsion par les vomissements à l'aide de l'eau tiède. Puis on agit comme pour l'antimoine ; on peut enfin administrer *Hepar sulfuris.*

Bismuth. — Les effets du magister de bismuth sont arrêtés par le blanc d'œuf, le lait et les mucilages. Quand les vomissements qu'il amène ne cessent pas, on donne *China* et *Arsenic* alternés.

Nitrate d'argent. (Pierre infernale.) — Dès qu'on arrive auprès de celui qui en a avalé, on prépare une solution de sel de cuisine que l'on donne par cuillerées ou par tasses, selon la gravité des accidents; après, on fait prendre du lait. *Arsenic, Kali hydriodicum*, *Natrum muriaticum* servent plus tard à combattre les symptômes consécutifs.

Or. — Les poisons qui renferment des sels d'or doivent être combattus avec le blanc d'œuf et la magnésie.

Il est bien rare qu'on rencontre de semblables empoisonnements.

Poisons végétaux.

Champignons vénéneux. — [Ils appartiennent à différents genres : 1° l'amanite (*fig.* 55) ; 2° l'agaric (*fig.* 57) ; 3° le bolet (*fig.* 63). Les *Amanites* vénéneuses de la France sont : 1° la *bulbeuse* (*fig.* 55) ; 2° la *fausse oronge* (*fig.* 56).

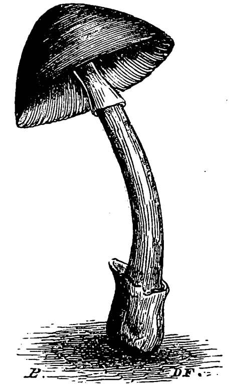


Fig. 55. — Amanite bulbeuse.



Fig. 56. — Fausse oronge.

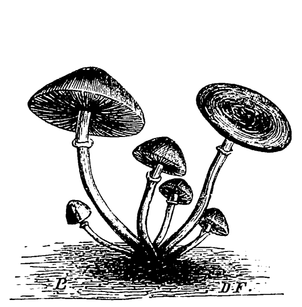


Fig. 57. — Agaric amer.

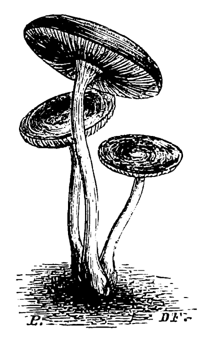


Fig. 58. — Agaric brûlant.



Fig. 59. — Agaric meurtrier.

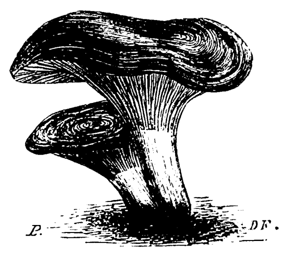


Fig. 60. — Agaric caustique.

Les principaux *Agarics* vénéneux de la France sont au nombre de sept. 1° L'*annulaire;* 2° l'*amer* (*fig.* 57); 3° le



Fig. 61. — Agaric de l'olivier.

brûlant (*fig.* 58); 4° le *meurtrier* (*fig.* 59); 5° le *caustique* (*fig.* 60); 6° l'*agaric de l'olivier* (*fig.* 61); le *styptique* (*fig.* 62).

Les *Bolets* de France vénéneux sont: 1° le *pernicieux*

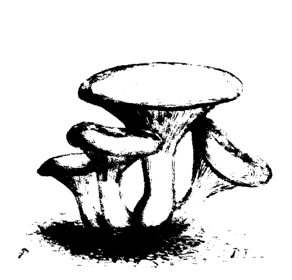


Fig. 62. — Agaric styptique.

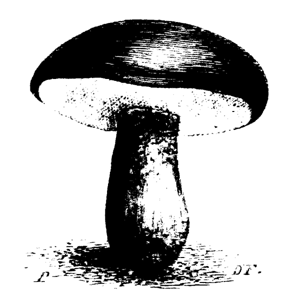


Fig. 63. — Bolet pernicieux.

(*fig.* 63); 2° le *cuivré*; 3° l'*indigotier*; 4° le *chicotin.*]

Ils développent d'ordinaire leurs effets au bout de

quelques heures : alors le ventre se gonfle et il arrive

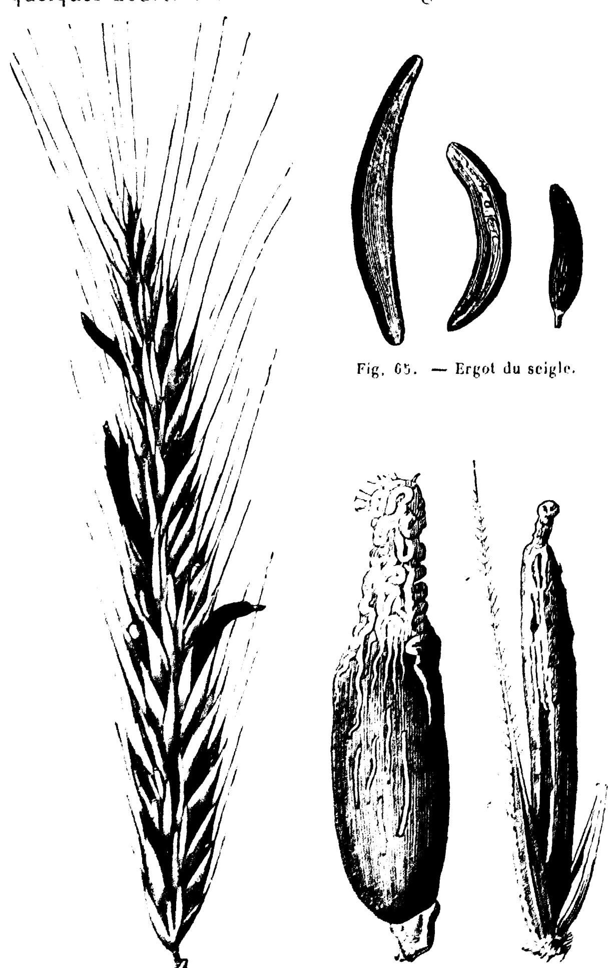


Fig. 64. — Seigle ergoté.

Fig. 65. — Ergot du seigle.

Fig. 66. — Deux ergots fortement grossis ; le premier très-jeune et à l'état récent, le second plus âgé et desséché.

de violentes douleurs d'estomac, puis la soif, des nausées, des hoquets, une grande anxiété, enfin des vomissements et de la diarrhée. Les membres sont froids, le pouls petit, le malade se plaint de vertiges, il peut même avoir du délire et des convulsions.

Il faut d'abord favoriser les vomissements, puis faire boire de l'eau très-froide en quantité aussi considérable que possible, et dans l'intervalle on fait avaler de petites boulettes composées d'huile d'olives et de charbon pulvérisé. On peut aussi faire respirer du sel ammoniac, mais avec précaution. Le vin et le café servent à effacer les symptômes consécutifs.

Seigle ergoté (*fig.* 64, 65, 66). — L'ergot qui se développe sur les céréales est dangereux pour l'homme et les animaux. On combat ses effets en respirant les vapeurs d'une infusion bouillante de morelle noire, ou mieux en prenant ce médicament (*Solanum nigrum*) à la 3e dilution, 6 gouttes pour 8 cuillerées d'eau, une cuillerée toutes les 2 ou 3 heures.

Plantes vénéneuses. — Celles qui ont un suc laiteux et âcre, comme les apocynées, peuvent causer des irritations à la peau ; on les calme avec des lotions d'eau de savon et ensuite d'eau-de-vie ; si l'œil a été atteint, il faut le bassiner avec de l'huile d'olives, du beurre frais ou du lait; si ce suc a été avalé, il est nécessaire de faire boire de l'eau savonneuse ou du lait, mais se garder d'employer les acides ou les vomitifs. La gomme-gutte et le suc des euphorbes, en un mot celui de toutes les plantes âcres, produisent des effets analogues et réclament les mêmes moyens.

Les *plantes narcotiques*, comme le pavot blanc (*fig.* 67), dont les capsules fournissent l'*Opium*, produisent de l'engourdissement, une sorte d'ivresse, enfin la perte de la connaissance. Le café, donné à haute dose, même en lavements, est le meilleur moyen à leur opposer. Il y en a

quelques-unes dont les effets sont avantageusement combattus par le vinaigre, l'opium et le laudanum, les têtes de pavots, la pomme épineuse, la jusquiame et l'aconit sont de ce nombre. Enfin, si le malade a le visage congestionné, les yeux rouges, le regard fixe, on se trouvera bien de faire des lotions d'eau froide sur le corps.



Fig. 67. — Pavot blanc.

Il y a des végétaux dont certaines parties ont une odeur d'amandes amères, toutes sont dangereuses parce qu'elles contiennent de l'acide prussique. Je citerai d'abord les amandes amères elles-mêmes, les noyaux de pêches, de cerises et de prunes, et beaucoup d'autres, l'infusion du laurier-cerise, et les liqueurs que l'on prépare avec ces noyaux, le kirsch par exemple. On reconnaît que l'empoisonnement est dû à ces causes, à l'odeur que j'ai signalée et au goût amer de ces fruits et de ces liqueurs, puis aux symptômes accusés par le malade : la pesanteur de tête, le vertige, le serrement de la poitrine, l'état du pouls qui s'accélère d'abord et se ralentit ensuite, enfin les symptômes de paralysie du mouvement et du sentiment. Le café noir est toujours ici le remède souverain, même dans les cas les plus graves ; en même temps on fait respirer de temps à autre du sel ammoniac, on verse dans un verre d'eau quelques gouttes d'ammoniaque, formant ainsi une solu-

tion dont le malade prend une cuillerée tous les quarts d'heure. Les lotions d'eau froide longtemps continuées sont aussi très-utiles.

Opium. — Il est dangereux, soit qu'on l'administre en nature, soit que le malade ait fait usage de laudanum ou d'une décoction de graines ou de têtes de pavots, médicaments que l'on prescrit souvent aux enfants pour les faire dormir. Le café est toujours le moyen le plus énergique à employer ; on peut aussi faire boire un peu d'eau vinaigrée; et si le malade est sans connaissance, on lui donne de petits coups de verges sur le dos et la partie postérieure du corps, en continuant jusqu'à ce qu'il revienne à lui. Les vomitifs sont inutiles en pareil cas, et lorsque les vomissements ne viennent pas par l'effet du café, il faut donner à boire de l'eau tiède et faire des titillations dans la gorge. On a recommandé aussi une décoction d'avoine que l'on prépare en faisant bouillir une poignée de cette graine dans la valeur de trois tasses d'eau. On en donne une cuillerée à thé à la fois. Enfin, on peut employer quelques médicaments : l'*Ipeca* d'abord, puis *Chamomilla*, si les douleurs sont vives, et *Mercurius* pour les souffrances consécutives [Même mode d'administration que précédemment.]

Pomme épineuse. (*Datura stramonium*, *fig.* 68). — On lui oppose le café ou le vinaigre à haute dose ; si le vomissement n'arrive pas, on prescrit une décoction de tabac ; *Nux vomica* et *Opium* servent à effacer les symptômes secondaires.

Sumac. (*Rhus toxicodendron*, *fig.* 69.) — S'il détermine une éruption érésypélateuse, il faut se garder de faire aucune friction, ou d'employer des moyens externes comme l'eau de Goulard ou des onguents. On se sert de lotions d'eau savonneuse ; et lorsque celle-ci ne calme pas les douleurs de brûlure et la démangeaison, on saupoudre les parties malades avec de la farine de riz ou de l'amidon

pulvérisé ; en même temps, on défend tout aliment exci-

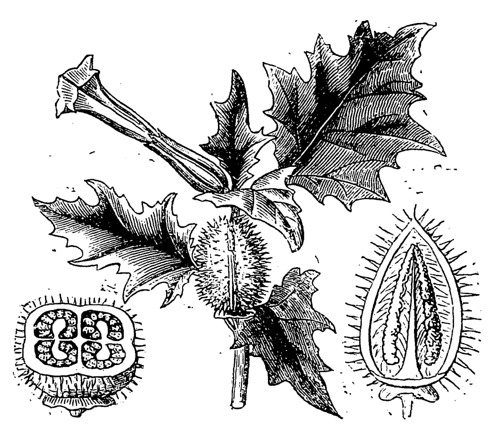


Fig. 68. — Pomme épineuse.



Fig. 69. — Sumac.

tant, et on donne *Bryonia* à doses répétées (une cuillerée toutes les 4 ou 6 heures). Si l'éruption occupe le visage, causant une forte sensation de chaleur et que *Bryonia* soit restée sans effet, on donne *Belladona.* Des lotions pratiquées avec une solution faible de sulfate de fer sont aussi très-utiles.

Spigélie (*fig.* 70). — On emploie souvent ce médicament comme vermifuge, et si on en donne une dose trop forte, il peut survenir des accidents. Le café noir, à l'intérieur, et le camphre, en olfaction, sont les deux premiers moyens qu'il faille employer; puis s'il reste des vertiges et des battements de cœur, on donne *Mercurius solubilis*, 4 cuillerées par jour.

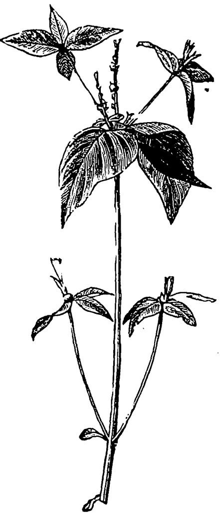


Fig. 70. — Spigélie.

Camphre. —Les effets toxiques du camphre s'effacent avec du café noir donné jusqu'au vomissement. Les symptômes consécutifs sont effacés par *Opium*. Il faut en faire prendre une cuillerée toutes les heures jusqu'à notable soulagement.

Safran.— On oppose les mêmes moyens aux effets du safran.

Huile de Térébenthine. — Les antidotes sont *Opium*, *Belladona* et *Bryonia.*

Quant aux autres poisons végétaux, on en efface les effets d'abord par le camphre en olfaction, et par le café en boisson ; s'il y a engourdissement du système nerveux, le vinaigre étendu d'eau est utile ; si le malade accuse de vives douleurs, on emploie le lait ou l'eau savonneuse.

Poisons tirés du règne animal.

Cantharides (*fig.* 71). — On sait que ce sont les tissus de l'abdomen qui renferment le principe actif vésicant des cantharides. Ces insectes, dont on se sert pour confectionner les vésicatoires, ont sur l'organisme une action dangereuse, soit que leur poudre tombe sur quelque membrane muqueuse, celle de l'œil en particulier, soit qu'elle ai été avalée. Elle cause en effet alors une douleur de brûlure que l'huile et le lait augmentent. Le meilleur moyen à employer est le blanc d'œuf et les décoctions mucilagineuses à l'intérieur et à l'extérieur. Lorsque l'œil est affecté, on commence par le saupoudrer de farine, puis, avec un petit linge de toile, on enlève à la fois la poudre de cantharide et la farine qui s'y trouve mêlée.

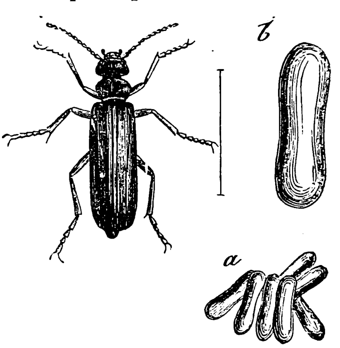


Fig. 71. — Cantharide. — *a*, plusieurs œufs agglomérés, grossis. — *b*, un œuf isolé, considérablement grossi.

Pour les symptômes causés par l'absorption des cantharides, le camphre est le médicament essentiel ; on le fait respirer, ou bien on en met quelques petits morceaux dans un vase d'eau afin d'imprégner l'air de son odeur ; on peut même, dans les cas graves, faire des frictions avec la teinture de camphre. Celles-ci seront pratiquées sur les tempes dans les cas de maux de tête, et sur la région des lombes et dans les aines lorsque les reins et la vessie seront affectés. Si le camphre ne soulage pas rapidement, on le remplace par *Apis* donné à l'intérieur.

Miel vénéneux. — Ses effets sont effacés par le camphre en olfaction et en friction ; en même temps, on donne à l'intérieur du thé ou du café chauds, sans lait.

Chenilles. — Le frottement des poils dont elles sont couvertes amène parfois de violentes inflammations ; il est impossible alors de frictionner les parties malades, parce que la douleur deviendrait trop vive ; mais on peut appliquer du camphre sous forme d'une pommade camphrée ou d'une teinture de camphre.

Coquillages vénéneux. — Ils se trouvent parfois mêlés aux coquillages comestibles et causent de vives souffrances. On arrête les vomissements, quand ils ont tendance à se produire, avec du charbon pulvérisé mêlé à de l'eau sucrée ou à du sirop ; en même temps le malade respire de la teinture de camphre et boit du café noir. S'il survient quelque éruption, surtout au visage, on prescrit *Belladona*, une goutte de la 12e dilution pour 6 cuillerées d'eau, une cuillerée toutes les 6 heures jusqu'à soulagemeut notable.

Poissons vénéneux. — Les effets qu'ils produisent sont parfois inquiétants ; on les arrête en faisant prendre au malade un mélange de poudre de charbon et d'eau-de-vie, et plus tard, quand le soulagement s'est produit, du café noir. Si ce dernier n'améliore pas notablement l'état, on fait manger une grande quantité de sucre et boire de l'eau sucrée; enfin, lorsque ces moyens ne suffisent pas, on les remplace par de l'eau faiblement vinaigrée employée à l'intérieur et à l'extérieur.

Lézards, crapauds et grenouilles. — Leur venin est dangereux. S'il a atteint l'œil, il faut laver celui-ci avec de la salive et donner *Aconit*, une cuillerée toutes les heures, jusqu'à soulagement; si c'est la bouche, on prend du charbon finement pulvérisé, mêlé avec de l'huile ou avec du lait; enfin, si des symptômes graves éclatent tout à coup, on fait respirer le *Nitri spiritus dulcis*, et ensuite

on donne *Arsenicum*, une cuillerée toutes les 3 heures, jusqu'à guérison.

Poison des corps gras. — Il se développe dans la graisse rance, le fromage, la viande gâtée, le sang, le foie des animaux, les préparations de viande de porc : saucisses, boudin, saucissons, etc., la graisse d'oie, lorsque ces aliments deviennent rances. On reconnait sa présence à la mauvaise odeur que prennent ces produits culinaires et au goût acide, âpre, rance qu'on leur découvre. Il s'y développe très-rapidement, quelquefois du jour au lendemain. Les symptômes de cet empoisonnement sont : une douleur de brûlure à l'estomac, bientôt suivie de nausées, une sensation de sécheresse à la gorge s'étendant plus tard à la bouche, aux fosses nasales, aux oreilles, même aux yeux, d'où il résulte que les paupières, les ailes du nez, l'extrémité des doigts se dessèchent et s'écaillent en quelques jours. La voix devient enrouée, le pouls lent et faible; l'appétit et la soif sont intenses, mais le malade peut à peine avaler. En même temps, il tombe dans une faiblesse telle que les paupières sont comme paralysées, les pupilles dilatées, de sorte que le malade voit les objets comme à travers un nuage et parfois doubles. Le ventre est tendu, il y a de la constipation et de vives douleurs intestinales. Enfin les genoux et les chevilles deviennent raides. Si la mort ne survient pas en quelques jours, il reste une série de souffrances le plus souvent incurables.

Lorsqu'on a mangé quelque substance ainsi empoisonnée, et qu'au bout de quelques heures ces symptômes apparaissent, augmentant peu à peu, il faut agir. Si le malade a mangé depuis quatre ou cinq heures seulement, et qu'il ait des envies de vomir, on les favorise en lui faisant boire de l'eau chaude et en titillant le fond de la gorge. Une sensation de brûlure et la sécheresse de la gorge doivent faire penser qu'un acide a été introduit dans l'estomac et l'on songe à la magnésie, laquelle cependant ne réussit

pas mieux que l'huile ou le lait, tandis que les acides et l'huile de térébentine ont une très-heureuse influence. Aussi, dès que l'estomac s'est débarrassé par le vomissement, faut-il donner de l'eau vinaigrée, ou mieux du jus de citron étendu ; s'il y a des renvois acides, on fait manger un peu de sucre que l'on peut imbiber d'huile de térébenthine. On peut en même temps donner du café noir ou du thé noir. Si la sécheresse persiste et qu'il n'y ait pas de garde-robes, même avec des lavements, on donne *Bryonia*, une cuillerée toutes les heures, en continuant pendant 6 heures au moins, et on laisse autant de repos. S'il y a du mieux, mais que celui-ci ne soit pas durable, on revient à Bryone, en recommençant chaque fois que le mal tend à reparaître. Quant aux lavements, il faut les composer d'un mucilage auquel on ajoute du vinaigre ou du jus de citron.

Les symptômes que Bryon laisse subsister doivent être combattus par *Veratrum* ou *Acid. phosphoricum*, et s'il restait encore des symptômes de paralysie avec dessèchement des muqueuses, il faudrait en venir à l'*Arsenic*. On a proposé d'alterner ce médicament avec le *Phosphore*, de les donner l'un et l'autre en teinture et à doses répétées, mais il n'est pas nécessaire d'employer des doses aussi fortes. Le mieux est d'employer des dilutions élevées [la 24e ou la 30e], et de les donner en solution dans l'eau, une cuillerée le matin et une le soir.

Miasmes animaux. — Il s'exhale du corps de l'homme et des animaux malades des miasmes analogues au poison dont je viens de parler. Variables en raison même de la maladie pendant laquelle ils ont pris naissance, les uns ont une faible action sur l'organisme, tandis que les autres peuvent engendrer de terribles effets. Pour cela il faut qu'ils pénètrent dans l'organisme, soit par les voies respiratoires, soit par l'estomac, soit encore à la suite du contact avec quelque partie du corps. Aussi est-ce tou-

jours avec raison qu'on obéit à cette répulsion instinctive qui vous éloigne de l'atmosphère dans laquelle vit un malade. Il faut également éviter de se servir du linge et des vêtements portés par un homme qui a succombé à une maladie grave, précaution à laquelle on manque souvent.

C'est surtout des animaux qu'il convient de se garer. Lorsque la maladie les atteint, leur haleine est dangereuse, et il est beaucoup d'affections, la morve par exemple, dans lesquelles il faut redouter le contact de tous les produits de sécrétion : de la salive, du pus qui s'écoule des ulcères, etc., car ces liquides ont le pouvoir de transmettre la maladie tantôt avec ses formes spéciales, tantôt sous d'autres apparences. Il est très-dangereux aussi de livrer au commerce la chair des cochons ladres, ce qu'on fait pourtant tous les jours (1).

Pustule maligne des bêtes à cornes. — La maladie la plus redoutable sous ce rapport est la *pustule maligne des bêtes à cornes*. Le sang des animaux qui en sont atteints est dangereux alors même qu'il n'est en contact qu'avec la peau. Il est donc dangereux d'écorcher de pareils animaux lorsqu'ils sont morts, de travailler leur peau, même de la tanner ; à plus forte raison de manger leur chair, car celle-ci cause une mort rapide ou une maladie lente et incurable.

On reconnaît qu'une bête va être atteinte de la pustule maligne aux symptômes suivants : elle devient triste, chancelle, tremble surtout après avoir bu, puis sa peau devient chaude et sèche, sa respiration courte ; en même temps la pustule se forme. On peut arrêter la marche de la

(1) La découverte des trichines et les études qu'on a faites sur la maladie qu'elles engendrent (Trichinose) ont rendu compte de ce danger, plus grand encore qu'on ne le croyait. V. le rapport du docteur Delpech à l'Académie de médecine (*Bulletin de l'Académie de médecine*, 1866, tome XXXI, p. 659, et *Annales d'hygiène*, 1866, 2e série, tome XXXVI, p. 21.)

maladie en couvrant l'animal d'eau froide tandis qu'on lui donne l'*Arsenic* à l'intérieur; autrement la mort vient promptement.

Lorsqu'une pareille maladie fait invasion dans un troupeau, il faut de suite séparer les bêtes saines de celle qui est malade, puis soumettre les premières à des lotions d'eau froide. Si la malade succombe, on doit l'enterrer profondément, et faire en sorte de ne pas la toucher avec les mains. Tous les objets qui l'ont touchée seront brûlés, ou au moins raclés avec soin et lavés au chlorure de chaux.

Lorsque l'homme se trouve infecté par cette maladie, il devient triste, frileux, abattu, puis il voit se former sur sa peau des taches rouges au centre desquelles se trouve un point noir. Sur cette tache se forme rapidement une nodosité et bientôt un abcès gangréneux. Il ne faut jamais mettre de cataplasmes chauds sur ces tumeurs, mais au contraire des compresses d'eau froide : en même temps on tient le malade au repos et à la diète la plus sévère, ne lui permettant de boire que de l'eau froide, et à l'intérieur, on lui fait prendre *Arsenicum*, 6e dilution, 3 gouttes pour 8 cuillerées d'eau, une cuillerée toutes les 2 heures ou toutes les 3 heures, suivant la gravité du mal.

Les objets qui ont été contaminés par un cheval morveux doivent être lavés au chlorure de chaux, puis exposés à l'air et au soleil. Si une personne a été atteinte par les sécrétions de cet animal, il faut d'abord exposer à une forte chaleur la partie sur laquelle le liquide est tombé, comme on le fait à la suite de la morsure des serpents, puis on prend *Arsenic*, comme il vient d'être dit tout à l'heure. Si ce médicament ne suffit pas à arrêter la douleur et la marche de la maladie, on le remplace par *Lachesis*, une cuillerée toutes les 4, 6 ou 8 heures; après quoi, on donne *Acidum phosphoricum*. [Chacun de ces médicaments doit être continué pendant 24 à 48 heures.]

Sulphur vient après l'acide phosphorique, alors que le malade est en voie d'amélioration ; [on en donne de 4 à 6 cuillerées en 24 heures, en continuant pendant 2 jours au moins ;] on laisse ensuite reposer le malade pendant une semaine environ, et on complète la guérison avec *Calcarea* 30, dont on donne une cuillerée le matin et une le soir. On peut ensuite répéter ces médicaments, en les séparant par un intervalle de 10 jours. Quant aux chevaux, on peut les guérir avec *Rhus* et *Arsenic* (1).

Plaies venimeuses.

La piqûre des araignées, des mille-pieds, des scolopendres, des scorpions, celle des abeilles, des guêpes, des frelons, de certaines espèces de mouches, celles des punaises peuvent amener des accidents, soit à cause de l'introduction du virus dont ces animaux sont porteurs, soit par la multiplicité des piqûres, surtout lorsque ces dernières ont eu lieu sur des parties sensibles, comme il arrive chez les enfants et chez certains sujets très-impressionnables.

Le remède essentiel consiste en lavages à l'eau froide [dans laquelle on versera quelques gouttes de teinture d'arnica] ; puis, si la douleur est vive, on exposera la partie à l'action de la chaleur, en l'approchant du feu, d'un charbon rougi, voire même d'un cigare enflammé. Il faut prolonger cet effet autant que possible et s'approcher du foyer le plus qu'on le pourra, restant dans cette position jusqu'à ce que la douleur soit passée.

Piqûres d'abeilles (*fig.* 72) — Il faut avant tout se garantir de la piqûre des abeilles en ne s'approchant pas trop près des ruches, en ne troublant pas le travail de ces insectes ; précautions qu'il faut surtout imposer aux enfants.

(1) Voy. Gunther, *Médecine vétérinaire homœopathique*. Paris, 1846.

Si l'on est attaqué, il ne faut pas trop s'agiter et vouloir poursuivre les abeilles, parce que ça les exaspère ; il faut

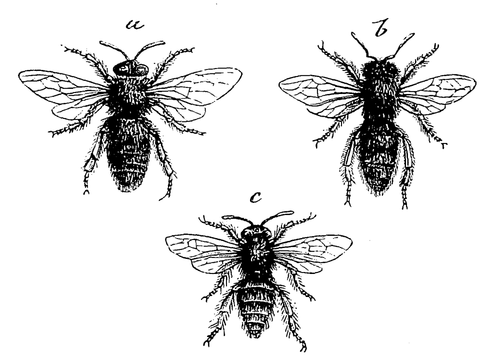


Fig. 72. — Abeille commune. — *a.* mâle ou faux bourdon. — *b.* femelle ou reine. — *c.* ouvrière ou neutre.

fermer la bouche, pour qu'elles n'y pénètrent pas, se garantir les yeux, s'envelopper la tête et le visage avec ses vêtements. Lorsqu'on est près d'une rivière, il ne faut pas hésiter à s'y plonger, sinon il faut chercher un refuge dans quelque buisson ou dans des champs où les herbes soient assez hautes pour vous protéger.

A-t-on été piqué, il faut d'abord chercher à enlever le dard avec un instrument aigu, puis on lave largement la partie malade avec de l'*eau salée.* Lorsque l'intérieur de la bouche a été piqué, la déglutition devient difficile en raison du gonflement de la muqueuse ; on se borne alors à des gargarismes répétés. En attendant qu'on ait de l'eau salée, on couvre les parties malades de terre humide ; l'huile d'olives est aussi parfois utile lorsque les dards implantés dans la peau sont très-nombreux. Les applications de miel et de plantes odorantes sont aussi très-favorables. Lorsque le gonflement est considérable, que la sensation de brûlure est vive et la faiblesse extrême, il faut donner à l'intérieur *Apium virus*, une goutte de la 6e dilution pour 8 cuillerées

d'eau, une cuillerée d'heure en heure. Enfin, quand les accidents sont très-graves, que le malade a perdu connaissance, on lui fait respirer de l'esprit de nitre, de l'éther ou du chloroforme. Si l'oppression est forte, il faut faire marcher le malade très-vite en le faisant soutenir par deux personnes, et si la gène de la respiration tient au gonflement de la bouche et de la gorge, on ouvre la bouche de force, on tire la langue aussi en avant que possible et on en abaisse la base avec l'extrémité du doigt. On cesse dès que le malade fait des efforts pour vomir.

Enfin, on donne à l'intérieur *Belladona* à doses répétées, et, dès qu'elle a soulagé, *Lachesis*, de la même manière.

Les *piqûres des guêpes* se traitent comme celles des abeilles.

Piqûres des cousins (*fig.* 73). — On chasse ces insectes des pièces dans lesquels ils ont pénétré, en faisant brûler

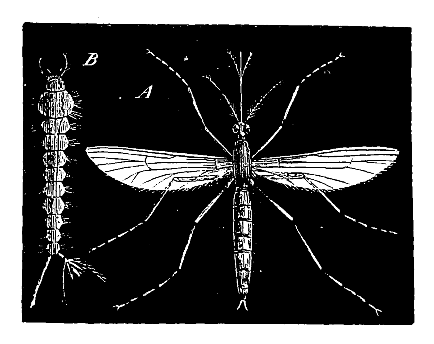


Fig. 73. — Cousin. — *a*, cousin. — *b*, sa larve.

du sucre sur une pelle rougie et en ouvrant ensuite les fenêtres pour chasser la fumée; les cousins partent en même temps. On referme ensuite immédiatement après. Le meilleur moyen de guérir les effets de leurs piqûres est de frotter les parties malades avec du jus de citron. Si elles sont très-nombreuses, elles donnent lieu à une éruption

qu'il faut bien se garder de faire rentrer. On évitera donc alors les applications externes, mais on donnera *Aconit*, une cuillerée toutes les heures pendant 6 heures, *Arnica* ensuite et pendant le même temps, et enfin, *Natrum muriaticum*, 4 cuillerées par jour pendant 3 ou 4 jours.

Morsure des serpents. — Les plus dangereuses sont celles des vipères (*fig.* 74 et 75). Il faut savoir en premier lieu si le serpent était ou non venimeux. Ces derniers ont en arrière de leurs mâchoires supérieures deux dents plus longues et plus larges que les autres; c'est là leur caractère essentiel. Les espèces qui ont deux rangées de dents ne sont pas malfaisantes. Les morsures, quand elles

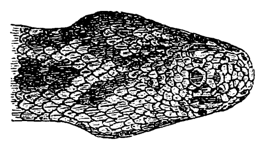


Fig. 74.— Vipère commune.

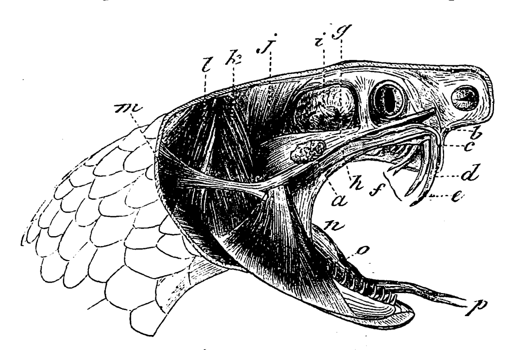


Fig. 75. — Tête de vipère péliade. — *a*, Glande à venin, vue à travers une ouverture faite dans le muscle ptérygoïdien externe. — *b*, son canal. — *c*, terminaison de ce canal dans la base antérieure du crochet. — *d*, crochet. — *e*, son orifice terminal. — *f*, crochets de remplacement — *g*, muscle ptérygoïdien externe. — *h*, muscle ptérygoïdien interne. — *i*, Glande lacrymale. — *j*, muscle temporal antérieur. — *k*, muscle élévateur de la mâchoire inférieure. — *l*, muscle abaisseur de la mâchoire inférieure. — *m*, muscle rétracteur de la mâchoire. — *n*, langue. — *o*, son ouverture laryngée. — *p*, sa bifurcation.

sont venimeuses, causent tout d'abord une violente douleur composée d'élancements et d'une sensation de brûlure.

Si l'animal n'est pas porteur de venin, il suffit de mettre sur la plaie de l'eau salée ou de la poudre à canon.

Lorsque celle-ci est de mauvaise nature, il faut établir une compression au-dessus de la morsure, afin d'éviter que le sang n'arrive facilement au cœur. On comprime avec le doigt d'abord, puis avec une bande ou un lien quelconque, qu'on laisse aussi longtemps que le malade peut le supporter.

Le meilleur moyen à employer ensuite est l'action de la chaleur à distance. Pour cela on approche la partie blessée d'un foyer, d'un brasier, d'un charbon ardent, même d'un cigare, quand on n'a rien de mieux sous la main ; on l'approche aussi près que possible, de manière cependant que la sensation puisse être supportée sans que la peau soit brûlée. Il faut éviter cette cautérisation pour que les petits vaisseaux ne soient pas détruits.

Un point très-important est de renouveler le foyer de chaleur à mesure que son action s'affaiblit. Si l'on se sert, par exemple, de charbons rougis, il faut en avoir une certaine quantité dans un brasier, et lorsque celui qu'on a pris commence à s'éteindre, il faut le remplacer par un autre. De même, si l'on se sert de tiges de fer rougies à blanc. Il ne faut pas souffler sur le charbon qu'on approche de la plaie, parce qu'on serait exposé alors à refroidir la peau.

L'action de la chaleur doit être limitée à l'endroit où la morsure a été faite ; pour cela, on couvre d'huile les parties environnantes, en recommençant les onctions dès que la peau se sèche. Si l'on n'a pas d'huile sous la main, on peut se servir de beurre, de graisse, de savon ou de salive. On essuie avec soin tout le liquide qui sort par la plaie.

Il faut persévérer dans l'application de la chaleur jusqu'à ce que le malade éprouve du frisson et un sentiment de détente générale, au moins tant qu'il peut la supporter, et toujours pendant plus d'une heure. Si les accidents re-

paraissent ensuite, on recommence comme il vient d'être dit.

Il est nécessaire de donner en même temps quelque médicament à l'intérieur ; on commence par de l'eau salée ou même une pincée de sel ou de poudre à canon qu'on introduit dans la bouche. Si les accidents sont graves, on a recours au vin et à l'eau-de-vie ; le premier est préférable pour les enfants, le second pour les adultes. On donne le vin par petits verres répétés toutes les 3 ou 5 minutes, l'eau-de-vie par cuillerées à café ou à thé, et aux mêmes intervalles. On cesse quand le mieux arrive pour recommencer à la moindre aggravation.

Lorsque les douleurs sont très-aiguës, qu'elles s'étendent de la plaie vers le cœur, le malade ayant des vomissements, des vertiges, même des syncopes, et les tissus, autour de la morsure, étant gonflés, violets et mous, il faut donner *Arsenic.* 4 gouttes pour 8 cuillerées d'eau, une cuillerée tous les quarts d'heure d'abord, en éloignant à mesure que l'amélioration arrive, et en rapprochant même toutes les 5 minutes si l'aggravation se produit. Si l'amélioration n'est pas sensible au bout de 2 à 3 heures, il faut donner *Belladona*, comme Arsenic. Enfin, les symptômes consécutifs seraient combattus par *Acid. phosph.* ou *Mercurius solubilis.*

On peut encore sucer la plaie, ce qui demande un véritable courage de la part de celui qui accomplit cet acte. Celui-ci est cependant sans danger s'il n'y a aucune gerçure, aucune plaie dans la bouche ou sur les lèvres. Il y a du reste une bonne précaution à prendre, c'est de se mettre, avant, dans la bouche un peu de sel ou un petit morceau d'ail. Avant de commencer la succion, on essaye de faire saillir la plaie en tiraillant les tissus en sens inverses, et, pendant qu'on l'accomplit, on frotte avec force les parties voisines, surtout quand la morsure existe non loin du cœur. Aussitôt que la succion cesse, on saupoudre la plaie avec du sel ou de la poudre à canon, qu'on essaye d'y faire pé-

nétrer aussi profondément que possible, la cendre de tabac et de bois, le tabac à priser lui-même, peuvent être employés, mais le sel est préférable.

On peut remplacer la succion par l'application d'une ventouse. Il suffit alors de jeter dans un verre un peu de coton imbibé d'esprit de vin ou un morceau de papier enflammé, et, au bout d'un moment, de renverser brusquement le verre sur la peau en l'y appliquant avec force. Alors la flamme s'éteint, le vide se fait dans le verre par l'effet du refroidissement, les tissus se gonflent et la plaie laisse transsuder le sang et la sérosité.

[— On peut appliquer aussi la ventouse avec un instrument particulier, dans lequel on fait aussi le vide.

Le *verre à ventouse* (*fig.* 76), est un petit instrument très-portatif. Il se compose d'une boule de caoutchouc munie de deux soupapes, l'une aspirante, l'autre foulante ; cette boule est adaptée à un verre à ventouse muni d'un robinet. On saisit la boule à pleine main, et on la presse en plongeant les doigts de manière à mettre les deux faces internes en contact. Le verre est alors appliqué sur les téguments. L'élasticité du caoutchouc permet à la boule de reprendre son volume primitif, par conséquent le vide se fait sous la cloche.

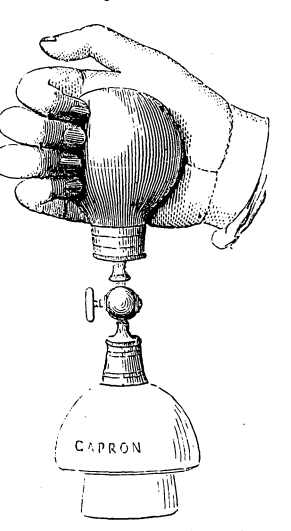


Fig. 76. — Ventouse à succion continue.

La disposition des soupapes est telle qu'il n'est pas besoin de retirer la cloche pour faire le vide de nouveau.

En effet, la soupape inférieure ferme la cloche, tandis que la soupape supérieure permet à l'air contenu dans la bulle élastique de s'échapper au dehors ; de cette manière on peut presser la boule à plusieurs reprises, et faire un vide aussi complet que possible.]

Morsure de chien enragé, Rage (*Hydrophobie*). — Je recommanderai ici l'action de la chaleur à distance, comme pour la morsure des serpents, et cela de préférence à la cautérisation directe de la plaie au fer rouge, laquelle me paraît plus propre à refouler le virus dans le sang qu'à l'en faire sortir. Il faut seulement employer le premier moyen avec persévérance, le répétant trois ou quatre fois par heure, et continuant l'action du feu jusqu'à ce que le malade éprouve les symptômes de frisson fébrile dont j'ai parlé. Lorsque la chaleur rayonnante a été ainsi employée pendant un temps suffisant, on laisse la plaie guérir d'elle-même sans autre application locale, mais on donne, à l'intérieur, les médicaments que j'indiquerai bientôt. Il faut faire usage de ces derniers jusqu'à ce que la peau ait repris sa teinte normale ; mais si la cicatrice devenait de nouveau brunâtre ou rouge par le fait de l'inflammation, il faudrait revenir à l'application du feu (1).

Il arrive parfois que, vers le septième jour après l'accident, le malade est pris de fièvre, et voit survenir sous sa langue une petite vésicule à base indurée. Il faut enlever celle-ci avec des ciseaux et faire ensuite un gargarisme d'eau salée.

Un autre bon moyen à employer est le *bain de vapeur*. On peut le prescrire de suite, s'il est possible, ou au moins s'en servir lorsqu'arrivent les symptômes suivants : soif extrême qui éclate tout à coup, frisson, répugnance pour les boissons, répulsion pour les objets brillants et pour

(1) Quoi qu'en dise ici le docteur Héring, la cautérisation de la plaie au fer rouge est un moyen qu'il ne faut pas négliger.

L. S. F.

l'action du vent, grande tristesse et abattement. Les spasmes eux-mêmes ne seraient pas une contre-indication.

Le mieux alors est de placer le malade dans une chambre assez vaste pour qu'il puisse respirer, et assez petite pour qu'on soit à même de la remplir de vapeur. On se procure celle-ci avec un des appareils dont il a été parlé plus haut, p. 65, ou simplement en apportant autour du malade des briques chauffées au rouge et sur lesquelles on fait tomber de l'eau. Il est bien entendu que ces briques doivent être renouvelées dès qu'elles se sont refroidies au point de ne plus produire l'évaporation de l'eau.

Si le malade est calme, on peut le laisser libre dans cette chambre, du reste hermétiquement fermée ; mais s'il est déjà en proie à des accès de convulsions et de rage, il faut l'attacher sur un lit, tout en lui laissant le cou et la tête libres ; de plus, il faut rester là pour le surveiller.

Le bain doit durer deux heures environ, quand on le donne avant que les convulsions aient paru, autrement, on doit le prolonger aussi longtemps que durent les spasmes.

Comme moyens préventifs, il faut donner *Hydrophobin*, une dose matin et soir (5 globules de la 3e dilution, ou 2 gouttes de teinture chaque fois), et continuer pendant sept jours, ou au moins jusqu'à ce que la fièvre, la diarrhée, même des hémorrhagies surviennent. On peut aussi donner *Cantharides*, 3e dilution, de la même manière et jusqu'à explosion de symptômes analogues. Dans le cas où il surviendrait quelque éruption à la peau, il ne faudrait faire aucune application locale, cette éruption s'effaçant toujours d'elle-même. Enfin, lorsque l'horreur de l'eau se manifeste, il ne faut pas se décourager, car le malade peut encore guérir. On donne d'abord *Belladona*, 6e dilution, répétant la dose après chaque accès de spasme ; si l'on remarque de l'aggravation, on fait prendre encore une dose, puis on laisse réagir. *Hyoscyamus* succède à Belladone et *Cantharides* peut, à son tour, remplacer la Jusquiame.

La difficulté est ici d'administrer le médicament; tant que dure l'horreur des liquides, il est, en effet, impossible de les donner en solution dans l'eau, c'est alors que les globules sont très-utiles. Il suffira d'en mettre 3 ou 4 sur la langue du malade pour chaque dose; on pourra aussi y faire tomber 2 ou 3 gouttes de teinture alcoolique à l'aide d'un tuyau de plume, par exemple. Dès que le spasme cesse, on fait une solution composée de 4 gouttes de la 6e dilution du médicament pour 4 cuillerées à bouche d'eau, et on donne une cuillerée à café toutes les demi-heures d'abord, en éloignant à mesure que l'amélioration se produit.

On a recommandé une foule d'autres moyens contre la rage; mais leur action préservative et curative est trop douteuse pour que j'en fasse mention, d'autant mieux que c'est surtout pour se préserver du mal qu'on les a employés. Or, sur trente personnes mordues par un chien enragé, il y en a une à peine chez laquelle la maladie éclate, alors même qu'il n'a été pris aucune précaution ; il n'est donc pas possible d'admettre que chez ceux qui ont fait usage des préservatifs auxquels je fais allusion, l'immunité doive être rapportée à ces moyens mêmes.

Quand il survient des accidents ou des ulcères à la suite d'une morsure faite par un animal furieux, mais non enragé, il faut donner *Hydrophobin.*

Lorsqu'une plaie a été souillée par les détritus de tissus animaux en putréfaction, ou par le pus d'un ulcère d'un homme ou d'un animal, il faut prescrire *Arsenic.*

C'est encore *Arsenic.* qu'il faut donner lorsqu'une plaie a été atteinte par le sang, la salive ou le pus d'un animal porteur de pustule maligne.

Enfin, chaque fois qu'il surviendra des accidents graves à la suite d'une des circonstances que je viens de rappeler, il faudra, pendant 5 ou 10 minutes, exposer la partie à la chaleur, puis, la laver avec de l'eau de Sureau chaude,

et, en même temps, prendre *Arsenic* à doses rapprochées.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DES POISONS LES PLUS ÉNERGIQUES ET DE LEURS ANTIDOTES.

POISONS.	ANTIDOTES.
I. — GAZ.	
Gaz provenant des lieux privés d'air frais, comme des latrines, des citernes.	Chlorure de chaux, vinaigre.
Vapeur de charbon.	Vinaigre et vapeur de vinaigre.
II. — ACIDES.	
Acides prussique et minéraux.	Esprit de corne-de-cerf (ammoniaque) ; affusion froide droite sur l'épine dorsale.
Acides sulfurique (huile de vitriol), muriatique, nitrique (eau-forte), phosphorique, et vinaigre concentré.	Eau de savon, magnésie, eau de chaux, eau de lessive, potasse ou soude.
III. — POISONS ALCALINS.	
Potasse, cendres gravelées, pierre à cautère, sel de tartre, ammoniaque, etc.	Vinaigre, jus de citron et autres acides, lait tourné, boissons et lavements mucilagineux.
IV. — SUBSTANCES MÉTALLIQUES.	
Arsenic.	Eau de savon, blancs d'œufs battus avec de l'eau, eau sucrée, lait, corbanate de fer.
Sublimé corrosif (deuto chlorure de mercure), cuivre, vert-de-gris.	Blancs d'œufs, eau sucrée, lait, amidon, fleur de froment.
Plomb.	Sel d'Epsom (sulfate de magnésie), sel de Glauber (sulfate de soude).
Pierre infernale.	Eau salée.
Étain.	Blancs d'œufs, lait, sucre.
V. — POISONS VÉGÉTAUX.	
Opium, laudanum, pomme épineuse (datura).	Café, vinaigre.
Amandes amères, noyaux de pêches ou feuilles de pêcher.	Ammoniaque, café.

CHAPITRE IX

LÉSIONS MÉCANIQUES : CONTUSIONS, LUXATIONS, FRACTURES, PLAIES.

[Les **lésions mécaniques** comprennent toutes les affections dues à une violence extérieure, quelle que soit la nature de cette dernière, par conséquent les commotions, les contusions, les plaies avec toutes leurs conséquences, enfin les brûlures.]

Commotions. — On nomme ainsi l'ébranlement interne qui survient à la suite d'un coup ou d'une chute, ébranlement qui est alors souvent accompagné de la distension ou de la déchirure des parties profondes, d'où la douleur qui se développe sur les régions atteintes, le mal de tête, les vertiges, les douleurs de poitrine, l'oppression, la toux, le crachement de sang, les douleurs de reins et de ventre qui en sont souvent la conséquence. Le médicament essentiel est ici l'*Arnica* que l'on emploie à l'extérieur et à l'intérieur.

[Pour l'*application externe*, on mêle une cuillerée à café de teinture mère d'Arnica dans un verre d'eau et on se sert de ce mélange pour imbiber des compresses que l'on maintient sur la partie malade, les renouvelant dès qu'elles se sèchent.

Pour l'*administration interne*, on fait dissoudre 6 globule d'Arnica dans 8 cuillerées d'eau, et on donne une cuillerée de 3 en 3 heures.]

Il faut, en même temps, condamner le malade à un repos physique et moral complet, lui imposer une alimentation légère, et surtout lui défendre de prendre aucune boisson excitante, ni vin, ni eau-de-vie, ni café, ni thé, ni épices, ni

acides; il sera bien, au contraire, qu'il boive beaucoup d'eau.

Si l'accident a été accompagné d'une vive frayeur, on donne d'abord *Opium*, une cuillerée toutes les heures, et quelques heures après *Arnica*. Si le malade s'évanouit, il faut couvrir d'eau froide sa tête, sa figure et ses bras, et lui faire boire un peu de vin si l'accident a eu lieu depuis peu; mais, s'il est déjà arrivé depuis 15 ou 20 minutes, il faut s'en abstenir, administrer *Aconit*, et plus tard *Arnica*, si cela est nécessaire. Il est toujours inutile et même nuisible de saigner le malade, *Aconit* suffisant à empêcher l'inflammation et *Arnica* hâtant la résolution.

Lorsqu'une femme enceinte, à la suite d'une chute, d'un faux pas ou de toute autre commotion violente, ressent de la douleur dans le ventre, accident qui arrive très-souvent, et peut, pendant le premier mois de la grossesse, amener une fausse couche, c'est encore *Arnica* qu'il faut prescrire. En même temps la malade doit garder le repos, restant couchée sur le dos autant que possible, et s'abstenir pendant quelques jours de toute espèce de mouvement. Si néanmoins la douleur devient très-violente après l'administration d'*Arnica*, on donne *Chamomilla* ou quelqu'un des autres médicaments que j'indiquerai à l'article *Fausse Couche*. [Ces substances seront administrées comme dans les maladies aiguës, chacune pendant 24 heures au moins.]

Lorsque la commotion porte sur la tête, elle détermine des douleurs ou des accidents plus graves, même des fractures.

Si, dans le mal de tête résultant de commotions, *Arnica* est insuffisant, on donne *Glonoïn*, *Belladona* ou *Acid. phosphoricum*, selon qu'ils répondront mieux aux symptômes indiqués à l'article *Mal de tête*. Quand le coup est sourd, *Arnica* suffit; mais du moment où les douleurs

sont vives, se faisant sentir surtout dans les yeux, il faut recourir à *Hypericum*, une cuillerée toutes les 3 heures. En même temps on fait coucher le malade, le plaçant sur le côté opposé à celui qui a été contus, lui soulevant la tête avec un coussin placé sous la nuque si la contusion a eu lieu en arrière. On maintient autour du patient un calme aussi complet que possible en ne laissant jamais beaucoup de monde entrer dans sa chambre.

Une lourde chute ou un coup donné sur la tête peut avoir fracturé les os du crâne; voici comment il faut procéder pour s'assurer du fait. On attache à l'extrémité d'une ficelle une fourchette, ou une cuiller d'argent ou un morceau de fer, métaux qui donnent un son clair lorsqu'on les frappe avec un autre corps métallique; on oblige le malade à tenir l'autre extrémité de la ficelle entre ses dents, puis on frappe sur la pièce métallique. Le son ainsi produit ira retentir dans la tête et causera une vive douleur, quand il y aura fracture, au point même où celle-ci existera.

[La commotion cérébrale et la fracture des os du crâne sont souvent suivies des symptômes les plus graves : stupeur, perte de connaissance, perte de la parole, de la vue, etc., et l'on comprend que l'intervention du médecin soit alors indispensable. Il suffit donc à l'homme du monde de donner les premiers soins; en général l'*Arnica* sera le médicament auquel il lui faudra songer tout d'abord. Toutes les substances dont il a été parlé seront administrées comme dans les maladies aiguës.]

Si l'ébranlement dû à la commotion s'est fait sentir sur la poitrine, on donnera d'abord *Arnica*, qu'il faudra quelquefois alterner avec *Aconit* et avec *Rhus*.

Efforts. — Si, après avoir soulevé ou porté un poids trop lourd, après un déploiement trop rapide des forces, on ressent de la douleur, il faut prendre *Rhus*, qui est d'ail-

leurs toujours indiqué lorsque le mal vient après un tiraillement interne plutôt qu'à la suite d'une violence extérieure. Lorsque la douleur est lancinante, violente, augmentant au moindre mouvement, il faut recourir à *Bryonia*, que l'on fera suivre de *Sulphur* lorsque la douleur aura résisté. S'il survient un mal de tête que *Rhus* ne guérisse pas, on fera prendre *Calcarea*.

Si après un violent effort on s'est donné un tour de reins et qu'il en résulte des nausées, des envies de vomir et une vive douleur dans les entrailles, donnez *Veratrum*.

Si, après s'être roidi le corps et comprimé l'abdomen, soit en grimpant par-dessus un mur élevé, soit en luttant, on ressent tout à coup une douleur circonscrite dans le ventre, avec la sensation que tous les organes seraient sur le point de sortir de la cavité abdominale, sensation donnant de l'anxiété, de l'agitation, le visage exprimant l'angoisse la plus vive, *Veratrum*, 6° ou 12ᵉ dilution, donné une ou deux fois, fera du bien.

Sepia conviendra pour combattre les effets d'efforts répétés.

Faux pas. — Ils causent souvent des douleurs dans les membres, très-analogues à celles que produisent les *efforts*. Elles sont généralement soulagées par *Bryonia* ou, plus rarement, par *Rhus*. La douleur occupe-t-elle l'estomac, *Pulsatilla* et *Bryonia* sont utiles ; si l'accident se répète à cause de la faiblesse du malade, *Phosphorus*, donné toutes les fois qu'il se reproduira, en adoucira les suites.

Meurtrissures et plaies contuses. — Ces lésions sont produites par des instruments émoussés ou par le contact violent de substances dures avec une partie du corps. Elles se manifestent généralement par une enflure proportionnée à l'étendue de la contusion, une ecchymose plus ou moins considérable, due à la rupture des vaisseaux capillaires

dont le sang s'est extravasé dans le tissu cellulaire. La douleur est généralement peu vive. Quand le coup a été fort, il peut se former une escarre.

Dans le traitement des contusions, rien n'est plus efficace que l'application, sur les parties lésées, de linges imbibés d'eau froide additionnée de *teinture d'Arnica* (Voy. p. 260), et l'administration d'*Arnica* à l'intérieur.

Si la fièvre s'allume, il est nécessaire de donner *Aconit*, qu'on fait suivre d'*Arnica* au bout de 6 ou 8 heures. On laisse ensuite reposer le malade pendant 3 ou 4 jours, puis on revient à une nouvelle dose d'Arnica.

[Si un membre est aplati, écrasé ou déformé de quelque autre manière, il faut le comprimer de temps en temps jusqu'à ce qu'il revienne à sa forme naturelle. On peut, si cela est nécessaire, le maintenir en position à l'aide d'un appareil en carton ou en gutta-percha.

On commence par réduire la gutta-percha sous la forme d'une feuille, dont l'épaisseur doit varier de 3 millimètres à 1 centimètre, suivant le degré de force que l'on veut lui donner. Cette opération préliminaire s'exécute en étendant, à l'aide d'un rouleau et sur une table arrosée d'eau froide, afin de prévenir l'adhérence, la gutta-percha d'abord ramollie dans l'eau à 70 degrés. On découpe ensuite la feuille ainsi obtenue, de manière à lui donner une longueur en rapport avec celle de la région sur laquelle on veut agir, et une largeur suffisante pour recouvrir la moitié ou les deux tiers de la circonférence du membre. La fracture étant réduite et maintenue par des aides, on plonge la feuille de gutta-percha dans de l'eau presque bouillante. Dès qu'elle est suffisamment ramollie, on la place sous le membre contre lequel on l'applique aussitôt en relevant ses bords et en les moulant aussi exactement que possible sur le membre ; puis on la maintient par quelques tours circulaires exécutés à l'aide d'une bande préalablement mouillée dans l'eau froide. Au bout de quelques minutes, la

solidification étant opérée, on enlève la bande et on la remplace par un certain nombre de liens ou de lanières, de la largeur d'environ deux travers de doigt et suffisamment



Fig. 77. — Attelles modelées pour la cuisse.

ramollis dans l'eau chaude pour adhérer par leurs extrémités aux bords de la gouttière. Avant de placer les liens, il faut avoir soin de garantir les parties sous-jacentes avec de la ouate. Lorsqu'on veut examiner le membre, on coupe

les lanières, et l'on écarte les bords des valves. La gutta-percha ne doit pas être ramollie au delà du degré nécessaire pour obtenir la flexibilité ; autrement, l'appareil mettrait trop de temps à se solidifier. Il serait préférable alors de rendre à la plaque une consistance convenable en la plongeant dans l'eau froide. Quand le moulage est fait, on peut activer le durcissement au moyen de compresses imbibées d'eau fraîche.

La fig. 77 reproduit l'aspect des attelles modelées pour la cuisse.

Le mode d'exécution des gouttières de gutta-percha ne diffère pas de celui que nous venons d'indiquer pour les attelles. On choisit une feuille de gutta-percha de 6 à 8 millimètres d'épaisseur, d'une largeur et d'une longueur en rapport avec le volume et l'étendue des parties qui doivent être recouvertes. On la moule sur le membre blessé, ou, s'il est trop douloureux, sur le membre sain, ou bien encore sur un homme de même taille. Quand la gouttière est moulée, on la retire pour arrondir les angles et régulariser la section des bords. Après l'avoir garnie à l'intérieur d'une légère couche de ouate, on l'applique définitivement en la fixant au moyen d'un bandage roulé ou de lacs en ruban de fil.]

La figure 78 représente une gouttière de gutta-percha pour le traitement des fractures de l'humerus.

Si la suppuration s'établit par suite de négligence, d'inintelligence du garde-malade ou d'impureté du sang, il faut donner *Hepar*.

Si, comme cela arrive quelquefois, un érysipèle survient, ce qu'on reconnaît à la rougeur de la blessure, rougeur qui s'étend bientôt aux téguments environnants, à la chaleur brûlante des parties écrasées, à leur sensibilité au contact, on donne *Ruta* intérieurement, et on applique à l'extérieur une solution de la teinture du même médicament.

Si l'on voit paraître les symptômes de la gangrène, c'est-

à-dire l'augmentation de l'enflure et de la douleur, le caractère pongitif et brûlant de celle-ci, la perte de sensibi-

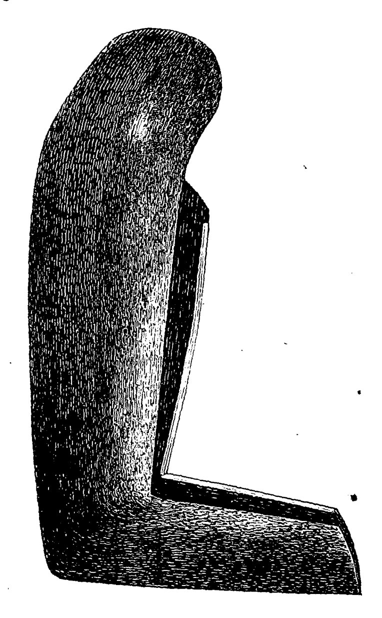


Fig. 78. — Gouttière de Gutta-percha pour le traitement des fractures de l'humérus.

lité, la décoloration et la teinte plus foncée de la peau, on donne *China;* si la peau prend une teinte livide, on a recours à *Arsenicum* et *Lachesis*. L'amputation, que l'on recommande dans les cas graves, doit être différée autant que possible ; plus d'un membre a été ainsi conservé grâce à la répugnance du malade à subir l'opération.

Yeux pochés. — Les contusions des yeux provenant de coups de poing, de bâton, de pierres, de fouet, doivent être traitées comme celles que nous venons d'indiquer ; il faut changer les compresses dès que l'eau s'est échauffée.

Contusion des os. — Elle a lieu à la suite d'un coup violent ou d'une chute, comme il arrive, par exemple, aux os de la cuisse et de la jambe. On la combat en appliquant sur la partie malade des compresses trempées dans de l'eau froide à laquelle on a ajouté 6 à 10 gouttes de teinture-mère de *Ruta* par verre d'eau. Ce médicament réussit toujours très-bien quand l'action du corps contondant a été étendue et que la douleur paraît avoir pour siége l'intérieur même de l'os. Mais si la douleur est surtout externe, de sorte que les tissus soient très-sensibles à la pression, la peau étant d'un rouge érisypélateux, il faut prescrire *Symphytum officinale* à l'extérieur et à l'intérieur. Ce médicament convient aussi dans les cas légers, lorsque *Ruta* n'a pas produit de soulagement.

Contusions de la tête. — Elles ont lieu souvent chez les enfants, leur amenant des bosses parfois énormes, que l'on a tort de comprimer pour les faire disparaître. Les compresses d'eau froide avec addition de *teinture d'Arnica* suffisent toujours.

Quand il survient ensuite des symptômes graves, des vertiges, l'impossibilité pour l'enfant de marcher sans chanceler, des douleurs à la tête avec impossibilité de la tenir droite, tendance à l'enfoncer dans l'oreiller, fixité du regard, fièvre, convulsions, il faut craindre la méningite et l'hydropisie du cerveau. On donne alors *Belladona* suivie de *Hyoscyamus*, et on fait appeler le médecin.

Contusions des yeux et des paupières. — Ces contusions, qui sont le résultat de coups de poing, de pierres, de bâton, de fouet, ou qu'on éprouve en se cognant contre l'angle d'une porte, en courant ou en marchant vite, doivent être traitées comme celles dont il vient d'être question. Seulement il faudra bander les yeux pour les mettre à l'abri de l'air et de la lumière, et changer les compresses dès qu'elles sécheront. A l'intérieur, on donne *Arnica* et *Aconit*, soit l'un après l'autre, soit alternés.

Entorses. — Un membre a reçu une entorse lorsque, après une chute ou toute autre violence, l'articulation est tiraillée, endolorie, ne peut pas être remuée sans douleur, enfle, tandis que la peau devient rouge.

Au début du traitement de cette lésion, on applique de l'eau froide sur le membre, ou l'on fait des lotions d'*Arnica;* en même temps on tient le malade au repos relatif, lui permettant de remuer, mais sans faire le moindre effort. Si la partie devient bleue, il faut prescrire *Arnica*, et *Symphytum* si elle tire au jaune et se ramollit. On peut aussi prendre *Arnica* à l'intérieur. Après la disparition des symptômes les plus aigus, il peut être nécessaire d'avoir recours à *Bryonia*, *Rhus* ou *Ruta*, pour faire disparaître la roideur et la sensibilité qui pourraient rester. Il est utile alors de faire subir au membre de légers mouvements. Si la place tuméfiée est si molle qu'elle conserve l'empreinte du doigt, *Sambucus* sera efficace.

Luxations. — La sortie de la tête d'un os de sa cavité articulaire s'appelle une luxation.

Cette lésion est caractérisée par une vive douleur qui survient au moment même de l'accident, la suppression des mouvements, la tuméfaction, le raccourcissement, la déformation et la déviation du membre. De plus, on peut sentir une cavité ou une saillie anormale auprès de l'articulation lésée, et le membre prend une rigidité particulière. Pour constater la déformation avec certitude, on n'a qu'à comparer le membre malade avec le membre sain.

La première chose à faire est, après avoir relevé le malade, de donner *Arnica* à l'intérieur, en même temps qu'on l'applique à l'extérieur, comme je l'ai indiqué plus haut (p. 260); puis, dès que la rougeur et l'inflammation arrivent, on donne *Aconit*, et on ne se sert plus que de

compresses trempées dans l'eau froide. Le grand point est de remettre les choses en place ; mais, comme les tentatives infructueuses de réduction sont très-dangereuses, le mieux est de faire venir le plus tôt possible un chirurgien expérimenté. Les applications d'eau froide et l'emploi d'*Arnica* à l'intérieur feront toujours beaucoup de bien en l'attendant. Il n'est pas non plus nécessaire de donner autre chose après la réduction de la luxation. Les cataplasmes, les onguents, les saignées, etc., sont nuisibles ; mais il faut appliquer un bandage approprié, ce que le chirurgien seul peut faire. Dès que l'inflammation diminue, ce qui ne tarde pas à arriver sous l'influence d'*Arnica* ou d'*Aconit*, il faut souvent mouvoir le membre avec précaution pour éviter l'ankylose.

Fractures. — Il y a fracture quand un os a été brisé. On reconnaît cette lésion à la vive douleur qu'éprouve le malade en tombant, et surtout à la crépitation, bruit et sensation que produit le frottement des surfaces des fragments de l'os, quand on leur imprime un mouvement en sens inverse. Je dois ajouter que ce signe est difficile à reconnaître pour tout autre qu'un homme de l'art. Dès qu'on le constate en remuant le membre blessé, on est sûr que la fracture existe ; mais elle peut exister aussi sans qu'une personne étrangère à la chirurgie sache la reconnaître. Aussi, dès qu'il y a : déformation, douleur, enflure de la partie, impossibilité de remuer le membre, qui est raccourci, il faut craindre que l'os ne soit brisé.

Dans tous les cas où l'on soupçonne une fracture, il faut donc envoyer chercher un chirurgien expérimenté ; car toute fausse manœuvre, dans de semblables circonstances, conduit souvent à des dangers irremédiables. Si le malade est un enfant, il faut déployer plus d'activité encore. Mais, dans les circonstances ordinaires, on peut laisser passer deux jours sans courir grand risque, car un os cassé ne se soude pas aussi promptement. En attendant le chirurgien,

il faut tenir le membre dans une immobilité aussi complète que possible, appliquer sur les parties douloureuses des compresses imbibées d'eau fraîche souvent renouvelée avec addition de *teinture d'Arnica.* Si l'ébranlement a été considérable, on commence par donner *Aconit* à l'intérieur, et, quelques heures après, *Arnica. Aconit* est surtout utile si le malade s'affaiblit ou s'évanouit. Si les douleurs deviennent intolérables et occasionnent des mouvements convulsifs, il faut essayer de les calmer avec *Chamomilla*, une cuillerée d'heure en heure, et, quand la Camomille ne suffit pas, avec *Hypericum.*

Dans les cas très-rares de douleurs atroces, accompagnées de quelques autres mauvais symptômes, on soulagera le malade en tirant sur le membre ; mais cette délicate opération réclame l'aide d'un chirurgien qui puisse appliquer ensuite les bandages nécessaires.

Lorsque la réduction a été opérée, mais que la consolidation tarde à se faire, ce qui arrive souvent chez les vieillards, on peut donner *Acidum phosphoricum*, une cuillerée matin et soir pendant 8 jours, laisser reposer pendant 8 autres jours, et faire prendre ensuite *Calcarea carbonica.* Ces médicaments seront prescrits, à la trentième dilution, 6 globules pour 8 cuillerées d'eau ; *Symphytum officinale* peut être utile après ces deux médicaments. Quand il s'agit d'un enfant, on peut employer les mêmes médicaments ; pour tous, il faut prescrire un bon régime : des bouillons, des gelées de viande, etc.

[Il est facile de voir par ce qui précède que l'intervention des gens du monde est toujours momentanée quand il s'agit de traiter une luxation ou une fracture ; c'est surtout au moment de l'accident, et peu après, que leur secours peut être utile ; mais le succès dépend souvent des premiers soins donnés.

La grande difficulté est toujours ici de relever le malade et de le ramener chez lui.

Fractures des membres supérieurs. — Si la luxation ou la fracture occupent les membres supérieurs, l'épaule, le coude par exemple, une personne soutient le bras malade, tandis que d'autres aident le patient à se relever ; puis, comme tous les mouvements causent une vive douleur, on fait asseoir le malade, on le déshabille en coupant les vêtements qu'on ne peut enlever autrement, et on applique le bandage suivant.



Fig. 79. — Écharpe de l'avant-bras.

On passe sous l'avant-bras un grand mouchoir plié en cravate, en le plaçant de façon que la corne du milieu soit dirigée vers le coude, on relève les deux cornes latérales et on les noue derrière le cou de façon que l'avant-bras

fasse presque un angle droit avec le bras, le poignet étant cependant plus élevé que le coude. On relève ensuite la corne du milieu et on la fixe en avant avec une épingle. Si le mouchoir n'est pas assez long, on en passe un autour du cou, et on attache le premier au second (*fig.* 79).

Ce bandage doit être employé aussi pour les fractures de la clavicule.

Si l'avant-bras est fracturé, ce que l'on reconnaît à la déviation de la main (*fig.* 80), on agit autrement. On prend deux petites planchettes aussi longues que l'avant-

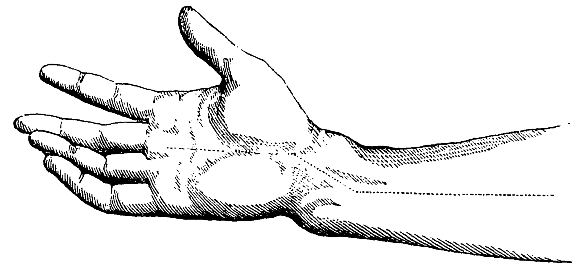


Fig. 80. — Fracture de l'avant-bras, côté de la face palmaire. La main est déjetée en dehors.

bras, et qu'on appelle *attelles*, on les garnit de linge ou de ouate, on les applique, une sur la difformité, l'autre

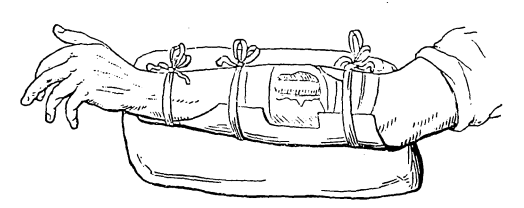


Fig. 81. — Pansement provisoire de l'avant-bras fracturé.

dessous, et on les fixe avec des mouchoirs liés par-dessus ou avec de larges rubans (*fig.* 81). Puis, quand le malade doit se lever et marcher, on soutient l'avant-bras et son

appareil avec un mouchoir attaché derrière le cou, comme dans la figure 82.



Fig. 82. — Écharpe de la main et du poignet.

Ce bandage suffit pour les blessures du poignet et de la main.

Fractures des membres inférieurs. — Elles exigent encore plus de précautions. D'abord elles entraînent toujours la chute du malade, ce qui oblige avant tout à le relever, opération délicate en raison des douleurs qu'elle excite, en raison aussi de ce qu'elle peut aggraver le mal en augmentant le déplacement des deux fragments.

Aussi, avant de bouger le malade, faut-il s'assurer de l'état des parties et poser un appareil provisoire. On mettra donc la jambe à découvert; s'il y a une plaie, on la

lavera avec de l'eau fraîche additionnée, s'il est possible, de teinture d'Arnica. Puis on se procurera quatre lattes ou planchettes semblables à celles dont je viens de parler et un peu plus longues que le membre blessé, on les envelop-pera de linge (serviettes, mouchoirs, etc.); soulevant ensuite le membre avec précaution, on glissera une de ces attelles entre lui et le sol, et par-dessous deux mouchoirs

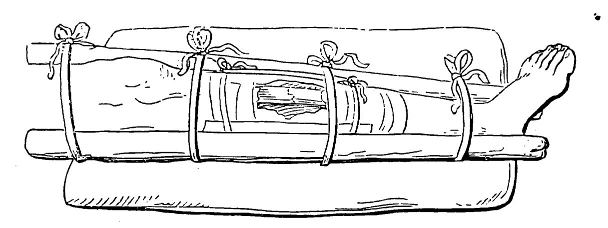
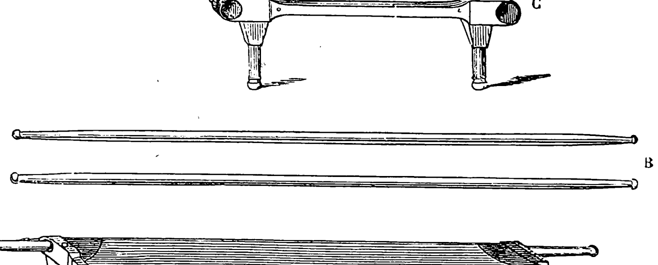


Fig. 83. — Pansement provisoire du membre inférieur fracturé.

pliés en cravate, l'un qui sera un peu au-dessus de la fracture, l'autre un peu au-dessous. Une autre planchette sera placée sur le membre, parallèlement à la première, et



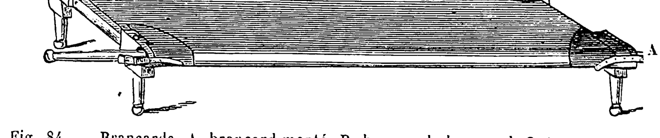


Fig. 84. — Brancards. A, brancard monté. B, hampes du brancard. C, traverses.

les deux autres sur les côtés, puis on les retiendra toutes en

liant les mouchoirs (*fig.* 83). De cette manière, la partie fracturée sera maintenue immobile, et tout danger sera évité.

Pour emporter le malade, on se servira d'un brancard (*fig.* 84). Si l'on ne peut se procurer ce brancard, on pourra se contenter d'une échelle sur laquelle on placera un matelas.

Quatre personnes seront nécessaires pour soulever le

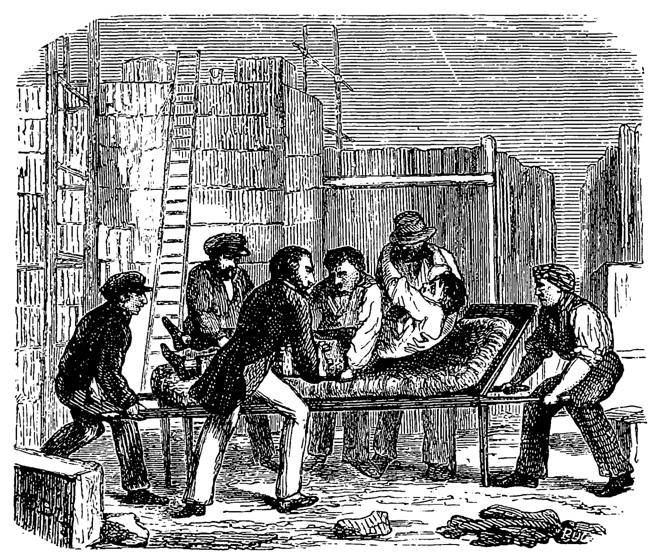


Fig. 85. — Un blessé dans la rue.

blessé : trois se placeront du côté opposé à la fracture, la quatrième du même côté. Le malade en prendra une par le cou, tandis que la seconde placera ses bras sous le bassin, et la troisième saisira la jambe saine. La quatrième prendra le membre fracturé en le remuant aussi doucement que possible.

A un signal convenu, le blessé sera soulevé doucement et posé sur son brancard (*fig.* 85). Ramené à sa demeure, on prendra les mêmes précautions pour le glisser du brancard

sur son lit ; mais avant, on le déshabillera, coupant les vêtements qu'on ne pourrait ôter sans imprimer au patient de grands mouvements.

Fractures des côtes. — Elles sont fréquentes et difficiles à reconnaître. Il faudra cependant les soupçonner lorsqu'à la suite d'un coup ou d'une chute, le malade se plaindra d'une vive douleur fixe en respirant, et lorsqu'au toucher on reconnaîtra que cette douleur existe sur le trajet d'une côte.

Il faut ici avoir encore en vue de rendre immobile la partie malade. A cet effet on entoure la poitrine d'une

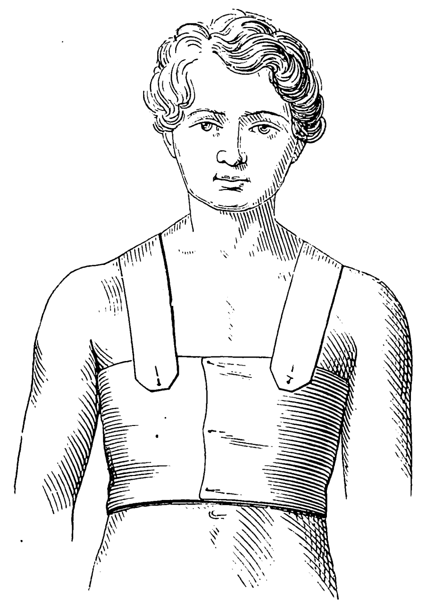


Fig. 86. — Bandage de corps.

serviette ou d'un bandage de corps (*fig.* 86) aussi serré que possible et qu'on retient avec des bretelles en linge

attachées par derrière et ramenées en avant en passant sur chaque épaule.

Fractures du crâne.— Elles amènent des accidents tellement graves, que le médecin seul doit intervenir. L.S.F.]

Plaies.

Il y a plaie chaque fois que les tissus se trouvent divisés. Les unes peuvent se cicatriser d'elles-mêmes ; d'autres nécessitent un traitement et un secours immédiats ; il est donc utile de connaître les moyens capables de hâter la guérison, et savoir ce qu'il y a à faire dans les cas dangereux en attendant l'arrivée du chirurgien.

Toutes les blessures, quand elles ne sont pas mortelles, peuvent guérir d'elles-mêmes, sans médicaments externes, sans onguents, ni emplâtres, ni pommades. Ces applications externes sont presque toujours nuisibles.

Il n'est pas nécessaire de faire autre chose que d'appliquer un bandage approprié et de le mouiller de temps en temps avec de l'eau froide additionnée de teinture d'Arnica. Si cela est nécessaire, on peut donner un médicament à l'intérieur ; de plus, il faut faire grande attention au régime du malade.

[**Pansement des plaies.**— Le point essentiel est de bien panser la plaie, et, quand elle est récente, il faut mettre tous ses soins à en rapprocher les bords, parce qu'il arrive souvent qu'ils se réunissent sans suppurer, comme on le dit en chirurgie, par *première intention*.

La conduite à tenir en pareil cas varie en raison de la gravité de la blessure, surtout de son étendue et de sa profondeur ; mais, quelles que soient ces dimensions, il faut toujours se servir des mêmes objets ; je les ferai connaître tout d'abord.

Objets nécessaires aux pansements. — Ils se composent de charpie, de linge et de bandes.

Charpie. — La charpie doit être faite avec du vieux linge de toile; on la dispose en plumasseaux ou en boulettes.

Dans le *plumasseau* (*fig.* 87), on place les brins de charpie parallèlement les uns aux autres. Les *boulettes* (*fig.* 88), se font, au contraire, en roulant une petite masse de charpie entre le creux des deux mains.

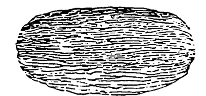


Fig. 87. — Plumasseau.



Fig. 88. — Boulettes de deux grosseurs différentes.

Compresses. — Elles se composent de linges pliés en plusieurs doubles; elles peuvent être carrées (*fig.* 89), triangulaires (*fig.* 90), ou oblongues, suivant la forme de la plaie (*fig.* 91 et 92). Parfois on les perce au milieu d'un trou rond ou carré; elle est alors dite *fenestrée* (fig. 93).

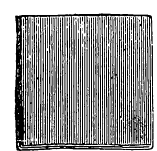


Fig. 89. — Compresse carrée.

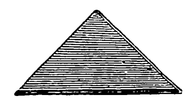


Fig. 90. — Compresse triangulaire.

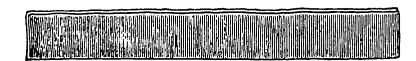


Fig. 91. — Compresse longue ou longuette.

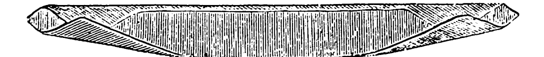


Fig. 92. — Compresse en cravate.

Linge troué. — Souvent aussi on place sur la plaie un

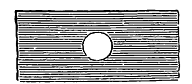




Fig. 93. — Compresse fenestrée en lunette.

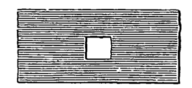


Fig. 94. — Compresse fenestrée à ouverture carrée.

linge simple en épaisseur, mais percé de trous; c'est le linge troué.

Bandes. — Ce sont de longs bouts de vieille toile, qui peuvent avoir plusieurs mètres de long et de 4 à 5 centimètres de large.

Avant de s'en servir, il faut les rouler ; tantôt on ne les roule que par une extrémité ; elles sont dites alors *à un globe* (*fig.* 95) : tantôt on fait une masse de chaque côté, elles sont alors *à deux globes* (*fig.* 96).

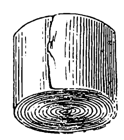


Fig. 95. — Bande roulée à un globe.

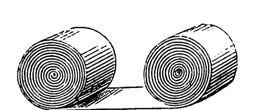


Fig. 96. — Bande roulée à deux globes.

Les diverses pièces du pansement se superposent de la manière suivante : d'abord, immédiatement sur la plaie, le linge troué; par-dessus, la charpie; enfin, la compresse, puis la bande destinée à tout tenir en place.

Application de la bande. — La véritable difficulté réside dans l'application de la bande, c'est-à-dire dans la manière de l'enrouler autour de la partie malade.

Elle varie suivant que les bandes sont placées à la tête (p. 284), ou aux membres; celles-ci sont ou simplement placées *circulairement*, ou *en spirale*, ou *roulées*.

Le *bandage circulaire* se fait en roulant la bande sur elle-même perpendiculairement au membre, les différents tours se trouvant superposés (*fig.* 97).

Le *bandage en spirale* a ses jets obliques et séparés les uns des autres par des intervalles vides (*fig.* 98).

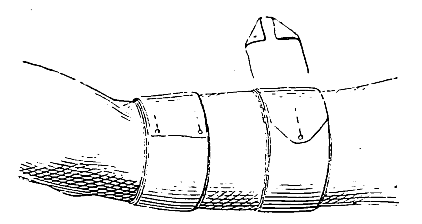


Fig. 97. — Bandage simple circulaire.

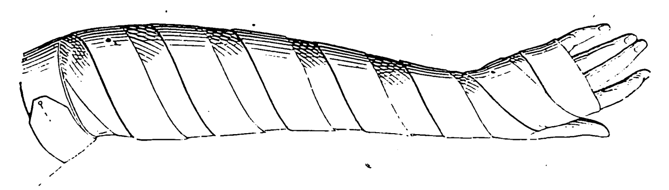


Fig. 98. — Bandage en simple spirale.

Dans le *bandage roulé*, les différents tours se recouvrent les uns les autres, au tiers ou à la moitié; ce bandage

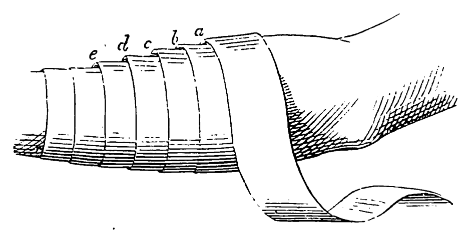


Fig. 99. — Godets.

est plus usité que les précédents, parce qu'il est plus solide.

Il arrive toujours que certain tour de la bande ne s'applique pas exactement sur celui qui précède, et cela en raison de la forme du membre ; il y a alors ce qu'on

nomme un *godet* (*fig.* 99). Pour l'éviter, on renverse la bande,

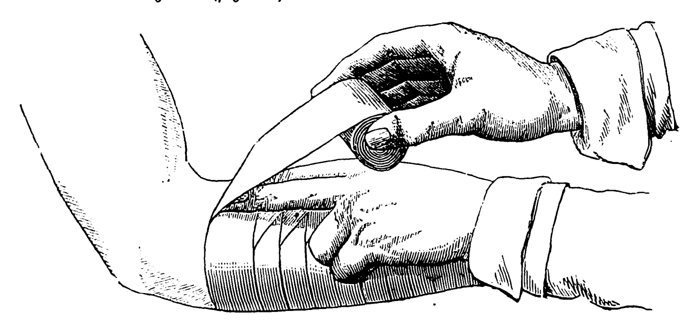


Fig. 100. — Comment on fait un renversé.

c'est-à-dire qu'on la replie sur elle-même, de façon que sa face supérieure devient inférieure et réciproquement (*fig.* 100).

Bandage du pied (*fig.* 101). — On applique l'extrémité de la bande à la base des orteils où l'on fait deux tours parallèles, puis on remonte vers la jambe en décrivant des spirales avec la bande et la renversant, quand il est utile, pour éviter les godets. Ces renversés doivent être faits parallèlement et se croiser sur une même ligne droite. Arrivée sur le cou-de-pied, la bande doit décrire des huit de chiffres en passant sous une cheville, derrière le talon, en avant de la cheville du côté affecté, pour revenir en avant, passer sous le pied en étrier et être ramenée en haut pour recommencer. Lorsque la blessure n'occupe que le pied, on arrête le bandage un peu au-dessus des che-

Fig. 101. — Bandage spiral de la jambe.

villes ; mais, si on le juge utile, on le fait remonter le long de la jambe, comme l'indique la figure ci-dessus.

Bandage en huit de chiffres (*fig.* 102). — Il sert surtout pour les blessures qui occupent le pli de l'avant-bras. On l'obtient en plaçant l'extrémité de la bande circulaire-

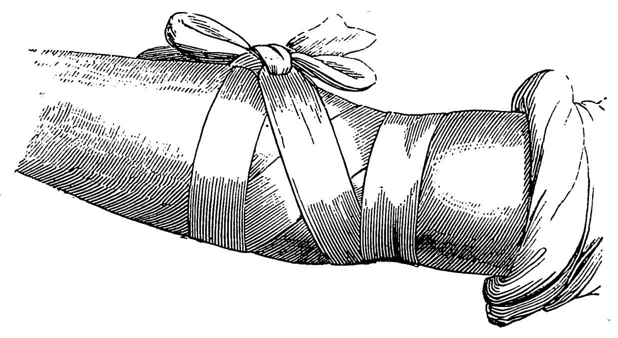


Fig. 102. — Bandage en huit de la saignée du bras.

ment à la partie inférieure du bras, puis on descend obliquement le long de l'avant-bras pour passer derrière, remonter au-dessus du coude et revenir en avant autant de fois qu'il est nécessaire pour bien maintenir les parties malades.

Bandage de la tête. — A la tête, la bande est d'abord appliquée au niveau du front, dirigée horizontalement vers la nuque au-dessus de laquelle elle passe, descend sous le menton, remonte de l'autre côté, passe sur le sommet de la tête et vient s'attacher au-dessus de l'oreille (*fig.* 103).

Toutes les bandes se fixent avec des épingles. L.S.F.]

Opérations du pansement. — Il faut d'abord laver la plaie avec soin, afin de la débarrasser du sang, couper les cheveux qui l'entourent, si elle existe à la tête, ou les poils, s'il y en a dans les environs. Puis on essaye d'en rapprocher les bords et de les fixer dans la position qu'on leur a donnée.

Rien n'est plus facile si la plaie est superficielle; par-



Fig. 103. — Bandage de la tête et des oreilles.

fois même il suffit de recouvrir la partie malade avec du taffetas d'Angleterre.

Si elle est plus profonde et que les bords aient de la tendance à s'écarter, il faut se servir de l'emplâtre agglutinatif connu sous le nom de sparadrap et qu'on trouve dans toutes les pharmacies. Ce n'est autre chose que de l'emplâtre diachylon étendu sur de la toile.

On coupe le sparadrap en languettes larges environ d'un centimètre, et on ramollit l'emplâtre soit à la chaleur de la main, soit en l'approchant pour un instant d'un corps chaud.

Avec la main gauche on retient les bords de la plaie en présence, puis on applique une bandelette sur la peau

saine à environ deux travers de doigt de la plaie et perpendiculairement à cette dernière, puis on l'amène, toujours en la collant sur la peau, au niveau de la plaie et au delà, à deux ou trois travers de doigt. La première bandelette doit être placée au centre de la blessure, les autres sont ensuite posées au-dessus et au-dessous. En général, on met ces bandelettes les unes à côté des autres, parallèlement entre elles, et de façon à laisser entre deux un très-petit intervalle, par lequel le sang et le pus, s'il se forme, puissent s'écouler.

Il faut pendant le pansement placer le membre dans une position telle que la blessure ne puisse s'ouvrir.

Il arrive souvent que ces moyens contentifs ne suffisent pas, les bords de la plaie ayant une tendance extrême à s'écarter; ou bien l'application est difficile parce qu'il y a eu déchirure, ce qui rend les bords de la plaie irréguliers et difficiles à appliquer l'un contre l'autre. C'est dans ces circonstances qu'il faut employer la *suture*, opération qui a pour but de *coudre* les tissus de manière à les fixer d'une manière irréparable.

Mais cette opération nécessite l'emploi d'instruments spéciaux et une grande habitude ; elle doit donc être laissée au chirurgien. En attendant sa venue, on agira comme je viens de le dire.

Si la plaie est étroite et très-profonde, comme il arrive pour les coups d'épée, il ne faut pas se hâter de la réunir, parce qu'elle pourrait se cicatriser extérieurement et suppurer au fond, ce qui serait dangereux. C'est dans de pareilles circonstances qu'il faut, au contraire, séparer les bords de la blessure, ce qu'on fait en y introduisant un plumasseau ou une boulette de charpie.

Pour les écorchures, parfois très-douloureuses, il n'y a rien à rapprocher, la peau n'étant pas fendue dans toute son épaisseur. Le mieux est d'y appliquer tout d'abord une petite compresse trempée dans la teinture d'Arnica

étendue d'eau, et plus tard, un petit linge fenestré enduit de cérat, ou même simplement un morceau de taffetas d'Angleterre à l'Arnica.

Cette première partie du pansement accomplie, on place sur la bandelette un plumasseau de charpie, et sur la charpie une compresse, puis on fixe le tout avec une bande.

La conduite que je viens de tracer est celle qu'il faut ordinairement tenir ; mais les plaies peuvent amener des accidents graves, dont je dois actuellement parler.

Hémorrhagies. — Généralement les blessures fermées et pansées d'après les procédés que nous venons d'indiquer cessent de saigner. Quelquefois cependant il est nécessaire de placer une compresse de linge sur la plaie et de la maintenir avec une bande. On arrêtera souvent l'hémorrhagie en arrosant d'eau froide l'appareil, mais il y a des cas où cela ne suffit pas.

Lorsque le sang sort de la plaie par flots et que celle-ci est à la gorge, à la partie supérieure ou inférieure de la jambe ou du bras, il faut comprimer les vaisseaux au-dessus de la blessure et appeler immédiatement un chirurgien.

L'hémorrhagie est encore plus dangereuse lorsqu'un sang vermeil s'échappe de la plaie, à jet intermittent, les intermittences correspondant aux battements du pouls, parce qu'alors l'artère est atteinte. Dans ces circonstances hâtez-vous de recourir à l'assistance d'un chirurgien expérimenté ; mais, comme tout délai serait dangereux, il faut, en attendant, exercer une forte compression au niveau de la plaie et entre cette plaie et le cœur. Il y a deux méthodes de *compression :* la première se fait en appliquant plusieurs morceaux d'amadou superposés, et par-dessus une

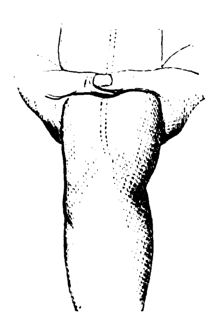


Fig. 104. — Compression de l'artère par les doigts.

compresse et une bande; la seconde se pratique avec les doigts appliqués sur le trajet de l'artère que l'on reconnaît aux pulsations qui existent là où elle passe. Au moment où l'on comprime l'artère, le sang coule quelquefois plus abondamment qu'auparavant, mais il ne tarde pas à s'arrêter ensuite. Il ne faut pas manquer d'appliquer en même temps autour de la plaie de l'eau froide ou de la glace [et surtout de l'absterger avec de la teinture d'Arnica étendue].

On est souvent tenté de recourir, pour arrêter l'hémorrhagie, à des moyens très-impropres et nuisibles. Dans la frayeur du premier moment, certaines personnes lient étoffe sur étoffe autour de la blessure, jusqu'à ce qu'elles aient épuisé tout leur fonds de chiffons, de mouchoirs, etc.; mais cela ne peut arrêter l'hémorrhagie, et ne fait que la dissimuler. Si le premier bandage solide ne l'arrête pas, tout le reste est inutile et pernicieux, parce que cela empêche l'eau froide de pénétrer et cache le danger.

Certaines personnes posent, sur les blessures d'où le sang s'échappe à profusion, une foule de substances les plus hétérogènes, comme vinaigre, baumes, eau-de-vie, eau de saturne, blanc d'œuf et huile d'olive, charbon, glu, alun, suie, jus de limon, poix, gomme arabique, goudron, urine, feuilles de chêne, onguents et autres choses inutiles, dans l'espoir d'arrêter le sang; mais toutes ces substances rendent la cicatrisation difficile, parce qu'elles salissent les surfaces et que tout corps étranger introduit dans une blessure doit en être expulsé par suppuration.

Si un bandage approprié, l'application d'eau froide ou de glace, une position convenable et le repos ne peuvent arrêter l'hémorrhagie, on peut, en attendant le chirurgien, user de quelques autres précautions. Il faut élever la partie blessée, veiller à ce que la surface du corps soit aussi peu comprimée que possible. Si le malade s'évanouit, il n'y a pas lieu de s'inquiéter, surtout il ne faut pas le

fatiguer en lui faisant flairer des essences. La syncope peut être avantageuse, car, en cet état, le sang coule moins rapidement et peut se coaguler plus facilement, surtout si l'on favorise la coagulation par des applications d'eau froide. Si toutefois le blessé devient pâle, commence à bleuir, et a des soubresauts dans les membres, il y a du danger et il faut immédiatement donner *China* [2 gouttes de la 6e dilution pour 8 cuillerées d'eau, une cuillerée toutes les demi-heures], un peu de bon vin, puis répéter *China*, si cela est nécessaire.

Il faut donner les mêmes remèdes après une hémorrhagie abondante, quand elle a complétement cessé, seulement le malade peut boire de l'eau froide par petites quantités et aussi souvent qu'il en demande.

Si le premier bandage et les compresses mouillées n'arrêtent pas l'hémorrhagie, il faut donner *Arnica*, et si ce médicament ne réussit pas davantage, *Ipecacuanha*. La matière résineuse qui suinte en gouttes noires dans les cheminées où l'on brûle du bois pourra remplacer ces médicaments si l'on ne peut se procurer rien de mieux. Prenez-en une boule grosse comme un pois, dissolvez-la dans une cuillerée à bouche d'eau-de-vie et attendez que celle-ci devienne brune ; étendez ce liquide dans un verre d'eau et versez-le sur la plaie. Si l'on peut avoir de la *Créosote*, cette substance devra être préférée : il suffira d'en mettre une goutte dans une cuillerée à bouche d'eau. Un autre styptique puissant est le *Matico*, qu'on trouve dans les pharmacies.

Les piqûres de sangsues font quelquefois couler trop de sang ; des enfants ont ainsi été saignés jusqu'à la mort en une nuit, faute d'être surveillés attentivement. Ce danger n'est pas à craindre avec l'homœopathie qui repousse l'emploi de ces annélides et leur préfère des médicaments mieux appropriés à la maladie. On ferme les piqûres de sangsues par deux points de suture ; cela ne cause aucune

douleur. Cependant, chez les enfants qui redoutent ce procédé, on peut arrêter le sang en comprimant longtemps l'ouverture avec le doigt et en y appliquant de la cire. Pendant la nuit il faut constamment veiller la blessure, afin de s'assurer que le sang ne coule pas. Les mêmes précautions sont nécessaires après une saignée. Il faut que le malade reste dans un repos absolu, mais que quelqu'un soit toujours auprès de lui pour voir si la veine ne saigne pas de nouveau.

Nettoyage des plaies. — Une blessure, même bien pansée, ne se cicatrisera pas si elle n'a été préalablement nettoyée et lavée avec soin. Il faut, avant de la panser, en extraire tous les corps étrangers qu'elle pourrait contenir. Si la blessure est pleine de sable, s'il y est entré des éclats de bois, de petits morceaux de verre, des arêtes de poisson, une balle, des morceaux de linge, ou si le fer qui l'a causée était rouillé, elle guérira difficilement. Il faut enlever autant que possible tous les corps étrangers par des injections et en lavant à grande eau, saisir les plus volumineux avec des pinces. S'il est impossible de nettoyer complétement la blessure, on fait un pansement provisoire, uniquement pour empêcher l'air d'y pénétrer, en ayant soin de ne comprimer les parties que légèrement; puis on appelle le chirurgien qui doit toujours intervenir dans les blessures de ce genre, car il est souvent obligé, pour réussir, de faire des incisions dans toutes les directions; quelquefois même ses efforts sont vains. Il faut alors panser la plaie avec des compresses trempées dans de l'eau additionnée de teinture mère d'Arnica, et répéter les tentatives à mesure que le gonflement diminue. Si la blessure existe à la plante du pied, on place dessus une compresse de linge que l'on attache sous la plante du pied même; on renouvelle le pansement deux fois par jour d'abord puis tous les jours jusqu'à ce que la plaie soit cicatrisée intérieurement. C'est dans ce cas surtout qu'il ne faut pas se

hâter de faire cicatriser la plaie extérieure. Le blessé doit marcher de temps en temps, quoique cela lui cause de la douleur, parce que le mouvement contribuera souvent à déplacer le corps étranger et à débarrasser la blessure. S'il se déclare une vive inflammation, appliquez de l'eau froide à l'extérieur et donnez à l'intérieur les remèdes indiqués ci-dessous.

Si après la cicatrisation d'une blessure à la plante du pied, on ressent une vive douleur en marchant, on peut en conclure qu'il est resté dans les chairs une partie du corps étranger. Il faut alors attacher à la plante du pied une semelle de liége, une feuille de carton épais ou une mince planchette percée d'un trou juste à l'endroit où elle touche la partie sensible, et faire marcher souvent le malade. En même temps l'on donne *Silicea*, 30e dilution, 6 globules pour 8 cuillerées d'eau, 2 cuillerées par jour pendant 4 jours ; huit jours après, si ce médicament reste sans effet, on donne *Hepar*, comme Silicea et, après avoir attendu sept autres jours, on revient à *Silicea*. Généralement le corps étranger sera expulsé spontanément, au bout de ce temps, repoussé par les tissus au milieu du travail de cicatrisation. S'il s'est glissé plus loin et qu'on le sente sous la peau, on peut faire une incision pour l'extraire; mais, ceci encore doit être laissé au chirurgien.

Régime et traitement. — Il ne suffit pas d'arrêter l'hémorrhagie, de nettoyer et de panser une blessure ; le traitement consécutif et le régime du malade ont aussi une grande importance. Si la blessure est large, il faut laisser le malade aussi tranquille que possible; qu'il exerce peu son corps et son esprit; qu'il boive beaucoup d'eau froide et s'abstienne de tout stimulant, comme de sel, d'épices, de viandes fumées, etc.

S'il a été nécessaire de serrer beaucoup le bandage à cause de l'hémorrhagie, lâchez-le un peu le lendemain si le malade se plaint d'en souffrir; mais s'il n'est pas trop

serré, et si la plaie ne suppure pas, ne le dérangez pas avant deux ou trois jours, puis relâchez-le graduellement.

Quand on enlève un emplâtre agglutinatif, il faut toujours commencer par décoller les deux extrémités en les ramenant vers le centre ; puis on détache la partie qui est appliquée sur la plaie en suivant la direction de cette dernière et non pas celle de la bandelette elle-même. Il faut enlever ces bandelettes en commençant par une des extrémités de la plaie et non par le centre, et remplacer immédiatement les anciennes par de nouvelles à mesure qu'on les enlève, cela, afin que la blessure ne s'ouvre pas de nouveau. Si cela est possible, on laisse l'appareil sans y toucher jusqu'à ce que la blessure se cicatrise ; mais il est rare qu'on puisse agir ainsi. Par exemple, lorsque la blessure suppure, il faut changer souvent les pièces de l'appareil. Les fils des sutures doivent rester jusqu'à ce qu'ils se détachent d'eux-mêmes. C'est au chirurgien seul qu'il appartient de fixer le moment où il faut les retirer.

L'eau froide ne sert pas seulement à arrêter le sang et à nettoyer les blessures, elle contribue plus tard à les faire cicatriser. Pour cela on couvre celles-ci de compresses de linges trempées souvent dans l'eau froide ; ceci est utile surtout lorsque la plaie est enflée, rouge et douloureuse. Il est toujours bon d'ajouter à cette eau quelques gouttes de teinture d'*Arnica*.

On peut encore prendre de la charpie, la tremper dans l'eau et l'appliquer sur la blessure, en la recouvrant de taffetas ciré ou de gutta-percha; dans les pays où l'on ne peut s'en procurer, on se sert de papier enduit de cire fondue ou de papier huilé, et l'on entoure l'étoffe d'un mouchoir afin de préserver de l'humidité les parties saines. A mesure que l'inflammation diminue et que la plaie se cicatrise, on renouvelle ces compresses moins souvent, et lorsqu'il n'y a plus d'inflammation, on en cesse l'usage.

Toutes les blessures qui suppurent longuement et abondamment doivent être traitées comme les ulcères, dont nous parlerons plus loin ; elles peuvent être traitées par des compresses imbibées d'eau froide, mais elles réclament parfois des applications d'eau chaude et des cataplasmes.

Les plaies avec déchirure, dont on ne peut rapprocher les bords, doivent être au moins pansées à plat et traitées par l'eau froide, à moins qu'elles ne suppurent.

Sur les blessures des parties osseuses : de la tête, du sternum, du talon, des phalanges, du genou, du tibia, de la cheville, il ne faut appliquer autre chose que de l'eau froide sans aucun bandage, à moins toutefois qu'au début, pour arrêter l'hémorrhagie, on ait eu recours à la compression ; en ce cas il faut simplement attacher un linge autour de la blessure pour la préserver du contact de l'air et de la poussière. Tout autre topique ou pansement serait nuisible parce qu'il pourrait occasionner des ulcères qui entameraient la surface de l'os. On peut appliquer à l'extérieur les remèdes que nous avons indiqués au sujet des fractures.

Médicaments. — L'administration de médicaments pris à l'intérieur aidera toujours puissamment à la guérison. Aussitôt que le malade est reposé, il faut lui donner l'un de ceux qui sont prescrits pour les blessures. S'il n'empêche pas la fièvre de s'allumer et que celle-ci soit accompagnée de sécheresse de la peau et d'agitation, il faut donner *Aconit;* s'il y a agitation et surexcitation, *Coffea;* si le malade a perdu beaucoup de sang, *China.* Si, dans l'espace de 6, 8 ou 12 heures, on n'obtient pas d'amélioration, il faut donner l'un des médicaments suivants :

Arnica, s'il y a plutôt contusion que plaie, que la partie blessée soit ecchymosée, prenant une teinte jaune, même noire, si elle a pu être facilement fermée et si la peau seule a été lésée (on se rappellera qu'en certains endroits la peau est très-épaisse).

Calendula, si la plaie est déchirée, s'il y a une entaille profonde, dont les bords ne peuvent être réunis qu'imparfaitement, que les mouvements causent de la douleur, même après le pansement; et s'il y a des lambeaux de peau détachés, ce qui rend la plaie irrégulière. Ce médicament calme les douleurs les plus intolérables.

Staphysagria, si la blessure est nette, profonde, produite par un instrument tranchant : un couteau, un morceau de verre, ou bien si elle est le résultat d'une opération chirurgicale.

Hypericum convient surtout aux plaies étroites et profondes comme celles que fait un instrument pointu et étroit, aussi à celles qui résultent d'une coupure et aux plaies avec contusion ou déchirement, surtout si la douleur est vive et prolongée, et qu'elle s'étende au loin dans la direction de la partie malade. Il doit être également administré aux enfants, lorsque, chez eux, la blessure amène des convulsions.

Apis s'adresse aux plaies par instruments piquants, quand il survient autour une vive rougeur et une grande sensibilité, surtout au toucher, si la douleur est vive, brûlante et lancinante ou si la rougeur s'étend au loin comme dans un érésipèle.

Rhus convient quand la rougeur se présente sous forme de raies qui suivent la direction du membre blessé, qu'il s'agisse du bras ou de la jambe, ce qui indique une inflammation des vaisseaux lymphatiques; après lui il faut donner *Arsenic*.

Si les os ont été atteints, il faut prendre les médicaments que j'ai indiqués plus haut.

Chez les personnes qui ont la peau flasque et chez lesquelles la plus petite blessure ne peut se cicatriser, il faut employer d'abord *Chamomilla*, puis *Hepar*, enfin *Silicea* du moment où la plaie tend à s'ulcérer.

Mode d'administration des médicaments. — *Arnica*,

Calendula, *Staphysagria* doivent être administrés à l'extérieur de la manière suivante : prenez quelques gouttes (10 à 12) de la teinture du médicament, diluez-les dans un grand verre d'eau, et imbibez-en les pièces de linge que vous placez sur la blessure. A l'*intérieur*, on donne une solution de 2 gouttes de la 6e dilution pour 8 cuillerées d'eau.

Au début, on fait prendre 1 cuillerée de cette solution toutes les 3 heures, et on éloigne toutes les 4 et les 6 heures à mesure que l'amélioration survient. Les médicaments destinés à combattre les suites éloignées de l'accident doivent être prescrits à la 30e dilution, 3 cuillerées par jour.

Accidents les plus communs survenant à la suite des plaies. Tétanos. — Lorsque des symptômes convulsifs se déclarent à la suite d'une lésion traumatique, et qu'il y a lieu de craindre le tétanos, il faut appeler immédiatement un médecin. Dans le cas où l'on ne pourrait en avoir un assez promptement, il faut y suppléer de son mieux. On reconnaîtra d'abord l'imminence du danger à ce que, sans cause connue, le malade se plaindra de douleurs d'entrailles et de serrement des mâchoires. Dans ce cas, *Staphysagria* et *Colocynthis*, données alternativement, pourront prévenir de plus graves accidents. Si le malade se plaint de douleur dans le cou, de roideur du cou et du dos, surtout si auparavant il s'est souvent étiré les membres, qu'il se plaigne de crampes dans les articulations de la mâchoire ou dans la tête, près des oreilles ; s'il a constamment envie de bâiller, sans pouvoir ouvrir suffisamment la bouche ; s'il est de mauvaise humeur, irritable, difficile à contenter, il faut donner *Ignatia*, 1 cuillerée de 3 heures en 3 heures, jusqu'à ce qu'on arrive à un soulagement notable. Mais, si, après plusieurs doses, l'état du malade s'aggrave, que le tétanos se déclare, le dos étant roide, on administre *Mercurius*, 1 cuillerée d'heure en heure, et, si ce médicament ne réussit pas, *Belladona*, donnée de même. La Belladone est surtout indiquée quand

il y a rougeur de la face ; *Aconit,* s'il y a alternativement rougeur et pâleur. Lorsque le malade devient froid, *Bryonia* ou *Veratrum* peuvent être efficaces ; si la chaleur aggrave son état, il faut donner *Secale*. Je dois dire qu'il est difficile, quand on n'est pas médecin, de choisir le remède convenable parmi tous ceux que je viens d'indiquer ; je dirai encore cependant qu'*Ignatia* est le principal médicament si, au moindre contact, le malade éprouve une crise ; quand l'attouchement cause d'abord une vive douleur et aggrave ensuite l'état du malade, il faut donner *China ;* et *Ruta* (surtout *Belladona*) quand une rougeur érésipélateuse apparaît autour de la blessure. Quand le malade a pris auparavant beaucoup de mercure, *Rhus*, *Hyoscyamus* ou *Stramonium*, *Camphora*, peuvent être les remèdes les plus convenables. En général, on peut dire que le choix du médicament, dans des cas semblables, dépend de circonstances souvent minutieuses.

Le mode d'administration est celui des maladies aiguës.

Hémorrhagie des gencives. — Il arrive souvent, après l'extraction d'une dent, que les gencives saignent beaucoup ; on emploie quelquefois alors des lotions vinaigrées, mais elles sont toujours nuisibles ; le mieux est d'étancher le sang avec de l'eau froide étendue de teinture d'Arnica, puis d'exercer une compression avec un tampon de coton ou un morceau d'amadou appliqué sur l'alvéole, et sur lequel on presse avec le doigt ; il faut que cette pression soit maintenue jusqu'à ce que le sang s'arrête. Dans les cas très-graves où ces moyens avaient échoué, on a proposé d'ajouter à la compression de l'alvéole celle des artères pratiquée à l'aide d'un tourniquet ordinaire, appliqué de manière que le coussin porte sur la partie de la joue voisine de la gencive saignante ; mais ce procédé ne peut être employé que par un chirurgien : quelques tours de vis seront suffisants et ne causeront aucune douleur.

Il peut se faire qu'à la suite d'une pareille hémorrhagie,

il survienne un gonflement notable de la gencive et de la joue, *Arnica*, donné à l'intérieur, y remédiera. Si la fièvre survient, on remplacera ce médicament par l'*aconit ;* tous deux pourront être quelquefois alternés. S'ils restent sans effet et que le malade ait pris froid, on donne *Rhus* et *Bryonia*. Lorsque la douleur est violente, paraissant siéger dans les os où le malade éprouve des battements insupportables, et qu'il y ait de la fièvre, *Hyoscyamus* est préférable. Enfin, quand l'os de la mâchoire se gonfle et qu'il s'établit une suppuration continue, il faut recourir à *Silicea.*

Les premiers médicaments sont donnés comme dans les maladies aiguës, et *Silicea* selon le mode d'administration réservé aux maladies chroniques.

Blessures graves de la tête. — On les observe souvent chez les enfants à la suite d'un coup ou d'une chute. Dans ce cas, le petit malade crie peu, mais il est engourdi et somnolent. Il faut débuter alors par *Arnica* appliqué à l'*extérieur*, comme il a été dit maintes fois, et donné à l'intérieur. Lorsque, dans la réaction qui suit l'accident, le petit malade se plaint d'être incommodé par la chaleur, ou s'il a du frisson, il ne faut lui laisser boire ou manger rien qui soit irritant ; il n'est pas bon non plus de le laisser trop longtemps dormir; puis, dès que la fièvre ou des spasmes surviennent, on donne *Belladona* (une cuillerée de 3 en 3 heures), et on évite que le sujet se refroidisse. Si Belladone ne suffit pas, on la remplace, au bout de 24 heures, par *Hyoscyamus*, donné de même, et par *Cina* lorsque l'enfant s'entre profondément les doigts dans le nez. S'il enfonce la tête dans son oreiller, qu'il ait les pupilles très-dilatées, non-seulement dans l'obscurité, ce qui serait naturel, mais quand on l'expose au grand jour, on prescrit *Belladona*, aussi une cuillerée de 3 en 3 heures, et, 24 ou 48 heures après, *Hepar*, une cuillerée de 6 en 6 heures seulement, puis on laisse réagir pendant quelques jours. S'il arrive alors que le volume de la tête

augmente, que les fontanelles s'écartent et qu'à leur niveau on perçoive avec les doigts un battement comme celui du pouls, il faut ordonner *Calcarea carb.*, 30e dilution, 6 globules pour 8 cuillerées d'eau, 2 cuillerées par jour. C'est surtout dans ces cas graves que l'intervention d'un médecin homœopathe est indispensable.

Les plaies de la tête, quand elles sont accompagnées de fracture des os, les plaies profondes de la gorge, de la poitrine, du bas ventre, en un mot, toutes celles où il y a écrasement ou luxation doivent être traitées par un chirurgien ; il ne faut donc agir qu'en l'attendant.

Dans ce cas, quand il s'agit d'une région partiellement écrasée, on commence par des applications d'eau froide arniquée, et on donne à l'intérieur *Arnica*, quelquefois alterné avec *Aconit*, si l'accident est nouveau. Plus tard, on peut encore sauver le membre, même après un commencement de gangrène, en donnant d'abord *China*, puis *Lachesis*, lorsque la peau devient noire. Cependant le chirurgien peut seul juger ce qui est opportun, et nous ne proposons ce traitement que lorsque le malade se refuse à l'amputation, lorsqu'il n'y a pas de chirurgien assez expérimenté pour pratiquer cette opération, ou lorsqu'il est trop tard pour la tenter.

Larges plaies de l'abdomen. — Les plaies du ventre ne sont pas toujours aussi graves qu'elles le paraissent, même lorsque les intestins sortent par une large ouverture ; jamais alors, cependant, il ne faut laisser le malade sans secours. Quelquefois des blessures réputées mortelles guérissent contre toute attente. Pour cela, il faut faire rentrer le plus tôt possible les intestins dans la cavité abdominale, après avoir eu le soin de les nettoyer pour en ôter la poussière et toutes les matières étrangères qui se seraient amassées à leur surface. Il faut faire ce lavage à l'eau tiède, sans frotter, et avoir soin de ne pas laisser l'eau s'introduire dans le bas ventre. Dans cette réduction, il

ne faut pas saisir les entrailles avec les mains nues, mais à travers un linge propre et doux au toucher. Il ne faut rien donner de fort à flairer ni à ingérer.

Si le malade est tout à fait abattu, étourdi, indifférent, on lui donne *Opium;* s'il est très-excité, *Coffea;* s'il a des convulsions, *Ignatia;* s'il devient pâle, avec le nez effilé et les extrémités froides, *China;* mais, dès que la première émotion est passée, il faut toujours donner *Arnica.* Si l'on ne peut avoir un chirurgien, il faut coudre la blessure avec un fil ciré, en laissant une petite ouverture à sa partie la plus inférieure; puis il faut panser la blessure comme nous l'avons dit plus haut, en ayant soin d'empêcher l'air d'y pénétrer. Il ne faut rien faire de plus. S'il s'ensuit de la diarrhée, qui se déclare aussi quelquefois après les opérations chirurgicales, on donne *Colocynthis,* et plus tard, *Staphysagria*, si l'état s'aggrave. On peut les prendre alternativement jusqu'à ce que les symptômes changent. Dans les cas les plus graves, il faut essayer de *Lachesis* et de *Phosphorus.*

Ces médicaments doivent être administrés comme il a été dit pour les maladies aiguës (1).

CHAPITRE X

CORPS ÉTRANGERS.

Corps étrangers. — Les lésions que déterminent les corps étrangers varient en raison de la nature et de la

(1) On peut voir d'après ce qui précède combien l'homœopathie est utile pour traiter les suites des grandes opérations chirurgicales. Sa supériorité a été reconnue du reste par les chirurgiens qui ont consenti à s'en servir, notamment par le docteur Boyer pour celles qui se pratiquent sur les yeux, la cataracte en particulier. Notre

forme de ces corps, en raison aussi des tissus et des organes au sein desquels ils ont pénétré. Autre chose est, en effet, l'action d'un corps aigu, piquant, et celle d'un corps mousse et arrondi, autre chose l'introduction d'un de ces corps dans l'œil, dans l'oreille ou dans le larynx.

Corps étrangers aigus. — Je citerai, parmi ceux que l'on rencontre le plus souvent, les aiguilles, les épines, les échardes. Pour les extraire, on essaye de les saisir avec une petite pince (*fig.* 105), voire même avec l'extrémité des doigts, s'il est possible. Dans le cas contraire, il faut agrandir la plaie pour atteindre le corps plus facilement.

Corps étrangers obtus. — Ils agissent par compression en même temps qu'ils déchirent.

Corsps étrangers à la fois arrondis et aigus. — Il faut citer comme exemple les crochets dont les dames se servent pour broder, et aussi les hameçons. Il y a une difficulté pour les extraire, parce qu'il faut les faire basculer de manière à leur faire parcourir la même direction qu'ils ont prise pour entrer.

L'action des corps étrangers, ai-je dit, varie aussi en raison de l'organe ou des tissus qu'ils ont atteints; non-seulement le mode d'extraction change alors, mais les médicaments changent souvent aussi, parce qu'ils doivent être en rapport avec les accidents qui surviennent.

Fig. 105.— Pince à disséquer.

Traitement. — On voit par là que, dans le cas d'introduction d'un corps étranger au sein de l'organisme, il y a trois indications à remplir : 1° extraire le corps; 2° mettre la plaie qui reste alors béante dans les conditions les plus favorables à la cicatrisation; 3° don-

collègue, le docteur Raymond et Bojanus, l'ont constatée également à la suite des grandes opérations.

ner les médicaments capables de prévenir les inflammations consécutives ou de les guérir lorsqu'elles éclatent.

Corps étrangers de l'œil. — Ils varient depuis le grain de poussière que le vent fait voler, jusqu'à la parcelle de fer rougi que les forgerons se font souvent sauter jusque sur la cornée.

Quand il s'agit d'un corps insoluble comme la poussière, on pratique des lavages à grande eau ; mais on comprend que ceux-ci seraient nuisibles, si le corps introduit dans l'œil était soluble, parce que le liquide ne tendrait qu'à le diviser.

Il faut également éviter de frotter l'œil trop longtemps, parce que cela ne fait que l'irriter davantage. On réussira souvent à expulser la cause de cette irritation en essayant d'ouvrir l'œil dans un verre plein d'eau, et l'y maintenant quelques secondes.

L'huile d'olive arrête l'inflammation lorsqu'elle a été causée par un acide énergique ou par un sel caustique ; mais elle est nuisible lorsqu'il s'agit de poussière de cantharides ou des débris d'un autre insecte mort. Le blanc d'œuf est très-bon dans le cas où il est entré dans l'œil des fragments aigus de substances minérales, des couleurs, des corps acérés. Contre la chaux, la cendre, les matières tinctoriales et peut-être aussi le tabac, on recommande d'enduire les paupières de crème.

Si quelque substance dure, introduite dans l'œil, ne peut en être expulsée par les moyens que nous venons d'indiquer, et continue de causer de l'inflammation et de la douleur, il faut relever les paupières, rouler en un mince cornet un petit morceau de papier, dont on se servira comme d'un pinceau, en le promenant sur le globe de l'œil de manière à repousser en dehors le corps étranger. Le papier buvard est le plus propre à cet usage, parce que le corps étranger lui adhère plus facilement. S'il est nécessaire d'introduire la pointe du papier assez loin entre l'œil

et la paupière, il faut auparavant le mouiller avec de la salive.

Pour s'assurer si aucun corps n'adhère à l'intérieur des paupières, on n'a qu'à les prendre entre le pouce et l'index, les tirer, les relever et mouvoir l'œil dans toutes les directions. Pour retourner la paupière supérieure, on saisit les cils entre le pouce et l'index d'une main et l'on appuie sur la partie supérieure à l'aide d'un crayon tenu dans l'autre main, en recommandant au malade de regarder en bas. On peut ainsi facilement retourner la paupière, découvrir le corps étranger qui pourrait adhérer à la membrane intérieure et l'enlever.

Les ouvriers qui forgent le fer sont exposés, en attisant leur feu ou en battant le fer, à recevoir dans l'œil des parcelles de ce métal chaud, parcelles qui adhèrent ordinairement avec une grande ténacité. On peut les extraire au moyen d'un crin double qu'on introduit sous la paupière et qu'on promène çà et là, ou bien au moyen d'un cure-oreilles. Il n'est jamais nécessaire d'employer un aimant, car, dans le cas où le corps étranger sera libre de toute adhérence, la pointe de papier aura le même effet.

On enlève à l'aide d'une aiguille à cataracte les parcelles adhérant à la cornée; mais cette opération délicate doit être faite par la main habile d'un chirurgien exercé.

Il est toujours nuisible de frotter l'œil; il vaut mieux appliquer dessus une compresse de linge trempée dans l'eau. Quelquefois le sommeil diminue la douleur que causent les corps étrangers.

Si l'œil est rouge et enflammé après que le corps étranger a été enlevé, il faut donner *Aconit*. Le même médicament est très-utile lorsqu'on ne peut pas extraire ce corps immédiatement, car il diminue la douleur, évite la congestion sanguine et permet d'attendre l'arrivée du chirurgien. [Ce médicament doit être administré comme dans les maladies aiguës.] Si après plusieurs doses d'*A-*

conit, l'œil reste toujours rouge et sensible, il faut donner *Sulphur*, et, dans le cas où celui-ci est sans effet, *Calcarea*, puis *Silicea*. [Il suffit de faire prendre ces médicaments à raison de deux cuillerées chaque jour, une le matin et l'autre le soir; en tout cas, il ne faudrait pas en donner plus de trois.]

Corps introduits dans l'oreille. — Ces corps sont ou des insectes, ou des pois, ou de petites pierres, etc. Lorsqu'un insecte s'est introduit dans l'oreille, il faut coucher le malade sur le côté opposé et verser de l'huile d'olive dans le conduit auditif jusqu'à ce que l'insecte remonte et devienne visible; alors on l'enlève à l'aide d'un petit morceau de papier roulé ou d'une petite pince.

Les enfants s'introduisent souvent dans les oreilles des graviers, des grains de plomb, des perles, des noyaux de cerises, des morceaux de bois, des pois, des haricots, des épingles, etc. Si l'on soigne cet accident avant qu'il ait causé de l'inflammation et de l'enflure, on peut généralement extraire le corps étranger à l'aide d'une pince très-mince ou d'une épingle à cheveux, dont l'extrémité recourbée a été pliée de façon à former un angle obtus avec les deux branches.

Celles-ci ayant été introduites dans un bouchon de liége, l'opérateur doit se placer derrière le patient, tirer l'oreille en l'écartant de la tête, d'abord en haut, puis en bas, afin de voir le plus profondément possible, il trempe l'instrument dans l'huile d'olive, et en appuie la partie courbée sur le bord de l'oreille externe, l'introduit et le pousse jusqu'à ce qu'il passe derrière le corps étranger; alors il le soulève un peu et l'extrémité de l'épingle saisit l'objet par derrière et l'entraîne au dehors comme ferait une cuillère.

Si l'on ne peut réussir à faire passer l'épingle derrière le corps étranger, il faudra essayer de l'expulser par irrigation. On se sert à cet effet d'une petite seringue à canon

étroit (*fig.* 106), on emplit l'instrument d'eau tiède, on en glisse l'extrémité au delà de l'objet, de manière que l'eau, s'accumulant derrière celui-ci, tende à le faire remonter vers l'orifice du conduit auditif externe. Le corps ayant été enlevé, il faut faire des lotions d'eau et d'Arnica. [On peut se servir aussi d'un petit appareil consistant en une boule de caoutchouc, munie d'une soupape intérieurement et communiquant avec un tube aspirateur, et aussi munie d'un tube conducteur. Le tube aspirateur étant plongé dans une cuvette remplie d'eau, le malade, qui tient la tête penchée au-dessus du vase, presse d'une main sur la boule de caoutchouc et de l'autre main dirige le tube conducteur vers l'oreille : une petite coupe de cristal, s'appliquant contre l'oreille, est destinée à recueillir l'eau et à la conduire au dehors par un tube de décharge s'ouvrant au fond du verre (*fig.* 107)].

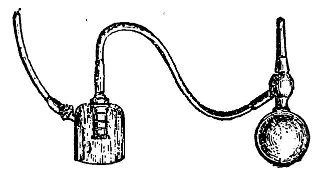


Fig. 107. — Appareil à douches auriculaires.

Fig. 106. — Seringue à canule très-longue pour injection.

Si la douleur et l'inflammation viennent et persistent, il faut donner *Arnica* à l'intérieur pendant 12 heures, et après, *Pulsatilla*. Si l'inflammation est déjà très-forte et l'oreille tellement enflée qu'on n'en puisse rien retirer, *Pulsatilla* sera encore indiquée.

Dans certains cas accompagnés de vive douleur, fièvre

intense, paroles incohérentes, sorte de délire, surtout chez les enfants, il faut donner *Belladona* après *Pulsatilla*, quand celle-ci n'a pas réussi ; en dernier lieu, on prescrit *Sulphur*, quand il reste de la douleur.

[*Arnica*, *Pulsatilla*, *Belladona*, seront donnés comme il a été dit pour les maladies aiguës ; quant à *Sulphur*, il ne faut pas en faire prendre plus de 3 cuillerées par jour.]

Corps introduits dans les narines. — Les corps étrangers introduits dans le nez, s'ils ne sont pas très-adhérents, peuvent être chassés avec assez de facilité. Pour cela on fait d'abord une forte inspiration, puis on ferme la bouche de façon à forcer l'air à s'échapper par les narines pendant l'expiration. On peut obtenir le même résultat en chatouillant les fosses nasales avec une plume, ou en prenant une prise de tabac, ce qui amène un éternuement.

Quelquefois les corps qui obstruent le nez peuvent être arrachés avec une pince, ou avec l'instrument que nous venons d'indiquer à propos des corps introduits dans l'oreille, ou avec un autre analogue, plus long, destiné à pousser le corps étranger jusqu'au fond du nez pour le faire tomber dans l'arrière-gorge. Il ne faut pas faire trop d'essais de ce genre, et, quand on échoue, demander un chirurgien qui possédera tous les instruments et l'habileté nécessaires. L'enflure, qui empêche l'extraction d'un corps étranger ou qui persiste après qu'il a été extrait, peut être considérablement diminuée par *Aconit* ou *Arnica*, ou, si ceux-ci ne réussissent pas, par *Rhus* ou *Belladona*. S'il reste de la douleur et de la suppuration, on donne *Sulphur*. [Même mode d'administration que plus haut.]

Corps étrangers introduits dans l'œsophage. — Quand un corps étranger s'est introduit dans l'œsophage, il faut d'abord essayer de le faire rendre ; on y parvient quelquefois en frappant le malade entre les épaules. Lorsque ce moyen ne réussit pas, il faut, en faisant ouvrir la

bouche et en abaissant la langue avec une cuillère, s'assurer si l'on ne pourrait saisir ce corps et l'enlever.

Si on a avalé une trop grosse bouchée d'aliments, qui reste dans le gosier à cause de son volume et de sa dureté, on doit d'abord chercher à exciter le vomissement, surtout si les efforts pour vomir font remonter le corps qui obstrue l'œsophage. Il suffit d'ordinaire, pour arriver à ce résultat, de chatouiller la gorge avec les barbes d'une plume, ou de mettre du tabac sur la langue, ou encore de faire pénétrer dans la gorge de la fumée de tabac. Si l'on peut voir la bouchée à l'ouverture de la gorge, une légère pression de bas en haut pourra la faire remonter dans la bouche. Il ne faut toutefois jamais employer la violence dans ces opérations.

Si le corps étranger est déjà descendu trop loin dans la gorge pour qu'on puisse constater sa présence, il faut chercher à le faire descendre dans l'estomac, surtout s'il est mou, soluble, et s'il n'est arrêté dans l'œsophage que par son volume. Parfois le patient sentira que la bouchée descend petit à petit, par les seuls efforts de la déglutition auxquels il se livre; on peut alors la laisser glisser naturellement dans l'estomac, ou bien en aider la marche en faisant boire quelques gorgées d'eau, pourvu que la substance ne soit pas susceptible de se gonfler en se pénétrant de liquide. Mais si les symptômes deviennent alarmants, il faut pousser en bas la substance par un moyen mécanique. Pour cela on prend une baguette de bois mince et flexible, ou mieux une baleine à l'extrémité de laquelle on attache une éponge que l'on fixe à l'aide d'une soie ou d'un fil.




Fig. 108. — Baleine dont une extrémité est garnie d'une éponge, et l'autre d'un crochet de Graaf.

ciré (*fig.* 108). On enduit cet instrument d'huile et on l'introduit avec précaution dans l'œsophage en le poussant

doucement jusqu'à ce que l'obstacle soit forcé. [On peut aussi se servir, dans ce cas, d'une sonde œsophagienne qui sera toujours beaucoup plus commode.]

Il arrive souvent que la présence du corps étranger produit une contraction qui empêche le mouvement de déglutition de s'accomplir; l'excès de la douleur produit encore le même effet, ou bien il y a de l'étouffement; il faut alors donner *Ignatia;* et, quand elle ne soulage pas, *Chamomilla;* puis, dès que le spasme cesse, on recommence les manœuvres pour faire descendre le corps étranger. Lorsqu'au contraire le malade devient pâle, éprouve des nausées, voit toutes ses douleurs augmenter dès qu'il parle, il faut donner *Cocculus;* s'il y a rougeur de la face, et des mouvements constants et involontaires de déglutition, *Belladona.* [Tous ces médicaments doivent être employés par olfaction, puisque le malade ne peut avaler.]

Bien souvent la sensation de corps obstruant l'œsophage persiste après que celui-ci est déjà descendu dans l'estomac. Il ne faut pas attacher d'importance à cette sensation qui s'effacera d'elle-même ou après l'ingestion d'un médicament. On peut être sûr qu'elle est fausse lorsque la douleur n'augmente pas et qu'il ne se déclare pas d'autres symptômes, surtout lorsque les liquides peuvent être avalés sans revenir par la bouche et le nez, et qu'ils traversent le point douloureux sans augmenter beaucoup les souffrances. C'est dans ces cas qu'il faut donner *Arnica* suivi de *Mercurius*, s'il y a lieu, ou bien recourir à un des médicaments indiqués plus haut. Mais s'il reste dans le gosier quelques parcelles d'aliment causant une irritation constante, il faut donner *Silicea.*

S'il reste dans la gorge un os trop gros pour pouvoir descendre, il faut l'extraire par le procédé que nous allons indiquer plus loin, ou appeler un chirurgien.

Si des objets aigus, tels que morceaux de verre, arêtes de poisson, petits os, aiguilles, etc., sont arrêtés dans la gorge,

il faut agir avec précaution et sans violence. Quelquefois il suffira, pour entraîner ces corps, d'avaler à plusieurs reprises, sans les mâcher, de grosses bouchées de pain, de pommes de terre, des figues, des pruneaux, etc.; si ce sont de petits objets acérés qui percent la muqueuse, on doit préférer des pilules de cire de la grosseur d'une balle de fusil; on choisit de la cire fraîchement sortie de la ruche et l'on roule ces pilules dans les doigts jusqu'à ce qu'elles deviennent rondes et lisses.

S'il survient des symptômes dangereux, tels que vive douleur, hauts-le-cœur suffocants, grande angoisse, convulsions, etc., il faut se hâter de vaincre l'obstruction, ou tout au moins de l'amoindrir. On peut y arriver à l'aide d'une corde à violon ou d'un fil métallique plié de façon à former une anse. On pousse doucement l'instrument jusqu'à ce qu'il se trouve au-dessous du point endolori; là, on lui imprimera un mouvement de va-et-vient, puis un mouvement de rotation et on le retire doucement. Dans certains cas il vaudra mieux employer la baleine ou la baguette de bois dont j'ai parlé. On tâche d'introduire l'éponge sèche en la faisant tourner sur elle-même et de la placer au-dessous de l'obstacle; une fois qu'elle s'y trouve, on fait avaler au patient une grande gorgée d'eau, de manière à la gonfler, puis on la retirer doucement. On peut encore se servir d'une plume attachée à un fil que l'on introduit dans le gosier de façon que ses barbes pressent contre les parois de l'œsophage, et, en la faisant pivoter, on peut dégager et extraire le corps étranger. On peut encore extraire les épingles, aiguilles, arêtes de poisson à l'aide de rubans de soie attachés à une baleine ou à une baguette flexible et qu'on fait pivoter plusieurs fois.

On extrait facilement un hameçon tenant encore à une partie de la ligne. Pour cela on transperce une balle de plomb, et l'on fait passer au travers le fil de la ligne, de sorte que le patient l'avale. Le poids de la balle dégage

l'hameçon, et la pointe de celui-ci, mise en contact avec le plomb, ne peut plus s'accrocher à l'œsophage; quand on le retire, la balle et l'hameçon sont enlevés du même coup.

Quand on n'a pas de balle de plomb sous la main, on peut se servir d'une racine pivotante quelconque, d'un morceau de carotte, de navet ou autre; on coupe cette racine de manière qu'elle puisse pénétrer dans l'œsophage; elle doit, pour un adulte, avoir deux doigts d'épaisseur environ, on y creuse un canal au centre et dans le sens de sa longueur; on passe la ligne à travers ce canal et l'on en prend l'extrémité libre avec la main gauche; puis on pousse doucement la racine dans l'œsophage jusqu'à ce qu'elle arrive au point où l'hameçon est accroché à la muqueuse; arrivé là, on pousse une dernière fois avec plus de force pour détacher l'hameçon; cela fait, on tire vivement la ligne pour implanter ce même hameçon dans la racine. Dès lors il est aisé de retirer l'un et l'autre.

Pour les opérations de ce genre, il faut faire asseoir le patient sur une chaise et lui faire tenir la tête en arrière par un aide, abaisser la langue avec la cuillère, puis introduire doucement et avec précaution l'instrument préalablement huilé, en ayant soin de l'appuyer sur la partie postérieure du gosier. On reconnaît à la résistance, aux mouvements convulsifs et à la douleur qu'éprouve le patient, que l'on approche du siége de l'obstruction. Quand on arrive au sommet du gosier, en retirant l'instrument, il faut avoir soin de ne pas heurter l'ouverture du larynx, et pour cela on doit, autant que possible, faire que le corps appuie en arrière, et brusquement abaisser la tête du malade.

Dans des cas très-dangereux où l'expérience même d'un homme de l'art ne peut apporter aucun soulagement, il ne reste plus qu'une chance de succès, c'est de faire une incision dans l'œsophage. Quelques personnes qu'on avait

cru sur le point d'étouffer ont été sauvées par ce moyen. Mais c'est là une opération extrêmement difficile et dangereuse.

Corps étrangers introduits dans l'estomac et dans les intestins. — L'introduction de corps étrangers tels que boutons, pièces de monnaie, anneaux, etc., fait assez fréquent chez les enfants, et cause d'une grande inquiétude pour les parents, n'a pas généralement de conséquences sérieuses ; en effet, le corps ingéré traverse tôt ou tard les intestins sans causer beaucoup de douleur; cependant, s'il est trop volumineux, il peut amener de très-graves désordres et quelquefois la mort.

On facilitera la sortie du corps étranger de l'estomac et son passage dans l'intestin, en faisant manger une grande quantité de riz bouilli, de potage ou tout autre mets farineux qui en distendra les parois, et pourra faire une masse au centre de laquelle le corps se placerait. Puis, pour le faire sortir de l'intestin, on frictionnera l'abdomen, on se couchera sur le ventre, on prendra un exercice modéré, afin d'en hâter l'évacuation. Les personnes sujettes à la constipation ne devront pas prendre de purgatifs, qui ne font qu'affaiblir les intestins, elles se nourriront d'aliments légers, de beaucoup de beurre, et prendront tous les jours un lavement d'eau ou de lait.

Pour s'assurer si le corps étranger a été évacué, il faudra verser les selles dans un vase plain d'eau; lorsque les matières fécales seront dissoutes il faudra filtrer le liquide à travers un tamis; si le corps avalé était une aiguille, il faudrait filtrer les matières à travers une étoffe grossière. Cependant les aiguilles se frayent généralement un tout autre passage et sortent du corps sans causer d'accident; si elles y séjournent trop longtemps, il faut donner toutes les semaines *Silicea* suivi d'*Hepar*.

Si, quelque temps après l'ingestion d'aiguilles ou de pièces de monnaie, il se déclare des symptômes inquié-

tants, tels que douleur violente en un certain point des entrailles, comme si quelque chose y était comprimé, il faut donner *Ipecacuanha*, et, s'il fait du bien, le répéter à chaque recrudescence des symptômes; quand il est sans effet, *Veratrum* ou *Nux vomica*. Cependant s'il apparaissait des symptômes encore plus violents, tels que coliques et constipation, il faudrait donner *Opium ;* si l'on ressent des douleurs lancinantes dans un point déterminé, comme si un abcès allait se former, il faut donner *Lachesis*. Quelquefois l'irritation mécanique causée par le frottement d'une pièce de monnaie ou d'un morceau de métal contre les parois de l'estomac peut provoquer des symptômes graves du côté du cerveau contre lesquels tous nos remèdes seront sans effet, la cause du mal étant toujours présente.

Quelquefois les objets avalés traversent sans difficulté le tube digestif et s'arrêtent à l'anus. Pour en faciliter la sortie, on peut prendre des lavements de lait ou d'huile de lin ou d'olive, ou bien introduire dans le rectum des suppositoires de beurre de cacao, lesquels protégent l'anus contre les blessures que pourrait causer la dureté du corps étranger. Celui-ci peut être facilement évacué par ce moyen, surtout si on l'attire à l'aide d'une baleine recourbée ou du manche d'une cuiller. Si l'on ne peut pas réussir, il faut appeler un chirurgien, mais ne jamais faire usage de purgatifs, ceux-ci pouvant être dangereux. Si l'anus se contracte convulsivement, il faut donner *Ignatia*, *Belladona* ou *Lycopodium*.

Des sangsues avalées par inadvertance peuvent faire naitre des symptômes graves, tels que douleur de brûlure à l'estomac, hoquet, crachements de sang, fièvre lente qui mine visiblement le malade. On peut en prévenir les conséquences en administrant immédiatement quantité de sel de cuisine dissous dans l'eau et du beurre fondu. Chez les enfants, le sucre donne souvent du soulagement. On combat les autres symptômes par *Arnica* suivi quelques

jours après d'*Arsenicum*. [On n'a pas à craindre de pareils accidents avec l'homœopathie.]

Si d'autres êtres vivants, des insectes par exemple, se sont introduits dans l'estomac, il faut faire avaler de l'huile d'olive ou du beurre salé, et si cela ne soulage pas, un morceau de camphre gros comme un pois, broyé dans l'huile. S'il s'agit de vers, de petits reptiles, de grenouilles, etc., il faut boire de l'eau sucrée et manger du sucre jusqu'à ce qu'il agisse comme purgatif. Quand ce moyen ne réussit pas, il faut prendre de l'*Ipecacuanha* ou de la graine de moutarde à dose suffisante pour produire le vomissement. Pour combattre les résultats nuisibles de l'action d'un émétique, il faut respirer du camphre, et donner plusieurs doses de *Nux vomica*, ou d'*Ipecacuanha*, si ce dernier n'a pas été déjà employé comme vomitif.

Corps introduits dans le larynx ou dans la trachée. — C'est surtout quand on parle ou que l'on rit en mangeant, ou lorsque l'on fait une grande inspiration en tenant quelque chose dans la bouche, que l'on peut faire pénétrer quelque corps étranger dans les voies aériennes. Ce malheur arrive aussi aux enfants qui essayent de recevoir avec la bouche un objet qu'on leur lance ; et, comme on le dit vulgairement, quand on avale de travers, ce qui veut dire que le corps est entré dans le larynx ou dans la trachée-artère, au lieu de pénétrer dans l'œsophage. Alors il est inutile de pencher le patient en avant, de lui frapper le dos avec le plat de la main ou de lui chatouiller la gorge pour le faire vomir, tous ces moyens étant incapables d'amener l'obstacle au dehors ; il est même important de ne pas user de violence en pareil cas, le résultat pouvant être alors funeste, en ce sens que le corps peut descendre encore et obstruer davantage les voies aériennes. Le mieux est d'incliner la tête en arrière autant que possible, afin d'expulser le corps étranger en provoquant la toux ; mais ce moyen ne réussit que dans le cas où le corps n'est

pas fortement fixé à la trachée. Avant toute chose, il faut s'assurer de la présence du corps étranger ; pour cela on saisit la trachée entre le pouce et l'index et on lui imprime un mouvement brusque, au milieu duquel on entend un petit bruit, si le corps est plus petit que la cavité dans laquelle il se trouve.

Quelquefois le patient s'endort après l'accident et le changement de position dégage le corps étranger ; pour cela il faut que la tête soit un peu basse. On est même parvenu souvent à un bon résultat en mettant doucement le malade la tête en bas ; le corps étranger retombe alors dans la bouche par son propre poids.

Si le danger est imminent, que l'on n'ait pu déplacer le corps en question, et que celui-ci gêne la respiration au point de faire craindre l'asphyxie, il faut s'adresser à un chirurgien pour qu'il pratique la trachéotomie; car c'est le seul moyen de sauver le malade, et avec lequel on puisse espérer le succès, alors même que le sujet paraît déjà suffoqué. Cette opération, bien faite, est beaucoup moins dangereuse qu'on ne le suppose, car la plupart de ceux sur lesquels on la pratique en guérissent. Ne voit-on pas, chaque jour, la trachée être coupée par accident, dans une tentative de suicide par exemple, et le malade guérir? C'est donc une faute de ne pas avoir recours à cette opération lorsqu'on peut faire venir à temps un chirurgien habile.

Comme les symptômes de l'obstruction de la trachée ressemblent à ceux de l'obstruction de l'œsophage, il faut toujours explorer la gorge en y introduisant le doigt, ou une baguette flexible, ou une sonde en caoutchouc, afin de s'assurer si le corps ne serait pas dans l'œsophage au lieu d'être dans le larynx. De plus, quand l'obstruction de la trachée existe, on constate le signe suivant : la douleur est ressentie à la partie antérieure du cou, de sorte que le malade peut en indiquer la place avec le doigt ;

elle est plus en arrière lorsque le corps étranger est dans l'œsophage. Dans les deux cas la déglutition et la respiration sont difficiles ; mais lorsque la trachée est obstruée, la dyspnée est encore plus prononcée, la face devient bouffie, pourpre, violette même, les yeux sortent des orbites; la voix est aussi plus altérée, elle devient rauque, quelquefois elle manque complétement; la toux est sifflante ou vibrante et les quintes tendent à se terminer par la suffocation. Dans certains cas, les symptômes ne paraissent pas, au premier abord, bien inquiétants, mais ils augmentent graduellement en intensité, ou quelquefois ils disparaissent par moments pour revenir ensuite avec plus de violence.

Quand on est sûr qu'un corps étranger existe dans la trachée, il faut donner tout d'abord *Ipecacuanha*, le répéter s'il soulage et y revenir dès qu'il y a une recrudescence de symptômes. Il ne faut donner avec cela rien autre chose que du sucre ou de l'eau sucrée jusqu'à ce que le médecin soit arrivé ; mais, en l'attendant, on peut remplacer *Ipeca.* par *Belladona*, lorsque le premier de ces médicaments n'a pas amené un soulagement rapide. Si le patient s'endort, il ne faut pas l'éveiller ; et, si les symptômes reparaissent, il ne faut pas lui donner immédiatement une nouvelle dose de médicament, mais attendre qu'ils deviennent réellement plus graves. Quelquefois le corps étranger est rejeté pendant le sommeil. Si, en dépit de ces médicaments, le malade est en danger d'étouffer, il faut donner *Tartarus emeticus* (3e trituration) ; et lorsque la figure devient d'un rouge violacé, *Opium*, aussi à la 3e dilution. Il faut répéter ces médicaments toutes les 5 minutes, en donner 2 ou 3 gouttes sur la langue, ou 3 ou 4 dans 1 cuillerée à café d'eau.

Il arrive parfois que le corps étranger n'étant pas assez volumineux pour empêcher complétement le passage de l'air, et s'étant placé de manière à ne point exciter la toux ou gêner la parole, peut rester quelques jours, même

plusieurs semaines, sans faire sentir sa présence ; puis tout à coup la toux devient pénible, fréquente, rauque et faisant croire à l'invasision du croup. Il faut débuter alors par *Tartarus emeticus*, 3e dilution, donné comme il vient d'être dit pour *Opium* ; puis, quand le soulagement n'est pas complet au boutd'une heure, on passe à *Silicea*, 30e dilution, donnée aussi à intervalles très-rapprochés. Lorsque ce dernier médicament reste sans effet, tout est inutile et il faut songer à l'opération. Celle-ci même serait sans résultat si le corps étranger avait pénétré profondément, ce que l'on reconnaîtrait à ce que la respiration resterait très-pénible entre les quintes de toux. Dans ce cas, en effet, le poumon se congestionne et le malade meurt.

Lorsqu'au contraire ces médicaments soulagent, sans arrêter complétement la toux creuse et rauque qui revient par accès, surtout la nuit ou au moindre mouvement, que le malade se plaint de la gorge, la respiration restant faible, ou encore si la toux est courte sèche et continuelle comme au début de la phthisie, il faut prescrire *Silicea* 30e dilution (5 globules pour 8 cuillerées d'eau, 6 à 8 cuillerées en 24 heures), médicament qui a procuré maintes fois un soulagement notable dans les cas les plus graves. Enfin, quand les symptômes se modifient, sans s'améliorer beaucoup, que la toux reste pénible surtout le matin, on donne *Hepar sulfuris*, comme *Silicea*.

On peut aussi avoir avalé de la poussière, un cheveu, des barbes de plume, et éprouver une toux violente et pénible, *Belladona* la calme rapidement, *Hepar* complète l'action de la Belladone. Il faut en même temps faire boire au malade un peu d'eau sucrée.

Parfois aussi les enfants avalent incomplétement, de sorte qu'il reste quelque parcelle d'aliment à la partie supérieure du larynx, d'où il résulte des quintes de toux très-pénibles ; *Tartarus emeticus*, 3e dilution, donné comme il a été dit plus haut, les calme rapidement; puis, quand les

quintes reviennent après s'être calmées, et qu'elles s'accompagnent d'une mauvaise odeur de l'haleine, on donne *Silicea*, 30e dilution, 3 globules le matin et 3 globules le soir. Presque toujours tout le corps étranger est rejeté par la toux, à moins que le petit malade ne l'avale après l'avoir déplacé, et le soulagement en est la conséquence. Dans les cas rebelles on donne *Silicea* et *Hepar*.

Corps étrangers introduits sous la peau. — Dès qu'un corps étranger s'est introduit sous la peau, il faut couvrir la partie malade d'une compresse trempée dans de l'eau à laquelle on a ajouté de la teinture d'Arnica; puis on fait coucher le malade et on se procure tout ce qui est nécessaire pour procéder à l'extraction.

Celle-ci offre des difficultés qui varient en raison du volume du corps étranger. Quand il est aigu et mince, comme il arrive pour les épines, les piquants de chardons, les petits éclats de bois, on essaye de le saisir avec les doigts ou avec une pince; mais quand ils sont plus ténus encore, plus profondément enfoncés, et quand ils ont pénétré dans une partie très-sensible, on peut essayer de les enlever avec un morceau d'emplâtre agglutinatif qu'on applique sur la partie malade, et auquel le corps vient adhérer, de sorte qu'on peut l'enlever avec l'emplâtre; il faut appliquer celui-ci aussi chaud que possible. Si ces corps étrangers sont très-nombreux, comme il arrive pour les piquants de certaines plantes, il faut enduire d'huile la partie malade et la tenir aussi près que possible d'un foyer ardent ou d'un corps chaud, quel qu'il soit, puis on prend un couteau mousse et on râcle tout autour en exerçant une certaine pression sur les tissus, on parvient ainsi à faire saillir les extrémités des aiguillons et on les arrache. Il est quelquefois nécessaire de répéter plusieurs fois de suite ces diverses opérations.

Le même procédé est applicable à l'extraction de petits morceaux de verre, mais il est souvent douloureux. Aussi

vaut-il souvent mieux laisser la suppuration s'établir et entraîner elle-même les éclats qu'il faut faire disparaître. S'ils restent malgré cela, on donne *Hepar*, et, quand celui-ci ne suffit pas à activer assez la suppuration, *Silicea*. Enfin dans le cas où la suppuration s'étend en profondeur et où *Silicea* et *Hepar* restent sans effet, il faut donner *Lachesis* et plus rarement *Mercurius*. [Tous ces médicaments doivent être prescrits à la 30e dilution, à la dose de 5 à 6 globules pour 8 cuillerées d'eau dont le malade prend 3 cuillerées par jour, 4 au plus.]

Plaies par armes à feu. — [Elles présentent toujours deux éléments, 1° la destruction des tissus, 2° l'introduction sous la peau d'un corps étranger (plomb ou balle). Ces plaies sont souvent le résultat d'un accident de chasse; au moins ces dernières sont-elles les seules dont il doive être question dans un traité de médecine domestique, les autres rentrant dans le cercle de la médecine militaire.

Or, en pareil cas, le corps étranger se compose de grains de plomb, lesquels sont venus frapper le chasseur. Il faut autant que possible commencer par les extraire, tout en se rappelant que, quand ils sont disséminés, ils peuvent rester implantés sous la peau sans causer d'accidents, ou en déterminant une suppuration qui les entraîne. D'autres fois, la charge fait balle, les grains se trouvent réunis et les tissus sont plus profondément altérés. C'est alors que la gangrène peut apparaître.

La première chose à faire est de laver la plaie et d'y appliquer des compresses froides trempées dans de l'eau avec addition de teinture d'Arnica, compresses qu'on renouvelle dès qu'elles paraissent se sécher. En même temps, on donne ce même médicament à l'intérieur et l'on tient le malade au repos jusqu'à l'arrivée du chirurgien. Celui-ci seul peut traiter les accidents consécutifs. Si un fusil a éclaté entre les mains du chasseur, les désordres sont plus graves encore, on doit agir comme il vient d'être dit

et se hâter d'appeler l'homme de l'art, car les suites peuvent être mortelles.]

CHAPITRE XI

BRULURES, GELURE (CONGÉLATION).

Brûlures. — [Elles ne sont pas toujours identiques; les unes rougissent à peine la peau, les autres la détruisent profondément. Aussi ont-elles été divisées en trois-classes ou degrés, suivant l'étendue de désorganisation des tissus.

Le premier degré est caractérisé par une simple rougeur de la peau accompagnée d'une douleur cuisante parfois très-vive : la guérison dans ce cas a lieu sans suppuration.

Au *deuxième degré*, non-seulement il y a de la rougeur, mais il se forme des ampoules semblables à celles des vésicatoires. Il y a toujours alors suppuration.

Au *troisième degré*, la peau est détruite dans son épaisseur, il se fait une tache grise, laquelle devient noire. Les tissus s'enflamment autour et l'escarre se trouve peu à peu éliminé. Il y a donc ici suppuration forcée.

Ces trois degrés coïncident souvent.

Plus la brûlure est étendue et profonde et plus les accidents généraux sont graves et redoutables, variant depuis la simple fièvre jusqu'au délire et aux convulsions qui souvent précèdent la mort.

Traitement. —Lorsque la brûlure est produite par l'inflammation des vêtements, il faut d'abord éteindre le feu. On y réussit en recouvrant le sujet et en l'enveloppant de vêtements de laine, surtout d'un drap mouillé.

Le feu éteint, il faut mettre la blessure à découvert; on déshabille donc le malade en ayant le soin de couper ce

qu'on ne peut enlever. Puis, pour peu que la brûlure soit étendue, on met le malade dans un bain d'eau tiède, ce qui diminue la douleur.

Si la brûlure est *au premier degré*, l'Arnica étendu d'eau, employé en même temps à l'extérieur et à l'intérieur, est le moyen principal. Il convient très-bien aussi dans la brûlure au deuxième degré ; en l'employant sans retard, on évite souvent la formation des ampoules.

Si ces dernières sont complétement formées, on les perce d'abord, mais sans enlever la peau qui s'est soulevée, et on applique des compresses arniquées.

C'est encore le même début de traitement pour le *troisième degré*. En un mot, l'Arnica employé à l'extérieur et à l'intérieur est le moyen par lequel il faut commencer, en attendant le médecin. On doit en continuer l'application pendant 48 heures au moins.

Si la brûlure est légère, la guérison est fort avancée à cette époque ; quand elle est plus profonde, l'élimination commence alors, et il faut changer les médicaments en raison des accidents qui arrivent. On se laissera guider pour cela par les instructions du docteur Héring. Je recommanderai seulement *Aconit*, lorsque la fièvre s'allumera ; *Belladona*, dans le cas où une rougeur érésipélateuse tenderait à se développer ; *Lachesis* pour faciliter la chute de l'escarre et *Silicea* pour hâter la cicatrisation des plaies qui restent ensuite.

Aconit et *Belladona* doivent être administrés comme il a été dit pour les maladies aiguës ; il suffit de répéter *Lachesis* 3 à 4 fois en 24 heures, il en est de même de *Silicea*.

Quant au régime, on ne doit pas changer les habitudes du malade, si la lésion a peu d'étendue et s'il n'y a pas de fièvre. La diète est indiquée, au contraire, dès que celle-ci parait ; seulement elle ne doit pas être de longue durée ; et du moment où la suppuration s'établit, il faut nourrir le malade.

Le mode de pansement varie encore suivant le degré de la brûlure : souvent l'application des compresses suffit; la ouate a son utilité quand la destruction est profonde et la douleur très-vive; mais c'est souvent un grand embarras dans la suite. On choisira donc, suivant les circonstances, parmi les moyens que Héring indique. En tout cas, l'intervention du médecin sera toujours nécessaire dès que l'accident aura quelque gravité.]

Quand la brûlure est superficielle, le meilleur remède à lui opposer est la chaleur, tandis que le plus mauvais est de la tremper dans l'eau froide ou d'appliquer dessus des substances froides, comme la pulpe de pommes de terre, de carottes, etc., lesquelles laissent toujours les ampoules et les ulcères se former, tandis qu'une douce chaleur évite même la gangrène : ceci est vrai surtout pour les brûlures des doigts. Cependant l'application de la chaleur sèche n'est pas toujours possible ; d'abord, lorsque la surface brûlée est très-étendue, ce qui empêche la chaleur d'agir uniformémément partout, et ensuite pour les enfants, chez lesquels ce procédé serait trop douloureux. Il n'est pas non plus applicable aux brûlures accompagnées de destruction de la peau, quand elles intéressent le visage. Il faut dans ces cas employer des remèdes d'une application plus facile et dont l'action soit homœopathique, c'est-à-dire qui agissent en produisant des symptômes analogues à ceux de la brûlure.

Celui que l'on trouve en premier lieu est la teinture de cantharides dont le docteur Würzler de Bernbourg a fait l'éloge dès 1847, mais que la plupart des homœopathes ont négligé depuis. Et cependant les effets des cantharides sur la peau saine ressemblent tellement à ceux de la brûlure, que l'action curative de ce médicament est un des arguments les plus puissants que nous puissions opposer aux critiques de nos ennemis et présenter comme un argument décisif en faveur de notre cause.

On prend la teinture de la 3e dilution, on l'étend sur la partie brûlée soit avec le doigt, soit avec un pinceau, et on recouvre le tout avec une compresse de toile; il faut répéter cette opération toutes les 15 minutes environ. Si la peau est très-dure, on peut se servir de la teinture mère; mais si la peau est fine, surtout chez les enfants, il faut toujours recourir au moins à la 3e dilution. Il peut même arriver que celle-ci soit encore trop énergique; on prend alors 1 cuillerée de teinture que l'on mêle à 10 cuillerées d'eau froide, et les compresses sont trempées dans cette solution. L'application de la cantharide doit être continuée sans interruption pendant 8 ou 12 heures, aussi bien la nuit que le jour.

Quand la brûlure est très-étendue, il est très-douloureux pour le malade d'enlever ainsi les compresses pour les humecter; il faut alors les laisser en place et les arroser avec la mixture dont je viens de parler. Il faut au surplus être très-prompt dans son pansement, le contact de l'air étant toujours une cause de grande souffrance.

Dès que la douleur a cessé, on arrête l'emploi des cantharides et on fait un pansement fixe auquel il faut toucher le moins possible.

Enfin, si la brûlure est profonde, que l'épiderme ait été entièrement détruit, la suppuration ne tarde pas à s'établir et les douleurs à reparaître, les cantharides sont alors sans objet.

Le *savon* est un des meilleurs remèdes et contre les brûlures superficielles et aussi contre les brûlures profondes et ulcérées. Il est bien supérieur aux autres, parce qu'on peut facilement se le procurer et l'appliquer. Il faut prendre du savon blanc ordinaire et non du savon noir, le râper et le délayer dans l'eau tiède pour le convertir en une pâte épaisse; on en fait un emplâtre en étendant cette pâte sur des pièces de toile ou de mousseline dont on

couvre la partie brûlée. Il faut avoir soin que l'emplâtre soit en contact avec tous les points de la brûlure. Quand il s'est déjà formé des ampoules, il faut les crever afin d'en faire sortir la sérosité, mais se bien garder d'enlever l'épiderme, parce qu'il sert à protéger les tissus.

On peut renouveler le pansement toutes les 24 heures, en ôtant avec soin l'emplâtre ancien pour le remplacer immédiatement par un nouveau sans laver ni essuyer.

Au premier abord l'application de l'emplâtre de savon accroîtra probablement la douleur, mais cette exacerbation sera passagère et suivie bientôt d'un soulagement notable. Il faudra continuer le même traitement jusqu'à ce que la blessure soit cicatrisée. La promptitude de la guérison dépendra évidemment de l'étendue de la brûlure; mais elle sera toujours plus rapide que si l'on avait, au début, appliqué de l'eau froide, de l'eau de Goulard, etc. Les brûlures légères se guérissent en 2 ou 3 jours, celles qui sont plus graves en réclament 8 ou 10; en tout cas, le traitement se montrera toujours efficace, même contre celles qui auront amené une perte de tissu ; généralement il empêchera la suppuration et ne laissera pas de marques, s'il a été habilement appliqué.

L'*eau de chaux*, mélangée d'huile douce, constitue aussi un bon topique contre les brûlures ; on peut l'appliquer de la même manière que le savon et l'employer lorsque celui-ci est trop irritant.

Chlorure de chaux. — Dans des cas très-graves de brûlures de la main par l'huile de térébenthine ou l'alcool, lorsque les cantharides et le savon étaient restés sans effet, un liniment composé de chlorure de chaux et d'huile douce a calmé immédiatement la douleur et guéri la main en peu de temps. Ce traitement a même réussi alors que tous les autres moyens étaient restés sans effet.

Si l'on n'a pas de chaux sous la main, mais qu'on possède de l'huile de lin, on enduit avec les parties malades; on

peut ajouter à cette huile du sel finement pulvérisé. Cette opération doit être faite dans un mortier préalablement chauffé et séché.

Dans tous les cas, il faut préserver autant que possible la blessure du contact de l'air; on doit donc avoir soin de ne pas renouveler le pansement trop souvent, ni de laisser la plaie découverte plus de temps qu'il n'est strictement nécessaire. Il importe aussi de ne pas laisser les compresses former des plis, de peur que ceux-ci ne s'attachent aux tissus malades, ce qui empêcherait d'enlever l'emplâtre qui pourrait adhérer à la plaie. S'il existe des ampoules, on les pique afin de les vider; mais on a soin, comme je l'ai déjà dit, de ne pas enlever la peau qui les forme et qui protége les tissus sous-jacents.

Il y a encore quelques autres moyens dont il est possible de faire usage lorsqu'on n'a rien de mieux sous la main. J'indiquerai : 1° la *ouate;* on l'applique par son côté cotonneux; il faut d'abord vider les vésicules, quand il en existe; de plus on doit laisser le pansement en place jusqu'à ce que la cicatrisation soit complète. Dans le cas cependant où la suppuration se formerait, il serait nécessaire de découvrir les parties qui lui donneraient naissance.

2° La *farine*, la *poudre d'amidon*, qui peuvent servir aussi à calmer la douleur. On en met une couche d'au moins un 1/2 centimètre d'épaisseur.

3° La *teinture d'ortie blanche :* On peut la préparer soi-même au printemps, en faisant digérer dans l'alcool les feuilles et les fleurs de cette plante. On met 1 cuillerée à café de teinture dans 8 cuillerées à bouche d'eau, les compresses sont trempées dans ce mélange et appliquées sur la partie malade.

4° *Causticum*, 3e dilution. Pour l'application externe, on en met de 3 à 6 gouttes pour 12 cuillerées d'eau; en même temps on doit donner ce médicament à l'intérieur, à la dose de 6 globules pour 6 cuillerées d'eau, 1 cuillerée

toutes les 6 heures]. On peut l'appliquer aussi sur les ulcérations consécutives aux brûlures.

5° *Arsenicum* et *Rhus toxicod.* peuvent aussi être employés à l'extérieur et à l'intérieur, comme le *Causticum.*

6° Enfin, les brûlures causées par l'acide sulfurique ou tout autre acide réclament l'eau de chaux; celles qui sont l'effet de l'application d'un alcali sont soulagées par le vinaigre. Contre les brûlures par le phosphore il n'y a pas de meilleur remède que l'huile, l'huile d'olive surtout; il faut en renouveler les onctions jusqu'à ce que la douleur cesse. Celles qui sont dues à l'action de la pierre infernale, qu'elles intéressent la peau, l'œil ou la muqueuse de la bouche, cèdent à l'eau salée, qu'il faut appliquer aussi concentrée que possible. On peut aussi donner l'Arsenic à l'intérieur.

Brûlures internes. — Elles peuvent occuper la bouche, l'œsophage ou l'estomac; elles sont dues alors à l'ingestion d'aliments trop chauds, ou le rectum, lorsqu'on a pris un lavement trop chaud aussi. On les combat avec avantage par *Causticum,* 12e dilution, 6 globules pour 8 cuillerées d'eau, 1 cuillerée de 4 en 4 heures. Ce médicament peut être donné en lavement dans le cas de brûlure du rectum [on se sert alors de la 3e dilution, 12 à 15 gouttes pour un verre d'eau froide].

Arsenic, *Rhus*, *Carbo vegetabilis*, peuvent remplacer le *Causticum* et être employés de la même manière.

Complications. — Les brûlures profondes amènent souvent des convulsions : *Chamomilla*, 6e dilution, les calme; de la constipation ou de la diarrhée; la première cède souvent à un simple lavement; quand il ne suffit pas, on a recours à *Nux vomica;* la seconde réclame *Pulsatilla* suivie de *Sulphur*. Il faut savoir que la diarrhée n'est pas toujours préjudiciable, de sorte qu'on ne doit pas trop se hâter de l'arrêter, à moins qu'elle ne retarde la cicatrisation. Dans ce cas, on recourt à *Calcarea*, si les selles sont plus nom-

breuses entre midi et minuit que pendant le reste de la journée, et à *Arsenicum* si elles sont plus fortes entre minuit et midi. Le plus souvent la diarrhée s'arrête d'elle-même si l'on boit de l'eau froide et si l'on prend beaucoup d'exercice en plein air; ces deux choses sont nécessaires pour le rétablissement des personnes qui se sont grièvement brûlées.

Si les mains, les pieds et le ventre sont très-enflés, qu'on donne *Calcarea*.

J'ajouterai qu'il faut se tenir en garde contre l'application d'onguents de plomb, d'eau de Goulard, etc., lesquels n'ont jamais fait le moindre bien ni empêché la suppuration, les ulcères et les cicatrices vicieuses. En ne faisant rien du tout, on serait sûr de ne pas avoir plus de mal. On ne saurait trop discréditer auprès des gens sensés l'emploi de ces abominables remèdes, et l'on ne saurait trop répéter que l'application de l'eau de Goulard sur une grande étendue du corps, dans les cas de brûlures vastes et graves, est presque inévitablement funeste. Les enfants traités par cette eau, lorsque la moitié du corps avait été brûlée, sont morts, non pas seulement des suites de la brûlure, comme on le prétend, mais encore des effets du poison qui avait été absorbé.

Congélation, gelure. — Lorsque le froid dépasse une certaine limite, il peut en résulter des accidents; en général le nez, les oreilles, les doigts et les orteils sont les parties qui en ressentent le plus d'influence; elles peuvent geler. Le meilleur moyen à employer en pareil cas est le Camphre, auquel il faut joindre l'exercice; le plus mauvais est l'eau-de-vie. Il faut surtout éviter de toucher des corps métalliques; par exemple, les personnes qui portent des lunettes doivent avoir soin d'envelopper avec de la laine ou de la soie les portions qui se trouvent en contact avec la peau.

Si le froid a frappé l'extrémité des orteils, il faut appli-

quer ceux-ci sur un carreau de vitre. Lorsque c'est le nez, les oreilles ou les membres qui sont gelés, il faut les frotter avec de la neige, ou bien faire des lotions d'eau froide, le malade étant dans une chambre fraîche. Mais il serait dangereux d'employer la neige en friction, si la désorganisation était imminente, parce que ce moyen pourrait l'augmenter et amener des désordres internes; c'est seulement au moment où les tissus commencent à dégeler que les frictions sont utiles.

Le camphre convient encore quand il survient une rougeur consécutive; dans ce cas, la neige et la glace sont nuisibles. Si ce médicament n'amène pas un soulagement rapide, il faut employer la teinture de cantharides, en suivant le procédé indiqué à propos des brûlures.

Quant aux autres symptômes, on combat le *mal de tête* avec *Glonoin* ou *Lachesis*, surtout quand il est venu après une application intempestive de glace sur la tête, et on oppose aux douleurs osseuses, surtout quand elles sont brûlantes, *Ruta*. J'indiquerai plus loin comment il faut traiter les engelures. (V. *Maladies de la peau.*)

Il arrive souvent que ceux qui portent de la glace dans leurs mains éprouvent de vives douleurs qui s'étendent dans les bras; *Arsenic* les fait cesser quand elles sont brûlantes et que la chaleur procure du soulagement; *Carbo vegetabilis* convient dans les mêmes circonstances; mais *Secale* est indiqué lorsque la chaleur augmente la douleur. Enfin, quand la partie congelée enfle, devient bleue, même noire, *Lachesis* est préférable à tout.

Quand on a été longtemps soumis à l'action d'un froid humide, il faut boire une tasse de café dès que l'on rentre chez soi; si le froid était sec, il faut préférer la bière. Parmi les médicaments *Rhus* convient aux effets de l'humidité [*Dulcamara* aussi] et *Aconit* à ceux du froid sec; *Glonoin* répond à l'un et à l'autre, surtout quand ils engendrent le mal de tête. (Comp. avec l'article *Refroidissements.*)

CHAPITRE XII

ASPHYXIE PAR SUBMERSION, PENDAISON OU STRANGULATION.

[Pour compléter ce qui a rapport aux accidents graves auxquels l'homme peut être exposé, il est utile de dire quelques mots de l'*asphyxie par submersion*, *pendaison* ou *strangulation;*

Asphyxie par submersion. — Que de fois, n'est-il pas question de gens qui se sont noyés, qu'on n'a pu rappeler à la vie, parce qu'on n'a pas su les traiter de suite et convenablement !

Ce qu'il est important de savoir, c'est que l'homme qui se noie meurt parce que l'air ne pénètre plus dans ses poumons, de sorte que les premiers soins n'ont d'autre objet que de rétablir artificiellement les mouvements respiratoires.

Deux procédés peuvent être mis en usage à cet effet : celui de Sylvester et celui de Marshall-Hall.

a. **Procédé Sylvester.** — Il comprend plusieurs règles :

1° *Donner au patient une position convenable*, c'est-à-dire le placer sur le dos, les épaules soulevées et soutenues par un coussin ou par un vêtement replié, les pieds étant appuyés contre un obstacle résistant quelconque.

2° *Mettre les voies aériennes dans une situation telle que l'air y pénètre librement*, en un mot, nettoyer les narines, la bouche, maintenir même la langue au dehors en la fixant entre les dents du noyé, soit par la seule contraction des mâchoires, soit, quand elle ne suffit pas, en passant sous le menton un mouchoir qu'on noue autour de la tête.

3° *Imiter les mouvements d'une respiration profonde.* Or, celle-ci comprend deux mouvements : l'un d'*inspiration*, pendant lequel les côtes se soulèvent au moyen des muscles, l'autre d'*expiration* , pendant lequel l'air est chassé

du poumon par le rétrécissement de la poitrine, rétrécissement dû lui-même à l'affaissement des côtes.



Fig. 109. — Procedé Sylvester, mouvement d'inspiration.



Fig. 110. — Procedé Sylvester, mouvement d'expiration.

Pour imiter le *premier mouvement*, on élève les bras des

deux côtés de la tête, et on les maintient dans cette position pendant deux secondes (fig. 109).

Pour imiter le *second mouvement*, on ramène vivement les bras le long de la poitrine contre laquelle on les maintient fortement serrés pendant deux autres secondes (fig. 110).

En élevant les bras, on tend les muscles pectoraux, lesquels soulèvent les côtes; en les baissant, on met fin à cette tension, et la poitrine s'affaisse par le fait de la seule pression atmosphérique. L'air pénètre pendant la première opération, et il est rejeté pendant la seconde. On doit répéter ce double mouvement jusqu'à 15 fois par minute.

4° *Ramener la circulation et la chaleur*. Mais il ne suffit pas de rendre de l'air respirable aux poumons, il faut encore ranimer la circulation et rétablir la chaleur.

On *rappelle la circulation* par des frictions répétées sur toutes les parties du corps, surtout sur les membres; on *ramène la chaleur* en remplaçant les vêtements mouillés par des vêtements secs, et en entourant le malade de flanelles chaudes, de briques, ou de vessies remplies d'eau chaude que l'on place à la face interne des cuisses, à la plante des pieds et sur les côtés du corps. En même temps, on met sur le front des compresses froides, afin d'empêcher l'afflux du sang vers la tête.

Dès que le patient a été ranimé et qu'il est en état d'avaler, on lui fait boire ou un peu de café noir léger, ou un peu d'eau chaude à laquelle on ajoute du vin ou de l'eau-de-vie, le thé peut aussi convenir.

b. **Procédé Marshall-Hall.** — Il consiste à ramener la respiration par les changements de position qu'on imprime à la poitrine, et, pour cela, à tout le corps.

Le sujet est d'abord étendu et placé à plat ventre, la poitrine étant soulevée par une couverture ou par un vêtement roulé.

Puis on tourne doucement le corps de manière à le placer

sur le côté, puis presque sur le dos, et ensuite on le remet vivement la face tournée vers la terre.

Tandis que le noyé est ainsi à plat ventre, on exerce



Fig. 111. — Procedé Marshall-Hall. Première position.



Fig. 112. — Procedé Marshall-Hall. Deuxième position.

une forte pression entre les omoplates, pression qu'il faut cesser dès qu'on ramène le corps sur le côté.

Il est facile de voir que ce procédé produit des effets semblables au premier, à savoir, l'*affaissement de la poitrine*,

par conséquent l'*expiration*, quand le sujet est à plat ventre et que l'on presse sur le dos, la *dilatation du thorax* et l'*inspiration*, quand on le retourne pour le placer sur le côté.

Ces deux procédé ont un avantage : de pouvoir être appliqués instantanément sans avoir besoin de ces boîtes de secours, fort utiles assurément, mais qu'on n'a pas toujours à sa disposition au moment du danger.

Les médicaments homœopathiques ne peuvent être utiles, on le comprend, que pour combattre les symptômes consécutifs. Ceux-ci se composant en général de congestions internes, l'*Aconit* sera souvent nécessaire ; on pourra même le donner à titre de préventif. La Belladone, la Pulsatille, le *Carbo vegetabilis* pourraient être également utiles si les symptômes indiquaient leur emploi.

Asphyxie par pendaison ou strangulation. — Il faut commencer par couper la corde, et cela sans attendre l'arrivée des magistrats, comme on se croit encore obligé à le faire dans les campagnes ; on débarrasse le cou de tout ce qui peut gêner la circulation : cravate, col de chemise, corset pour les femmes, etc. ; on place le sujet sur le dos, la tête et la poitrine plus élevées que le reste du corps. On frictionne énergiquement les jambes et la colonne vertébrale, on emploie le *procédé Sylvester* pour rétablir la respiration. M. de St-Vincent ajoute : « Une saignée est souvent nécessaire (1). » Il est certain que, si jamais les émissions sanguines peuvent avoir une utilité, ce doit être dans ces cas où le sang s'est trouvé momentanément arrêté dans son cours, et où les veines ont perdu leur élasticité par la distension à laquelle elles ont été soumises. L'*Aconit* aurait aussi son utilité, lorsque, le malade étant revenu à lui, il y aurait à effacer des congestions établies ou à prévenir celles qui pourraient se former].

(1) *Loc. cit.*, p. 37.

QUATRIÈME PARTIE

DES MALADIES LES PLUS COMMUNES.

CHAPITRE PREMIER

MALADIES GÉNÉRALES

[Toutes les maladies, si l'on en excepte celles qui sont le résultat de violences intérieures, sont *générales*, c'est-à-dire qu'elles intéressent non-seulement l'organe qu'elles ont envahi, mais encore la vie tout entière. Ce désaccord de la force vitale est même le point initial de toute souffrance, les altérations d'organes sont seulement des effets ou des conséquences (1).

Parmi ces affections, il en est cependant qui se localisent dès le premier moment de leur apparition, les unes sur la gorge, où elles produisent l'angine et ses variétés, les autres sur le poumon pour donner naissance à la pneumonie, etc ; d'autres se développent sur une sphère plus large. Précédées de ce groupe de symptômes qu'on appelle la *fièvre,* elles éclatent à la fois ou successivement sur les organes les plus éloignés, tant l'organisme semble leur appartenir, depuis leur début jusqu'à leur terminaison. Les fièvres, le rhumatisme et la goutte sont de ce nombre. Il m'a donc paru important de rapprocher ces affections et quelques autres, bien que le docteur Héring les ait disséminées dans son ouvrage.

§ 1. — **Des Fièvres.**

Ce qu'est la fièvre. — La fièvre est l'expression du

(1) Voyez Léon Simon père, *Commentaires sur l'organon.* Paris, 1856, p. 357.

désaccord de la force vitale : elle est caractérisée par un malaise général accompagné de courbature, de mal de tête, d'absence d'appétit, et surtout par l'accélération du pouls et les changements de la température du corps, température qui s'élève d'une manière parfois considérable. Le plus souvent cette augmentation de chaleur est précédée de frissons et suivie de sueur plus ou moins abondante.

Ce qu'est le pouls. — Le *pouls* n'est autre chose que le battement des artères, battement dont le nombre est, en bonne santé, de 60 pulsations à la minute, mais qui peut arriver à 100, 120, 130 pulsations par le fait de la maladie.

Le *pouls* est en rapport direct avec les battements du cœur, il indique donc, avant tout, les perturbations de cet organe; aussi faut-il, pour que son accélération indique la fièvre, qu'elle se joigne à une augmentation de chaleur de la peau, à la soif et à tous les caractères que je viens d'indiquer.

Manière de tâter le pouls. — On tâte le pouls en comprimant une artère, l'artère radiale, contre l'os sur lequel

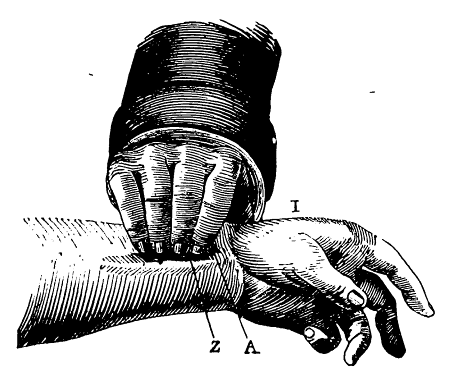


Fig. 113. — Comment on tâte le pouls.

elle repose. Pour cela, on fait fléchir légèrement l'avant-bras sur le bras, et on le place de manière que le pouce se trouve

en dessus. On saisit alors le poignet avec une main, en plaçant les extrémités des quatre doigts sur la même ligne et en les appliquant à plat sur le bord supérieur du bras (fig. 113) ; on les avance vers le milieu du bras ou on les remonte vers son bord jusqu'à ce qu'on ait trouvé l'artère qui suit le bord de la saillie que forment les tendons en cet endroit. On reconnaît qu'on a rencontré le vaisseau aux battements que l'on perçoit ; c'est le nombre de ces battements, appelés *pulsations*, qui indique la fréquence du pouls. On peut indifféremment interroger le bras gauche ou le bras droit.

Il faut toujours, quand on tâte le pouls, tenir compte non-seulement de sa *fréquence*, mais encore de sa *force*, c'est-à-dire de la violence avec laquelle l'artère heurte le doigt.

Variété des fièvres. — La fièvre peut durer avec la même intensité aussi longtemps que la maladie, elle est alors dite *continue*, ou bien elle cesse entièrement à certaines époques pour reparaître à d'autres temps avec les mêmes caractères, elle est dite alors *intermittente;* il y a aussi la fièvre *rémittente*, qui ne cesse pas, mais présente chaque jour un ou deux redoublements très-marqués.

Quant *aux fièvres*, elles sont *éruptives*, *intermittentes*, *typhoïdes* ou *inflammatoires*. L. S. F.

§ 2. — Fièvres éruptives.

[Ce sont celles pendant le cours desquelles la peau se couvre d'une éruption caractéristique. Le docteur Héring indique les suivantes :]

Erythème. — Il y en a plusieurs espèces; celui qui est accompagné de fièvre oblige à tenir le malade chaudement, pas trop cependant, car les excès de température sont toujours nuisibles en pareil cas. S'il n'y a pas de fièvre, il n'en faut pas moins éviter de se refroidir, et, si l'on a ce malheur, il faut recourir de suite aux médicaments.

Quand l'Erythème règne dans une localité ou dans une maison, il arrive souvent que les habitants souffrent de l'influence épidémique sans avoir l'éruption elle-même, ils ont de l'oppression, des vertiges, des troubles de la vue, des tremblements, des nausées, des vomissements, des coliques accompagnées de diarrhée, une grande agitation, des évanouissements, etc. *Ipeca* convient très-bien en pareil cas; il faut mettre une goutte de la 6e dilution dans 8 cuillerées d'eau et donner une cuillerée toutes les heures ou toutes les 2 heures. Ce médicament favorise l'éruption quand elle doit paraître, ou guérit quand il n'y a pas lieu qu'elle sorte.

Érythème papuleux. — Les enfants, et parfois aussi les adultes, sont sujets à voir survenir, après un refroidissement, des taches rouges, lisses, proéminentes, ayant le volume d'une grosse tête d'épingle, éruption qui augmente par l'effet du froid ou de la chaleur extérieure, cause la nuit un prurit brûlant, et rend le sommeil très-agité; il y a des frissons le soir et de la chaleur la nuit; les enfants sont agités et agacés; ils crient beaucoup. Il faut débuter ici par *Aconit*, dont on doit répéter les doses de 3 en 3 heures, et, si le mieux n'est pas sensible au bout de 24 heures, on le remplace par *Chamomilla* donnée de même pendant 2 jours environ; puis on arrive à *Sulphur*, dont il faut faire prendre 3 à 4 cuillerées par jour. Ce dernier médicament cause souvent une sueur abondante qu'il faut bien se garder de supprimer.

Urticaire (*Fièvre ortiée*). — Elle se compose d'une éruption de taches blanchâtres, proéminentes, reposant sur un fond rouge et ressemblant tout à fait à celles que l'on obtient en se frottant avec des orties; il y a en même temps une démangeaison âcre, surtout vers minuit, absence d'appétit et sensation de plénitude au cœur; les malades sont faibles et de mauvaise humeur.

Si la maladie est venue pour avoir fait usage d'aliments malsains, il faut prescrire *Pulsatilla;* quand elle est due

au contact du *Sumac*, il faut donner *Belladona* ou *Bryonia ;* et *Dulcamara* quand la maladie est venue après un refroidissement. *Belladona* et *Apis* se trouveraient indiqués par un mal de tête intense avec rougeur du visage. *Belladona* s'adresse aussi à l'urticaire des enfants, quand l'éruption est d'un rouge jaunâtre et accompagnée d'un prurit intense qui disparaît quand on se gratte. *Apis* serait préférable si l'enfant était très-irritable et si les parties malades se trouvaient être gonflées, violacées ou pâles et transparentes, l'enflure étant portée à l'extrême, et la démangeaison étant brûlante, lancinante, devenant insupportable quand on se gratte, cette opération soulageant seulement quand elle est exécutée avec énergie.

Si l'*urticaire* est accompagnée de rhume de cerveau, il faut donner *Hepar* ou *Cepa; Hepar*, quand l'éruption débute par les membres supérieurs; *Cepa*, lorsqu'elle se développe tout d'abord sur les cuisses; *Hepar*, si l'air extérieur cause de la chaleur; *Cepa*, quand il cause du soulagement; *Hepar*, si l'enfant a un caractère violent et emporté; *Cepa*, quand il est doux, craintif ou anxieux. Enfin, *Arsenic*, réussit souvent dans des cas où tout a échoué. *Apis*, *Calcarea* et *Arsenic* doivent être employés lorsque la maladie récidive après avoir été guérie.

Il arrive parfois que des taches lisses et rouges paraissent de temps à autre sur certaines parties du corps, causant un violent prurit et une douleur d'écorchure; ceci se voit chez ceux qui font abus de vin ou d'eau-de-vie; *Nux vomica* arrête le développement du mal; si elle ne suffit pas, il faut que *Sulphur* lui succède.

Souvent aussi, pendant la dentition, les jeunes enfants sont sujets à des éruptions composées de taches rouges, saillantes, venant surtout aux cuisses, et s'effaçant rapidement; *Sulphur* les fait disparaître et empêche leur retour. Ces taches viennent souvent au visage et cèdent alors à *Calcarea*, laquelle, suivant Goullon, conviendrait sur-

tout quand il y a : fièvre, vomissements acides, diarrhée ou légères convulsions avant que les taches se forment. Enfin, *Arsenic* doit être employé quand l'éruption cessera pour être remplacée par des accès de convulsions ou de toux croupale.

L'urticaire n'étant pas une maladie grave et à marche rapide, les doses de médicament ne doivent pas être trop rapprochées; il suffit, en général, d'en donner de 4 à 6 cuillerées en 24 heures. On doit choisir toujours une dilution moyenne; une solution de 4 à 6 globules pour 8 cuillerées d'eau suffit. Il faut tenir le malade chaudement; les précautions, sous ce rapport, ne doivent cependant pas être aussi rigoureuses que pour les autres fièvres éruptives, l'urticaire n'offrant pas autant de danger par le fait de sa rétrocession. — Il convient de mesurer l'alimentation sur l'intensité de la fièvre; la diète ne doit donc pas être absolue, surtout de longue durée.

Rougeole. — On la reconnaît aux symptômes suivants : le malade est tout d'abord pris de fièvre, les yeux sont rouges et larmoyants, le nez coule, une toux fréquente, sèche, accompagnée de douleurs dans la gorge, survient, mais il n'y a pas de mal de gorge comme dans la scarlatine; puis il se développe de petites taches rosées, irrégulières, disparaissant sous la pression du doigt pour revenir aussitôt en se caractérisant du centre à la circonférence.

Le premier médicament qu'il faille donner est *Pulsatilla*, même lorsque la maladie règne épidémiquement. Dans ce cas, il faut administrer cette substance à tous ceux qui se trouvent pris de frisson, de rhume de cerveau et de toux. C'est seulement quand la fièvre est très-intense qu'il faut débuter par *Aconit* pour en venir à *Sulphur* et à *Pulsatilla* dès que le sujet devient frissonnant, surtout si l'éruption ne se dessine pas; dans ce cas, *Bryonia* est très-utile pour la favoriser, quand elle a rempli ce but, on revient à *Pulsatilla*.

Les symptômes accessoires peuvent faire varier le médi-

cament. Ainsi, *Ipeca* est convenable lorsque la poitrine semble très-fortement comprimée; *Bryonia*, quand il existe des douleurs élançantes sur quelque point, et *Antimon. crud.*, quand les deux premiers médicaments ont échoué. *Arnica* et *Dulcamara* sont convenables quand les glandes qui sont en avant des oreilles et au-dessus s'engorgent. Dans les cas les plus graves, quand l'enfant paraît déjà presque mort, on peut obtenir de bons résultats avec *Camphora*, 3e, surtout si la respiration est brûlante; *Carbo vegetab.* convient mieux si la respiration est froide; *Camphora*, en teinture, réussit encore quand il arrive des maladies consécutives à l'éruption; *Carbo vegetab.* est utile dans les mêmes circonstances. Si les yeux restent douloureux à la lumière, *Sulphur*, *Calcarea, Antimon. crud.*, doivent être consultés. *Phosphorus* répond parfaitement aussi à la toux. [Ce médicament est spécifique dans les rougeoles graves où il survient une diarrhée abondante avec sécheresse de la langue, qui devient noire, la toux étant fréquente et pénible.] Chez les adultes, lorsqu'une vive rougeur de la peau se manifeste en quelques heures, il faut donner *Pulsatilla* à doses répétées; *Apis* peut être utile pour combattre les autres symptômes concomittants.

Il faut tenir les malades chaudement, sans exagérer cependant la température de leur chambre; ne pas les laisser se lever et ne changer ni le linge du corps ni les draps du lit tant que dure l'éruption. Les tisanes doivent être bues chaudes. Les infusions de fleurs de mauve ou de violette sont préférables à toute autre au début et tant que l'éruption n'est pas bien sortie. C'est seulement quand elle entre en décroissance qu'on peut les remplacer par quelque sirop.—Tant que l'éruption n'est pas arrivée à son apogée, la fièvre est ardente et le malade doit être mis à la diète; au moins ne doit-on lui permettre qu'un peu de bouillon coupé ou de lait, quand il s'agit d'un enfant. Si celui-ci est très-jeune et non sevré, on lui laisse sa nourrice. —

On donne les médicaments de 3 en 3 heures tant que dure la fièvre; on éloigne dès qu'elle diminue et que l'éruption pâlit. Lorsque la toux persiste après la disparition des autres symptômes, il suffit de donner 3 à 4 cuillerées en 24 heures.

Roséole. — [C'est une éruption composée de taches analogues à celles de la rougeole, mais plus pâles. La fièvre est toujours modérée, et la maladie passagère.]

Aconit. — Doit être donné au début; si l'agitation est très-marquée, on alterne ce premier médicament avec *coffea;* puis on a recours à quelqu'une des substances qui ont été indiquées à propos de la rougeole. [Mêmes précautions hygiéniques que pour cette dernière maladie, même mode d'administration des médicaments; diète moins sévère dans les premiers jours.]

Scarlatine lisse. — [C'est une des plus dangereuses parmi les fièvres éruptives, parce qu'elle rentre facilement et se trouve alors suivie de symptômes dangereux du côté du cerveau. Le médecin doit toujours ici intervenir.]

Elle se compose de larges taches d'un rouge plus ou moins franc, lesquelles envahissent toute la surface du corps, sans qu'il y ait à leur surface aucune rugosité; ces taches pâlissent momentanément sous la pression du doigt. *Belladona* est ici le médicament principal; il faut parfois l'alterner avec *Mercur. solub.;* dans les cas graves, surtout s'il arrive un peu de miliaire, il faut donner *Calcarea.*

Chez les enfants, quand il survient de la fièvre avec mal de gorge en avalant, et que celle-ci présente une rougeur scarlatineuse, on doit craindre l'éruption, et il faut toujours débuter par *Belladona.*

Quand l'éruption sort avec peine, il faut avoir recours à *Bryonia;* puis, dès que l'éruption se caractérise, on donne *Sulphur*, un grain ($0^{gr},05$) de la troisième trituration dissous dans un verre d'eau, dont on fait prendre une cuillerée à thé toutes les 6 heures. La fièvre vient-elle à

augmenter; on donne *Aconit* comme intercurrent. *Apis* est très-utile pour combattre les autres symptômes qui peuvent se présenter.

Lorsque l'éruption reste pâle et peu abondante, que l'enfant devient anxieux et très-agité, il faut donner *Arsenic*. Mais s'il tombe dans la stupeur, étant immobile, les yeux à demi fermés, la langue devenant sèche et les lèvres se couvrant de croûtes noires, il faut donner *Rhus* après *Belladona*. S'il existe une grande agitation, des secousses dans les membres, des douleurs dans les mains et les pieds, *Pulsatilla* doit être prescrite, et, le lendemain, on passe à *Calcarea*. Enfin, quand il y a de larges places sur le corps qui sont restées tout à fait blanches, si le visage offre de la pâleur accompagnée de bouffissure, il faut donner *Calcarea;* et quand ce médicament ne produit pas de soulagement, mais laisse subsister les soubresauts des membres, on le remplace par *Lycopodium*.

Enfin, une teinte bleuâtre de l'éruption indique *Veratrum,* et, quand l'haleine devient froide, il est temps de songer à *Carbo vegetab.*

La *Scarlatine lisse* ou pourprée a souvent pour conséquences des maladies consécutives très-graves. D'abord une enflure de tout le corps, plus manifeste à la gorge que partout ailleurs, *Rhus* est indiqué en pareil cas ; puis le gonflement des glandes du cou, tantôt d'un seul côté, tantôt des deux ; si *Rhus* ne peut l'empêcher, il faut le combattre avec *Arsenic*. Parfois, ces engorgements ganglionnaires suppurent; le pus qui s'écoule est fétide et de mauvaise couleur; alors le cas est grave; il faut donner *Calcarea* ou *Kali carbon.* ; celui-ci, si l'état de l'enfant s'aggrave vers le milieu de la nuit, de 1 à 2 heures du matin ; et *Calcarea* quand cette exacerbation arrive de 4 à 6 heures. *Acidum nitricum* et *Lycopodium*, parfois alternés à 3 ou 4 heures de distance, guérissent souvent dans les cas les plus sérieux.

Lycopodium. — Serait indiqué, d'après le docteur Goullon, quand le malade est abattu, couché sur le dos, pâle, ayant le visage défait et la mâchoire inférieure pendante comme celle d'un cadavre.

Quand il survient des douleurs d'oreilles, il faut donner *Pulsatilla;* et, si elle n'amène pas un prompt soulagement, *Lycopodium :* ce médicament convient encore dans le cas où à ces douleurs succède une surdité plus ou moins complète ou un écoulement de pus par l'oreille.

Il est très-important de garantir les malades, les enfants surtout, contre toute espèce de refroidissement, surtout pendant les saisons froides. Il ne faut donc pas les laisser sortir avant trois ou quatre semaines à partir de l'éruption, surtout ne pas les laisser s'asseoir en plein air, ni se mettre à la fenêtre ; il faut aussi veiller sur le régime, lors même que le rétablissement semble complet.

Ces précautions doivent être continuées aussi longtemps qu'il y a des écailles sur la peau. Il importe aussi que le malade ne communique alors avec aucun autre enfant, parce que c'est le moment où il transmet le plus facilement sa maladie.

A cette époque, on peut permettre de laver les mains et le visage à l'eau de son, on fait porter de la flanelle et on laisse le sujet marcher dans la chambre, mais non à l'air libre. On peut lui laisser manger quelque fruit, mais pas de graisse.

Si, malgré ces précautions, l'enfant vient à se refroidir, son corps enfle : le visage, les mains, les pieds surtout; en même temps, les urines deviennent rares ou foncées : il faut alors prescrire *Bryonia;* puis, quand le gonflement persiste au niveau des côtes, *Mercurius solub.;* une cuillerée toutes les 4 ou 6 heures ; enfin, quand il n'y a aucune modification sous l'influence de ces médicaments, on donne *Calcarea*, laquelle convient encore dans le cas

où les besoins d'uriner sont fréquents et l'émission des urines douloureuse. Dans le cas où le malade se plaindrait d'éprouver un froid général, il faudrait lui donner *Carbo vegetab.*, et *Arsenic* lorsqu'une chaleur pénible succède à ce froid. Enfin, quand ce sentiment de chaleur devient tellement insupportable que le malade ne peut plus rester à la chambre, que les urines laissent déposer un sédiment noirâtre et qu'elles se troublent quand on les fait bouillir, ce qui dénote la présence de l'albumine, il faut faire prendre *Apis*, et, selon Wolf, *Lachesis*.

[Le mode d'administration de ces médicaments ne diffère pas de celui des autres fièvres éruptives. La diète doit être sévère; l'usage des tisanes chaudes est indispensable; il faut éviter les refroidissements avec le plus grand soin.]

Scarlatine miliaire. — Elle se compose d'une rougeur presque uniforme de la peau avec production de petites élevures qui rendent celle-ci rude au toucher. La pression du doigt cause une tache blanche qui disparaît bientôt. Tantôt l'éruption miliaire succède à la scarlatine lisse, tantôt toutes deux coexistent dès le début. *Aconit* donné pendant 24 heures, à raison d'une cuillerée toutes les 3 heures, et ensuite *Rhus* administré de la même façon, suffisent d'ordinaire à guérir. Si la gorge s'enflamme, surtout les amygdales, et qu'il survienne des couennes blanches, il faut donner *Sulphur*. (La scarlatine miliaire est la plus redoutable des fièvres éruptives chez les adultes. Il faut toujours, avec elle, craindre de voir arriver le délire, délire ordinairement gai et loquace, mais qui précède souvent la mort de quelques heures seulement. Dans ce cas, l'éruption disparaît tout à coup avec une incroyable rapidité. [Dès que l'on soupçonne une fièvre de cette nature, il faut donc appeler un médecin; en attendant son arrivée, on suivra les indications qui précèdent.]

Miliaire pourprée. — Cette éruption se compose de larges taches rouges qui ne disparaissent pas sous la pres-

sion du doigt et sont couvertes de petites élevures grosses comme des grains de millet. *Aconit* est ici le médicament essentiel ; il faut le répéter toutes les 3 heures; on l'alterne avec *Coffea* quand l'agitation est très-grande. Lorsque l'éruption persiste sans diminuer, on remplace, au bout de 36 heures, ces médicaments par *Sulphur* (qu'il faut continuer pendant 24 heures, à raison d'une cuillerée toutes les 4 heures), puis on revient à l'*Aconit* quand la fièvre ne cède pas. *Calcarea* vient après cette reprise d'Aconit (qu'il ne faut pas continuer alors pendant plus de 24 heures), et *Cuprum* convient dans les cas très-graves. Mais en donnant *Sulphur* à temps, on peut éviter les accidents, même ceux qui seraient dus à ce que le malade aurait pris froid en se découvrant.

[La miliaire pourprée se montre souvent chez les femmes en couches; elle n'est pas alors sans gravité.]

Variole. — La variole et la varioloïde causent souvent beaucoup de souffrances. Il faut, au début, combattre la fièvre avec *Aconit* et avec *Belladona*, quand le mal de tête est très-intense.

La variole paraît sur plusieurs parties à la fois ; il se forme d'abord des taches rouges sur lesquelles naissent les vésicules. Quand celles-ci sont très-nombreuses, il faut donner *Antimon. crud.*, et *Sulphur* lorsque les pustules se dessèchent au milieu de symptômes pénibles.

La variole détermine souvent, avant que l'éruption paraisse, une fièvre violente, accompagnée de convulsions, de secousses dans les membres et de douleurs aiguës. Il faut, à ce moment, prescrire *Ignatia* ou *Stramonium*, si l'on veut effacer ces symptômes nerveux. Lorsque l'éruption paraît, on constate d'abord les taches et les vésicules dont je parlais tout à l'heure ; le visage est souvent envahi le premier, et, de là, les vésicules s'étendent sur toute la surface de la peau. Bientôt le liquide qu'elles renferment se trouble, s'épaissit, devient purulent, puis une

dépression se forme au centre même des boutons ; les pustules sont alors dites *ombiliquées*. Lorsqu'elles sont une fois bien caractérisées, il faut faire prendre le *Variolin*, 3e dilution, une ou deux gouttes pour un verre d'eau, une cuillerée toutes les 6 heures. C'est le meilleur remède. Il faut seulement le continuer pendant une couple de jours.

Quand on n'en a pas sous la main ou quand il échoue, il faut recourir à d'autres substances : à *Belladona* si le visage est très-gonflé ; à *Mercurius* lorsque *Belladona* a échoué, que la salivation ou la diarrhée sont abondantes, et qu'il existe des pustules dans la gorge. Les pustules deviennent-elles noires, il faut donner *Tart. emeticus*, si elles s'affaissent sans se déssécher et former des croûtes, et que le malade éprouve de l'agitation, de l'anxiété, ou bien si le ventre se gonfle, devient très-sensible, et que la diarrhée s'établisse, il faut donner *Arsenic*, 12e, une cuillerée toutes les 2 heures. *Cantharides* convient quand l'émission des urines est douloureuse ; et *Sulphur* si une démangeaison violente succède à la chute des croûtes ; dans le cas où ce médicament ne réussirait pas à les calmer, il faudrait donner *Platina*.

Chez les enfants qui sont en travail de dentition, il faut, en outre des substances qui viennent d'être indiquées, donner tous les 5 jours une dose de *Calcarea*, jusqu'à ce que la dessiccation des pustules soit complète. Bœninghausen a vu aussi], dans une épidémie de rougeole, *Thuja* se montrer curatif dans presque tous les cas.

Il est utile, pendant le cours de la maladie, de tenir le malade dans l'obscurité ; c'est, dit-on, le moyen d'éviter les cicatrices apparentes. Cette précaution peut être prise aussi longtemps que durent les taches sur le visage et les mains.

[La petite vérole est rarement dangereuse chez ceux qui ont été vaccinés ; autrement elle est très-grave. Ce qu'il

faut redouter dans cette maladie, c'est la période de suppuration; il faut craindre aussi les suites des pustules qui se forment sur les yeux ou dans la gorge.

L'intervention du médecin est donc toujours nécessaire; en attendant sa venue, il faut donner *Mercurius* dès que l'éruption est reconnue, 24 heures après *Thuja;* le médecin fera le reste. Diète au début, mode d'administration des médicaments comme pour les autres fièvres éruptives.]

Érésipèle. — [L'érésipèle se compose de taches rouges proéminentes, très-larges. La tendance de cette éruption est d'envahir les parties saines qui l'entourent, et de parcourir ainsi successivement une grande partie de la surface du corps.]

Il y a un ancien précepte qui défend d'appliquer sur un érésipèle des corps gras ou des compresses humides. Le seul pansement qu'on y puisse faire consiste à saupoudrer les parties malades avec de la poudre de riz; c'est le meilleur moyen de calmer les démangeaisons.

Cette éruption est le plus souvent précédée de fièvre, d'agitation et de vomissements, *Aconit* est alors indiqué; il faut le cesser au moment ou l'éruption paraît. Lorsqu'elle se caractérise, on prescrit *Belladona,* surtout si la rougeur s'étend de côtés différents sous la forme de raies. Quand l'érésipèle existe au niveau des articulations, il faut donner d'abord *Bryonia* et, 24 heures après, *Sulphur*. *Lachesis* succède à ces deux médicaments quand ils n'ont pas suffi à la guérison. *Apis* est indiqué par une douleur de brûlure et d'élancements, surtout si la partie malade est tellement sensible que le patient ne puisse souffrir qu'on y touche, pourvu aussi que la chaleur de la chambre lui paraisse insupportable.

Quand il se forme des cloches et des ampoules sur la rougeur même (Érésipèle vésiculeux), *Rhus* est indiqué; *Lachesis* lui sera préféré si le liquide contenu dans les

bulles devient d'un jaune bleuâtre. *Arsenic* est indiqué par les symptômes suivants : langue sèche, soif, grande agitation et anxiété ; *Bryonia* par le délire.

Si l'érésipèle rentre et qu'il survienne des vomissements et des douleurs d'estomac, il faut faire prendre *Ipeca*, tandis qu'avec du mal de tête, des étourdissements et des secousses dans les membres, *Cuprum* sera plus efficace. Ce médicament convient encore quand l'éruption, d'abord très-limitée, s'étend tout à coup. Enfin l'érésipèle de la face et du cuir chevelu cède à *Ferrum*, surtout quand il frappe sur des vieillards. L'érésipèle chronique demande l'intervention du médecin.

[L'érésipèle peut amener des accidents redoutables. Quand il gagne le cuir chevelu, par exemple, il faut craindre pour le cerveau. Il sera donc utile d'appeler le médecin aussi bien pour l'érésipèle aigu que pour l'érésipèle chronique. Les médicaments doivent être administrés comme pour la rougeole. Diète, boissons légèrement acidulées, sirop de cerise par exemple.]

Zona. — [Le zona a été rangé parmi les formes de l'érésipèle. Cette éruption se compose de taches rouges, larges au moins comme une pièce de cinq francs, irrégulières, sur lesquelles naissent des groupes de vésicules transparentes ; celles-ci, en se desséchant, forment des croûtes qui ne sont jamais très-épaisses ni très-adhérentes.

Le zona offre ceci de particulier qu'il n'occupe jamais qu'un côté du corps. S'il paraît, par exemple, sur la poitrine, on trouve une série de plaques juxtaposées partant du sternum, passant sous l'aisselle et s'arrêtant à la colonne vertébrale.

Le second caractère essentiel de cette éruption est la douleur, douleur extrêmement vive, qui précède l'apparition des plaques et persiste longtemps après qu'elles ont disparu.

La fièvre qui accompagne le zona est modérée, parfois nulle.

Il y a ici deux médicaments essentiels : *Rhus* et *Arsenicum.* On débute par le premier, donnant 6 globules de la 12e dilution pour 8 cuillerées d'eau, et faisant prendre 4 cuillerées par jour, pendant 3 à 4 jours ; on donne ensuite *Arsenic*, 18e ou 30e dilution de la même manière. — Le malade peut manger à son appétit; il est inutile qu'il garde la chambre. Quand les deux médicaments indiqués ne suffisent pas, il faut appeler le médecin].

§ 3. — **Fièvre intermittente.**

[Elle se compose d'accès séparés par des intervalles durant lesquels la santé semble complète, et qu'on nomme *intermittences.*

Les *accès* eux-mêmes se composent de trois parties qu'on appelle *stades :* celui de froid, celui de chaleur, celui de sueur. Ils se succèdent dans l'ordre où je viens de les énumérer lorsque la fièvre est franchement intermittente; autrement on les voit se modifier : souvent la chaleur et le froid alternent ou existent simultanément, une de ces sensations étant extérieure et l'autre interne ; la sueur est plus ou moins abondante, tantôt chaude, tantôt froide; le pouls est fréquent pendant l'accès, large ou petit, fort ou faible ; la soif se fait sentir tantôt dans une période, tantôt dans une autre, quelquefois dans toutes. De plus les accès reviennent tantôt tous les jours (*fièvre quotidienne*), tantôt tous les deux jours (*fièvre tierce*), tantôt avec 2 jours d'intermittence) (*fièvre quarte*).

Or, c'est en tenant compte de toutes les variétés que présente le groupement des symptômes qu'on peut arriver à fixer le choix du médicament, et c'est précisément à cause des variations qu'il offre souvent qu'on ne peut, en homœopathie, combattre toutes les fièvres intermittentes

avec un seul médicament, fût-il le sulfate de quinine].

Il y a des pays où elles se montrent chaque année en automne et au printemps à l'état épidémique. Ces pays sont ceux où il y a des marais ou au moins un sol humide. La première chose à faire serait d'enlever le malade à l'influence de ces miasmes, en le faisant changer de contrée ; mais cela est rarement possible. Il est alors au moins indispensable de loger le malade dans une chambre bien sèche, exposée au midi, dont l'air sera renouvelé seulement dans le milieu du jour, mais que l'on tiendra fermée avec soin le matin et le soir.

Pour ceux qui sont obligés d'habiter une chambre humide, on a conseillé de les envelopper autant que possible de tissus de soie dont on fait des rideaux et des couvertures. On a même été plus loin, en recommandant aux malheureux qui n'ont pas de lit et étendent leur paillasse sur le sol, de mettre dessous une couche de charbon de terre concassé.

Aux ouvriers qui travaillent dans des endroits marécageux on a recommandé de porter sur la région de l'estomac, a nu sur la peau, un sachet rempli de poudre de quinquina, et pour ceux qui ont eu des fièvres d'accès, on a conseillé de mettre dans leurs bas du soufre pulvérisé, ce médicament absorbé par la surface de la peau pouvant agir comme préservatif.

Un point essentiel est le régime : il ne faut rien manger qui soit de lourde digestion, éviter les pâtisseries, les aliments préparés à la graisse ou épicés; au contraire, les viandes rôties, le bouillon gras, les légumes frais sont très-favorables, pourvu qu'on n'y ajoute d'autre condiment que le sel. Les aliments gras et les acides sont surtout nuisibles. On doit être d'autant plus sévère pour le régime, que le malade a déjà eu la fièvre et qu'il approche de la saison où elle lui est survenue, surtout quand cette maladie règne dans le pays où il habite ; personne, en effet, n'est

plus apte à la contracter que celui qui en a déjà été atteint une première fois.

Si le temps est froid, il faut se bien couvrir, pas démesurément cependant, surtout on doit faire en sorte que les vêtements soient bien secs. Il n'est pas mal de s'entourer le ventre d'une ceinture de soie, les chaussettes de même tissu sont également favorables, en ce sens, qu'elles conservent la chaleur des extrémités. Il ne faut pas se découvrir s'il fait plus chaud, on peut seulement changer la ceinture de laine pour une de toile. Lorsque la sueur arrive, il ne faut pas trop enlever de couvertures, on ne doit pas non plus accabler le malade sous le poids de ces dernières. La sueur passée, il faut changer le lit et les draps ; ceux-ci doivent être bien séchés et froissés dans les mains jusqu'à ce qu'ils aient perdu l'odeur de lessive; on les bassine ensuite avant de recoucher le patient. Si l'on n'avait pas sous la main le linge nécessaire pour tous les changements du malade, il faudrait mieux l'envelopper dans ses couvertures, ne l'en sortir qu'après la transpiration, et alors lui passer la chemise qu'on lui avait enlevée tout d'abord.

Comme *boissons*, on peut recommander l'eau froide, quand on peut s'en procurer de bonne qualité; l'eau panée, ou l'eau mêlée avec des sirops acidulés, de cerises, par exemple; les eaux ferrugineuses sont toujours nuisibles. Pendant la période de froid, le malade aime à boire chaud, c'est alors que l'eau panée, les décoctions d'orge ou de gruau, les infusions de fleurs de mauve ou de violette peuvent être utiles. Dans le cas où le malade vomirait pendant les frissons, ce qui augmente toujours la sensation de froid, il faudrait lui donner du café noir. Pendant la période de chaleur, on peut laisser boire froid, c'est alors que les sirops sont utiles ainsi que le jus d'orange ajouté à l'eau sucrée ; pendant la sueur, les boissons chaudes deviennent indispensables.

C'est surtout dans les premiers temps de leur durée que

les fièvres intermittentes amènent des symptômes accessoires pénibles; plus tard, ceux-ci s'atténuent, mais la maladie n'en est pas moins grave; elle gagne plus sourdement, et engendre des altérations qui surgissent plus tard. C'est durant la première période que le malade se plaint de gonflement et de dureté dans le ventre et sous les côtes.

Il est toujours nuisible d'essayer de couper la fièvre avec le Quinquina à haute dose, tant qu'il existe, entre les accès, des symptômes importants; il faut alors chercher le médicament qui correspond le mieux à ces derniers, et qui, par cela même, parvient souvent à faire cesser la maladie. Plus tard, lorsque les accès sont plus intenses, mais les intermittences plus franches, on peut en venir au Quinquina, lorsque les autres médicaments ont échoué; mais il faut craindre, pour l'avenir, le développement de maladies secondaires. Enfin, lorsqu'il arrive que le foie et la rate augmentent de volume, l'état devient plus grave encore, et il faut toujours s'enquérir auprès des malades porteurs de ces altérations d'organe, s'ils n'auraient pas fait abus de Quinquina ou de sulfate de Quinine. C'est surtout en présence de ces désorganisations que la maladie devient grave et que l'intervention du médecin est indispensable.

L'homœopathie possède un grand nombre d'agents pour combattre les fièvres d'accès, aussi le choix en est-il souvent difficile pour un médecin, impossible par conséquent pour ceux qui n'ont pas les notions suffisantes. J'indiquerai seulement les principaux.

Lorsque la fièvre intermittente éclate dans un pays marécageux, sur le bord des canaux, dans des pays humides, il faut la combattre avec *China* teinture mère. On en donne 3 à 4 gouttes à la fois, et on répète les doses toutes les 12 heures environ; il faut en même temps régler le régime alimentaire tel que je l'ai indiqué, et faire attention à ce que la chambre du malade soit bien saine. Si le malade

n'est pas sensiblement mieux au bout de 48 heures, on donne *Ipeca*, 9e, 3 gouttes en une seule fois, et 12 heures après on revient à *China*. On peut alterner ainsi ces médicaments pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que l'amélioration soit bien marquée.

Si la fièvre est accompagnée d'un violent afflux de sang au cerveau avec symptômes congestifs et perte de connaissance, *Glonoin* réussit très-souvent, *Aconit* est moins efficace, et *Belladona* moins encore qu'*Aconit*. (Comparer avec les maladies de la tête.) [Ces médicaments peuvent être donnés à la 6e dilution, à la dose de 3 à 4 gouttes pour 8 cuillerées d'eau, et par cuillerées répétées de 4 à 6 fois entre les accès.]

Il faut toujours, dans le traitement des fièvres intermittentes ordinaires, tenir grand compte, pour le choix des médicaments, de la durée de chacun des stades de froid, de chaleur et de sueur, de leur intensité et de leur ordre de succession, celui-ci n'étant pas absolu; savoir ensuite ce qu'est la soif et à quel moment elle vient, puis quels sont les symptômes qui accompagnent les accès, quels sont ceux qui existent dans leur intervalle. C'est en individualisant de cette manière, que l'on parvient à bien reconnaître la substance appropriée.

En suivant cette méthode, on trouvera souvent qu'il faut commencer le traitement par *Ipeca*, 9e dilution, 3 à 4 globules répétés toutes les 4 heures entre les accès, en s'arrêtant environ 6 à 8 heures avant le moment où la fièvre doit commencer. S'il arrive que, sous l'influence de cette médication, celui-ci vienne à manquer, on cesse l'*Ipeca*, et on laisse le malade réagir; s'il revient ensuite, on répète le médicament, en l'arrêtant toujours quelques heures avant le moment où l'accès peut survenir.

La fièvre peut reparaître encore, mais elle est toujours alors modifiée dans ses caractères, et ces changements veulent être constatés avec soin.

Il faut alors, en effet, choisir entre des médicaments assez nombreux, parmi lesquels je citerai : *Ignatia*, *Nux vomica*, *China*, *Arnica*, *Cocculus* ou *Cina, Carbo vegetab.*, *Arsenic*, *Natrum muriaticum.* Quand le choix paraît trop difficile, il faut s'en tenir à *Ipeca*, en attendant le médecin.

Règle générale : *Il faut toujours, lorsqu'on traite une fièvre intermittente, donner le médicament pour la première fois après l'accès, et le répéter* 5 *à* 6 *heures avant le retour de la fièvre.*

Quand il survient des symptômes accidentels, il faut toujours donner la substance qui répond à la cause secondaire qui les a fait naître, après quoi on revient au médicament primitif.

Ainsi, lorsqu'il arrive que la fièvre a été dénaturée par l'emploi du Quinquina, du sulfate de Quinine, de l'Antimoine, de l'Arsenic, pris à haute dose, il faut donner *Pulsatilla* pendant 24 à 36 heures; puis *Lachesis* pendant le même temps; *Belladona* et *Ferrum* doivent alors aussi être pris en considération; *Arnica*, *Arsenic*, *Calcarea*, *Capsicum*, *Carb. vegetab.*, *Cina*, *Ipeca*, *Mercur.*, *Nat. muriat.*, *Sulph.*, *Veratrum*, sont également utiles contre ces fièvres dénaturées dans leurs symptômes.

Lorsque la fièvre ne se modifie pas, ou quand elle récidive à l'époque où elle était venue pour la première fois, *Lachesis*, *Carb. vegetab.* et *Arsenic* sont souvent utiles; on les choisit en tenant compte de *tous les symptômes* présentés par le malade.

Si la fièvre vient chaque jour (elle s'appelle alors *fièvre quotidienne*), il faut, une fois qu'elle a cessé, bien observer le malade au 7ᵉ et au 14ᵉ jour qui suit le dernier accès, parce qu'elle a souvent tendance à reparaître à ces époques, et si on en constate le retour, il faut revenir au médicament qui avait réussi une première fois; quand il s'agit d'une ancienne *fièvre tierce* (l'accès venant tous les deux jours), il faut craindre le 14ᵉ et le 28ᵉ jour après le dernier accès,

et observer le 21 et le 42ᵉ jour quand la fièvre était *quarte*, c'est-à-dire quand elle était deux jours sans revenir. C'est surtout à ces différentes époques qu'il faut être très-sévère pour le régime, et, pour peu que le malade accuse quelque malaise, il ne faut pas hésiter à revenir au médicament qui s'était montré une première fois curatif. Ce précepte trouve sa raison dans ce fait que les fièvres intermittentes peuvent cesser de se manifester par des accès, sans que le trouble dynamique d'où elles dépendent soit complétement effacé, de sorte qu'elles tendent à reparaître sous la moindre influence, je dirai même au plus léger prétexte.

Parmi les médicaments que je viens de passer en revue, *China*, *Ipeca* et *Nux vomica* sont ceux que j'ai employés avec le plus de succès, en Amérique, pendant ces dernières années; après eux, *Arsenic*, *Carbo vegetab.*, *Natrum mur.* et *antimon. crud.*, sont ceux qui m'ont été le plus utiles. Dans les contrées très-chaudes et pendant les grandes chaleurs de l'été, j'ai eu de très-bons résultats avec *Bryonia*, *Carbo vegetab.*, *Arnica* et *Lachesis*. Au printemps, *Lachesis* et *Carbo vegetab.* furent les plus utiles; *Belladona*, *Natrum mur.* et *Veratrum* furent, après eux, les plus importants. On comprendra par cette énumération que le choix du médicament soit toujours difficile dans une pareille maladie et que l'intervention du médecin devienne ainsi nécessaire.

Les fièvres quotidiennes, tierces et quartes cèdent en général à *China*, *Ignatia*, *Nux vomica*, *Pulsatilla*, *Arsenicum* et *Carbo vegetabilis*; les fièvres quotidiennes et tierces à *Belladona*, *Calcarea c.*, *Capsicum*, *Cina*, *Ipeca Sulphur*, et *Veratrum*, surtout quand elles surviennent au printemps ou pendant l'été. Les fièvres tierces réclament encore parfois *Bryonia*, *Antimon. crud.*, *Arnica*, *Staphysagria*. Du reste, dès que le médicament répond bien exactement à l'ensemble des symptômes présentés par le malade,

on peut le donner, quels que soient l'intervalle de l'intermittence et l'époque du retour des accès, il réussira toujours. Voici du reste les signes caractéristiques de chacun d'eux. Je les donne en rangeant les médicaments d'après leur ordre d'importance.

Ipecacuanha. — Beaucoup de froid intérieur au début de l'accès; augmentation du froid quand on reste dans une chambre chaude (comparez avec *Nux vomica*); soif nulle ou peu marquée pendant les frissons, très-forte pendant la chaleur : nausées et vomissements avant (comp. avec *Cina*), pendant ou entre les accès; langue nette ou à peine chargée; oppression avant ou pendant l'accès (comp. avec *Arsenic*).

Arsenicum. — Froid et chaleur existant ensemble (comp. avec *Nux vomica*, *Pulsatilla* et *Aconitum*), ou alternance du froid et de la chaleur (comp. avec *China*, *Veratrum*, *Nux vomica*, *Mercurius* et *Calcarea c.*), ou chaleur extérieure et froid interne (comp. avec *Ignatia*, *Nux vomica*, *Lachesis*), ou encore froid extérieur et sensation de chaleur interne (comp. avec *Veratrum* et *Calcarea*), absence de sueur, ou sueur qui arrive seulement après que la chaleur a cessé depuis quelque temps. L'arsenic est encore indiqué par des symptômes accessoires importants à retenir; une faiblesse extrême (comp. avec *China*), des vertiges, des nausées, de fortes douleurs à l'estomac, le tremblement et une sorte de paralysie des membres, une grande anxiété précordiale, ou des douleurs intolérables dans les extrémités, une grande répugnance pour l'air froid, des accès de chaleur passagère qui surviennent dès qu'on se remue ou que l'on parle, des crampes de poitrine, une grande oppression (comp. avec *Ipeca*), des douleurs dans tout le corps, des vomituritions avec goût amer de la bouche, du mal de tête (comp. avec *Natrum muriat.*); pendant la période de chaleur : de l'agitation, une douleur de pression au front; pendant la sueur des bourdonnements

dans les oreilles; après l'accès, du mal de tête, et une faim canine avant l'accès (comp. avec *China*), pendant l'accès (comp. avec *Cina*), ou après l'accès.

China. — Fièvre précédée de nausées, de soif, d'une faim canine, de mal de tête, d'anxiété, de battements de cœur, de rhume de cerveau; soif lorsque la période de froid cesse et que celle de chaleur commence, ou après la chaleur, ou après la sueur, ou pendant toute la durée de l'accès ou encore dans l'intermittence; alternatives de frissons et de chaleur (comp. avec *Arsenic*), ou froid très-prolongé suivi de chaleur; grand abattement pendant et après l'accès (comp. avec *Arsenic*), sommeil agité, la nuit; teinte jaune du visage (comp. avec *Lachesis*).

Ferrum. — Se rapproche beaucoup des précédents, et se trouve indiqué par les caractères qui suivent: afflux du sang vers la tête, gonflement des veines, bouffissure au-dessous des yeux, pression à l'estomac et dans le ventre, même après avoir très-peu mangé, vomissements des aliments, tension du ventre qui se ballonne au point de gêner la respiration, grande faiblesse allant jusqu'à la paralysie; sensation de dureté et de plénitude dans un des côtés du ventre (comp. avec *Lachesis*), hydropisie commençante, gonflement des pieds.

Arnica. — Le froid vient surtout le matin de bonne heure ou avant midi; soif surtout avant l'arrivée du frisson; tiraillements et douleurs dans tous les os avant l'accès; on se sent mal à l'aise dans toutes les positions, ce qui porte à changer de place à chaque instant; grande indifférence et embarras de la tête; sueur infecte, mauvaise odeur de l'haleine.

Veratrum. — Froid extérieur et sueur froide, urine foncée, ou chaleur intérieure avec froid externe (comp. avec *Calc.*), ou froid seul; soif et nausées pendant le frisson; alternatives de frisson et de chaleur (comp. avec *Arsenic* et *China*), vertiges après l'accès; constipation (comp. avec

Nux vomica, *Staphys.*, *Cocculus*, *Belladona*); vomissements et diarrhée pendant la chaleur, ou même déjà pendant le frisson.

Sambucus. — Sueur qui se prolonge jusqu'au retour de l'accès suivant, les autres symptômes étant ceux de quelqu'un des médicaments qui viennent d'être passés en revue.

Les médicaments qui précèdent sont les plus importants. Ceux qui suivent méritent encore une sérieuse attention.

Antimonium crudum. — Langue très-chargée, goût amer ou fétide de la bouche, hauts-le-cœur, renvois, nausées, vomissements, soif peu marquée ou même nulle (comp. avec *Pulsatilla*); constipation ou diarrhée.

Bryonia. — Mêmes symptômes que pour *Antimonium*, avec ces différences que la soif est vive (comp. avec *Chamom.*), que la chaleur précède le froid, et que les joues sont rouges pendant le frisson; bâillements, élancements dans les côtés pendant la chaleur; période de froid et de frisson plus marquée que celle de chaleur; constipation ou diarrhée.

Nux moschata. — Langue chargée d'un enduit blanc, peu de soif, même pendant la chaleur, somnolence pendant le froid; la chaleur extérieure est agréable, mais l'impression du froid est pénible; sensibilité des parties sur lesquelles le corps repose, lesquelles deviennent promptement douloureuses. *Nux moschata* convient surtout quand la rate a augmenté de volume et est devenue plus dure qu'à l'état normal.

Cina. — Vomissements précédés d'une faim canine, pendant ou après l'accès (comp. avec *Arsenic.*), soif seulement durant un des stades, donc seulement pendant le froid ou seulement pendant la chaleur; pâleur du visage pendant la période de froid se continuant tant que dure ensuite la chaleur; beaucoup de démangeaisons au nez.

Ignatia. —Soif seulement pendant le frisson, jamais en

même temps que la chaleur (comp. avec *Carbo vegetab.*); froid que la chaleur du foyer ou l'application de linges chauds diminue (l'opposé a lieu pour *Ipeca* et *Nux vom.*); chaleur partielle, tantôt seulement extérieure, tantôt occupant des régions circonscrites, tandis que les autres sont froides ou, au moins, fraîches, par exemple, les pieds étant froids tandis que le reste du corps est chaud; ou encore coliques avec frissonnement, puis chaleur avec faiblesse et somnolence.

Rhus toxicodendron. — Froid sur quelques parties et chaleur sur d'autres (comp. avec *Ignatia*), ou chaleur avant et après le frisson; fièvre quotidienne dans laquelle les accès se correspondent de deux en deux jours, venant d'ordinaire le soir et la nuit, avec sueur après minuit ou vers le matin, éruption miliaire, coliques et diarrhée, pression à la région précordiale, battements de cœur avec anxiété.

Nux vomica. — Perte complète des forces et état paralytique au moment où la fièvre commence (comp. avec *China* et *Arsen.*), ensuite froid mêlé de chaleur, ou chaleur précédant le froid, ou chaleur extérieure et froid interne, ou réciproquement; ce n'est pas seulement pendant le froid, mais encore pendant la chaleur et la sueur qu'on éprouve le besoin d'être couvert, autrement on souffre du froid. La chaleur d'un poêle et la chaleur extérieure ne soulagent pas; élancement dans le côté et dans les membres pendant le froid (comp. avec *Bryonia*), vertiges et anxiété (comp. avec *Arsenic*).

Chamomilla. — Langue chargée d'un enduit jaune ou blanc, nausées, vomissements habituellement amers, pression au cœur, douleur dans le côté droit, impatience extrême; beaucoup plus de chaleur et de sueur que de froid; ordinairement diarrhée ou, au moins, selles molles.

Pulsatilla. — Douleurs à l'estomac (comp. avec *Ant. crud.*, *Bryonia*). Amertume de la bouche, vomissements de

glaires, de bile, surtout de matières acides; soif nulle ou soif seulement pendant la chaleur, ou pendant toute la durée de la maladie; accès composés de frissons et de chaleur avec soif; aggravation l'après-midi et le soir, diarrhée ensuite ; grande disposition à se réfroidir pendant l'intermittence. La pulsatille convient surtout lorsque le malade, après avoir été mieux, est retombé par suite du mauvais état de son estomac; on doit songer aussi, après, à *Lachesïs*.

Capsicum. — Frissons accompagnés de soif (comp. avec *Ignatia*, *Carbo veget.*), et après lequel la chaleur ne se développe pas, ou bien soif pendant toute la durée de l'accès. Froid intense et prolongé, puis chaleur pendant laquelle le malade accuse une forte sensation de brûlure interne ou externe, beaucoup de malaise avec sécrétion glaireuse de la bouche, de la gorge ou de l'estomac, diarrhée muqueuse et brûlante; grande répugnance pour toute espèce d'odeur.

Coffea. — Grande impressionnabilité , excitabilité extrême avec un mouvement fébrile léger; ou fièvre composée seulement de chaleur avec soif, rougeur du visage, vivacité de la pensée, puis sueur générale pendant laquelle la soif continue; selles molles ou diarrhée.

Cocculus. — Grande excitabilité, spasmes de différente nature, surtout crampes d'estomac entre les accès et constipation opiniâtre.

Staphisagria. — Constipation avec perte de l'appétit, goût putride de la bouche et saignement des gencives qui sont gonflées.

Les médicaments qui suivent, moins importants encore que les précédents, méritent cependant d'être consultés lorsque ceux-ci ne paraîtront pas répondre d'une manière exacte à l'ensemble des symptômes présentés par le malade.

Natrum muriaticum. — Mal de tête intense pen-

dant la période de froid et plus encore pendant la chaleur; le froid se prolongeant longtemps. Pendant la chaleur, le malade paraît être sans connaissance, ses yeux sont ternes et abattus, sa vue n'est pas nette, ce qui existe aussi pendant l'intermittence ; au bout de quelques accès, il survient une éruption autour des lèvres, sans que la fièvre cesse tout à fait. (Dans ce cas *Ignatia* et *Arsenicum* sont également à consulter.)

Lachesis. — Le froid commence souvent aussitôt après qu'on a mangé ou après-midi; il y a des douleurs dans les membres et les reins, douleurs telles que le malade peut à peine rester couché et qu'il se remue sans cesse; ou bien il se plaint d'oppression, accompagnée parfois de tremblements; pendant la chaleur, mal de tête intense avec grand besoin de parler et rougeur du visage; ou bien chaleur extérieure avec froid interne; couleur grise ou jaune du visage, caractère qui persiste entre les accès; les acides : vinaigre, jus de citrons, etc., amènent des rechutes. Le *Lachesis* convient souvent aux fièvres intermittentes qui surviennent au printemps ou au commencement de l'été, à celles qui ont été d'abord coupées par le Quinquina, mais qui sont ensuite revenues; dans ce cas *Pulsatilla* pourra très-utilement succéder au *Lachesis*.

Belladona. — Convient quand la période de froid a peu d'importance, tandis que la chaleur est beaucoup plus marquée, ou réciproquement; lorsque la chaleur succède au frisson et qu'il y a plusieurs accès par jour : lorsque la soif est nulle ou très-forte, le malade étant très-excitable et très-porté aux pleurs; s'il y a constipation ou selles rares et peu abondantes, et aussi quand il existe de fortes douleurs de tête avec chaleur et étourdissement.

Hyoscyamus. — Mêmes symptômes que la Belladone, surtout s'il existe une toux sèche venant la nuit et troublant le sommeil.

Hepar sulfuris. — Fièvre intermittente avec rhume de cerveau, toux, douleurs dans la poitrine (convient alors avant ou après *Bellad.*), ou accès précédés d'amertume dans la bouche, après lesquels survient du froid avec soif et ensuite de la chaleur avec envie de dormir.

Mercurius solubilis. — Froid mêlé de chaleur; grande anxiété et soif pendant cette dernière ; sueur acide, de mauvaise odeur, avec palpitations.

Sulphur. — Frissons tous les soirs, chaleur la nuit et sueur le matin; fièvre avec battements de cœur; fièvre succédant à la disparition de la gale.

Calcarea carbonica. — Convient souvent après *Sulphur* et répond aux symptômes suivants : Froid alternant avec la chaleur, au froid extérieur et sensation de chaleur interne (comp. avec *Veratrum*), visage brûlant et mains froides, ou d'abord chaleur au visage, puis froid; pendant l'accès, vertiges, pesanteur de la tête et des membres, tiraillement dans les extrémités, douleurs déchirantes, douleurs de reins, agitation.

Carbo vegetabilis. — Avant la fièvre ou immédiatement après l'accès, tiraillement dans les dents et les membres; soif seulement pendant le froid, jamais pendant la chaleur (comp. avec *Ignatia* et *Capsicum*); pendant la chaleur, vertiges, nausées et rougeur du visage.

Aconitum. — Froid précédant la chaleur, tous deux très-violents; chaleur surtout au visage et à la tête avec anxiété; ou froid et chaleur simultanés, le froid se faisant sentir dans tout le corps, la chaleur se faisant sentir au visage et dans les organes internes; élancements dans les côtés pendant la chaleur (comp. avec *Bryonia*). [N'est pas utile dans la fièvre intermittente franche].

Opium. — Envie de dormir pendant la chaleur (comp. avec *Nat. muriat.* et *Ignatia*), ou même déjà pendant le frisson; ràclement dans la gorge, la bouche étant ouverte, secousses dans les membres; la sensation de chaleur brû-

lante persiste pendant la sueur. Ce médicament convient aux vieillards, souvent aussi aux enfants.

Glonoin. — Convient aux fièvres congestives, lorsque le sang se porte vers les parties supérieures, qu'un flux de sang chaud semble partir du cœur pour arriver à la tête, où le malade éprouve des battements et une sensation de distension comme si le crâne allait éclater, sueur froide au visage, et chaude sur tout le reste du corps.

[Une des grandes difficultés dans le traitement des fièvres intermittentes, c'est le mode d'administration du médicament. Il ne faut jamais le donner au début de l'accès, pendant le frisson; non plus pendant la chaleur. C'est surtout dans l'intermittence qu'il convient d'en faire usage. Le mieux est de donner 3 ou 6 globules à la fois, en les répétant toutes les 4 heures dans l'intervalle des accès, et en s'arrêtant au moins 2 ou 3 heures avant le moment où celui-ci doit éclater : le malade peut manger à son appétit, même sortir pendant les intermittences.]

Fièvre intermittente pernicieuse. — [Elle se compose d'accès pendant lesquels se manifestent des symptômes graves vers le cerveau ou vers la poitrine. Lorsqu'un malade présente ainsi des symptômes insolites, ou un mal de tête violent ou de l'abattement, des signes d'apoplexie ou des syncopes prolongées ou un étouffement menaçant de suffocation, il faut craindre que l'accès soit pernicieux. La mort arrive pendant l'accès même, rarement au premier, souvent au second, toujours au troisième, quand celui-ci n'est pas évité.

Dès que l'on craint le développement du caractère pernicieux, il faut appeler le médecin, mais cependant ne pas perdre de temps. On donne alors le sulfate de quinine à la première trituration, au dixième (1 gramme de sulfate pour 9 grammes de sucre de lait, le tout trituré pendant une heure). La dose doit être de 0gr,50 chaque fois, et on la répète toutes les 2 heures.

Avec ce médicament, si le second accès n'est pas évité, il est toujours modifié; dès qu'il est passé, on recommence l'administration du médicament.]

Fièvres éphémères. — Il y a des fièvres passagères, on leur donne le titre d'éphémères, qui naissent sous l'influence d'un refroidissement. Quand il s'agit de l'action d'un froid sec, il faut donner *Aconit;* si le froid était humide, la fièvre se trouvant accompagnée de rhume de cerveau avec plénitude de la tête, *Dulcamara* et *Pulsatilla* réussiront mieux; mais quand le froid humide a causé de vives douleurs avec tremblement général, *Nux Moschata* sera indiquée. La fièvre qui succède à une grande frayeur cède à l'*Aconit* ou à l'*Ignatia*, celle qui est l'effet d'une simple peur réclame *Opium* ou *Veratrum;* la fièvre due à une frayeur avec anxiété cède à *Arsenicum*, celle qui vient après une colère, à *Chamomilla* ou à *Nux Vomica;* celle qui succède à une insomnie prolongée, à *Cocculus;* si elle survient après une grande fatigue des articulations, *Rhus* sera très-utile, et *Ferrum* quand elle est l'effet d'une marche forcée. [Tous ces médicaments doivent être donnés comme il a été dit pour les maladies aiguës; chacun doit être continué pendant 24 à 36 heures, même un peu plus longtemps lorsque l'amélioration se produit. On cesse dès qu'il n'y a plus d'accélération du pouls et que la peau revient à sa température normale.]

[**Fièvre inflammatoire.** — Elle débute tout à coup, au milieu de la santé la plus florissante, par un frisson, bientôt suivi d'une forte chaleur : le visage est rouge, gonflé, les yeux brillants; la langue est couverte d'un enduit blanchâtre, humide, avec rougeur de ses bords, soif, mal à la tête, sommeil non réparateur; le pouls est plein, large, dur; la sueur vient au moment où la maladie décroît. *Aconit* est ici le médicament par excellence; on donne une goutte de la 12e dilution pour 8 cuillerées

d'eau, une cuillerée de 3 en 3 heures; boisson chaude, diète.

Cette fièvre peut cesser en 24 heures. Quand elle persiste, la maladie se localise et l'on a affaire à une angine, à une pneumonie, etc., et le traitement varie en raison de ces localisations et des variétés de symptômes qui les indiquent; il en sera donc parlé plus loin. Il en sera de même de la fièvre de rhume et de la fièvre de lait (v. *Maladies des femmes*. L. S. F.]

§ 4. — **Fièvre typhoïde.**

[La fièvre typhoïde est due à l'infection de l'organisme par un miasme spécial. La fatigue et la mauvaise nourriture y prédisposent, l'encombrement la produit par ce fait qu'il amène le développement de sa cause. Il est rare qu'elle débute brusquement : quelques jours avant son apparition, le sujet est triste, courbaturé, abattu, son appétit se perd, et il éprouve par moments, la nuit surtout, des frissons suivis de chaleur; les saignements du nez sont fréquents.

La fièvre devient ensuite continue, mais avec des exacerbations qui ont lieu une ou deux fois dans les 24 heures; le malade a du mal de tête, des vertiges, une sorte d'hébétude et de stupeur; ses idées sont confuses et il chancelle quand il essaye de se tenir debout.

En même temps, la langue devient rouge sur ses bords et se couvre d'un enduit jaunâtre, la peau est chaude, sèche, le pouls fréquent; il y a de la constipation ou une diarrhée légère, les urines sont d'un rouge acajou.

C'est surtout dans cet état que l'on peut intervenir en attendant le médecin, et le premier médicament qu'il faille donner est *Bryonia*, 12°, 5 globules pour 8 cuillerées d'eau, une cuillerée de 3 en 3 heures.

Il faut en même temps tenir le malade au lit, lui im-

poser la diète et lui faire boire une tisane légèrement acidulée, du sirop de cerises étendu d'eau par exemple.

On continue *Bryonia* pendant 24 heures et même pendant 48 heures, quand les symptômes s'amendent, surtout si la fièvre diminue.

Lorsqu'elle reste la même ou quand elle augmente, le pouls s'élevant à 120, 130 pulsations, les nuits étant très-agitées, les saignements du nez abondants, *Rhus* doit remplacer *Bryonia ;* on le donne de la même manière.

L'agitation devenant plus forte, le malade voulant sortir de son lit, ayant une soif ardente, la langue rouge, *Belladona* est indiquée (même mode d'administration); tandis que si le malade tombe dans l'apathie et la faiblesse, il faut lui donner *Acidum phosph.* suivi de *Lycopodium.*

Arsenic est indiqué par une soif extrême, la peau étant chaude et sèche, couverte de petites élevures transparentes, qu'on appelle des *sudamina* , le ventre étant gonflé, sensible, surtout du côté droit, et très-sonore quand on le percute, la diarrhée assez fréquente.

Lorsque la langue devient brune et sèche le ventre étant toujours tendu, le sommeil incomplet, mais presque continuel, les selles diarrhéiques souvent fréquentes, ou bien le malade souffrant de constipation, il faut songer à *Nux Vomica* qu'on donne avant ou après *Arsenic.*

Bien d'autres médicaments peuvent être encore consultés : *Hyoscyamus* et *Stramonium*, *Opium*, *Moschus* si le typhus est cérébral; *China*, *Phosphorus*, *Mercurius solub.*, *Veratrum* s'il est abdominal ; *Phosphorus* quand les poumonssont intéressés.

Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que la fièvre typhoïde est une maladie grave, insidieuse, pour laquelle l'intervention du médecin est indispensable ; on pourra toujours parer aux premiers accidents avec les substances que je viens d'indiquer.]

Fièvre bilieuse. —[Elle est de nature typhoïde, et se

présente parfois comme la première période de la fièvre typhoïde elle-même. Cependant le pouls est moins fréquent et la peau moins brûlante que dans cette dernière; la bouche est amère, il y a des envies de vomir et même des vomissements de bile verte, la langue est sale, couverte d'un enduit jaune-verdâtre, l'estomac est sensible à la pression, et le malade prétend y éprouver de la plénitude.

Pulsatilla, *Nux vomica*, *Mercurius solubilis* suffisent ici le plus souvent. On les donne dans l'ordre où je les indique, à la 12e ou à la 18e dilution, à la dose de 6 globules dissous dans 8 cuillerées d'eau, dont le malade prend une cuillerée toutes les 4 heures. — Diète et boissons acidulées comme pour la fièvre typhoïde. L. S. F.]

[**Fièvre muqueuse,** bien plus dangereuse que la précédente : fièvre, courbature, extrême dégoût de tous les aliments, vomissements fréquents composés de glaires et de bile, constipation ou diarrhée modérée.

Pulsatilla, surtout *Cocculus*, sont ici très-utiles. On les donne comme il a été dit pour les formes précédentes. *Ipeca*, *Mercurius solubilis*, *Sulfur* sont également efficaces, mais seulement après les deux substances précédentes.]

§ 5. — Choléra.

Lorsqu'une épidémie apparaît, les médecins ne manquent pas de dire qu'il ne faut pas s'effrayer, la crainte de la maladie étant très-capable d'y prédisposer. Mais cela ne suffit pas. Il vaudrait mieux pouvoir dire comment on se garantira du fléau, comment on parviendra à s'en guérir si l'on est atteint.

Le moyen préventif que je considère comme le plus efficace est le soufre. Je conseille de prendre du soufre finement pulvérisé, d'en saupoudrer ses bas en mettant la valeur d'une cuillerée à thé de cette poudre dans

chacun d'eux. Avec cette précaution on peut aller sans crainte à ses affaires.

Il est important aussi de ne pas sortir à jeun, de manger au moins un peu de pain sec le matin, mais d'éviter les acides. Ceux auxquels j'avais conseillé de prendre cette précaution et qui l'ont fait, n'ont point été atteints ; c'étaient cependant des ouvriers qui allaient à l'air humide et qui ne se faisaient pas faute de boire leur eau-de-vie.

Lorsque la maladie arrive, il faut, dès le début, alors qu'on a seulement quelques selles diarrhéiques, prendre, *Sulfur*, on en fait dissoudre 5 à 6 globules de la 12e dilution dans 8 cuillerées d'eau, et on prend une cuillerée de cette solution, après chaque garde-robe.

Si l'on est réveillé tout à coup, après minuit, par le besoin d'aller à la selle, que la diarrhée soit intense et accompagnée de vomissements, de crampes, d'un froid général avec teinte bleue du visage, même de toute la surface de la peau, il faut encore prendre *Sulfur*, une cuillerée toutes les demi-heures, et se tenir couché tranquillement. Le mieux se fait rapidement sentir ; seulement il faut le lendemain et quelquefois le surlendemain, ne manger qu'un peu de panade légère. En 1849, ce traitement m'a réussi chez plus de 500 malades, et c'est seulement pour ceux qui ont fait infraction aux règles précédentes que j'ai dû recourir à d'autres moyens. En tout cas, aucun n'a succombé. Lorsque le soufre développait quelque symptôme accessoire, j'arrêtais ces aggravations en faisant respirer la teinture de camphre.

Dans le cas où le choléra éclate tout à coup et s'aggrave rapidement, le *Camphre*, en teinture, est le premier médicament qu'il faille employer. [On donne 2 ou 3 gouttes sur un petit morceau de sucre que le malade laisse fondre dans sa bouche, et on répète cette dose tous les quarts d'heures.] Si le malade est glacé, bleu, abattu, se plaignant de crampes violentes, on peut rapprocher la

dose et la répéter même de 5 en 5 minutes. On arrête le camphre dès que la sueur s'établit.

Ce médicament recommandé pour la première fois par Hahnemann, a été si souvent employé qu'il est devenu populaire. Je conseillerai cependant de ne pas en abuser, surtout de ne pas en faire prendre pour une diarrhée légère, parce qu'il pourrait développer des symptômes accessoires ressemblant beaucoup à ceux du choléra. Du reste, on pourra toujours effacer ces effets exubérants du camphre en faisant boire du café noir.

Ipeca suffit souvent dans la cholérine. Si elle est intense, il faut le répéter d'heure en heure ; mais du moment où le froid arrive, où les vomissements et la diarrhée augmentent, seulement dès que les crampes se font sentir soit aux jambes, soit sur quelque autre partie, *Veratrum* devient indispensable; il faut le répéter à chaque crise de crampes. Lorsque celles-ci existent dans les jambes seules [surtout si les vomissements dominent], il faut prescrire *Cuprum* à doses rapprochées, le répéter même toutes les 5 ou 10 minutes dans les cas graves. Enfin, *Arsenicum* est indiqué par une grande anxiété précordiale avec une agitation telle que le malade ne peut rester un moment à la même place et qu'il remue sans cesse, surtout par une soif inextinguible. Lorsque le malade ne se trouve pas mieux à la suite de ces médicaments, la langue étant très-visqueuse, *Acidum phosphoricum*, 6, une goutte pour 8 cuillerées d'eau, une cuillerée tous les quarts d'heure, est indiqué. *Carbo vegetabilis* convient à son tour quand l'haleine est froide. *Hyoscyamus* se trouve indiqué du moment où le froid et les vomissements diminuent, et que, malgré cela, le malade se trouve plus souffrant, complétement abattu, ou quand il a des accès de fureur pendant lesquels le visage devient rouge et brûlant; il faut répéter ce médicament toutes les demi-heures. Lorsque l'amélioration n'est pas complète au bout de deux heures,

pourvu que le malade dorme toujours, il faut prescrire *Opium*, et *Lachesis* dès qu'*Opium* se montre insuffisant. Ces médicaments doivent être répétés d'autant plus souvent que le cas est plus grave. Lorsque le malade va mieux, si son appétit ne se rétablit pas, il faut se borner à lui donner des potages très-clairs et peu abondants. On augmente ensuite l'alimentation à mesure que l'appétit se fait sentir.

[Le choléra étant une affection de nature typhoïde devait trouver place ici. Il faut toujours, dans la pratique, distinguer entre la cholérine et le choléra. La première est souvent le prélude du second, mais elle peut exister seule, le grand point est même de l'empêcher de franchir cette limite.

Ce qu'il faut bien retenir, c'est qu'il est excessivement rare que le choléra débute brusquement, sans avoir été précédé de diarrhée, celle-ci ayant duré plusieurs jours, en étant négligée. Il est donc important, quand le choléra règne à l'état épidémique, de combattre le moindre dérangement intestinal par des médicaments et par un régime convenables.

Il faudra, dans cette hypothèse, choisir son médicament en tenant compte des indications qui seront données plus loin (v. *Diarrhée*).

Cholérine. — Elle est caractérisée par des selles abondantes, généralement peu douloureuses, vertes ou noires d'abord, mais devenant bientôt aqueuses et presque sans couleur; il y a, en même temps, des nausées, même des vomissements composés de mucosités ou de bile, plus tard de matières presque blanches.

En même temps, la langue est pâle, parfois chargée d'un enduit muqueux, le malade a froid, soif, il est faible. Le pouls s'accélère, mais devient faible, le visage s'altère.

Ipeca, *Acidum phosphoricum*, *Veratrum*, *Arsenicum*, sont

les médicaments qui se sont montrés les plus efficaces dans les épidémies que nous avons traversées.

Ipeca. — Au début, le malade se plaignant de frissonnement, de faiblesse à l'estomac, nausées, vomissements composés de matières muqueuses ou bilieuses, vomissements qui dominent la diarrhée; langue jaune, souvent nette, pas de soif, quelques coliques et crampes légères dans les mollets.

On donne 2 gouttes de la 6e dilution dans 8 cuillerées d'eau, une cuillerée de 2 en 2 heures, en éloignant à mesure que les accidents diminuent. Diète, boissons froides.

Acidum phosphoricum doit être préféré à *Ipeca* quand les selles dominent les vomissements, surtout quand ceux-ci sont nuls : les évacuations étant jaunes ou vertes, les coliques parfois assez vives, surtout la faiblesse extrême, disproportionnée même avec la quantité des évacuations.

Veratrum. On y arrive après les médicaments qui précèdent, lorsque les accidents n'ont pas été entravés. Alors les vomissements et les selles sont nombreux et blancs, le malade a froid et la surface de son corps est froide au toucher; le pouls est faible et fréquent, la faiblesse très-grande; il y a de l'anxiété, de l'agitation, des accès de défaillance, une soif assez vive, une voix faible. Il faut employer la 6e dilution; 3 gouttes pour 6 cuillerées d'eau, une cuillerée d'heure en heure, et faire tous ses efforts pour ramener la chaleur en couvrant le malade et en l'entourant de briques chaudes. La diète est de rigueur, au début surtout.

Arsenicum. J'indiquerai encore Arsenic qui sera convenable dans les cas où la soif serait très-vive et où les évacuations arriveraient aussitôt après que le malade aurait bu.

— Quand le choléra arrive, le malade est glacé, sa

peau se couvre d'une sueur froide et visqueuse, prend une teinte bleuâtre, marquée surtout au visage. Celui-ci se décompose, les yeux s'enfoncent et le nez se pince.

La diarrhée et les vomissements sont fréquents, complétement blancs, semblables à de l'eau de riz, la langue est pâle, froide, la soif vive. Les urines se suppriment entièrement.

Il y a des crampes d'abord dans les mollets, mais qui peuvent se faire sentir dans tous les muscles du corps.

Camphora. La première indication est de réchauffer le malade, on y parvient avec *Camphora*, quand on est appelé au début. On donne 3 ou 4 gouttes de teinture-mère sur un petit morceau de sucre, que le malade laisse fondre dans sa bouche. En même temps, on entoure le patient de briques chaudes, on le tient bien couvert, on frictionne les parties sur lesquelles les crampes arrivent. Les boissons doivent être très-chaudes ou glacées. L'infusion de thé noir bue très-chaude est souvent utile; mais si les vomissements sont très-intenses, on se trouve bien de faire sucer des petits morceaux de glace. Jamais de rhum et de toutes ces liqueurs avec lesquelles on a voulu provoquer la réaction.

Cuprum. — Dès que le malade se réchauffe, le camphre cesse d'être utile. Il faut alors administrer *Cuprum*, si les crampes et les vomissements sont prédominants. On prend la 6e dilution, une goutte pour 8 cuillerées d'eau, une cuillerée toutes les heures, puis toutes les 2 heures.

Veratrum convient, au contraire, lorsque, les autres symptômes restant les mêmes, la diarrhée égale ou dépasse en importance les vomissements. (Même mode d'administration que pour *Cuprum.*) On se trouvera souvent très-bien de faire prendre les trois médicaments qui précèdent, et dans l'ordre suivant : 1° *Camphora ;* 2° *Veratrum ;* 3° *Cuprum ; Camph.* étant continué pendant 3 à 6 heures, et chacun des deux autres pendant 12 heures au moins.

On aura le temps alors de réclamer un médecin, autrement, on se laissera guider par les indications posées par le docteur Héring lui-même.

Il faut être prudent pour l'alimentation pendant la convalescence : le bouillon doit être donné tout d'abord, et c'est seulement lorsque le malade ressent la faim, et qu'il est resté au moins 48 heures sans vomir, qu'on peut songer à des aliments plus substantiels.

Traitement préservatif. — Il consiste à prendre 4 globules de *Veratrum*, 12e, et deux jours après 4 globules de *Cuprum*, 18e ; on continue ainsi en alternant ces deux substances à 48 heures d'intervalle.

Ce traitement, indiqué par Hahnemann dès l'épidémie de 1832, s'est montré efficace dans toutes celles que nous avons subies depuis. Pour chacune d'elles aussi le *Cuprum* a été reconnu très-utile. On voit donc que l'emploi du cuivre comme moyen préservatif et curatif du choléra remonte bien au delà de ceux qui l'ont si bruyamment préconisé depuis 1849. S'il fallait en faire remonter l'honneur à sa source, il faudrait le renvoyer au fondateur de l'homœopathie, dont la doctrine seule nous rend compte de l'efficacité de cette substance.]

§ 6. — **Rhumatisme, goutte.**

Goutte. — C'est une maladie difficile à guérir, mais dont l'homœopathie peut calmer les douleurs et éloigner les accès bien plus facilement qu'on ne le fait en allopathie avec l'opium, les mercuriaux, la digitale, le colchique, etc.

En général, les accès de goutte sont rapidement calmés à leur début chez ceux qui font habituellement abus de vins et de liqueurs, par *Nux vomica* [6 globules dissous dans 6 cuillerées d'eau, une cuillerée toutes les 6 heures pendant 36 à 48 heures] ; c'est seulement lorsque la fièvre

est intense qu'il faut commencer par *Aconit* [une cuillerée de 3 en 3 heures]; ce dernier médicament peut être employé aussi après d'autres substances, surtout après *Sulphur*. *Arnica* convient quand la douleur est telle que l'articulation semble se déchirer, la peau étant rouge, la moindre secousse étant redoutée en raison des douleurs qu'elle amène, une agitation intérieure tourmentant le malade auquel il semble que le membre malade repose sur des coussins trop durs. On réservera *Belladona* pour le cas où la rougeur serait vive et s'étendrait rapidement, tandis que du moment où la douleur saute d'une articulation à une autre, diminuant lorsque la partie malade est découverte, il faut prescrire *Pulsatilla*. On corrige les effets de *Pulsatilla* avec *Coffea*, pour revenir à *Pulsatilla*, du moment où la douleur paraît augmenter sous l'influence du café pris en boisson. *Arsenicum* est indiqué quand le malade est abattu et que ses douleurs sont soulagées par la chaleur ; mais si le visage est pâle et tiré, les douleurs lancinantes et déchirantes, plus fortes la nuit, le malade éprouvant alors un besoin continuel de changer de place, il faut donner *Ferrum*, et souvent *Rhus*, tandis que *Bryonia* convient quand le mouvement les exaspère, et *China* lorsqu'elles sont aggravées par le toucher. *Antimonium crud.* est indiqué par les nausées et l'enduit épais qui recouvre la langue. Lorsque les accès reviennent au moindre changement de temps, si la maladie prend une marche chronique, il faut toujours donner *Sulphur*, que l'on fait suivre d'*Aconit* quand il y a eu aggravation sous l'influence du soufre.

La raideur des membres consécutive aux accès est diminuée par *Colocynthis* et par *Causticum* quand il existe des nodosités goutteuses. On commence par donner une dose de ces médicaments le matin et une le soir ; au bout de 4 à 6 jours, on laisse reposer le malade pendant une semaine et on donne ensuite 4 globules tous les jours. Quant aux autres substances qui ont été nommées, *Sul-*

phur, *Calcarea*, *Colocynthis*, elles sont prescrites seulement à raison d'une cuillerée matin et soir ; les autres sont données comme dans les maladies aiguës.

Douleurs articulaires. — Quand elles sont accompagnées de rougeur, de gonflement et de fièvre, elles réclament d'abord *Aconit* [une cuillerée toutes les 3 heures pendant 24 heures] ; puis *Arnica* [4 à 6 cuillerées en 24 heures]; et encore *Bryonia* ou *Pulsatilla*, suivant les caractères de la douleur et les autres symptômes. Très-souvent, lorsque la maladie est très-aiguë, *Hepar* [4 cuillerées en 24 heures] doit être donné, et *Lachesis* lui succède quand il n'a pas amélioré au bout d'un jour et d'une nuit. Enfin, *Mercurius* rend de grands services quand la douleur est déchirante ; après lui convient *Belladona*, surtout si le malade transpire facilement. Si, au contraire, la sueur est peu abondante, mais qu'il y ait du mal de gorge, des douleurs abdominales avec besoin d'aller à la selle, on préfère *Dulcamara*. Quand le malade a été largement saigné, comme on le fait si souvent en allopathie, sans autre résultat que de faire passer la maladie à l'état chronique, il faut débuter par *China*, 4 cuillerées par jour, et en venir ensuite aux médicaments qui ont été indiqués plus haut.

Rhumatisme. — Il dépend souvent d'un refroidissement. Quand il siége sur les articulations, il faut lui opposer *Chamomilla* si les douleurs sont plus vives la nuit que le jour, et soulagées au contraire quand on reste debout et qu'on remue ; ce médicament est indiqué aussi quand les membres sont engourdis, comme paralysés, et que la douleur se fait sentir en même temps à la tête, dans les oreilles et aux dents. En pareille circonstance, le malade est paresseux, veux toujours rester couché, se sent frileux, et cependant dort mal la nuit, et se sent courbaturé et de mauvaise humeur lorsqu'il se réveille. Lorsque ces symptômes existent, et que, de plus, les douleurs augmentent dans l'après-midi et le soir, il faut prescrire *Pul-*

satilla (voir ce qui a été dit de ce médicament à propos de la goutte) ; mais si le rhumatisme existe à la poitrine, entre les épaules, au dos, aux reins ou sur l'épaule même, *Nux vomica* est indiquée.

Mercurius répond aux douleurs tiraillantes, déchirantes, lancinantes et brûlantes, augmentant après minuit ou vers le matin, par l'influence de l'air humide, et aussi par la chaleur du lit, les parties malades étant gonflées ; aussi, lorsque la douleur existe surtout dans l'articulation, ou quand elle paraît avoir son siége principal dans les os, d'où elle s'étendrait aux parties molles. Si le malade a déjà usé du mercure, il faut, en présence des symptômes précités, lui donner *Lachesis;* mais si la douleur augmente par le mouvement, se fait plus sentir dans les chairs que dans les os, dans la continuité du membre plutôt que dans l'articulation, la partie malade paraissant froide, il faut donner *Bryonia.* Enfin , Goullon recommande *Cocculus* quand la douleur fixée sur l'épaule ou sur la hanche empêche les mouvements du bras ou de la cuisse. Il faut en donner une cuillerée toutes les 3 heures, et remplacer ce médicament par *Phosphorus*, lorsqu'au bout de 3 jours de l'administration de *Cocculus*, la guérison n'est pas complète. Enfin, quand il existe des nodosités et des gonflements permanents dans les parties malades, *Calcarea* est indiquée. [*Phosph.* et *Calc.* ne doivent être donnés que 2 fois par jour, 3 au plus ; on peut les continuer pendant 4 à 6 jours, et laisser ensuite reposer le malade pendant le même temps.]

Rhumatisme chronique. — Son traitement est difficile et réclame l'intervention du médecin. Je signalerai seulement ici deux médicaments : *Sulphur et Causticum*, tous deux à la 30e dilution. On doit commencer par *Sulph.* et en donner 3 globules tous les 3 jours, en continuant aussi longtemps que l'amélioration se continue. Pour *Causticum*, on fait une solution de 6 globules pour 8 cuillerées d'eau, et

on donne une cuillerée matin et soir pendant 4 à 6 jours, laissant ensuite un repos de 8 à 14 jours. Ce dernier médicament convient surtout quand les membres sont raides.

Raideur de la Nuque. — C'est l'effet du rhumatisme fixé sur les muscles postérieurs du cou. *Rhus* la fait rapidement cesser, surtout si la douleur se fait sentir la nuit étant couché ; mais si la douleur est très-vive, il faut remplacer *Rhus* par *Belladona*, et ensuite donner *Carbo vegetab.*; *Lachesis* convient quand la douleur est liée à un rhume de cerveau, et *Veratrum* si elle est accompagnée de vertiges; *Calcarea* réussit dans cette même circonstance.

Douleurs de reins, Lumbago. — Elles peuvent résulter de causes variées. On a signalé : l'abus des liqueurs fortes, la constipation, les occupations obligeant à rester longtemps assis et les refroidissements, surtout le froid aux pieds. *Nux vomica* doit être administrée dans toutes ces circonstances. *Arnica* est préférable lorsque les douleurs sont venues à la suite d'une chute ou d'un effort; après *Arnica* on donne *Rhus*, et après *Rhus*, *Sulphur*. [Chaque médicament peut être continué pendant 48 heures et répété de 4 à 6 fois par jour.]

Il arrive souvent que la douleur qui paraît être perforante, déchirante, brûlante, part de la partie inférieure du dos, au niveau des vertèbres lombaires, et s'étend de là aux cuisses, et même jusque dans les genoux et les pieds. Quand il en est ainsi, il faut donner *Bryonia*, pourvu que la sensation douloureuse augmente par le mouvement; *Rhus*, quand, au contraire, elle oblige à remuer sans cesse, qu'elle se fait sentir sur tous les points que le malade appuie contre un corps dur, et lui fait désirer d'avoir les jambes élevées et de les étirer sans cesse. Quand *Bryonia* n'a pas amené un soulagement notable au bout de 48 heures, il faut donner *Lycopodium*; après *Rhus*, *Calcarea* est mieux indiquée. [*Mode d'administration du médicament :* il sera celui des maladies aiguës, si le rhumatisme est ac-

compagné de fièvre; autrement, on se conduira comme il a été dit pour les maladies chroniques.]

§ 7. — Maladies du système nerveux.

Indépendamment des névralgies et des altérations localisées du système nerveux, il y a des troubles généraux qui réagissent tellement sur l'organisme entier qu'ils doivent trouver place dans cette troisième partie.

Evanouissements, Syncope. — Quand on est en présence d'une personne évanouie à la suite d'une impression morale, il faut se mettre en mesure de lui porter secours, mais sans se troubler cependant. On commence par la desserrer, par enlever tous les vêtements qui compriment le cou, la poitrine ou le ventre, puis on la couche dans un lieu retiré et calme, on lui jette de l'eau au visage et on applique sur la nuque, l'occiput et la région du cœur, des compresses froides. Si ces moyens échouent et que la malade ait le corps froid, on lui fait respirer de la teinture de camphre.

Il faut avoir bien soin, au moment où elle revient à elle, qu'elle ne soit pas impressionnée par quelque cause pénible, surtout ayant rapport à l'impression qui a amené la syncope.

Lorsque la cause de cet accident peut être précisée, elle doit tout dominer pour le choix du médicament. Ainsi, on donne : *Coffea*, *Opium* ou *Aconit.*, quand l'évanouissement est venu après une frayeur; *China*, s'il est la suite d'une hémorrhagie ou de quelque autre cause d'affaiblissement; dans ce cas, on peut aussi faire boire un peu de vin, mais par petites cuillerées; après une impression morale, il faut administrer *Ignatia* ou *Chamomilla*, *Hepar* quand la moindre douleur fait perdre connaissance, et *Aconit* si la syncope est l'effet d'une souffrance très-aiguë. Dans cette dernière condition, *Coffea* et *Chamomilla* sont souvent indi-

qués ; enfin, si la douleur paraît rendre fou, *Veratrum* sera très-utile. Puis, quand l'évanouissement et la faiblesse reviendront au moindre mouvement, *Veratrum* sera encore très-important pour les prévenir. *Nux moschata* se trouvera indiquée pour ceux qui se seront fatigués et refroidis par un temps humide, surtout s'ils avaient l'habitude de se plaindre d'une grande fatigue après un exercice modéré ; aussi quand, chez eux, la syncope s'accompagne de battements de cœur et laisse le sujet très-frileux. *Nux vomica* s'adresse surtout aux personnes qui se sont surexcitées par des travaux intellectuels et des boissons spiritueuses ; *Carbo vegetab.* à celles qui ont fait abus de mercure. *Nux vomica* réussit encore lorsque l'évanouissement vient après le repas ; et si la noix vomique ne suffit pas, il faut donner ensuite *Acidum phosphoricum. Chamomilla* et *Hepar* réussissent aux sujets qui ont souvent des vertiges, et *Ipeca* quand la crise est précédée d'envies de vomir ; enfin *Glonoin* et *Lachesis* conviennent chez les femmes enceintes.

Tous ces médicaments doivent être employés en olfaction tant que le malade n'a pas conscience de lui-même ; on doit faire respirer la teinture tous les 5 ou 10 minutes. Si le soulagement arrive vite, on continue le médicament jusqu'à ce qu'il survienne quelque aggravation. Lorsque le malade vomit en reprenant connaissance, il ne faut pas chercher à arrêter cet effort naturel ; quand il s'endort à la suite de la crise, il faut avoir bien soin de l'entourer d'un calme parfait et d'éloigner de lui tout ce qui pourrait troubler son sommeil.

Crampes. — Elles se font sentir dans les mollets, à la plante des pieds, parfois même sur d'autres parties musculeuses ; souvent elles se font sentir la nuit, troublent le sommeil et disparaissent le jour. Le meilleur moyen pour les faire cesser et en éviter le retour est *Veratrum*, on en prend une dose le soir, une la nuit, et on le répète

2 fois par jour, pendant 6 à 8 jours. Lorsque les crampes résistent, on prend *Sulfur* 2 fois par jour pendant 8 jours, ou *Colocynthis* de la même manière. Quand les crampes reviennent pendant qu'on est assis, il faut recourir à *Rhus*. Ce même médicament et *Hyoscyamus* sont également indiqués, si la crampe revient à chaque effort de la jambe, surtout en mettant des bottes.

Convulsions. Epilepsie. — Ce sont là des maladies graves qu'un médecin seul peut traiter. Je me bornerai donc à des indications sommaires.

Ignatia a été considérée comme le médicament essentiel en pareil cas ; mais il est loin de réussir toujours, à peine sert-il à éloigner momentanément les accès.

Aconit n'a été indiqué que pour les premières attaques d'épilepsie; il est sans utilité lorsque la maladie est déjà ancienne.

Opium a paru utile non-seulement lorsque l'épilepsie s'était déclarée à la suite d'une frayeur, mais aussi à la suite d'affronts, de reproches, de chagrins. Dans ce dernier cas, *Ignatia* doit lui être préférée.

Pendant l'accès convulsif, il n'y a pas de médicaments à donner. Il faut seulement étendre le malade sur un lit, le contenir pour qu'il ne se blesse pas, veiller à ce que la langue ne sorte pas de la bouche, parce qu'elle pourrait être mordue, ce qui arrive souvent, et desserrer les vêtements qui pourraient gêner la circulation ; on peut mettre de l'eau froide sur la tête, en jeter au visage, mais il est inutile, même dangereux, de faire respirer des sels et des odeurs.

Quant à la saignée, qu'on a recommandée autrefois pour faire cesser les attaques, elle est inutile et dangereuse, on ne la pratique plus depuis longtemps (1).

(1) V. Hirschel, *Guide du médecin homœopathe*, traduit de l'allemand, par le Dr Léon Simon fils, Paris, 1858, p. 87.

§ 8. — Troubles du sommeil.

Cauchemars. — Ils sont souvent le résultat d'une mauvaise digestion. Le meilleur moyen de les éviter est donc de manger peu au repas du soir, de ne prendre alors que des aliments faciles à digérer, surtout d'écarter le vin, la bière, le café; beaucoup de personnes se trouveront bien de se contenter de lait ou de potage. On a recommandé aussi les lotions d'eau froide faites avant de se mettre au lit, enfin l'eau sucrée sert souvent de digestif.

Lorsque ces moyens généraux ne suffisent pas, il faut en venir aux médicaments, parmi lesquels *Nux vomica* sera utile quand on pourra rapporter le cauchemar à l'abus des boissons spiritueuses, du vin, de la bière, ou à une vie trop sédentaire. On prend une dose de médicament en se couchant, et quand l'accès vient, on peut aussi s'en servir en olfaction.

Chez les femmes et les enfants qui ont, en même temps que le cauchemar, une chaleur fébrile, de la soif, des battements de cœur, un afflux de sang à la tête, de l'oppression, de l'anxiété et de l'agitation, il faut donner matin et soir une cuillerée d'une solution d'*Aconit*, et continuer jusqu'à ce que ce symptôme ne revienne plus. On doit même continuer ce médicament lorsque le cauchemar ne vient plus, pourvu que les symptômes fébriles persistent.

Lorsque les accès se manifestent avec des caractères plus graves, si, par exemple, le malade se trouve renversé dans son lit avec la bouche ouverte, les yeux à demi fermés, en proie à une respiration râlante et pénible, le visage étant couvert d'une sueur froide et exprimant l'anxiété la plus vive, les bras jetés sans cesse d'un côté à l'autre, *Opium* est parfaitement indiqué. Il faut en répéter l'administration 3 à 4 fois par jour, et continuer aussi longtemps que les accès se reproduisent.

Ceux-ci ont-ils de la tendance à revenir après avoir été calmés, on donne *Sulfur*, une dose matin et soir pendant une semaine; le malade reste ensuite sans médicament pendant une quinzaine de jours, et s'il n'est pas encore débarrassé, on lui donne *Silicea*, une dose tous les deux jours seulement.

Insomnie. — Elle tient souvent à quelque faute dans le genre de vie et le régime ou à quelque maladie. Ainsi beaucoup de personnes doivent peu manger quand elles veulent bien dormir, l'insomnie tenant chez elles au mauvais état des digestions. Pour d'autres le sommeil n'est possible que si elles font dans la soirée quelque promenade; souvent aussi l'insomnie est produite par des impressions morales. Lorsqu'il s'agit de quelque excitation agréable, il faut prendre *Coffea; Opium*, quand la cause est une frayeur; et *Aconit*, si à la frayeur s'est jointe une impression d'inquiétude et d'anxiété; enfin, si l'insomnie est produite par un chagrin déprimant, il faut recourir à *Ignatia*. Après des excitations de cette nature, surtout après l'anxiété causée par les soins à donner à un malade ou par une mort survenue dans sa maison ou dans sa famille, ou par plusieurs nuits sans sommeil, il faut faire usage de *Sulfur*.

En dehors des impressions morales, les causes les plus ordinaires de l'insomnie sont: l'usage du café ou du thé, on y remédie avec *Nux vomica;* des repas trop abondants, dont on corrige les effets avec *Pulsatilla*, une lecture trop prolongée ou des chants trop longtemps continués, dont *Nux vomica* calme l'effet, des souffrances abdominales avec production abondante de gaz, que *Chamomilla* fait cesser facilement. Lorsque l'insomnie est accompagnée de visions fantastiques qui causent une véritable frayeur, il faut donner *Opium* qui fera bientôt renaître le calme; sinon, il sera bien de venir à *Belladona*. En général, *Coffea* réussit mieux chez les enfants et *Opium* chez les adultes.

Tous ces médicaments feront rapidement cesser une insomnie récente, mais lorsque la privation de sommeil dépendra de quelque maladie, il faudra, pour le choix des médicaments, tenir compte de tous les autres symptômes que présentera le malade, et la considérer elle-même comme une des expressions de l'état pathologique. On comprend que l'intervention du médecin devienne alors indispensable, l'insomnie étant souvent par elle-même l'indice d'un état grave (1).

CHAPITRE II

MALADIES LOCALISÉES

ART. 1er. — MALADIES DE LA PEAU.

[La peau peut être le siége de maladies aiguës et de maladies chroniques; celles-ci beaucoup plus nombreuses que les premières. On a souvent placé dans cette catégorie, mais à tort, les fièvres éruptives qui doivent être rapprochées des autres maladies fébriles, les symptômes de la peau n'étant alors qu'un effet de la maladie et non la maladie tout entière; et celle-ci ne pouvant être considérée comme complétement guérie, si la fièvre persiste après la disparition des symptômes cutanés.]

§ 1. — Maladies aiguës de la peau.

Furoncle, (CLOU). — Quand ils se développent, il paraît d'abord une tache rouge, saillante au-dessus du niveau de la peau, très-douloureuse, qui s'étend jusqu'à acquérir

(1) V. Hirschel, *Guide du médecin*. Paris, 1858, p. 124.

la grosseur d'une petite noix ; la rougeur et la dureté sont plus marquées au centre de la tache que partout ailleurs ; bientôt une petite pointe blanche s'élève, et forme en se développant une petite saillie remplie de pus et de sang; cette pustule s'ouvre, on trouve à son centre un bourbillon, c'est-à-dire une masse de tissu cellulaire gangrené. Ce bourbillon sort peu à peu ; dès ce moment la douleur cesse et le malade peut se considérer comme guéri.

On a recommandé plusieurs préparations destinées à être appliquées à l'extérieur ; mais le seul moyen convenable est le cataplasme de mie de pain et de lait ou de farine de graine de lin délayée dans de l'eau de guimauve.

Quant aux médicaments, il faut donner en premier lieu *Arnica* [12e dilution, 6 globules pour 8 cuillerées d'eau, une cuillerée de 4 en 4 heures, pendant 12 à 36 heures]; puis *Silicea*, 30e dilution [dans les mêmes proportions, une cuillerée toutes les 6 heures]. Si un autre clou se forme dans les environs du premier, il faut recourir à *Belladona* [donnée comme *Arnica*]; dès que le bourbillon tend à se détacher, il faut administrer *Sulfur*, 30e dilution [comme *Silicea*]. Les purgatifs, auxquels on recourt si souvent, sont parfaitement inutiles ; car ils ne font qu'irriter les intestins, sans profit.

Anthrax simple. — C'est un clou de mauvaise nature. Il est bleu, noir même à son sommet, cause beaucoup de douleur et contient une sérosité sanguinolente plutôt que du pus. [Le médicament essentiel est *Arsenic*, 12e dilution, une goutte pour 8 cuillerées d'eau, 1 cuillerée de 3 en 3 heures. On peut le continuer pendant 24 à 36 heures. Il faut en même temps appliquer sans cesse des cataplasmes sur la partie malade]; puis, quand le mal s'étend, les parties voisines devenant d'un bleu noir, on fait prendre *Lachesis* 12e dilution [comme Arsenic, ce médicament facilite la sortie des différents bourbillons]. Du moment où l'ulcération creuse en profondeur, il faut recourir à

Hepar, pendant 24 heures, puis à *Silicea* [celle-ci convient seulement quand tous les bourbillons sont partis et pour hâter la cicatrisation. Il faut le donner à la 30e dilution, 6 globules pour 8 cuillerées d'eau, 3 cuillerées par jour. Il est très-important alors de nourrir le malade et de lui faire boire du vin rouge coupé d'eau.] Quand le malade est très-faible, *Arsenic* est utile [surtout au début de la maladie; mais plus tard *China* est préférable, on le donne comme il a été dit pour l'Arsenic]. [L'anthrax étant souvent une maladie grave, l'intervention du médecin devra être réclamée aussitôt que possible. J'ajouterai toutefois que les incisions, qui sont en quelque sorte de précepte en allopathie, ne doivent être pratiquées que très-rarement, d'abord parce que les médicaments homœopathiques facilitent l'élimination d'une manière suffisante, ensuite parce que l'anthrax étant une maladie gangréneuse, il faut, autant que possible, respecter les attaches qui unissent la peau décollée aux parties sous-jacentes, et que le bistouri les coupe souvent, et aussi parce que l'incision ouvrant les vaisseaux, facilite l'absorption du pus et la fièvre de suppuration à laquelle les malades succombent le plus ordinairement. En un mot, en m'appuyant sur les résultats de la pratique, je puis affirmer que presque toujours le traitement homœopathique triomphe de l'anthrax sans le secours de la chirurgie. Il est important seulement de panser convenablement l'ulcère qui se forme; au début on emploie le cataplasme, comme je l'ai dit; puis quand la suppuration est établie, que les lambeaux de tissu cellulaire mortifié commencent à se détacher, il faut craindre de trop ramollir les tissus. On fait alors le pansement avec un linge troué enduit de cérat, comme il a été dit p. 279.]

Abcès de la peau. — Il se forme souvent au niveau des articulations, des furoncles qui n'aboutissent pas, c'est-à-dire des plaques dures, arrondies, proéminentes au centre, au niveau desquelles la peau prend une teinte

rouge violacée; ces plaques sont très-douloureuses, surtout pendant le mouvement. *Belladona* les combat avec avantage quand la rougeur est foncée, et *Bryonia* si elle l'est moins ; *Apis* est utile lorsque le moindre attouchement détermine une vive douleur. Plus le malade se tiendra au repos et plus il aura de chances d'éviter la suppuration. Dès que celle-ci a lieu et que l'on peut reconnaître que le pus s'accumule sous la peau, on doit donner *Silicea*, en la continuant jusqu'à ce que l'abcès soit percé ; ensuite, on remplace *Silicea* par *Sulfur*. Celui-ci convient encore pendant le travail de cicatrisation pour calmer la démangeaison qui persiste ; *Calcarea* doit être donnée après le soufre, si l'abcès suppure et donne naissance à un pus ichoreux, rougeâtre; s'il est épais, *Causticum* est indiqué ; on peut donner ce médicament à l'intérieur, et faire une solution de 8 à 10 gouttes de la 6e dilution, solution dans laquelle on trempe des compresses pour l'application externe. Enfin, quand le pus est infect, il faut faire prendre *Sepia*.

[**Mode d'administration.** — *Belladona*, *Bryonia* et *Apis* seront administrés à la 12e dilution, 1 ou 2 gouttes pour 8 cuillerées d'eau, une cuillerée de 4 en 4 heures ; les autres, à la 30e dilution, 6 à 8 globules pour 8 cuillerées d'eau, 3 à 4 cuillerées en 24 heures.]

Abcès. — On appelle ainsi les collections purulentes qui se développent à la suite de l'inflammation des tissus. Le médicament essentiel quand le pus se forme est *Silicea*, mais il ne faut pas négliger ceux dont je parlerai à propos des panaris. Comme application externe, les cataplasmes suffisent. Si la partie malade est très-douloureuse et que le poids des cataplasmes ne puisse être enduré, on se contente d'appliquer des compresses trempées dans de l'eau de guimauve. En allopathie, on incise dès que le pus peut être constaté, parfois même avant. Je conseille d'éviter l'opération le plus possible. Cependant, quand le gonflement est considérable, que la douleur est

très-aiguë, on peut pratiquer l'incision dès que la présence du pus est constatée. Il faut se hâter davantage lorsque l'abcès existe dans une région où les tissus sont mous, au pourtour de l'anus par exemple, parce qu'il peut, en fusant entre les organes, amener des désordres qu'il importe d'éviter. En tout cas, l'opération ne peut être pratiquée que par un médecin, car avant de la décider, il faut avoir reconnu la nature de la tumeur, et de plus, savoir quels organes il serait dangereux d'atteindre avec le bistouri et aussi comment on peut les éviter.

Panaris. — Je comprends sous ce titre toutes les inflammations de mauvaise nature qui peuvent survenir aux doigts.

Ainsi, il peut arriver que cette inflammation se développe autour de l'ongle; dans ce cas, la peau devient rouge au niveau des points enflammés. Il faut toujours chercher, en pareil cas, si la racine de l'ongle n'aurait pas été atteinte tout d'abord. Quand il en est ainsi, l'ongle croît par secousses, et la peau qui y adhère se déchire et forme ce qu'on nomme des envies; c'est surtout quand on arrache ces dernières que la douleur et l'inflammation arrivent. Le mieux est, dans ce cas, de détacher les peaux de l'ongle avec un instrument mousse, ce qui empêche tout autre accident.

Quand il se forme une vésicule sur la partie rouge, il faut employer *Causticum* à l'intérieur et à l'extérieur, comme il a été dit plus haut (p. 384), en continuant jusqu'à ce que la guérison ait lieu.

Il peut arriver que l'inflammation et la suppuration pénètrent plus profondément; on enveloppe alors le doigt avec des cataplasmes de mie de pain et de lait que l'on continue jusqu'à la guérison.

Les médicaments internes sont très-utiles. Il faut débuter par *Mercurius* que *Sulphur* doit remplacer au bout de 24 heures, quand le soulagement n'est pas notable; si le

petit abcès tarde à s'ouvrir, on donne ensuite *Silicea*, et plus tard, on alterne ce médicament avec *Hepar* du moment où la douleur devient tensive et pulsative, surtout quand elle est très-aiguë. *Cepa* serait indiqué par des souffrances plus vives encore, le gonflement du doigt malade et l'existence de raies rouges qui, partant du foyer du mal, s'étendraient selon la longueur du doigt. [*Belladona* devrait être dans ce cas souvent préférée à *Apis*.] *Apis* conviendrait lorsque l'inflammation aurait encore gagné en étendue, la rougeur ayant gagné tout le doigt qui est fléchi et rétracté ; et s'il existe à son extrémité des vésicules qui se rompent en causant une vive douleur d'écorchure, de brûlure et des battements, la partie malade étant, dès le début, très-sensible au toucher. Dans les cas les plus graves, où le doigt prend une teinte foncée et bleuâtre, la douleur étant très-pénible, il faut craindre la gangrène ; *Lachesis* est alors indiqué. Enfin, le panaris étant ouvert et la plaie s'étant transformée en un ulcère noirâtre, causant une vive sensation de brûlure, *Arsenic* doit être donné ; mais il faut recourir à *Carbo vegetab.* dès que le pus répand une mauvaise odeur. [Tous ces médicaments doivent être prescrits à la 30e dilution, de 6 à 8 globules dissous dans 8 cuillerées d'eau. On donne, au début, une cuillerée toutes les 3 ou 4 heures, puis, quand le panaris est ouvert, 4 cuillerées en 24 heures. A la fin, lorsque la cicatrisation marche bien, 2 cuillerées par jour suffisent. Il est souvent très-important d'inciser un panaris en temps utile, ce qui doit être réservé au chirurgien.

On a encore beaucoup recommandé contre les panaris *Myristica sebifera*, médicament dont le Dr Mure a étudié les effets sur l'homme sain (1). L'effet essentiel de cet agent serait de faire cesser très-rapidement les douleurs atroces qui accompagnent les panaris. On doit donner 2 à 4 gouttes

(1) Mure, *Doctrine de l'École de Rio-Janeiro et Pathogénésie Brésilienne.* Paris, 1849.

d'une dilution moyenne mêlées à 120 grammes d'eau, solution dont il faut donner une cuillerée toutes les 3 heures.]

Ecorchures. — Elles surviennent au sacrum dans les maladies graves et chez les sujets très-amaigris. On prétend les éviter en plaçant sous le lit du malade un vase rempli d'eau fraîche, mais on réussit rarement par ce moyen. Quand la peau commence à s'altérer, il faut mettre sur la partie malade des compresses trempées dans l'eau froide, à laquelle on fera bien d'ajouter de la teinture d'*Arnica*. On peut aussi placer sur le matelas une peau d'animal dont la partie velue serait tournée du côté du malade. Quand les plaies se gangrènent, on emploie *China* à l'intérieur et à l'extérieur, et si la mortification s'étend en profondeur, on doit recourir à *Sanguinaria* [surtout à *Lachesis*].

§ 2. — Maladies chroniques de la peau.

Les maladies chroniques de la peau doivent être traitées par un médecin. Je me bornerai donc ici à des indications sommaires.

Les moyens externes doivent être rejetés, car ils sont souvent nuisibles, en ce sens qu'ils déplacent la maladie sans la guérir; le traitement interne, attaquant le mal dans sa cause, en triomphe plus sûrement et d'une manière plus complète.

Il faut surtout veiller sur l'hygiène du malade, car celui-ci doit souvent ses souffrances, et principalement leur aggravation, à quelque faute dans son régime ou à ses habitudes. Il doit éviter l'usage des aliments trop salés, surtout des épices, celui des liqueurs fortes, etc.

L'usage des bains est très-utile, il faut les répéter souvent, car ils donnent à l'organisme une détente générale et bienfaisante. [Il y a pourtant certaines maladies de peau qui augmentent et deviennent plus pénibles par l'action de l'eau.]

Prurit, Démangeaisons. — C'est un symptôme et non une maladie, aussi coexiste-t-il d'ordinaire avec d'autres souffrances dont il faut tenir grand compte pour le choix du médicament. C'est seulement à la fin de certaines maladies de peau qu'il existe seul, et c'est encore fort rare. On le combat avec un frottement modéré ou par des lotions d'eau froide ; on se trouve bien aussi parfois d'enduire la partie malade d'un corps gras, la glycérine par exemple. Comme médicament, il convient de donner *Sulfur*, 30e dilution, 5 globules pour 3 cuillerées d'eau, 2 cuillerées par jour.

Le prurit est parfois tellement violent qu'on se gratte jusqu'à s'écorcher ; le mieux, dans ce cas, est d'enduire d'huile d'olive les parties malades, puis on les frotte doucement de manière à les sécher peu à peu. L'eau de Cologne a pu calmer parfois le prurit nocturne, on en mouillait le soir les points malades, mais le prurit général diminue mieux quand on saupoudre les parties pruriteuses avec de la farine de riz. [C'est presque toujours le meilleur moyen]; et c'est seulement dans les cas les plus rebelles qu'on peut faire usage de camphre à l'extérieur, soit en poudre, soit en teinture mêlée avec 10 fois son poids d'eau. On assure s'être bien trouvé, pendant la période de cicatrisation de la petite vérole, de répandre quelques gouttes d'alcool ou d'eau de Cologne sur les parties malades.

Mais le mieux est de poursuivre le prurit avec des médicaments, par exemple avec *Arsenicum* ou *Nux vomica* quand il survient au moment où l'on se déshabille, *Ignatia* s'il arrive au moment où l'on se met au lit, comme si l'on était piqué par des milliers de puces et que le moindre grattement le fasse passer d'une place sur une autre. Le prurit qui survient plus tard, par la chaleur du lit, cède à *Pulsatilla*, ou à *Mercurius sol.* lorsque *Pulsatilla* reste sans effet et que la sensation pénible revient toutes les nuits.

S'il persiste, on donne ensuite *Sulfur* pendant quelques jours, et on termine par *Calcarea carbon. Rhus* et *Hepar* font cesser le prurit brûlant, et quand les parties saignent abondamment après qu'on s'est gratté, il faut donner *Mercur.* et *Sulfur*, en les alternant à 8 jours d'intervalle.

Gale. — La gale est une éruption composée de petites vésicules, et accompagnée d'un prurit violent, la nuit surtout. Il n'est pas difficile de faire disparaître la gale par des applications externes; mais Hahnemann enseigne que ces répercussions sont toujours suivies de maladies consécutives, les unes survenant presque aussitôt après la disparition des vésicules, les autres plus tard, mais se montrant toujours plus tenaces et plus dangereuses à mesure qu'elles sont plus anciennes.

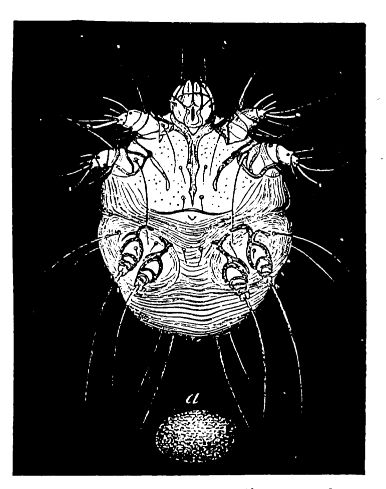


Fig. 114. — Acarus femelle. *a*, œuf.

[Cette opinion, défendue par la plupart des médecins homœopathes repose sur un fait mille fois reconnu; et

cependant, dans l'école allopathique, cette maladie est considérée comme essentiellement locale et pouvant être guérie en quelques heures par l'application de pommades et d'onguents. La raison que l'on donne de l'innocuité de cette maladie, n'est autre que la présence d'un insecte microscopique, appelé Sarcopte de la gale (*Acarus scabiei*), dont les figures 114 et 115 représentent le mâle et la femelle. L'acarus quand on le dépose sur la peau, ne tarde pas à se creuser un sillon, au fond duquel il dépose ses œufs et se blottit pendant le jour, tandis qu'il travaille la nuit à en creuser d'autres. Les démangeaisons que les galeux éprouvent la nuit sont donc expliquées

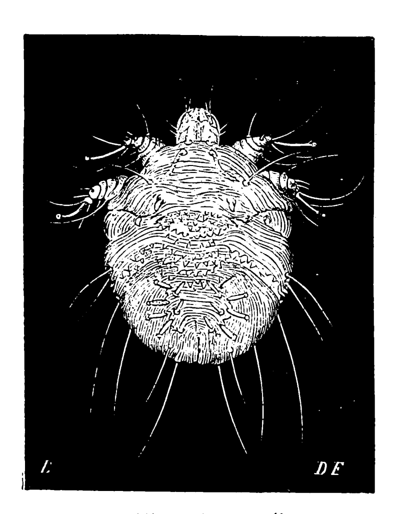


Fig. 115. — Acarus mâle.

par les pérégrinations auxquelles les sarcoptes se livrent à cette époque.

Aujourd'hui, la présence du sarcopte est un fait irrévocable; mais comme des savants dont le nom fait autorité,

MM. Devergie (1) et Moquin-Tandon (2), accordent qu'il est porteur d'un venin, on comprend que tout ne soit pas fini quand on a tué l'insecte, qu'il faille ensuite détruire le venin qu'il a déposé dans ses piqûres et qui a passé dans l'organisme entier (3).

Héring recommande à cet effet la teinture de soufre (*Tinctura sulfuris*), que l'on peut prendre à la 3e dilution, 2 gouttes, le matin et 2 gouttes le soir, dans une cuillerée d'eau ; quand les vésicules sont larges et contiennent une humeur épaisse, *Mercurius vivus*, 6e dilution, et pris comme la teinture de soufre, est préférable. Il recommande même d'alterner ces deux médicaments, prenant l'un un jour et l'autre le lendemain. Il ajoute ensuite les indications qui suivent] : *Carbo vegetabilis*, 24e dilution, pour la gale sèche ; ce médicament doit être suivi d'*Hepar sulfuris*. [On donne 2 à 4 doses par jour, en continuant chaque substance pendant 4 jours au moins. Cela vaut mieux que de les alterner.] *Mercurius vivus* suivi de *Sulfur*, auquel doit succéder *Causticum*, convient quand les vésicules sont larges, nombreuses, serrées les unes contre les autres. Il faut prendre une dose le matin et une le soir. Enfin, si l'éruption disparaît très-rapidement, il ne faut pas craindre de la rappeler en prenant *Sulfur*, puis *Arsenicum*, même *Lachesis* quand les vésicules étaient larges et remplies d'un liquide jaunâtre et la démangeaison très-violente. [Le plus souvent l'intervention du médecin sera nécessaire, car la gale n'est pas facile à reconnaître pour ceux qui ne l'ont pas étudiée avec attention, et le choix du médicament est loin d'être facile.]

Croûtes de lait. (*Eczéma des enfants.*) — Il ne faut

(1) Devergie, *Traité pratique des maladies de la peau.*, 3e édit., Paris, 1863.

(2) Moquin-Tandon, *Zoologie médicale*, 2e édit., Paris, 1862.

(3) Consulter aussi pour la théorie de la psore, Léon Simon père, *Commentaires sur l'Organon*, Paris, 1856, p. 364.

jamais le traiter par des applications externes, parce que sa disparition peut être suivie de symptômes graves. Le mieux est de laver les parties malades avec de l'eau de son et de les saupoudrer avec de la poudre d'amidon.

Comme médicaments, on donne : *Aconit*, 12° dilution, 6 globules pour 8 cuillerées d'eau, une cuillerée de 4 en 4 heures, quand l'inflammation est vive, la fièvre nettement accusée et le malade agité. Au bout de 12 heures, on remplace ce médicament par *Rhus*, administré de la même manière pendant 24 ou 48 heures. Puis on donne *Sulfur* après deux jours de repos, 5 globules de la 30e dilution pour 8 cuillerées d'eau, 3 cuillerées par jour pendant 4 jours, et on revient à *Rhus*, 30e, répété seulement trois fois dans les 24 heures. Quand il se forme des croûtes jaunes, *Chamomilla*, 12e, une goutte pour 8 cuillerées d'eau, 3 cuillerées par jour pendant 4 jours, est très-utile ; si les croûtes sont blanches, on donne *Dulcamara* comme *Chamomilla*. [On se trouvera très-bien aussi de *Calcarea carb.*, 30e, 4 globules pour 8 cuillerées d'eau, 2 cuillerées par jour, pendant 8 jours. Héring recommande encore la teinture de *Jacea tricolor*, une goutte pour 8 cuillerées d'eau, 2 cuillerées par jour.

Teigne. — *Hepar sulfuris* s'adresse à la teigne qui a envahi la tête et le visage, même les paupières, cause sur tous ces points une vive douleur et une rougeur très-prononcée ; seulement il faut préférer *Bryonia* quand les glandes du cou et de la nuque sont gonflées, douloureuses, et que la peau rougit à leur niveau. Les glandes dures et indolentes réclament *Dulcamara*. Quant à l'éruption, si elle est humide et qu'elle répande une très-mauvaise odeur, il faut donner *Staphysagria*, et plus tard *Rhus ;* et quand le liquide ainsi sécrété est âcre et irritant, au point de faire naître des ulcérations, *Arsenic* suivi de *Rhus* est préférable à tout. Ces médicaments peuvent être répétés tous les jours, tant qu'il n'y a pas d'aggravation ; on peut même

donner une dose le matin et une le soir. [Le mieux est de faire dissoudre dans 6 cuillerées d'eau 5 à 6 globules de médicament, et de donner une cuillerée le matin et une le soir.] On peut aussi faire des applications externes avec une solution plus concentrée du médicament. Il peut se faire que l'éruption abandonne promptement le visage pour envahir le tronc, tandis que des croûtes épaisses se forment sur le cuir chevelu : *Antimon. crud.*, 30e, est alors très-utile [même mode d'administration que pour *Arsenic*] ; ou bien les démangeaisons sont très-vives, les enfants se déchirent la peau en se grattant, et se font ainsi des ulcérations qui saignent. Il est d'abord nécessaire, en pareil cas, de mettre les petits malades dans l'impossibilité de s'écorcher ; on peut, à cet effet, leur mettre des chemises à longues manches dans lesquelles on emprisonne les mains ; puis on prépare une infusion de fleur de sureau avec laquelle on bassine les parties malades pour les recouvrir ensuite d'une compresse trempée dans ce même liquide. En même temps, on donne à l'intérieur les substances dont je viens de parler, et auxquelles il faut ajouter *Veratrum*, 18e dilution, quand l'éruption a envahi tout le cuir chevelu et tout le visage.

[A ces renseignements donnés par Héring, notre regretté confrère, le Docteur Léon Marchant (1) en avait ajouté quelques autres; je me reprocherais de ne pas les conserver. Confondant, comme on le faisait autrefois, sous le nom générique de *Teignes*, les affections du cuir chevelu, il en a parcouru les différentes espèces; c'est ce qu'il a nommé *la petite Clinique de la teigne.*]

« 1° *Teigne faveuse.*—Pustules en godets, croûtes sèches, blanchâtres, incrustées dans le cuir chevelu. Quand plusieurs pustules sont réunies et déjà un peu anciennes, elles perdent la forme caractéristique de la teigne faveuse,

(1) Léon Marchant, in Héring, *Médecine homœopathique domestique*, 4e édition. Paris, 1860, p. 497.

qui est de présenter des dépressions en forme de godets; mais les derniers caractères énoncés ci-dessus suffisent pour reconnaître le favus; et lorsqu'on commence le traitement homœopathique, comme il se manifeste au début une aggravation, on voit apparaître des pustules fraîches parfaitement caractérisées; lorsque plus tard la guérison commence à s'effectuer, les mêmes pustules perdent leur caractère et ne sont plus que de petites croûtes minces et plates. — Il est rare de trouver des poux avec ce genre de teignes. — Sur cent teignes, il y en a à peu près dix de faveuses. — Pour le temps du traitement, si l'affection n'est pas très-ancienne et n'occupe qu'une partie du cuir chevelu, il faut un traitement de *huit ou dix mois;* mais si elle est très-chronique et que tout le cuir chevelu soit malade, il ne faut pas compter sur moins de *deux ans.* — Le médicament qui m'a paru l'emporter sur tous les autres, sans aucune comparaison, est *Staphysagria* alterné avec *Sulfur.* Dans quelques circonstances, *Arsenicum* pourrait être employé avec efficacité, mais alors je crois qu'il faudrait qu'il fût fortement indiqué par les autres symptômes morbides que présenterait l'économie tout entière.

« 2° *Teigne granulée.* — Boutons épars, croûteux, d'un jaune brun, un peu humides, affectant promptement une grande partie du cuir chevelu et se réunissant en forme de larges plaques. Les poux pullulent. On remarque quelquefois des pustules faveuses qui s'y mêlent. Ces deux sortes de teignes semblent avoir un grand rapport dans leur cause première. C'est encore *Staphysagria* qui paraît en être le médicament spécifique. — On en rencontre à peu près 70 sur 100. Le traitement en général est de *cinq* ou *six mois au plus.*

« 3° *Teigne amiantacée.* — Couche blanchâtre, quelquefois très-épaisse, mais sèche et farineuse, qui tombe en poussière et en petites pellicules. *Graphites* ou *Calcarea*, alterné avec *Sulfur*, sont les deux médicaments qui m'ont

paru les plus efficaces. Ce sont, je crois, les symptômes généraux de l'économie entière qui devraient fixer le choix entre ces deux médicaments. — Je dois une très-belle cure à *Graphites*, opérée en *six* ou *huit mois* sur un jeune homme de quinze ans.—La proportion est, je crois, de 2 pour 100. Je n'ai pas remarqué de poux.

« 4° *Teigne muqueuse.* — Suppuration abondante du cuir chevelu avec ou sans croûtes. Le médicament principal est *Lycopodium* seul ou alterné avec *Sulfur.*

« Souvent moins d'un mois de traitement suffit. — La proportion est de 5 pour 100.

« 5° *Teigne d'un jaune verdâtre.* — Il existe un autre genre se rapprochant un peu de la teigne granulée, quant à la forme, bien qu'il y ait peu de boutons épars et qu'ils se réunissent promptement en une seule croûte; elle en diffère essentiellement, et ne se trouve que chez les blonds. — Elle est plus difficile à guérir que la granulée. Je ne saurais indiquer le meilleur remède, n'étant pas fixé moi-même. *Graphites*, dans une circonstance, a été efficace. — La proportion est à peu près de 2 pour 100.

« 6° *Teigne furfuracée* de différentes formes que je n'ai pu encore assez étudier. — Cette forme de teigne est rebelle peut-être encore plus que la teigne faveuse. Si les pellicules sont blanches, sèches, ressemblant assez à celles qui se détachent d'une teigne amiantacée, *Sulfur* et *Calcarea* alternés, seront, en général, les meilleurs médicaments; mais ces affections pelliculeuses sont, pour la plupart, accompagnées d'excoriation du cuir chevelu et d'un léger suintement, quelquefois de croûtes rugueuses et épaisses. *Rhus* est, je crois, un des principaux médicaments contre ce genre d'affection, qui se rencontre plus particulièrement chez les bruns. — Contre les dartres humides, croûteuses, pelliculeuses, fixées particulièrement à la nuque, j'ai trouvé *Petroleum* un remède efficace. — La proportion est à peu près de 15 à 20 sur 100.

« 7° *Variétés.* — Il se présente une grande variété de teignes qui n'affectent aucun caractère bien particulier et bien tranché. C'est à l'observateur à faire suivre le traitement qui, d'après les analogies, convient le mieux. Puis les teignes changent quelquefois de forme et quelquefois en présentent deux distinctes simultanément.

« La teigne est toujours accompagnée d'un *engorgement* plus ou moins considérable des glandes de la nuque et du cou; les médicaments qui sont indiqués par la forme que la teigne revêt suffisent ordinairement contre cet engorgement. Lorsqu'il a persisté, après la guérison du cuir chevelu, je n'ai fait le plus souvent autre chose que continuer un ou deux mois le même traitement; d'autres fois, j'ai donné *Baryta;* mais je n'ai pas eu occasion de remarquer qu'il fût préférable de donner ce médicament.

« *Traitement.* — J'ai toujours donné les médicaments à la 12ᵉ dilution, excepté *Sulfur* et *Rhus*, qu'il m'a semblé plusieurs fois préférable d'employer à la 30ᵉ.—J'ai donné à la dose de 3 à 4 globules dans une cuillerée d'eau tous les 5 jours; il m'a semblé que tous les 8 jours la guérison marchait plus lentement; et, d'un autre côté, je ne pouvais songer à donner à un intervalle plus rapproché que tous les 5 jours, puisqu'il faut bien laisser un temps moral aux médicaments pour agir. — Il n'y a que dans les teignes muqueuses avec suppuration abondante que j'ai donné *Lycopodium* plusieurs matins de suite.

« Il me paraît indispensable d'alterner le médicament le plus approprié à l'affection que l'on a à combattre avec *Sulfur*, parce que 1° tous les enfants atteints de la teigne sont plus ou moins scrofuleux, et que *Sulfur* est un des médicaments les plus essentiels dans cette affection; 2° parce que *Sulfur*, portant beaucoup à la peau, empêche la disparition trop prompte du symptôme cutané et contribue aussi puissamment à la guérison radicale. Puis enfin, en troisième lieu, les autres médicaments produisent, il me

semble, plus d'effet lorsqu'ils sont alternés avec *Sulfur* qu'employés seuls et sans médicament intercurrent. Dans le commencement du traitement, il y a une aggravation dont le terme moyen est d'un mois, un peu plus ou un peu moins, selon que les glandes du cou sont plus ou moins engorgées. — Sous l'influence du traitement, le teint des malades, qui est souvent pâle et maladif, devient frais et annonce la santé. J'ai souvent rencontré en même temps des dartres sur différentes parties du corps ou des éruptions d'une mauvaise nature ; souvent aussi des diarrhées fréquentes ou un relâchement chronique du ventre. Tous ces symptômes diminuent ou disparaissent entièrement sous l'influence du même traitement.

« *Traitement hygiénique.* — Couper les cheveux, au moins dans les parties malades ; entretenir la propreté sans laver ; passer une brosse sèche ; changer souvent le linge qui enveloppe la tête. »

Mertagne. — Maladie assez rare, non contagieuse, souvent causée par des rasoirs mal affilés, et composée de pustules reposant sur une base dure et rouge. *Arsenic* convient quand l'éruption cause une vive douleur de brûlure. Goullon recommande *Causticum* donné à l'intérieur et appliqué extérieurement, mais seulement à la suite d'arsenic.

Engelures. — On désigne ainsi les plaques rouges qui viennent aux mains et aux pieds, sous l'influence du froid. Il y a des sujets qui en souffrent dès le commencement de l'hiver, même dès l'automne et encore au printemps.

On les combat avec *Pulsatilla* quand elles causent une vive démangeaison, de la brûlure, et qu'elles saignent facilement, mais sans suppurer, et avec *Nux vomica* si elles sont d'un rouge brun foncé. Lorsque ces médicaments [qu'il faut continuer au moins pendant une semaine], ne suffisent pas, on les remplace par *Sulfur ; Chamomilla* et *Arsenicum* sont indiqués quand la douleur est très-vive.

Goullon assure que *Acidum nitricum*, donné à l'intérieur et appliqué extérieurement, est d'un effet très-favorable.

Quand l'engelure suppure, il faut donner *Silicea*, et *Arsenic* si elle menace de se gangrener. Ce médicament sera surtout utile quand les douleurs éprouvées par le malade seront soulagées à la chaleur, tandis que *Secale* conviendra mieux quand elles augmenteront sous cette influence.

Comme application locale, le mieux est d'envelopper les doigts avec un petit linge enduit de cérat.

Tannes. — Ce sont de petits points noirs qui paraissent sur la peau du nez et sur les parties voisines. Ces tannes se composent d'une matière spéciale sécrétée dans l'intérieur même des pores. On les fait sortir de leurs cavités en graissant un peu l'endroit malade, que l'on expose ensuite à une chaleur modérée. La tanne fait alors une légère saillie, et, en comprimant autour d'elle, on parvient à la faire sortir.

On a proposé, pour empêcher qu'elles se forment de nouveau, de se laver le visage à l'eau chaude et, immédiatement après, à l'eau froide, aussi de saupoudrer les parties malades avec une trituration de soufre ; enfin on a recommandé d'alterner *Sulphur* et *Silicea*, en prenant l'un et l'autre à 8 jours d'intervalle.

Verrues. — On prétend qu'on peut les faire disparaître sans danger pour le malade, soit en les excisant, soit en les brûlant; c'est une erreur, pour les enfants surtout, et même pour les adultes. *Causticum* efface les verrues charnues et adhérentes ; *Antimonium crud.* celles qui sont sèches et cassantes, surtout quand elles existent près de la racine des ongles ; *Dulcamara* en triomphe lorsqu'elles prennent naissance sur le dos des doigts, et *Calcarea* si elles se trouvent sur leurs faces latérales. [M. Léon Simon père a recommandé *Lycopodium* pour les verrues sèches et pédiculées, *Thuya* pour celles qui sont molles et suintantes. Chacun de ces médicaments doit être administré avec persévérance, c'est-à-dire continué pendant plusieurs se-

maines, mais en changeant de dilution tous les 8 jours.

Varices. — Elles prennent souvent naissance chez les femmes enceintes et dans tous les cas où la circulation veineuse est gênée.

Les varices ne sont autre chose que des veines ayant subi sur leur trajet une série de dilatations inégales ; elles ont le plus souvent pour siége les veines superficielles, mais les veines profondes n'en sont pas exemptes. C'est surtout aux membres inférieurs qu'on les observe, mais elles peuvent se former partout. Elles constituent de petites grosseurs bleuâtres, qui ne sont pas sensibles à la pression, disparaissent pour un moment quand on les comprime, mais reviennent aussitôt. Elles augmentent beaucoup quand on marche ou qu'on se tient seulement

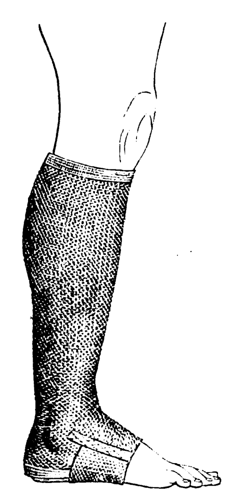


Fig. 116. — Bas ordinaire en tissu élastique pour varices.

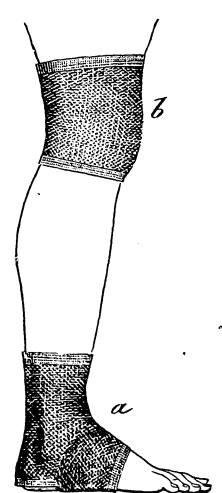


Fig. 117. — *a*, Chaussette en tissu élastique pour varices ; *b*, genouillère en tissu élastique pour varices.

debout, et diminuent lorsqu'on est resté couché pendant quelque temps. Les varices se rompent souvent et don-

nent alors écoulement à une certaine quantité de sang.

Le premier moyen à opposer au développement des varices est la compression. On la pratique en plaçant une bande roulée autour de la jambe, selon le procédé indiqué p. 282 ; il ne faut pas que ce bandage soit trop serré ; mais il doit l'être uniformément. On remplace ordinairement la bande par un bas lacé ou un bas en caoutchouc (*fig.* 116 et 117).

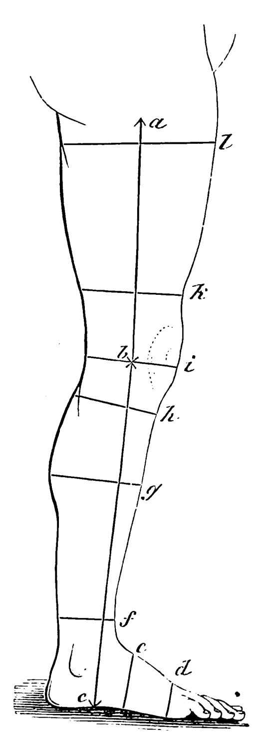


Fig. 118. — Mesure à prendre pour la confection d'un bas pour varice. — *ac* est le plus grand modèle de bas que l'on appelle *cuissard*.

Mais ce moyen n'est pas curatif ; il arrive même parfois que la maladie, arrêtée sur un point, va se développer sur un autre, choisissant souvent les endroits où toute compression est impossible.

Les médicaments les plus utiles sont : *Pulsatilla* qu'il faut alterner parfois avec *Arnica*, en donnant une ou deux doses par semaine ; *Sulphur*, *Carbo vegetab.* et *Lycopodium* sont également utiles.

Les femmes enceintes qui ont beaucoup de varices doivent éviter de se tenir longtemps debout et d'avoir un régime trop échauffant. L'accouchement est, en général, la seule chose qui les soulage d'une manière notable.

Ulcères. — Ce sont des plaies plus ou moins larges qui sécrètent un liquide aqueux ou purulent. Les ulcères

intéressent la peau, leur profondeur est variable. Ils succèdent souvent aux varices; dans ce cas, lorsque ces dernières se rompent, la peau ne se cicatrise pas, la plaie tend même à s'étendre beaucoup.

On reconnaît l'*ulcère variqueux* à sa couleur bleu noirâtre, plus accusée encore autour de la solution de continuité, aux douleurs qu'il cause, aux varices qui existent tout autour de lui et à ce qu'il saigne facilement, surtout quand on y fait des applications chaudes.

Comme médicament, on donne *Lachesis*, et, après lui, *Silicea*. Ces médicaments peuvent être employés en même temps à l'intérieur et à l'extérieur. Pour l'*administration interne*, on fait dissoudre dans 8 cuillerées d'eau 6 globules de la 30e dilution, et on donne 3 cuillerées par jour. Pour l'*application externe*, on mêle de 6 à 10 gouttes de teinture de la 6e dilution avec 10 cuillerées à bouche d'eau, et on trempe dans ce mélange des compresses qu'on applique sur le point malade.

Certains ulcères répandent une odeur aigre et rongent les tissus qui les entourent, en causant beaucoup de douleur ; ceci arrive surtout au visage.

En général, quand on est en présence d'une ulcération chronique, il faut appeler un médecin, la maladie demandant des soins assidus, et la guérison se faisant d'autant plus attendre que l'ulcération est plus ancienne ou qu'elle a plus souvent reparu. Dans ce cas, il faut toujours craindre une cicatrisation obtenue par des remèdes extérieurs, onguents de plomb, eau blanche, etc., parce que des maladies plus graves en seraient la conséquence. [Le meilleur pansement consiste dans l'application de linges troués enduits de cérat. Quand les ulcères ne sont pas trop profonds, le Dr Héring recommande d'appliquer dessus des compresses trempées dans l'eau chaude, recouvertes de taffetas gommé et maintenues avec une bande.]

Il faut en même temps prendre *Sulphur*, qui suffit parfois à la guérison, à moins que les douleurs ne soient lancinantes et brûlantes, ce qui indique *Arsenic.; Carbo vegetabilis* convient aux ulcères qui causent des douleurs brûlantes et sécrètent un pus de mauvaise odeur; enfin, quand l'ulcère est rongeant, qu'il va toujours envahissant autour de lui, et qu'il se forme un peu plus loin de petites vésicules auxquelles succèdent des ulcérations qui se joignent au mal principal, *Lachesis* est indiqué. [On donne ces médicaments comme dans les autres maladies chroniques, c'est-à dire à dilutions élevées, une dose le matin et une le soir, en continuant la même substance pendant 8 jours au moins, et laissant des intervalles de réaction quand il est nécessaire.]

Rhagades. — On appelle ainsi des gerçures qui se forment entre les doigts des pieds, viennent surtout chez les vieillards et causent des douleurs brûlantes. *Silicea* les guérit souvent. *Arsenic* sera préférable si la peau et l'ulcère lui-même ont une teinte noirâtre, surtout si la chaleur extérieure calme les souffrances ; quand elle les augmente, *Secale* est indiqué, pourvu qu'il ne soit pas trop tard, c'est-à-dire pourvu que la gangrène ne soit pas développée. Enfin, *Sepia* guérit les ulcérations qui viennent aux extrémités des doigts et au niveau des articulations, quand ces ulcérations sont précédées de vésicules.

Il arrive parfois aussi que des *verrues* anciennes ou des cors s'enflamment et s'ulcèrent; *Antimonium crud.* est très-utile en pareil cas.

Ongle incarné. — Quand un ongle rentre dans les chairs, il détermine la formation d'un ulcère profond. Le moyen dont on se sert habituellement consiste à arracher l'ongle ; mais celui-ci ne tarde pas à repousser, et il faut recommencer bientôt. Quand les douleurs sont modérées, on essaye, avant de tenter l'opération, de séparer l'ongle

des tissus sous-jacents en plaçant entre eux soit un linge fin plié en plusieurs doubles, soit une petite lame de plomb très-mince entourée de linge et retenue par une petite bande. Le premier moyen offre moins de résistance, mais il est préférable. Les personnes qui en ont l'habitude font ce pansement elles-mêmes, mais, avant, elles doivent avoir le soin de prendre un bain de pieds. Lorsque les chairs bourgeonnent autour de l'ongle, il faut les réprimer en les saupoudrant de sucre, opération qu'il faut répéter deux fois par jour, et l'on fait prendre à l'intérieur *Silicea* ou *Causticum*.

En même temps, on râcle l'ongle avec un morceau de glace tranchant ou avec une lime, opération que l'on répète jusqu'à ce qu'il soit aussi aminci que possible. On essaye toujours de glisser un petit linge entre l'ongle et les chairs. Si cet ongle offre des angles aigus, on doit les limer, mais non les arracher.

La seule chose que l'on puisse faire est de couper l'ongle, non pas en rond afin de lui donner la forme de l'extrémité de l'orteil, mais carrément, et de manière que le milieu soit coupé beaucoup plus bas que les côtés. De cette façon les parties latérales ont plus de développement que le centre. On ne peut arriver de prime abord à creuser ainsi l'ongle à son milieu, mais on le fait graduellement et toujours après avoir donné un bain de pieds. Cette manière de faire a pour but d'épaissir la partie moyenne de l'ongle, afin qu'elle puisse résister à la pression de la chaussure. Lorsqu'au bout de quelques jours, les côtés forment des pointes aiguës, on les coupe, mais en laissant toujours le centre de l'ongle plus court. Si les bas et les chaussures gênent, on y pratique un trou circulaire qui doit se trouver au niveau de l'ongle. On coupe l'ongle de cette manière pendant un an environ, avant de le laisser repousser.

En général, l'inflammation se calme vite et l'ulcération

se cicatrise aussitôt qu'on est parvenu à séparer l'ongle des chairs en plaçant entre les deux un petit plumasseau de charpie. On se trouvera bien, du reste, de tremper celle-ci dans de l'eau arniquée. Si ce moyen échoue, surtout quand on n'est encore qu'au début de l'ulcération, on peut employer *Causticum*, mettant 6 à 8 gouttes de la 3e dilution dans un verre d'eau, et se servant de cette solution pour humecter des compresses avec lesquelles on entoure les parties malades. C'est seulement lorsque ces deux médicaments ont échoué, qu'il faut tailler l'ongle comme je l'ai dit et chercher à le séparer des tissus mous. De cette manière il est possible d'éviter les douleurs aiguës qui arrivent infailliblement si l'on ne prend ces précautions. Les médicaments homœopathiques sont également utiles en pareil cas ; il faut seulement choisir entre *Silicea, Sulphur*, *Arsenicum*, et *Carbo vegetabilis*, se laissant guider par les symptômes accessoires et généraux et en tenant compte de la constitution du malade.

Cors aux pieds. — Quand ils sont récents, il faut commencer par les ramollir en mettant les pieds à l'eau pendant un quart d'heure, puis on les coupe avec un instrument à tranchant bien affilé, enfin on les bassine avec de l'*Arnica* étendu d'eau. En répétant souvent ces opérations, on arrive à effacer les cors. S'ils reparaissent, on emploie *Antimon. crud.* à l'intérieur et à l'extérieur, en ayant toujours le soin de bien tailler la partie malade avant de faire une application externe.

Si les douleurs sont très-aiguës, se faisant sentir surtout aux changements de temps, *Rhus* est préférable ; il faut parfois l'alterner avec *Bryonia* ou *Calcarea*.

(Il faut surtout n'avoir que des chaussures larges et ne pressant pas les orteils.)

Sueurs nocturnes. — Quand elles sont persistantes et affaiblissantes, il faut appeler un médecin. *Sambucus* les

guérit souvent. On a aussi conseillé, pour les prévenir, de mettre sous le lit un vase rempli d'eau, pratique dont il est impossible de donner la raison.

[Les sueurs nocturnes s'observent chez les sujets affaiblis par une maladie grave, surtout chez les phthisiques. Il ne faut jamais les considérer qu'à titre de symptôme, dont il faut, sans doute, tenir compte pour le choix du médicament; mais qui ne doit pas faire oublier les autres, souvent plus caractéristiques encore.]

Engorgement des glandes. — C'est surtout au cou qu'on les observe. Quand la grosseur est dure, on donne *Mercurius* suivi, au bout de quelques jours, de *Dulcamara*, surtout si le côté droit est le plus malade, et de *Staphysagria* quand il s'agit des glandes du côté gauche.

ART. II. — MALADIES DE LA TÊTE.

Étourdissements. Vertiges. — Les étourdissements dépendent quelquefois de causes variées, par exemple : de désordres ou de plénitude de l'estomac, d'évacuations excessives, d'abus des boissons spiritueuses, de remèdes narcotiques, de chutes et de coups sur la tête. Quelquefois ils se rattachent à d'autres affections et l'on ne peut en triompher qu'en traitant l'état général du malade.

Les personnes sujettes aux étourdissements doivent manger et boire avec modération, se lever de bonne heure, marcher souvent au grand air, et se frictionner de temps en temps, le soir, avec une brosse rude.

Le vertige qui survient après un repas trop abondant cède à l'*Arnica* aidé de la diète : *Nux vomica, Chamomilla*, *Pulsatilla*, *Rhus* et *Cocculus* peuvent être également utiles ; il faut fixer son choix en raison des dispositions morales du sujet.

Le vertige qui succède à la cicatrisation d'anciens ulcères est toujours dangereux ; il faut lui opposer *Sulphur* ou *Calcarea*.

Aconit soulage les étourdissements accompagnés de nausées, d'éructations et de vomissements, d'obscurcissement de la vue, de perte de connaissance, etc. *Pulsatilla* ou *Antimonium crudum* doivent lui succéder quand il existe des désordres de l'estomac : nausées, vomissements, répugnance pour les aliments, etc.

Mercurius est utile contre les étourdissements qui ne viennent que le soir et sont accompagnés d'obscurcissement de la vue ; *Belladona*, s'il y a, en même temps, des éblouissements et des étincelles devant les yeux, surtout pendant le mouvement, avec aggravation en s'inclinant ; *Calcarea* convient aussi. *Cocculus* répond au vertige qui augmente lorsque le malade se lève sur son lit ; *Phosphorus*, si l'étourdissement est accompagné de douleur et d'une sensation de pression au sommet de la tête.

L'étourdissement résultant de fatigue intellectuelle est guéri par *Nux vomica*. Si l'on est étourdi en regardant en l'air, *Pulsatilla* est indiquée ; mais *Nux vomica* l'est plus souvent encore, surtout si le malade est presque sans connaissance, et qu'il lui semble, quand il est couché, être étendu sur une roue.

Le vertige qui survient par le mouvement, et diminue lorsqu'on se couche, réclame *China ;* celui qui arrive en se couchant, *Rhus ;* en se levant, *Chamomilla ;* en se penchant, *Aconit* suivi de *Belladona* ou de *Calcarea ;* le vertige dû au mouvement de la voiture cède à *Hepar* suivi de *Silicea ;* celui qui vient en s'asseyant, à *Pulsatilla*.

Si l'étourdissement est accompagné de perte presque complète de sentiment et d'anxiété, il faut recourir à *Belladona ;* s'il est assez fort pour faire tomber le malade et qu'il y ait crainte de la mort, *Rhus ;* accompagné de bourdonnement dans les oreilles, douleur de tête, chaleur ou pâleur de la face, obscurcissement de la vue, ou taches noires devant les yeux, mal de tête et nausées, c'est *China* quand la tête est faible ; *Sulphur* s'il existe des sai-

gnements de nez ; *Chamomilla*, ensuite *Hepar*, s'il y a perte de connaissance.

Congestion de sang à la tête. — Cet état est très-pénible et devient dangereux s'il dure longtemps. On sent les artères de la tête battre comme le pouls ; les veines de la tête et du cou se gonflent, la tête semble pleine ; souvent on est étourdi, surtout en se penchant ou en marchant au soleil ; au-dessus des yeux, la tête semble sur le point d'éclater ; il y a aggravation en se penchant ou en toussant. Dans ce cas, il faut donner *Aconit ;* si ce médicament fait du bien, répétez-le. Les bains de pieds chauds sont aussi très-utiles en cette circonstance.

En même temps, le malade doit s'abstenir de café, vin, liqueurs et user peu de boissons chaudes ; mais il pourra boire à discrétion de l'eau froide et s'en appliquer souvent sur le cou et la tête.

Si l'on est atteint subitement, le cerveau semblant prendre de l'extension et devenir de plus en plus volumineux, avec chaleur et battements dans la tête, surtout aux tempes, battements qui se font à chaque pas sentir jusqu'à la nuque, on doit donner *Glonoin*.

Si ce médicament n'apporte pas un soulagement notable, et que le patient soit très-irritable, qu'il ait bu auparavant beaucoup de spiritueux, qu'il soit resté longtemps enfermé dans sa maison au lieu de sortir au grand air, *Nux vomica* sera fort utile.

Belladona sera indiquée par de vives douleurs pulsatives, brûlantes, lancinantes sur un côté de la tête, avec sensation de violente pression au front à chaque pas, à chaque mouvement, avec exacerbation par le bruit, la lumière vive et en se penchant en avant.

Aconit, si l'on voit voltiger devant les yeux des points lumineux ou des taches noires, si l'on voit double, avec bourdonnements dans les oreilles, fréquentes syncopes, sommeil profond et lourd ; il convient pendant la dentition

des enfants, et aux jeunes filles arrivées à l'âge de puberté, ou si elles ont pris froid pendant la menstruation, surtout si elles ont eu les pieds mouillés. On peut donner ensuite *Belladona* au bout de 6, 8, ou 12 heures.

Congestion causée par une grande joie ou une grande surexcitation. — Si la congestion est occasionnée par une joie excessive ou accompagnée d'une grande surexcitation, il faut donner *Coffea* ; si elle vient à la suite d'une frayeur, *Opium* ; d'une contrariété, *Chamomilla* ; d'un accès de colère, *Nux vomica*. Nous avons déjà mentionné ces médicaments en traitant de ces mêmes causes. Lorsqu'elle est la suite d'une chute ou d'un coup sur la tête, *Arnica* est indiqué ; on pourra le répéter au bout de 24 heures, si cela est nécessaire. On ne doit pas s'inquiéter des saignements de nez qui pourront accompagner la congestion ; ils sont plutôt un avantage, il ne faut rien faire pour les arrêter.

Congestion causée par la faiblesse. — Si la cause est une extrême faiblesse, donnez *China* ; si la congestion revient chaque fois qu'on a pris froid, *Dulcamara ;* lorsqu'on a soulevé un objet lourd, ou fait un travail excessif, *Rhus* ; si en même temps le malade transpire trop facilement ou trop abondamment, *Mercurius* ; s'il se sent froid, faites-lui respirer du Camphre deux fois. Dans le cas où, en dépit de tous ces remèdes, le mal reviendrait, donnez *Sulphur*, si le malade n'a pas encore pris ce médicament ; s'il l'a déjà pris, donnez *Hepar*, et si ce dernier n'a pas d'effet, donnez, quinze jours après, *Silicea*, 2 ou 3 doses au plus.

Si les médicaments que nous venons d'indiquer n'apportent pas un prompt soulagement, et que le malade paraisse en danger, faites un cataplasme de farine de graine de lin que vous appliquerez chaud aux pieds ; ou bien donnez des bains de pieds très-chauds et répétez-les jusqu'à ce que vous obteniez un soulagement ou qu'il se

produise des frissons; s'il y a constipation, donnez un lavement chaud d'eau miellée.

[Dans le cas où la congestion est intense, il faut donner une goutte du médicament pour 8 cuillerées d'eau, une cuillerée de 3 en 3 heures; mais les doses doivent être plus éloignées, de 6 en 6 heures par exemple, si les accidents sont légers. Les dilutions moyennes sont préférables à toutes les autres. Il est indispensable parfois de tenir le malade au lit. L'alimentation doit être légère; mais la diète ne peut être complète.]

Apoplexie. — On reconnaît qu'une personne est frappée d'apoplexie à ce qu'elle est tout à coup paralysée de tout un côté du corps; en même temps, le malade perd connaissance totalement ou seulement en partie; son visage s'altère profondément, la bouche se dévie, et souvent il tombe dans un sommeil profond avec respiration bruyante et ronflement, sommeil dont rien ne peut le tirer. En soulevant les paupières, on reconnaît que les pupilles sont inégales, l'une est très-petite, l'autre est très-large.

En pareille circonstance, l'allopathie n'a qu'un moyen à offrir : la saignée, laquelle peut sans doute dégager le cerveau et amener le réveil du malade, mais qui a bien plus souvent pour résultat de hâter la mort. L'homœopathie n'est pas désarmée; les médicaments dont elle fait usage sont nombreux et nettement caractérisés, et souvent elle est intervenue avec succès.

La première chose à faire est d'étendre le malade sur un lit et de le déshabiller, surtout d'enlever tout ce qui peut gêner la circulation. On donne ensuite un lavement à l'eau salée, et on place des compresses fraîches sur le front, la poitrine et le ventre; Goullon considère ces applications d'eau froide comme très-utiles. [On peut ajouter à ces moyens des sinapismes que l'on placera successivement aux mollets, à la face interne des cuisses ou aux pieds.]

Puis, si le pouls est lent, plein, le visage étant rouge ou pâle, on donne *Opium*, d'abord en olfaction, puis en gouttes de teinture qu'on laisse tomber sur la langue ; on peut aussi se contenter de placer des globules dans la bouche. Lorsque le pouls est très-faible, il faut préférer *Lachesis* qu'on administre de la même manière.

Quand le malade a le sang très-porté à la tête, il faut débuter par *Glonoin*. [*Aconit* est préférable si, en même temps, le pouls est plein et dur.]

Pour les autres médicaments, on fixe son choix en raison des symptômes que présente le malade. Si, en se réveillant, il a des nausées, qu'il fasse des efforts pour vomir et qu'il ait des vomituritions, il faut lui faire prendre *Tartarus emeticus*, 2 gouttes de la 6e dilution pour un verre d'eau, une cuillerée toutes les 10, 15 ou 20 minutes ; si l'amélioration se fait attendre, on peut même donner ce médicament en lavement : on dissout alors 1 gramme de la première trituration dans 2 verres d'eau. Quand le malade est très-pâle, froid, faible, le visage étant décomposé et l'haleine froide, il faut faire respirer le Camphre. Enfin, pour les autres accidents qui pourraient arriver, il faudra choisir entre : *Acon.*, *Veratr.*, *Pulsat.*, *Phosp. acid.*, *Nux vom.*, *Arsen.*, *Ant. crud.*, *Hyoscyamus*.

Faiblesse de la mémoire. — La faiblesse de la mémoire résultant de saignées, de purgations et d'autres causes débilitantes cède à l'action de *China* ou de *Lachesis*. Chez les vieillards frileux, s'enrhumant facilement, il faut donner *Nux moschata*, s'ils prennent froid dans leur chambre ; *Cepa*, s'ils veulent aller au grand air, quoiqu'ils s'y enrhument toujours du cerveau. Pour la faiblesse de mémoire, suite de coups à la tête, *Arnica;* d'abus des liqueurs, *Nux vomica;* de frayeur, colère, contrariété, on choisit parmi les médicaments recommandés précédemment (Ire partie, chap. Ier), surtout entre *Aconit* et *Staphysagria*; *Veratrum*, *Rhus*, ou *Carbo vegetabilis* ; si la

faiblesse de mémoire est accompagnée de congestion à la tête, *Aconit* et *Belladona*; ou encore *China*, *Rhus*, *Mercurius* et *Sulphur;* si le malade ne peut fixer sa pensée sur un sujet déterminé, *Apis*.

On fera bien de se laver tous les soirs la tête avec de l'eau fraîche et de l'entourer d'un mouchoir, et tous les matins de laver le front et les yeux avec de l'eau très-froide. Peut-être vaut-il encore mieux, avant de se coucher, tremper les pieds jusqu'aux chevilles dans de l'eau très-froide pendant deux ou trois minutes, puis bien les frictionner avec une serviette rude.

Maux de tête.—Dans le traitement de ce mal si commun, nous pouvons souvent être guidés par les symptômes qui l'accompagnent; il importe cependant de distinguer les différentes sortes de céphalalgies, car le même médicament peut faire du bien ou être nuisible selon les circonstances.

Mal de tête provenant de congestion ou d'une inflammation. — Ce mal cause généralement des battements dans la tête et de la chaleur, on peut voir les pulsations des artères du cou; s'il augmente, des vomissements s'ensuivent; il y a aggravation après les secousses et les mouvements de la tête, lorsqu'on se couche ou qu'on se penche; il y a quelquefois soulagement lorsqu'on se tient debout. De tous les remèdes domestiques, le vinaigre est le meilleur; on peut appliquer sur les tempes des compresses trempées dans cet acide étendu d'eau, et donner, en même temps, un lavement d'eau chaude. Si cela n'apporte pas de soulagement, on se baigne les pieds dans de l'eau chaude, puis on les frotte avec de la flanelle. Les personnes sujettes à ce mal doivent s'accoutumer à boire beaucoup d'eau froide, à se frotter tous les matins la tête, et particulièrement le front et les tempes, avec un linge humecté d'eau froide, et se tremper les pieds dans un bain d'eau froide peu profond, tous les soirs, avant de se coucher. [Ces moyens hydrothérapiques

sont loin d'être supportés par tout le monde ; il faut en user avec beaucoup de ménagement.]

Dans des cas semblables, certains médecins ont l'habitude d'appliquer de la glace sur la tête. Or, des applications sur la tête de linges imbibées d'eau refroidie, produisent tout le bien qu'on peut attendre de l'application des corps froids, il n'y a réellement rien de mieux à attendre de la glace elle-même ; car cela ne serait pas mieux imaginé que d'essayer d'appliquer des coups de couteau pour guérir un mal de tête que la pression fait cesser. En général, il faut se méfier de tous ces moyens violents dont les résultats sont plus souvent funestes que favorables. Quant aux médicaments, on donne *Glonoin*, quand la douleur augmente avec une extrême rapidité, donnant lieu à des battements, à une douleur de brisement, qui augmente à la moindre secousse qu'on imprime à la tête, le pouls étant très-fréquent, les yeux et le visage rouges, les yeux fixes et brillants, les oreilles étant le siége de bruissements et de craquements ; la pâleur du visage et l'existence d'une sueur froide n'excluent pas l'emploi de ce médicament. *Aconit* répond à une douleur vive accompagnée des symptômes suivants : sensation de brûlure dans toute l'étendue du cerveau et particulièrement au front ; face rouge et bouffie ; yeux rouges ; paroles incohérentes, délire et fièvre. Si ce médicament réussit à soulager, on le continue : s'il a peu ou point d'effet, on le remplace par *Belladona*. Ce dernier médicament est plus spécialement indiqué dans les cas de douleur profondément située, oppressive, pesante, avec face pâle, yeux hagards, perte de connaissance, délire, murmure, somnolence.

Pulsatilla est préférable si la douleur n'occupe qu'un seul côté, est gravative, pressive, fatigante et affaiblissante, commençant à la partie postérieure de la tête pour s'étendre jusqu'à la racine du nez ; quand elle s'améliore dans la position horizontale et par une forte pression

exercée autour de la tête et par la marche, mais augmente quand on est assis; et aussi si la tête est lourde, la face pâle, et s'il y a vertige, agitation et envie de pleurer.

Il faut donner *Rhus* contre la douleur brûlante, pulsative, la tête paraissant pleine et pesante, et s'il existe un frémissement intérieur ou une sensation de ballottement d'un liquide qui tendrait à s'échapper. Ce médicament convient surtout aux symptômes qui apparaissent après le repas.

Mal de tête par congestion sanguine. — Si un semblable mal de tête apparaît dès le matin ou après avoir mangé, avec tristesse, somnolence, roideur, douleur à la nuque, parole embarrassée, traits décomposés, bouche oblique, membres engourdis, il faut faire appeler un médecin, et, en attendant son arrivée, donner *Belladona* à doses répétées [une cuillerée toutes les demi-heures], et s'il n'a pas soulagé au bout de 2 heures, *Nux vomica ;* en même temps on met les pieds dans l'eau très-chaude et des compresses froides sur le front (comp. avec *Apoplexie*).

Mal de tête causé par un coryza (*Rhume de cerveau*). — Dans ce cas, la douleur réside surtout au front, elle est pressive, brûlante, diminue le matin, augmente le soir, est accompagnée de larmoiement, éternument, chaleur sèche dans le nez, frissons, quelquefois toux légère. Il est bon alors d'aspirer de l'eau chaude et de boire un peu d'eau froide avant de se coucher ; puis on fait prendre *Aconit* si la douleur diminue au grand air et augmente en parlant.

S'il y a, au contraire, aggravation au grand air, en soutenant son attention, en lisant, sensation d'un poids et d'un tiraillement, et que le nez commence à couler, ou bien s'il cause de la démangeaison et semble bouché, il faut donner *Cina*.

S'il coule du nez des matières âcres, brûlantes, avec enrouement, agitation, bourdonnements dans les oreilles,

battements dans le front, nausées, soulagement au grand air ou dans une chambre chauffée, *Arsenic* est indiqué; tandis que *Cepa* convient mieux quand il y a aggravation le soir dans l'appartement, amélioration au grand air, avec étincelles devant les yeux, plénitude et pesanteur de la tête, surtout de la partie postérieure. (Pour les autres médicaments, voyez les articles *Catarrhe* et *Coryza*.)

Mal de tête rhumatismal. — Il est caractérisé par des douleurs lancinantes et déchirantes, qui changent souvent de place, vont de la nuque à l'oreille et jusque dans les tempes; la tête est extérieurement sensible au toucher, la douleur augmente par le mouvement et en étant couché, vers le milieu de la nuit, et souvent alors une sueur abondante s'établit. De petites enflures paraissent sur des points divers, les vomissements arrivent et soulagent presque toujours. Les bains de pieds diminuent la douleur; les fumigations causent aussi un certain bien-être. En outre, la douleur s'affaiblit encore quand on se peigne.

Chamomilla est le meilleur médicament que l'on puisse opposer à ce mal de tête; quand elle n'a pas soulagé en quelques heures, que le malade est agacé, emporté, agité, qu'il change de place à chaque instant, *Nux vomica* est préférable ; *Belladona* convient, au contraire, à ceux qui se tiennent tranquillement couchés, mais gémissent et pleurent sans cesse, surtout s'ils ne peuvent supporter le bruit et la lumière ; *Pulsatilla* est indiquée dans les cas analogues, surtout quand le sujet est frileux, pleureur et qu'il souffre de l'estomac.

Mal de tête goutteux (*Céphalalgie arthritique*) ; — elle se compose de douleurs perforantes et déchirantes, qui s'améliorent par la chaleur et quand le malade est parvenu à vomir. Il faut lui opposer *Ipeca*, et quand *Ipecacuanha* n'apporte que peu de soulagement, il faut prendre *Ignatia*, surtout si la douleur est plus vive à la racine du nez, ou

si elle est perçante, tiraillante, située profondément dans la tête, avec soulagement en se penchant ou en se couchant. *Nux vomica*, dans le cas où la douleur lancinante siége sur un côté de la tête, qu'elle augmente en plein air ou en se baissant. *Colocynthis* triomphera des douleurs rhumatismales les plus violentes lorsque les autres médicaments n'auront rien fait ; quand la Coloquinte restera sans effet, le Café pur amènera souvent du soulagement. Pour les douleurs déchirantes qui n'occupent qu'un seul côté de la tête, l'accès revenant tous les huit jours, *sulphur* doit être prescrit s'il y a soulagement quand on est couché.

Pour le rhumatisme goutteux dans la tête, avec douleurs de tiraillements, de battements et sensation comme si le crâne devait éclater, agitation, soubresauts, nausées, renvois, efforts pour vomir, il faut donner *Ipecacuanha*, *Nux vomica* et *Bryonia;* et quand ces médicaments ne suffisent pas à guérir, la douleur revenant à chaque changement de temps, avec le caractère pressif ou perforant, et s'il y a des vomissements, *Sepia* est indiquée.

Mal de tête par suite de dérangements de l'estomac et des entrailles. — S'il est produit par des aliments mal digérés, du Café pur et fort sera très-utile; si la cause est un dérangement d'estomac, donnez les remèdes recommandés contre ces dérangements; s'il y a constipation, les lavements d'eau chaude feront du bien.

On reconnaît cette espèce de mal de tête aux caractères suivants : la langue est chargée, il y a mauvais goût de la bouche, perte de l'appétit, nausées ou vomissements, venant avec la première période de la maladie et croissant avec la douleur ; tandis que, avec le mal de tête nerveux, les nausées et les vomissements apparaissent quelquefois à une période plus avancée, quand la douleur a atteint son apogée. Si le mal de tête est la cause des désordres de l'estomac, on donnera les médicaments indiqués contre le mal de tête ; si le mauvais état de l'estomac est la cause du

mal de tête, les médicaments indiqués contre les maux d'estomac.

Quand le mal de tête est l'effet de la constipation et qu'il y a afflux du sang vers le cerveau, *Bryonia*, *Nux vomica*, *Opïum*, sont le plus souvent utiles. *Nux vomica*, si la marche et le mouvement provoquent des douleurs de tête, et que celles-ci se composent d'une sensation de pression aux tempes, sensation qu'on ne peut calmer ni en s'asseyant ni en se couchant; les yeux lourds, difficiles à tenir ouverts, sans envie de dormir cependant ; la tête lourde surtout en remuant les yeux; que, pendant un travail intellectuel, on sente comme si elle allait éclater ; avec aggravation le matin, à l'air libre, après le repas ; surtout après avoir pris du café, ou bien si le café répugne ; *Pulsatilla* répond mieux à la douleur qui existe seulement sur un côté de la tête, avec faible congestion du cerveau ; mais avec frisson, absence de soif; surtout quand le malade est d'un caractère doux et tranquille, enclin à pleurer et à s'agiter. *Bryonia*, si l'on se sent la tête serrée des deux côtés ; si, lorsqu'on se penche, il semble que tout va sortir par le front; si l'on a des saignements de nez, qui ne soulagent pas, et qu'il coule des yeux des larmes brûlantes. Il faut prescrire *Bryonia*, en la répétant toutes les 6 heures. *Opium* répond aux douleurs violentes, avec sensation de tiraillement, de déchirement, battements visibles des tempes, violente congestion, grande mobilité des yeux, soif ardente, sécheresse de la bouche, renvois aigres, envies de vomir, et même vomissements putrides et repoussants; on peut le repéter toutes les 2 ou 3 heures.

Mercurius convient aux cas où l'on sent la tête comme pleine et prête à éclater, ou bien comme serrée par un bandeau, avec aggravation la nuit; douleur déchirante, brûlante, perforante, lancinante.

Ipecacuanha est indiqué quand les nausées commen-

cent en même temps que la douleur, celle-ci se faisant sentir sur tous les points de la tête, même jusqu'à la langue avec envies de vomir et vomissements.

Veratrum fera du bien si la persistance de la constipation occasionne une congestion à la tête, avec douleur semi-latérale composée de battements et de pression, d'une sensation de meurtrissure du cerveau, constriction de la gorge, douleur d'estomac, roideur douloureuse du cou, émission fréquente d'une urine pâle et claire, nausées et vomissements. *Lycopodium* et *Sepia* conviennent souvent après *Veratrum.*

Migraine. — On appelle ainsi une douleur de tête semi-latérale accompagnée de nausées et de vomissements. *Sanguinaria* est le meilleur remède qu'on puisse opposer à cette maladie lorsque la douleur revient périodiquement, commençant le matin pour durer jusqu'au soir, avec plénitude de la tête, comme si elle allait se fendre ou comme si les yeux étaient tirés hors des orbites; lorsque la tête est traversée par une douleur lancinante, perçante, pulsative, plus vive sur le côté droit du front, accompagnée de frissons, nausées, vomissements, besoin de se coucher, aggravation par le mouvement. *Belladona* vient après, particulièrement si la douleur est plus vive du côté droit.

La *Belladone* répond aux symptômes suivants : sensibilité de la surface de la tête, gonflement des veines de la tête et des mains, bourdonnement dans les oreilles, obcurcissement de la vue. Ce médicament est encore indiqué quand les douleurs sont très-vives, s'étendant aux yeux et au nez, n'occupant qu'un seul côté de la tête, et accompagnées d'une douleur de pression, d'éclatement, de fluctuation, augmentée par le moindre mouvement, par l'éclat de la lumière, par le moindre son, par le bruit des pas, par la moindre secousse; sensation de cahots dans la tête et dans le front à chaque pas et en montant

les escaliers ; les douleurs revenant chaque après-midi et durant jusqu'à minuit, aggravées par la chaleur du lit et la position horizontale, surtout par un courant d'air, ou bien encore, lorsque les douleurs se réveillent en respirant fortement, deviennent aiguës, saisissant la moitié de la tête, sont quelquefois momentanément poignantes, assez profondes pour faire perdre connaissance. *Aconit* calme souvent alors les douleurs du côté gauche de la tête ; si, au bout de quelques heures, elles ne sont pas arrêtées, il faut prescrire *Belladona*, et la continuer de 6 à 12 heures; puis, s'il reste une sensation telle qu'il semble qu'il y ait de l'eau dans le cerveau, *Platina* est très-utile, surtout si le malade se plaint d'une sensation de froid dans les oreilles, les yeux, un côté du visage, le pourtour de la bouche, s'il a du tremblement, des éclairs devant les yeux, et quand tous les objets lui paraissent plus petits que la réalité. On revient ensuite à *Bellad.*; puis à *Mercurius*, quand le soulagement n'est pas complet, la douleur s'étendant, au contraire, aux dents et à la gorge, avec élancements dans les oreilles, douleurs siégeant surtout du côté gauche, augmentant la nuit et accompagnées alors de sueurs qui ne soulagent pas. *Hepar* convient souvent après *Bellad.*, ou *Mercurius*, quand les douleurs sont perforantes, comme celles que produirait une aiguille enfoncée dans le cerveau, venant toujours la nuit, le front semblant sur le point de se déchirer, et des nodosités douloureuses paraissant sur la tête.

Apis convient quand la tête paraît pleine et trop grosse, avec pesanteur et pression, surtout en se levant après avoir été assis ou couché, avec aggravation constante dans une pièce chaude, soulagement lorsqu'on serre la tête entre les deux mains; si les yeux sont affectés; s'il y a, la nuit, frisson au plus léger mouvement, chaleur brûlante de la face et des mains, urticaire avec secousses lancinantes et perforantes ; ou bien, disparition soudaine de

l'urticaire et sensibilité au toucher de toutes les parties du corps du malade. Dans ce cas, aucun autre médicament n'a une action plus efficace.

Dans les cas les plus tenaces, la douleur étant lancinante et perforante, siégeant sur l'œil droit, arrachant des cris au malade et se trouvant accompagnée de nausées, et de vomissements qui augmentent à la moindre secousse de la tête, et en marchant, *Sepia* est indiquée. Si la même douleur existe sur l'œil gauche, il faut donner *Aconit*, et quelques heures après *Sulphur* ou *Silicea*.

Spigelia convient au cas où les douleurs sont très-vives sur le côté gauche, avec battements insupportables des tempes, douleurs dans tout le côté gauche de la tête, quelquefois dans la face et dans les dents, s'aggravant à mesure que le soleil s'élève, ou bien en se penchant ou en marchant au grand air, avec grande sensibilité au moindre bruit; ce médicament est indiqué surtout quand l'haleine est très-fétide.

Les indications qui précèdent peuvent se résumer de la manière suivante :

Belladona. Migraine avec grande sensibilité à l'action de la lumière.

Spigelia. Migraine avec forte aggravation de la douleur au moindre bruit.

Sanguinaria. Migraine avec aggravation par le pas des personnes qui marchent dans la chambre du malade.

Sulphur ou *Aconit*. Migraine avec sensibilité à toute espèce d'odeur.

Sepia. Migraine, quel que soit le côté de la tête affecté, grande sensibilité au changement de temps et à l'air froid, aggravation par les impressions morales, surtout par la colère.

Mal de tête nerveux (*névralgie*). — Dans la céphalalgie nerveuse la tête est ordinairement froide, la face pâle,

il y a, au début, une abondante émission d'urine incolore; le vomissement ne soulage pas, les douleurs viennent par accès, toujours de la même façon, occupant un seul côté; sont ou perforantes, comme si l'on enfonçait un clou dans certains points de la tête, n'occupent alors qu'une très-petite place et s'aggravent par le toucher, se calment, en se couchant dans une pièce obscure. On peut prévenir les accès en faisant de fréquentes ablutions d'eau froide, des frictions sur la peau avec une brosse, et par l'usage des médicaments indiqués ci-dessous. Rien n'est plus défavorable à ce genre de céphalalgie que le Café, et quand même il soulagerait le malade pendant les crises, celui-ci doit s'en abstenir absolument.

Comme médicament, *Coffea* soulage les douleurs déchirantes et pressives semi-latérales ; la douleur perforante que l'on peut comparer à celle que causerait un clou enfoncé dans un des côtés du cerveau, les douleurs de brisement, de déchirement, de broyement ; douleurs revenant à la plus légère occasion, à la suite d'une tension d'esprit, d'une contrariété, d'un refroidissement, d'un repas trop copieux, etc. Avec cela, dégoût pour le café auquel on est cependant habitué, douleur au moindre bruit, même par la musique ; douleurs qui deviennent intolérables, irritent le malade, le mettent hors de lui, le font pleurer, crier, s'agiter, craindre l'air froid ; frisson. Ce médicament doit être répété souvent [toutes les heures pendant le paroxysme], et suivi de *Nux vomica*, *China*, quelquefois d'*Ignatia* et de *Pulsatilla*.

Aconit est efficace contre les douleurs très-violentes, pendant lesquelles le malade est étendu sans avoir conscience de lui-même, faisant des efforts pour vomir, pleurant, se lamentant, ayant peur de mourir, ne pouvant supporter le moindre mouvement ni le moindre bruit autour de lui ; pouls faible, petit, s'arrêtant par moments, douleur pulsative, lancinante, comme une crampe, au sommet du nez,

aggravée par la lecture ou par la parole. Ce médicament soulage aussi les maux de tête provenant de refroidissement, et accompagnés de coryza, bourdonnements dans les oreilles, colique, et aussi quand il existe un sentiment de ballottement, comme celui que causerait une boule remuant dans la tête et produisant une sensation d'air froid.

Ignatia soulage la douleur pressive au-dessus du nez, quand elle est calmée par l'action d'incliner la tête en avant, les douleurs pressives de dedans en dehors, lancinantes, tressaillantes, déchirantes au front comme si l'on enfonçait un clou qui pénétrerait profondément dans le cerveau, avec nausées, éblouissement de la vue, photophobie, face pâle, urine aqueuse et abondante; cessation momentanée des douleurs à chaque changement de position; puis retour des douleurs après les repas, la nuit après qu'on est couché, le matin une fois qu'on est levé; le malade étant facile à s'effrayer, versatile ou taciturne etabattu. Ce médicament conviendrait encore, d'après Goullon, quand les douleurs déterminent des mouvements convulsifs chez les femmes délicates.

Veratrum est souvent utile lorsque les cheveux deviennent très-sensibles et qu'il existe de la diarrhée, des douleurs assez violentes pour faire perdre la raison, affaiblir et causer des syncopes, avec aggravation en se levant et en se mettant au lit, sueurs froides à ce moment, frissons et soif. Pour les autres symptômes, voyez *Veratrum* et l'article « Mal de tête provenant de constipation. » (p. 414).

Pulsatilla calme les douleurs déchirantes, qui augmentent le soir, les douleurs pulsatives et lancinantes qui arrivent le matin après le lever ou le soir après le coucher, accompagnées de saccades, d'élancements, de déchirements dans les tempes; surtout les douleurs limitées à un seul côté de la tête, accompagnées d'étourdissements, de mal au cœur, de lourdeur de la tête, d'obscurcissement de

la vue, ou d'impossibilité de supporter la lumière, de bourdonnements ou d'élancements, de secousses, de tiraillements dans les oreilles ; le visage étant pâle et exprimant l'inquiétude, le malade n'ayant ni appétit ni soif, étant frileux, anxieux et se plaignant de saignements de nez fréquents et de palpitations. Tous ces symptômes indicateurs de Pulsatille s'aggravent lorsqu'on reste en repos ou assis, et s'améliorent au grand air ; le mal de tête est soulagé par la compression faite avec les mains ou avec un bandeau. Ce médicament convient surtout aux personnes douces et flegmatiques.

Bryonia répond aux douleurs pressives et brûlantes dans la tête ; et lorsqu'en se penchant, il semble que le cerveau va s'échapper par le front, avec aggravation par la marche ; ou aux tiraillements superficiels qui s'étendent au visage et aux tempes ; douleur pressive, perçante, déchirante, qui n'occupe que des places limitées. Il convient surtout aux personnes d'un caractère pétulent, irascible. *Rhus* rendra souvent de grands services après *Bryonia*.

Nux moschata, lorsque le cerveau semble vaciller quand on remue la tête ; avec aggravation après chaque repas, surtout après le déjeuner, et avec assoupissement à ce moment ; si l'on ne peut supporter aucune pression aux tempes ; si la douleur va de droite à gauche, soulagée par la chaleur, aggravée par le froid, surtout par l'humidité. Ce médicament convient surtout aux malades sensibles et de caractère inconstant.

Nux vomica, comme nous l'avons indiqué plus haut, convient au mal de tête provenant de constipation ou d'abus du café ; et encore lorsque la douleur est celle que produirait l'introduction d'un clou dans le cerveau, avec secousses et douleurs perforantes, avec nausées, vomissements aigres ; élancements, douleur pressive d'un seul côté, prenant le matin de bonne heure, devenant de plus en

plus vive jusqu'à ce que le malade soit sans connaissance ou presque en délire; ou bien lorsqu'on sent la tête comme fendue en deux, la face étant pâle et abattue, la tête lourde; bourdonnements, secousse douloureuse pendant la marche; aggravation par le mouvement, même seulement des yeux, à l'air, le matin de bonne heure, après avoir mangé ou en se penchant; ou bien quand la tête est très-sensible extérieurement avec aggravation par le froid.

Chamomilla calme les douleurs de tête causées par un refroidissement, par l'abus du café, lorsque la douleur est déchirante, tiraillante, d'un seul côté, s'étendant jusqu'à la mâchoire, accompagnée de douleur aiguë, lancinante dans les tempes, pesanteur au-dessus du nez, battements très-pénibles; surtout si une joue est rouge et l'autre pâle, ou bien quand la face tout entière est bouffie, que les yeux sont douloureux, et qu'on a avec cela mal à la gorge, sensation de froid dans la poitrine, ou un goût amer et putride de la bouche. Il convient surtout aux enfants, aux personnes nerveuses, qui ne peuvent supporter la moindre douleur.

China s'adresse aux sujets sensibles, lorsque la douleur est pressive et les empêche de dormir la nuit, qu'elles éprouvent des tiraillements dans les tempes comme si la tête allait éclater; douleur térébrante au sommet de la tête, sensation de meurtrissure au cerveau; sensations de saccade, de déchirement, de fluctuation, d'éclatement; aggravation par la marche, par le moindre mouvement, lorsqu'on ferme les yeux; soulagement lorsqu'on se couche ou lorsqu'on reste en repos, surtout quand le cuir chevelu est sensible au moindre attouchement. Ce médicament convient aux personnes chagrines, aux enfants entêtés, désobéissants, qui ont le teint ordinairement pâle, et par moment rouge et chaud; lorsqu'ils deviennent bavards ou sont en mouvement toute la nuit. Il est souvent très-bon de faire suivre ce médicament par *Coffea*.

Antimonium crudum peut être donné contre le mal de

tête nerveux qui résulte d'un embarras gastrique, d'un refroidissement, ou à la suite d'une éruption rentrée, causant des douleurs, surtout dans les os, avec sensation térébrante ou déchirante dans les tempes et dans le front, soulagement au grand air, aggravation en montant les escaliers. Ce médicament va bien après *Pulsatilla*, lorsque l'embarras gastrique persiste ou lorsque le mal de tête entraîne la chute des cheveux.

Colocynthis est efficace contre les douleurs de tête les plus violentes : tiraillements, douleur pressive d'un seul côté ou sur le front; aggravation en se penchant ou en se couchant sur le dos; crises revenant toutes les après-midi ou vers le soir, douleur occupant le côté gauche avec beaucoup d'agitation; sueurs ayant l'odeur d'urine; urines rares ou fétides; ou bien urine abondante et claire pendant les crises.

Capsicum calme les douleurs de tête extensives, éclatantes, la sensation de pression de dedans en dehors, avec aggravation par la marche et les mouvements de toute nature; douleur déchirante, lancinante pendant le repos; aggravation en remuant la tête ou les yeux, en se penchant ou à l'air froid. Ce médicament doit être surtout donné aux personnes phlegmatiques, apathiques, qui s'irritent facilement, ou aux enfants obstinés, difficiles à conduire, surtout s'ils sont frileux, craignent l'air et l'exercice, et que leur mal s'aggrave après avoir bu.

Si les médicaments ci-dessus indiqués n'ont pas d'effet, il faut choisir parmi les suivants, que l'on doit toujours donner à la dose de 2 ou 3 globules dissous dans 8 cuillerées d'eau, solution dont le malade prend une cuillerée toutes les 3 ou 4 heures.

Sulphur contre douleurs pulsatives, déchirantes, sensation de chaleur, surtout le matin et le soir; nausées avec aggravation au grand air, amélioration dans un endroit fermé; déchirements assourdissants, pressions; crises re-

venant tous les huit jours; perte des cheveux à la suite d'éruptions cutanées, d'ulcères supprimés, de sueurs rentrées.

Arsenicum lorsque les mêmes douleurs diminuent au grand air et s'aggravent dans un lieu fermé.

Silicea contre : douleur pulsative, avec chaleur et congestion à la tête; lorsque le mal est causé par l'exercice ou vient après avoir parlé ou s'être baissé; douleur nocturne allant du cou au sommet de la tête; douleur déchirante toutes les matinées, tous les symptômes tendant à se porter au front et aux yeux; apparition de tumeurs sur la tête, chute des cheveux avec sensibilité du cuir chevelu, douleur s'étendant au nez et à la face, transpiration de la tête.

Calcarea convient, d'après Goullon, aux enfants et aux jeunes gens chez lesquels les douleurs de tête sont accompagnées de vertiges, et augmentent en se baissant au point d'obscurcir la vue. Il faut songer à ce médicament quand *Belladona* n'a pas réussi.

Sepia répond aux douleurs de tête élançantes, perforantes, battantes, se faisant sentir surtout aux tempes ou au milieu du front, et telles, que le moindre attouchement ne peut être supporté; ces douleurs forçant le malade à crier, lui amenant des nausées et des vomissements, le moindre mouvement étant insupportable et le patient ne trouvant un peu de diminution dans ses souffrances qu'en restant dans un repos absolu, dans l'obscurité et les yeux fermés. De cette manière, il s'endort parfois, ce qui le soulage, et la crise passe tout à fait quand le sommeil complet arrive.

Un mal de tête violent, accompagné d'une grande faiblesse, d'indifférence, d'abattement, doit faire redouter l'invasion d'une maladie grave, que l'on évitera en donnant de suite *Veratrum* ou *Arsenicum* pour venir à *Acid. phosph.* ou *Arnica*, si les deux premiers médicaments ne répondent pas exactement au caractère des douleurs.

Mal de tête causé par la suppression du rhumatisme, de la goutte ou d'anciens ulcères. — Il est souvent dangereux et ne doit pas être négligé. Il faut donner d'abord les médicaments recommandés contre chacune de ces maladies, en les comparant à ceux que je viens d'indiquer pour les maux de tête.

Il n'y a pas de temps à perdre si, après une scarlatine, un érysipèle ou une miliaire rentrés, paraît un mal de tête qui fait graduellement perdre au malade la conscience de lui-même, ou bien lorsque ces symptômes apparaissent avec la fièvre et un rhume de cerveau, ou bien après la suppression d'un rhume de cerveau, ou bien encore par suite d'une dentition pénible chez les enfants.

Il faut prescrire alors *Cuprum metallicum*, 3e trituration, (quelques médecins disent 30e dilution) ; on dissout dans un verre plein d'eau ce que peut en contenir la pointe d'un canif, et on donne une cuillerée à dessert de cette solution aux adultes, une cuillerée à café aux enfants, tous les quarts d'heure ou toutes les demi-heures ; si l'on obtient du soulagement, on éloigne les doses. Mais dans des cas aussi graves, il faut toujours se hâter d'appeler un médecin.

Quand le mal de tête est situé profondément dans les orbites, avec des élancements à travers le cerveau et faiblesse des yeux, il faut craindre une prochaine cécité ; on donne alors *Belladona*, puis *Sulphur*, en attendant un médecin.

Lorsque le mal de tête revient toujours à la même place, profondément dans le cerveau, avec paralysie, fourmillement, spasmes du côté opposé du corps et autres symptômes, le malade a peu de chances de guérir, et il faut toujours laisser à un médecin le soin de le traiter.

Un mal de tête continuel chez les vieillards, accompagné d'émission de faibles quantités d'urine épaisse, trouble, fétide, est un fort mauvais signe. On doit faire boire à ces malades de l'eau à discrétion, leur recommander quelques frictions et les renvoyer à un médecin.

Pour la teigne et les éruptions de la face, voyez le chapitre concernant les *Maladies de la peau*, p. 380.

[**Mode d'administration des médicaments.** — Il varie suivant que l'on a affaire à un accès ou à un mal de tête permanent. Dans le premier cas, il ne faut pas craindre de donner une cuillerée toutes les 3 heures; dans le second, il suffit de faire prendre une cuillerée le matin et une le soir. Lorsque le mal de tête se lie à une autre maladie, ce qui arrive le plus souvent, le médicament doit être administré en raison du caractère de cette dernière.]

Chute des cheveux (1). — Lorsque les cheveux, après être tombés, repoussent immédiatement, il n'y a pas autre chose à faire que de les brosser et peigner souvent; mais s'ils repoussent en moins grande abondance qu'auparavant, il convient de les couper un peu une fois par mois, aux phases croissantes de la lune, dit-on. Il sera souvent utile, dans des cas semblables, de laver souvent la tête avec de l'eau froide, surtout le soir, et de l'envelopper d'un mouchoir. Si les cheveux sont trop secs, l'huile, la graisse, les pommades sont nuisibles; il vaut beaucoup mieux se laver la tête une fois par semaine avec de bonne eau de savon; si cela ne produit pas l'effet attendu, se servir une fois par semaine d'une décoction de son.

Lorsque les cheveux sont secs, couverts de dartres, plus ou moins adhérents, les décoctions légères de cendre de hêtre sont quelquefois efficaces; on y plonge les dents d'un peigne fin ou une éponge, qu'on passe sur la tête, puis on lave à l'eau froide. Lorsque les cheveux sont friables, on peut les enduire d'un peu de graisse ou d'huile, la graisse d'ours est préférable, et les écourter tous les deux jours pendant la lune croissante. Lorsqu'on voit apparaître des places chauves, il est bon de les raser de temps en

(1) V. l'important ouvrage, sous le rapport pratique, *Traité des maladies du cuir chevelu*, par le docteur Cazenave, médecin de l'hôpital Saint-Louis. Paris, 1850, 1 vol. in-8, avec planches coloriées.

temps ainsi qu'une partie des cheveux environnants; si au bout de quinze jours on remarque que cela ne réussit pas, il faut frotter les places une fois par semaine avec la pommade indiquée plus bas. Si la calvitie vient à la suite d'une maladie grave, il suffit de laver la tête matin et soir avec de l'eau de source pure. Si la calvitie est héréditaire, toutes les tentatives pour conserver les cheveux sont la plupart du temps inutiles.

La pommade suivante est très-efficace contre une calvitie précoce : faites fondre par la chaleur de la moelle de bœuf, versez une goutte de teinture de cantharides dans une soucoupe et ajoutez-y graduellement la moelle de bœuf jusqu'à ce que la soucoupe soit pleine; remuez et battez le tout. Frottez de cette pommade les places chauves tous les deux ou trois soirs.

Si les cheveux tombent par suite de causes débilitantes, donnez *China* et ensuite *Ferrum*. *China* est encore efficace contre la transpiration gluante de la tête. Si les cheveux tombent à la suite de transpirations excessives, on donne *Mercurius*. Si le malade a pris de la Quinine ou de l'écorce de Quinquina, on donne *Belladona;* s'il a pris du Mercure, *Hepar* ou *Carbo vegetabilis;* s'il a éprouvé un chagrin, *Staphysagria* ou *Acid. phosphoricum*.

Après une maladie inflammatoire ou une fièvre nerveuse, *Hepar*, *Calcarea*, *Silicea* ou *Lycopodium* sont utiles ; contre une céphalalgie chronique, de nature hystérique ou goutteuse, telle que le moindre couvre-chef cause une vive douleur, on donne *Hepar;* contre une céphalalgie provenant d'une affection chronique de l'estomac ou des entrailles, *Lycopodium*, qui est aussi très-utile lorsque la céphalalgie est accompagnée de démangeaisons et de dartres.

Si aucun de ces remèdes ne peut empêcher la chute des cheveux, il faut prendre une goutte d'huile de laurier ou d'huile d'amandes amères, ou mieux encore d'huile d'amandes douces, et la mélanger graduellement avec deux cuillerées

à bouche de moelle de bœuf fondue par la chaleur. Mettez très-peu de cette pommade sur les doigts et passez-les dans les cheveux. Souvent les femmes deviennent chauves pour avoir laissé leurs cheveux détachés la nuit ou pour les avoir toujours tenus trop serrés; c'est à elles de prendre les précautions convenables.

[La chute des cheveux tient en général à l'existence d'une maladie chronique du cuir chevelu, maladie souvent difficile à guérir et pour laquelle l'intervention du médecin est indispensable. Les moyens indiqués par le Dr Héring sont bons seulement pour la calvitie qui arrive pendant la convalescence des maladies aiguës.]

ART. III. — MALADIES DES YEUX.

§ 1. — **Remarques générales.**

L'application de toute espèce de collyre, de baume ou de liniment est un danger pour les yeux, par cela seul qu'ils contiennent des poisons actifs, de sorte que si, une fois par hasard, ils guérissent une ophthalmie, il leur arrive plus souvent de l'aggraver ou de faire naître une autre affection plus pénible que la première. Aussi, quiconque tient à conserver sa vue doit-il éviter ces remèdes dangereux ou pour le moins inutiles. Des médicaments pris à l'intérieur guériront généralement, surtout si les yeux n'ont pas été altérés par les remèdes appliqués tout d'abord.

L'eau froide est le meilleur topique qu'on puisse employer ; elle soulage souvent, lorsque les yeux sont douloureux, rouges, brûlants, et qu'il y a complication de toux ou de coryza. Elle est encore utile contre les affections chroniques des yeux, accompagnées d'une grande photophobie, aggravées par les moindres circonstances, surtout par l'exposition à un vent froid ou à l'humidité.

Les cataplasmes de mie de pain et d'eau sont souvent utiles. Si le malade ne peut supporter l'eau froide ou

qu'elle soit sans effet; si à la sensation de brûlure et de gravier dans les yeux avec photophobie, se joint une vive douleur avec sécrétion de larmes âcres, il faut employer de préférence l'eau tiède, soit en y trempant des compresses, soit en faisant des cataplasmes de mie de pain ; il faut appliquer de nouvelles compresses chaque fois que la douleur devient plus vive.

A l'aide de la fronde oculaire (*fig.* 119), on peut fixer les

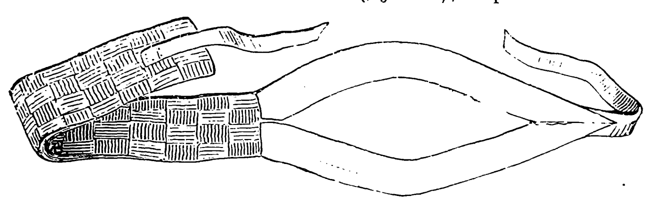


Fig. 119. — Fronde oculaire déployée.

compresses et les cataplasmes, et les empêcher de se dé-

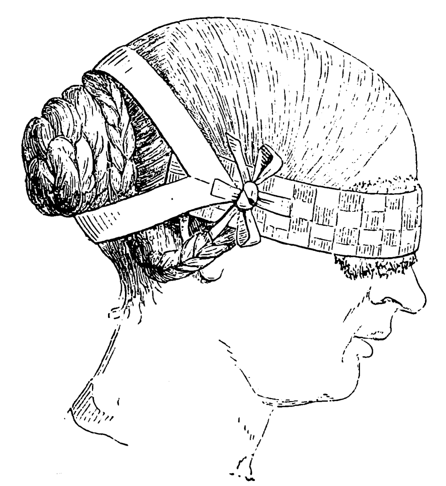


Fig. 120. — Fronde oculaire appliquée et nouée.

placer (*fig.* 120). Cette fronde se compose d'un bandeau

offrant à l'une de ses extrémités deux bandes, l'une presque verticale qui doit passer sur le sommet de la tête, l'autre horizontale qui entoure l'occiput : ces deux bandes sont réunies à leur extrémité sous un angle aigu et prolongées par un lien. A l'autre extrémité du bandeau est fixé un ruban qui vient se nouer avec celui qui prolonge les deux bandes.

L'huile d'olive peut être utile lorsque les paupières sont sèches et contractées spasmodiquement; dans les autres cas, elle est nuisible, surtout si elle n'est pas parfaitement fraîche.

Lorsque les yeux sont affectés d'érysipèle, dont le principal symptôme est une rougeur qui s'étend assez loin tout autour des orbites, il ne faut appliquer aucun liquide; on emploie à leur place des petits sacs remplis de son chauffé.

[Si l'on veut absolument faire usage d'un topique, il faut employer à l'extérieur le médicament que l'on administrait intérieurement.] Mais le traitement interne est toujours indispensable.

§ 2. — Maladies inflammatoires.

Inflammation des paupières. — Quelquefois les paupières sont rouges, enflammées et gonflées sans que le globe oculaire soit malade. Dans le cas de rougeur, enflure, chaleur sèche et brûlante des paupières, on donne *Aconit;* si ce médicament ne soulage que momentanément, il faut le répéter. Si les paupières sont pâles, cernées, enflées et comme transparentes, tendues, brûlantes, avec sécrétion abondante de mucosités dont une partie passe par le nez, forte chaleur générale et agitation, *Aconit* est encore le premier médicament à donner ; s'il ne guérit pas complétement, *Apis* lui succédera. Ce médicament convient surtout dans le cas de gonflements œdé-

mateux, comme érysipélateux autour des yeux; à l'enflure à l'adhérence des paupières avec sensation de matières muqueuses accumulées ; vives démangeaisons, chaleur, élancements et douleur corrosive. Dans le cas d'une douleur pressive ou de sensibilité des paupières, il faut donner *Hepar*.

Lorsque le gonflement est très-considérable, que les paupières sont très-enflammées, rouges et brûlantes, avec sécrétion de pus, *Sulphur* doit être préféré à *Hepar*, surtout si le malade a de la difficulté à ouvrir les yeux le matin, et ne peut supporter la lumière. Si ces médicaments ne procurent pas un soulagement immédiat, il faut répéter *Aconit* qui alors sera plus efficace. Si *Hepar* est resté sans effet, et surtout s'il y a gonflement, rougeur, chaleur et démangeaison des paupières, qu'elles adhèrent l'une à l'autre et saignent lorsqu'on les sépare, si elles sont retournées, lourdes et comme paralysées, il faut donner *Belladona*. Quand les paupières sont enflammées seulement à leur face interne, rouges, très-douloureuses, causant une vive sensation de brûlure, le malade ne pouvant les ouvrir, *Arsenic* est indiqué : si les paupières sont gonflées et contractées, pesantes, de sorte que le malade ne peut les ouvrir, causant une douleur sécante et ulcérées sur leurs bords, *Mercurius solubilis* est très-utile ; quand il ne suffit pas, *Hepar* peut le remplacer. *Rhus* est particulièrement efficace contre l'inflammation de la face interne des paupières, maladie fréquente chez les enfants et surtout chez les nouveau-nés; il couvre aussi les symptômes suivants: contractions spasmodiques des paupières, gonflement épais et rouge, sécrétion de mucus jaune ressemblant à du pus. *Euphrasia* fait aussi beaucoup de bien dans les cas ordinaires d'inflammation chronique des paupières ; celles-ci causant des démangeaisons pendant le jour, étant collées pendant la nuit, étant rouges et un peu enflées, ayant leurs bords ulcérés, humides, secrétant du pus ;

les yeux clignotant, redoutant la lumière, un coryza constant se faisant sentir avec violent mal de tête et chaleur dans la tête.

Il faut donner *Nux vomica* lorsque les bords des paupières sont brûlants et démangent, sont très-douloureux lorsqu'on les touche, et adhèrent l'un à l'autre le matin. *Nux vomica* peut être donnée avec avantage après *Euphrasia*, et *Pulsatilla* après *Nux vomica*, pourvu que l'inflammation ait récidivé, cause des élancements, de la brûlure et des démangeaisons, ou existe sans douleur.

Mercurius convient aussi en pareil cas ; il doit être suivi d'*Hepar* et souvent aussi de *Belladona*.

Si ces médicaments ne produisent pas les effets attendus, que les paupières restent très-rouges, avec sécrétion de mucus dans leurs angles, que les yeux supportent difficilement la lumière, laquelle cause des picotements, il faut donner *Antimonium crudum*. Si l'on ressent une douleur cuisante aux paupières, surtout en lisant, et que *Sulphur* ait imcomplétement soulagé, il faut prendre *Calcarea*. Si l'on éprouve une sensation de fourmillement sur le bord interne des paupières, s'aggravant le soir, et causant une abondante sécrétion de larmes, *China* est très-utile ; tandis que *Thuya* sera indiqué lorsque les narines deviendront dures et gonflées par suite de cet écoulement.

Dans les démangeaisons cuisantes avec roideur des paupières, comme si elles étaient paralysées, il faut donner *Rhus* ; *Hyoscyamus* quand elles se contractent et s'abaissent convulsivement, *Chamomilla* si les paupières supérieures semblent aussi lourdes que du plomb ; s'il y a larmoiement, sécheresse considérable, chaleur des paupières et difficulté à les mouvoir, *Veratrum*.

Il faut toujours, dans le cas de démangeaisons tensives des paupières, examiner celles-ci avec soin, cette sensation étant souvent causée par la présence de petits in-

sectes microscopiques, de petits morpions qui se cachent dans les cils et qu'on extrait avec une aiguille ou avec une petite pince, après quoi on enduit la paupière d'un peu d'huile mêlée à de l'esprit-de-vin.

Orgelet. — *Pulsatilla* guérit généralement l'orgelet ; s'il y a vive inflammation et douleur des paupières, on donne *Hepar* suivi de *Silicea*, et l'on répète ces médicaments à la moindre apparence de récidive. Comme application locale il faut éviter l'eau froide qui nuit à cette maladie, mais appliquer pendant la nuit un cataplasme chaud de mie de pain et de lait. Si l'orgelet revient souvent et laisse après lui des indurations, s'il n'aboutit pas et devient dur, surtout si les yeux tendent à rester fermés à cause de la suppuration et d'une douleur de brûlure dans leurs angles, où se forme constamment du pus concrété, il faut donner *Staphysagria* ; puis, quand l'induration persiste, il faut donner, après une semaine, une dose de *Calcarea* et ensuite de *Sepia*. *Thuya* est très-utile pour combattre les nodosités des paupières, surtout quand les angles sont secs et brûlants, et quand il y a un larmoiement abondant lorsqu'on va à l'air.

Inflammation de l'œil (*Ophthalmie*). — Il y a ophthalmie lorsque l'inflammation, au lieu de rester limitée aux paupières, s'est étendue au globe de l'œil. Cet envahissement se fait souvent tout à coup et arrive rapidement à son apogée. L'œil offre alors une rougeur uniforme, ou une multitude de vaisseaux rouges le parcourent en tous sens ; le larmoiement est alors abondant et la douleur vive. *Aconit* est, dans ce cas, le seul médicament auquel il faille songer [on doit le répéter de 3 en 3 heures]. *Aconit* soulage rapidement, diminue la congestion inflammatoire, et cela bien plus efficacement que les sangsues auxquelles on pense toujours dans la médecine ordinaire.

Lorsque le malade se plaint de démangeaisons, de douleur pressive et brûlante, d'une sensation de plaie à l'œil et

aux paupières, avec aggravation de la cuisson en fermant les yeux, ce qui force à les cligner souvent; lorsque les yeux lui semblent gonflés comme quand on a pleuré beaucoup et que, malgré cela, il éprouve un sentiment de sécheresse; si les paupières se collent pendant la nuit, et sont le siége d'élancements et de tiraillements continuels, *Crocus* se trouve indiqué.

Apis répond aux élancements et aux tiraillements qui se font sentir dans le globe oculaire, surtout du côté gauche, avec aggravation la nuit. Il convient encore quand de vives douleurs de tête se joignent à l'ophthalmie, se composant de douleurs lancinantes et perforantes qui s'étendent jusqu'au fond de l'œil, grande photophobie et obscurcissement de la vue quand on s'applique à fixer quelque objet, prurit lancinant et brûlant, rongement dans la partie enflammée, même larmoiement abondant.

Les médicaments suivants sont très-utiles contre les inflammations des yeux dues à un refoidissement et accompagnées de rhume de cerveau, mal à la tête, toux, mal de gorge, etc.

Aconit, quand les douleurs sont vives et les yeux secs; *Nux vomica*, lorsque les angles des paupières sont plus rouges que les yeux, ou que ceux-ci sont injectés de sang et cuisent comme s'il y était entré du sel, aussi quand ils sont brûlants et qu'on y éprouve la même sensation que si du sable s'y était introduit, la sécrétion des larmes étant augmentée, le malade ne pouvant supporter le jour, surtout le matin; ces symptômes étant ordinairement compliqués de fièvre, et plus pénibles le soir et le matin que dans le reste du jour.

Chamomilla convient surtout aux enfants, lorsqu'ils éprouvent dans les yeux des picotements, une douleur pressive et brûlante, comme s'ils rayonnaient de la chaleur; lorsque les yeux sont gonflés et fermés le matin, ou très-secs, et lorsque le malade est très-irrité par la douleur.

Belladona, quand le blanc de l'œil est tout à fait rouge, ou qu'il y a un engorgement considérable des vaisseaux sanguins, avec chaleur, larmes brûlantes et âcres; ou bien lorsque les yeux sont tout à fait secs et supportent difficilement la lumière, lorsque la douleur est spasmodique, profonde, accompagnée de coryza assez intense pour que le nez s'excorie ; que la région du nez et de la bouche se couvre de pustules, avec complication de toux brève, sèche, spasmodique, venant par quintes qui ne finissent plus.

Euphrasia est utile contre une vive douleur pressive, avec sécrétion abondante de mucus et de larmes âcres ; contraction des paupières, rougeur de tout le globe de l'œil; douleur de tête et coryza, tous ces symptômes s'aggravant le soir, et aussi quand la douleur est plus intense que l'inflammation, pressive avec crainte excessive de la lumière.

Il faut donner *Cepa* s'il y a un larmoiement très-abondant, mais sans âcreté, rougeur, démangeaisons, picotements, sensation de brûlure et de cuisson aux yeux; gonflement, chaleur et démangeaisons autour des orbites, écoulement du nez et mal de tête le soir.

Ignatia convient surtout quand il y a aggravation le matin, le malade étant très-abattu ou de très-mauvaise humeur ; tandis que *Pulsatilla* est préférable si l'aggravation a lieu dans l'après-midi, le malade étant disposé à pleurer et les paupières sécrétant un mucus épais. *Nux vomica*, s'il n'a pas encore été donné, est indiqué lorsque les remèdes précédents n'ont pas complétement guéri, et surtout lorsque les yeux sont restés très-sensibles à la lumière ; *Belladona* quand la vue s'affaiblit ou que le malade voit des flammes, des éclairs ou des taches noires. Si l'inflammation récidive au bout de peu de temps, *Lycopodium* est très-utile.

[**Mode d'administration des médicaments.** — Dans

les inflammations aiguës des yeux, il faut donner les médicaments à doses rapprochées, dissoudre de 6 à 8 globules dans 8 cuillerées d'eau, et faire prendre toutes les 3 heures une cuillerée de cette solution. On éloigne les cuillerées à mesure que l'amélioration arrive. Repos absolu de l'organe de la vision.]

§ 3. — Ophthalmies spécifiques.

Ophthalmie rhumatismale.—Les symptômes de l'ophthalmie rhumatismale sont : une rougeur générale du globe oculaire, photophobie, effusion abondante de larmes âcres, picotements, tiraillements, non-seulement à l'intérieur de l'œil, mais tout autour; aggravation par la chaleur. Voici les remèdes indiqués contre cette affection.

Pulsatilla, lorsque l'inflammation a été diminuée par *Aconitum*, mais qu'une douleur perçante, lancinante et déchirante persiste, le malade ne pouvant supporter la lumière, aggravation dans l'après-midi et le soir; si la maladie est revenue à plusieurs reprises, portant le malade à pleurer, ce qui augmente la douleur.

Bryonia lorsque *Pulsatilla* a diminué la douleur, mais non la rougeur; lorsqu'on ressent dans l'intérieur de l'œil une douleur brûlante, la même sensation que s'il y était entré du sable, avec aggravation le soir et la nuit; lorsque les paupières sont enflées et lorsqu'on éprouve de la douleur dans la tête en ouvrant les yeux. Ce médicament convient surtout quand la maladie est le résultat d'un refroidissement, en particulier lorsqu'on s'est lavé avec de l'eau froide le visage, au moment où celui-ci était couvert de sueur.

Rhus vient après *Bryonia*, lorsque ce médicament a échoué, bien qu'il parût indiqué, s'il existe des douleurs brûlantes, pressives et lancinantes, que de petites vésicules

paraissent sur le blanc de l'œil qui est le siége d'un cercle rouge nettement accusé, qu'il y a un larmoiement abondant la nuit et qu'un gonflement érésypélateux se forme autour de l'œil malade ; *Calcarea* convient souvent après *Rhus*.

Veratrum répond aux douleurs déchirantes, quand elles ne permettent pas de dormir la nuit, avec mal de tête intolérable, sensation de chaleur aux yeux qui paraissent lourds. Dans un cas grave où tout avait échoué, la guérison fut obtenue par *Veratrum* alterné avec *Crocus*.

Euphrasia est très-efficace, surtout lorsque des ampoules se forment sur les paupières, que la lumière est plus facilement supportée, mais la douleur plus forte et la rougeur si vive qu'on peut voir distinctement les vaisseaux.

Dans les ophthalmies rhumatismales, *Nux vomica*, *Chamomilla* et *Ignatia* sont des médicaments très-convenables qui répondent aux symptômes que je viens d'indiquer, mais on aura plus souvent à donner *Mercurius* et *Sulphur*. [*Euphrasia* convient souvent quand il se forme des vésicules sur le blanc de l'œil, que la crainte de la lumière diminue, mais que les douleurs restent très-vives ainsi que la rougeur, de sorte que tous les vaisseaux sont injectés.]

Ophthalmie goutteuse (*arthritique*). — Il faut songer d'abord à *Aconit* et *Apis*, en se laissant guider par les symptômes indiqués plus haut ; *Cocculus* convient aussi, mais plus rarement, et seulement après ces deux premières substances ; enfin *Sulphur* et *Antimonium crudum* viendraient en troisième lieu.

Belladona est très-efficace contre les symptômes que nous avons indiqués au chapitre OPHTHALMIE, et surtout contre les suivants : douleur pressive autour des yeux ou bien sur le globe oculaire même, douleur déchirante à une partie de l'orbite, comme si les yeux sortaient de la tête

ou y étaient refoulés ; douleur intermittente ; le malade voit devant ses yeux des étincelles ou des points noirs bordés d'une auréole lumineuse, tous les objets lui semblent couverts de brouillard ou d'un crêpe ; vertiges violents, mal de tête assez fort pour faire perdre connaissance.

Colocynthis est efficace contre l'inflammation des yeux accompagnée de douleurs vives et tranchantes dans la tête et surtout dans le front, ou sur un côté seulement du cerveau, de tiraillements s'étendant au nez et traversant tout le corps, d'agitation et surtout d'une grande anxiété.

Dans les autres *Ophthalmies chroniques*, il faut tâcher d'abord de s'adresser à un médecin, leur diagnostic et leur traitement étant souvent entourés de difficulté. Si ce n'est pas possible, on a recours aux médicaments indiqués plus haut, en les choisissant d'après les symptômes mentionnés ; *Sulphur*, *Calcarea c.*, *Silicea* et *Sepia* sont incontestablement les plus utiles, ceux auxquels il faut songer tout d'abord. Le mieux est d'en donner 3 ou 4 globules en une seule fois, pour laisser réagir le malade pendant 15 jours ou 3 semaines, en se servant de la trentième dilution. En répétant le médicament plus souvent, on obtient sans doute des modifications plus rapides, mais moins durables. [Ce mode d'administration peut suffire lorsque le malade lui-même doit diriger son traitement ; mais il n'en sera pas de même pour un médecin, lequel le modifiera suivant les mille circonstances dont il est toujours forcé de tenir compte (1)].

Ophthalmie scrofuleuse. — La scrofule est l'origine de beaucoup de maladies des yeux faciles à reconnaître aux symptômes qui correspondent aux médicaments indiqués ci-dessous, on la rencontre souvent chez les en-

(1) Pour l'ophthalmie blennorrhagique et l'ophthalmie syphilitique, voir *Des maladies vénériennes et de leur traitement homœopathique*, par le Dr Léon Simon fils. Paris, 1861.

fants, même chez les adultes qui ont souffert de cette diathèse dans leur jeune âge. Une fois que les yeux ont été affaiblis par cette affection, ils sont très-sensibles à l'influence du froid ou des autres causes de maladies, et l'affaiblissement de la vue et les ulcérations du globe de l'œil en sont les suites fréquentes. Il faut toujours ici tenir compte du génie de la maladie, combattre la scrofule elle-même, et les manifestations locales s'effaceront. L'intervention du médecin est toujours nécessaire ici; on pourra cependant commencer par les médicaments suivants :

Pulsatilla, au début, lorsque les bords des paupières deviennent rouges, brûlants et que du pus les fait adhérer ; lorsqu'il y a sécrétion abondante de larmes âcres qui excorient même les joues, gonflement œdémateux des paupières ; les yeux ne pouvant pas supporter la lumière. Comparer avec ce que nous avons dit de *Pulsatilla* à l'article OPHTHALMIE. Si ce médicament, continué pendant une semaine, apporte du soulagement mais non une guérison complète, il faut donner *Ferrum*.

Belladona, s'il y a une sensation de violente pression sur les yeux, surtout lorsqu'on les élève vers le ciel ; si les globes oculaires sont injectés, couverts de pustules et d'ulcérations ; si l'ophthalmie est accompagnée de coryza et d'autres symptômes occasionnés par un refroidissement ou par le contact de l'air humide.

Mercurius s'adresse aux enfants qui n'ont encore jamais pris de Mercure, lorsqu'ils ressentent des douleurs tranchantes, surtout en regardant un objet avec attention, aggravation le soir et par la chaleur du lit, sensation de brûlure à l'air libre, larmoiement, photophobie, vue trouble et nuage devant les yeux, apparition de pustules et de petites ulcérations chaque fois que l'air est froid. Il est souvent utile de donner ce médicament lorsqu'on a laissé agir *Belladona* une semaine ou deux.

Hepar après *Belladona* ou *Mercurius ;* il convient sur-

tout aux enfants qui ont pris beaucoup de Calomel, dont les paupières et les yeux sont rouges et douloureux, qui éprouvent au contact la même sensation que s'ils étaient écorchés, se ferment convulsivement et sont remués difficilement. En même temps on ne peut supporter la lumière le soir ; les yeux sont tantôt tout à fait ternes, tantôt vifs et brillants, on y éprouve une sensation de pression comme s'ils allaient sortir de leurs orbites ; de petites pustules apparaissent sur la cornée et des taches rouges couvrent la peau tout autour des yeux. Il faut donner pendant plusieurs jours de suite, une fois par jour, une dose de la 3e trituration.

Sulphur peut être donné à la place d'*Hepar*, après *Belladona* ou *Mercurius*, mais ne doit jamais suivre *Hepar*. Il doit être donné lorsque les paupières sont contractées le matin, et que le malade ne peut supporter la lumière du jour, ou bien est tout à fait aveugle dans la journée et ne voit un peu qu'à la brune ; lorsqu'il y a un nuage devant les yeux, que la cornée est trouble et semble couverte de poussière, ou bien lorsque les paupières sont particulièrement affectées comme il a été dit plus haut. Ce médicament convient encore lorsque le blanc des yeux est tout à fait rouge, congestionné et couvert de petites vésicules, que la sécrétion des larmes et la photophobie se sont accrues, et que la crainte de la lumière est accompagnée d'une violente douleur pressive, aggravée par la lumière du soleil. On se trouvera très-bien de ce médicament en prenant tous les jours, ou tous les 2 jours, selon les circonstances, une dose de la 30e dilution.

Dulcamara est d'une grande efficacité contre les maux d'yeux provenant de refroidissements, surtout lorsque la lecture occasionne des douleurs et qu'on voit tout comme à travers un voile ; lorsqu'on sent comme si des étincelles jaillissaient des yeux, et, lorsqu'en même temps on éprouve une douleur sus-orbitaire. Si le malade se

sent mieux lorsqu'il est en repos et plus mal pendant le mouvement, de sorte qu'il tend toujours à rester tranquille, il faut donner *Belladona* et non *Dulcamara;* mais s'il y a aggravation au repos et que le malade aime à marcher, il faut donner *Dulcamara*, en laissant à ce médicament le temps de déployer toute son action.

Calcarea peut être donnée après *Dulcamara* [souvent après *sulphur*] ou bien lorsqu'on voit paraître sur l'œil des ulcérations ou des taies accompagnées de démangeaisons, picotements, douleur de pression ; lorsqu'on ressent une douleur brûlante et tranchante après avoir lu le soir ; lorsqu'on voit un brouillard devant les yeux après avoir mangé, lu ou cousu ; lorsqu'on éprouve à l'intérieur de l'œil une sensation de froid, que les narines sont gercées, croûteuses, épaissies, et que les enfants ont besoin de manger sans cesse.

China, lorsque la douleur augmente beaucoup le soir, comme s'il y avait du sable dans les yeux ou comme si on y en introduisait avec force; lorsque la cornée a perdu son éclat et lorsqu'en examinant les yeux, on remarque dans l'intérieur une sorte de brouillard. Dans des cas semblables il faut appeler un médecin.

Arsenicum est quelquefois utile lorsque la douleur est brûlante, comme produite par un charbon ardent, et lorsqu'il se forme des taches sur l'œil. Dans des affections semblables, les médicaments recommandés contre l'ophthalmie ordinaire, surtout *Ignatia* et *Nux vomica*, sont très-efficaces. Lorsque l'œil est couvert de taches, *Euphrasia* ou *Apis* doivent être préférés à tous les autres médicaments.

La répercussion d'une éruption : rougeole, scarlatine, etc., la suppression d'un ulcère ou de certaines autres maladies occasionnent souvent des maux d'yeux de mauvaise nature. Il faut, en pareil cas, s'adresser à un médecin. Pour les maux d'yeux consécutifs à la rentrée d'une rougeole, d'une petite vérole, d'une scarlatine, lisez les chapitres

relatifs à ces maladies. Les ophthalmies des nouveau-nés seront étudiées plus loin. (V. *Maladies des enfants*.)

Taches sur la cornée. — Il ne faut jamais traiter par les caustiques les taies et les taches sur l'œil; cet usage n'est que trop répandu et il a coûté la vue à des milliers d'individus. Il vaut mieux ne pas toucher aux yeux, et, si l'on ne peut consulter un médecin, se servir des remèdes indiqués ci-dessus, en les laissant agir une où deux semaines : *Euphrasia*, *Apium virus* ou *Pulsatilla*, *Belladona*, et plus tard *Hepar* ou *Sulphur;* ensuite *Calcarea*, *Lycopodium* ou *Silicea* seront très-utiles.

Si l'on n'est pas assez patient pour essayer successivement tous ces médicaments, on peut se contenter d'huile de noix pure, obtenue en soumettant à la compression et à une chaleur modérée des noix de l'année, huile dont on instille tous les soirs une goutte dans l'œil. Si les taies sont très-épaisses, il faut, à l'aide d'un petit pinceau, appliquer sur l'œil du sel porphyrisé, ou mieux encore du sucre blanc pulvérisé. Dans le cas d'opacité de la cornée gênant considérablement la vision, il faut consulter un médecin homœopathe, quelquefois même les services d'un chirurgien sont indispensables. *Spigelia* et *Arsenicum* sont également très-utiles en pareil cas (1).

[**Mode d'administration des médicaments.** — Il varie suivant qu'il s'agit d'arrêter une crise ou d'en prévenir le retour ; dans le premier cas, il faut donner les médicaments comme dans les maladies aiguës; dans le second, il suffit d'administrer une dose le matin et une le soir.]

§ 4. — Faiblesse de la vue.

Usage des lunettes. — On désigne improprement sous

(1) Voir pour plus de détails, *Des ophthalmies herpétique, scrofuleuse et rhumatismale*, par le docteur Boyer, *mémoire couronné par la Société hahnemanienne de Madrid.* Paris, 1866.

le terme de faiblesse des yeux tous les défauts de la vision. Il est plus exact de l'appliquer à un état des yeux tel qu'ils deviennent faibles après le moindre exercice, se refusent à agir et deviennent douloureux sans que l'examen direct révèle aucune cause de cette douleur. La myopie ne tient pas à la faiblesse de la vue, car elle existe dans les yeux les plus forts, chez les jeunes gens forcés, dans leurs travaux, de regarder les objets très-attentivement; la myopie consiste simplement dans l'incapacité de bien distinguer les objets placés à une certaine distance : plus ceux-ci sont éloignés, plus ils apparaissent au myope sous la forme de masses confuses, il n'en distingue les détails qu'en les observant un certain temps; mais il voit très-distinctement les objets rapprochés, si petits qu'ils soient. La presbytie n'est pas non plus un état de faiblesse de la vue, car elle se rencontre dans les yeux les plus forts, surtout chez les personnes âgées qui, par état, ont été obligées de regarder les objets à de grandes distances; les presbytes sont incapables de distinguer nettement les objets rapprochés.

L'usage des lunettes est toujours nuisible aux yeux réellement faibles, les myopes et les presbytes doivent seuls s'en servir. Comme l'abus des lunettes a déjà fait beaucoup de mal, nous voulons mettre en garde nos lecteurs contre les erreurs les plus répandues sur ce sujet (1).

Que celui qui n'est ni myope ni presbyte ne se serve jamais de lunettes, même temporairement. Si l'on est l'un ou l'autre, et que, de plus, on ait la vue faible, il faut user de lunettes le plus rarement possible. En effet, les yeux faibles sont toujours rendus encore plus faibles par les lunettes, de quelque forme qu'elles soient; quelquefois même celles-ci font à la vue un mal irréparable.

(1) Voyez Magne, *Hygiène de la vue*. Paris, 1866, 4e édition.

Les lunettes vertes sont très-nuisibles dans tous les cas, sans exception, et les médecins qui en recommandent l'usage sont très-blâmables. On peut se convaincre facilement de leur mauvais effet en regardant quelque temps, à travers un morceau de verre coloré en vert, une feuille de papier blanc exposée au soleil ; quand on retire tout d'un coup le morceau de verre, on voit une tache rouge sur le papier. Cela prouve que les yeux ayant une tendance à produire le rouge, les lunettes vertes excitent l'œil et affaiblissent la vue. On connaît beaucoup d'exemples dus à cette cause. Les verres colorés en vert nuisent plus aux yeux que l'eau-de-vie aux nerfs.

Pour protéger les yeux contre l'éclat de la lumière lorsqu'on traverse des contrées couvertes de neige, lorsqu'on marche en plein soleil ou lorsqu'on travaille devant le feu, il faut se servir de lunettes montées en fil de fer, à larges ouvertures et auxquelles sont fixées des pièces de crêpe noir au lieu de verre (*fig.* 121). La seule couleur de

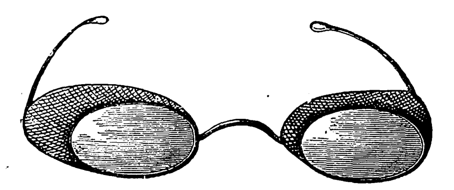


Fig. 121. — Lunettes dites de chemin de fer. (Arthur Chevalier).

verres de lunettes convenables est le bleu tendre fourni par le cobalt ; la nuance doit être telle que les rayons solaires paraissent d'un blanc de neige après avoir traversé le verre et n'éblouissent pas les yeux. [Les lunettes à verres fumés sont préférables à toutes les autres.]

Les *myopes* doivent se servir de verres biconcaves (*fig.* 122), à travers lesquels les objets éloignés leur paraissent plus petits et plus nets.

Les *presbytes* doivent porter des verres biconvexes

(*fig.* 123), à travers lesquels les objets voisins paraissent plus grands et plus nets.

Comme chaque paire de verre est adaptée à une certaine

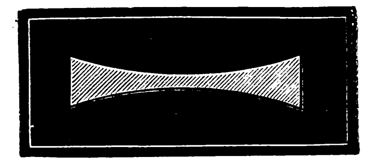


Fig. 122. — Verre à lentille bi-concave.

distance, il ne faut s'en servir que pour la distance qui lui correspond ; il ne faut donc pas regarder un objet éloigné

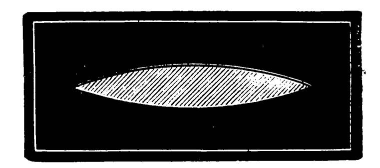


Fig. 123. — Verre à lentille bi-convexe.

avec des lunettes adaptées à une petite distance, ni un objet voisin avec des lunettes adaptées à une grande distance. Le mieux serait d'avoir plusieurs paires de lunettes afin de choisir celles qui sont convenables, selon la distance à laquelle on se propose de regarder le plus souvent ; pour les myopes, celles qui diminuent les objets le moins possible sont toujours les meilleures ; celles qui rapetissent trop les objets nuisent à la vue. Les presbytes doivent choisir des verres qui, lorsqu'ils lisent à une distance convenable, agrandissent le moins possible les lettres, car les verres qui augmentent trop le volume des objets nuisent également à la vue.

Il est souvent nécessaire d'avoir un verre différent pour chaque œil ; celui qui convient à l'œil gauche peut ne pas

convenir à l'œil droit; celui-ci étant généralement le plus fort, il faut donc essayer séparément chacun d'eux. Il ne faut pas non plus faire son choix immédiatement après avoir mangé ou bu, ni essayer successivement beaucoup de lunettes de numéros différents, parce qu'elles contractent ou dilatent la pupille et rendent impossible un bon choix. Il vaut mieux essayer une paire chaque jour, jusqu'à ce qu'on ait trouvé la plus convenable.

Il ne faut pas que les lunettes fatiguent les yeux; si cela était, ce serait un signe qu'elles sont trop fortes, qu'elles sont mauvaises ou que les yeux sont trop faibles pour les supporter. Lorsqu'elles causent dans les yeux ou dans la tête une douleur de pression, qu'elles portent à la somnolence, rendent les yeux rouges et brûlants, obligent à donner aux yeux des temps de repos; lorsqu'après avoir ôté ses lunettes, on reste un moment sans pouvoir rien apercevoir distinctement, ou bien lorsque les objets paraissent à travers les lunettes plus grands ou plus petits qu'auparavant, il est temps de changer les verres, si l'on ne veut pas s'abîmer les yeux. On peut, au contraire, s'améliorer beaucoup la vue en changeant à propos le numéro de ses lunettes.

Lorsqu'un myope voit, à travers ses lunettes, les objets plus petits qu'auparavant, il devra choisir des verres moins concaves; si les objets lui paraissent plus grands, il devra prendre des verres un peu plus concaves. Si à un presbyte les objets paraissent plus petits et moins nets, il devra prendre des verres plus convexes; s'ils lui apparaissent plus grands, des verres moins convexes.

La monture des lunettes doit être aussi légère que possible et se tenir invariablement sur la racine du nez sans exercer de compression.

[Elle doit varier avec la forme du nez et peut se rapporter en général à trois types principaux, le K (*fig.* 124),

l'X (*fig.* 126), le C (*fig.* 125), parce que, en effet, elle a une grande analogie avec l'une ou l'autre de ces lettres.

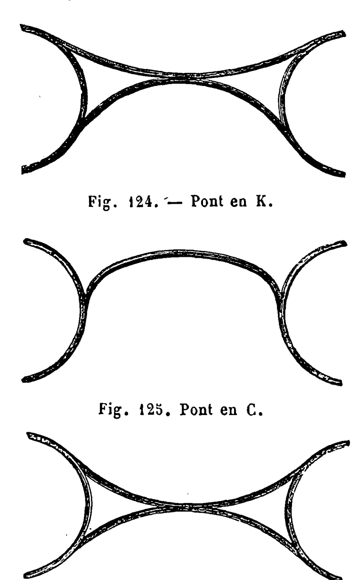


Fig. 124. — Pont en K.

Fig. 125. Pont en C.

Fig. 126. — Pont en X.

On conçoit parfaitement la différence qui existe entre le K, le C et l'X, eu égard à la forme du nez. Le K et le C appartiennent aux nez aquilins; l'X s'adapte mieux aux nez à la roxelane. Le K et le C, donnant de la vision plus tôt en bas que de face, conviennent aux presbytes, parce que les verres leur sont indispensables pour les objets rapprochés, la lecture, par exemple; l'X est réservé aux myopes parce qu'il donne une vision plus directe et qu'il sert à regarder de loin (1).]

[Les lunettes peuvent être quelquefois remplacées par le

(1) Magne, *Hygiène de la vue.* 4e édition. Paris, 1866.

binocle proprement dit (*fig.* 127), dont les verres se re-

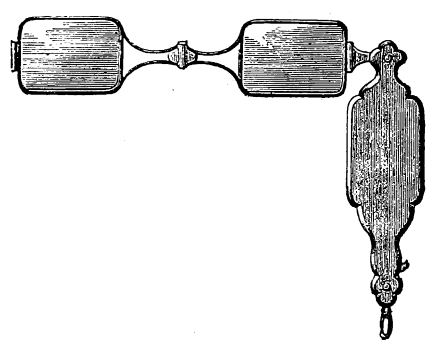


Fig. 127. — Binocle à main (Arthur Chevalier).

plient pour se mettre à couvert dans une espèce d'étui,

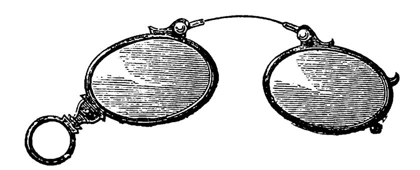


Fig. 128. — Pince-nez à pont élastique (Arthur Chevalier).

ou par le *pince-nez* (*fig.* 128), qui se fixe sur le nez à l'aide d'un ressort élastique.]

Plus grands seront les verres, mieux cela vaudra ; qu'ils soient parfaitement clairs et transparents, sans la moindre nuance rouge ou verte, sans défaut, ni entaille, ni raie ni fente; qu'ils soient parfaitement et uniformément polis. Les verres divisés en deux ou plusieurs parties sont très-nuisibles.

Les verres de lunettes doivent être tenus très-proprement, il faut éviter de les toucher avec les doigts nus et les frotter souvent avec de la peau de daim. Lorsqu'on ôte ses lunettes, il faut les poser sur le travers de la mon-

ture, non à plat, et, lorsque les verres sont rayés, il faut immédiatement les remplacer. Un opticien habile doit être capable de choisir les verres convenables lorsqu'on lui indique pour chaque œil à quelle distance la personne peut lire de gros caractères imprimés, chose qu'on doit toujours faire. Si ces verres se cassent, les fragments suffisent pour qu'on en choisisse d'autres de la même puissance.

Un bon moyen de fortifier la vue consiste à faire chaque jour sur le visage et la partie postérieure des oreilles des lotions d'eau froide. On s'est bien trouvé parfois de bassiner les yeux avec de l'eau froide, à laquelle on ajoutait un peu d'eau-de-vie (une cuillerée à café pour un bol d'eau). Les collyres, surtout ceux qui renferment des sels de plomb ou de zinc, sont toujours nuisibles.

§ 5. — Faiblesse et autres imperfections de la vue.

Ceux qui ont affaibli leur vue pour avoir trop lu, trop travaillé, examiné les objets de trop près, ou pour tout autre motif analogue, doivent user de leurs yeux avec beaucoup de circonspection. Ils doivent d'abord éviter le travail à la lumière du gaz ou d'une bougie, les lumières vacillantes ; ne jamais lire dans leur lit ni au soleil ; ne jamais lire non plus avec une clarté trop faible comme celle du crépuscule ou de la lune. Il faut éviter aussi de dormir avec une lumière dans sa chambre. Celui qui est en bonne santé et qui doit travailler dans de semblables conditions, devra le faire pendant un quart d'heure ou vingt minutes au plus, puis se donner un moment de repos, pour recommencer ensuite. En lisant ou en écrivant, il faut toujours avoir la lumière du gaz derrière soi et au-dessus de sa tête.

Ceux qui sont astreints à un travail fatigant pour les yeux, les graveurs par exemple, feront bien d'avoir des lunettes spéciales, et aussi de se garantir avec des écrans.

Ceux-ci sont également utiles aux personnes qui voient doubles (diplopie) et aux louches. Comme médicaments, *Ruta* est utile contre la faiblesse des yeux provenant d'excès de lecture ou de travail à l'aiguille ; il faut prendre ce médicament lorsque tous les objets paraissent couverts de poussière et de brouillard, lorsqu'on ne peut plus rien distinguer au delà d'une certaine distance, et lorsqu'on éprouve de temps en temps des contractions spasmodiques des paupières.

Apis. Lorsqu'après un exercice quelconque, les yeux sont sensibles, et lorsqu'on ressent la nuit des élancements saccadés dans le globe oculaire.

Vue courte (*Myopie*). — La vue courte, lorsqu'elle n'est pas de longue durée, surtout lorsqu'elle est occasionnée par l'inflammation des yeux, peut être guérie par *Pulsatilla;* si elle résulte d'un usage prolongé du *Calomel*, elle sera guérie par *Carbo vegetabilis;* si elle apparaît à la suite d'une autre cause débilitante, par *Acid. phosphoricum;* si elle est consécutive à une fièvre nerveuse accompagnée de diarrhée, par *China*.

Vue longue (*Presbytie*). — *Nux vomica* réussit quand ce symptôme provient de l'abus des liqueurs spiritueuses ; si la vue s'obscurcit en lisant, si les lettres se confondent et que les yeux soient éblouis par la lumière, il faut donner *Drosera*. Si ces deux médicaments ne suffisent pas, il faut songer à *Sulphur* suivi, si cela est nécessaire, de *Silicea* pour les personnes maigres, ou de *Calcarea* pour les personnes corpulentes. Mais, dans tous les cas semblables, il vaut mieux consulter un médecin.

Attaques de cécité. — *Aconit* fait du bien dans les cas de cécité soudaine et momentanée; *Mercurius* est très-efficace lorsque les attaques reviennent fréquemment; mais si le malade a pris beaucoup de Calomel, il faut donner *Silicea*.

Belladona est efficace contre la cécité nocturne, lorsque

le malade ne voit plus rien après la chute du jour; surtout lorsqu'il voit des lueurs rouges et flamboyantes ou une auréole diaprée autour de la bougie. Il faut prendre *Veratrum* et *Hyoscyamus* lorsqu'on voit devant les yeux des points noirs ou des étincelles; *Hyoscyamus* d'abord, *Veratrum* ensuite. *Sulphur* suivi, de *Silicea*, est très-utile contre la cécité de jour, c'est-à-dire lorsqu'on ne peut voir que le soir (nyctalopie).

Horreur de la lumière (*Photophobie.*) — L'aversion de la lumière, de tout ce qui est éclatant, est généralement symptomatique d'une autre maladie des yeux contre laquelle il faut choisir un remède approprié. S'il n'en est pas ainsi, il faut donner *Aconit* deux matins de suite, et le soir *Nux vomica*, puis attendre quelques jours. Si au bout de trois jours on n'a pas obtenu d'amélioration, il faut donner *Belladona*, huit jours après *Mercurius;* et après huit autres jours *Hepar*, quelquefois *Calcarea*. Si le malade a un si grand désir de lumière qu'il ne la trouve jamais assez intense, il faut donner d'abord *Aconit*, puis, si cela est nécessaire, *Belladona* et *Sulphur*.

Photophobie avec mal de tête. — On peut donner *Euphrasia* contre la photophobie accompagnée de mal de tête, lorsque la lumière d'une bougie paraît obscure et vacillante, *Apis*, si tout semble tournoyer devant les yeux ou si l'on se sent les yeux comme pleins de mucosité; *Pulsatilla*, lorsqu'on voit un cercle de feu autour de la lumière des flambeaux, lorsque la vue est obscure, qu'on éprouve souvent le besoin de s'essuyer les yeux, lorsque tout apparaît double ou totalement obscur; *Belladona*, lorsqu'un cercle irisé entoure la lumière des flambeaux, lorsqu'on voit devant les yeux des points lumineux ou un brouillard, lorsque les objets paraissent doubles et qu'on s'aperçoit d'un commencement de cécité. La vision de taches noires et d'étincelles, ainsi que la vue double, se dissipent sous l'influence de *Veratrum*. *Staphysagria* dis-

sipe l'obscurcissement de la vue, l'apparition de traînées noires pendant le jour, de météores ignés pendant la nuit, ou de cercles autour de la lumière des flambeaux.

Strabisme chez les enfants. — Le strabisme, chez les enfants qui ont la tête très-chaude, est souvent guéri par *Belladona;* s'il est occasionné par la présence des vers, il faut donner *Hyoscyamus;* si l'enfant louche pendant la convalescence d'une fièvre scarlatine, *Rhus* ou *Cuprum.*

Si le strabisme provient, ce qui est le cas le plus commun, de ce qu'on a toujours exposé à la lumière le même côté du lit de l'enfant, il faut retourner ce lit de temps en temps, ou bien faire coucher l'enfant en sens inverse, afin que le côté opposé reçoive la lumière. Ensuite il faut placer le lit dans la position la plus convenable, c'est-à-dire de façon que l'enfant soit bien en face de la lumière. Si cela est impossible, il faut mettre un écran devant la lumière, mais ce moyen ne réussit que médiocrement sur les enfants un peu grands. Dans ce cas-là, il faut couvrir l'œil sain d'un bandeau, d'abord pendant plusieurs heures par jour de suite, afin que l'enfant ne puisse pas s'en servir et s'accoutume à diriger convenablement l'œil louche. [On peut aussi se servir d'une louchette (*fig.* 129) dans

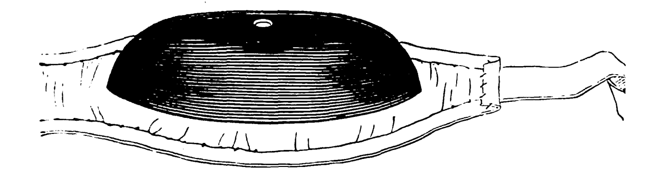


Fig. 129. — Louchette.

laquelle le verre est remplacé par une coquille en caoutchouc percée à son centre d'un trou très-étroit et qui doit former le seul orifice par lequel la lumière arrive jusqu'à l'œil.]

Si les deux yeux louchent en dehors, on y remédiera en collant un morceau de taffetas noir sur le bout du nez; s'ils louchent en dedans, on les redressera en appliquant sur les tempes deux lambeaux de soie brillante. Si tous ces moyens ne réussissent pas, il faut consulter un médecin.

[**Mode d'administration des médicaments.** — Il suffit pour ces différentes infirmités de donner une dose le matin et une le soir.]

Art. IV. — Maladies des oreilles.

Éruptions. — Pour ce qui est relatif aux éruptions dans ou derrière l'oreille, voyez le chapitre « maladies de la peau. »

Oreillons. — On appelle *Oreillons* l'engorgement des glandes situées en avant et un peu au-dessous des oreilles. Les enfants sont souvent atteints de cette maladie, qui n'est pas dangereuse, à moins qu'elle ne soit répercutée. Quelquefois le gonflement s'étend à tout le cou et augmente pendant trois ou quatre jours, durant lesquels le malade ne peut ni mâcher ni avaler. Quelquefois, au cinquième ou septième jour, le gonflement du cou s'affaisse et se porte au sein ou aux testicules, qui deviennent rouges et douloureux; des coliques se font sentir et quelques autres symptômes apparaissent.

Il faut tenir le malade assez chaudement, mais pas trop, et veiller attentivement à ce qu'il ne prenne pas froid. Il faut aussi éviter toute boisson ou tout aliment excitant et n'appliquer à l'extérieur rien autre chose qu'une couche de ouate. [Les cataplasmes sont souvent nécessaires quand la douleur est trop vive.]

Mercurius est le principal remède à cette maladie, deux ou trois doses amènent généralement la guérison. *Belladona* est indiquée dès que la maladie prend un caractère

inflammatoire, et qu'une rougeur érésypélateuse s'étend sur la partie gonflée, ou bien si le cerveau se prend, ce qu'on reconnaît à la disparition soudaine de l'engorgement qui est remplacé par le délire et la perte de connaissance.

Dans les cas graves, on donne une goutte de la 12e dilution dans 8 cuillerées d'eau, une cuillerée de 3 en 3 heures, jusqu'à ce que le mieux se caractérise. Si la maladie envahit le testicule, il faut donner *Pulsatilla,* 12e dilution, comme *Belladona;* le lendemain, *Mercurius*, 30e dilution, 5 globules pour 8 cuillerées d'eau, 1 cuillerée de 4 en 4 heures, et ensuite *Sulphur*, comme *Mercure*.

Carbo vegetabilis est indiqué par une fièvre lente et une induration de la glande qui ne se résout pas, et lorsque, le gonflement ayant disparu, l'estomac s'entreprend. *Cocculus* est indiqué dans le cas de fièvre lente ayant résisté à *Carbo;* si la fièvre est aiguë, on doit donner *Belladona*, et, 36 heures après, *Hyoscyamus*.

Lorsque *Mercurius* a été administré au début de la maladie, sans procurer de soulagement, ou bien lorsque le malade a pris auparavant beaucoup de Calomel, *Carbo vegetabilis* peut encore être utile.

Quand les oreillons sont accompagnés de mal de gorge, (voir le chapitre MAUX DE GORGE) ; s'ils sont accompagnés d'enrouement, *Carbo vegetabilis* est presque toujours efficace.

L'engorgement des ganglions qui avoisinent les oreilles est souvent une complication d'autres affections du cuir chevelu ou des dents : de la teigne, de la scarlatine, de la rougeole, de la petite vérole, des fièvres malignes; ils sont parfois aussi consécutifs à l'abus du Mercure. Il faut dans ces cas consulter les chapitres où il est traité de ces affections.

[**Mode d'administration des médicaments.** — Au dé-

but, on donne toutes les 3 heures, en éloignant à mesure que les symptômes aigus, la fièvre surtout, disparaissent.]

Inflammation de l'oreille. — Les symptômes de l'inflammation de l'oreille sont : rougeur, chaleur, douleur et gonflement de l'oreille. Le conduit auditif est quelquefois complétement fermé, et la douleur si vive que le malade peut à peine supporter qu'on lui touche l'oreille. Les douleurs déchirantes, perforantes, pulsatives, lancinantes et brûlantes sont parfois si fortes que le malade perd la raison.

Pulsatilla est le remède spécifique en pareil cas. Si la douleur est plus forte à l'intérieur qu'à la surface de l'oreille, on fera bien de couvrir celle-ci de coton pour la préserver de l'air et du bruit ; c'est seulement quand le cerveau est attaqué, qu'il survient des symptômes alarmants tels que : grande agitation, anxiété, vomissements, froid aux extrémités, que l'on doit recourir à *Belladona*.

[Il faut administrer les médicaments comme dans les maladies aiguës.]

Douleur d'oreilles (*otalgie*). — Les douleurs d'oreilles sont souvent l'effet d'un refroidissement ou d'une sueur rentrée ; dans ce cas, *Rhus* les fait rapidement cesser. *Chamomilla* convient, si l'on ressent, à la suite d'un refroidissement ou d'une transpiration arrêtée, une douleur aiguë, lancinante comme des coups de couteau ; si l'oreille est sèche et sans cérumen, si les douleurs déchirantes s'étendent de l'oreille jusqu'au lobule, si elles sont insupportables et rendent le malade de mauvaise humeur et irritable. *Mercurius* est indiqué si le malade éprouve des transpirations qui ne le soulagent pas, une douleur déchirante s'étendant jusqu'aux joues, des picotements violents et, en même temps, une sensation de déchirement, de pression et de brûlure ; s'il se sent chaud extérieurement ou froid intérieurement ; si les élancements lui viennent par saccades, si l'oreille est humide. Il convient

surtout chez les enfants. *Pulsatilla* si, dans le cours d'un accès de rhumatisme, la douleur se porte à l'oreille et occasionne des battements dans la tête comme si quelque chose tendait à en sortir ; si l'oreille est extérieurement rouge, brûlante et gonflée ; si la douleur traverse tout le visage. Ce médicament convient surtout aux personnes frileuses et portées aux pleurs.

Nux vomica s'adresse à l'ótalgie violente chez les individus impétueux et irascibles. *Arnica* convient aux personnes très-sensibles, chez lesquelles, à la moindre occasion, la douleur revient avec pression et élancement derrière ou dans l'oreille, tiraillements, chaleur, irritabilité au moindre bruit.

On donne *China* lorsque la douleur réside dans l'oreille externe, accompagnée de rougeur extérieure, picotements et tintements dans l'oreille interne. *Belladona* est indiquée contre l'otalgie accompagnée d'élancements derrière ou dans l'oreille ; douleur de déchirement et de torsion, tiraillements et picotements descendant jusqu'au gosier, avec tintement, bruissement, frémissement, surtout lorsque la tête et les yeux sont affectés. Pendant le paroxysme des accès la douleur s'aggrave lorsqu'on touche l'oreille ou lorsqu'on se met en mouvement. *Hepar* doit être donné pour combattre les mêmes symptômes que *Belladona*, lorsque celle-ci est insuffisante, et qu'en éternuant, on éprouve des élancements accompagnés de bourdonnements dans les oreilles. *Calcarea*, si la douleur est limitée à un seul côté, située profondément dans l'oreille, et tellement violente que le malade soit hors de lui ; surtout si la douleur existe de préférence dans l'oreille droite, avec aggravation après minuit, vers le matin, dans l'après-midi. *Sulphur*, si la douleur revient souvent, située dans l'oreille gauche, avec aggravation le soir, avant minuit. *Platina*, si l'on éprouve une vive douleur de crampe, avec une sensation de battements, de bourdonnement dans les oreilles ; que

celles-ci soient froides ; s'il semble qu'on va devenir sourd et si l'on éprouve un fourmillement qui s'étend jusqu'au visage. Il faut donner *Dulcamara* lorsque la douleur s'aggrave quand le malade est en repos, surtout la nuit, et lorsqu'elle est accompagnée de nausées, et que la maladie est la suite d'un refroidissement; quand il existe des douleurs, surtout dans l'oreille gauche, avec mal de tête et de gorge, que le coryza existe ou vient de cesser, *Cepa* peut être utile ; puis, s'il existe d'autres symptômes, on conseille *Ac. phosphoricum*, *Antimonium crudum.*

Il ne faut aucun traitement externe ; l'huile même peut être nuisible, les vapeurs chaudes peuvent brûler l'oreille, et tout accident semblable se répare difficilement. La seule application qu'on doive faire sur l'oreille est celle d'une éponge imbibée d'eau chaude ; cela peut soulager la douleur et n'ajoute rien à la gravité du mal. [Les cataplasmes appliqués sur l'oreille amènent souvent aussi du soulagement.]

Si ces médicaments produisent de bons effets, il est inutile de rien mettre dans l'oreille ; il ne faut recourir à cette précaution qu'en cas de besoin, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant.

[**Mode d'administration des médicaments.** — Comme dans les maladies aiguës.]

Écoulement des oreilles (*Otorrhée*). — L'*otorrhée* est une infirmité qu'il faut supporter patiemment, parce que la suppression du moindre écoulement pourrait avoir de sérieuses conséquences. Quand celui-ci est devenu chronique, il est long à guérir. Il faut éviter les injections; l'huile même peut être nuisible parce qu'il en reste toujours une certaine quantité dans l'oreille, et elle y rancit. Les substances qui se solidifient sont encore plus nuisibles. L'eau tiède est le seul liquide qu'on puisse employer sans crainte, et il faut faire autant de lavages que la propreté le réclame. On fera bien aussi de garder des tam-

pons de laine fine ou de coton dans le conduit auditif, afin de préserver l'oreille du froid, en hiver, et, en été, des mouches qui y déposent souvent leurs œufs, surtout dans les climats chauds. Si l'on sent dans l'oreille le bruissement des larves, il faut, dans ce cas seulement, y verser de l'huile douce jusqu'à ce qu'elle soit pleine et, pour enlever ces larves, on suivra le procédé indiqué dans le chapitre X, p. 302.

Il est très-important de conserver du coton dans les oreilles, surtout lorsque l'écoulement a une mauvaise odeur, en été, pendant le sommeil, et il faut renouveler souvent le coton et l'introduire avec beaucoup de précaution.

Lorsque l'écoulement d'oreilles est la suite d'une inflammation, d'une rougeole par exemple, accompagné d'une douleur pressive de dedans en dehors; lorsque l'oreille est rouge et brûlante ou couverte d'une éruption de croûtes prurileuses, il faut donner *Pulsatilla* suivie de *Sulphur*, si le premier médicament n'apporte pas de soulagement.

Contre l'écoulement consécutif à une scarlatine, il faut donner *Belladona*, suivie, s'il y a lieu, quelques jours après, de *Mercurius*, puis reprendre *Belladona;* si cela ne suffit pas, *Hepar*.

L'écoulement consécutif à une petite vérole est quelquefois sanguinolent, cause de vives démangeaisons, et a une mauvaise odeur; il est souvent accompagné d'ulcérations à l'extérieur. On le guérit par *Mercurius*, mais, si le malade a pris beaucoup de Calomel, il faut donner *Hepar;* s'il a abusé du Soufre, *Pulsatilla* suivie, quelques jours après, de *Mercurius*.

Si, malgré tout, l'écoulement persiste, il faut prendre *Kali carbon*, 3e trituration, 0,05 dans une petite bouteille d'eau distillée, bien secouer le mélange et en verser chaque jour dans l'oreille jusqu'à ce qu'on obtienne une amélioration notable.

Si l'écoulement est purulent et chronique, il faut donner *Mercurius*, et, 8 jours après, *Sulphur*; on répète ce dernier une fois par semaine. Si ce traitement ne réussit pas, on donne *Calcarea*. Si l'écoulement est accompagné d'un violent mal de tête, il faut donner *Mercurius* ou *Sulphur* ; s'ils ne réussissent pas, *Belladona* suivie de *Lachesis*. Quand tous ces médicaments ne procurent pas une amélioration suffisante, il faut donner 2 matins de suite *Silicea*, et la répéter, s'il y a lieu, au bout d'une ou deux semaines. L'otorrhée chronique est souvent améliorée par *Causticum*, surtout lorsque le malade est sujet aux accès de rhumatisme. Si aucun de ces médicaments ne réussit, il faut essayer des injections d'une solution étendue de Borax.

L'arrêt subit de l'écoulement, que celui-ci soit aigu ou chronique, est toujours dangereux. Il faut alors examiner l'oreille avec un *Speculum oris* ou une épingle à cheveux, et, s'il s'est formé une croûte ou quelque autre obstacle, il faut tâcher de l'amollir en faisant entrer avec précaution dans l'oreille de la vapeur d'eau chaude.

S'il n'y a pas d'obstacle, mais que le conduit auditif soit sec et sensible, on fera bien d'appliquer sur l'oreille des cataplasmes de mie de pain, qu'on remplacera à mesure qu'ils se refroidiront. Si les glandes du cou s'engorgent à la suite de la suppression de l'écoulement, il faut donner *Pulsatilla*, suivie de *Mercurius* ou de *Belladona*.

S'il survient un violent mal de tête et de la fièvre, il faut donner d'abord *Balladona*, puis, si l'on n'obtient pas de soulagement, *Bryonia*. Si l'écoulement apparaît lorsqu'on a pris un refroidissement ou qu'on s'est mouillé les pieds, il faut donner *Dulcamara*, s'il y a amélioration par le mouvement ; *Belladona*, s'il y a amélioration par le repos ; *Mercurius*, s'il y a aggravation par la chaleur du lit.

Si, après la suppression de l'otorrhée, se déclare un engorgement semblable aux oreillons, il faut donner les

remèdes prescrits contre ces derniers. Si l'engorgement se porte aux parties génitales, il faut donner *Nux vomica*, le soir, et, si cela ne réussit pas, *Pulsatilla* le matin.

Quelquefois il survient un violent mal de tête accompagné de douleur pressive, comme si le crâne était trop étroit; les yeux deviennent rouges, la douleur est aggravée par le mouvement et suivie de fièvre, de contractions spasmodiques de la face, d'enflure de la tête, de perte de la mémoire, etc.; puis apparaissent : un suintement des oreilles, des bruissements, de la surdité, un écoulement subit. Il faut, en pareil cas, laver l'oreille à l'eau tiède, coucher le malade sur le côté affecté, en ayant soin de placer sous sa tête un oreiller ou un drap plié. Si les symptômes morbides apparaissent avant l'écoulement purulent, il faut donner *Hepar;* si l'on n'obtient pas d'amélioration en peu de jours, *Mercurius*. Si trois doses de celui-ci n'amènent pas une amélioration notable, il faut donner *Lachesis* et ensuite reprendre *Hepar*.

Il faut suivre le même traitement lorsque l'écoulement s'arrête tout à coup. Dès qu'un peu de matière commence à s'échapper de nouveau, le malade est sauvé et l'on n'a plus rien à faire; si l'écoulement ne reparaît pas, le malade est en danger de mort, et le plus souvent l'habileté du médecin le plus expérimenté ne saurait le sauver.

[**Mode d'administration des médicaments.** — C'est celui des maladies chroniques.]

Bourdonnements dans les oreilles. — Ce symptôme se rattache ordinairement à un écoulement d'oreille, à une otalgie ou à la surdité; quelquefois il accompagne les maux de tête ou les congestions cérébrales. Dans ce cas, il faut donner les remèdes appropriés au mal auquel il se rattache.

S'il n'est accompagné d'aucun symptôme, qu'il provienne d'un refroidissement, *Nux vomica* est indiquée s'il est plus fort le matin. S'il est plus fort le soir, il faut

donner *Pulsatilla*, et *Dulcamara* s'il est plus intense la nuit. Si le malade ne peut pas transpirer, il faut donner *Chamomilla*. Aux personnes très-sensibles, saturées de Mercure, souffrant de la fièvre ou d'une maladie de foie, tourmentées par un bruit sifflant, semblable au son d'une cloche ou d'une voix qui chante, on donne *China*. Mais si le son est grave, semblable au ronflement d'une toupie d'Allemagne et que *China* reste sans effet, on donne *Carbo vegetabilis*. Chez les vieillards, surtout si le bourdonnement ne se fait entendre que dans une oreille et est accompagné d'une congestion cérébrale qui semble en être la cause, *Arnica*, 3e ou 6e dilution, fait beaucoup de bien et doit être répété à chaque aggravation. Si le temps humide ramène ou aggrave toujours ce bourdonnement, si celui-ci augmente dans l'appartement, surtout après qu'on s'est couché, s'il rend l'ouïe dure et est accompagné de larmoiements, de douleur au gosier ou en urinant, il faut donner *Cepa*. Si cela persiste longtemps, il faut appeler un médecin. Souvent, lorsque le malade ne peut supporter le moindre bruit, une dose de *Sulphur* suivie de plusieurs doses d'*Aconit*, fait beaucoup de bien. Si ce traitement ne réussit pas, on donnera une dose de *Carbo vegetabilis* suivie de plusieurs doses de *Coffea*. Si ce symptôme est accompagné d'une grande sensibilité lorsqu'on est exposé au vent, si le malade entend un retentissement à chaque pas qu'il fait ou à chaque mot qu'il dit, s'il ressent fréquemment des tiraillements dans les jambes, il faut lui donner *Causticum*, 30e, 2 matins de suite, et attendre pendant quelques jours l'effet de ce médicament.

Dureté de l'ouïe. — Ce symptôme se rattache ordinairement à d'autres maladies et ne cesse qu'après leur disparition. Lorsqu'il date de longtemps, il est très-difficile de le guérir, mais cela est plus facile lorsqu'on l'attaque dès le début de son apparition.

Chez les enfants et quelquefois chez les adultes, la dureté

de l'ouïe est le résultat d'une obstruction du canal auditif. Il faut donc examiner l'oreille avec soin ; pour cela on place le malade dans une position telle que la lumière tombe droit sur son oreille ; il serait bon aussi d'avoir à la main un *Speculum oris* (*fig.* 130), à l'aide duquel on pût voir jusqu'au tympan. Si on découvre un dépôt solide de cérumen, il faut l'expulser par des injections d'eau chaude, seul liquide qu'on doive employer dans ce cas. Il serait dangereux d'introduire dans l'oreille une épingle à cheveux, parce que celle-ci ne pourrait servir à extraire le cérumen solidifié, et pourrait au contraire le pousser jusqu'au tympan, ce qui causerait une douleur insupportable et une vive inflammation. Les injections doivent être faites avec beaucoup de précaution, il ne faut pas introduire trop avant le canon de la seringue, et il faut éviter de lancer trop fort le liquide. Pendant cette opération, il faut tirer le pavillon de l'oreille en haut et en dehors, afin de redresser le conduit auditif.

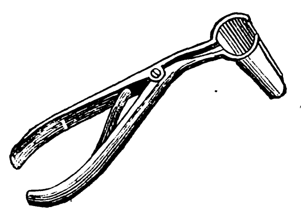


Fig. 130. — Speculum oris.

Si la dureté de l'ouïe est le résultat d'une trop grande sécheresse de l'oreille ou de l'absence de cérumen, on introduit dans le conduit auditif de la glycérine, et on fait prendre à l'intérieur *Carbo vegetabilis* ou *Lachesis*. La dureté de l'ouïe accompagnée de sifflement, tintement, gazouillement dans les oreilles, est quelquefois promptement guérie par *Veratrum*.

Si elle est accompagnée d'otorrhée, il faut donner les médicaments recommandés contre cette affection, surtout *Pulsatilla*, *Mercurius*, *Sulphur*, *Calcarea*, *Causticum*. Si la dureté de l'ouïe est une des suites d'une rougeole, il faut donner *Pulsatilla* ou *Carbo vegetabilis*; d'une scarlatine,

Belladona ou *Hepar;* d'une petite vérole, *Mercurius* ou *Sulphur*. Si ce symptôme coïncide avec un coryza et un mal de gorge qui s'améliore par les mouvements de déglutition, on fera bien de se gargariser avec de l'eau chaude ; si cela ne suffit pas, il faut prendre *Chamomilla*, *Arsenicum* ou *Lachesis*. Si l'origine de cette dureté de l'ouïe est l'effet d'un refroidissement *Bryonia* est le premier médicament auquel il faille songer, *Dulcamara* et *Sulphur* viennent ensuite.

La dureté de l'ouïe, suite de la suppression d'une éruption cutanée ou de la cicatrisation d'un ulcère par des pommades, cède aux médicaments recommandés contre ces deux maladies, et surtout à *Sulphur* ou *Antimonium crudum; Nux vomica* quand le malade a eu des hémorrhoïdes, *Arnica* et *Acid. phosphoricum* quand la maladie succède à une fièvre nerveuse. Si la dureté de l'ouïe est causée par le gonflement des amygdales, on obtiendra souvent de bons effets de *Mercurius* et de *Staphysagria*. Lorsque cette maladie est de nature chronique, il est très-important d'avoir un bon régime et de boire beaucoup d'eau froide ; si tous les traitements que nous venons d'indiquer échouent, il faut consulter un médecin homœopathe.

Si la dureté de l'ouïe est accompagnée d'autres souffrances que celles que nous venons de mentionner, il faut chercher les médicaments qui couvrent le mieux ces symptômes. Nous recommandons surtout *Veratrum*, *Staphysagria*, *Arsenicum, Hyoscyamus* et, dans les cas les plus graves, *Silicea* et *Calcarea*.

Il faut bien se garder d'introduire dans l'oreille des substances médicamenteuses, car c'est une grande erreur de croire que les oreilles sont moins sensibles que les yeux. Au contraire, elles s'affectent plus facilement qu'eux, seulement les symptômes ont une marche moins aiguë sans être pour cela moins graves.

Les maladies des oreilles sont généralement très-longues, très-difficiles à guérir et quelquefois tout à fait incurables ; celles des yeux sont supportéés avec plus de patience et sont ordinairement plus vite guéries.

[Pour toutes ces infirmités, il faut administrer les médicaments comme on le fait dans les maladies chroniques.]

Art. V. — Maladies du nez.

Douleurs et éruptions. — Pour les douleurs névralgiques occupant la visage, le nez et les joues, voir l'article *Maux de dents* ; pour les éruptions et les tannes, voir *Maladies de la peau.*

Enflure du nez. — Il faut prendre *Arnica* quand on a reçu un coup sur le nez ou bien lorsque celui-ci enfle sans cause apparente, démange et est douloureux à sa partie supérieure, comme si l'on y avait reçu un coup; *Belladona*, lorsque l'enflure accompagne un coryza, que les narines sont gonflées, douloureuses, rouges, gercées et brûlantes, l'enflure s'étendant à l'intérieur et causant une douleur brûlante, de la sécheresse et des picotements, la sensibilité de l'odorat étant tantôt exagérée, tantôt émoussée; si ce médicament ne suffit pas, il faut le faire suivre d'*Hepar*. Mais si le coryza est fluent, l'écoulement étant aqueux, âcre de manière à excorier les narines, le nez étant rouge, brillant, gonflé, avec prurit et sensibilité des os au toucher, il faut commencer par *Mercurius*, que l'on fera suivre d'*Hepar*, et souvent aussi de *Belladona*. Mais chez ceux dont le nez devient malade par suite d'abus du Mercure, il faut donner *Hepar*, quitte à revenir ensuite au *Mercurius solubilis* lui-même. *Bryonia* est quelquefois efficace contre le gonflement douloureux et chronique du nez; *Sulphur* combat l'enflure accompagnée de taches noires. *Acid. phosphoricum* guérit le gonflment chronique accompagnée

de taches rouges ; *Causticum* détruit les verrues ; *Rhus* efface la rougeur du bout du nez. Quand le nez est d'un rouge cuivré, couvert de bourgeons rouges, qu'il ait été ou non fait abus de vin et de liqueurs, il faut prescrire *Rhus* suivi de *Ruta*, et parfois alterner ces deux médicaments ; quand le nez est gonflé et d'un rouge brillant, *Cantharides* est très-utile, tandis que *Arsenicum* s'adresse à la rougeur chronique de cette partie du visage. [Ces médicaments doivent être administrés comme il a été dit pour les maladies chroniques.]

Saignement du nez (*Epistaxis*). — Le saignement du nez se présente dans beaucoup de maladies aiguës quand elles tirent à leur fin, il soulage alors le malade ; il ne faut donc pas l'interrompre, à moins qu'il ne soit trop abondant ou ne dure trop longtemps. Il peut être dangereux d'employer mal à propos l'eau froide, le vinaigre, la créosote, etc. Il est également souvent inutile de tamponner les narines ; il vaut beaucoup mieux les fermer avec un simple mouchoir et voir si le sang s'arrête ou s'il tombe dans la gorge. On peut encore arrêter l'épistaxis en levant le bras du côté de la narine qui saigne et en le portant sur la tête. Il est vrai qu'on est exposé à voir recommencer l'épistaxis dès qu'on le laisse retomber. Quant aux médicaments, *Arnica* est le meilleur remède contre les saignements de nez occasionnés par un coup, une chute ou toute autre violence extérieure ; il est encore utile lorsque l'épistaxis est précédée de démangeaisons au nez et au front, lorsque le nez est brûlant et que le sang est d'un rouge vermeil. Il convient surtout aux hommes. *Pulsatilla*, s'adresse au contraire aux femmes, à celles qui sont douées d'un caractère doux et tranquille et dont les règles sont peu abondantes. *Aconit* réussit contre les saignements de nez violents occasionnés par un grand échauffement, ou par une congestion à la tête ; on est souvent obligé de le faire suivre de *Bryonia* ; enfin, quand l'écoulement augmente lorsqu'on se

baisse, et qu'il a commencé pour avoir soulevé un corps lourd ou avoir fait un effort, *Rhus* est indiqué.

On donne *China* aux personnes énervées, affaiblies, pâles, sujettes à de longues et fréquentes hémorrhagies, au froid des extrémités, aux convulsions, et *Aconit*, quand il y a des douleurs dans la tête ou la poitrine.

Lorsque le saignement de nez tient à ce que le sang s'est porté à la tête, et qu'il se trouve accompagné de céphalalgie, on doit débuter par *Aconit,* pour en venir ensuite à *Nux vomica*, *Belladona*, *Chamomilla*, *China* ou *Rhus.* Il est presque toujours inutile de faire respirer de l'eau froide [le mieux est de mettre les mains dans l'eau chaude et parfois aussi les pieds], tout en appliquant sur le nez une compresse trempée dans l'eau froide. On suit le même procédé lorsque le saignement de nez tient à ce que le malade s'est échauffé ou a bu trop de vin. Dans ce cas, *Aconit*, *Belladona*, *Bryonia*, et, en second lieu, *Nux vomica*, sont nécessaires. *Belladona* est encore utile quand le sang est d'un rouge clair ; *Crocus*, s'il est noir ; *Mercurius* s'il se coagule dans les narines mêmes. Le saignement de nez qui vient pendant un rhume de cerveau cède à *Pulsatilla*, tandis que *China* est indiqué chez les enfants qui le déterminent en introduisant profondément leur doigt dans les narines pour effacer une démangeaison. *China* s'adresse aux personnes affaiblies, chez lesquelles le sang coule depuis longtemps et avec abondance. Quand l'hémorrhagie survient dans l'après-midi, le soir, avant minuit, *Pulsatilla* réussit très-bien ; s'il vient la nuit, troublant le sommeil, *Rhus* est préférable. *Bryonia* est souvent très-utile en pareil cas. Le saignement de nez venant la nuit et accompagné de fièvre cède à *Mercurius*. Celui qui a lieu le matin est arrêté par *Nux vomica*, *Bryonia* ou *Belladona ;* enfin *China* s'adresse à la faiblesse consécutive à une hémorrhagie prolongée, la perte du sang ayant amené des symptômes nerveux, la pâleur du visage et le froid des

extrémités. Quand il s'agit de sujets chez lesquels ce symptôme reparaît souvent, *Sulphur* est spécifique. L'épistaxis avec faiblesse cède aussi à *Secale;* celles qui sont très-violentes, à *Carbo vegetabilis* ou *Sepia.*

[L'épistaxis étant un symptôme qu'il faut arrêter promptement, il sera nécessaire d'administrer un médicament à intervalles rapprochés, c'est-à-dire selon la méthode indiquée pour les maladies aiguës. Quand la perte de sang est tellement abondante, qu'elle fasse courir un danger au malade, il faut tamponner les fosses nasales soit seulement en y introduisant des boulettes de charpie ou de l'amadou, soit en bouchant à la fois leur ouverture postérieure et leur ouverture antérieure; un chirurgien ou un médecin peut seul faire cette petite opération.]

Coryza (*Rhume de cerveau*). — *Mercurius* est le médicament essentiel contre le coryza épidémique (influenza ou grippe), qui va d'un pays au pays voisin, et atteint un grand nombre de personnes à la fois. Si cependant le malade a déjà pris du Mercure, *Hepar* doit être préféré. Lorsque le coryza donne lieu à de fréquents éternûments, à un écoulement continuel de mucosités fétides, à des douleurs dans le front et les joues, *Mercurius* est encore indiqué. Il l'est également quand le malade transpire beaucoup la nuit, qu'il y a aggravation le matin, avec fièvre, que le malade n'aime pas à être seul, qu'il est altéré, éprouve une chaleur insupportable et ne peut pas cependant endurer le froid. Si, au bout de douze heures, l'état s'améliore, il faut cesser toute médication ; s'il empire ensuite de nouveau, on donne *Hepar.* Ce dernier médicament fait surtout du bien aux enfants, ou lorsque le coryza est accompagné de fièvre et de douleurs dans les membres et causé par une transpiration brusquement arrêtée.

On peut donner *Hepar* au lieu de*Mercurius* aux personnes qui gagnent un coryza au moindre coup de vent

chez lesquelles une seule narine est affectée, le mal de tête augmentant à chaque mouvement. Si, après douze heures d'attente, *Hepar* reste sans effet, il faut donner *Belladona.*

Lachesis est utile contre le coryza le plus violent, signalé par un abondant écoulement de liquide aqueux, une enflure et une douleur considérables du nez.

Il y a encore une autre forme de coryza dans laquelle le malade a moins de rougeur, de chaleur et de soif; mais est agité, surtout la nuit, boit souvent et peu à la fois, est faible, excitable et anxieux ; lorsque le liquide qui s'écoule est âcre et corrosif, que les narines sont brûlantes et douloureuses à l'intérieur et à l'extérieur, que l'exercice et la chaleur affectent agréablement et n'aggravent nullement le mal, mais que le froid se supporte difficilement : *Arsenic* est alors indiqué.

Dulcamara, Nux vomica, souvent même *Ipeca*, le sont également. *Arsenicum*, si l'écoulement a lieu par la narine qui paraît bouchée, que cet écoulement soit âcre, cause une douleur de brûlure intérieure et extérieure; que le malade ait une insomnie persistante dont il ne peut indiquer la cause, des saignements de nez, et reste couché sans agitation aucune. Si alors l'arsenic ne soulage pas en douze heures, il faut donner *Nux vomica*, pourvu que le coryza soit fluent le jour, sec la nuit ; que la bouche soit sèche, sans soif intense ; que la poitrine soit sèche et qu'il y ait constipation. Lorsque le coryza participe à la fois des caractères auxquels répond *Arsenic* et de ceux que cause *Nux vomica*, le malade étant soulagé par le mouvement et se trouvant plus malade quand il se repose, surtout quand le nez se débouche au moindre froid, *Dulcamara* est utile, tandis qu'il faut donner *Ipecacuanha* lorsque *Arsenicum* et *Nux vomica* paraissent indiqués, mais ne suffisent pas.

Cepa convient au coryza ordinaire, quand il se pro-

longe, et à celui qui est augmenté par le temps humide et pluvieux, commence par la narine gauche pour envahir ensuite la droite, le mucus coulant goutte à goutte au milieu de nombreux éternuments, excoriant la lèvre supérieure, qui devient brûlante, amenant le larmoiement, la toux, la soif, le mal de tête, des douleurs dans les dents et dans les membres; tous ces symptômes s'aggravant le soir avec une forte sensation de chaleur, s'améliorant au grand air et au froid, mais revenant plus forts dès qu'on se trouve dans une chambre chaude.

Pulsatilla. — Lorsque le nez est moins douloureux, mais que le malade a perdu l'appétit et l'odorat; que le mucus qui sort du nez est épais et jaune, ou bien vert et fétide. *Euphrasia* rend de grands services dans le coryza accompagné d'un écoulement de mucus blanc avec douleur dans les yeux et larmoiement, et *Rhus* si le mucus est épais et jaune, et s'il existe des boutons et des croûtes dans les narines.

Chamomilla guérit souvent le coryza accompagné d'ulcération du nez, de gerçure des paupières, une joue étant rouge et l'autre pâle, le malade ayant des frissons et étant altéré. Elle convient surtout chez les enfants, quand ils sont devenus malades après un refroidissement. Quand le coryza est accompagné de douleurs qui changent sans cesse de place et de courbature dans les membres, il faut donner *Mercurius*, et *Nux vomica* si, pendant la fièvre, le froid alterne avec la chaleur, ou que l'accès vienne le soir, surtout avec douleur à la tête, au visage, ou partout le corps.

Si le coryza devient chronique et revient souvent, qu'il soit sec ou fluent, il faut prendre *Silicea* le matin, deux jours de suite; et si la maladie vient chez un enfant pendant la dentition, *Calcarea* est utile après *Silicea*.

Si le coryza s'est arrêté et qu'il en résulte un violent mal de tête, il faut donner *Aconit*, et, s'il ne revient pas assez vite, *Pulsatilla* ou *China ; Spigelia* quand les douleurs ont une intensité effrayante, et qu'elles occupent le front et le sourcil gauche ; tandis que, si on la trouve au-dessus de l'œil droit ou dans tout le front, qu'elle se compose de battements et que le mucus soit verdâtre et purulent, *Belladona* est indiquée ; quand les douleurs viennent le soir, pendant plusieurs heures, Goullon recommande *Arsenic* ou le sulfate de Quinine, tandis que *Ipeca* convient quand la poitrine est atteinte et que la respiration est courte. *Bryonia* et *Arsenic* peuvent être utiles dans les mêmes circonstances. On peut en même temps faire boire du lait chaud sucré, et faire des fumigations dans le nez. Si tous ces moyens échouent, il faut donner *Sulphur*.

Si le coryza accompagne d'autres maladies, surtout celles dont nous parlerons dans le chapitre suivant, les maladies des voies respiratoires et des poumons, causant l'enrouement ou la toux, il faut chercher les médicaments aux paragraphes qui traitent de ces symptômes.

Il ne faut jamais supprimer brusquement un rhume de cerveau par l'action du froid ou par les drogues ; car cette maladie est souvent un moyen de purification ; on attrape facilement des rhumes lorsqu'on a des dispositions organiques. On est plus sujet à attraper froid lorsqu'on a bu ou mangé en grande quantité des aliments indigestes; ainsi beaucoup d'enfants ne peuvent se débarrasser de leur rhume tant qu'ils abusent des bonbons, des sirops et autres sucreries. Il arrive souvent que le coryza s'accompagne de fréquents éternuments, de croûtes dans les narines et de saignements au nez.

Mode d'administration. — Les autres maladies du nez réclament le secours du médecin ou du chirurgien, il n'y a donc pas lieu d'en parler ici.—Les médicaments indi-

qués plus haut seront donnés, au début, suivant la formule des maladies aiguës (une cuillerée toutes les trois ou quatre heures); on éloigne plus tard les cuillerées, de manière à en donner trois à quatre en vingt-quatre heures.]

Art. VI. — Maladies des organes de la respiration.

Enrouement. — La plupart des remèdes domestiques administrés contre l'enrouement sont nuisibles ; et ceux qui font du bien sur le moment prédisposent toujours le malade à de fréquentes rechutes. L'enrouement, lorsqu'il se représente souvent, est toujours le signe d'une affection grave. En tout cas, on ne peut attendre de guérison que par un traitement convenablement dirigé, pour lequel les médicaments qui suivent seront très-utiles.

Drosera fait le plus souvent cesser l'enrouement accompagné de rhume de cerveau ; mais s'il est produit par l'accumulation de mucus épais dans la gorge, une sensation de sécheresse, de chaleur brûlante et de soif, le malade étant de mauvaise humeur, morose et taciturne, ce qui n'est pas ordinairement, surtout quand il s'agit d'un enfant, *Chamomilla* est indiquée.

Nux vomica convient aux personnes d'un caractère boudeur, querelleur, entêté, et combat les symptômes suivants : toux rauque, sèche, profonde, causée par une sensation de sécheresse du gosier, que rien ne peut faire cesser, avec douleur tensive à la gorge, et alternatives de frisson et de chaleur. Il faut donner *Pulsatilla* contre l'enrouement accompagné de picotement dans la gorge et dans le palais, de douleur en avalant, de coryza avec écoulement par le nez de mucosités jaune verdâtre et fétides, toux ébranlante avec douleur dans la poitrine, frisson ; pas de soif, appétit capricieux. Ce médicament est surtout indiqué pour les personnes qui ont eu une extinction de voix com-

plète pendant plusieurs jours ; quand il ne suffit pas, il faut donner *Sulphur*. *Mercurius* est un remède souverain contre la voix rauque accompagnée de brûlure et chatouillements dans le larynx, de facilité à transpirer, sans que la transpiration soulage le malade, avec aggravation au moindre souffle de vent. Puis, s'il y a enrouement accompagné de chatouillement et de picotements dans le nez, d'enchifrènement, ou bien d'une toux pénible suivie de courbature, il faut songer à *Capsicum ;* à *Rhus* lorsque l'enrouement est accompagné de sécheresse du gosier, d'éternuments, d'écoulement de mucus par le nez, de difficulté à respirer ; — *Apis* lorsque la gorge est très-sensible, rude et sèche, avec une grande difficulté à respirer, au moindre mouvement ; — *Sambucus* contre l'enrouement accompagné d'une toux profonde, creuse et sèche, qui retentit dans la poitrine, de bâillements, de malaise et de soif ; — *Carbo vegetabilis* contre l'enrouement prolongé, s'aggravant le matin et le soir, et après avoir parlé. Ce médicament est également efficace contre l'enrouement et la toux consécutifs à la rougeole ; — *Causticum* contre l'enrouement chronique, sans autre symptôme, ou accompagné d'une douleur d'écorchure et de plaie dans la poitrine et dans la gorge, et d'une toux qui augmente ces sensations. Enfin, l'enrouement lié à un coryza chronique cède à *Silicea*, tandis que *Drosera* est utile quand la voix est creuse et profonde.

Toux. — La toux est un symptôme ; ce n'est pas la maladie tout entière, on peut même dire qu'elle est à la poitrine ce que le coryza est aux fosses nasales ; c'est-à-dire qu'elle se rattache à une maladie. Il faut donc choisir le médicament en tenant compte de tous les autres symptômes qui l'accompagnent. Par exemple, si la toux est sèche, courte, accompagnée de vive douleur dans la poitrine, qu'aggravent les mouvements respiratoires, si le malade ressent des frissons suivis de chaleur brûlante, s'il

a le pouls dur et fréquent, qu'il crache des mucosités visqueuses et sanguinolentes on a affaire à une fluxion de poitrine, et il faut administrer l'un des médicaments que nous recommanderons contre cette maladie.

Quand la toux est chronique, il est rare qu'elle cède aux médicaments inscrits en tête de la liste que je vais parcourir ; il faut alors des agents dont la durée d'action soit plus longue, ce sont ceux que j'inscris les derniers. Il arrive souvent qu'une toux chronique est le symptôme d'une maladie grave ou même déjà incurable ; dans ce cas, le médecin seul peut la traiter.

Nux vomica est indiquée par une toux sèche, causée par une sensation de rudesse, de grattement, d'âcreté dans la gorge ou de démangeaison au palais ; toux prolongée, accablante, accompagnée de vive douleur, comme si la tête se fendait en deux, ou de sensation de meurtrissure à l'épigastre, sensation suivie de douleur au-dessous des côtes. Ce médicament convient surtout si la toux réveille le malade de bonne heure, est plus forte le matin et accompagnée d'une expectoration pénible, ou bien lorsque la toux est légère, dure toute la journée, est accompagnée de douleur dans la gorge, avec aggravation le soir et amélioration la nuit ; lorsqu'il y a de l'oppression la nuit, avec sensation de poids sur l'estomac, chaleur et sécheresse de la bouche. *Nux vomica* convient particulièrement aux personnes fortes et pléthoriques qui boivent beaucoup de café et de liqueurs. Ce médicament répond encore à une toux sèche, accablante, s'aggravant la nuit, accompagnée d'un peu d'expectoration le matin, augmentant lorsqu'on a lu, ou beaucoup exercé son corps et son esprit.

Chamomilla convient contre la toux sèche, s'aggravant la nuit, pendant le sommeil, causée par une titillation à l'entrée du gosier, sensation d'un corps qui monte et coupe la respiration. Ce médicament convient surtout aux enfants, en hiver, et à la suite d'un refroidisse-

ment ; il guérit aussi la toux accompagnée de chatouillement, provoquée par la parole, le matin et le soir, cessant à la chaleur du lit, et accompagnée d'expectoration amère et gluante.

Hyoscyamus répond à une toux sèche, augmentant la nuit quand on est couché, et empêchant de dormir ; ou bien augmentant lorsqu'on est couché et accompagnée de chatouillement dans la trachée ; quelquefois spasmodique, avec douleur sur les yeux et sensibilité des muscles de l'abdomen.

Ipecacuanha convient aux enfants, même aux plus jeunes, lorsqu'ils sont presque suffoqués par des mucosités pendant les accès de toux ; lorsque la toux est spasmodique et abat tellement le malade qu'il peut à peine respirer, devient pourpre et a les membres roides. On dissout ce médicament dans l'eau, et l'on en donne une cuillerée à café toutes les dix minutes ou tous les quarts d'heure, jusqu'à ce qu'on obtienne une amélioration. Il répond encore à une démangeaison ou à une contraction du larynx, accompagnée d'une toux tout à fait sèche et d'un peu d'expectoration de mucus d'un goût désagréable ; contre la toux accompagnée de douleur dans l'abdomen et surtout au nombril, de sensation de pression sur la vessie, comme si l'urine ne trouvait pas d'issue ; contre les élancements ou les battements dans la tête et à l'épigastre avec douleur d'écorchure dans la poitrine ; contre l'essoufflement et la transpiration du front après la toux, que le contact de l'air froid ramène très-facilement.

Belladona contre la même toux spasmodique pendant laquelle le malade ne peut reprendre haleine, secouant tout son corps et excitée par une insupportable démangeaison dans le larynx, avec absence d'expectoration. Contre la toux causée par la sensation d'un corps tombé dans le larynx et produisant la même sensation que si la tête se

fendait, avec douleur pressive à la nuque, comme si on la brisait; contre la toux amenant quelques crachats muqueux, sanguinolents, accompagnée de points de côté, d'élancements dans le côté gauche de la poitrine, d'une respiration pénible, courte, haletante, gerçure des lèvres, rougeur de la face, céphalalgie; contre la toux dont les quintes se terminent par des éternuments, accompagnée de coryza, de picotements dans les hanches et dans l'abdomen, comme si quelque chose s'y frayait un passage.

Mercurius s'adresse à la toux sèche, ébranlante, suivie d'accablement, venant surtout la nuit; contre la toux causée par un chatouillement et venant avant qu'on s'endorme, accompagnée quelquefois de crachements de sang, d'élancements dans la poitrine, et, chez les enfants, de saignements de nez, de vomissements, de douleur dans la tête et la poitrine, comme si ces cavités allaient éclater, d'enrouement, de coryza fluent ou d diarrhée.

Carbo vegetabilis convient à la toux spasmodique dont les accès se répètent le jour et le soir, accompagnée d'envie de vomir, de vomissements, de chaleur et de sueur, de douleur dans la poitrine, d'expectoration blanche, grise ou jaune, quelquefois de crachements de sang avec douleur de brûlure dans la poitrine, douleur d'ulcération dans le larynx, élancements dans la tête.

Capsicum convient à la toux sèche augmentant le soir et pendant la nuit, provoquant parfois des vomissements, accompagnée d'élancements dans différentes parties du corps, surtout à la tête, qui semble devoir éclater, d'une douleur pressive à la gorge et aux oreilles, de tiraillements allant de la poitrine à la gorge, de points de côté dans la poitrine et dans le dos, de douleur pressive et d'élancements dans la région de la vessie, de picotements et de

tiraillements descendant des hanches aux genoux et aux pieds.

Apis convient à la toux sèche causée par un chatouillement au fond de la gorge, augmentant après minuit, après s'être couché ou après le sommeil, diminuant après la sortie de quelques mucosités, accompagnée de mal de tête et de brièveté de la respiration, consécutive à une éruption, surtout à la miliaire, surtout à l'urticaire, que cette éruption ait complétement disparu ou non.

Rhus guérit la toux nocturne, courte, sèche, causée par un chatouillement dans la poitrine, avec respiration anxieuse et courte, surtout le soir, avant minuit, toux qui ébranle la tête et la poitrine, est accompagnée de tension et d'élancements dans cette partie, de douleurs d'estomac, d'élancements dans les reins, tous ces symptômes s'aggravant au grand air et s'améliorant sous l'influence de la chaleur et du mouvement. Ce médicament guérit aussi la toux accompagnée d'un goût de sang dans la bouche.

Nux moschata arrête la toux qui augmente beaucoup par la chaleur du lit, la toux sèche accompagnée d'une respiration courte, déclarée à la suite d'un refroidissement, parce qu'on a eu les pieds mouillés ou qu'on est resté longtemps plongé dans l'eau, ou bien après la surexcitation qu'accompagne un travail pénible. Ce médicament convient surtout aux personnes inconstantes, à celles qui s'enrouent facilement, par exemple, lorsqu'elles marchent contre le vent, ou qui ont la peau sèche, tiède, et aiment la chaleur, et qu'au contraire, le froid anéantit.

Cina s'adresse à la toux sèche accompagnée parfois de crachats muqueux, chez les enfants qui éprouvent des tressaillements comme s'ils allaient perdre connaissance, et font ensuite des efforts convulsifs pour respirer, gémissent et pâlissent; chez ceux qui sont sujets à avoir des vers et ont tous les soirs une toux rauque, accompagnée quelquefois de coryza avec sensation de brûlure dans le nez

et éternuments violents qui font pleurer l'enfant, et lorsque celui-ci ne veut pas se laisser approcher.

Ignatia combat la toux sèche, durant jour et nuit, avec la même sensation que si quelque corps était arrêté à la base du larynx, une barbe de plume par exemple, avec aggravation le soir, irritation croissant en même temps que la toux, sensation de constriction dans le cou, coryza fluent. Ce médicament convient aux personnes qui viennent d'éprouver un chagrin, qui éprouvent une aggravation des symptômes précédents tous les jours après les repas, le soir après s'être couchées, et le matin après le lever. On peut le répéter toutes les 6 heures.

Euphrasia ou **Cepa** contre la toux avec coryza, chaleur, écoulement et sensibilité du nez, larmoiement et rougeur des yeux et photophobie, respiration courte, expectoration muqueuse, frisson. On donne *Euphrasia*, lorsqu'il n'y a pas de toux la nuit, mais aggravation dans la journée, surtout le matin ou au grand air; lorsque les symptômes de la tête et des yeux sont plus forts sur le côté droit, et que le malade craint l'air et le froid. *Cepa*, si l'aggravation a lieu vers le soir ou la nuit, avec amélioration au grand air, où le malade veut être sans cesse et où il se trouve beaucoup mieux; quand la respiration devient courte au milieu de la nuit, que les symptômes de la tête et des yeux sont plus forts du côté gauche.

Pulsatilla sera donnée si l'on rencontre les symptômes suivants : toux d'abord sèche, cessant au grand air pour revenir dès qu'on entre dans une chambre chaude, toux sèche durant une demi-journée avec soulèvements de cœur et vomissements, crachats muqueux, quelquefois striés de sang, sortant facilement; le matin, expectoration jaune, salée, amère, nauséuse, accompagnée quelquefois d'efforts pour vomir; sensation de rudesse de la trachée, de meurtrissure à l'abdomen, élancements dans les bras, dans

l'épaule et dans le dos; incontinence d'urine pendant les accès de toux.

Bryonia répond à la toux sèche et à la toux grasse : à la toux sèche, lorsqu'elle commence par un chatouillement dans la gorge, lorsque les quintes viennent après les repas et sont assez fortes pour provoquer les vomissements. Ce médicament convient encore à la toux qui commence aussitôt qu'on entre dans une chambre chaude ou qui est accompagnée de douloureux points de côté et suivie de quelques crachements de sang et de mucus jaunâtre; chaque quinte de toux étant répercutée dans la tête ou accompagnée d'élancements dans le cerveau, la gorge et la poitrine; surtout dans le cas de toux ébranlante retentissant à la fois dans la tête et le ventre.

China combat les symptômes suivants : petite toux brève comme celle que produirait la vapeur de soufre, sans aucune expectoration, quoique le mucus soit amassé dans la gorge et cause des sifflements, l'expectoration devenant plus tard striée de sang, avec oppression et picotements dans la poitrine et dans la trachée, ou composée d'un mucus clair et gluant, difficile à diviser, avec douleurs dans les épaules, vomissements de bile, et toux causée par une hémorrhagie du poumon.

Arnica est indiqué par les symptômes suivants : toux avec expectoration de glaires mêlées de sang coagulé ou de sang clair et mousseux; sensation de meurtrissure et de déchirement aux côtés et à l'abdomen, élancements dans la tête, la poitrine, l'abdomen et les reins. Toux sèche ou humide chez les enfants, se déclarant le matin de bonne heure ou pendant leur sommeil et les faisant pleurer et crier.

Veratrum convient aux symptômes suivants : toux creuse, profonde, semblant sortir du ventre, avec tranchées, salivation abondante, face bleue, émission involontaire des urines, douleur vive au côté, respiration pénible, faiblesse

accompagnée parfois d'élançements qui traversent l'abdomen de haut en bas, comme si une hernie allait se former.

Arsenicum, toux grasse avec peu d'expectoration, crachats visqueux restant dans la poitrine et causant des accès d'asthme, quintes de toux dès qu'on a bu; toux la nuit avec crachements de sang, chaleur brûlante à la surface du corps, dyspnée, fatigue et faiblesse extrêmes. Toux sèche et très-fatigante, revenant tous les soirs; oppression à l'air froid ou en montant les escaliers; palpitations de cœur et agitation pendant la nuit.

Dulcamara combat les symptômes suivants: toux grasse, consécutive à un refroidissement, accompagnée de raucité de la voix, quelquefois, pendant la nuit, d'expectoration d'un sang clair et vermeil. Toux forte et aboyante, excitée par une respiration profonde; toux provenant d'un refroidissement, augmentant lorsqu'on entre dans une chambre et qu'on y reste au repos, diminuant lorsqu'on se met en mouvement.

Drosera, toux grasse ou toux sèche, accompagnée d'enrouement, douleur dans la poitrine ou sous les côtes, de sorte que le malade est obligé d'appliquer la main sur la partie douloureuse; quelquefois s'ajoutent des envies de vomir, des tranchées, l'expectoration est pénible et tardive; vomissement des aliments suivi de vomissements glaireux et aqueux; crachats de matière amère et purulente; oppression telle que, pendant les quintes, la respiration semble suspendue, ce qui rend la parole et la toux également impossibles.

Staphysagria, toux avec expectoration de mucus jaunâtre ressemblant à du pus, surtout pendant la nuit; douleur semblant causée par une ulcération à la face interne du sternum, avec affluence d'eau à la bouche; parfois crachements de sang précédés d'une sensation de grattement dans la poitrine et d'émission involontaire d'urine.

Acidum phosphoricum, toux avec expectoration, enrouement, occasionnée par un chatouillement au creux de l'estomac ou à la gorge, sèche le matin, accompagnée le soir de crachats blancs ou jaunâtres. Toux avec oppression et expuition de pus; pendant la toux, mal de tête déchirant, nausées, sensation de brûlure à la gorge et dans la poitrine.

Silicea contre la toux chronique avec expectoration de glaires et grumeaux transparents ou de pus jaunâtre, avec douleur pressive à la poitrine; la toux ébranle tellement qu'elle cause de la douleur dans la gorge et dans l'abdomen. Ce médicament convient aussi contre une toux sèche, creuse et profonde, avec crachement de sang; contre une toux sèche avec douleur de plaie dans la poitrine; contre une toux qui menace de suffoquer le malade pendant la nuit, accompagnée d'asthme et amenant un amaigrissement considérable.

Sulphur, contre une toux chronique, sèche, causée par un chatouillement dans la gorge, contractant vivement la poitrine et provoquant l'envie de vomir, n'ayant lieu que la nuit et empêchant le malade de dormir; ou bien étant sèche la nuit et suivie pendant le jour d'expectoration d'un mucus épais et jaunâtre, ou de pus et de sang; ou, s'il se déclare pendant les quintes des douleurs élançantes dans la poitrine ou sous les côtes, du côté droit; une sensation comme si la poitrine allait éclater lorsqu'on tousse ou qu'on éternue, une tension pénible de la poitrine avec difficulté à respirer, sifflement et râle dans la poitrine, palpitations de cœur obligeant le malade à se tenir sur son séant pendant la nuit; ou bien si la toux est accompagnée de douleur d'éclatement dans la tête, chaleur de la tête et de la face avec froid aux mains, yeux cernés.

Calcarea, contre une toux chroniqué causée par un chatouillement, comme si du duvet était dans la gorge, si violente le soir et la nuit qu'elle fait battre avec force tous

les vaisseaux; contre une toux sèche, durant la nuit pendant le sommeil, accompagnée, surtout chez les enfants replets, de râles et de résonnance dans la poitrine. Ce médicament convient dans tous les cas où *Ipecacuanha* est utile et ne suffit pas. Il convient aussi contre la toux avec expectoration abondante, surtout dans le jour, avec crachats grumeleux, épais, purulents, jaunes verdâtres ou bruns, d'une odeur nauséeuse très-fétide et donnant des envies de vomir; points de côté et douleur de brûlure dans la poitrine pendant les accès de toux; déchirements, élancements dans la tête; picotements dans le côté aux inspirations profondes, en se remuant ou en s'inclinant; le soir, chaleur, frissons, soif, sueurs nocturnes, surtout sur la poitrine; le malade étant très-faible et s'inquiétant beaucoup sur son état.

Lachesis, contre la toux provoquée par l'application de la main sur la gorge, le malade ne pouvant rien supporter sur le cou, toussant la nuit pendant son sommeil, sentant un chatouillement dans la gorge, des douleurs d'écorchure dans toute la partie supérieure de la poitrine, d'une épaule à l'autre, des points de côté, et crachant le sang; contre la toux ressemblant à celle qui est provoquée quand on avale de travers; contre une toux violente provenant d'ulcérations dans la gorge avec envie de vomir, expuition glaireuse, salivation abondante, l'expectoration étant difficile et la toux s'aggravant après le sommeil ou après le lever, étant accompagnée de douleurs dans la gorge, dans les oreilles, dans la tête et les yeux.

Causticum, contre une toux opiniâtre, sèche, courte, ou contre une toux creuse avec douleur d'excoriation ou de brûlure dans la poitrine et dans la trachée, grattement dans la gorge et râle dans la poitrine; douleur dans les hanches comme si tout allait se briser, et autres douleurs rhumatismales; émission involontaire d'urine pendant la toux.

Contre la toux chronique il faut choisir de préférence parmi les médicaments que je viens de citer : *Causticum*, *Lachesis*, *Calcarea*, *Sulphur*, *Silicea* et *Acid. phosphoricum* ; mais s'ils ne procurent pas une guérison durable, quoiqu'ils répondent bien à tous les symptômes, il faut donner *Staphysagria*, *Dulcamara*, *Arsenicum* ou *Carbo vegetabilis*. Mais lorsque ces médicaments ne produisent pas d'amélioration durable, il faut recourir à ceux que j'ai indiqués comme répondant à la toux récente.

Lorsque la toux vient tout à coup, accompagnée de tension dans la poitrine, de difficulté pour respirer, d'irritation de la gorge, qui est comme excoriée, et dans la trachée, que la toux laisse une sensation persistante de brûlure la nuit, surtout de l'enrouement, de la fièvre, le pouls étant fréquent et dur, il faut toujours commencer par *Aconit*, et cinq ou six heures après, ou même le lendemain seulement, on donne les médiaments appropriés à la toux. Lorsque celle-ci est accablante et suffocante, avec abondance de glaires dans la poitrine, il faut donner avant tout *Ipecacuanha*, et deux heures après, le remède qui paraîtra le plus convenable. Si la toux est rauque, creuse, aboyante, sifflante et gémissante, surtout chez les enfants, il faut consulter les paragraphes où nous traitons de la coqueluche, du croup, du catarrhe suffocant, et comparer les remèdes qui y sont prescrits avec ceux indiqués dans le présent paragraphe.

Quant à la toux récente, qu'accompagne un rhume de cerveau, le mieux est de se tenir chaudement et de ne pas sortir pendant quelques jours ; mais il ne faut pas porter ces précautions à l'excès, autrement on deviendrait de plus en plus sensible à l'action du froid. Pour les enfants, le mieux est de les faire sortir tous les jours de beau temps et de les laver tous les jours à l'eau froide ; s'ils sont exposés à l'humidité, il faut leur faire porter des chaussettes imperméables. Les malades qui toussent ne doivent

pas non plus rester dans une chambre froide, humide, exposée au nord et au nord-ouest, mais dans une chambre sèche, exposée au midi.

Les personnes sujettes au coryza, à la toux, aux maux de gorge, se mettront souvent à l'abri de ces accidents en faisant le matin des lotions d'eau froide, portant des cravates suffisamment protectrices.

On fera bien aussi de porter sur la peau des étoffes de laine ou de flanelle. Il est bon que les personnes qui toussent puissent faire usage de quelque infusion chaude, par exemple de celle de mauve ou de violette. On peut donner, aux enfants surtout, quelques sucreries, telles que du sucre d'orge, des boules de gomme, ou de la gomme arabique ; mais il faut rejeter absolument toutes les pâtes prônées comme infaillibles par les pharmaciens, car elles contiennent toujours quelque substance qui ne peut s'accorder avec l'homœopathie.

Quand il existe un coryza intense, on peut permettre une fumigation à l'eau chaude de guimauve ou de sureau, et, dans le cas d'oppression, les bains de pieds et de mains sont souvent utiles. On peut parfois aussi permettre l'eau froide sucrée avec quelque sirop ; cela vaut mieux que d'imposer toujours des boissons chaudes, lesquelles dégoûtent parfois les malades, au point qu'ils préfèrent ne pas boire, ce qui a beaucoup d'inconvénients. De plus, les boissons chaudes engendrent souvent la faiblesse. Le lait chaud, coupé d'eau et sucré, est souvent fort utile pour aider aux sueurs.

Quant aux purgatifs et aux vomitifs, ils ne peuvent, en aucun cas, trouver place dans un traitement homœopathique. Il faut les rejeter absolument.

Coqueluche. — Cette maladie justifie le peu de confiance que l'on doit avoir dans les remèdes ordinaires, même les plus vantés, car elle dure absolument le même temps quand elle est traitée par l'allopathie ou quand on

l'abandonne à elle-même ; dans l'un et l'autre cas, elle ne se prolonge pas moins de deux à trois mois. Il n'en est pas de même avec l'homœopathie, qui réduit cette durée à deux ou trois semaines. Il y a plus, à la suite d'un traitement allopathique, les enfants sont longs à se remettre.

Lorsque la coqueluche règne à l'état d'épidémie, il faut tout d'abord choisir entre les médicaments que j'ai indiqués à l'article *Toux;* ils arrêteront souvent le développement du mal, puis, dès que, au début de la maladie, la toux sera sèche et sifflante, accompagnée de fièvre et de mal de gorge, le malade, se plaignant d'une douleur de brûlure au larynx et indiquant avec le doigt le point douloureux, il faudra prescrire *Aconit;* puis, si la maladie tient à ce qu'on a été mouillé ou exposé à l'humidité ; si la toux est grasse et l'expectoration abondante, et qu'il y ait de l'enrouement, il faudra donner *Dulcamara ; Pulsatilla* viendra lorsque la toux sera sèche et suivie d'envies de vomir ; quand elle est sèche, suivie de vomissements qui causent de l'anxiété et de la suffocation, que le visage devient bleu pendant les quintes, et que celles-ci sont plus fréquentes après minuit jusqu'au matin, il faut donner *Nux vomica*, et en venir à *Pulsatilla* dès que la toux est plus grasse.

Ipecacuanha peut être administré à la suite de *Nux vomica*, si les vomissements ont cessé, mais que la suffocation persiste (il faut, pour choisir entre ces médicaments, comparer ces caractères avec ceux qui ont été indiqués à l'article *Toux*. S'ils ne parviennent pas à empêcher le développement de la coqueluche, ou bien lorsque, dès le début, la toux est spasmodique et vient par quintes, que celles-ci arrivent non-seulement le jour, mais encore le soir et dans la première moitié de la nuit, l'arrière-gorge étant rouge, le malade souffrant quand il avale et les yeux pleurant sans cesse, il faut prescrire *Carbo vegetab.* Ce médicament convient encore quand l'enfant éprouve des

élancements dans la tête, des douleurs dans la poitrine et la gorge, ou s'il lui arrive des éruptions sur le ventre et au cuir chevelu. Il convient encore dans la période décroissante de la coqueluche.

Quand les enfants bâillent beaucoup et qu'ils ont grand' peine à reprendre haleine après les quintes, *Tartarus emet.* réussit très-bien ; il arrête souvent la maladie.

Du moment où la coqueluche est complétement déclarée, on voit, au moment des quintes, les enfants quitter brusquement leurs jeux et se réfugier, pleins d'anxiété, auprès de leur mère ou de leur nourrice ; alors la toux arrive creuse, sonore, éclatante, accompagnée d'un sifflement caractéristique qui se fait entendre au moment de l'inspiration ; les enfants semblent sur le point d'étouffer, leur visage devient rouge, même bleu. La gorge reste ensuite le siége d'un spasme violent, et les malades ne peuvent y endurer aucune pression. Ces accès finissent par des vomissements de glaires, parfois mêlées de sang, qui sortent à la fois par la bouche et par le nez. Les enfants reprennent leur gaieté dès que l'accès est fini. Comme ils vomissent le plus souvent leurs aliments et leurs boissons, ils sont d'autant plus éprouvés que les quintes sont plus fréquentes, et ils finissent par tomber dans la faiblesse.

Les médicaments les plus utiles dans cette *période convulsive* sont : *Ipeca*, *Veratrum*, *Drosera* et *Cina*, qu'il faut donner parfois dans l'ordre où je les énumère, ou en les alternant avec quelqu'une des substances indiquées plus haut.

Ipecacuanha est le premier médicament par lequel il faille commencer ; on le continue pendant 48 heures au plus, donnant une dose toutes les 4 ou 6 heures.

Veratrum est surtout indiqué lorsque, pendant les quintes, l'enfant laisse échapper ses urines, qu'il se plaint

de douleurs dans la tête, le bas ventre et les aines, et qu'entre les accès, il ne peut se tenir droit ni marcher parce que ses genoux sont trop faibles, et ne peut même pas tenir la tête droite ; qu'il a des frissons et ne peut pas parler ; aussi quand le corps se couvre d'une éruption fine, existant surtout au visage et sur les mains. Si l'éruption résiste ou si elle paraît seulement après l'usage de *Veratrum* et d'*Ipeca*, même si les quintes ne viennent que la nuit, il faut donner *Rhus*. *Veratrum* vient ensuite lorsqu'on a des frissons, une soif ardente et qu'on ne parle pas volontiers ; il réussit encore lorsque la toux dure depuis longtemps, que les enfants sont très-abattus, qu'ils ont de la fièvre, des sueurs froides au front, lorsqu'une éruption sèche et clair-semée couvre tout le corps ou seulement la figure, le pouls étant petit, faible, disparaissant sous le doigt, et quand le malade est tourmenté par une soif vive. [*Veratrum* arrête surtout les vomissements.]

Drosera doit être administré, comme *Veratrum*, en deux doses successives, et il faut attendre ensuite deux ou trois jours au plus. Si le malade va mieux, il faut suspendre toute médication tant que dure l'amélioration ; s'il n'en est pas ainsi, il faut choisir un autre médicament. Ce remède est très-efficace lorsque la toux vient surtout la nuit et dans le repos, lorsqu'il n'y a pas de soif avec les frissons, mais seulement après ; lorsque la sueur est plutôt chaude que froide, qu'elle n'apparaît que la nuit ; ou bien lorsque la toux est bruyante et rauque, par quintes très-violentes, mais sans fièvre, ou accompagnées de frissons et chaleur, mais jamais d'une fièvre aussi affaiblissante que celle contre laquelle *Veratrum* est indiqué.

Cina est le meilleur remède pour les enfants, lorsque, pendant les quintes, ils deviennent tout à fait roides, et lorsqu'après les quintes on entend un gargouillement qui semble descendre de la gorge dans l'abdomen. Il convient aussi aux enfants atteints d'affections vermineuses, lors-

qu'ils sentent le besoin de se gratter le nez, ont des tranchées intestinales et des démangeaisons à l'anus, surtout quand ils rendent des vers, ou s'ils se plaignent d'une faim insatiable pendant la fièvre. *Cina* s'adresse surtout aux enfants qui ont les yeux et les cheveux noirs, tandis que *Belladona* convient mieux aux enfants blonds.

Calcarea est utile quand les quintes viennent toujours après le repas, amenant le vomissement des aliments; *Cocculus* doit être donné dans les mêmes circonstances. Ces deux médicaments s'adressent surtout aux enfants qui font leurs dents.

Kali carbon. — Si les quintes viennent surtout après minuit, vers trois heures du matin, ou au commencement de la journée, amenant le vomissement des aliments pris la veille au soir, surtout si le visage est gonflé principalement autour des yeux, et quand il se forme comme une petite poche au-dessous de la paupière. On peut parfois alterner ce médicament avec *Carbo vegetab.*, celui-ci convenant surtout quand les quintes et les vomissements viennent le soir avant minuit, ou le jour au grand air.

Sepia a été recommandée par Goullon [elle est rarement utile pour la coqueluche franche].

Souvent les enfants sont tourmentés par une toux qui ressemble entièrement à celle à laquelle *Mercurius* répond, et vient surtout la nuit, se composant de deux accès qui arrivent coup sur coup pour être suivis ensuite d'un temps de repos assez long. Le Mercure est indiqué encore par les symptômes suivants : saignements du nez pendant les vomissements; sueur abondante la nuit; surexcitabilité nerveuse, et quand il y a eu autrefois des vers intestinaux. *Carbo vegetab.* doit être souvent donné après *Mercurius*. Il arrive parfois, qu'à la suite de ces médicaments, la toux devient sèche, accompagnée de maux de tête et d'afflux du sang au cerveau; il faut alors prescrire *Belladona*.

Il arrive souvent aussi que, pendant les quintes, les enfants deviennent roides, que la respiration semble leur manquer complétement et qu'ils ont des convulsions. Ils reviennent alors lentement à eux et vomissent; en dehors des quintes, il reste un râle causé par la présence de glaires dans la trachée. *Cuprum* est indiqué dans ce cas. Après lui, *Veratrum* convient souvent; Goullon recommande aussi *Calcarea* et *Sulphur*, après le Cuivre.

Du moment où les quintes ont diminué, que la toux est devenue grasse, qu'il n'y a plus de vomissements, mais une simple expectoration glaireuse, il faut considérer la coqueluche comme terminée, et laisser réagir le malade pendant une ou deux semaines, sans lui donner de médicament. Puis, si ces symptômes persistent, on lui fait prendre *Pulsatilla* ou *China;* celui-ci recommandé par Goullon. S'il y a quelque rechute ou si les vomissements persistent, *Carbo vegetab.* est indiqué; *Dulcamara* est utile si l'expectoration est abondante; *Arnica* quand l'enfant pleure après avoir toussé; et *Hepar* quand la toux est creuse, sèche, retentissante, avec enrouement, et si le malade pleure après avoir vomi.

[**Mode d'administration des médicaments.** — La coqueluche n'étant pas une maladie à marche rapide les médicaments ne doivent être donnés ni à fortes doses, ni à doses souvent répétées. Les dilutions moyennes sont suffisantes, il faut donc se servir de la 18e, de la 24e et de la 30e pour le *Soufre* et le *Carbo vegetab.*, par exemple. On fera dissoudre de 4 à 6 globules dans 8 cuillerées d'eau. Si l'on traite un très-jeune enfant, une cuillerée à café chaque fois sera suffisante ; à partir de la seconde année, on donnera une cuillerée à thé de cette solution ; à partir de 5 ans, il sera possible de faire prendre par cuillerées à bouche. — Il suffira de répéter ces cuillerées 3 fois dans les 24 heures, au début de la maladie ; quand on arrivera à la seconde période, alors que la toux est spas-

modique et que les enfants vomissent à chaque instant, il sera bon de donner son médicament de 4 en 4 heures. — Il est nécessaire, au début surtout, de laisser 24 à 48 heures de repos quand on change de médicament. Quand celui-ci est bien choisi, on le continue pendant 2, 3 ou 4 jours, même tant qu'il soulage. Du moment où l'état du malade est modifié dans ces symptômes, il faut passer à une autre substance, la première cessant d'être indiquée. — On laisse manger à leur appétit les enfants qui ont la coqueluche; on doit aussi les sortir tant qu'ils n'ont pas de fièvre, ce qui a lieu le plus souvent. La coqueluche étant éminemment contagieuse, il ne faut pas laisser les malades communiquer avec d'autres enfants. L. S. F.]

Croup. — Cette maladie, si redoutée, peut souvent être guérie par les remèdes homœopathiques, si bien que, d'après les statistiques, les médecins homœopathes perdent cinq fois moins de malades atteints de cette affection, que les praticiens de l'ancienne médecine. Il faut toutefois surveiller avec une grande attention la marche de la maladie, car elle est toujours dangereuse; il est même important que les parents en étudient avec soin les symptômes, afin de pouvoir renseigner le médecin. Ordinairement, les enfants sont pris d'une toux légère, peu de jours avant l'apparition du croup; leur voix est rauque, et, quelquefois au début, la toux est un peu creuse. Dans ce cas, il faut donner *Aconit*, une goutte de la 6e dilution pour 8 cuillerées d'eau; une cuillerée de trois en trois heures. On en vient ensuite à l'un des médicaments recommandés contre la « toux, » et, par ce moyen, on arrive souvent à prévenir le développement de la maladie. Lorsque la toux est creuse et sifflante, *Hepar* est toujours le premier médicament qu'il faille donner. Après lui, on peut choisir entre *Sambucus*, *Hyoscyamus*, *Cina*, ou encore entre *Nux vomica*, *Veratrum*, *Chamomilla* et *Drosera*.

Si l'enfant se réveille en sursaut la nuit, pris d'une toux suffocante provenant soit de l'impossibilité de respirer, soit d'un amas de glaires dans la gorge, il faut prendre un grain de *Tartarus emeticus*, 3e trituration, le dissoudre dans un verre d'eau et, après avoir agité le mélange, en donner une cuillerée à café toutes les dix, vingt ou trente minutes, selon la violence des symptômes, jusqu'à ce qu'on obtienne du soulagement. Il faudra toujours avoir ce médicament sous la main, mais on devra le donner avec prudence.

Le croup, en effet, débute souvent tout à coup au milieu de la nuit; l'enfant se réveille vers minuit avec une toux perçante, aiguë, semblable au cri d'un jeune coq qui ne sait pas encore chanter; le timbre de cette toux est rauque, aigu et sifflant, ou tout à fait rude, creux et profond, comme l'aboiement d'un chien. Les mouvements d'inspiration sont difficiles et lents, ceux d'expiration saccadés. Le malade est très-agité et essaye de se soulager en renversant la tête pour allonger le cou. Il est très-anxieux. Dans cette période, le mal cependant n'est pas aussi alarmant qu'on pourrait le croire, il ne faut cependant pas négliger d'en arrêter la marche. Le meilleur moyen de calmer l'agitation et de faire céder aisément les autres symptômes consiste à baigner les bras le plus tôt possible dans de l'eau aussi chaude que le malade peut la supporter, et de les y laisser plongés jusqu'à ce que la toux suffocante cesse. En même temps, il faut donner *Aconit* toutes les dix, vingt ou trente minutes, suivant la gravité du mal.

Bien souvent le premier accès se calme assez vite, mais l'enfant reste triste et a toujours la voix rauque. On tient alors l'enfant à la chaleur et à la diète, on lui enveloppe le cou avec un morceau de flanelle, et on donne *Spongia* comme *Aconit*. Il ne faut pas que l'enfant dorme dans une chambre trop chaude.

Si par ce traitement on ne guérit pas la maladie, elle s'aggrave dès la nuit suivante, l'enfant se plaint d'une sensation de brûlure dans le gosier ou indique avec le doigt le larynx, qui est brûlant et très-sensible, surtout au toucher, un peu enflé et brûlant. Si les accès deviennent plus violents, le malade a la fièvre et une soif ardente. Les enfants, quand ils s'endorment, sont bientôt réveillés par une quinte pénible. Pendant le sommeil la respiration est haletante, oppressée, de sorte que le malade porte la tête en arrière, et que la gorge est à découvert et très-sensible au moindre attouchement; il faut dans ce cas donner *Aconit* (si l'on n'a pas donné ce remède auparavant) et l'alterner avec *Spongia*, 3e trituration, une cuillerée de chacun toutes les demi-heures pendant deux heures. On peut, en même temps, plonger les bras dans l'eau chaude; on laisse la tête non couverte, mais on tient les pieds chauds. Il est bon aussi de donner des lavements d'eau chaude.

Si, après avoir administré *Aconit*, on obtient du soulagement, que les accès deviennent moins fréquents et moins violents, que le malade transpire, il faut attendre de deux à six heures et répéter le même médicament; mais si l'on n'obtient pas de soulagement ou si la maladie devient évidemment plus grave malgré tous les remèdes et que le danger soit imminent, il faut donner *Spongia*, 3e trituration; et si ce médicament ne produit pas promptement un changement favorable, *Hepar*, 3e trituration. On peut encore donner alternativement ces deux médicaments jusqu'à ce qu'une amélioration paraisse; mais il ne faut pas trop se presser. *Spongia* est d'autant mieux indiqué que la voix est plus rauque et la toux plus sèche, la respiration sifflante et métallique; *Hepar* si la respiration est seulement sifflante. Lorsque entre les accès la respiration est si faible qu'on l'entend à peine, il faut donner *Belladona*, et en venir à *Spongia* quand les accès sont plus forts après

minuit ; et *Hepar* quand ils arrivent le matin pour augmenter ensuite. Lorsque la toux devient plus grasse et que la respiration est seulement accompagnée d'un râle humide, que les enfants éternuent dès qu'ils se réveillent, on arrête tout médicament à moins qu'il ne survienne quelque rechute.

C'est seulement dans les cas où *Spongia* et *Hepar* restent sans effet qu'il faut donner *Arsenicum*. *Spongia* et *Hepar* seront très-efficaces à la 3e ou à la 6e dilution, tandis que *Belladona* et *Arsenicum* agiront mieux à la 30e puissance.

Arsenicum convient surtout quand, avant le croup ou pendant sa durée, le corps de l'enfant se couvre de sudamina, que les accès sont plus forts après minuit, que les enfants se retournent et s'agitent sans cesse, que la toux ne paraît pas les faire trop souffrir autrement qu'en leur causant une grande anxiété, ce qui les force à boire peu à la fois.

Belladona quand la toux vient par accès subits, pendant lesquels le malade paraît sur le point d'étouffer, le visage étant rouge, l'enfant se jetant de tous côtés. On dissout 6 à 8 globules dans 8 cuillerées d'eau, et on donne 1 cuillerée à dessert après chaque quinte.

A mesure que la maladie fait des progrès, les extrémités deviennent froides, le pouls petit, le malade tend toujours à se renverser afin de dilater sa poitrine et rejeter sa tête en arrière. Il faut même éviter de le pencher en avant sous peine de suffocation. Le ventre se dilate et se contracte d'une manière très-sensible, tandis que la poitrine ne paraît pas se remuer. En même temps, on perçoit un râle qui se passe dans la trachée et qui est dû au frottement de l'air contre un obstacle ; la toux provoque des efforts pour vomir, finalement le malade rejette des fragments de fausses membranes. Il n'est plus rouge, comme auparavant, il pâlit ; pendant les quintes de

toux la face devient bleue, les yeux sortent de la tête, la physionomie prend une expression d'angoisse et le malade serre convulsivement les mains.

Si l'on a donné *Aconit*, *Hepar*, 3e trituration, et *Spongia*, 3e trituration, et que la maladie arrive malgré cela à ce point avancé, il reste peu d'espoir de sauver l'eufant. Cependant on pourra obtenir de l'amélioration par l'administration de *Phosphorus*, qui réussit encore alors que les autres médicaments ont échoué. Il m'est arrivé aussi de voir *Carbo vegetabilis* réussir dans un cas très-grave où l'enfant avait le visage bleu, la voix tout à fait perdue, la respiration pénible et sifflante, la toux se composant de secousses qui n'étaient accompagnées d'aucun bruit et qui alternaient avec une agitation des mains et de l'oppression (Goullon). Selon toute apparence l'haleine était froide. Enfin, lorsque tous ces médicaments seront restés sans effet, on se trouvera bien quelquefois de lotions d'eau froide pratiquées sur tout le corps; on les a vus réussir chez des enfants qui paraissaient complétement asphyxiés.

Les fumigations de sulfure de Potasse ont paru réussir aussi en pareil cas.

Chamomilla suffit souvent pour faire disparaître l'enrouement qui reste après un accès de croup ; *Hepar*, *Belladona*, *Carbo vegetabilis*, ou même *Arnica*, réussissent souvent aussi à faire cesser les dernières traces d'enrouement consécutif à la disparition d'un croup. Pour les autres symptômes ultérieurs il faudra consulter les médicaments qui s'y rapportent.

Les enfants sujets à contracter cette maladie devront être garantis soigneusement contre le froid; il faudra veiller aussi à ce qu'ils s'abstiennent complétement de fruits et de vin, ces aliments pouvant amener des rechutes.

[**Mode d'administration des médicaments.** — Il est subordonné à la gravité de la maladie et à la rapidité de

sa marche. Or, le croup étant une des plus dangereuses affections qu'on ait à traiter, il faut que les doses soient rapprochées. Les basses dilutions sont ici fort utiles ; il faut choisir, en général, entre la 6ᵉ et la 12ᵉ. On met de 2 à 6 gouttes pour 6 cuillerées à bouche d'eau, et on donne une cuillerée à dessert toutes les 3 heures, au début, en rapprochant quand les accidents augmentent. Au surplus, le croup est une maladie tellement grave, que l'intervention du médecin est indispensable. C'est seulement dans les premières heures, et en l'attendant, qu'une personne étrangère à la médecine peut prendre sur elle de donner des médicaments.

Si un enfant est brusquement réveillé au milieu de la nuit par une toux sèche, métallique, spasmodique avec suffocation, et à timbre particulier qui fait songer au croup, il faut donner *Belladona*, 6ᵉ dilution, 2 gouttes pour 6 cuillerées d'eau, 1 cuillerée à thé toutes les demi-heures, puis toutes les heures. Il arrive le plus souvent alors que l'enfant n'a qu'une *toux croupale*, sans fausse-membrane, et la Belladone en triomphe facilement. Si la toux résiste à ce médicament et si la fièvre l'accompagne, la présence du médecin est nécessaire.

Le danger du croup résultant en partie de la présence des fausses-membranes qui obstruent le larynx et empêchent l'air de pénétrer dans la poitrine, on a proposé la trachéotomie, opération qui consiste à ouvrir le larynx pour y introduire une canule en argent par laquelle l'air peut passer et par laquelle le malade respire. Cette opération n'a qu'un but, c'est de faire gagner du temps, d'empêcher le malade d'être mécaniquement asphyxié et de donner ainsi aux médicaments la possibilité d'agir ; il ne faut donc pas la repousser. On ne doit pas oublier cependant qu'elle est absolument inutile quand les bronches sont engagées, et, de plus, qu'elle apporte un nouvel ébranlement dans l'organisme, et, par conséquent, une

nouvelle aggravation dans l'état du malade. Au surplus, c'est au médecin seul qu'il appartient de juger de l'opportunité de cette opération.

Les sujets qui ont le croup doivent être tenus au lit, chaudement ; on leur donne à boire dans la mesure de leur soif. La diète absolue ne doit pas être longtemps prolongée, il est souvent utile de donner un peu de bouillon léger. L. S. F.]

ART. VII. — MALADIES DE LA POITRINE.

§ 1er. — Maladies aiguës de la poitrine.

[Les *maladies aiguës* dont les organes de la respiration peuvent être le siége ont un caractère spécial, c'est d'être accompagnées d'une fièvre plus ou moins intense.

1° **Bronchite simple.** — Celle que l'on rencontre le plus fréquemment est l'inflammation des bronches (*Bronchite*), laquelle varie depuis le rhume le plus léger jusqu'à la bronchite vésiculaire la plus grave.

La *Bronchite simple*, le *Rhume*, est toujours l'effet d'un refroidissement ; elle débute d'ordinaire par un rhume de cerveau, suivi d'une chaleur plus ou moins vive dans la gorge, puis d'un grattement au-dessus du larynx, avec toux.

Celle-ci est sèche au début, mais bientôt suivie d'une expectoration blanche, puis jaune, quand le rhume tend à disparaître.

Les symptômes généraux se composent d'une augmentation de chaleur à la peau, courbature, diminution de l'appétit, lourdeur de la tête, sommeil lourd ou interrompu.

Le traitement est ici très-simple : au début, quand le rhume de cerveau existe, *Pulsatilla*, *Nux vomica* et *Mercurius solubilis* sont indiqués ; on passe à *Belladona* du

moment où la gorge s'irrite, et quand la toux s'en mêle, on en vient à *Bryonia*. (Comp. avec l'article *Rhume de cerveau* et l'article *Toux*.)

Si la *bronchite est intense*, les symptômes généraux sont beaucoup plus marqués : la fièvre est forte, la courbature extrême ; la poitrine est le siége d'un sifflement qu'on entend à distance.

Il faut ici débuter par *Aconit*, 12e, 1 goutte dans 8 cuillerées d'eau, 1 cuillerée de 3 en 3 heures. Puis en venir à quelqu'un des médicaments signalés à l'article *Toux*, les choisissant en raison des caractères de cette dernière, de la nature des crachats, et des symptômes généraux.

Enfin, l'inflammation peut envahir les petites ramifications bronchiques ; la bronchite est dite alors *vésiculaire*. Celle-ci, ne pouvant être reconnue que par l'auscultation, et entraînant toujours une certaine gravité, un médecin seul peut en désigner le traitement.

2° **Grippe.** —La *Bronchite* peut encore être *épidémique ;* c'est ce qu'on appelle la *Grippe*. Son caractère dominant est de présenter, dès le début, des symptômes généraux beaucoup plus intenses que ne le comporte l'état des organes respiratoires. La fièvre est forte, la courbature telle que le malade ne peut rester debout, le mal de tête est parfois atroce; il y a des alternatives de frisson et de chaleur, perte complète de l'appétit, somnolence ou insomnie, et agitation. La langue est blanche, la soif vive. Plus tard, ces symptômes se calment, mais la toux devient incessante et pénible, l'expectoration reste muqueuse.

On peut ici débuter par *Aconit;* mais ce médicament réussit rarement, et il ne faut pas le continuer plus de 12 heures. *Bryonia* et *Arsenicum* sont beaucoup plus efficaces ; *Bryonia* quand il y a courbature extrême, chaleur sèche de la peau, toux qui retentit dans la tête, urines

rouge-acajou ; *Arsenicum* quand le malade se plaint d'une grande faiblesse, d'alternatives de frisson et de chaleur et de douleurs névralgiques intenses. Après ces deux substances, il faut choisir parmi celles qui sont indiquées à l'article *Toux*.

Tous ces médicaments doivent être donnés comme il a été dit pour les maladies aiguës. L. S. F.]

3° **Inflammations de la plèvre et du poumon.** — La fluxion de poitrine, pleurésie ou pneumonie, est toujours traitée à l'aide de la saignée par les praticiens de l'ancienne médecine ; il semble que ce moyen soit le seul capable de triompher d'une inflammation, mais ceux qui comprennent réellement l'homœopathie pourront toujours guérir, sans la saignée, l'inflammation de la plèvre et du poumon, à moins qu'il n'existe antérieurement quelque maladie organique du cœur. Le plus souvent ces maladies, quand elles sont exemptes de complication, cèdent avec facilité.

Le point essentiel est tout d'abord de savoir distinguer une fluxion de poitrine d'une attaque d'asthme ou d'une simple oppression; on y parviendra à l'aide des caractères suivants : Dans la pneumonie, l'haleine est aussi chaude que celle d'un homme qui aurait travaillé avec activité ; tandis que, dans l'asthme, sa température n'augmente pas. Dans la pleurésie, il y a toujours de la toux, généralement sans expectoration ou augmentant seulement un peu la sécrétion de la salive. Dans la pneumonie, les crachats sont sanguinolents, visqueux, brunâtres. La pleurésie est indiquée avant tout par une vive douleur de côté, dont le caractère varie parfois.

a **Point de côté** (*Pleurodynie*). — Les points de côté, douloureux pendant les mouvements respiratoires, ne sont pas toujours un signe certain de pleurésie ; s'ils ne sont pas accompagnés de toux ou s'ils ne sont pas précédés de frisson, ce n'est qu'une *fausse pleurésie* ou *pleurodynie*.

Cette maladie débute généralement par des douleurs rhumatismales dans la région du cou et des épaules. Si la douleur change de place, si la poitrine est douloureuse au moindre attouchement et qu'en promenant le doigt le long de la poitrine, dans les espaces intercostaux, on cause de la douleur, on a affaire à une pleurodynie et non à une maladie inflammatoire.

Les cas de ce genre sont, pour la plupart, guéris par une seule dose d'*Arnica.* Si ce médicament ne suffit pas, il faut donner *Bryonia*, *Nux vomica* ou *Pulsatilla.* (Comp. avec l'article *Rhumatisme.*) Souvent les douleurs existent profondément dans la poitrine, le malade respire avec peine, mais l'inspiration est plus facile que l'expiration; il y a sensibilité du côté malade au toucher, et aussi sensibilité de la partie supérieure du ventre. *Pulsatilla* et *Arnica* sont ici les médicaments les plus importants. Quand ils ne suffisent pas, il faut les faire suivre de quelqu'un de ceux qui ont été indiqués à l'article *Rhumatisme.*

Pour les personnes qui sont sujettes au rhumatisme et chez lesquelles une douleur de côté a paru tout à coup, comme si un choc avait eu lieu sur la poitrine, l'oppression étant accompagnée d'une anxiété extrême, de battements de cœur violents et précipités, d'une grande difficulté pour respirer, les membres autrefois douloureux étant froids, la mort peut être menaçante; au lieu de pratiquer une saignée, il faut donner *Aconitum*, 6e dilution, 2 gouttes pour 8 cuillerées d'eau, 1 cuillerée de 3 en 3 heures. On continue pendant 12 heures au moins, puis on passe à *Pulsatilla*, que l'on donne pendant le même temps, et même pendant 24 heures quand elle soulage; puis on fait prendre, en troisième lieu, *Sulphur*, 30e, 5 globules pour 8 cuillerées d'eau, une cuillerée de 3 en 3 heures. On a proposé d'alterner ces deux derniers médicaments.

b **Pleurésie.** — Elle débute par un frisson suivi d'une forte chaleur de la peau et de toux : l'haleine est chaude, le pouls dur, non dépressible, la respiration arrêtée par un point douloureux situé ordinairement au-dessous des côtes d'un seul côté, sur lequel le malade aime à se coucher ; la toux est pénible et violente ; on ne crache ordinairement qu'un peu de salive sanguinolente : la face est pâle ; le malade voudrait parler, mais la douleur l'en empêche ; vers le matin il se sent mieux, et la peau se couvre de moiteur.

Il ne faut pas s'exagérer la gravité de la pleurésie et surtout il faut se bien persuader que la saignée est au moins inutile, sinon très-nuisible.

Aconit est le médicament qu'il faut donner tout d'abord dans bien des cas ; il peut effectuer à lui seule une guérison complète. On le donne d'abord pendant 12 heures, 1 cuillerée toutes les 3 heures ; si alors l'amélioration n'est pas sensible ou s'il y a aggravation, on prescrit *Sulphur* pour 24 heures, 1 cuillerée de 3 en 3 heures, puis on revient à l'*Aconit*. Dans le cas où la douleur résiste, il faut donner *Bryonia* comme *Aconit*. Dès que l'expectoration s'établit, le malade va mieux ; mais si la douleur revient ou persiste ; s'il y a oppression, langue jaunâtre, palpitations de cœur, constipation, on donne *Sulphur* de nouveau.

c **Pneumonie** (*Inflammation des poumons*).—Cette maladie est beaucoup plus dangereuse que la précédente. Elle débute aussi par des frissons ; la fièvre ne décroît pas dans la matinée, la peau est toujours chaude et sèche, le pouls s'accélère au point de donner 100 pulsations à la minute ; il est large et plein, puis devient dur ; l'haleine est chaude, la douleur moins vive que dans la pleurésie, ne gêne pas autant les mouvements respiratoires ; la douleur de pression sur le sternum est plus prononcée, la respiration plus rapide ; la toux n'est pas aussi fréquente,

mais elle est plus douloureuse, et retentit davantage dans la tête ; la face est, dès le début, d'une couleur pourpre bleuâtre, les joues sont rouges ; le malade reste couché sur le dos, non sur le côté ; il désire rester tranquille, n'aime pas à parler, est de mauvaise humeur et quelquefois tout à fait indifférent à tout ce qui se passe autour de lui. Toujours l'une des grosses veines du cou (généralement la gauche) est gonflée et plus volumineuse que celle du côté opposé ; ce symptôme ne se remarque dans aucune autre maladie de poitrine. La toux est souvent sèche au début, puis elle est suivie, dans la suite, de crachats visqueux, adhérents au vase et mêlés de sang. [Ces crachats rouillés sont caractéristiques.]

On est hors de danger dès que l'expectoration devient plus abondante, plus liquide, que la toux est plus fréquente, que l'oppression décroît et que la peau reste humide.

Aconit est le premier médicament qu'il faille donner ; il arrête quelquefois la maladie, et soulage toujours. Quand il reste sans effet, on le remplace par *Bryonia*, puis par *Sulphur*, que l'on continue pendant 12 heures, pour revenir ensuite à l'*Aconit*. *Rhus*, *Belladona* et *Pulsatilla* sont souvent aussi très-utiles ; chez les personnes âgées qui transpirent beaucoup de la poitrine, il faut donner *Mercurius ;* si le malade est très-vertigineux quand il essaye de se lever, *Opium* est indiqué et, dans quelques cas, il faut recourir à *Arsenicum*, *Phosphorus* ou *Hyoscyamus*, médicaments parmi lesquels on choisit en raison des symptômes existant, surtout en raison des caractères de la fièvre, de la toux et de l'expectoration. Puis, lorsque la maladie ne se résout pas franchement, qu'il reste une toux douloureuse avec une respiration sifflante, le pouls étant mou et les battements du cœur faibles, on donne *Phosphorus*, une dose toutes les 3 heures ; puis, dès que l'expectoration devient jaune,

purulente, les forces diminuant, des sueurs nocturnes s'établissant abondantes et affaiblissantes, on donne *Lycopodium*, de la même manière. *Dulcamara* se trouve enfin indiquée dès que les crachats sont abondants et muqueux.

Il y a des pneumonies qui sont dangereuses, surtout quand le malade a été saigné. Les émissions sanguines étant suivies d'un soulagement momentané, on les répète; dès lors, le malade devient de plus en plus faible, et il succombe à l'affaiblissement de son sang et aux progrès de l'inflammation qui amène la suppuration du poumon. La phthisie, quand elle a quelque tendance à ce développement, est singulièrement favorisée par ce traitement.

Une forme de pneumonie dans laquelle il est très-dangereux de saigner le malade, se reconnait aux symptômes suivants :

Pouls ordinairement mou, mais accéléré et faible; pas de douleur lancinante ni d'oppression sur des points isolés de la poitrine, mais douleur dans les inspirations profondes; angoisse, sensation d'un poids sur les poumons; respiration extraordinairement rapide; toux se déclarant dès le début, fréquente, par quintes courtes; presque toujours expectoration de salive sanglante dès le premier jour, et augmentant dans la suite. La voix est faible, basse, finit par devenir sifflante, et l'action de parler provoque de violentes quintes de toux. Malgré son angoisse, le malade n'est pas d'aussi mauvaise humeur, et sa tête n'est pas aussi fortement prise que dans la première forme. La fièvre diminue le matin, mais la moiteur de la peau ne soulage pas le malade.

L'apparition de crachats épais, le ralentissement des mouvements respiratoires, la prolongation de la durée des intervalles sans fièvre, sont des signes d'amélioration.

Le premier médicament à donner ici est *Mercurius*, surtout s'il y a des sueurs nocturnes; quand il reste une sen-

sation de constriction dans la poitrine avec une petite toux sèche, on en vient à *Belladona;* puis, quand la faiblesse augmente, le pouls devenant à peine perceptible, la peau et l'haleine étant froides, l'expectoration parfois d'un brun rougeâtre et glaireuse, il faut donner *Carbo vegetabilis; Chamomilla* si la respiration est encore dificile et accompagnée d'un sifflement très-prononcé. Ce médicament peut être suivi de *Nux vomica. Ipecacuanha* peut être donné après *Mercurius*, si la respiration est accélérée et pénible, et si le médicament qui l'a précédé n'a pas procuré de soulagement; *Veratrum*, lorsque les extrémités deviennent froides, et la constriction de la poitrine et la difficulté de la respiration vont en augmentant. *Arsenicum*, dans les cas d'abattement et de prostration extrêmes. Ce médicament rappelle quelquefois à la vie des malades dans un état en apparence désespéré.

Si, après la cessation de l'inflammation, apparaissent en abondance des crachats purulents, on donnera, avec avantage, *Mercurius*, puis *Hepar;* en troisième lieu, *China*, suivi de *Dulcamara*, et souvent aussi *Pulsatilla;* et quand il y a fièvre et agitation, *Aconitum*.

Il existe encore une autre forme de pneumonie, forme lente, insidieuse, dans laquelle la saignée est un véritable meurtre. Les débuts de la maladie sont souvent perfides, parce que les symptômes sont d'abord si légers qu'on ne soupçonne pas la possibilité d'une erreur funeste, lorsque tout à coup se déclarent de l'oppression, une grande difficulté à respirer, des mouvements irréguliers de la poitrine et la mort arrive dans un bref délai par congestion des poumons. Cependant le malade se plaint généralement pendant un jour ou deux de violent mal de tête, perte d'appétit, insomnie, puis il est pris soudainement de frisson. Ces symptômes sont suivis de plus ou moins d'oppression, respiration courte, fièvre lente, pouls faible et accéléré, chaleur de la peau, urine rare et très-colorée.

A mesure que la maladie fait des progrès, le malade se met à divaguer, il parle et murmure constamment, et pourtant il répond bien aux questions qu'on lui fait.

Le pouls devient irrégulier, la respiration de plus en plus courte, inégale et râlante ; on a des évacuations involontaires, ou bien les selles sont entièrement supprimées ; la face prend une teinte grisâtre, le nez est sec, les lèvres et la langue sont noires, sèches et gercées, le front se couvre d'une sueur gluante. La toux est toujours légère, et les crachats, s'il y en a, sont blancs ou jaunâtres et rarement sanguinolents.

Un signe des plus favorables dans le cours de cette maladie est l'apparition d'une sueur odorante sur toute la surface du corps, et de petits grains brillants dans les urines.

Si l'on ne peut avoir promptement un médecin, on peut donner les médicaments suivants :

Opium au début ; on peut en donner 2 ou 3 doses, à 1 heure d'intervalle ; puis il faut donner *Arnica ;* si l'amélioration n'est pas considérable, *Veratrum* est indiqué ; puis, si les médicaments précédents ne procurent pas d'amélioration, que le malade devienne excessivement faible, ait le front couvert d'une sueur gluante, la respiration pénible, inégale et râlante, les extrémités froides, on peut donner *Arsenicum* après *Veratrum*.

On peut donner quelquefois *Ipecacuanha* après *Veratrum* ou alterner ces deux médicaments. Après *Ipecacuanha*, *Arsenicum* est souvent utile, et *Hepar* est très-important après *Arsenicum*, du moment où celui-ci a soulagé le malade. Il faut donner *Sulphur* si les remèdes précédents n'apportent qu'une amélioration passagère, puis reprendre *Veratrum*, *Opium*, *Arsenicum*, ou l'un de ceux qui ont produit l'amélioration la plus remarquable.

Du moment où le malade s'écorche et où des escharres se forment aux parties sur lesquelles il est couché, on donne *China*, qu'on alterne parfois avec *Arsenicum; San-*

guïnaria peut aussi convenir dans quelques cas. Quand aux symptômes précédents se joint une cécité subite, *Belladona* est indiquée ; enfin, *Natrum muriaticum* remédie quelquefois à l'affaiblissement et à la prostration croissante, lorsque *Arsenicum* et les autres médicaments n'ont pu les éviter.

[**Mode d'administration des médicaments.** — Dans toutes les affections qui précèdent, les médicaments doivent être donnés comme il a été dit pour les maladies aiguës ; d'abord toutes les 3 heures, puis en éloignant les doses à mesure que l'amélioration se caractérise.]

§ 2. — Maladies traumatiques de la poitrine.

Contusion ou **Commotion de la poitrine.** — Dans la première partie de cet ouvrage, nous avons prescrit *Arnica* contre les lésions de ce genre ; ce médicament est toujours préférable à la saignée. Dans le cas d'hémorrhagie, nous avons indiqué dans quelles circonstances *Arnica* doit être alterné avec *Aconit*, ces circonstances sont : fièvre continue, plus forte le soir, douleur comme si l'on avait une ulcération sous le sternum. Si ces deux médicaments ne suffisent pas, il faut donner *Pulsatilla* ; mais, s'il y a une douleur générale dans la poitrine, plus forte au niveau des fausses côtes, douleur de brisure et de courbature, *Apis* est utile. Pour la toux avec expectoration de mucus jaune, épais, *Mercurius* est le remède approprié. Si l'expectoration a un goût sucré et si la respiration est gênée, comme dans un accès d'asthme, *Nux vomica* ; si d'autres symptômes se déclarent, tels que la toux sèche, entrecoupée, oppression, teint pâle, inappétence, insomnie, il faut donner *China*. S'il reste des douleurs difficiles à définir, de la faiblesse dans la poitrine, des douleurs vagues, ou une douleur fixe, comme si quelque chose perçait la poitrine, il faut donner *Sulphur*.

§ 3. — Maladies chroniques de la poitrine.

Congestion à la poitrine. — [C'est le plus souvent le commencement d'un accès d'asthme, ou le résultat d'une maladie du cœur.]

Les symptômes prédominants de la congestion à la poitrine, sont : une sensation de plénitude, de poids, de battements, d'oppression, une respiration sifflante, des palpitations de cœur avec anxiété, une respiration courte et oppressée. Lorsque ces symptômes existent, il faut donner *Pulsatilla*, si le sujet a un caractère doux, surtout chez les femmes, et quand l'accès vient le soir, troublant le sommeil la nuit; *Nux vomica* sera préférée si le malade est vif et d'un caractère emporté; *Ferrum*, quand l'accès vient le matin. Quand il existe une sensation de plénitude dans la poitrine, surtout en étant couché, avec obligation de s'asseoir sur son séant, et que la chaleur de la chambre est insupportable, *Apis* est utile. Il faut enfin songer à *Aconit*, en présence des symptômes suivants : respiration très-courte, toux courte, incessante, qui empêche de dormir, chaleur générale et soif. *Belladona* est utile si *Aconit* échoue.

Les personnes sujettes à cette maladie devront éviter les exercices violents, tels que la course et la danse ; les excitants de toute espèce, tels que le vin, le café, les boissons alcooliques ou fermentées. Elles devront prendre un exercice modéré au grand air, boire beaucoup d'eau froide, se laver tous les jours à l'eau froide la poitrine et les bras, et ne pas rester au lit trop tard le matin.

[Le *Mode d'administration*, pendant les accès, est celui des maladies aiguës ; entre les crises, il suffit de prendre 2 à 3 cuillerées en vingt-quatre heures.]

Crachement de sang. — [Il se lie toujours à un degré plus ou moins prononcé de congestion des bronches et du

tissu pulmonaire. C'est toujours un symptôme important, en ce sens, qu'il se lie souvent à une altération profonde des organes de la respiration.]

Lorsque, en toussant, on crache un peu de sang, le danger n'est pas aussi imminent qu'on le croit généralement; car le sang vient souvent alors du nez, d'une dent creuse, ou seulement de la gorge. Lorsqu'il vient réellement de la poitrine, on éprouve toujours une sensation comme s'il arrivait d'une profondeur considérable; il est chaud, mousseux, a généralement une saveur douce ; alors, aussi, un goût de sang précède son arrivée dans la bouche, ou bien l'on éprouve, en même temps, une sensation de brûlure dans la poitrine. Dans de semblables circonstances, il faut éviter tout ce qui pourrait fatiguer les poumons, comme de parler longtemps à haute voix, de crier, de chanter, de jouer du cor de chasse, de faire des mouvements violents des bras, de courir, d'escalader une pente rapide, et surtout de monter des escaliers. Quelquefois cet accident est le résultat de l'inhalation de poussière ou de poudre calcaire, de gypse, de plâtre de Paris, de limaille d'un métal, de tabac, ou d'un acide.

Si le crachement de sang est insignifiant, mais accompagné d'une toux violente, le remède convenable devra souvent être choisi parmi ceux que nous avons recommandés contre la toux, surtout entre *Belladona*, *Mercurius*, *Carbo vegetabilis*, *Pulsatilla*, *Bryonia*, *China*, *Arnica*, *Dulcamara*, *Staphysagria*, *Silicea* et *Lachesis*. Mais, si le mal existe déjà depuis quelque temps et si la quantité de sang craché est assez abondante, ou bien si, dès le début, on a une forte hémorrhagie, on court un danger, l'hémorrhagie pouvant dépendre alors d'une affection du tissu pulmonaire ; mais il ne faut pas s'en alarmer outre mesure, car la crainte peut aggraver la maladie. Ce symptôme est rarement aussi mauvais qu'on le croit généralement. La vie du malade ne court pas un danger imminent

à moins qu'il n'ait déjà eu plusieurs attaques de crachement de sang ou qu'il n'ait déjà souffert d'autres maladies. Quelquefois le sang est très-abondant et noirâtre. Dans d'autres cas, l'hémorrhagie cesse d'elle-même. Il est très-important de continuer à se traiter après que l'hémorrhagie a cessé, et cela afin d'en prévenir le retour, et pour effacer, s'il est possible, la lésion qui a produit le premier accident et qui peut être le début d'une maladie incurable.

Il ne faut, à aucun prix, pratiquer une saignée avant ou après une hémorrhagie des poumons ; le remède serait pire que le mal, car il augmente le danger. Ce qu'il faut, avant tout, c'est d'appeler un médecin qui puisse reconnaître la cause de l'hémorrhagie et diriger le traitement.

Les personnes qui, après avoir eu plusieurs attaques d'hémorrhagie, ont été traitées chaque fois par la saignée, sont réellement dans un état grave, parce que la saignée augmente la cause de leur mal, et que la constitution en souffre tellement que l'action des médicaments est entravée. Dans les cas semblables, le meilleur parti à prendre consiste à se soumettre à un traitement régulier prescrit par un homœopathe, tant qu'il reste des chances d'obtenir du soulagement.

Il est surtout dangereux de combattre par la saignée le crachement de sang qui survient chez les personnes qui ont souffert auparavant des hémorrhoïdes, et chez lesquelles la congestion s'est déplacée, et aussi chez les femmes qui, au lieu du flux menstruel, ont des crachements de sang. Dans ces cas, l'hémorrhagie n'est pas dangereuse, elle cesse d'elle-même, et toutes ses suites fâcheuses sont facilement empêchées par des médicaments.

Il est également nuisible de saigner quand l'hémorrhagie est le résultat d'une chute, d'un coup ou d'un choc reçu sur la poitrine ; car, dans la plupart des cas, la saignée ajoute au mal causé par l'accident; ce n'est autre chose

qu'une vieille coutume à laquelle ont recours les médecins lorsqu'ils ne savent plus quel moyen employer. Dans les accidents analogues, il faut donner *Arnica* et mettre le malade à la diète; si, au bout de quelques jours, il y a de la fièvre et de la douleur à la poitrine, il faut donner *Aconit*, et si l'aggravation continue, reprendre *Arnica*, et alterner ces deux médicaments.

En présence d'un pareil accident, il est bien de mettre le malade dans une chambre aérée et maintenue à une température modérée, lui refuser toute boisson chaude ou stimulante, le faire boire froid, lui donner des aliments légers, faciles à digérer et froids aussi, des boissons mucilagineuses, lui éviter toute surexcitation morale, tout ce qui pourrait le contrarier ou le mettre en colère. On fera bien de le laisser dormir un peu dans la journée, surtout avant le repas.

Dans les cas graves et menaçants où l'on n'aurait pas de médecin à sa portée, on pourrait appliquer des ventouses sèches sur l'abdomen, au-dessous des côtes et au creux de l'estomac. Si l'on n'a pas de verre à ventouses, on peut tremper dans l'eau-de-vie ou dans l'alcool un morceau de papier, du coton ou toute autre substance légère, l'enflammer, le jeter dans un verre ordinaire, puis rejeter la matière en ignition en retournant le verre qu'on applique le plus promptement possible sur la peau nue. Plus le verre adhère à la peau, mieux cela vaut. Si l'on ne réussit pas du premier coup, il faut recommencer. On peut encore arrêter l'hémorrhagie en appliquant sur le bas-ventre des compresses imbibées d'eau froide. Il ne faut appliquer aucune autre chose, ni donner aucune boisson froide, surtout si cela aggrave la toux.

Si la toux est continuelle et qu'elle entretienne un crachement de sang, on peut essayer l'eau albumineuse comme boisson. Mais le grand point, pour le succès du

tement, c'est le choix du médicament. Il faut avoir en e, non-seulement d'accélérer la guérison, mais encore éviter autant que possible une rechute.

Lorsque le danger paraît imminent, il faut choisir entre *conit*, *Ipecacuanha*, *Arnica*, *China* et *Opium*.

Aconit doit être choisi d'abord si l'hémoptysie arrive us l'influence d'un vent violent, aussi quand le plus lé-er effort pour débarrasser la gorge d'un crachat amène e sang, le malade ayant, surtout avant l'hémoptysie, un ouillonnement dans la poitrine ; celle-ci lui semblant trop pleine, étant le siége d'une sensation de brûlure, avec palpitation de cœur, agitation, malaise, aggravation de tous les symptômes en se couchant, teint pâle, physionomie anxieuse, le sang venant par gorgées, et chaque fois en quantité abondante. On répète *Aconit* d'heure en heure pendant 6 heures, puis on attend 3 à 4 heures, pour recommencer si les accidents reviennent. L'hémorrhagie est-elle arrêtée par Aconit, mais en laissant un goût de sang dans la bouche, une toux brève avec crachats glaireux, striés de sang, nausées et faiblesse, *Ipeca* doit être donné [une cuillerée toutes les 2 ou 3 heures]; mais si *Aconit* n'a pas suffi, que l'agitation et les palpitations de cœur augmentent, empêchent le malade de dormir ou l'arrachent à son sommeil, l'obligent à sortir du lit et soient accompagnées d'une chaleur brûlante, *Arsenic* est indiqué ; si cet état s'aggrave encore, il faut donner *Ipecacuanha*, ou *Nux vomica*, que l'on choisit en raison des symptômes accessoires, puis *Sulfur*. Si, après ces médicaments, le mal continue à s'aggraver, il faut en revenir à *Arsenicum*. Par ce traitement on peut quelquefois empêcher de nouvelles rechutes et obtenir une guérison complète.

China, lorsqu'une toux sèche, rauque, fatigante, amenant le goût de sang dans la bouche, devient violente et fait toujours monter du sang dans la gorge ; lorsque le malade a des frissons interrompus par des bouffées de

chaleur, se sent très-faible, a besoin de rester constamment étendu, a, par moments, des sueurs peu abondantes, tremble, a la vue obscurcie, les idées confuses ; ou bien lorsqu'il a perdu une si grande quantité de sang, qu'il tombe en syncope, devient pâle, froid, éprouve des tiraillements dans le visage et dans les mains. [On donne *China* à la 6e dilution, une goutte pour 8 cuillerées d'èau, une cuillerée de 2 en 2 heures, pendant 24 heures au moins.] Après *China*, *Ferrum*, *Arnica*, et quelquefois *Arsenic*, sont indiqués.

Ferrum convient aux personnes chétives, maigres, ayant le teint pâle et dormant mal la nuit. Il faut le donner lorsque le sang vient par petites quantités avec de légers crachats, est tout-à-fait pur et d'un rouge vermeil ; lorsqu'on éprouve de la douleur entre les épaules, de l'oppression, surtout la nuit, le malade ne pouvant rester assis, se sentant mieux en marchant lentement et éprouvant fréquemment le besoin de se coucher, étant très-faible surtout après avoir parlé, et aussi après un exercice modéré.

Arnica est utile lorsque le sang est en caillots, noir, et vient facilement ; avec oppression, élancements et douleur de brûlure dans la poitrine, palpitations de cœur, chaleur dans tout le corps, faiblesse allant presque jusqu'à la syncope ; et aussi quand le sang monte dans la bouche après une toux légère, est d'un rouge vermeil, mousseux, mêlé de petits caillots et de mucus ; la toux étant causée par une démangeaison sous le sternum, et provoquant des élancements dans la tête, des douleurs dans les côtes, qui semblent avoir été broyées.

Pulsatilla doit être donnée quand la maladie dure déjà depuis quelque temps, le sang étant noir et coagulé, le malade se trouvant très-anxieux pendant la nuit, frissonnant, se plaignant de faiblesse, de douleur à la partie inférieure de la poitrine, de fadeur à l'estomac, se montrant craintif, porté aux pleurs et peu disposé à prendre de l'exercice. Après

Pulsatilla, *Secale* peut être utile. Dans les mêmes circonstances, pourvu toutefois que le sang soit d'un rouge plus clair, ou si le malade est anxieux, agacé, agité, qu'il se plaigne d'un chatouillement dans la poitrine avec aggravation la nuit, *Rhus* sera utile, et *Nux vomica*, quand il s'agira de personnes d'un caractère impétueux, éprouvant aussi du chatouillement dans la poitrine, la toux retentissant douloureusement dans la tête.

Quand l'hémorrhagie vient après la suppression spontanée des hémorrhoïdes ou après un refroidissement ou un accès de colère, on donne, le soir, *Nux vomica ;* mais si elle provient de la suppression des règles, il faut donner *Pulsatilla* ou *Veratrum*, dans certains cas *Cocculus*. On choisira ensuite les médicaments en raison des symptômes qui paraîtront.

Opium convient aux personnes âgées, à celles qui sont adonnées à la boisson, lorsque les crachats sont épais, mousseux, mêlés de glaires, ou lorsque la toux est plus forte après avoir avalé, accompagnée de difficulté pour respirer, d'oppression, d'anxiété avec une sensation de brûlure dans la région du cœur, de tremblement des bras, quelquefois de faiblesse de la voix, d'assoupissement interrompu par des soubresauts, de froid, surtout aux extrémités, ou de chaleur surtout à la poitrine et à l'abdomen; pas de transpiration. Si, après avoir pris *Opium*, on transpire de la poitrine, avec ou sans agitation, il faut prendre *Mercurius*.

Hyoscyamus est utile lorsque le crachement de sang est accompagné, surtout la nuit, d'une toux sèche qui pousse le malade à sortir du lit, lorsqu'il a des soubresauts en dormant, etc. Ce médicament convient aux personnes accoutumées aux liqueurs fortes ; lorsque *Opium* et *Nux vomica* ont été insuffisants ; on peut alors le donner avec avantage ; il peut aussi être suivi d'*Arsenicum*.

Belladona, lorsqu'on éprouve dans le larynx un cha-

touillement qui provoque la toux et aggrave le crachement de sang ; et qu'on éprouve en même temps une sensation pénible comme s'il y avait trop de sang dans la poitrine, et des élancements que le mouvement aggrave.

Dulcamara couvre les mêmes symptômes que *Belladona*, s'ils s'aggravent par le repos, si le sang est vermeil, si le mal est venu à la suite d'un rhume, ou bien si le malade est affecté depuis longtemps d'une petite toux.

Carbo vegetabilis, lorsqu'on éprouve une sensation de brûlure à la poitrine, même après que l'hémorrhagie a cessé. Ce médicament convient surtout aux personnes qui ne peuvent pas supporter les changements de temps ou à celles qui ont pris beaucoup de mercure.

Il faut donner peu de médicaments contre la faiblesse qui succède généralement à l'hémorrhagie des poumons ; on arrivera à un meilleur résultat par un bon régime. Il faut manger souvent, mais peu à la fois, prendre beaucoup de lait, des œufs de temps en temps, de la farine préparée de diverses manières; faire de l'exercice lorsqu'il fait beau temps. Si malgré cela on reste faible et trop sensible, il faut prendre *China*, alterné quelquefois avec *Ferrum ;* si l'on est faible et en même temps trop animé, *Coffea ;* si l'on est chagrin et irrité, *Ignatia ;* si l'on est très-abattu, *Acidum phosphoricum*.

[**Mode d'administration des médicaments.** — Il faut répéter les doses toutes les 2 heures, même toutes les heures pendant l'hémorrhagie, en éloignant à mesure qu'elle diminue. Quand il ne s'agit plus que de la prévenir, une cuillerée matin et soir suffit.]

Asthme. — Dans le traitement de l'asthme, il faut tenir compte des causes qui ont amené la maladie et de celles qui provoquent les accès. Parmi ces dernières, se trouve souvent l'usage de l'infusion de camomille, de l'ipécacuanha, l'action de vapeurs sulfureuses. Dans ce cas, il suffit de faire flairer du camphre, de l'esprit de nitre ou de boire un

peu de café noir. Si l'inhalation de la vapeur de soufre en est la cause, *Pulsatilla* est le meilleur remède. On peut employer comme moyen accessoire, et pour soulager un accès, un maniluve chaud ou des ventouses sèches placées sur le creux de l'estomac. Mais le plus utile, c'est le médicament.

Si l'on éprouve de l'angoisse et une sensation de constriction dans la poitrine, alternant avec du mal de tête, il faut prendre *Glonoïn*.

Les personnes sujettes à cette maladie doivent user de boissons chaudes ; l'usage d'ablutions froides et générales peut aussi leur être utile ; il faut que ces malades sortent chaque jour et marchent au grand air.

L'asthme est souvent le partage des personnes âgées, et on le regarde volontiers alors comme un des apanages de la vieillesse, comme une infirmité qu'il faut savoir supporter ; c'est une erreur. On peut être vieux et bien portant. Il faut donc, en présence de cette maladie, chercher si elle n'est pas le résultat de quelque altération du cœur, des bronches ou des poumons, et, dans ce cas, y remédier s'il est possible. Si tous ces organes sont sains, il faut chercher à guérir l'asthme, ce que l'on peut faire chez les vieillards, comme chez les adultes, avec les médicaments qui suivent :

Ipecacuanha est indiqué lorsqu'on éprouve une sensation de constriction dans la poitrine, de battements et de grattement dans la trachée, comme si elle était pleine de crachats qui semblent se mouvoir de bas en haut et de haut en bas ; lorsqu'on sent l'air comme s'il était plein d'une poussière qui empêche de respirer ; lorsqu'on demande de l'air avec angoisse, craignant d'étouffer, ayant la face pâle, les extrémités frodies. Après *Ipecacuanha*, il peut être nécessaire de donner *Arsenicum*, *Bryonia*, *Nux vomica*.

Arsenicum contre les plus violentes attaques d'asthme,

surtout celles qui sont annoncées par un coryza, chez des personnes faibles et à poitrine étroite; lorsque l'aggravation a lieu vers minuit, la respiration devenant de plus en plus difficile, avec sensation de grattement dans la poitrine, agitation, gémissements, difficulté pour avaler. Il faut aussi donner ce médicament aux personnes âgées qui ont surtout des accès en marchant, lesquels dépendent d'une douleur de pression au cœur ; lorsqu'on éprouve de temps en temps une oppression au cœur, s'aggravant au moindre mouvement, surtout à ceux qu'on fait pour monter même dans son lit. Si l'aggravation continue, après avoir pris *Arsenicum*, *Ipecacuanha* est le remède le mieux approprié ; ou quelquefois, lorsque l'aggravation a lieu le matin, *Nux vomica* est préférable.

Apis, ou *Bryonia,* sera utile après *Ipeca.* Il faut donner *Apis* si l'on se sent le cou comme serré par un lien, qu'on éprouve une sensation de meurtrissure dans la région des fausses côtes, surtout du côté gauche, si l'on ne peut rester dans une chambre chauffée à cause du mal de tête que cause la chaleur.

Bryonia, surtout lorsque le mouvement aggrave la maladie ou lorsque celle-ci est consécutive à la suppression d'une éruption ; lorsqu'on tousse et soupire fréquemment, que les accès viennent la nuit, accompagnés de douleur d'entrailles et de besoin d'aller à la selle.

Nux vomica et *Lachesis* sont utiles quand le malade se trouve soulagé en s'asseyant le corps penché en avant; *Nux vomica* chez les gens vifs et robustes qui sont devenus malades par l'effet d'une vie sédentaire, ou par l'usage du vin, de l'eau-de-vie, du café ; *Lachesis* chez les sujets tristes et irritables, s'il y a aggravation après le sommeil.

Belladona est préférable lorsque le malade ne peut rester en repos, quoique le mouvement aggrave son mal; la respiration étant tantôt pleine et profonde, tantôt pressée

et haletante, avec une toux sèche et une sensation de plénitude dans la poitrine.

Arnica est indiqué lorsque le mal s'aggrave, non-seulement en prenant de l'exercice, mais même en parlant ou en se mouchant; lorsque la respiration est embarrassée, oppressée, avec des élancements dans la poitrine.

Cepa doit être donné aux enfants lorsqu'ils sont éveillés en sursaut, la nuit, par une toux suffocante, surtout après avoir été en plein air par un temps humide. *Euphrasia* est utile dans des circonstances analogues. (Voyez ce que nous avons dit de ces deux médicaments au § Toux.)

Il faut donner *China* lorsqu'on entend un sifflement dans la poitrine pendant l'inspiration, lorsque le malade manque d'être suffoqué par des glaires qui obstruent les voies respiratoires, que les accès commencent la nuit, réveillent le malade, et sont caractérisés par une impossibilité de respirer autrement qu'en étant couché la tête très-haute, s'il y a transpiration facile des parties malades et grande susceptibilité pour le froid.

Sambucus dans les mêmes circonstances, s'il y a sueur abondante de la poitrine, surtout chez les enfants.

Coffea convient aux personnes très-sensibles, sujettes à des accès d'asthme à la suite de vives émotions, ne pouvant faire les mouvements d'inspiration que par courtes saccades, avec agitation, malaise, chaleur, transpiration. Si ce médicament ne soulage pas les accès de ce genre, il faut le faire suivre d'*Aconit*, ou alterner ces deux remèdes. *Pulsatilla*, à une période plus avancée de l'accès, peut être utile aux personnes timides ou maussades, *Nux vomica* aux personnes d'un caractère fougueux et emporté; si la cause du mal est une contrariété ou une colère comprimée, *Ignatia;* si c'est une violente colère ou une querelle, *Chamomilla* ou *Staphysagria* sont utiles.

Chamomilla est encore efficace lorsqu'on a une propension à tousser quoiqu'il n'y ait pas de rhume actuellement,

lorsqu'on éprouve une forte oppression à la poitrine et au cœur, transpiration difficile.

Pulsatilla convient surtout aux femmes et aux personnes d'un caractère doux, lorsque l'accès est compliqué d'étourdissements, faiblesse de la tête, assoupissement, palpitations de cœur, chaleur à la poitrine ; la respiration paraissant s'arrêter à la partie inférieure de la poitrine.

Rhus quand la poitrine est fortement soulevée : il soulage encore lorsque le malade semble sur le point de suffoquer.

Sulfur contre : sifflement bref, obstruction des voies respiratoires avec anxiété, crainte d'étouffer ; les accès venant pendant la nuit, lorsqu'on se couche ou après qu'on s'est endormi ; sensation de contraction de la poitrine ; râle muqueux ; oppression comme si une pierre pesait sur la poitrine ; toux tantôt sèche et fatigante, tantôt grasse, avec expuition d'un mucus épais, blanchâtre ou jaunâtre, face bleue, impossibilité de parler, palpitations de cœur.

Phosphorus, lorsque l'accès vient la nuit, ou vers le matin, paraît causé par un exercice corporel excessif, que les crachats sont séreux, pleins de petites bulles d'air, et de couleur brunâtre.

Veratrum est souvent utile après *Ipecacuanha, Arsenicum*, *China*, *Arnica*, surtout lorsque le malade est sur le point d'étouffer. Il est encore utile s'il y a aggravation en s'asseyant ou en se remuant, douleur au côté, toux profonde par moments, sueur froide, froid de la face et des membres, amélioration partielle par le repos.

Enfin, quand la maladie est venue après la suppression d'évacuations habituelles, d'hémorrhoïdes, des règles, ou après la rétrocession de quelques maladies chroniques de la peau ou d'un ancien ulcère, *Pulsatilla*, *Ipeca*, *Veratrum*, et plus tard *Sulfur* et *Arsenic*, seront très-utiles.

[Un point essentiel pour les malades qui sont porteurs

d'une affection chronique des voies respiratoires, c'est d'éviter le contact immédiat de l'air froid, pendant la mauvaise saison, ce contact déterminant chez eux des toux extrêmement fatigantes. On arrive à ce but en se mettant devant la bouche, quand on sort, une petite toile métallique qu'on nomme *Respirateur* (*fig.* 131). Cet appareil est



Fig. 131. — Respirateur de Sales-Giron.

réchauffé par l'haleine du malade, et élève lui-même la température de l'air à mesure que celui-ci le traverse. De cette manière, cet air arrive moins froid aux organes de la respiration, et se trouve pour eux moins irritant.]

[**Mode d'administration des médicaments.** —Pendant l'accès, il faut répéter les doses toutes les 3 heures ; dans l'intervalle, il suffit de donner 1 cuillerée le matin et 1 le soir.

Les autres maladies chroniques de la poitrine et du larynx réclament toujours l'intervention du médecin ; il n'y a pas lieu d'y insister ici.]

ART. VIII. — MALADIES DU CŒUR.

[Les maladies du cœur, qu'elles soient aiguës ou chroniques, entraînent toujours avec elles une extrême gravité, de sorte que le médecin doit intervenir. De là vient que le docteur Héring s'est borné à quelques indications relatives au symptôme qui en découle le plus souvent, les palpitations.]

Palpitations de cœur. — Les causes de ce mal indiquent souvent les remèdes qu'il faut y apporter; il est causé généralement par des émotions violentes ou par l'abus des liqueurs. Pour les malades jeunes, le meilleur remède consiste à boire de l'eau froide, surtout avant de se coucher, et à manger peu le soir. Les personnes sujettes à cette affection dorment généralement mieux sur le côté droit que sur le côté gauche, et aiment à avoir la tête un peu élevée. Elles doivent s'abstenir de café, de thé et de chocolat.

Les palpitations qui surviennent à la suite de toute impression morale cèdent à *Aconit;* celles qui sont l'effet d'une contrariété, sont calmées par *Chamomilla; Veratrum* convient, si elles sont dues à une frayeur. Quand elles dépendent d'une joie subite, *Coffea* est utile; par une terreur subite, *Opium* ou *Coffea*; par une grande agitation, ou une vive inquiétude, *Opium.*

Les palpitations, si fréquentes chez les femmes enceintes, sont liées à un état de faiblesse du système nerveux; il faut alors faire boire de temps en temps un peu de vin vieux. Pendant les attaques, il est quelquefois préférable de donner 1 cuillerée d'eau chaude, surtout lorsque la peau est très-sèche. Les femmes d'un teint pâle peuvent être soulagées en flairant du vinaigre; mais les médicaments suivants sont de beaucoup plus utiles.

Glonoin, contre les palpitations provenant de ce qu'on

s'est échauffé outre mesure, de ce qu'on a subi de violentes émotions, ou de ce qu'on a été exposé brusquement à des influences diverses ; palpitations accompagnées de chaleur de la face, pouls plein, battements sensibles à la tête, ou accompagnées de pâleur de la face, pouls très-lent et à peine perceptible, palpitations pénibles avec pesanteur, pression et chaleur au cœur, douleur à la partie supérieure du dos.

Aux personnes pléthoriques il faut donner *Aconit* suivi de *Nux vomica* ou *Belladona ;* aux personnes nerveuses, *Ignatia ;* à celles dont les palpitations redoublent lorsqu'elles se couchent sur le côté, *Pulsatilla.*

Spigelia est le meilleur médicament pour les personnes qui ont mauvaise haleine et sont sujettes à de fréquents accès de palpitations.

Nux moschata combat surtout les palpitations avec syncopes suivies d'assoupissement, surtout si le malade a pris auparavant beaucoup d'exercice. Il faut aussi donner ce médicament aux personnes sujettes aux syncopes et qui présentent en général, les symptômes indiqués pour *Nux moschata* dans les paragraphes « *Toux*, *Mal de tête* et *Règles* ».

China convient fort bien aux personnes très-affaiblies par des pertes d'humeur, avec acidité de l'estomac ; beaucoup de gaz et sommeil agité.

Il faut donner *Belladona* lorsque les palpitations font naître des frémissements dans la tête, lorsqu'on éprouve dans la poitrine une sensation de plénitude ou du malaise et des battements ; ce médicament convient surtout aux femmes en couches, lorsqu'elles n'ont pas de lait ou à celles qui viennent de sevrer. Dans ce cas, il faut souvent que *China* succède à *Belladona.*

Sulfur s'adresse aux mêmes symptômes que *Belladona* quand celle-ci est insuffisante ; surtout si les palpitations sont consécutives à la rentrée d'une éruption ou à la cica-

trisation d'un ancien ulcère ; si de monter les escaliers ou de gravir un coteau cause des palpitations qui durent longtemps.

Arsenicum vient souvent après *Sulfur* lorsque ce dernier est insuffisant, surtout lorsque les palpitations sont consécutives à la suppression d'une éruption ou d'un ulcère. Il est encore utile lorsqu'elles viennent pendant la nuit, sont très-violentes, accompagnées d'une grande agitation, d'une sensation de brûlure dans la poitrine, de difficulté pour respirer, avec aggravation en se couchant et amélioration en se remuant.

Veratrum est utile dans les cas analogues, lorsqu'il y a agitation et respiration difficile ; surtout s'il y a amélioration en se couchant et aggravation en se levant ou en se remuant.

Lorsque cette affection est chronique et que les médicaments que nous venons d'indiquer n'apportent qu'un soulagement passager, il faut appeler un médecin et suivre patiemment le traitement prescrit, quand bien même il n'en résulterait pas immédiatement une amélioration notable, sinon on s'exposerait à contracter une maladie de cœur incurable.

[Les palpitations de cœur dépendant le plus souvent d'un état chronique, les médicaments seront donnés à doses éloignées ; 1 cuillerée le matin et 1 le soir suffisent le plus souvent.]

Art. IX. — Maladies des organes digestifs.

§ 1er. — Maladies des dents.

Douleurs de dents (*Odontalgie*). — Le mal de dents s'étend souvent à d'autres parties de la tête, à la mâchoire inférieure, aux oreilles, à la mâchoire supérieure et aux os de la face ; de même les douleurs qui naissent dans une

de ces parties peuvent s'étendre jusqu'aux dents. Les dents creuses causent souvent de la douleur parce qu'elles sont malades, mais une dent creuse ne cause pas nécessairement de la douleur par cela même qu'elle est creuse. Une dent peut devenir creuse et tomber sans avoir fait souffrir ; si l'excavation était la cause de la douleur, celle-ci serait continuelle. D'un autre côté, des dents non creuses peuvent faire beaucoup souffrir. Ceux qui parlent de la douleur causée par la mise à découvert du nerf dentaire disent un non-sens ; tous ceux qui savent ce que c'est qu'un nerf et prennent la peine de réfléchir, le comprendront facilement.

L'extraction des dents n'est permise que lorsqu'il se forme des fistules ou des ulcérations à la racine ; encore, comme la plupart des cas semblables peuvent être guéris par des médicaments homœopathiques, elle n'est absolument nécessaire que pour les dents qui sont le siége d'un mal incurable ou pour celles de première dentition. Dans tous les autres cas l'extraction des dents est un mauvais remède, parce qu'il est nécessaire d'extirper les racines, ce qui nuit à la mâchoire, et qu'elles peuvent rester en place sans inconvénient lorsqu'on sait les traiter. Une autre raison pour éviter l'extraction, c'est que dès qu'une dent a été arrachée, une autre ne tarde pas à se gâter. Lorsqu'on laisse toutes les dents, la carie ne se propage de l'une à l'autre que très-lentement, excepté dans certaines maladies fort rares où les dents sont attaquées presque toutes à la fois, ou se communiquent mutuellement le mal avec une très-grande rapidité. Même dans les maladies de cette nature l'extraction ne doit pas être conseillée, car, si on les enlevait toutes, le mal se porterait sur les os de la mâchoire. Il ne faut pas croire qu'une dent cariée peut en gâter une autre et la rendre noire par le simple contact. Cette doctrine n'est professée que par ceux qui ne savent pas arrêter la carie.

La plupart des poudres dentifrices et des élixirs vendus par les parfumeurs et les pharmaciens sont nuisibles. Les dents et les gencives ne demandent pas à être curées souvent, cette habitude est très-mauvaise ; il faut, pour les préserver, éviter les boissons trop chaudes ou trop froides, et les maintenir propres en se rinçant la bouche tous les matins et après chaque repas. Beaucoup de personnes cependant ne peuvent garder les dents propres sans faire usage de quelque poudre dentifrice, elles devront éviter toute poudre camphrée ou calcaire ; elles pourront se préparer une poudre inoffensive en brûlant du pain rassis et en réduisant en une poudre fine le charbon qui résulte de cette combustion. Il faut laver cette poudre afin de la débarrasser des matières salines qu'elle contient et la faire sécher. Un mélange de sucre de lait et de râpure d'os de seiche est vendu quelquefois dans les pharmacies homœopathiques, mais cette poudre n'est pas aussi efficace que le charbon de bois pour les personnes dont les dents se salissent facilement.

Le moyen le plus agréable de se tenir les dents propres et d'en ôter le tartre, consiste à les frotter avec du lait tourné et à se rincer ensuite la bouche avec de l'eau chaude. On ne tarde pas à s'apercevoir combien elles sont devenues propres.

Dès qu'on souffre des dents, il faut avoir recours à l'un des médicaments que nous recommandons plus loin, et l'on sera presque toujours promptement soulagé. Autrement, il faudra réclamer le secours d'un médecin.

Le plus mauvais des remèdes communément employés est l'opium ou le laudanum, il est toujours nuisible. Les douleurs dissipées par l'opium reviennent tôt ou tard avec un redoublement d'intensité. Il est très-rare qu'il soit le vrai remède et, dans les cas où il convient, le meilleur mode d'administration consiste à prendre un morceau d'opium gros comme un pois et à l'appliquer sur la gen-

cive. Il faut prendre beaucoup de précautions dans l'usage de la crésote ; bien souvent il vaut mieux s'en abstenir, par exemple, chez les femmes enceintes. Dans la plupart des cas, cette substance ne calme la douleur que momentanément et elle produit des ulcérations dans la bouche, dans la gorge et dans l'estomac ; la simple introduction de ce liquide dans la bouche affecte l'estomac. Il est très-nuisible aux personnes qui ont la poitrine délicate.

Lorsque le mal de dents provient évidemment de l'introduction de l'air ou de parcelles d'aliments dans le creux d'une dent gâtée, il faut immédiatement combler cette cavité. La meilleure substance qu'on puisse consacrer à cet usage est une feuille d'or pur ; c'est ce qu'emploient les dentistes habiles ; mais si l'on ne peut s'adresser promptement à un bon dentiste ou lorsque la dent est tout à fait au fond de la bouche, on pourra faire un très-bon tampon avec de la gutta-percha, comme nous l'indiquons plus loin à l'article « *Fétidité de l'haleine.* » Il ne faut jamais se laisser emplir les dents de feuilles d'étain, d'argent pur ou de substances analogues, qui contiennent toujours du mercure et nuisent ordinairement à l'ensemble de la santé.

Les personnes qui souffrent des dents doivent absolument s'abstenir de café, cette substance leur est nuisible. De plus, tant qu'on prend des médicaments homœopathiques, il faut éviter avec soin les aliments qui pourraient en contrarier l'action.

Nous faisons remarquer, en passant, que, lorsque le remède est bien choisi, il suffit, pour obtenir un prompt soulagement, d'en prendre quelques globules sur la langue, quelquefois même de le donner en olfaction. La douleur devient un peu plus intense quelques instants après qu'on a pris le médicament ; mais, en attendant un moment, la douleur commence à se calmer, et il ne faut plus rien donner jusqu'à ce que l'amélioration s'arrête. Si la douleur s'aggrave de nouveau et que les symptômes n'aient pas

changé, il faudra répéter le même médicament; s'ils ont changé, on devra en choisir un autre.

Le mal de dents est une souffrance si commune et rend la vie si amère que nous nous sommes efforcé de faciliter le plus possible le choix des remèdes; pour cela nous indiquons deux manières de faire ce choix : la première consiste à mettre les symptômes isolés en regard des médicaments qui les guérissent; la seconde, à mettre en regard des médicaments l'ensemble des symptômes auxquels ils répondent.

Cela étant, il faut recueillir tous les symptômes accusés par le malade et noter au-dessous les médicaments recommandés contre chacun d'eux. La liste ainsi faite, on examine les symptômes répondant aux médicaments qui reviennent le plus souvent et on vérifie s'ils correspondent aussi aux symptômes du mal qu'on veut combattre. A l'aide de ces deux procédés on découvrira aisément le médicament convenable.

Il faut prendre en considération qu'il n'est pas nécessaire que tous les symptômes d'un médicament se retrouvent chez le malade, mais il faut que tous les symptômes accusés par le malade, ou au moins la plus grande partie d'entre eux, soient indiqués dans les effets du médicament qu'on choisit.

Pour rendre plus facile l'usage des tableaux suivants, nous allons proposer un exemple : je suppose qu'un malade présente les symptômes suivants : 1° tiraillements dans différentes parties, surtout dans les gencives; 2° quelquefois les douleurs de tiraillements retentissent dans la tête; 3° aggravation à l'air froid; 4° aggravation considérable le matin; 5° congestion de sang à la tête.

Pour ces symptômes isolés nous trouvons :

1° Douleurs dans les gencives : —*Mercurius*, *Pulsatilla*, *Sataphysagria*, *Hepar*, *Arsenicum*, *Carbo vegetabilis*, *Hyoscyamus*, *Calcarea*.

2° Douleurs retentissant dans la tête : — *Mercurius, Staphysagria, Nux vomica, Chamomilla, Sulfur, Arsenicum, Antimonium crudum, Rhus, Hyoscyamus.*

3° Aggravation à l'air froid : — *Belladona, Mercurius, Staphysagria, Sulfur, Hyoscyamus.*

4° Aggravation le matin : — *Ignatia, Mercurius, Pulsatilla, Acidum phosphoricum, Staphysagria, Bryonia, Nux vomica, China, Sulfur, Arsenicum, Hyoscyamus.*

5° Congestion de sang à la tête : *Aconit, Pulsatilla, China, Hyoscyamus, Calcarea.*

Après avoir éliminé tous les médicaments qui ne paraissent qu'une ou deux fois dans cette liste, nous trouvons que *Pulsatilla, Staphysagria, Sulfur, Arsenicum* s'y présentent trois fois, *Mercurius* quatre fois, *Hyoscyamus* cinq fois. Cela fait, nous cherchons les symptômes indiqués dans *Hyoscyamus*, et nous trouvons que *Hyoscyamus* et *Mercurius* sont les médicaments qui répondent le mieux à la maladie que nous avons sous les yeux.

Remèdes et leurs indications — Voici la liste des divers médicaments avec l'indication des parties sur lesquelles se porte principalement leur action.

Dents de devant ou incisives. — Belladona, causticum, carbo vegetabilis, chamomilla, china, Coffea, Ignatia, mercurius, *natrum muriaticum*, *nux moschata, nux vomica*, phosphorus, phosphori acid., *rhus*, silicea, staphysagria, *sulphur.*

Dents de l'œil ou canines. — Aconitum, calcarea, hyoscyamus, *rhus*, staphysagria.

Grosses dents ou molaires. — Arnica, belladona, *bryonia*, calcarea, *carbo vegetabilis*, causticum, chamomilla, china, hyoscyamus, ignatia, mercurius, nux moschata, coffea, nux vomica, *phosphorus*, phosphori acid., pulsatilla, rhus, silicea, *staphysagria*, *sulphur.*

Dents supérieures. — *Belladona*, bryonia, *calcarea*, *carbo vegetabilis, china, natrum muriaticum*, Phosph.

Dents inférieures. — *Arnica, belladona*, bryonia, carbo vegetabilis, *causticum, chamomilla*, china, hyoscyamus, ignatia, mercurius, nux vomica, phosphorus, pulsatilla, *rhus, silicea, staphysagria.*

Dents d'un seul côté. — Aconitum, belladona, chamomilla, mercurius, nux vomica, pulsatilla.

— *du côté gauche.* — Aconitum, apium virus, arnica, carbo vegetabilis, causticum, *chamomilla*, china, hyoscyamus, mercurius, *nux moschata, phosphorus*, rhus, silicea, *sulphur.*

— *du côté droit.* — *Belladona*, bryonia, calcarea, coffea, lachesis, natrum muriaticum, nux vomica, phosphori acid., *staphysagria.*

Toute une rangée de dents. — Chamomilla, mercurius, rhus, staphysagria.

Dents creuses. — Antimonium crudum, belladona, bryonia, *calcarea*, carbo vegetabilis, causticum, *chamomilla*, china, coffea, hepar, *hyoscyamus, lachesis, mercurius*, nux moschata, nux vomica, phosphorus, phosphori. acid., *pulsatilla* , *rhus*, silicea, *staphysagria*, sulphur.

Gencives. — Antimonium crudum, arnica, *belladona*, bryonia, *calcarea, carbo vegetabilis*, chamomilla, china, hepar, hyoscyamus, lachesis, *mercurius, natrum muriaticum*, nux moschata, *nux vomica*, phosphorus, phosphori acid., pulsatilla, rhus, silicea, *staphysagria*, sulphur.

— *supérieures.* — Belladona, *calcarea*, natrum muriaticum.

— *inférieures.* — Causticum, phosphorus, *staphysagria*, sulphur.

A l'intérieur des gencives. — Arnica, natrum muriaticum, phosphori acid., pulsatilla, rhus, *staphysagria.*

Gencives engorgées. — Aconitum, belladona, calcarea, chamom., carbo vegetabilis, causticum, china, hepar, la-

chesis, nux vomica, natrum muriaticum, phosphorus, pulsatilla, rhus, sulphur.

Gencives douloureuses.— Apium virus, arsenicum, calcarea, carbo vegetabilis, causticum, chamomilla, hepar, lachesis, mercurius, nux vom., phosph., staphysagria, sulphur.

— *saignantes.* — Belladona, calcarea, carbo vegetabilis, causticum, lachesis, mercurius, nux moschata, nux vomica, phosphorus, staphysagria, sulphur.

— *ulcérées.* — Belladona, calcarea, carbo vegetabilis, causticum, hepar, lachesis, mercurius, natrum muriaticum, nux vomica, phosphorus, staphysagria, silicea.

Douleur pressive. — Aconitum, *arnica*, bryonia, carbo vegetabilis, causticum, china, hyoscyamus, ignatia, natrum muriaticum, nux moschata, nux vomica, phosphorus, nux mosch., nux vom., *rhus*, silicea, *staphysagria*, sulphur.

— *en dedans.* — Rhus, staphysagria.

— *en dehors.* — Phosphorus.

— *de distension.* — Phosphori acid.

— *comme par l'effet d'une congestion sanguine, et comme si les dents étaient trop serrées.* — Aconitum, arnica, belladona, chamomilla, calcarea, china, *coffea*, hepar, hyoscyamus, *nux vomica*, *pulsatilla*.

— *comme si elles étaient poussées en dehors ou arrachées.* — Arnica, causticum, nux moschata, nux vomica, phosphori acid., rhus.

— *trop longues.* — Arnica, arsenicum, belladona, *bryonia*, calcarea, carbo vegetabilis, *causticum*, chamomilla, lachesis, hyoscyamus, natrum muriaticum, nux vomica, rhus, silicea, *sulphur*.

— *vacillantes ou branlantes.* — Arnica, arsenicum, bryonia, carbo vegetabilis, causticum, chamomilla, china, hepar, *hyoscyamus*, ignatia, mercurius, natrum muriaticum, nux moschata, nux vomica, phosphorus, pulsatilla, rhus, staphysagria, sulphur.

Douleurs comme si elles étaient trop molles. — Arsenicum, bryonia, *hyoscyamus*, mercurius, rhus.

— *émoussées.* — Aconitum, china, dulcamara, ignatia, lachesis, natrum muriaticum, mercurius, *nux moschata*, phosphorus, phosphori acid., *pulsatilla*, silicea, staphysagria, sulphur.

— *ulcérées, meurtries.* — Arnica, arsenicum, belladona, bryonia, calcarea, carbo vegetabilis, causticum, *ignatia*, natrum muriaticum, nux vomica, phosphorus, *pulsatilla*, *rhus*.

Douleurs brûlantes. — Chamomilla, mercurius, natrum muriaticum, nux vomica, phosphorus, pulsatilla, rhus, silicea, sulphur.

— *rongeantes.* — Chamomilla, nux vomica, rhus, staphysagria.

— *fouillantes.* — Antimonium crudum, bryonia, calcarea, china, ignatia.

— *perforantes.* — Belladona, calcarea, lachesis, mercurius, natrum muriaticum, nux vom., phosphorus, phosphori acid., *silicea, sulphur.*

— *saccadées, pinçantes.* — Apis, antimonium crudum, arsenicum, bryonia, belladona, calcarea, causticum, cepa, chamomilla, coffea, hepar, hyoscyamus, lachesis, *mercurius*, *nux vomica*, *pulsatilla*, *rhus*, *sulphur*.

— *déchirantes*, *tiraillantes.* — Antimonium crudum, belladona, bryonia, carbo vegetabilis, calcarea, cepa, chamomilla, china, glonoin, hyoscyamus, lachesis, mercurius, nux vomica, phosphori acid., rhus, staphysagria.

— *lancinantes.* — Aconitum, antimonium crudum, belladona, *bryonia*, calcarea, causticum, *chamomilla*, *china*, lachesis, *mercurius*, nux vom., nux mosch., phosphorus, phosphori acid., *pulsatilla*, rhus, silicea, staphysagria.

— *battantes*, *pulsatives.* — *Aconitum*, arnica, arsenicum, *belladona*, calcarea, caustic., chamomilla, china,

coffea, glonoin, *hyoscyamus*, lachesis, mercurius, natrum muriaticum, phosphorus, pulsatilla, rhus, *staphysagria*, sulphur.

Douleurs intermittentes. — Belladona, bryonia, chamomilla, coffea, calcarea, china, mercurius, nux vomica, pulsatilla, rhus, silicea, staphysagria, sulphur.

— *constantes le jour et la nuit.* — Belladona, calcarea, causticum, natrum muriaticum, silicea, sulphur.

— *pendant le jour seulement, amélioration la nuit.* — Mercurius.

— *nulle la nuit.* — Calcarea, belladona, mercurius, nux vomica.

— *pire la nuit.* — Aconitum, antimonium crudum, arsenicum, *belladona*, bryonia, *carbo vegetabilis*, *chamomilla*, china, coffea, hepar, hyoscyamus, mercurius, natrum muriaticum, nux moschata, nux vomica, phosphorus, phosphori acid., *pulsatilla*, *rhus*, silicea, *staphysagria*, *sulphur*.

— *aggravée au lit.* — Antimonium crudum, mercurius.

— *la nuit seulement, et non durant le jour.* — *Belladona*, Phosphorus.

— *le plus souvent avant minuit.* — Bryonia, chamomilla, china, natrum muriaticum, rhus, sulphur.

— *après minuit.* — Arsenicum, belladona, bryonia, carbo vegetabilis, chamomilla, china, *mercurius*, natrum muriaticum, pulsatilla, phosphorus, rhus, *staphysagria*, sulphur.

— *en s'éveillant.* — Belladona, carbo vegetabilis, lachesis, nux vomica (voyez Sommeil).

— *le matin.* — Arsenicum, belladona, bryonia, causticum, carbo vegetabilis, china, *hyoscyamus*, ignatia, natrum muriaticum, *nux vomica*, phosphorus, phosphori acid. pulsatilla, *rhus*, *staphysagria*, sulphur.

— *avant midi.* — Carbo veget., causticum, natr. mur., nux vom., staphys., pulsat., sulphur.

— *à midi.* — Cocculus, rhus.

Douleurs après midi. — Calcarea, causticum, mercurius, *nux vomica*, phosphorus, *pulsatilla*, sulphur.

— *vers le soir.* — Pulsatilla.

— *à la nuit.* — Antimonium acidum, *belladona*, bryonia, calcarea, causticum, hepar, *hyoscyamus*, ignatia, *mercurius*, nux moschata, nux vomica, *phosphorus*, *pulsatilla*, *rhus*, staphysagria, sulphur.

— *tous les deux jours.* — Chamom., natrum muriaticum.

— *tous les sept jours.* — Arsenicum, phosphorus, sulphur.

— *au printemps.*— Aconitum, belladona, bryonia, calcarea, carbo vegetabilis, dulcamara, lachesis, natrum muriaticum, nux vomica, *pulsatilla*, rhus, silicea, sulphur.

— *en été.* — Antimonium crudum, belladona, bryonia, calcarea, carbo vegetabilis, chamomilla, lachesis, natrum muriaticum, nux vomica, pulsatilla.

— *en automne.* — Bryonia, china, mercurius, nux vomica, nux moschata, rhus.

— *en hiver.* — Aconitum, arsenicum, belladona, bryonia, calcarea, carbo vegetabilis, causticum, chamomilla, dulcamara, hepar, hyoscyamus, ignatia, mercurius, nux moschata, *nux vomica*, phosphorus, phosphori acid., pulsatilla, *rhus*, silicea, sulphur.

— *causées par l'air humide du soir.*— Nux moschata.

— *l'air humide.* — Mercurius.

— *le froid, le temps humide.* — Nux moschata, cepa, rhus.

— *un vent aigre.* — Acon., silicea.

— *le vent.* — Aconitum, pulsatilla, rhus, silicea.

— *un courant d'air.* — Belladona, calcarea, *china*, sulphur.

— *en prenant froid.* — Aconitum, *belladona*, *bryonia*, calcarea, causticum, chamomilla, china, coffea, *dulcamara*, ignatia, *hyoscyamus*, *mercurius*, *nux moschata*, *nux vomica*, *phosphorus*, *pulsatilla*, *rhus*, staphysagria, sulphur.

— *après une grande excitation.* — Glonoïn, rhus.

Douleurs après avoir été mouillé. — Belladona, calcarea, causticum, hepar, lachesis, nux moschata, phosphorus, pulsatilla, rhus, sulphur.

— *après une transpiration supprimée.* — Chamomilla, rhus.

Aggravation par l'air froid. — Belladona, calcarea, hyoscyamus, mercurius, nux moschata, nux vomica, silicea, staphysagria, sulphur.

— *par l'air froid pénétrant dans la bouche.* — Aconitum, *belladona*, bryonia, calcarea, causticum, hyoscyamus, *mercurius*, nux moschata, nux vomica, phosphorus, pulsatilla, silicea, staphysagria, sulphur.

Aggravation en ouvrant la bouche. — Bryonia, chamomilla, causticum, hepar, nux vomica, phosphorus, pulsatilla.

— *en respirant.* — Pulsatilla.

— *en aspirant l'air.* — Antimonium crudum, belladona, bryonia, calcarea, causticum, hepar, mercurius, natrum muriaticum, nux moschata, phosphorus, silicea, staphysagria, sulphur.

— *après s'être lavé à l'eau froide.* — Antimonium crudum, bryonia, *calcarea*, chamomilla, *mercurius*, *nux moschata*, nux vomica, pulsatilla, rhus, silicea, staphysagria, sulphur.

— *après avoir mangé des choses froides.* — Bryonia, calcarea, chamomilla, nux vomica, pulsatilla, rhus, staphysagria, sulphur.

— *après avoir bu froid.* — Bryonia, calcarea, chamomilla, causticum, hepar, lachesis, mercurius, natrum muriaticum, nux moschata, *nux vomica*, pulsatilla, silicea, staphysagria, sulphur.

— *en se lavant la bouche à l'eau chaude.* — Sulphur.

— *par le froid en général.* — *Arsenicum*, antimonium crudum, calcarea, carbo vegetabilis, mercurius, natrum muriaticum, *nux moschata*, nux vomica, *pulsatilla*, phosphori acid., *rhus*, *staphysagria*, sulphur.

— *par le froid, en plein air.* — *Belladona*, calcarea, causti-

cum, *chamomilla*, *china*, hyoscyamus, mercurius, *nux moschata*, *nux vomica*, *phosphorus*, pulsatilla, *rhus*, *staphysagria*, sulphur.

Douleur au grand air, sans changer de place. — Belladona, bryonia, chamomilla, hyoscyamus, mercurius, nux vomica, phosphori acid., staphysagria, sulphur.

— *en marchant au grand air.* — Nux vomica, phosphorus, *staphysagria.*

— *en marchant dans une chambre.* — Apis, antimonium crudum, *chamomilla*, hepar, nux vomica, *pulsatilla*, sulphur.

— *en rentrant du grand air.* — Phosphorus.

Aggravation dans une chambre chaude. — Bryon., cepa, chamomilla, hepar, nux vomica, *pulsatilla,* phosphori acid.

— *par la chaleur du poêle.* — Arsenicum, pulsatilla.

— *par la chaleur extérieure.* — Bryonia, chamomilla, hepar, mercurius, nux moschata, nux vomica, phosphorus, phosphori acid., pulsatilla, rhus, staphysagria, sulphur.

— *par la chaleur en général.* — Bryonia, *calcarea*, carbo vegetabilis, chamomilla, coffea, lachesis, mercurius, natrum muriaticum, nux vomica, phosphori acid., *pulsatilla*, silicea, sulphur.

— *en mangeant des aliments chauds.* — Bryonia, calcarea, chamomilla, nux vomica, phosphorus, pulsatilla, silicea.

— *des choses brûlantes.* — Belladona, *calcarea*, phosphori acid.

— *en buvant des boissons chaudes.* — *Bryonia*, chamomilla, lachesis, mercurius, nux moschata, nux vomica, pulsatilla, rhus, silicea.

— *à la chaleur du lit.* — Belladona, bryonia, chamomilla, mercurius, nux vomica, phosphorus, phosphori acid., *pulsatilla*, rhus.

— *en se réchauffant dans le lit.* — *Chamomilla*, mercurius, phosphori acid., phosphor., pulsatilla.

— *en buvant.* — Chamomilla, calcarea, causticum, *lachesis*, mercurius, pulsatilla, rhus, silicea.

Douleur en buvant froid ou chaud. — Lachesis.

— *de l'eau.* — Bryonia, calcarea, carbo vegetabilis, chamomilla, mercurius, nux vomica, pulsatilla, silicea, staphysagria, sulphur.

— *après avoir bu du vin.* — Aconitum, ignatia (en buvant).

— *de la bière.* — Nux vomica, rhus.

— *du café.* — Belladona, carbo vegetabilis, chamomilla, cocculus, ignatia, mercurius, nux vomica, pulsatilla, rhus.

— *du thé.* — China, coffea, ignatia, lachesis.

— *après avoir fumé du tabac.* — Bryonia, chamomilla, china, *ignatia*, mercurius, nux vomica.

— *en usant d'aliments salés.* — Carbo vegetabilis.

— *en mangeant.* — Antimonium crudum, arnica, belladona, bryonia, calcarea, *carbo vegetabilis*, *causticum*, *chamomilla*, cocculus, hepar, hyoscyamus, lachesis, *mercurius*, nux moschata, nux vomica, phosph., phosphori acid., *pulsatilla*, rhus, silicea, *staphysagria*, sulphur.

— *seulement en mangeant.* — Cocculus.

— *après avoir mangé.* — Antimonium crudum, *belladona*, *bryonia*, calcarea, chamomilla, china, coffea, ignatia, lachesis, *mercurius*, *natrum muriaticum*, *nux vomica*, rhus, *staphysagria*, *sulphur*.

— *quelque temps après le repas.* — Belladona.

— *en mâchant.* — *China.* Arnica, arsenicum, belladona, bryonia, carbo vegetabilis, causticum, cocculus, coffea, *hyoscyamus*, *ignatia*, *mercurius*, *natrum muriaticum*, *nux vomica*, phosphorus, *phosphori acid.*, *pulsatilla*, silicea, staphysagria, sulphur.

— *seulement en mâchant.* — China.

— *en avalant.* — Staphysagria.

— *par les mouvements de la bouche.* — Caustic., chamom., merc., nux vomica.

— *en mordant.* — Arsenicum, belladona, bryonia, calcarea, carbo vegetabilis, causticum, china, coffea, *hepar*, la-

chesis, *mercurius*, nux vomica, phosphorus, phosphori acid., pulsatilla, rhus, silicea, staphysagria, sulphur.

Douleur en mordant quelque chose de mou. — Veratrum.

— *en mordant des aliments mous.* — Cocculus.

— *des aliments durs.* — Mercurius.

— *quand la dent est touchée par les aliments.* — Belladona, ignatia, nux vomica, phosphorus, staphysagria.

— *en curant les dents.* — Pulsatilla.

— *en les nettoyant.* — Carbo vegetabilis, lachesis, phosphori acid., *staphysagria.*

— *en les touchant.* — Antimonium crudum, arnica, arsenicum, *belladona*, *bryonia*, calcarea, *carbo vegetabilis*, causticum, *china*, coffea, *hepar*, ignatia, *mercurius*, natrum muriaticum, nux moschata, *nux vomica*, phosphorus, *pulsatilla*, *rhus*, *sulphur*, *stophysagria.*

— *avec la langue.* — Carbo vegetabilis, china, ignatia, mercurius, phosphorus, rhus.

— *par le plus léger attouchement.* — *Belladona*, ignatia, nux vomica, staphysagria.

— *quand une croûte de pain entre dans la dent.* — Nux vom., staphysagria.

— *en pressant sur les dents.* — Causticum, china, hyoscyamus, natrum muriaticum, staphysagria, sulphur.

— *en tâtant les gencives.* — Hepar.

— *en se tenant debout.* — Ignatia, mercurius, platina.

— *par un choc.* — Nux moschata.

— *par le contact de la langue.* — Carbo veget., china, ignat., merc., phosph., rhus.

— *en suçant la dent avec la langue.* — Nux vomica.

— *en remuant le corps.* — Arnica, *belladona*, *bryonia*, china, *mercurius*, nux vomica, phosphorus, staphysagria.

— *la bouche.* — Causticum, chamomilla, mercurius, nux vomica.

— *en parlant.* — Nux moschata.

— *en respirant profondément.* — Nux vomica.

Douleur en étant en voyage. — Arsenicum, bryonia, chamomilla, pulsatilla, rhus, staphysagria, sulphur.
— *en étant assis.* — Antimonium crudum, mercurius, *pulsatilla*, *rhus*.
— *en étant assis trop longtemps.* — Aconitum.
— *en étant couché.* — *Arsenicum*, belladona, bryonia, *chamomilla*, hyoscyamus, ignatia, mercurius, nux vomica, phosphorus, pulsatilla, *rhus*, staphysagria, sulphur.
— *en étant couché sur le côté malade.* — Arsenicum, nux vomica.
— *sur le côté non malade.* — Bryonia, chamomilla, ignatia, pulsatilla.
— *au lit.* — *Antimonium crudum*, belladona, bryonia, *chamomilla*, *mercurius*, nux vomica, phosphorus, *pulsatilla*.
— *étendu dans le lit.* — Bryon., chamom., nux vom., *pulsat.*
— *en bâillant.* — Staphysagria.
— *au moment de s'endormir.* — Antimonium crudum, arsenicum, mercurius, sulphur.
— *en étant entièrement endormi.* — Mercurius.
— *en s'éveillant.* — Belladona, bryonia, calcarea, carbo vegetabilis, lachesis, nux vomica, *phosphorus*, silicea, *sulphur*.
— *par des émotions morales.* — Aconitum.
— *par la colère.* — Aconitum, chamomilla, rhus, staphysagria.
— *par une vive colère.* — Nux vomica.
— *par des efforts intellectuels.* — Belladona, ignatia, nux vomica.
— *par la lecture.* — Ignatia, nux vomica.
— *par le bruit.* — Calcarea.
— *par la parole d'autrui.* — Arsenicum, bryonia.
— *chez les femmes.* — Aconitum, apis, belladona, calcarea, chamomilla, china, coffea, hyoscyamus, ignatia, nux moschata, pulsatilla.
— *avant les règles.* — Arsenicum.
— *pendant les règles.* — Calcarea, *chamomilla*, carbo

vegetabilis, natrum muriaticum, lachesis, phosphorus.

Douleur après les règles. — Calcarea, chamomilla, phosphorus.

— *pendant la grossesse.* — Apis, belladona, bryonia, calcarea, hyoscyamus, mercurius, nux moschata, nux vomica, pulsatilla, rhus, staphysagria.

— *pendant l'allaitement.* — Aconitum, arsenicum, belladona, calcarea, china, dulcamara, mercurius, nux vomica, phosphorus, staphysagria, sulphur.

— *chez les enfants.* — Aconitum, *antimonium crudum*, belladona, calcarea, chamomilla, coffea, ignatia, mercurius, nux mosch., pulsatilla, silicea.

— *chez les personnes irritables et nerveuses.* — Aconitum, belladona, chamomilla, coffea, china, hyoscyamus, nux moschata.

— *chez les personnes qui ont abusé du mercure.* — Carbo vegetabilis, belladona, hepar, lachesis, staphysagria.

— *qui ont abusé du quinquina et de la quinine.* — Arnica, arsenicum, ipecacuanha, mercurius, pulsatilla, sulphur.

— *qui ont pris beaucoup de café.* — Belladona, carbo vegetabilis, chamomilla, cocculus, mercurius, nux vomica, pulsatilla, silicea.

Amélioration due à l'air froid. — Nux vomica, pulsatilla.

— *au vent.* — Calcarea.

— *en se découvrant.* — *Pulsatilla.*

— *en expirant l'air.* — Pulsatilla.

— *en aspirant l'air.* — Nux vomica, *pulsatilla.*

— *par un bain froid.* — Belladona, bryonia, chamomilla, pulsatilla.

— *par le froid extérieur.* — Belladona, bryonia, chamomilla, china, mercurius, nux vomica, phosphorus, *pulsatilla*, staphysagria, sulphur.

— *par le froid des mains.* — Rhus.

— *en plongeant les doigts dans l'eau froide.* — Chamomilla.

— *en tenant de l'eau froide dans la bouche.* — Bryonia, cepa.

Douleur en buvant froid. — Belladona, bryonia, chamomilla, china, mercurius, nux vomica, phosphorus, pulsatilla, rhus, sulphur.

— *au grand air.* — Antimonium crudum, bryonia, cepa, hepar, nux vomica, pulsatilla.

— *dans la chambre.* — Nux vomica, phosphorus, sulphur.

— *par la chaleur extérieure.* — Arsenicum, belladona, calcarea, chamomilla, china, hyoscyamus, lachesis, mercurius, nux moschata, nux vomica, pulsatilla, *rhus*, staphys., sulphur.

— *en se couvrant la tête.* — Nux vomica, phosphorus, silicea.

— *en mangeant quelque chose de chaud.* — Arsenicum, bryonia, nux moschata, nux vomica, rhus, sulphur.

— *en buvant quelque chose de chaud.* — Nux moschata, nux vomica, pulsatilla, rhus, sulphur.

— *en se réchauffant dans le lit.* — Bryonia, nux vomica.

— *par la fumée de tabac.* — Mercurius.

— *en mangeant.* — Belladona, bryonia, chamomilla, phosphori acid., silicea.

— *après avoir mangé.* — Arnica, calcarea, chamomilla, phosphori acid., rhus, silicea.

— *en mâchant.* — Bryonia, china, coffea.

— *en mordant.* — Arsenicum, bryonia, china, coffea.

— *en suçant les dents.* — Phosphori acid.

— *en suçant les dents jusqu'au sang.* — Belladona.

— *en grattant la dent.* — Mercurius, phosphorus.

— *en touchant les dents.* — Bryonia, nux vomica.

— *en suçant les gencives.* — Causticum.

— *en pressant sur les dents.* — Belladona, bryonia, china, ignatia, natrum muriaticum, pulsatilla, phosphorus, rhus.

— *par le mouvement.* — *Pulsatilla*, *rhus*.

— *en marchant.* — Pulsatilla, rhus.

— *en restant en repos.* — Bryonia, nux vomica, staphysagria.

— *en s'asseyant sur le lit.* — Arsenicum, mercurius, rhus.

— *en se tenant debout.* — Phosphorus, nux vomica.

Douleur en se couchant. — *Bryonia*, mercurius, *nux vomica.*

— *sur le côté douloureux.* — *Bryonia*, ignatia, pulsatilla.

— — *non douloureux.* — Nux vomica.

— *sur le côté dans le lit.* — Mercurius, pulsatilla.

— *en étant au lit.* — Sulphur.

— *au moment de s'endormir.* — Mercurius.

— *après le sommeil.* — Nux vomica, pulsatilla.

— *quand les douleurs s'étendent aux os de la mâchoire.* — Lachesis, mercurius, hyoscyamus, nux vomica, rhus, sulphur.

— *aux joues.* — Chamomilla, causticum, bryonia, mercurius, silicea, staphysagria, sulphur.

— *aux oreilles.* — Arsenicum, Bryonia, calcarea, chamomilla, hepar, lachesis, mercurius, staphysagria, sulphur.

— *aux yeux.* — Causticum, chamomilla, mercurius, pulsatilla, staphysagria, sulphur.

— *dans la tête.* — Antimonium crudum, arsenicum, chamomilla, hyoscyamus, mercurius, nux vomica, rhus, staphysagria, sulphur.

Mal de dents avec mal de tête. — Apis, glonoin., lachesis.

— *montée brusque du sang à la tête.* — Aconitum, calcarea, china, hyoscyamus, lachesis, pulsatilla.

— *veines gonflées, du front et des mains.* — China.

— *chaleur à la tête.* — Aconitum, hyoscyamus, pulsatilla.

— *brûlement aux yeux.* — Belladona.

— *rougeur des joues.* — Aconitum, arnica, belladona, chamomilla, mercurius, nux moschata, nux vomica, phosphorus, pulsatilla, rhus, sulphur.

— *face pâle.* — Aconitum, arsenicum, ignatia, pulsatilla, staphysagria, sulphur.

— *gonflement des joues.* — Arnica, arsenicum, belladona, bryonia, *chamomilla*, lachesis, *mercurius*, natrum muriaticum, nux vomica, pulsatilla, phosphorus, phosphori acid., staphysagria, sulphur.

— *salivation.* — Belladona, dulcamara, mercurius.

Mal de dents avec bouche sèche et soif. — China.
— — *sans soif.* — Pulsatilla.
— *gosier sec et soif.* — Belladona.
— *frissons.* — Pulsatilla, rhus.
— *chaleur.* — Hyoscyamus, rhus.
— *transpiration chaude.* — Hyoscyamus.
— *frissons, chaleur et soif.* — Lachesis.
— *diarrhée.* — Chamomilla, coffea, dulcam., rhus.
— *constipation.* — Bryonia, mercurius, nux vomica, mercurius, staphysagria.

Remèdes d'après leur importance. — Les remèdes suivants avec leurs symptômes sont classés selon leur importance ; et, afin d'en faciliter le choix, nous avons dressé ce tableau :

Aconitum	3	Glonoin	4
Antimonium crudum	20	Hepar	14
Apis	26	Hyoscyamus	10
Arnica	1	Ignatia	9
Arsenicum	19	Lachesis	24
Belladona	11	Mercurius	13
Bryonia	21	Nux moschata	6
Calcarea	29	Nux vomica	7
Carbo vegetabilis	15	Phosphorus	17
Causticum	30	Phosphori acidum	25
Cepa	18	Pulsatilla	8
Chamomilla	5	Rhus	22
China	12	Silicea	27
Coffea	2	Staphysagria	23
Dulcamara	28	Sulphur	16

1° **Arnica** est très-utile après l'extraction d'une dent ; il arrête l'hémorrhagie et active la cicatrisation des gencives. Il faut verser 5 gouttes de la teinture-mère dans un demi-verre d'eau froide ou tiède et s'en rincer plusieurs fois la bouche. Après avoir placé des dents artificielles, le même médicament calme la douleur et diminue le gonflement des gencives. Après avoir limé les dents gâtées, opération sou-

vent très-salutaire, il faut faire fondre quelques globules d'*Arnica* dans une cuillerée à café d'eau et humecter avec ce liquide les dents limées. Lorsqu'on éprouve une douleur très-intense après l'extraction d'une dent, *Hyoscyamus* est quelquefois utile; si la douleur vient après avoir mis pour la première fois des dents artificielles, il faut prendre *Arnica* et *Aconit* alternativement. *Arnica* est quelquefois efficace contre le mal de dents, lorsque celui-ci est accompagné de douleur battante, comme si la dent était poussée par l'effet du sang ou comme si elle était sortie de l'alvéole, la douleur s'aggravant au toucher. Ce médicament est encore utile lorsque les joues sont dures et gonflées.

2° **Coffea** triomphe des douleurs les plus violentes, qui mettent le malade en frénésie, le font crier, trembler, ne sachant que faire. On peut répéter ce médicament toutes les demi-heures. S'il est inefficace, il faut donner *Aconit*, *Veratrum*, *Sulphur*, ou *Hyoscyamus*. Mais contre les douleurs perçantes, saccadées ou intermittentes, ou contre les douleurs en mâchant, il faut préférer *Coffea* à tous les autres médicaments.

3° **Aconitum** doit être donné chaque fois que le malade est rendu furieux par une douleur indicible, que *Coffea* n'a pas soulagée; lorsque les douleurs sont pulsatives, occasionnées par des refroidissements, accompagnées de congestion à la tête, de chaleur brûlante à la face. Ce médicament convient surtout aux enfants; on peut le répéter toutes les heures. Dès qu'il cesse de produire de bons effets, il faut donner *Chamomilla*, ou *Bellodona*.

4° **Glonoin** convient au mal de dents provenant d'un refroidissement, d'un échauffement excessif, les battements du pouls retentissant dans toutes les dents, ou bien les dents, tantôt les supérieures, tantôt les inférieures, étant le siége de tiraillements accompagnés d'afflux de sang à la tête et de mal de tête.

5° **Chamomilla** est utile dans bien des sortes de maux de dents, surtout chez les enfants, chez les personnes souvent contrariées, habituées à boire beaucoup de café, chez les femmes qui ont mal aux dents à l'époque des règles ; il est utile aussi contre les douleurs dans les dents creuses, après avoir pris froid lorsqu'on était en nage, chez les personnes irritables, pleurant facilement; contre les douleurs insupportables, revenant par accès, surtout pendant la nuit. Ce médicament est encore indiqué lorsqu'on ne peut préciser la dent qui est particulièrement le siége de la douleur ; aussi lorsqu'on peut indiquer la dent douloureuse et que celle-ci est creuse, semble trop longue, branlante (*Bryonia* convient peut-être mieux à ce dernier symptôme) ; et quand la douleur s'étend successivement à tout une rangée de dents, chacune semblant trop longue ; enfin lorsque la douleur traverse les os de la mâchoire et s'étend soit aux oreilles, soit aux tempes et aux orbites, qu'elle réside dans les dents, la mâchoire, la tête et l'oreille, d'un seul côté, qu'elle est sourde, ou lorsqu'on éprouve dans le nerf de la dent creuse une sensation de râclement ou de grattement, suivie d'augmentation de la douleur ; enfin quand celle-ci est tiraillante, perçante, pulsative, qu'à son paroxysme elle devient lancinante, saccadée, et s'étend aux oreilles ; lorsque le malade ne peut supporter la chaleur du lit et que la douleur commence généralement après les repas, surtout après avoir bu ou mangé quelque chose de chaud, s'aggrave beaucoup après avoir bu de l'eau froide ou du café, ne peut être soulagée que lorsqu'on applique sur la dent le doigt préalablement trempé dans l'eau froide ; lorsque, pendant les accès, la joue est rouge et chaude ou bien enflée et d'un rouge vif ainsi que les gencives; lorsque les glandes sub-linguales sont engorgées et douloureuses. Si le mal de dents est accompagné d'une grande faiblesse, surtout aux articulations, qu'en ouvrant la bouche on éprouve

dans l'articulation de la mâchoire inférieure une douleur qui s'étend jusqu'aux dents, on peut attendre avec certitude de *Chamomilla* une guérison complète. Lorsque les dents sont creuses, que ce médicament ne répond que partiellement aux symptômes qu'on a à combattre et ne soulage qu'imparfaitement, il faut le comparer avec *Antimonium crudum* ou *Mercurius solubilis*, et aussi avec les substances suivantes.

6° **Nux Moschata**, qui convient aux enfants, aux femmes, surtout pendant la grossesse, à toutes les personnes qui ont la peau chaude, sèche et transpirent difficilement, combat les douleurs de dents provenant d'un refroidissement pris à l'air froid et humide ou à l'air de la nuit, douleurs qui s'aggravent chaque fois qu'on aspire l'air qui se trouve dans ces conditions, et se calment par l'application d'un objet chaud sur la joue. Ce médicament guérit encore le mal de dents qui s'aggrave par les secousses du corps, en montant ou en descendant les escaliers, les douleurs qui débutent au côté droit de la mâchoire et passent ensuite au côté gauche, les douleurs semblables à celles qui suivent l'extraction des dents, et sont aggravées par la parole. Il convient encore de donner ce médicament si les dents s'émoussent facilement.

7° **Nux Vomica** est utile contre le mal de dents chez les personnes d'un caractère vif, d'un teint vermeil, aimant le café et les liqueurs, prenant peu d'exercice au dehors ou ayant pris froid. Il est surtout efficace lorsqu'une dent saine est douloureuse et semble branler, lorsque les dents semblent trop longues et qu'on éprouve des secousses, des élancements dans la mâchoire inférieure ; lorsqu'on ressent des tiraillements s'étendant jusqu'aux tempes, ou lorsque la douleur d'une dent creuse passe, en traversant toute sa surface, jusque dans les os, et s'étend dans tout un côté. Il guérit les douleurs de tiraillement et de brûlure dans les nerfs d'une dent, comme si on venait de l'arracher

(Comp. avec *Arnica* et *Mercurius*), douleurs qui s'étendent à tout un côté du corps, augmentent par les mouvements d'inspiration. Il est encore efficace lorsqu'une douleur lente se change en tiraillements qui traversent les dents et les mâchoires, ou lorsqu'on ressent sur un côté de la face une douleur perforante, rongeante, tiraillante. Il soulage les douleurs rhumatismales accompagnées de picotements, surtout lorsqu'elles commencent au lit ou dans la soirée, empêchent la mastication, reparaissent ou deviennent plus intenses en ouvrant la bouche à l'air froid, en lisant ou en réfléchissant; lorsque les tiraillements deviennent plus intenses au contact d'un liquide froid, diminuent lorsqu'on se tient la bouche chaudement, s'aggravent lorsqu'on a mangé ou pris de l'exercice; lorsque, en même temps, les glandes situées sous la mâchoire inférieure sont douloureuses; lorsqu'il se forme sur les gencives, pendant les douleurs de dents, un abcès prêt à percer (Comparez avec *Lachesis*).

8° **Pulsatilla** convient surtout aux personnes d'un caractère doux, tranquille et timide, ou aux femmes et aux enfants d'un caractère maussade et inquiet. Il est très-efficace lorsque la douleur existe sur un seul côté de la face, le mal de dents apparaissant à tous les printemps, accompagnée de douleurs d'oreilles et de tête limitées à un seul côté; ou lorsqu'on éprouve une sensation de piqûre dans une dent creuse, avec grande sensibilité du côté gauche de la face et de l'oreille gauche, chaleur dans la tête et frissons par tout le corps, surtout lorsqu'on ressent une douleur rongeante dans les gencives, picotements semblant produits par des épingles, tiraillements et secousses dans l'intérieur d'une dent comme si le nerf dentaire était tiré, puis lâché tout à coup; lorsqu'on sent des secousses et des tiraillements dans la dent comme si elle allait sortir de la mâchoire, toutes ces douleurs étant aggravées par l'eau froide, la chaleur du lit, de la chambre, l'introduction dans

la bouche de quelque chose de chaud, soulagées par l'air froid. *Ce médicament est spécialement indiqué contre le mal de dents qui cesse complétement à l'air libre, mais reparaît et s'aggrave dès qu'on entre dans une chambre chauffée,* ou lorsqu'on s'asseoit, se calme au contraire lorsqu'on marche; s'aggrave lorsqu'on se cure les dents, se calme lorsqu'on les comprime fortement, n'est pas aggravé par les mouvements de mastication; contre les douleurs qui viennent toujours dans la soirée, rarement avant, sont accompagnées, soit de frisson, avec pâleur de la face, soit de congestion de sang à la tête, soit de chaleur sans soif; contre le mal de dents occasionné par l'infusion de Camomille.

9° **Ignatia** est utile dans les cas où les remèdes précédents semblent indiqués, mais sont insuffisants; il convient aux personnes d'un caractère tendre et impressionnable, passant facilement de la gaieté à la tristesse, surtout aux personnes qui ont eu dans leur vie beaucoup de chagrins. Il doit être donné lorsque les molaires sont douloureuses comme si elles étaient cassées; lorsqu'on sent une douleur perforante dans les incisives et que toutes les autres dents sont endolories : les douleurs s'aggravant après avoir bu du café, fumé, diné, le soir, quand on est couché, ou le matin au réveil.

10° **Hyoscyamus** convient aux personnes sensibles, nerveuses, excitables ; il faut donner ce médicament lorsque le malade est fou de douleur, celle-ci étant tiraillante ou pulsative, s'étendant aux joues et tout le long de la mâchoire inférieure; lorsqu'on éprouve, soit une douleur déchirante atroce dans les gencives avec sensation d'un bruit sourd dans la dent malade, laquelle branle, lorsqu'on mâche, et semble prête à tomber ; soit des secousses, battements et tiraillements qui retentissent dans le front ; soit de violents tiraillements dans diverses dents, comme si le sang y était comprimé, accompagnés parfois de bouffées de chaleur et de congestion de sang à la tête ; toutes ces douleurs étant aggravées par l'air froid, venant le

matin, accompagnées quelquefois, chez les personnes sujettes aux convulsions, et aux crampes dans les doigts et les bras.

11° **Belladona** convient généralement aux femmes et aux enfants, surtout lorsque la douleur et l'angoisse causent une grande agitation, des mouvements désordonnés, ou au contraire de l'abattement et une disposition à pleurer; lorsque les dents sont endolories; lorsque l'action de mordre produit la sensation d'ulcération aux racines des dents avec douleur de piqûre, de coupure, secousses et tiraillements. Ce médicament combat surtout les tiraillements qui s'aggravent lorsqu'on est au lit et durant la nuit, les picotements jour et nuit dans une dent creuse, les douleurs dans une molaire creuse, comme si le sang s'y portait avec force, avec chaleur des gencives et battements dans les dents, toutes ces douleurs ne pouvant être calmées qu'en curant les dents jusqu'à faire saigner les gencives. Ce médicament est encore efficace lorsqu'il y a gonflement des gencives avec douleur de brûlure, de piqûre, salivation abondante, enflure de la joue, quelquefois chaleur des yeux, sécheresse du gosier avec soif; lorsque la douleur reparaît le matin au reveil ou le soir peu de temps après le dîner, lorsque les dents font mal quand on est exposé à l'air, quand on les touche, quand on mord, quand elles sont en contact avec des liquides chauds. Quelquefois on calme la douleur en comprimant fortement les dents.

12° **China** convient principalement aux mères qui nourrissent, aux personnes qui, gaies naturellement, deviennent chagrines et irritables. Ce médicament est indiqué lorsque les dents se couvrent d'une croûte noire, lorsque la douleur est périodique, battante, tiraillante, saccadée, pressive comme si le sang était refoulé avec force dans les dents, ou bien perforante avec engourdissement des dents, aggravation par le mouvement, l'attouchement, la douleur reparaissant dès qu'on est exposé à un courant d'air; lorsque les gencives enflent, que la bouche est sèche, que

le malade a soif, que le sang se porte à la tête, que les veines du cou et des mains sont gonflées, le sommeil troublé pendant la nuit, mais la douleur devenant alors moins vive.

13° **Mercurius** est souvent très-efficace chez les enfants, surtout lorsqu'on éprouve des tiraillements dans plusieurs dents à la fois, dans les dents creuses et celles qui les entourent, lorsque la douleur affecte tout un côté de la face ou que des tiraillements et des picotements s'étendent jusqu'aux oreilles, sont douloureux surtout pendant la nuit. Ce médicament calme aussi les douleurs lancinantes, déchirantes, surtout la nuit, retentissant dans les oreilles et dans la tête, assez violentes pour faire sortir le malade de son lit (*Magnesia*) ; les picotements dans une dent creuse, plus fortes après avoir bu ou mangé quelque chose de chaud, augmentées généralement par l'air froid, surtout par l'air humide, diminuant lorsqu'on est dans une pièce chauffée ou lorsqu'on frotte la joue ; l'air faisant quelquefois mal aux incisives, ou le mal de dents n'étant senti que dans la journée et cessant la nuit et étant suivi de transpiration, la douleur revenant le matin, par accès plus ou moins éloignés, avec des alternatives d'étourdissement et de tiraillements dans les membres. Ce médicament est encore indiqué lorsque les dents deviennent plus branlantes, que les gencives sont enflées ou blanches et ulcérées, cessent d'adhérer aux dents, sont brûlantes lorsqu'on les touche ; ou bien lorsqu'elles commencent à démanger, à saigner, à suppurer, avec tiraillements à la racine des dents et gonflement douloureux des joues.

14° **Hepar** est utile après *Mercurius* ou *Belladona*, lorsque le gonflement douloureux des gencives continue, lorsqu'on sent soit une douleur pulsative, comme si du sang entrait dans la dent, soit des tiraillements, avec aggravation après les repas, dans une chambre chaude ou la nuit.

15° **Carbo vegetabilis** est quelquefois utile lorsque *Mercurius* ou *Arsenicum* ont apporté du soulagement sans

procurer une guérison complète, surtout chez les sujets qui ont abusé du Mercure, lorsque les gencives saignent, n'adhèrent plus aux dents ; lorsque les dents sont branlantes, ulcérées, douloureuses chaque fois que la langue les touche, avec aggravation après avoir mangé et tiraillements dans les incisives, ou douleur cuisante.

16° **Sulphur** est le médicament le plus convenable à opposer aux secousses lancinantes dans les dents creuses, s'étendant à la mâchoire supérieure et à la mâchoire inférieure, ou jusqu'à l'oreille ; au gonflement des gencives avec douleurs pulsatives dans cette partie, au saignement des gencives, engorgements autour des cicatrices laissées par d'anciennes extractions. Il est encore très-efficace contre le mal de dents apparaissant le soir, au grand air, ou à la suite d'un courant d'air, devenant plus intense lorsqu'on se rince la bouche à l'eau froide.

17° **Phosphorus** est indiqué contre le mal de dents paraissant après qu'on s'est lavé ou qu'on a trempé ses mains dans l'eau froide ou dans l'eau chaude, et lorsque la douleur revient par accès, à jour fixe.

18° **Cepa** est utile contre le mal de dents compliqué de rhume de cerveau, s'améliorant quand le coryza s'aggrave, ou s'aggravant quand le coryza diminue ; contre le mal de dents résultant du contact de l'air froid ou humide ou d'un coup de vent ; contre les douleurs qui attaquent d'abord le côté gauche puis passent au côté droit, augmentent quand on entre dans une chambre chaude ; contre les douleurs pulsatives, tiraillantes, pressives, avec enflure de la joue, aggravation en mâchant, amélioration au contact de l'eau froide, coloration jaune des dents. Ce médicament convient surtout aux personnes qui ont mauvaise haleine, aiment à être au grand air ou à se laver souvent.

19° **Arsenicum** doit être donné lorsque les dents semblent molles et déchaussées, avec secousses, douleurs continuelles de brûlure et de tiraillement dans les gencives,

plus intenses lorsqu'on les touche, lorsqu'on se couche sur le côté de la joue malade, lorsqu'on est au repos, au contact de l'air froid, soulagées par la chaleur du poêle, par les applications chaudes, lorsqu'on se met sur son séant dans son lit. Ce médicament est particulièrement indiqué lorsque les douleurs causent un grand affaiblissement, surtout chez les enfants, et s'il y a un mouvement fébrile caractérisé par le froid des mains, surtout à l'extrémité des doigts.

20° **Antimonium crudum** est le meilleur médicament contre les douleurs perforantes, fouillantes, tiraillantes ou lancinantes dans une dent creuse, pénétrant quelquefois dans la tête, s'aggravant le soir quand on est au lit, après avoir mangé, au contact de l'eau froide; soulagées par la marche au grand air.

21° **Bryonia** convient aux caractères emportés, irascibles, maussades, obstinés; il faut le donner contre les douleurs senties parfois dans des dents creuses, mais plus souvent dans des dents saines, contre les élancements dans la direction de l'oreille, les tiraillements qui s'étendent à la joue, les douleurs aiguës comme si un nerf était à découvert; contre la sensibilité des dents creuses au contact de l'air; lorsqu'on sent les dents comme si elles étaient trop longues et branlantes, quoiqu'elles ne le soient pas en réalité, et lorsqu'il semble qu'en mâchant elles vont tomber; lorsqu'on aggrave la douleur en fumant, en mâchant ou en introduisant dans la bouche quelque chose de chaud, qu'on la soulage au grand air, la diminue momentanément par le contact de l'eau froide, qu'on la calme en se couchant sur le côté tandis qu'on est malade, plus intense lorsqu'on se couche sur l'autre côté; enfin quand on éprouve des élancements passant d'une dent à l'autre, et quelquefois à la tête et aux joues.

22° **Rhus** répond, comme *Bryonia*, à la sensation douloureuse d'élongation des dents; il est indiqué, comme *China* et *Dulcamara*, lorsque les dents semblent branlantes

ou que leur sensibilité paraît émoussée ; lorsque les dents creuses sont douloureuses au contact de l'air, que les gencives sont enflées, brûlantes, démangent comme des ulcères, ou sont endolories et cessent d'adhérer aux dents; lorsqu'on éprouve des douleurs lancinantes ou tiraillantes comme si les dents étaient arrachées (symptôme également couvert par *Pulsatilla*), ou refoulées dans les alvéoles (symptôme couvert par *Staphysagria*) ; lorsqu'on sent une douleur lente, pulsative ou de piqûre dans toutes les dents, douleur s'étendant aux joues et aux os des tempes, avec état douloureux de tout un côté de la face ; tous ces symptômes provenant d'un refroidissement, d'une contrariété, s'aggravant au grand air (*Bryonia* convient au mal de dents s'aggravant dans des circonstances inverses), étant insupportables pendant la nuit, soulagés par la chaleur, quelquefois accompagnés de fétidité des dents cariées. Ce médicament convient surtout aux personnes calmes (c'est le contraire pour *Bryonia*), portées à la tristesse et à la mélancolie, ou à celles qui se laissent aller à l'impatience ou à la frayeur (Comparez *Belladona*).

23° **Staphysagria** doit être donné lorsque les dents deviennent noires et creuses, perdent leur émail, que les gencives deviennent pâles, blanches, enflées, ulcérées, douloureuses au toucher, lorsqu'elles sont le siége de douleurs pulsatives, se couvrent de vésicules et d'aphthes; lorsqu'on sent dans les dents gâtées, surtout dans les racines, des douleurs intenses, rongeantes, déchirantes et tiraillantes, s'étendant à tout une rangée, ou passant d'une dent creuse à l'oreille et causant des battements dans les tempes; tous ces symptômes s'aggravant au grand air, après avoir bu quelque chose de froid, après avoir mangé, et surtout pendant la nuit ou vers le matin.

24° **Lachesis** convient si toutes les dents creuses sont endolories comme si le sang affluait à la tête ; il calme les tiraillements, les battements, les douleurs déchirantes et

perforantes dans les os de la mâchoire, la sensation d'élongation des dents creuses, les douleurs descendant jusqu'à la gorge, soulagées par une expectoration purulente; le gonflement, le saignement, la coloration rouge bleuâtre des gencives, les douleurs de battement et de brulûre qu'on y éprouve et qui augmentent à l'approche de tout ce qui est chaud; le mal de dents qui s'aggrave au contact des boissons chaudes ou des boissons froides, après avoir mangé ou au réveil, avec mal de tête, battements au-dessus des yeux, douleurs fixes dans les oreilles, gonflement d'une joue, courbature dans les membres du côté opposé, frissons, fièvre, soif. Ce médicament est surtout approprié aux rhumes pris au printemps, par un temps humide et chaud; il est efficace à l'époque des règles, lorsque la douleur est d'autant plus vive que l'écoulement est moins abondant, ou après la cessation des règles; il convient aux personnes mélancoliques, irascibles, d'une imagination vive, à celles qui ont eu un long chagrin ou qui ont abusé du Mercure.

25° **Acid. phosphoricum** est efficace contre le saignement et le gonflement des gencives, contre les douleurs déchirantes augmentées par la chaleur du lit, par la chaleur ou le froid de l'atmosphère, contre les douleurs de brûlure pendant la nuit aux incisives, contre les douleurs s'étendant des dents creuses à la tête.

26° **Apis** calme les douleurs les plus violentes dans les gencives, les secousses et les battements dans les molaires avec choc soudain et involontaire des dents l'une contre l'autre, mal de tête et saignement des gencives.

27° **Silicea** calme les douleurs chroniques, perforantes, déchirantes, paraissant le jour comme la nuit, et s'aggravant la nuit, s'étendant sur toute la joue et dans les os de la face; l'enflure de la mâchoire, l'écoulement de matière fétide provenant des gencives ou d'ouvertures formées spontanément près des racines des dents.

28° **Dulcamara** est quelquefois utile contre le mal de dents provenant d'un refroidissement, surtout lorsqu'il est accompagné de diarrhée et lorsque *Chamomilla* n'a pas réussi; lorsque la tête est en même temps embarrassée ou lorsque le mal de dents est accompagné de salivation abondante (*Dulcamara* se rapproche en cela de *Belladona* et *Mercurius*), lorsque les dents semblent émoussées.

29° **Calcarea** calme le mal de dents chez les femmes enceintes, les douleurs dans les dents creuses, surtout autour des chicots qui branlent; les douleurs pressives, tiraillantes, saccadées; les tiraillements, picotements, déchirements, battements avec enflure et sensibilité des gencives, qui saignent facilement et sont le siége de douleurs pulsatives. Ce médicament convient encore lorsqu'il y a affluence de sang à la tête, surtout pendant la nuit, lorsque les douleurs ont été occasionnées par un refroidissement ou sont aggravées par le froid ou par les courants d'air, lorsque le malade ne peut supporter ni les boissons chaudes, ni les boissons froides, lorsque le bruit aggrave les douleurs.

30° **Causticum** s'applique au mal de dents causé pour avoir respiré au grand air, accompagné généralement de douleurs lancinantes ou tiraillantes, de sensibilité; il faut le donner lorsqu'on éprouve la sensation douloureuse d'élongation et de branlement des dents, comme si elles étaient tirées des alvéoles (symptôme également couvert par *Arnica* et *Acid. phosphoricum*), lorsqu'il y a des ulcérations à la racine des dents, que les gencives suppurent, sont enflées et très-douloureuses; lorsque la douleur affecte souvent tout le côté gauche de la face, surtout la nuit; lorsque le malade se couche sur ce côté et est également sensible à la chaleur et au froid, lorsqu'il est sujet à des rhumes qui durent longtemps.

Symptômes du mal de dents. — Le mal de dents est souvent accompagné de deux symptômes importants : la fluxion et les douleurs névralgiques du visage.

Fluxion. — Le gonflement de la joue arrive en général au moment où la douleur se calme, les médicaments convenables alors sont : *Arnica*, *Chamomilla*, *Nux vomica*, *Pulsatilla*, *Belladona*, *China*, et *Mercurius*, *Sulphur*, *Phosphorum*, *Arsenicus*, *Bryonia*, *Staphysagria*, *Calcarea* et *Causticum*.

Mercurius est le médicament essentiel lorsque le visage et la lèvre supérieure sont gonflés au point de rendre le malade méconnaissable, la douleur étant très-aiguë et partant d'une dent creuse ou d'une racine, la douleur étant déchirante, brûlante, pulsative, plus intérieure qu'extérieure, et quand un abcès, caractérisé par une dureté au centre de laquelle se forme du pus, existe au niveau de la dent malade. On peut mettre une goutte de la 12e dilution, ou 6 à 8 globules, dans 8 cuillerées d'eau, et donner 1 cuillerée toutes les 3 heures. Lorsque *Mercurius* calme les douleurs sans faire cesser le gonflement, il faut songer à *Pulsatilla* ou *Belladona*. *Belladona* du moment que les lèvres sont gonflées, et que la douleur s'étend de la gencive malade à la gorge, rendant la déglutition pénible, et aussi quand une salive abondante coule de la bouche. Dès que le pus est formé; si l'abcès tarde à s'ouvrir, il faut donner *Hepar* suivi de *Silicea*. *Sepia* sera utile si l'abcès ne se cicatrise pas, et qu'il reste une fistule par laquelle s'écoule une sécrétion ayant un goût putride. Quand *Sepia* ne suffit pas, *Lachesis* complète son action. Si la douleur passe et que la fluxion reste, il faut encore songer à *Pulsatilla*, précédée de *Chamomilla;* si *pulsatilla* n'amenait pas une prompte résolution, *Belladona* et *Murcurius* devraient être consultés ; *Sulphur* vient en troisième lieu. Après *Mercurius*, il faut songer à *Pulsatilla* et *Belladona*. *Sulphur* réussit encore après *Bryonia* et *Arsenicum*, si ces médicaments ont diminué la douleur.

Arnica convient aux fluxions caractérisées par la dureté et la roideur des tissus, mais presque sans douleur ni

rougeur; *Chamomilla* quand le gonflement est inégal et rouge; *Belladona* si la rougeur est étendue et uniforme; *Lachesis* si la peau est jaune ou bleuâtre et couverte de larges vésicules. Enfin, si l'abcès vient à s'ouvrir à l'intérieur, *Silicea* sera utile pour le faire cicatriser.

Comme applications locales, on peut mettre extérieurement des cataplasmes de mie de pain et de lait, ou faire des fomentations d'eau de guimauve. On peut aussi faire cuire une figue grasse dans du lait, en couper une tranche que l'on applique sur la gencive malade.

Névralgie faciale. — On peut obtenir du soulagement dans cette maladie douloureuse par l'emploi des médicaments appropriés au mal de dents ou de ceux que nous indiquons plus bas; si ceux-ci sont insuffisants, il faut consulter un médecin homœopathe. Il ne faut pas croire que la section du nerf ou la cautérisation des tissus puisse rien faire pour la guérison; bien souvent le mal est revenu avec beaucoup plus de gravité après ces deux opérations. Quelquefois on peut obtenir du soulagement par l'application d'eau chaude ou d'eau froide, selon les circonstances.

Il faut donner *Aconit* si la douleur est de nature rhumatismale, s'il y a rougeur et chaleur de la face, et quelqu'un des symptômes qui indiquent ce médicament contre le mal de dents. S'il y a chaleur et battement, *Arnica* est utile; *Bryonia*, s'il y a chaleur et douleur pressive soulagée en appuyant sur la partie malade; *Staphysagria*, s'il y a chaleur, battements, élancements, douleur sécante, tiraillante, déchirante, et douleur pressive et brûlante dans l'os de la mâchoire, surtout au côté gauche. Enfin *Apis* répond à la chaleur au visage, douleur profonde de haut en bas dans les os, à gauche, avec aggravation.

China, contre les accès périodiques de douleurs intenses ramenés par le plus léger attouchement, surtout si le malade craint tellement le moindre contact, qu'il écarte de la main ceux qui s'approchent de lui.

Contre la douleur déchirante (à gauche, puis à droite) il faut donner *Calcarea;* s'il y a tiraillements, puis élancements (à droite, puis à gauche), *Arsenic; Belladona*, si la douleur est déchirante, occupant la mâchoire supérieure, avec prurit et fourmillements dans le périoste, surtout à droite. Tiraillements et déchirements dans les os, aggravés par l'attouchement, *China* et *Hepar*. Douleur de pression ou de constriction dans les os de la mâchoire, *Hyoscyamus*. Douleur pressive, tranchante, perforante, *Rhus*. Si les douleurs sont violentes, surtout dans les os, voyez *Belladona*, *Hepar*, *China*, *Hyoscyamus*, *Staphysagria*. Contre les douleurs pressives, dans les os des joues, il faut songer à *Hepar* et *China; Capsicum*, s'il y a aggravation le soir, et *Pulsatilla*, quand la douleur peut être comparée à une secousse douloureuse.

Mode d'administration. — [Dans les maux de dents, il faut toujours administrer les médicaments comme il a été dit pour les maladies aiguës, tant que dure la crise. Plus tard, quand il ne s'agit plus que de faire cicatriser un abcès ou d'amener la résolution de la gencive, ou se contenter de donner 3 à 4 cuillerées en 24 heures.]

§ 2. — Mauvais goût de la bouche.

Si le sens du goût est altéré et que les symptômes qui se manifestent à cette occasion ne suffisent pas pour faire le choix du remède approprié, consultez la liste suivante :

Goût amer de la bouche le matin. — *Sulphur*, *mercurius, bryonia*, *calcarea*, *silicea*.

Goût amer des aliments. — *Sulphur*, *bryonia*, *rheum*, *rhus*, *hepar*, *colocynthis, ferrum;* si les boissons et les aliments le sont tout à la fois, *pulsatilla*, *china*. — Après avoir bu ou mangé, s'il reste de l'amertume dans la bouche, *pulsatilla*, *bryonia*, *arsenicum;* — le matin ou le soir, *pulsatilla*, *arnica*. — Si cette amertume n'existe que de temps

en temps, ou qu'elle soit permanente, outre les remèdes déjà indiqués, *aconitum*, *belladona*, *veratrum album*, *nux vomica*, *chamomilla*, *antimonium crudum*, *carbo vegetabilis*.

Goût douceâtre. — *Mercurius*, *sulphur*, *cuprum*, *belladona*, *pulsatilla*, *bryonia*, *china*, *ferrum*, *spongia*; — le matin, *sulphur*; — si le pain laisse un goût doux, *mercurius*; — si c'est la bière, *pulsatilla*; — avec goût de sang, *ferrum*, *sulphur*; — goût de noix d'une très-grande douceur, *coffea*.

Goût salé. — *Carbo vegetabilis*, *rheum*, *phosphori. acid.*, *nux vomica*, *arsenicum*, *natrum muriaticum*, *cuprum*; — des aliments, *carbo vegetabilis*, *sulphur*; — en toussant, *carbo vegetabilis*, et *cocculus*.

Goût aigre, acide. — *Rheum*, *phosphori. acid.*, *nux vomica*, *china*, *sulphur*, *capsicum*, *calcarea*, *natrum muriaticum*, *cocculus*, *cuprum*; — des aliments, *china*, *calcarea*; — après avoir mangé, *pulsatilla*, *nux vomica*, *carbo vegetabilis*, *natrum muriaticum*, *cocculus*, *silicea*; — après avoir bu, *nux vomica*, *sulphur*; — après avoir pris du lait, *carbo vegetabilis*, *sulphur*; — le matin, *nux vomica*, *sulphur*.

Goût âpre et mordant. — *Veratrum album*, *rhus toxicodendron*.

Goût de brûlé et de fumée. — *Pulsatilla*, *nux vomica*, *sulphur*.

Goût herbacé. — *Veratrum album*, *nux vomica*.

Goût de menthe poivrée. — *Veratrum album*.

Goût de terre. — *Pulsatilla*, *hepar*, *sulphur*, *china*.

Goût insipide, fade. — *Pulsatilla*, *rheum*, *staphysagria*, *bryonia*, *china*, *sulphur*, *dulcamara*, *rhus*, *ipecacuanha*, *capsicum*.

Goût muqueux. — *Belladona*, *rheum*, *arnica*, *rhus*, *platina*.

Goût huileux et graisseux. — *Silicea*, *causticum*.

Goût pâteux. — *Causticum*.

Goût visqueux. — *Phosphori. acid.*

Goût aqueux. — *Staphysagria*, *china*, *capsicum*.

Goût putride. — *Arnica*, *mercurius*, *belladona*, *bryonia*,

chamomilla, *pulsatilla*, *aconitum*, *veratrum album*, *phosphori. acid.*, *sulphur*, *rhus*, *natrum muriaticum*, *cuprum*, *causticum*; — le matin, *sulphur*, *rhus*; — après avoir mangé, *rhus*.

Goût de pus. — *Pulsatilla*.

Goût âcre du tabac. — *Staphysagria*; — amer, *cocculus*; — nauséeux, *ipecacuanha*; — désagréable, *ignatia*, *pulsatilla*, *nux vomica*, *arnica*, *calcarea*, *cocculus*.

Aliments sans saveur. — *Mercurius*, *pulsatilla*, *staphysagria*, *bryonia*, *nux vomica*, *arsenicum*; — si le goût manque tout à fait, *veratrum*, *belladona*, *pulsatilla*, *rheum*, *bryonia*, *hepar*, *hyoscyamus*; — dans les cas chroniques, *silicea*, *natrum muriaticum*.

§ 3. — Mauvaise haleine.

Pour n'avoir pas mauvaise haleine, il faut se rincer la bouche à l'eau froide et se rincer les dents avec une brosse molle deux fois par jour, surtout après chaque repas; mais il faut se garder d'employer les eaux aromatiques, qui sont souvent nuisibles pour les dents ou pour l'estomac, en raison des substances qu'elles renferment. On peut aussi se servir de poudre de charbon, mais il faut ensuite avoir soin de se laver la bouche à grande eau ; quelques personnes se sont bien trouvées de croquer des grains de café torréfié. Si la mauvaise odeur de l'haleine tient à la présence d'une dent creuse, on commence par débarrasser celle-ci de toute humidité en y introduisant un peu de papier brouillard, puis on remplit la cavité avec de la cire ; ce moyen sert aussi à calmer la douleur.

[Le mieux est, dans ce cas, de faire arranger la dent par un dentiste.]

On détruit l'odeur d'ail ou de raifort en buvant du vin ou en mangeant un morceau de poire. Si la fétidité de l'haleine provient de maladies d'estomac ou d'autres affections,

il faut chercher le médicament dans les chapitres qui concernent chacune d'elles. C'est seulement quand elle constitue un symptôme prédominant qu'on ne peut rattacher à aucune cause apparente, qu'il faut recourir à des médicaments particuliers. Si l'haleine est fétide seulement le matin, il faut prendre *Nux vom.;* le matin et la nuit, *Pulsatilla;* après dîner, *Chamomilla;* et dans d'autres circonstances, *Bryonia*, *Arnica*, *Arsenic.*, *Hyoscyamus;* quand elle a une odeur d'oignon, *Cepa;* une odeur douceâtre, comme si l'on avait pris beaucoup de mercure, *Mercurius;* putride, *Carbo vegetabilis ;* si, en même temps que l'haleine est fétide, la langue est couverte d'un enduit blanc, si le malade est d'un caractère changeant et sujet à prendre froid, *Nux moschata.*

§ 4. — Scorbut.

Dans cette affection, les gencives deviennent chaudes, rouges, très-sensibles ; elles gonflent, sont spongieuses, se détachent des dents ; de petits ulcères apparaissent à leur surface, à la face interne des lèvres, sur les joues, le palais et même la langue ; une odeur putride s'exhale de la bouche, et un écoulement de salive glaireuse et sanguinolente s'établit ; les dents sont branlantes, et, par suite, la mastication et la déglutition sont difficiles ; quelquefois les glandes du cou s'engorgent et deviennent douloureuses ; le malade devient très-faible et tombe dans une fièvre lente.

Dans presque tous les cas de scorbut, *Mercurius* est le médicament le plus efficace, et l'on peut toujours le donner au commencement de la maladie à moins qu'elle ne soit le résultat de l'abus de ce médicament. Dans ce cas, il faut donner *Carbo vegetabilis* comme antidote, suivi, si cela est nécessaire, d'*Hepar* ou de *Dulcamara.* Chez les personnes grasses, paresseuses, la maladie provenant de malpropreté ou de ce qu'elles ne prennent pas assez d'exer-

cice au grand air, *Capsicum* doit être donné en premier lieu.

Nux vomica s'adresse aux sujets maigres et d'un caractère actif, mais qui ont des occupations trop sédentaires; *Carbo vegetabilis* et *Arsenicum* quand le scorbut sera le résultat d'abus d'aliments trop salés, et si le changement n'est pas favorable, on administrera avec succès l'*esprit de Nitre dulcifié* (une goutte une ou deux fois par jour).

En dehors de ces substances *Mercurius solubilis* doit être prescrit du moment où la maladie est très-aiguë, et qu'elle a atteint les fosses nasales, surtout si le pus ichoreux qui se sécrète et dont une partie est toujours avalée, a causé des maux d'estomac et de la diarrhée.

Arsenicum est indiqué tout d'abord lorsque l'ulcération est très-étendue, accompagnée de vives douleurs de brûlure. Il faut l'alterner avec *China* lorsque *Mercurius* est resté sans effet, et que le malade est très-abattu; puis, si les gencives restent noires et se couvrent d'ulcérations bleuâtres sur leurs bords, *Lachesis* doit succéder à l'Arsenic.

Dulcamara doit être prescrit le premier, quand la maladie est l'effet d'un refroidissement et que les glandes du cou sont engorgées.

Carbo vegetabilis, outre qu'il doit être préféré à tous les médicaments dans les cas où la maladie résulte de l'abus du Mercure et des aliments salés, est encore très-efficace lorsque les gencives saignent beaucoup et ont une odeur repoussante. *Lachesis* ou *Capsicum* sont souvent utiles ensuite.

Natrum muriaticum est indiqué lorsque les ulcères se propagent lentement, que les gencives sont enflées et deviennent très-sensibles à l'action du froid et du chaud, des aliments et des boissons; lorsqu'il se forme sur la langue des vésicules et de petits ulcères qui provoquent une sensation de morsure et de brûlure et empêchent de parler.

Parmi les remèdes domestiques en vogue contre cette maladie, le plus recommandable est le Citron. On se frotte les gencives avec des tranches de ce fruit, on se rince la

bouche avec son jus. Ce procédé est très-salutaire, au commencement de la maladie, surtout en été et sur mer. La Sauge est encore très-utile contre beaucoup de formes de cette maladie. On peut aussi se rincer la bouche avec de l'eau-de-vie. On se trouvera bien de composer son régime de fruits et de viandes fraîches.

§ 5. — Maladies de la langue.

Inflammation de la langue. — Le premier médicament à donner est *Aconitum* quand l'inflammation est accompagnée de fièvre ; on le continue pendant 12 heures et on donne ensuite *Mercurius*. Dès que celui-ci est insuffisant et que l'inflammation s'étend à d'autres parties de la bouche, dès quil apparaît un grand nombre de petits ulcères, *Belladona* doit remplacer le Mercure, et *Apis* serait donné ensuite dans le cas où la langue serait comme brûlée, couverte sur ses bords de vésicules causant une douleur de brûlure ou de cuisson brûlante, d'un rouge de feu et sèche ; *Arnica* et *Aconit*, pris alternativement toutes les 5 ou 6 heures, sont très-efficaces contre les inflammations causées par des morsures.

Enfin, *Arsenicum* et *Lachesis* viendraient en dernier lieu dans les cas graves, si l'on ne pouvait appeler un médecin.

Induration de la langue. — Il faut la combattre avec *Mercurius* suivi de *Belladona* ; et quand elle est venue parce qu'on s'est souvent mordu la langue en dormant, on donne *Acidum phosphoricum*.

Paralysie de la langue. — Il faut la traiter avec *Belladona*, *Hyoscyamus* et *Nux moschata*, que l'on donne dans l'ordre où ils sont énumérés, chacun pendant 36 à 48 heures, si la maladie est récente, ou pendant 8 jours, et à raison de 2 cuillerées par jour, quand elle est ancienne. (Comp. avec *apoplexie*).

Chez les enfants qui ne peuvent apprendre à parler, il

faut donner *Natrum muriat.*, 30e. Goullon propose de faire prendre tous les 8 jours 3 à 6 globules de ce médicament.

§ 6. — Maladies de la gorge.

Mal de gorge aigu ou Esquinancie. — On désigne sous le nom général de *mal de gorge* les diverses affections qui causent de la douleur dans cette région.

Pour examiner la gorge d'un malade, il faut exposer le patient au grand jour, en face d'une fenêtre haute, si cela est possible, lui faire ouvrir la bouche toute grande et y introduire le manche d'une cuiller à l'aide duquel on abaisse la base de la langue, en ayant soin toutefois de le faire doucement. Par ce moyen la gorge peut être examinée dans toute sa profondeur. Les personnes auxquelles ce procédé d'exploration n'est pas familier mettent naturellement plus de temps que d'autres à examiner la gorge ; il faut alors qu'elles le fassent à deux reprises différentes : elles laisseront le malade ouvrir la bouche, renverser spontanément la tête et tirer la langue, et elles examineront la partie supérieure de la gorge ; puis elles laisseront le malade se reposer un instant, lui feront de nouveau ouvrir la bouche, y introduiront le manche d'une cuiller et presseront légèrement sur la base de la langue, afin de mettre à découvert le pharynx, les amygdales et le fond de la gorge. On peut éviter l'usage de la cuiller pour presser sur la langue en engageant le malade, tandis qu'il a la bouche toute grande ouverte, à retenir sa respiration, alors la langue s'abaisse graduellement et le voile du palais se relève. Pour les enfants qui résistent, il faut placer un bouchon ou bien un spéculum buccal (*fig.* 132), entre les deux mâchoires et abaisser la langue avec précaution, de peur de les blesser.

Cela fait, il faut comparer le récit du malade avec ses propres remarques et avec les symptômes des mé-

dicaments que nous recommandons plus loin. Dans les cas

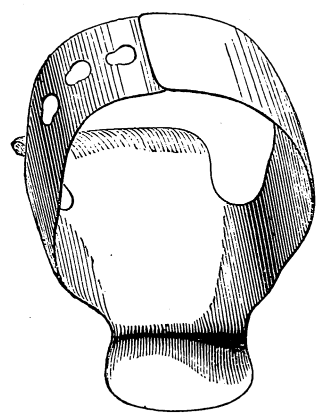


Fig. 132. — Spéculum buccal de Lüer.

où il y a de l'enrouement, il faut chercher au paragraphe « *Enrouement.* »

Un remède domestique excellent contre le mal de gorge, et facile à préparer au moment même, consiste en une compresse imbibée d'eau froide qu'on enroule autour du cou et qu'on couvre d'un morceau de flanelle ou d'une autre étoffe de laine. Les hommes qui ont la gorge sensible devront s'habituer à laisser le cou libre en portant une cravate large, afin de se rendre moins susceptibles.

L'ancien et pernicieux usage des gargarismes irritants a été abandonné, même par les meilleurs praticiens de l'ancienne médecine. Si la gorge est sèche, enflée, douloureuse, le malade pourra inhaler de la vapeur d'eau chaude ; pour cela il suffit de se placer au-dessus d'un vase à moitié rempli de ce liquide.

[On pourra se servir d'un pulvérisateur qui permettra de diriger la vapeur sur la partie malade.]

Le lait chaud, en boisson ou en fumigation, est utile

quand la gorge est sèche et gonflée ainsi que la muqueuse de la bouche ; il est d'un bon effet dans toutes les maladies aiguës de la gorge ; dans les maladies chroniques l'eau amidonnée, employée avec le pulvérisateur, sera très-favorable.

Comme médicament *Aconit* convient dès que la déglutition et la parole sont douloureuses, que la gorge est plus rouge qu'à l'ordinaire et le siége d'une sensation de brûlure, de picotement, de contraction, avec fièvre, agacement, malaise et agitation.

Coffea répond au mal de gorge accompagné de coryza et d'une toux d'irritation qui vient surtout au grand air, ou s'il y a, en même temps : insomnie, chaleur générale, caractère sensible et porté aux pleurs, surtout quand la douleur n'occupe qu'un côté de la gorge, disparaît par moments, augmente beaucoup quand on cause, la luette étant gonflée et trop longue, le malade croyant toujours avoir au fond de la gorge un paquet de glaires qu'il ne peut détacher. La chaleur et la sécheresse de la gorge indiquent aussi *Coffea*.

Belladona convient dans les mêmes conditions que *Coffea* et combat les symptômes suivants : gonflement extérieur du cou, spasme de la gorge chassant les liquides dans le nez chaque fois qu'on boit ; disposition continuelle à avaler ; picotements en avalant ou en touchant la gorge, déglutition difficile, causant des spasmes ou tout à fait impossible ; sensation dans le gosier comme s'il était trop étroit ou qu'une cheville y ait été introduite ; sensation de sécheresse, de brûlure dans la gorge et disposition au renâclement ; dans l'intervalle des repas, tiraillements s'étendant jusqu'à la mâchoire inférieure ou bien jusqu'au sommet de la tête ; apparition subite sur la gorge d'ulcères qui s'étendent très-rapidement, les amygdales et la luette étant gonflées, d'un rouge vif ou jaunâtre, quelquefois rouges sans engorgement ; vive douleur en avalant ou en re-

nâclant, quelquefois même en parlant; pression et élancements dans les amygdales, comme si elles allaient éclater; glandes engorgées extérieurement, fièvre ardente, soif; salivation abondante, douleur au front, langue chargée. *Belladona* convient souvent quand la fièvre scarlatine ou quelque autre fièvre éruptive règne dans une contrée. Il faut parfois alors l'alterner avec *Mercurius*.

Qu'on ait pris l'un ou l'autre de ces médicaments, il faut toujours s'entourer de précautions pour éviter un refroidissement.

Mercurius convient quand le malade dit éprouver une sensation analogue à celle que causerait une vapeur chaude, la langue étant gonflée, ramollie, de sorte que les dents laissent leur empreinte sur ses bords, le mal de gorge étant causé par des aphthes qui laissent des taches rouges, ne sont pas très-douloureux et se développent lentement. Dans ce cas, *Belladona* reste sans effet, mais *Mercurius* est spécifique, il faut quelquefois l'alterner avec *Hepar*.

Hepar est préférable aux précédents, dès le début de la maladie, si les douleurs en avalant sont lancinantes et tellement vives qu'elles s'étendent aux oreilles, aux glandes du cou et à la mâchoire inférieure, le malade comparant cette sensation à celle que causerait une écharde ou une arrête, et aussi lorsqu'une vive sensation de chaleur ou des élancements dans les amygdales rendent la déglutition impossible. Le gonflement des gencives et de la langue, la salivation, le frisson venant chaque soir, mais bientôt suivi de chaleur et de sueur, sans amélioration consécutive, l'agitation la nuit avec augmentation de toutes les douleurs, lesquelles s'aggravent aussi sous l'influence de l'air froid, un violent mal de tête s'étendant jusqu'à la nuque, indiquent aussi l'emploi de *Hepar*. [Ce médicament s'adresse surtout à l'angine causée par le développement d'un abcès, et qu'on nomme pour cette raison phlegmoneuse.]

Hepar convient encore après *Mercurius*, quand on s'est refroidi en prenant ce médicament ; s'il n'arrive pas alors une amélioration rapide, il faut [au bout de 24 heures] revenir à Mercure.

Lachesis convient dans les cas où *Belladona*, *Mercurius* ou *Hepar* semblent indiqués, mais ne sont pas suffisants, lorsque la luette et le voile du palais sont gonflés ; le malade ayant un besoin continuel d'avaler ; salivation abondante, accumulation de glaires dans la gorge, ulcères douloureux, spasmes qui empêchent de boire ; si le gosier est très-sensible au moindre attouchement, même à celui des draps de lit, avec aggravation de tous les symptômes après midi, souvent aussi le matin et toujours après le sommeil. Ce médicament convient surtout aux personnes qui ont pris beaucoup de Mercure.

Chamomilla s'adresse principalement aux enfants et lorsque le mal provient de ce qu'on a été exposé à un courant d'air étant en pleine transpiration. Outre les symptômes mentionnés à propos d'*Aconit*, il répond aussi à : sécheresse de la gorge, soif, sensation d'obstruction du gosier lorsqu'on avale ou lorsqu'on penche le cou ; il semble au malade que quelque chose soit arrêté dans sa gorge et il fait de vains efforts pour l'en chasser ; battements dans les glandes de la mâchoire inférieure qui sont engorgées ; fièvre se déclarant surtout le soir, accompagnée soit de chaleur, soit de frisson, quelquefois de coryza et de chatouillement au gosier qui fait tousser, de picotements dans le larynx et d'enrouement. Il n'est pas rare qu'on transpire après avoir pris ce médicament, il ne faut pas chercher à combattre cette transpiration par d'autres substances.

Ignatia doit être donnée dans les mêmes circonstances que *Chamomilla*, lorsqu'il s'y ajoute une sensation analogue à celle que produirait la présence d'un bouchon dans la gorge, des points douloureux dans la gorge en avalant, une douleur aiguë, lancinante qu'on éprouve quelquefois même

sans avaler, les liquides étant plus difficiles à avaler que les solides. Ce médicament répond aussi à l'inflammation avec ulcération et induration des amygdales. Cependant, avant de se décider, il faut le comparer avec *Belladona*, *Mercurius*, *Hepar* et *Sulphur*. Si les amygdales sont ulcérées superficiellement, il faut donner *Lycopodium* après *Ignatia*.

Nux vomica est utile dans les mêmes circonstances que *Chamomilla* et *Ignatia*, surtout lorsque la sensation de cheville ou de bouchon dans le gosier est plus prononcée en avalant, la douleur plutôt pressive que lancinante, s'aggravant en avalant la salive, et suivie d'une sensation de rudesse, de râclement, d'excoriation du gosier, de douleurs dans la gorge quand on aspire de l'air froid, d'enflure et de rougeur du voile du palais.

Pulsatilla combat les mêmes sensations en avalant que *Nux vomica*; elle est également utile lorsque le gosier paraît étroit, obstrué par le gonflement de ses parois ; lorsqu'il y a de la rougeur, une sensation de râclement, de la sécheresse dans la gorge sans soif, des élancements dans le pharynx plus intenses en avalant, une sensation de tension dans le gosier, une sensibilité exagérée des glandes du cou au moindre attouchement, une coloration rouge bleuâtre de l'intérieur de la gorge, de la fièvre sans soif, des frissons le soir suivis de chaleur.

Bryonia lorsque la gorge est douloureuse au toucher ou aux mouvements de la tête ; lorsque la déglutition est difficile, douloureuse, comme s'il y avait quelque chose de dur dans la gorge ; lorsqu'on éprouve des élancements avec sécheresse de la gorge, ou une sensation de sécheresse qui rend l'élocution difficile. Ces symptômes se déclarent communément lorsqu'on s'est échauffé, après avoir pris des glaces ou bu de l'eau glacée, ils sont généralement accompagnés de fièvre, avec ou sans soif, mais avec une grande irritabilité.

Rhus combat à peu près les mêmes symptômes que

Bryonia, mais il faut que la douleur s'étende plus bas dans l'œsophage, que le malade soit enclin aux larmes, que *Bryonia* n'ait pas effectué une guérison complète, qu'il y ait sur les amygdales des vésicules blanches et des ulcères.

Capsicum combat des symptômes analogues à ceux que nous avons indiqués précédemment, on peut le donner lorsque les autres médicaments ont été insuffisants, lorsque la fièvre est continuelle, avec soif et frissons suivis de chaleur, contre les douleurs surtout pressives, les contractions spasmodiques de la gorge, les excoriations et ulcères de la gorge et de la bouche avec sensation de brûlure, la toux causant des douleurs vives dans la gorge. Ce médicament est surtout indiqué lorsque le malade veut rester couché, dormir et redoute l'air et le froid.

Apis s'adresse aux malades frileux, qui redoutent le grand air et ne peuvent pourtant supporter l'atmosphère d'une chambre fermée, et surtout chauffée; à ceux qui ont très-chaud, mais ne sont pas altérés ; à ceux qui ont de l'urticaire, une sensation de brûlure sur la langue et dans la gorge comme s'ils avaient bu un liquide bouillant, des phlyctènes sur le bord gauche de la langue, sécheresse et rougeur de la bouche et de la gorge, salive épaisse, rougeur et engorgement des amygdales avec picotements, brûlure, démangeaison.

Veratrum est indiqué lorsque la gorge est sèche, brûlante, âpre, douloureuse, avec sensation de pression comme si elle était enflée, lorsqu'on a des douleurs et des spasmes en avalant, surtout si la douleur occupe d'abord le côté gauche et passe ensuite au côté droit.

Cocculus, lorsque la salive est épaisse et vient faire des bulles entre les lèvres, la douleur étant située plus profondément dans la gorge, aggravée par le passage des aliments ; lorsque la sécheresse s'étend très-bas dans l'œsophage, et lorsque, en buvant, il se produit un bruit de glouglou.

China combat la sécheresse, les picotements, les douleurs de la gorge en avalant; il convient encore de le donner lorsque la maladie s'aggrave chaque fois qu'on est exposé à l'air frais, lorsqu'il y a des alternatives dans les douleurs, lesquelles troublent le sommeil et reviennent chaque fois que le malade prend froid.

Sulphur arrête les maux de gorge qui récidivent fréquemment ou qui durent longtemps, surtout si l'intérieur de la gorge, les amygdales et la luette sont enflés, si la déglutition est à peu près impossible et si, outre les douleurs accoutumées, on éprouve des picotements, la sensation d'un bouchon dans la gorge, ou une sensation de rétrécissement du gosier avec sécheresse et sensibilité de cette région.

Phosphorus remplacerait *Sulphur*, si le gonflement et la rougeur de la gorge étaient bien marqués et que la luette tombât très-bas. *Lachesis* est aussi très-utile pour remédier à ces chutes de la luette.

Lorsqu'un mal de gorge dure plus de trois jours, il faut craindre la formation d'un abcès ; on la reconnait aux symptômes suivants : L'ouverture du pharynx continue à se rétrécir, le malade se plaint de douleurs lancinantes et pulsatives, il a une salivation continuelle et ne peut avaler sans que les liquides lui reviennent par le nez ; s'il se couche sur le côté malade ou sur le dos, ses souffrances augmentent. L'examen direct de la gorge montre qu'une amygdale est très-gonflée et pointue sur un de ses points, celui où le pus se forme. Le premier médicament à donner est *Hepar*. On fait une solution de 6 à 8 globules d'une 12ᵉ dilution pour 8 cuillerées d'eau, et le malade prend une cuillerée de 3 en 3 heures. On continue pendant 24 et 36 heures. *Silicea*, 30ᵉ dilution, vient ensuite, surtout si l'abcès est ouvert. Enfin *Mercurius* et *Lachesis* peuvent être quelquefois utiles.

On se trouvera bien d'appliquer extérieurement des ca-

taplasmes, de faire des gargarismes d'eau de gruau, de lait ou d'eau de guimauve.

[**Résumé.** — Les médicaments essentiels parmi ceux que le Dr Héring recommande contre les maux de gorge sont :

Belladona, puis *Bryonia* pour les maux de gorge avec rougeur, gonflement et fièvre ;

Mercurius solubilis, quand il y a des aphthes ;

Hepar et Silicea, pour le mal de gorge avec abcès.

Mode d'administration. — Il sera celui des maladies aiguës quand il y aura angine avec fièvre; mais si l'angine est chronique, il suffira de donner 2 doses de médicament par jour.

La diète est de rigueur dans les premiers jours d'une angine aiguë, puis on alimente graduellement le malade.

Angine couenneuse. — Elle doit être traitée par un médecin. Il peut se faire cependant que les accidents éclatent avec assez de violence et d'instantanéité pour qu'il soit utile d'intervenir sans retard.

Dans ce cas, on trouve, en examinant la gorge, que la muqueuse est rouge et couverte d'un enduit blanc adhérent, lequel existe le plus ordinairement par plaques entre lesquelles le tissu est rouge. La douleur n'est pas toujours très-violente ; il y a de la fièvre.

Le premier médicament à donner en pareil cas est *Belladona*, 12e dilution, une goutte pour 6 cuillerées d'eau, une cuillerée d'heure en heure. En continuant ainsi pendant 6 à 12 heures, surtout s'il y a amélioration notable. *Bryonia* convient souvent après *Belladona* quand la muqueuse est d'un rouge sombre ; autrement *Mercurius solubilis*, 12e dilution, est préférable. On l'administre comme *Belladona*.

Si alors les couennes deviennent molles et paraissent se détacher, l'état général s'améliorant, *Baryta carbon.*, 18e dilution, une goutte pour 8 cuillerées d'eau, une cuillerée de 3 heures en 3 heures, sera très-utile.

Si, au contraire, la maladie s'aggrave, le traitement devient difficile et la présence du médecin est indispensable. Quant aux médicaments, il faudrait choisir parmi ceux qui sont indiqués à l'article *Croup* (L. S. F.).

§ 7. — Maladies de l'estomac.

Manque d'appétit. — Les moyens employés communément pour exciter l'appétit sont tout à fait propres à le perdre : ainsi les aliments très-salés, acides ou amers, les épices, les racines, les herbes ou les écorces aromatiques que l'on fait digérer dans quelque boisson spiritueuse et que l'on recommande comme stomachiques, sont tous des moyens artificiels et non des aliments. Ce sont aussi des médicaments fort utiles quand on sait les donner à propos et en quantités convenables, et en suivant les principes consacrés par l'expérience. Mais tout médicament est nuisible quand il est donné à contre-temps ; pris en trop grande quantité ou trop longtemps continué, et c'est ce qui arrive le plus souvent pour les substances réputées stomachiques. Le plus dangereux surtout, c'est l'habitude que l'on prend d'user de ces moyens artificiels, parce qu'ils deviennent d'autant plus funestes qu'on y a eu plus longtemps recours. Ils peuvent sans doute réveiller l'appétit pour une couple de jours, mais ensuite celui-ci se perd plus complétement qu'avant. Il y a plus, de toutes les substances qui sont introduites dans l'organisme à titre d'aliments, une partie est rejetée et l'autre assimilée ; il en est de même de tous les condiments que l'on avale chaque jour et qui ne sont, en définitive, que des substances médicamenteuses, dont une partie reste dans l'organisme et s'y accumule graduellement. Ces substances n'étant point des aliments agissent comme des corps étrangers et causent peu à peu des maladies incurables. Or, ce n'est ni dans l'intestin, où elles pourraient déterminer des effets pur-

gatifs, ni dans le sang que ces substances s'accumulent, mais dans l'épaisseur même des tissus, d'où elles ne sont pas facilement expulsées.

On peut sans doute user sans inconvénient de quelques condiments pris en petite quantité, par exemple d'un peu de poisson salé ou de quelques acides, surtout pendant l'été. On les accordera donc aux personnes bien portantes du reste, tant qu'elles en auront le désir ; mais du moment où celui-ci cesse, il faudra s'arrêter, parce que ce sera le signe que l'organisme en est saturé.

Les meilleurs moyens de s'ouvrir l'appétit dans l'état de santé sont l'exercice, le mouvement en plein air, l'habitude de boire régulièrement de l'eau froide le matin à jeun, une ou deux heures avant et après chaque repas, et le soir avant de se mettre au lit, de boire modérément à dîner, surtout si le repas a été copieux ; on fera bien alors de ne boire cette eau que par petites gorgées.

2° **Faiblesse d'estomac** (*Dyspepsie*, *Indigestion*). — Nous avons donné les renseignements les plus essentiels sur cette maladie, lorsqu'elle se déclare aussitôt après avoir mangé, dans le chapitre IV de la Ire partie; si elle provient d'une autre cause, voyez les chapitres I, II et V de la Ire partie. Il se présente toutefois bien des cas où plusieurs causes très-différentes concourent simultanément à troubler la digestion; il s'en présente aussi dont la cause est inconnue. Quelques-unes de ces causes sont passagères, tandis que d'autres persistent, on dit alors qu'il y a *Dyspepsie*. Bien souvent cette affection est le début d'une maladie grave. Je ne parlerai ici que des formes légères, les autres devant être traitées seulement par un médecin. Le mot *Dyspepsie* signifie tout simplement *digestion* pénible, il n'a pas par lui-même de valeur précise. Lors donc qu'un médecin nomme cette affection, il ne fait qu'exprimer ce que le malade ressent très-bien lui-même, à savoir que son estomac digère mal.

Or, comme il y a un grand nombre de maladies de l'estomac et des intestins auxquelles la dyspepsie vient se lier, il faut toujours, avant de choisir son médicament, déterminer quelle est celle à laquelle on a affaire. Au début, chacun peut être son médecin à soi-même, car la condition la plus importante est le régime ; plus tard, il faut des médicaments parfois difficiles à choisir.

Ce régime consiste à s'abstenir de salaisons, d'aliments marinés, faisandés, de beurre rance, etc. Le matin, il faut prendre un déjeuner léger, composé d'un peu de viande, d'œufs, en évitant la graisse, le beurre fondu, le pain frais ou pas assez cuit; au dîner, on prend plus de viande, du poisson et des légumes frais, mais pas de pâtisserie; des fruits mûrs ou cuits. L'usage du café et du thé le soir est toujours nuisible.

Il ne faut pas croire non plus qu'on puisse calmer des aigreurs d'estomac avec du sucre ; le goût peut être satisfait, mais non l'estomac.

Dans le cas de dyspepsie aiguë caractérisée par le manque d'appétit, des nausées, des douleurs et surtout des tranchées dans le ventre, sommeil agité et faiblesse, il faut choisir parmi les médicaments qui suivent :

Arnica lorsque la maladie est la suite d'un coup reçu sur l'estomac, d'un effort pour soulever un fardeau, accompagnée de la sensation de fracture de la colonne vertébrale; lorsque cette douleur est causée par le défaut de sommeil, la fatigue d'esprit, une grande excitabilité ou irritabilité, comme quand on dit que le malade est dans un état nerveux, avec sécheresse et enduit jaunâtre sur la langue, goût putride ou amer, ou aigre avec mauvaise haleine, répugnance pour le tabac, même chez les femmes; goût pour les substances aigres; parfois renvois ayant la saveur d'œufs pourris; sensation de plénitude au creux de l'estomac, efforts pour vomir, vents après le repas, tension du ventre, lourdeur des membres, faiblesse des jambes, étourdissements, sen-

sation de plénitude dans la tête, surtout au-dessus des orbites, chaleur désagréable, soumeil souvent troublé par des soubresauts, rêves pénibles. Si *Arnica* ne suffit pas dans ces cas-là, il faut donner *Nux vomica* ou *Chamomilla*.

Nux vomica, si la maladie est la suite de débauches, d'abus du vin et du café, d'un refroidissement; si la bouche est sèche, sans soif, la langue couverte d'un enduit blanc; s'il y a accumulation de flegmes dans la bouche, serrement de cœur, absence de goût, tous les aliments paraissent insipides, salive aqueuse et abondante, vomissements, sensation de poids sur l'estomac, tension de l'abdomen, constipation ou selles rares et dures, étourdissements, pesanteur de la tête, surtout de la nuque, tintements dans les oreilles, douleur tiraillante tantôt dans les dents inférieures tantôt dans les dents supérieures; tiraillements dans les membres; manque d'énergie, paresse d'esprit; si le malade est inquiet, querelleur, sombre, ayant quelquefois la face chaude et bourgeonnée.

Chamomilla si le malade a bu ou mangé peu de temps après un violent accès de colère, s'il a la bouche amère, des renvois bilieux, et des vomissements de flegmes vertes ou de bile; s'il a des soubresauts en dormant, se réveille souvent en sursaut, s'il a la tête pesante et endolorie, la face rouge et chaude, les yeux rouges et brûlants, l'esprit très-irritable.

Pulsatilla lorsqu'on a pris l'un après l'autre des aliments ou des boissons qui se contrarient, surtout si ce sont des mets flatulents; lorsqu'on a mangé beaucoup de graisse, surtout de la graisse de porc ou de mouton, du saucisson, des aliments frits dans du beurre rance, des pâtés composés de pâte mêlée de graisse; lorsqu'on a le goût amer, salé ou rappelant celui de la viande pourrie; lorsque le pain et en général tous les aliments laissent de l'amertume dans la bouche; lorsqu'on a du dégoût pour le tabac: lorsqu'il y a accumulation de flegmes dans la bouche; écorchure de

la gorge, renvois bilieux ou aigreurs d'estomac, aversion pour les aliments chauds, ballonnement et tension de l'abdomen, surtout sous les côtes, borborygmes, diarrhée ou selles lentes, pénibles, peu abondantes, frissons, faiblesse, mauvaise humeur, le malade restant silencieux et s'irritant à la moindre chose.

China est souvent le médicament le plus efficace lorsque l'air est infecté de vapeurs nuisibles, au printemps et en automne, lorsque les jours humides sont suivis de sécheresse; dans les contrées traversées par de nombreux canaux, surtout s'ils ont été récemment creusés; dans les localités brumeuses ou dont la terre a été drainée; chez les individus obligés de vivre dans une atmosphère malsaine ou dans des maisons mal aérées. Ce médicament guérit souvent les prodromes de la fièvre intermittente et préserve de cette fièvre par la même occasion. Voici les symptômes qu'il guérit plus spécialement : sensation constante comme si l'on avait mangé jusqu'à satiété, indifférence pour le boire et le manger; après les repas, les aliments restent longtemps dans l'estomac; éructations continuelles, vomissements d'aliments non digérés; envie maladive de substances aigres et acides; faiblesse générale; désir de rester couché, quoiqu'on n'ait pas la patience de rester tranquille; le malade est obligé de plier et d'étendre alternativement ses membres qui sont tout à fait roides le matin ; bouffées de chaleur à la face ; frisson au moindre courant d'air ; urine foncée et déposant beaucoup ; aussitôt couché, le malade ne peut plus s'endormir, s'il y parvient, son sommeil est constamment troublé; il est mélancolique et morose.

Antimonium crudum lorsque le malade éprouve du malaise à l'estomac avec envie de vomir, lorsque la langue est chargée ou couverte d'aphthes; lorsqu'on a des renvois fréquents ayant le goût des aliments qu'on vient de manger, ou lorsqu'on vomit, sans malaise, des aliments non

digérés ; lorsque la bouche est sèche ou qu'au contraire une salive abondante en découle ; lorsqu'on est très-altéré, surtout la nuit, qu'on a un amas de flegmes dans la gorge et des vomissements glaireux et bilieux, une sensation de plénitude de l'estomac ou une grande sensibilité de celui-ci au moindre attouchement, des flatulences et des tranchées, de la constipation et de la diarrhée. Si *Antimonium crudum* ne produit pas un changement favorable, il faut donner *Bryonia*.

Bryonia, lorsqu'il y a délabrement d'estomac, que le malade se sent froid et frissonne, qu'il y a constipation, enduit blanc ou jaunâtre ou aphthes sur la langue; soif nuit et jour, sécheresse de la gorge et de l'estomac. Ce médicament est surtout efficace en été, par les temps humides et chauds.

Cepa, pas d'appétit, mais soif ardente, fortes nausées, renvois qui soulagent un peu, faiblesse de l'estomac, comme s'il était vide, augmentant lorsqu'on se penche en avant, pesanteur de la tête, baillements, coliques venteuses, langue toujours chargée à la base et surtout le matin.

Ipecacuanha, lorsque l'estomac est surchargé de glaires ou très-affaibli par toute autre cause, lorsque la langue n'est pas chargée, quoique le malade ait des nausées et des vomissements. Ce médicament est surtout indiqué contre : répugnance pour les aliments ou pour le tabac, vomissements faciles ou violents, surtout lorsqu'ils sont accompagnés de diarrhée, si les symptômes reparaissent tous les jours ou tous les deux jours, à la même heure.

Hepar, lorsque l'estomac se dérange facilement, quoiqu'on suive un régime très-régulier et en dépit des soins les plus minutieux ; lorsqu'en même temps on a envie de substances acides, fortes, âcres, ou de vin ; lorsque les crises sont accompagnées de nausées, de fadeur d'estomac, de renvois, surtout le matin, parfois de vomissements aigres, bilieux ou glaireux, d'amas de glaires dans le

gosier, de coliques, de selles dures et sèches. Ce médicament est surtout utile contre la faiblesse d'estomac résultant de l'usage des pilules bleues ou de toute préparation mercurielle.

Lachesis, lorsque *Hepar* a été insuffisant, que le mal augmente après chaque repas ou le matin de bonne heure, lorsqu'on reste plusieurs jours sans aller à la garde-robe.

On peut guérir certains cas de dyspepsie chronique en prenant quelques doses de *Sulphur* à de très-longs intervalles. Tant qu'il sent de l'amélioration, le malade doit attendre, et ne répéter le médicament que lorsque son état reste stationnaire ou a notablement empiré de nouveau. Si *Sulphur*, au bout d'un temps considérable, reste sans effet, on fera bien de prendre quelques doses de *Belladona* ou de *Mercurius*, pour revenir ensuite à *Sulphur*.

3° **Embarras gastrique.** — Cette maladie est caractérisée par un état de faiblesse de l'estomac avec amas de mucosités dans la gorge et dans la bouche ou vomissements de ces mucosités. A certains égards, elle offre les symptômes que nous avons signalés précédemment au chap. IV de la Ire partie; seulement le goût est plus fade et douceâtre. Avant le dîner, le malade est faible et languissant, après dîner, il se sent trop plein et mal à l'aise.

Dans le traitement de cette maladie, il faut commencer par donner 2 ou 3 doses d'*Ipecacuanha*, et recourir ensuite à l'un des remèdes suivants :

Rheum, lorsque les symptômes sont violents et accompagnés de diarrhée claire, glaireuse, d'une odeur acide ou nauséabonde; *Veratrum*, quand les souffrances sont très-aiguës et accompagnées de vomissements bilieux; *Capsicum*, si les symptômes ordinaires de la maladie sont accompagnés de douleur de brûlure à l'estomac et à la gorge, ou à l'anus pendant les selles.

[*Pulsatilla* sera également très-utile et indiquée par un enduit blanc de la langue, la rougeur de ses bords, une

bouche pâteuse et une soif vive; *Nux vomica* sera consultée, quand aux symptômes précédents se joindra la constipation.]

Les personnes sujettes à cette affection feront bien de boire de préférence de l'eau froide, surtout peu de vin et pas de liqueurs.

Mode d'administration des médicaments. — [Ce sera celui des maladies aiguës. — La diète est essentielle tant que dure la maladie; on doit ensuite être réservé quant à l'alimentation.]

4° **Pyrosis.** — Cette affection est caractérisée par une douleur brûlante et rongeante, ressentie principalement au creux de l'estomac, et généralement suivie, au bout d'un certain temps, d'éructations et de renvois aigres. Elle se lie souvent à une dyspepsie ou à d'autres affections de l'estomac et peut être guérie par les médicaments recommandés contre ces affections. *Nux vomica* suffit souvent à faire cesser ce symptôme; *China* est utile quand la douleur arrive après le repas; puis, lorsque *Nux vomica*, *Chamomilla* ou *Pulsatilla* n'ont rien fait, il faut donner *Capsicum;* enfin, *Carbo vegetab.* si *China* n'a pas réussi. Lorsque les aigreurs sont causées par la fumée de tabac, il faut prendre *Staphysagria;* si elles sont accompagnées de beaucoup de soif, *Belladona.* Chez les femmes enceintes, quand les remèdes précédemment indiqués n'ont eu aucun effet, une tranche de citron sucrée et gardée dans la bouche sera salutaire. Quelquefois, on se débarrassera des aigreurs en buvant tous les matins de l'eau sucrée et souvent de l'eau froide, quoique cela puisse augmenter le malaise au début. Mais il faut éviter avec soin les eaux gazeuses, les eaux minérales alcalines, lesquelles pourraient engendrer des maladies dangereuses. Il faut éviter de même la chaux, la magnésie, les préparations de coquilles d'huitres, toutes substances nuisibles, surtout quand on prend ensuite des purgatifs.

Nausées et vomissements. — Dans le cas de nausées avec vomissements, il faut s'enquérir de la cause qui a pu les produire et qui peut guider pour le choix du remède. Bien souvent tous les symptômes cessent d'eux-mêmes après les vomissements, qu'on peut provoquer en faisant boire de l'eau chaude, en chatouillant la gorge avec une plume, en donnant du café noir. Il ne faut jamais prendre d'émétique, cette substance affaiblit toujours l'estomac. Tous les symptômes, en effet, que pourrait enlever l'émétique, cèdent à *Antimonium crudum;* si la langue est chargée d'un enduit blanc, épais, à *Ipecacuanha;* et à *Tartarus emeticus*, si elle est chargée d'un enduit jaune, avec rougeur de la pointe et des bords. Quelquefois, les nausées et les vomissements sont les suites d'une frayeur, d'un chagrin, d'une contrariété, d'un refroidissement, de longues veilles, de plénitude d'estomac, d'abus de la boisson, de l'infusion de camomille, du tabac, de la rhubarbe ou de toute autre substance médicinale. Lorsqu'on s'est assuré de la cause, il faut chercher dans le paragraphe de notre ouvrage qui s'y rapporte, les médicaments indiqués.

Lorsque les nausées et les vomissements sont les effets d'une chute sur la tête, *Arnica* les fait disparaître; lorsqu'ils sont causés par la présence d'un corps étranger dans la gorge, il faut consulter *Corps étrangers*, p. 304. S'ils se rattachent à des étourdissements et à de la céphalalgie, il faut chercher le paragraphe « *Mal de tête* » (4e partie, chap. II). Si les médicaments recommandés en cet endroit ne soulagent pas, il faut prendre 1 ou 2 doses de *Lachesis* suivies de *Belladona.* S'il y a de la toux avec les vomissements, on recourt à *Ipecacuanha*, *Mercurius*, *Capsicum*, *Pulsatilla*, *Bryonia*, *China*, *Drosera*, *Acid. phosphoricum*, *Sulphur*, *Calcarea* ou *Lachesis*. On trouvera dans les articles « Toux » ou « Coqueluche » les symptômes déterminants pour le choix de ces médicaments. Si les vomissements sont causés par les cahots de la voi-

ture, il faut prendre *Cocculus*.— Pour les vomissements de femmes enceintes, voir *Maladies des femmes*, p. 641.

On guérit souvent les vomissements résultant de faiblesse d'estomac et ayant lieu après chaque repas, à l'aide de *Pulsatilla* ou *Nux vomica* alternées avec *Bryonia*. *Pulsatilla* est salutaire lorsque l'estomac est si faible qu'on ne peut manger que très-peu de chose à la fois et que la moindre augmentation dans les aliments cause des vomissements avec spasmes et tranchées ou des étourdissements avec vomissement de mucus blanc et épais, diarrhée, faiblesse des membres, allant quelquefois jusqu'à la défaillance. *Cocculus*, suivi, si cela est nécessaire, de *Nux vomica*, et *Bryonia* combattent les mêmes symptômes. Il est quelquefois nécessaire, pour compléter la guérison, d'alterner *China* et *Ferrum*. On peut avoir recours à *Sulphur* suivi d'*Arsenicum* ou d'*Hyoscyamus* dans les cas intenses et lorsque les remèdes précédents n'ont pas soulagé. *Calcarea* est utile, surtout après *Sulphur*, quand la maladie se prolonge et prend la forme chronique. Dans le cas de vomissements de sang, il faut donner *Ipeca*, une cuillerée de 2 en 2 heures, et appeler un médecin.

Chez les enfants, les vomissements causés par des vers, cèdent également à *Cina*, *Mercurius*, *Ferrum*, et aux substances indiquées au chapitre des *Affections vermineuses*.

Si, après tous les repas, on vomit tout ce qu'on a mangé, et que cette maladie dure assez pour qu'on devienne tout à fait maigre, il faut prendre des aliments légers et nourrissants, en prendre très-peu à la fois, mais souvent. Si les vomissements sont très-pénibles, il ne faut pas donner plus d'une cuillerée d'aliments par heure, se nourrir d'abord de lait, de crème, de gruau, d'arrow-root, de fécule, tout cela sucré plutôt que salé; prendre de temps en temps un bon bouillon. Cette nourriture sera suffisante et laissera au médicament le temps d'agir. *Hyoscyamus* est utile contre les battements au creux de l'estomac; *Arsenicum*, contre la

douleur brûlante de cette partie; *Ferrum*, contre la douleur pressive; *Carbo vegetabilis*, contre la douleur pressive de dedans en dehors; *Calcarea* contre les élancements. Dans ces cas il vaut mieux consulter un médecin.

Crampes et douleurs d'estomac. — Tout le monde sait que l'ancienne médecine est souvent impuissante à calmer ce genre de douleurs; au contraire, l'homœopathie peut beaucoup contre elles. Même chez les personnes âgées, les douleurs d'estomac les plus vives et datant de longues années sont souvent guéries; mais à la condition de suivre un traitement régulier et quelquefois assez long. Le plus grand nombre des remèdes domestiques employés en pareil cas sont nuisibles; il y a peu de maladies où les pilules d'opium et de morphine soient plus dangereuses que dans celles-ci.

Les moyens suivants diminuent parfois la douleur: le lait, par exemple, aussi les frictions d'huile d'olive ou de lin pratiquées sur la région douloureuse, le bouillon de poulet comme boisson, et l'application sur l'estomac de quelques linges chauds ou de cataplasmes. En dehors de ces moyens accessoires, et comme médicament principal, *Nux vomica* soulagera, pourvu qu'on s'abstienne de café, de liqueurs, et d'épices. L'application d'un cataplasme chaud de farine d'avoine grillée peut faire beaucoup de bien, surtout si le malade a pris auparavant de l'opium ou du laudanum, substances qui ne manquent jamais d'aggraver le mal.

Nux vomica est surtout appropriée aux spasmes chez les buveurs de café ou d'eau-de-vie, aux douleurs de contraction ou de pression à l'estomac, faisant croire au malade que ses vêtements sont trop serrés, à la sensation de vents accumulés dans le côté gauche, au-dessous des côtes, devenant plus gênante après qu'on a mangé, après s'être levé de bonne heure, et troublant quelquefois le sommeil du malade. Ces douleurs sont quelquefois accompagnées d'oppression, comme si l'on avait le corps serré par une bande

enroulée autour du ventre; quelquefois elles s'étendent jusqu'au dos, entre les épaules ou aux reins. Elles sont souvent accompagnées de nausées, d'afflux de salive à la bouche, ou bien amènent dans la gorge un liquide âcre, amer et brûlant, avec vomissement des aliments, goût acide, putride dans la bouche, flatulence, tension de l'abdomen et constipation. Quelquefois à ces symptômes se joignent les suivants : douleur sur un seul côté de la tête, douleur pressive au front, palpitations de cœur et surexcitabilité. Dans les cas très-douloureux, on peut prendre une dose du médicament toutes les 3 ou 4 heures jusqu'à ce qu'on obtienne un soulagement; si après 3 ou 4 doses, le malade ne va pas mieux, il faut choisir un autre médicament.

Si les douleurs résistent ou augmentent, il faut choisir entre *Pulsatilla*, *Chamomilla* ou *Ignatia*, pour revenir ensuite à *Nux vomica*. Si plus tard les douleurs reviennent en s'aggravant, et que la noix vomique ne soulage pas de nouveau, *Carbo vegetabilis* doit être donné. Enfin *Chamomilla* ou *Cocculus* viendraient après *Nux vomica*, dans le cas où ce médicament ne soulagerait pas au début.

Si l'usage du café cause de l'aggravation, *Nux vomica* est de tous les remèdes le mieux approprié ; s'il soulage, *Chamomilla* sera donnée ensuite.

Chamomilla est encore indiquée lorsqu'on éprouve une sensation de pression sur l'estomac comme si une pierre avait été posée sur le ventre, lorsque le creux de l'estomac et la partie supérieure de l'hypochondre gauche semblent enflés, comme s'ils allaient éclater, et rendent la respiration courte. Les symptômes s'aggravent la nuit, le malade est anxieux, se remue sans cesse dans son lit, et transpire abondamment ; quelquefois il ressent au sommet de la tête une douleur battante qui lui fait quitter le lit. Quelquefois il calme la douleur d'estomac en se tenant en double sur son lit et en restant parfaitement im-

mobile dans cette position. Lorsque les douleurs sont très-violentes, il faut donner d'abord *Coffea*, puis, si cela est nécessaire, *Chamomilla*. Si *Chamomilla* est peu efficace, il faut donner *Belladona*.

Les spasmes de l'estomac pendant les règles sont généralement guéris par *Nux vomica*, que *Chamomilla* doit remplacer au bout de quelques heures ; si les règles sont peu abondantes, *Pulsatilla* ou *Cocculus* est préférable.

Cocculus est indiqué lorsque *Nux vomica* procure un soulagement suivi de près d'une réapparition des symptômes, avec des selles dures ou une constipation complète ; lorsque la douleur d'estomac est accompagnée d'une douleur pressive et constrictive de l'abdomen, soulagée par un dégagement de vents ; lorsqu'on sent de la fadeur d'estomac et un afflux de salive dans la bouche sans aigreur ; lorsque le malade n'est ni irritable, ni de mauvaise humeur, ni violent, mais plutôt sombre et taciturne.

Aconit s'adresse aux vives douleurs occupant le creux de l'estomac, qui est très-sensible au toucher avec vomissement de tous les aliments, et, à la fin, renvois à vide ; langue chargée avec rougeur de ses bords et de sa pointe, ventre brûlant et pieds froids.

Il faut donner *Belladona* lorsque *Aconit* ne soulage que partiellement, surtout chez les femmes délicates et sensibles ; lorsqu'une sensation de pression et de déchirement ou une constriction spasmodique de l'estomac oblige le malade à se renverser en arrière et à retenir sa respiration, ce qui le soulage ; lorsque les douleurs reviennent toujours après dîner et sont assez violentes pour faire perdre connaissance au malade ou le faire tomber en syncope. Ces symptômes sont toujours accompagnés d'une soif ardente, et les douleurs sont plus fortes chaque fois qu'on boit. Les selles sont tardives et peu abondantes, le sommeil est impossible la nuit. Si les symptômes précédents augmentent encore, qu'il y ait une soif vive, la lan-

gue étant sèche, il faut prescrire *Rhus*, auquel *Arsenic* succède souvent avec avantage.

Bryonia convient à la même nature de pression que *Chamomilla*, surtout lorsque cette pression commence pendant les repas ou aussitôt après, lorsque le creux de l'estomac et la région environnante semblent enflés ; quelquefois la pression se transforme en contractions, pincements, douleurs tranchantes soulagées par des renvois ou lorsqu'on comprime l'estomac ; le mouvement aggrave les douleurs [*China* répond au symptôme contraire]. Ces symptômes sont accompagnés de constipation, sensation de pression aux tempes, au front et à la nuque, comme si les os de la tête allaient se disjoindre, et ces douleurs diminuent lorsqu'on étreint fortement la tête ou qu'on la serre en attachant autour un mouchoir.

Il faut donner *Pulsatilla* lorsque les douleurs sont perforantes, plus intenses en marchant, surtout lorsqu'on fait un faux pas, et toujours accompagnées de nausées et de vomissements ; lorsque les selles sont claires, qu'il ne se manifeste pas de soif, si ce n'est pendant les plus fortes douleurs ; lorsqu'il y a forte constriction de l'estomac, avec douleur de pincement ou de battement et grande anxiété, tranchées diminuant lorsqu'on se met à manger. Les symptômes auxquels répond *Pulsatilla* s'aggravent généralement après les repas, surtout quand on a mangé des aliments gras et succulents. Ce médicament convient surtout aux malades d'un caractère doux et tranquille.

Nux moschata répond aux symptômes suivants : Oppression, plénitude et gonflement de l'estomac ; malaise, respiration courte, mal de tête après avoir mangé ; crampes et douleurs d'entrailles après avoir mangé et bu ; mauvaise haleine, langue chargée d'un enduit blanc ; le malade aimant à rester assis et à dormir dans son fauteuil.

Ignatia est efficace lorsque *Pulsatilla* a été donnée sans succès, la maladie durant depuis 2 ou 3 jours. Il corres-

pond à peu près aux mêmes douleurs que *Nux vomica*, mais sans constipation et pas de vomissement; aussi lorsque après chaque repas, il y a douleur pressive à la partie supérieure de l'estomac ou à la partie inférieure de la gorge. Ce médicament est indiqué dans les cas de douleurs causées par la diète ou par une nourriture insuffisante, et lorsque l'estomac semble serré par un fil.

China répond aux spasmes de l'estomac chez les personnes affaiblies par les émétiques ou les cathartiques, par l'application des ventouses, par une perte abondante de sang, quelle qu'en ait été l'issue, par une salivation abondante ou par une perte de liquide provoquée par tout autre moyen. Ce médicament est très-puissant contre les crampes survenant chez les nourrices et chez les femmes affaiblies pour avoir nourri trop longtemps, le lait ayant été très-abondant. [Dans ces cas-là on fera bien de donner ensuite *Belladona*,] et, en général, chez les malades qui ont depuis longtemps de mauvaises digestions, des glaires et de la bile dans l'estomac, ce qui cause une douleur de plaie dans cet organe, la douleur augmentant dès que l'on boit ou que l'on mange, pendant le repas, mais étant soulagée par le mouvement.

Carbo vegetabilis est surtout utile lorsque *Nux vomica* n'a produit qu'une amélioration passagère ; lorsqu'on éprouve une douleur de brûlure ou une sensation de pression constante, douloureuse et anxieuse, devenant plus forte, lorsqu'on y porte la main ; ou une sensation de contraction, de spasme, forçant le malade à se plier en deux, lui coupant la respiration et s'aggravant lorsqu'il s'étend sur le dos. Ces douleurs sont souvent accompagnées d'aigreurs, de nausées, de constipation; rien que la pensée des aliments cause du dégoût.

Calcarea convient aux cas chroniques ou lorsque *Belladona* n'a donné qu'une amélioration passagère; il fait disparaître : oppression, spasmes, douleurs de coupure, de

pincement, étouffement, angoisses accompagnées souvent de vomissement des aliments; tous ces symptômes s'aggravant la nuit ou après les repas; douleur semblant produite par la pression d'un objet extérieur. Ce médicament convient particulièrement aux femmes dont les règles sont ou ont été très-copieuses, ou aux personnes sujettes aux saignements du nez.

Phosphorus répond aux violentes douleurs de pression à l'estomac, qu'elles soient provoquées par le jeûne, ou qu'elles augmentent après avoir mangé. Goullon recommande *Causticum* pour les douleurs d'estomac causées par des boissons ou des aliments trop chauds.

§ 7. — Maladies de l'abdomen.

Coliques. — Ces douleurs peuvent être causées par un refroidissement, surtout par la suppression de la sueur : *Nux vom.*, *China*, *Chamomilla*, *Mercurius* et *Pulsatilla* sont alors les médicaments les plus utiles ; ou bien elles sont le résultat de mauvaises digestions (v. *Maladies de l'estomac*). Elles sont souvent aussi le résultat de l'action de certains médicaments, ou de véritables poisons, du plomb par exemple. Pour les coliques qui surviennent pendant les règles, v. *Maladies des femmes*.

Chamomilla convient aux enfants et aux adultes lorsque, outre les douleurs intestinales, les yeux se cernent d'un cercle bleu, une grande quantité de salive s'accumule dans la bouche, des tiraillements se font sentir autour du nombril, et l'on éprouve aux reins la même sensation dans la colonne vertébrale que si elle était cassée ; si *Chamomilla* ne suffit pas, il faut donner *Pulsatilla*. *Chamomilla* convient encore lorsque des vents sont comprimés en différents points de l'abdomen et produisent une sensation de pression comme s'ils voulaient s'échapper par ces endroits douloureux; lorsqu'on a des points de côté dans

la poitrine, du gonflement sous les côtes et au creux de l'estomac, une grande agitation, du malaise, une sueur gluante, des gargouillements disséminés dans l'abdomen, un fréquent besoin d'aller à la selle avec des évacuations peu abondantes, aqueuses et visqueuses, lorsque les coliques sont la suite d'une forte indignation. Si ce médicament ne suffit pas, il faut donner *Colccynthis*.

Nux vomica, lorsqu'il y a constipation, sensation d'un poids lourd sur l'abdomen, gargouillements et chaleur; douleurs de pincement, de tiraillement, de compression, comme si différents points des intestins supportaient des poids; oppression au creux de l'estomac; tension et sensibilité de l'abdomen au moindre attouchement; respiration courte et difficile, sensation de plénitude générale, sensation comme si le dessous des côtes était comprimé; froid des extrémités et perte de connaissance au moment des crises les plus violentes; douleurs et gaz dans les parties profondes du ventre, forte sensation de pression semblant causée par un couteau émoussé ; à la vessie et au ventre la douleur force le malade à se plier en deux et devient plus intense à chaque pas qu'il fait ; elle diminue quand il reste en repos, assis ou couché, elle est généralement accompagnée d'un violent mal de tête et d'une douleur de reins. Les ignorants attribuent la plupart de ces symptômes à une obstruction des intestins et croient pouvoir les dégager à l'aide de purgatifs. Voyez *Constipation*.

Mercurius contre les violentes coliques avec douleur de torsion, induration de la région du nombril, douleurs spasmodiques superficielles sur l'abdomen qui est gonflé et dur; fourmillement dans la gorge, hoquet, appétit dévorant, goût pour les mets sucrés; nausées, afflux d'eau dans la bouche, selles douloureuses, évacuation de matière limoneuse, grande faiblesse ; recrudescence des coliques vers minuit. — Si *Mercurius* ne soulage pas promptement le

malade et que les symptômes soient accompagnés de démangeaisons dans le nez, il faut donner *Cina* et, si ce médicament ne guérit pas complétement, *Sulphur*.

Pulsatilla, lorsqu'il y a : douleurs perçantes dans les entrailles, battements au creux de l'estomac, sensation douloureuse de constriction à l'abdomen, comme s'il était trop plein; borborygmes, rétention des gaz; irritation, chaleur, gonflement des veines des mains et du front; le malade ôte ses vêtements à cause de la chaleur et de la constriction qu'il éprouve, il sent une douleur de meurtrissure à l'abdomen lorsqu'on le touche. Tous les symptômes s'aggravent lorsqu'on est couché, diminuent quelquefois quand on marche; lorsqu'on se lève sur son séant, on a mal aux reins comme s'ils avaient été meurtris. On éprouve à la fois des douleurs de pincement, de coupure, et des élancements et des déchirements au-dessus du nombril; malaise, pesanteur du ventre, tension douloureuse et sensibilité de cette partie au moindre attouchement; faiblesse de l'estomac, salive blanche et mousseuse; diarrhée : selles d'un gris jaunâtre, provoquant de vives douleurs d'estomac; face pâle, yeux cernés (voyez *Chamomilla*), contraction de tout le corps (comparez avec *Nux vomica*, *Bellad.*, *Colocynth.*, *Pulsat.*); douleur de tête pressive et tensive. Lorsque ces symptômes sont la suite d'une surcharge d'estomac, il faut donner d'abord du café noir, puis, si cela est nécessaire, *Pulsatilla*, et, si ce médicament n'amène pas la guérison, *Belladona*.

Aconitum, dans les cas semblables à ceux que nous venons d'indiquer, lorsque, en outre, la vessie est affectée, que le malade y éprouve de vives douleurs et a un besoin constant d'uriner, sans pouvoir le satisfaire; ces symptômes étant accompagnés d'agacement, de malaise, d'une sensibilité excessive de l'abdomen. Il faut donner 2 ou 3 doses de ce médicament et le faire suivre, si cela est nécessaire, de *Nux vomica* ou *Cepa*.

Coliques violentes. — *Colocynthis* est le remède principal contre les coliques lorsque les douleurs sont très-violentes, continuelles ou ne cessent qu'à de courts intervalles pour reprendre avec plus de violence; lorsque les douleurs les plus vives sont confinées en un petit espace voisin du nombril et reviennent périodiquement toutes les 5 ou 10 minutes (comp. avec *Bellad.*); ou lorsqu'elles débutent par une légère douleur de tiraillement, gagnant le centre du ventre, augmentant graduellement d'intensité et se transformant ensuite en une douleur pressive ou perçante et tiraillante, assez violente pour que le malade pousse de grands cris, se torde comme un ver, soit couvert de sueur, se serre le ventre avec les mains, se frappe avec fureur contre les montants de son lit ou contre les meubles, se couche sur le ventre, amasse sous lui des oreillers et cherche tous les moyens de se soulager.

Les personnes qui ont déjà souffert pendant plusieurs jours ou périodiquement de semblables crises et qui ont pris du laudanum, ce qui ne fait que ramener plus tôt les accès, peuvent, lorsqu'elles sentent les moindres symptômes, prendre *Colocynthis*. Ce médicament est encore très-efficace lorsque les premières crises ont tellement affaibli les intestins qu'ils sont le siége d'une sensation de meurtrissure et qu'ils semblent suspendus à des fils prêts à se rompre à chaque pas. S'il ne soulage pas immédiatement, si, au contraire, les douleurs deviennent plus intenses, il faut prendre de temps en temps une cuillerée de café noir et continuer ainsi tant que l'amélioration continuera. Si le malade va de mal en pis, il faut donner une nouvelle dose de *Colocynthis* répétée jusqu'à ce que la douleur ait cessé. Si, après la première dose de ce médicament, la douleur cesse d'augmenter, mais que le soulagement vienne lentement, il faut interrompre l'usage du café et laisser le médicament agir tant que l'amélioration

continuera ou jusqu'à la guérison. Une seconde dose est généralement suffisante, et presque toujours la troisième procure une guérison radicale ; pour ma part, je n'ai jamais eu besoin d'en donner davantage dans les cas les plus rebelles. S'il reste encore quelques symptômes, deux doses de *Causticum*, une le matin et une le soir, les feront disparaître.

Si le malade a pris du laudanum, substance très-nuisible dans de semblables circonstances, quoiqu'elle soit administrée bien souvent, il faut donner d'abord le café noir et ensuite *Colocynthis*. Il y a cependant des cas de violentes coliques que *Colocynthis* ne guérit pas et dans lesquels il faut donner l'un des médicaments suivants :

Belladona lorsque, pendant l'accès, il se forme transversalement sur la surface du ventre une tumeur oblongue qui devient moins douloureuse lorsque le malade la comprime avec les mains ou en se pliant en deux; lorsqu'on sent des douleurs de pincement ou de pression de haut en bas, comme si les intestins allaient sortir du corps, avec aggravation dans la station droite ou en marchant ; surtout lorsque les selles sont peu abondantes et aqueuses. Dans ce dernier cas, *Mercurius* dissipe souvent le reste des symptômes. *Belladona* convient généralement lorsque la face devient très-rouge, que le sang se porte à la tête, que les veines sont gonflées et que le malade est presque fou de douleur. Le même médicament dissipe les douleurs de pincement autour du nombril, lorsqu'il semble qu'on prend la peau du ventre et qu'on la pince entre les ongles des doigts, lorsque ces symptômes sont accompagnés de douleurs de reins semblables à celles que soulage *Belladona*.

Cocculus contre les douleurs semblables à celles que guérit *Nux vomica*, surtout s'il y a contraction de l'abdomen avec nausées et pression de haut en bas et de dedans en dehors ; amas considérable de gaz dans l'estomac et les intestins, distendant fortement la partie supérieure du

ventre, causant une douleur d'estomac avec borborygmes, de la pression au-dessous des côtes, de l'anxiété, des bruits dans l'estomac, douleurs cessant dès que les gaz ont trouvé une issue par la bouche.

Cepa contre les plus violentes coliques, soit après un refroidissement, surtout après avoir eu les pieds mouillés, soit après avoir mangé des aliments aigres ou acides; coliques commençant à la région du foie et gagnant toute l'étendue de l'abdomen, devenant insupportables dans le côté gauche ou autour du nombril, augmentant lorsqu'on s'assoit, diminuant lorsqu'on marche, provoquant le renvoi de vents fétides, augmentant après avoir mangé ou bu, surtout après avoir pris du café, accompagnées de borborygmes, de sensation de pression sur la vessie, de douleur dans le côté gauche du ventre, besoin d'uriner et d'aller à la selle, émission de vents fétides.

Coliques flatulentes. — *China* répond aux coliques flatulentes, comme *Chamomilla* et *Cocculus*, mais est surtout opportun lorsque les intestins sont d'abord contractés à la partie inférieure de l'abdomen, puis compriment la paroi du ventre de dedans en dehors, causent une douleur d'oppression et de tension, avec agitation et tension de la région située au-dessous des fausses côtes; lorsque les coliques commencent la nuit. Ce médicament convient aux malades très-affaiblis, aux personnes incommodées par l'abus d'aliments sucrés, aux nourrices.

Coliques pendant le sommeil. — *Ignatia* soulage souvent les coliques qui, la nuit, réveillent le malade ; il est opportun dans les cas de douleurs lancinantes s'étendant à la poitrine et aux côtés, de vents qui s'échappent avec difficulté et amenant un soulagement lorsqu'ils se dégagent. Ce médicament convient aux femmes très-sensibles. Lorsque les coliques commencent le soir et que les vents provoquent des nausées et des vomissements, *Pulsatilla* est parfois préférable.

Coliques bilieuses. — Les coliques précédées de : goût amer dans la bouche, enduit jaunâtre sur la langue, soif ardente, causée soi-disant par la bile, accompagnées quelquefois de vomissements ou de selles bilieuses, sont généralement guéries par une ou deux doses de *Chamomilla;* les cas graves sont guéris par *Colocynthis*, et, si ces deux médicaments ne suffisent pas, il faut donner *Sulphur.*

Flatuosités. — Les flatuosités, c'est-à-dire la présence de vents dans les intestins, occasionnent souvent des coliques contre lesquelles nous avons déjà indiqué des remèdes. Si les vents ne s'échappent par aucune issue et que le ventre se gonfle à faire croire qu'il va éclater, il faut donner *Carbo vegetabilis;* si leur présence ne cause pas de douleurs violentes, mais engendre de la chaleur, du malaise, un gonflement de l'abdomen qui gêne la respiration, et il en est souvent ainsi lorsqu'on a pris des aliments flatulents, de la bière, ou qu'on a bu de l'eau pure par-dessus une viande grasse, il faut donner *China*, et ensuite *Nux vomica* si le malade est irritable; tandis qu'aux malades d'un caractère calme et doux on donnera *Pulsatilla* si *China* ne les soulage pas. Si l'abdomen est enflé, la douleur plus vive dans le côté gauche et dans l'aine gauche, comme s'il allait s'y former une hernie, il faut donner *Cepa.* Si ces symptômes reviennent souvent, il faut donner *Sulphur*, et, si ce médicament reste sans effet, il faut consulter un médecin homœopathe.

Inflammation de l'estomac et des intestins. — Il est aussi dangereux de traiter cette maladie par les remèdes domestiques, que par les procédés de l'allopathie. Il est impossible ici de prévoir tous les cas qui peuvent se présenter, mais il vaut mieux se conformer aux règles de conduite que nous allons poser, que de recourir à un traitement violent. Si l'on peut s'adresser à un médecin homœopathe, cela sera toujours préférable.

On peut conclure à l'existence d'une inflammation de cet ordre, lorsque le malade sent une douleur brûlante, quelquefois irritante ou déchirante en un point de l'abdomen, qui est très-douloureux quand on le palpe et fait mal à chaque mouvement, par exemple, quand on tousse, qu'on éternue ou qu'on rit. La partie douloureuse est quelquefois tendue et enflée. Lorsque le siége de la douleur est près de la poitrine, la respiration devient difficile, surtout les mouvements d'inspiration, les vomissements et les éructations n'apportent aucun soulagement, il y a presque toujours constipation, de sorte que beaucoup de malades réclament des purgatifs ou des vomitifs, souvent dangereux. Il faut au contraire éviter toute perturbation du côté des intestins, boire de l'eau par petite quantité ou des tisanes mucilagineuses. La constipation persiste tant que l'inflammation n'est pas calmée. Dès que le malade entre en convalescence et commence à manger, les évacuations reviennent d'elles-mêmes. J'ai vu des cas très-dangereux de cette maladie, dans lesquels il n'y a eu aucune évacuation pendant quinze jours, et pourtant le malade a été guéri et a recouvré ses forces très-rapidement.

Aux symptômes que nous venons d'indiquer, se joignent quelquefois les suivants : face pâle, plombée, creuse ; fièvre violente mais pouls faible, abattement et anxiété. Lorsque la maladie est à son apogée, que les douleurs et les vomissements sont très-violents, le malade devient excessivement faible, il a les extrémités froides, est pris de hoquet, et finit par avoir le ventre tendu et extrêmement sensible.

Lorsque l'estomac est le siége de l'inflammation, la douleur se fait généralement sentir au creux épigastrique et s'étend au-dessous des côtes, jusque vers le dos, ou encore traverse l'abdomen ; on ne peut boire ni manger sans vomir, on a une soif ardente accompagnée quelquefois d'aversion pour l'eau. Lorsque le siége de l'inflammation

est l'intestin ou une autre partie du ventre, les vomissements ne viennent que quelque temps après avoir bu ou mangé ; le ventre est gonflé et sensible, le malade se plaint d'une chaleur intense dans toute la région abdominale ou dans une partie seulement. Généralement à ces symptômes s'ajoutent la soif et la constipation.

Aconitum doit être donné au début de la maladie. On peut le répéter toutes les heures jusqu'à ce qu'on obtienne une amélioration, ou jusqu'à ce que l'aggravation des symptômes rende nécessaire le choix d'un des remèdes suivants :

Ipecacuanha, lorsque la douleur est plus vive sur le devant de l'abdomen et s'étend à l'hypochondre gauche, d'où elle gagne les côtés, le dos ou la base de la poitrine, avec gonflement de l'estomac, grande agitation et vomissements abondants. Si ce médicament est efficace, on peut le répéter plusieurs fois.

Antimonium crudum doit être préféré à *Ipecacuanha*, si la langue est couverte d'un enduit blanc ou jaunâtre ; *Pulsatilla* ou *Nux vomica*, si la maladie est la suite d'un dérangement d'estomac ; *Bryonia*, après *Aconitum* ou *Ipecacuanha*, lorsque la douleur et la fièvre sont très-violentes et que la maladie a été causée par un refroidissement ou par l'ingestion d'eau froide lorsqu'on avait très-chaud. Lorsque l'effet de ce médicament cesse, il faut donner *Nux vomica*. Si le malade est dans la stupeur, s'il dit des paroles incohérentes ou n'a pas conscience de la gravité de son état, il faut donner *Hyoscyamus* et le répéter plusieurs fois ; s'il ne procure pas de soulagement, *Belladona*. Si les extrémités deviennent froides et que le malade tombe évidemment en syncope, ayant la face pâle et très-altérée, il faut donner *Veratrum ;* si cela est sans succès, *Arsenicum*, dont il faut rarement donner plus de deux doses. Après *Arsenicum* on peut donner dans bien des cas *Aconitum*, et répéter ces deux médicaments alternativement. Si

Arsenicum aggrave le mal, il faut donner *Nux vomica.*

China vient immédiatement après *Aconitum*, ou alterné avec ce médicament, lorsque la douleur est plus vive au côté gauche, sous les côtes, d'où elle s'étend plus bas, et est accompagnée généralement au début de vomissement de sang. Si la fièvre est ardente, et que la première ou la seconde dose soit suivie d'un soulagement marqué, il faut répéter jusqu'à ce que les symptômes s'aggravent de nouveau, et revenir alors à *China*. C'est seulement plus tard, lorsque les médicaments précédents ont échoué, qu'il faut donner *Arnica* contre les symptômes indiqués précédemment, si *Aconitum* et *China* ont été insuffisants, que le patient soit absorbé, indifférent à tout, insensible à ses souffrances, et que les symptômes reviennent par accès, comme il arrive dans la fièvre nerveuse, et quand la respiration est gênée. On peut donner avec succès *Nux vomica*, lorsque la maladie dure depuis assez longtemps sans grande amélioration, et qu'on sent sur l'estomac une pression sourde avec constipation. Il faut donner *Bryonia* lorsque, avec la constipation, on éprouve dans l'estomac et dans le ventre des douleurs aiguës augmentées par le moindre mouvement, et s'étendant quelquefois jusqu'à la poitrine.

Il faut donner *Arsenicum* lorsqu'il y a diarrhée avec beaucoup de sang, évacuations qui ne soulagent pas le malade, ou lorsque celui-ci est très-faible et ressent de violentes douleurs de brûlure. Enfin, si les symptômes deviennent périodiques, et si l'aggravation se reproduit tous les deux jours, *China* est le remède approprié ; *Arsenicum* doit lui succéder souvent.

Si la douleur siége surtout au-dessous des côtes, dans le côté droit, soit à la base, soit au sommet, il faut donner l'un des médicaments suivants : *Chamomilla*, si les douleurs sont sourdes, ne sont pas augmentées par la pression extérieure, ni par les mouvements ou par la respiration, lorsqu'il y asensation de pression sur l'estomac

avec tension du ventre au-dessous des côtes, respiration difficile, langue jaunâtre, bouche mauvaise, coloration jaunâtre de la peau, accès d'oppression et d'anxiété. Si les accès de cette nature deviennent plus fréquents et sont accompagnés de diarrhée verdâtre et gluante et de langueur d'estomac, il faut donner *Pulsatilla*. Si au contraire les entrailles sont constipées, la peau moins jaune, mais que la poitrine soit plus gravement attaquée, il faut donner *Bryonia*.

Mercurius convient contre la douleur pressive qui empêche le malade de se coucher sur le côté droit, avec un goût amer à la bouche, plus de soif que de faim, frissons continuels, coloration très-jaune de la peau et des yeux. Quelquefois ce médicament peut être alterné avec *Belladona* ou, dans les cas critiques, avec *Lachesis*.

Belladona, contre les douleurs pressives s'étendant à la poitrine et aux épaules; lorsque le creux de l'estomac est gonflé, avec tension du ventre en travers et au-dessus du nombril; difficulté à respirer, anxiété avec congestion de sang à la tête, obscurcissement de la vue, étourdissement allant jusqu'à la syncope, accompagnés souvent d'une soif ardente, d'agitation et d'insomnie. Si l'administration de ce médicament n'est suivie d'aucune amélioration dans les 24 heures, il faut donner *Lachesis* et le répéter chaque fois que le mal s'aggrave. Lorsque l'action de *Lachesis* cesse d'être favorable, il faut donner de nouveau *Belladona*, ou choisir un autre médicament.

Nux vomica, contre les douleurs aiguës, quelquefois accompagnées de battements et d'élancements, la partie malade étant très-sensible au moindre attouchement, avec goût acide ou amer de la bouche, nausées ou vomissements, respiration courte et oppressée, comme si les vêtements du malade étaient trop serrés, et s'il les ôte, la même sensation augmente au lieu de diminuer; en même temps, soif, urine rouge, céphalalgie pressive.

On peut donner *Sulphur* après *Nux vomica*, si ce mé-

dicament produit peu ou point d'amélioration et si les douleurs lancinantes continuent. On peut aussi le donner après les remèdes recommandés précédemment, lorsque ceux-ci ne soulagent que lentement ou produisent une amélioration incomplète. S'il y a de l'aggravation tous les deux jours, il faut donner *China*, comme il vient d'être dit pour les douleurs fixées dans le côté gauche.

Lorsque la douleur est située surtout dans le ventre, soit à la partie moyenne, soit à la partie inférieure, aggravée par le mouvement ou par la pression, le point le plus douloureux présentant un gonflement, il faut donner *Aconitum*. Si ce médicament ne procure aucun soulagement et que le ventre continue d'être douloureux au moindre attouchement, il faut donner *Lachesis* et le répéter une heure après; si les deux doses restent sans effet, *Belladona*. Dans certains cas, *Hyoscyamus*, *Bryonia*, *Arsenicum*, *Nux vomica* et quelquefois *Mercurius* peuvent faire du bien, le dernier surtout est opportun après *Lachesis*. Pour l'usage de ces médicaments, il faut consulter ce que nous en avons dit dans le courant de ce chapitre.

Qu'on se garde bien, dans le cours de cette maladie, de recourir aux purgatifs, remèdes dont on fait un si grand usage dans les cas de constipation opiniâtre ; moins on y aura recours, plus tôt on sera parfaitement guéri. Si l'on prend des cathartiques ou des émétiques, on court le risque de voir survenir une affection chronique difficile à guérir. Dans l'inflammation des intestins la constipation est un bon symptôme ; si les selles deviennent claires, il faut tirer un pronostic peu favorable, enfin les évacuations involontaires sont un signe encore plus défavorable. Cependant, même dans cette période dangereuse de la maladie, *Hyoscyamus* peut quelquefois sauver le malade. Si après 2 ou 3 doses, celui-ci ne va pas notablement mieux, il ne faut pas donner de suite un autre médicament; mais attendre le résultat.

Les enfants sont sujets à de semblables souffrances; lorsque le creux de l'estomac et la région située sous les côtes, sont distendus, et si le ventre est douloureux, il faut leur donner *Chamomilla* ou *Mercurius*. (Voyez *Maladies des enfants*.)

Congestion de sang dans l'abdomen. — Cette affection consiste dans une sensation pénible de chaleur et de brûlure dans l'estomac, avec dureté, tension, douleur sourde, symptômes paraissant le résultat d'un excès de table, quoique le malade n'ait rien à se reprocher sous ce rapport. Les hypochondriaques, les personnes qui mènent une vie sédentaire, celles qui ont des hémorrhoïdes, sont très-sujettes à cette affection. Le principal remède est *Sulphur*. Si, toutefois, il s'y ajoute une douleur de reins avec une faiblesse de cette région, telle que la marche est à peu près impossible, *Nux vomica* est préférable. S'il y a une diarrhée muqueuse, peu abondante et claire, il faut donner *Capsicum ;* si avec la diarrhée il y a une grande prostration, *Arsenicum*. Aux remèdes précédents nous ajoutons les suivants qui peuvent être utiles dans certains cas : *Belladona*, *Veratrum*, *Pulsatilla*, *Bryonia*, *Chamomilla*, *Rhus*. (Voyez *Hémorrhoïdes*.)

Vers intestinaux. — On attribue à l'existence des vers bien des maladies qui remontent à des causes différentes (1). Les enfants qui ne mangent que de la bouillie, des gâteaux ou autres aliments semblables d'une nature malfaisante, les nourrissons dont les mères, pendant l'allaitement, se chargent l'estomac de viande, poisson, aliments salés ou gras, surtout de pâtés, ces enfants deviennent nécessairement malades ou sont prédisposés à le devenir. Si en même temps on les accable de vermifuges, de lavements, de purgatifs, on ne fera que favoriser l'éclosion des vers.

(1) On consultera avec intérêt Davaine, *Traité des Entozoaires et des maladies vermineuses de l'homme et des animaux domestiques*. Paris, 1859, in-8, avec figures.

Les vers les plus communs sont les tœnias, dont on distingue deux espèces : 1° Le tœnia proprement dit (*fig.* 133)

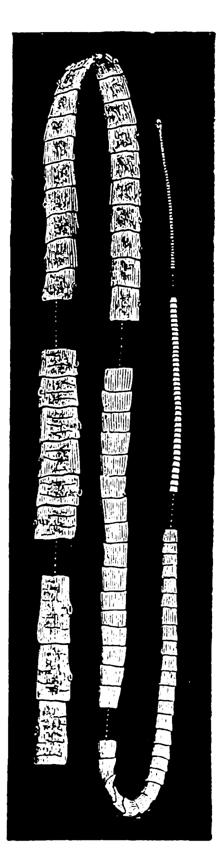


Fig. 133. — Tœnia avec la tête filiforme et le corps composé d'articles juxtaposés, plus larges à mesure qu'on arrive au milieu du corps.

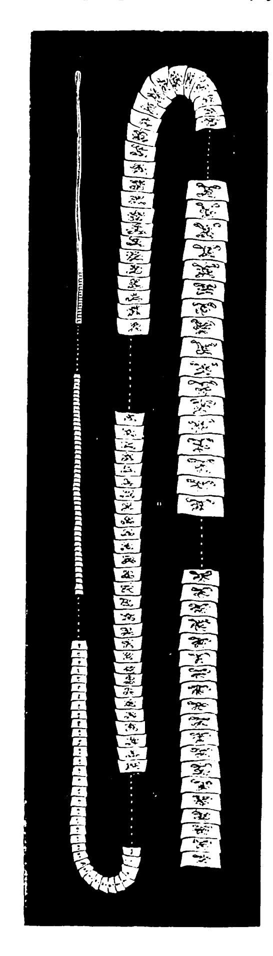


Fig. 134. — Bothriocéphale avec la tête mince, le cou étroit et le corps formé d'articles isolés plus larges et moins longs que ceux du tœnia.

et 2° le bothriocéphale (*fig.* 134). Si l'on suppose qu'un en-

fant a des vers, il faut avant tout aviser à un régime rationnel, qui contribuera à la diminution de l'affection vermineuse; s'il en reste des symptômes, les médicaments seront alors efficaces. Le monde s'effraye trop de ces petits animaux qui ne sont pas à beaucoup près aussi nuisibles que les remèdes prescrits contre eux, et surtout que les panacées tant vantées dans les journaux. Les gens crédules se laissent aisément persuader par ces annonces, et payent assez cher de semblables bagatelles; mais s'ils savaient ce qu'eux et leurs enfants se préparent à avaler, ils payeraient plutôt le double pour ne voir jamais chez eux de tels breuvages.

Il est vrai que les vermifuges tuent les vers, mais trop souvent ils tuent aussi l'enfant, ou ils déposent dans l'abdomen le germe d'affections, qui se développeront plusieurs années après. D'abord, il faut considérer que presque tous les enfants ont des vers, quelquefois même ils en ont dans le sein même de leur mère, et bien souvent l'expulsion spontanée de ces parasites est le signe d'une maladie dangereuse; en second lieu, ce qui, dans notre corps, leur sert de nourriture, nous est quelquefois plus nuisible qu'eux-mêmes. Presque tous les symptômes, attribués à la présence des vers, peuvent être les signes d'une maladie générale qui tend à les multiplier, surtout s'il s'y joint un mauvais régime. Lorsque les vers se sont beaucoup multipliés, ils occasionnent des souffrances diverses qui, ajoutées aux symptômes de la maladie primitive, acquièrent quelquefois une certaine gravité. Lorsque les vers sont expulsés, il est évident que les symptômes auxquels ils avaient donné naissance disparaissent, mais l'affection vermineuse reste.

Il n'est pas rare de voir se déclarer, dans la suite, des maladies plus graves que la première, quoique plus lentes dans leur évolution et ne se manifestant quelquefois qu'au bout de 10 ou 12 ans. L'évacuation des vers ne remédie à

rien d'essentiel. Les remèdes prescrits ci-dessous guérissent fréquemment l'affection vermineuse elle-même, et chassent aussi les vers, fussent-ils réunis en nombre réellement trop considérable, cas qui se présente rarement. Les enfants qui souffrent des vers doivent avoir une nourriture suffisante, mais qu'ils ne mangent pas trop de pain, salent très-peu leurs aliments, ne prennent que peu ou point de gâteaux ou de pâtisserie, mais se nourrissent de préférence de viande noire, et de quelques légumes cuits.

Si l'on n'est pas sûr de l'existence des vers et que l'enfant devienne maigre, vomisse souvent, il faut donner d'abord *Ipecacuanha ;* si la langue est chargée, *Carbo vegetabilis;* si l'on n'a pas obtenu d'effet, *Pulsatilla;* si l'enfant est fatigué par une diarrhée opiniâtre, ou s'il a pris beaucoup de purgatifs, *China;* s'il est constipé, *Nux vomica*.

Si l'enfant rend des vers de temps en temps, que le ventre soit distendu, que le nez lui démange, il faut lui donner *Cina*, remède souverain contre toutes les affections réellement vermineuses. Si les vers causent des coliques avec fréquentes nausées, salivation abondante, induration de la région ombilicale, tension de tout le ventre, fréquents et vains efforts pour évacuer ou évacuation de matières limoneuses, il faut donner d'abord *Aconitum*, et, quelques heures après, *Cina;* et, si ces médicaments ne suffisent pas, *Mercurius*. *Aconitum* est très-utile au début des affections vermineuses, et si ce médicament est insuffisant ainsi que ceux que nous venons de mentionner, il faut donner *Sulfur*, qui est généralement très-efficace, surtout après *Mercurius*. Tous ces médicaments amènent ordinairement la guérison. Dans certains cas rares, où il se manifeste de la soif, des soubresauts, des mouvements de frayeur, il peut être nécessaire de donner *Belladona* ou *Hyoscyamus*. Dans les cas très-graves, on peut être obligé de donner 1 ou 2 doses de *Lachesis*.

Ténia. — Les personnes tourmentées par le *ver soli-*

taire en rendent de temps en temps des fragments ; ceux-ci sont carrés, entièrement plats et larges comme le petit doigt. Il n'y a pas d'autre signe certain, de la présence de ce ver, que l'expulsion des fragments que nous venons de décrire ; ils sont généralement évacués aux époques de la nouvelle et de la pleine lune.

On réussit souvent à détruire les vers solitaires en prenant, pendant deux matins de suite, à l'époque où la lune décroît, 1 dose de *Sulfur ;* puis, *Mercurius* de la même façon, à l'époque de la pleine lune suivante ; enfin, 8 jours après, 2 doses de *Sulfur*, à 24 heures d'intervalle. Il faut répéter plusieurs fois, et dans le même ordre, cette médication. Quelquefois, on parvient à évacuer le ver solitaire après 2 doses de *Calcarea.* Quelques médecins ont obtenu le même résultat avec *Cuprum.* Si un semblable traitement n'opère pas la guérison, il faut appeler un médecin.

Ascarides. — Pour les *Ascarides*, petits vers que l'on trouve à l'anus et qui y causent de vives démangeaisons, il faut choisir parmi les médicaments indiqués au paragraphe qui suit.

Démangeaisons à l'anus. — Cette affection désagréable peut être ordinairement guérie par un ou plusieurs des remèdes suivants :

Nux vomica, lorsque la démangeaison est extérieure ou intérieure, plus vive quand on se remue ou s'assoit, produite par l'ingestion de boissons ou d'aliments stimulants, accompagnée de douleurs, d'hémorrhoïdes sèches, d'hémorrhoïdes molles et saignantes, de constipation ; ou bien lorsqu'elle est causée par l'abus des liqueurs fortes, de la bière ou du café ; lorsqu'elle affecte des personnes qui mènent une vie sédentaire, des femmes enceintes ; lorsqu'elle est causée par de petits vers que l'on nomme *Ascarides* (*fig.* 135), que l'on peut voir se remuer sous le sphincter de l'anus, si l'on écarte un peu ce muscle. Il faut donner ce médicament le soir.

Aconitum, si la démangeaison est produite par des ascarides et que *Nux vomica* reste sans effet, si l'enfant est très-tourmenté pendant la nuit et a la fièvre. Il faudrait donner ce médicament le soir ou pendant la nuit, et, s'il restait sans effet, donner *Ignatia* le lendemain matin. Si l'enfant souffre encore des mêmes démangeaisons, produites par des vers, on peut employer la 3e trituration de *Mercure*, en ayant soin que l'enfant ne prenne pas froid. Dès que la sueur ou la salivation s'établit, on donne *Belladona* ou *China* ou un autre antidote de *Mercure*. Pendant la dentition, on donne *Sulfur* durant la pleine lune, et *Silicea* pendant la nouvelle; on peut donner 1 dose par jour de chaque médicament, pendant 8 jours. Si les démangeaisons reviennent à la nouvelle lune suivante, il faut donner *Calcarea* de la manière qu'on a donné *Sulfur*, auparavant. Il faut, si l'enfant est assez grand pour manger, qu'il ait une nourriture très-peu salée, et mange le moins possible de pâtisserie. Si toutefois on n'obtient pas de soulagement avec les médicaments précédemment indiqués, il faut recourir à *Ferrum* tous les 2 jours, le matin; s'il survient de la diarrhée, il faut suspendre la médication, et, si la diarrhée persiste, donner *China*.

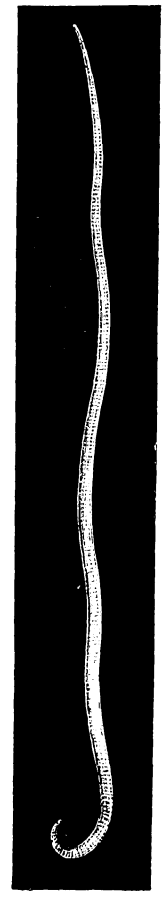


Fig. 135. — Ascaride lombricoïde.

Tant que les enfants sont sous l'action des médicaments précédemment indiqués (*Sulfur*, *Calcarea*), il ne faut leur donner aucun autre remède, excepté

1 dose ou 2 d'*Aconitum*, pour combattre les symptômes fébriles qui pourraient se présenter ; et quand cela ne suffit pas, faire respirer de la teinture de camphre.

On peut calmer les démangeaisons en frottant l'anus avec de l'huile douce, ou en introduisant dans le rectum un suppositoire.

Des lavements d'eau froide, administrés tous les soirs, font du bien dans beaucoup de cas et ne contrarient en rien l'action des médicaments. Si cependant tous ces moyens avortent, ce qui arrive quelquefois chez des enfants dont l'affection vermineuse est héréditaire, il faut essayer quelques lavements d'eau salée ; si ceux-ci ne réussissent pas ou causent de la diarrhée, il faut recourir à des lavements d'eau, à laquelle est mélangé un peu de vinaigre. Des applications de jus de limon, renouvelées 1 ou 2 fois par jour, ont souvent réussi à soulager les démangeaisons. On a aussi obtenu de bons effets en faisant manger des asperges, légume que l'on sert sur nos tables dans la saison où les vers sont le plus insupportables.

Lorsque les démangeaisons sont causées par les hémorrhoïdes, tumeurs rouges ou bleuâtres à l'anus, il faut donner les remèdes suivants :

Nux vomica si, outre les démangeaisons, il y a une sensation de picotement et de brûlure, si l'anus est tellement contracté, que les évacuations se fassent avec une grande difficulté et soient toujours accompagnées d'élancements, de soubresauts dans les lombes et autour de l'anus ; ou bien si le malade sent dans les reins une douleur de meurtrissure ou de broiement assez forte pour le faire crier, et l'obliger à se pencher en avant lorsqu'il marche ou lorsqu'il est assis. Quelquefois, *Ignatia* est préférable, parce qu'il convient mieux à la constitution du malade.

Sulfur, lorsqu'aux démangeaisons s'ajoute une douleur

de brûlure ou de l'endolorissement avec élancements à la région anale, lorsque les tumeurs se ramollissent, que l'on éprouve une sensation de plénitude, de lourdeur à l'anus, ou que le rectum sort; lorsqu'on a constamment envie d'aller à la garde-robe ou qu'on a des selles diarrhéiques et sanguinolentes avec de douloureux picotements, de la raideur ou une sensation de contraction dans les reins. Si ce médicament ne produit pas la guérison, il faut donner *Aconitum*, et, si celui-ci est aussi sans effet, faire respirer du camphre au malade.

Apium virus contre les démangeaisons à l'anus les plus insupportables, avec douleurs de déchirement et de brûlure.

Prolapsus ou **Chute du rectum.** — Cet état consiste dans le renversement extérieur du gros intestin. Il se déclare soit lorsque les intestins sont mis en action, soit à la suite de violents efforts de défécation ou lorsqu'on est assis ou qu'on marche. Le rectum revient à sa position naturelle lorsqu'on s'étend doucement ou qu'on le repousse avec la main. Pour faire cesser le prolapsus, il faut que le malade se mette à genoux, puis, après avoir écarté les parties, on applique des linges mouillés sur l'intestin retourné. Si le contact de l'eau froide est douloureux, il faut faire usage d'eau tiède. Si l'intestin ne rentre pas de lui-même, il faut prendre une éponge très-fine, l'envelopper d'un linge, l'imbiber d'eau et la presser doucement et d'un mouvement continu sur le rectum renversé. Il ne faut pas se hâter, mais s'assurer si l'on exerce bien la pression dans la direction voulue. Alors, un mouvement se produit dans l'intestin, d'abord de haut en bas, puis de bas en haut, et c'est à ce moment que le rectum rentre dans le corps. Si, au bout de 10 minutes, il n'est pas rentré et qu'il soit tiède et flasque, il faut le pousser avec les doigts, qu'on a eu soin d'oindre préalable-

ment d'huile ou de graisse, après s'être coupé les ongles. Si le rectum devient rouge, enflé, enflammé, il ne faut pas essayer de le rentrer dans le ventre, mais il faut appliquer dessus des linges humectés d'eau froide et donner l'un des remèdes suivants : aux enfants, surtout pendant le travail de dentition, lorsqu'ils pleurent et poussent avec de grands efforts, *Ignatia* ou *Nux vomica*, selon les tempéraments. Si le rectum est très-enflé, d'un rouge bleuâtre, s'il saigne et cause de vives douleurs pendant les évacuations, *Mercurius*, suivi d'*Ignatia ;* s'il reste ensuite un peu de dyssenterie, *Ruta ;* si le rectum tombe pendant la marche et devient rouge-bleuâtre, *Arnica;* s'il se présente un gonflement d'un rouge bleuâtre autour de l'anus, avec des élancements, *Apis*. Dans les cas chroniques, chez les enfants, *Calcarea* est préférable ; tandis que *Sepia* convient surtout aux adultes.

Hémorrhoïdes. — Cette maladie est caractérisée surtout par l'écoulement, par l'anus, de faibles quantités de sang se reproduisant tous les mois ou toutes les six semaines, précédé plus ou moins de malaise et suivi d'un soulagement notable. Très-souvent on est préservé par les hémorrhoïdes, de maladies plus ou moins dangereuses. Les symptômes, précurseurs de l'écoulement, sont souvent très-pénibles. Quelquefois l'écoulement s'arrête, d'autres fois il s'échappe tant de sang, qu'il y a lieu de s'alarmer. Il se forme souvent, à l'anus, des tumeurs qui deviennent très-douloureuses, surtout lorsqu'il ne coule pas de sang. Il n'est pas rare de voir, après la suppression subite du flux hémorrhoïdal, se déclarer une maladie plus grave. Pour ces divers cas, il y a des médicaments à donner, et le régime du malade doit être propre à empêcher la maladie de devenir plus dangereuse. Il faut que le malade reste peu de temps assis, surtout qu'il évite de s'asseoir sur des coussins moelleux, à moins que les tumeurs de l'anus ne proéminent; qu'il s'abstienne des spiritueux,

de la bière forte et du café ; qu'il boive beaucoup d'eau et prenne beaucoup d'exercice.

Les praticiens allopathes, ne sachant par quel moyen guérir les hémorrhoïdes, se sont avisés d'extirper ces tumeurs. Cette opération n'est pas difficile, tout le monde peut la faire si l'on a les instruments convenables, et la douleur, ressentie par le malade, n'est pas très-vive, mais ce procédé est inopportun et peut avoir de dangereuses conséquences. Quelquefois l'hémorrhagie qui s'ensuit ne peut être arrêtée que par la cautérisation ou par l'application de la créosote, qui peut engendrer des ulcères incurables. A coup sûr, l'excision des tumeurs hémorrhoïdales n'a qu'un effet, celui de calmer momentanément la douleur ; mais ces tumeurs se reforment en peu de temps à un niveau plus élevé du rectum où elles causent, bien entendu, de plus vives douleurs, et d'où il est plus difficile de les extraire ; si l'on essaye de nouveau cette opération, on court le risque de faire au rectum une lésion incurable et, d'ailleurs, les tumeurs se reproduisent encore plus haut, hors de la portée de l'opérateur. Dans ce dernier cas, le malade est dans un état plus grave qu'auparavant, et on l'abandonne à son malheureux sort.

Les médecins homœopathes possèdent, d'un autre côté, des médicaments à l'aide desquels ils guérissent de semblables tumeurs, sans les enlever: plus souvent le malade aura été opéré, plus il sera difficile de le guérir, parce que sa maladie sera devenue plus rebelle par le fait de l'opération.

Des ablutions et des lavements d'eau fraîche, 1 ou 2 fois par jour, sont un excellent moyen de soulagement quand les hémorrhoïdes ne fluent pas ; si elles fluent, il ne faut pas recourir à ces moyens, qui pourraient arrêter le sang. Si celui-ci est trop abondant, on peut appliquer de l'eau fraîche sur les parties, en ayant soin toute-

fois de prendre l'un des médicaments recommandés dans cet article.

Il faut également avoir beaucoup de précautions pour l'administration des lavements : l'eau ne doit pas être trop froide ; le bout de la seringue doit être en bois, en ivoire, en os ou en gomme élastique ; qu'il ne soit pas trop épais et qu'il s'élargisse à son extrémité, qui doit avoir à peu près le volume de la dernière phalange du petit doigt; avant de l'introduire dans le rectum il faut l'enduire d'huile fraiche, de graisse ou de beurre ; on l'introduit en lui imprimant un mouvement de rotation lent et continu, puis, d'une main on presse le piston tandis que de l'autre on tient la seringue près de l'anus pour l'empêcher de pénétrer plus avant dans le rectum.

Si les tumeurs hémorrhoïdales sont trop douloureuses pour qu'on puisse supporter un lavement, il faut appliquer sur les parties une éponge imbibée d'eau froide. Si les tumeurs ne saignent pas, sont très-douloureuses et s'exaspèrent peu de temps après l'application des compresses d'eau froide, il faut verser dans une chaise percée de l'eau bouillante ou de l'eau de son très-chaude et s'asseoir sur cette chaise, afin d'exposer l'anus à la vapeur. Les substances mucilagineuses sont quelquefois utiles, nous citerons, par exemple, l'émulsion de graines de coings.

Mais c'est surtout de l'emploi des remèdes indiqués plus bas que dépend la guérison. S'il y a des démangeaisons à l'anus, voyez *Démangeaisons à l'anus*, page 600.

Si les hémorrhoïdes sont accompagnées de tranchées, il faut prendre les médicaments indiqués contre les coliques, surtout *Pulsatilla*, *Nux vomica*, *Colocynthis*. *Pulsatilla* convient surtout aux femmes, *Nux vomica*, aux personnes qui boivent beaucoup de liqueurs et mènent une vie sédentaire, *Colocynthis*, aux douleurs violentes. Consultez aussi l'article *Congestion de sang dans l'abdomen*.

Aconitum procure souvent du soulagement lorsque le

sang s'écoule, qu'il y a à l'anus des élancements et une douleur de pression, avec sensation de plénitude de l'abdomen, tension, pression et pincements du ventre ; douleur aux reins comme s'ils étaient meurtris ou broyés.

Il faut donner *Nux vomica* lorsque les tumeurs sont le siége d'une douleur de brûlure ou de picotement avec des symptômes analogues à ceux contre lesquels nous avons recommandé le même médicament dans l'article *Démangeaisons à l'anus ;* lorsque après chaque évacuation il s'écoule beaucoup de sang pâle ou lorsqu'il y a un besoin constant d'aller à la selle. Il faut encore donner ce médicament s'il y a de la constipation et pendant la grossesse. Quand il ne suffit pas, il faut donner *Ignatia*, puis, si le mal reparaît, *Sulfur.*

Apis convient contre les petites tumeurs très-douloureuses, causant des sensations de piqûre, de morsure ou de démangeaison ou contre les tumeurs plus volumineuses avec sensibilité et douleur de brûlure, ou contre le gonflement général de l'anus avec battements, chaleur et pesanteur ; surtout contre le suintement d'un liquide foncé, sanguinolent; il faut le donner de préférence aux personnes irritables, inquiètes et qui s'emportent facilement.

On donnera *Pulsatilla*, lorsque du sang et du mucus s'écoulent avec les matières fécales et causent une pression pénible sur les tumeurs, avec douleurs dans le dos, teint pâle et disposition à la syncope. Si ce médicament est insuffisant, *Mercurius* suivi de *Sulfur*, répond quelquefois aux cas de ce genre. *Sepia* sera utile quand il y aura beaucoup de spasmes à l'anus.

Capsicum est le médicament qui répond le mieux aux tumeurs très-enflées, aux écoulements de sang mêlé de matière visqueuse, causant des douleurs de brûlure, aux douleurs tiraillantes dans le dos, surtout aux reins, et aux tranchées.

Ignatia doit être donnée contre les élancements, se faisant

sentir de bas en haut avec démangeaisons et fourmillement à l'anus, flux abondant de sang, chute du rectum à chaque évacuation ; ou bien lorsque, après une évacuation, il reste de la sensibilité et des contractions douloureuses, surtout si elles sont accompagnées d'efforts de défécation sans résultats, ou d'écoulement d'un mucus sanguinolent.

Chamomilla est le médicament le plus convenable lorsque le flux de sang est liquide, accompagné de douleurs de contraction dans l'abdomen, de fréquents efforts de défécation ; lorsqu'il y a de temps en temps de la diarrhée, surtout si elle est accompagnée d'une douleur de cuisson et de brûlure et de tiraillements dans le dos, particulièrement la nuit.

Antimonium crudum est souvent utile quand il s'écoule par l'anus un liquide muqueux qui tache le linge ; dans certains cas on peut alterner ce médicament avec *Pulsatilla ;* si à l'écoulement muqueux se joint une douleur de brûlure, *Carbo vegetabilis* sera encore plus efficace, surtout s'il se déclare en même temps des saignements de nez et des congestions de sang à la tête.

Carbo vegetabilis combat les symptômes que nous venons d'indiquer : écoulement de mucus avec douleur de brûlure, saignements du nez, congestion à la tête, surtout chez les malades très-affaiblis. Si ce médicament n'est pas suffisant, on pourra donner ensuite *Arsenicum,* ou bien les donner tous deux alternativement.

Sulfur est un des remèdes les plus efficaces contre les hémorrhoïdes fluentes ou borgnes ; il convient surtout aux cas où l'on a un besoin constant d'aller à la selle, sans cependant rien évacuer, aux cas d'évacuations minces et sanguinolentes, de douleurs aiguës à l'intérieur et à l'extérieur de l'anus ; de tumeurs brûlantes, humides, faisant des saillies considérables et ne pouvant pas être facilement rentrées, de violents élancements dans le dos et dans les

reins, raideur et sensation de contraction dans cette région, douleur de cuisson en urinant.

Aux personnes qui ont pris du soufre ou de l'huile de Harlem, drogues avec lesquelles s'empoisonnent beaucoup de malades affectés d'hémorrhoïdes, il faut donner d'abord *Mercurius* et, cinq ou six jours après, *Sulfur;* à celles qui ont pris beaucoup de calomel ou de soufre, une ou deux doses de *Lachesis,* et si les symptômes s'aggravent encore, *Mercurius* suivi de *Sulfur.*

Lycopodium convient très-souvent là où le soufre a échoué, quand les hémorrhoïdes sont liées à la constipation, que le malade est tourmenté par les vents, lesquels causent beaucoup de douleurs sous les fausses côtes.

Belladona est efficace contre les hémorrhoïdes fluentes avec douleur intense dans les reins, comme si on les brisait. Si ce médicament ne suffit pas, il faut donner *Hepar*, et, si ce médicament n'amène pas la guérison, *Rhus* quatre ou cinq jours après. Il suffit de donner le médicament deux fois par jour, matin et soir.

Lorsque l'écoulement est très-abondant, il faut donner *Aconitum;* si ce médicament ne l'arrête pas, il faut, sans tarder, faire prendre *Ipecacuanha*, et, si au bout de 12 heures, il ne produit pas d'effet, *Belladona*, et ensuite *Calcarea*. Si par l'effet d'un de ces médicaments l'écoulement diminue un peu, il ne faut plus rien donner, à moins que les symptômes ne s'aggravent de nouveau; alors il faut administrer une nouvelle dose du même médicament, et, s'il perd son efficacité, recourir à un autre. Si le malade est très-faible, il faut lui donner *China* dans l'intervalle.

Nous n'avons indiqué les médicaments précédents que pour les cas d'urgence, quoiqu'ils puissent souvent guérir radicalement cette longue et ennuyeuse maladie; s'ils n'y réussissent pas, il faut appeler un médecin.

Diarrhée. — Cette maladie est souvent le résultat des causes indiquées dans la troisième partie de cet ouvrage

(pag. 109), par exemple d'une frayeur subite, d'une contrariété, d'un refroidissement, d'un échauffement, d'un dérangement d'estomac ou d'une brûlure.

Beaucoup de personnes sont imbues de cette erreur que la diarrhée nettoie l'organisme et qu'elle est nécessaire au rétablissement de la santé. Il est vrai que quelques maladies se terminent par la diarrhée, mais il est vrai aussi que la diarrhée se montre au commencement d'autres maladies et qu'elle doit toujours être considérée comme le signe d'un état morbide des organes de la digestion.

La sensation trompeuse de soulagement et d'allégement qu'on éprouve après une purgation ou diarrhée provoquée artificiellement, est considérée par beaucoup de personnes comme nécessaire et favorable, uniquement parce qu'elles étaient auparavant dans un état morbide opposé. De même beaucoup de personnes considèrent comme un bon signe l'excitation produite par l'eau-de-vie ou de forte bière, parce qu'elles se trouvent mal à l'aise sans ces boissons, tandis qu'elles sont, en réalité, dans un état de santé beaucoup plus mauvais, quoiqu'elles s'imaginent être mieux.

Bien des personnes ne croient pas pouvoir rester en bonne santé sans prendre des purgatifs; qu'elles essayent, lorsqu'elles se sentiront constipées, un des médicaments indiqués dans cet ouvrage contre la constipation, et elles observeront qu'il les guérira le plus souvent sans leur donner la diarrhée. Que celles qui ont une diarrhée, soit naturelle, soit artificielle, ne cherchent pas à l'arrêter artificiellement, c'est-à-dire par le vin, l'eau-de-vie et autres boissons analogues; il vaut mieux lui laisser suivre son cours et prendre les médicaments qui la guériront naturellement. Les astringents ne sont pas toujours dangereux, mais le sont souvent, surtout chez les enfants, les vieillards et les personnes affectées en même temps d'une autre maladie.

Les conséquences de la suppression artificielle de la

diarrhée sont : la dyspepsie, les maladies de foie, etc., qu'il est difficile de guérir. Toutefois il serait aussi absurde de croire que la suppression de la diarrhée est dangereuse uniquement parce qu'elle empêche l'expulsion des impuretés du corps. La suppression de la diarrhée est dangereuse parce qu'elle n'est que le changement d'une maladie par une autre, et parce qu'on ne peut pas savoir ce que deviendra cette seconde maladie, et qu'elle sera généralement plus grave que la première. La plupart de ces impuretés n'existent que dans l'imagination ; quant à leur production artificielle, voyez ce qui en est dit à l'article *Constipation*. Si toutefois il y a réellement des impuretés dans l'organisme, celui-ci s'en débarrasse par des évacuations naturelles, bien plus promptement que par la diarrhée qui laisse toujours des impuretés après elle, impuretés que les selles normales sont chargées d'emporter. Lorsque les matières fécales sortent fermes, rien ne peut rester dans les intestins, ce fait est si évident que tout le monde en comprendra l'explication : en effet les intestins sont un tube, étroit d'abord, qui s'élargit graduellement ; il ne ressemble pas au tuyau d'une pompe à incendie, à l'une des extrémités duquel il faut exercer une pression pour en faire sortir le contenu ; ce n'est pas un tube inerte, c'est un tube vivant constamment en activité. En vertu de cette activité, lorsqu'elle s'exerce régulièrement, rien ne peut rester dans l'intestin, ce n'est que lorsqu'elle s'exerce irrégulièrement ou lorsqu'elle cesse que les matières fécales peuvent y séjourner. Dans la diarrhée, surtout la diarrhée produite par les purgatifs, les fonctions digestives s'opèrent avec une irrégularité et une promptitude exagérées pour débarrasser l'organisme des poisons donnés sous le titre de purgatifs ; lorsque cette expulsion est accomplie, les intestins restent très-faibles et relâchés. Un purgatif qui ne serait pas un poison ne purgerait pas, parce que les substances qui purgent sont celles que l'or-

ganisme ne peut pas supporter et que par conséquent il rejette. Les effets toxiques de ces médicaments deviennent très-évidents lorsque ceux-ci restent dans le corps ; en effet, lorsque l'organisme n'a pas eu la force de les rejeter, ils déploient leur dangereuse puissance. On dira que les symptômes qui en résultent sont des conséquences de la maladie, mais il ne faut pas croire une semblable assertion, elle est fausse. Les drastiques tuent plus d'adultes et la rhubarbe tue plus d'enfants que l'arsenic, si redouté de tout le monde. Dans la constipation, l'activité des intestins est plus énergique, autrement les excréments ne pourraient pas être rejetés, et il s'ensuit que rien ne peut rester derrière eux ; en effet les excréments, lorsqu'ils sont durs, remplissent toute la largeur du tube intestinal, fait qui n'a jamais lieu dans la diarrhée. Il est vrai que lorsque le mouvement des intestins s'arrête, leur contenu reste stationnaire, mais on peut provoquer de nouveau ce mouvement, comme nous l'avons déjà indiqué (1). Les médecins qui dissèquent des multitudes de cadavres trouvent toujours des matières fécales dans ceux qui avaient eu la diarrhée et en trouvent moins chez ceux qui avaient été constipés.

S'il survient une diarrhée qui soulage le malade de l'affection dont il souffrait, il ne faut pas se hâter de recourir aux remèdes, et c'est seulement dans le cas où elle se prolongerait assez pour devenir nuisible qu'il faudrait choisir un des médicaments indiqués ci-dessous.

Si un enfant a la diarrhée pendant sa dentition, il ne faut pas la combattre immédiatement ; qu'on attende un jour ou deux s'il ne se déclarera pas un nouveau symptôme réclamant un traitement. Au début de la diarrhée il suffit d'éviter les acides, le café, le thé et toute substance salée ; les fruits, crus ou secs, les œufs, le poulet et autres

(1) Voyez Constipation.

volailles sont aussi nuisibles, il ne faut donner à l'enfant que des boissons mucilagineuses, de l'arrow-root, du riz, du sagou. S'il a bon appétit, il peut prendre du bouillon avec de la farine de froment, de riz ou de sagou. Le lait fraîchement trait peut, dans certains cas, augmenter la diarrhée, il vaut mieux le faire bouillir et le donner à boire chaud, mais il ne faut pas le laisser bouillir trop longtemps, ce qui le rendrait indigeste.

Ipecacuanha est indiqué contre la diarrhée accompagnée de cris, d'efforts, de douleurs, de salivation abondante, de tension de l'abdomen, tantôt avec de violents et vains efforts, ou avec des selles fréquentes, petites, jaunâtres et des douleurs dans le rectum, tantôt avec des selles peu abondantes, muqueuses, mousseuses, fermentées, fétides ou sanguinolentes, accompagnées de faiblesse, désir de rester couché, somnolence, pâleur, cercle bleuâtre autour des yeux, froid et irritabilité. Lorsque *Ipecacuanha* ne répond pas ou ne procure qu'un soulagement partiel, il faut donner *Rheum ;* si les selles ont une odeur aigre, il faut donner ce dernier médicament dès le début.

Chamomilla doit être donnée aux enfants qui crient, s'agitent et veulent toujours être portés ; à ceux d'un âge plus avancé s'ils sont irritables, crient comme si on les battait, se tordent et se plient en deux ; aux petits enfants qui contractent leurs jambes vers le ventre. Il faut encore donner ce médicament lorsque le ventre est dur et tendu, que les selles sont fréquentes, muqueuses ou aqueuses, ou verdâtres et brunes, ou composées d'aliments non digérés et ayant l'odeur d'œufs pourris, et accompagnées de borborygmes, perte de l'appétit, soif, langue chargée, renvois et nausées. *Chamomilla* convient aussi aux adultes, lorsque les selles sont verdâtres, aqueuses, chaudes et fétides, accompagnées de : goût amer dans la bouche, renvois amers, vomissements bilieux, plénitude d'estomac, tranchées, céphalalgie.

Pulsatilla convient contre les selles semblables à de la bouillie, aqueuses et fétides, accompagnées de douleur de brûlure à l'anus, répugnance, nausées, éructations, tranchées surtout pendant la nuit. Si les selles de la même consistance que la bouillie sont rendues après minuit, précédées de douleurs d'entrailles qui cessent après l'évacuation, il faut donner *Rhus*. *Pulsatilla* est encore efficace contre la diarrhée muqueuse, lorsque chaque selle a une couleur différente. Si la diarrhée occasionne une grande faiblesse, il faut donner *Colocynthis*, et, si elle cause de vives tranchées, une tasse de café noir. Si les selles sont verdâtres ou sanguinolentes, accompagnées de ténesme, il faut donner *Mercurius*. *Pulsatilla* convient surtout aux femmes ou aux enfants d'une humeur douce et patiente et aux malades atteints de diarrhée pour avoir mangé avec excès des aliments gras.

Il faut donner *Mercurius* contre la diarrhée accompagnée d'accès de cris et de convulsions, d'efforts considérables et impuissants, de sueur froide et de tremblement; contre les selles verdâtres, aqueuses, muqueuses, quelquefois bilieuses ou mêlées de sang, suivies d'un grand abattement, de fétidité de l'haleine, perte de l'appétit, envie de vomir ou à la fois vomissements et diarrhée ; contre les selles âcres avec douleur de démangeaison et de brûlure à l'anus.

Sulphur contre les selles assez âcres pour causer de la douleur autour de l'anus et y faire naître une éruption miliaire, selles accompagnées d'une grande émaciation ou, chez les enfants, d'induration et de tension du ventre. Ce médicament est encore efficace lorsque la diarrhée reparaît chaque fois qu'on a été exposé à une température froide, ou lorsque les autres médicaments sont restés sans effet. Il convient surtout quand la diarrhée vient après minuit, accompagnée de crampes dans les mollets.

Antimonium crudum, contre les selles liquides avec dé-

labrement d'estomac, enduit épais et blanchâtre sur la langue. Si à ces symptômes s'ajoutent : anus endolori, douleurs spasmodiques à l'anus et dans le dos, pression à l'estomac causée par toute éspèce d'aliments, pesanteur des yeux, pâleur et lividité de la face, il faut donner *Ferreum*, médicament qu'on peut administrer aussi contre les diarrhées indolores. Lorsque les selles sont aqueuses et que la diarrhée dure depuis longtemps, il faut donner *Acid. phosphoricum* à doses répétées et un peu fortes.

Veratrum, contre les selles aqueuses avec douleurs autour du nombril et anxiété, accompagnées quelquefois de vomissements acides, de désir ardent d'eau froide ou de boissons acides, de frissons et de tiraillements dans les mollets.

Rheum, contre les selles acides, claires, muqueuses, fermentées (voy. *Ipecacuanha*), maladie commune chez les enfants, que la douleur de ventre fait crier, qui souffrent de coliques, ramassent leurs jambes vers le ventre, ou ressentent des élancements dans les cuisses et dans les ainés, laissent écouler de la salive le long de leurs lèvres, sont pâles (si la face est rouge, il faut donner *Chamomilla*, et si ce médicament ne répond pas aux symptômes, *Belladona*). Quelquefois tout le corps de l'enfant exhale une odeur aigre que les bains ne peuvent pas faire disparaître. Si, dans des cas semblables, *Rheum* ne procure pas de soulagement et que la douleur soit très-violente, il faut donner *Chamomilla*, et si ce médicament ne suffit pas, que la douleur diminue en même temps que la faiblesse continue, avec distension du ventre, *Sulphur*.

Apis convient lorsque les selles sont indolores, aqueuses, d'un jaune verdâtre, surtout le matin, ou lorsque l'abdomen est si sensible qu'on ne peut supporter le poids des couvertures. Il s'adresse surtout aux personnes irritables, qui trouvent à redire à tout, aux enfants inconstants, qui

jettent et cassent tout et deviennent faibles et abattus.

China est utile contre toutes les variétés de diarrhée se déclarant chez des personnes affaiblies. Il est encore efficace lorsque, au milieu de violentes douleurs spasmodiques, de pression ou de contraction, le malade rend des matières brunâtres, selles quelquefois suivies de douleurs de brûlure à l'anus, grand affaiblissement de l'abdomen, borborygmes, flatuosités, éructations; si l'on est éveillé au milieu de la nuit par des douleurs spasmodiques de l'abdomen, *China* soulagera immédiatement et empêchera la diarrhée.

Bryonia convient généralement pendant les chaleurs de l'été, dans les cas de diarrhée se déclarant après avoir bu de l'eau froide ou après avoir pris un rhume; lorsque la diarrhée est causée par l'abus des fruits crus ou par un excès de nourriture, lorsqu'elle se déclare aussitôt après avoir mangé, après l'usage de la choucroute ou à la suite d'une vive contrariété, et lorsque *Chamomilla* n'a pas pu la faire cesser.

Nux moschata convient aux malades qui ont la peau très-sensible à l'action du froid, qui ont pris froid dans l'eau ou se sont mouillé les pieds, qui se refroidissent facilement. Il faut donner ce médicament contre les selles visqueuses avec inappétence, langue chargée d'un enduit blanc, mauvaise haleine; ou bien contre les évacuations peu abondantes, exigeant beaucoup d'efforts, accompagnées de douleurs au-dessous des côtes, se déplaçant de la gauche vers la droite; ou bien lorsque l'abdomen est distendu par des gaz, qu'on éprouve des douleurs d'entrailles ou de la céphalalgie après avoir bu ou mangé.

Il faut donner *Dulcamara* contre la diarrhée causée par un refroidissement, surtout en été ou en automne, diarrhée plus forte la nuit, évacuations fréquentes, un peu aqueuses, sans grandes douleurs ni coliques; si au bout

de 6 heures on n'a pas obtenu de soulagement, il faut donner *Bryonia*. S'il y a de la faiblesse plutôt que de la douleur, si la diarrhée se déclare immédiatement après les repas et que les aliments soient rendus non digérés, *China* fait généralement du bien ; quelquefois c'est *Bryonia* ou *Rheum* qu'il faut donner (voyez ces médicaments). Lorsqu'à une grande faiblesse s'ajoutent des douleurs d'entrailles, il faut donner *Arsenicum*, et, si ce médicament ne soulage pas promptement, *Nux vomica*. Lorsqu'on rend des aliments non digérés, *Ferrum* est souvent efficace, soit seul, soit alterné avec *China* ou *Calcarea*. Pour combattre la diarrhée accompagnée d'une grande faiblesse, il faut surtout recourir à *Ipecacuanha*, *Veratrum* ou *Arsenicum* ; contre la diarrhée sans douleurs, *Ferrum* est le meilleur médicament. Lorsqu'il y a alternativement diarrhée et constipation, fait dont on est souvent témoin chez les vieillards, *Antimonium crudum* est le médicament le plus efficace. *Calcarea* suffit le plus souvent à arrêter la diarrhée causée par la dentition, le ventre étant continuellement brûlant, les selles aqueuses, d'un jaune pâle ou aigres, si elles diminuent ainsi que les douleurs et les gargouillements. Nous parlerons plus loin de la diarrhée chez les femmes, pendant la grossesse ou pendant l'accouchement (1), et de la diarrhée se déclarant chez les enfants pendant l'été (2).

Dyssenterie. — Les principaux symptômes de la dyssenterie sont : un besoin constant d'aller à la selle, des efforts pour évacuer, avec tranchées ; des selles peu abondantes, consistant en un mucus blanchâtre ou sanguinolent, mais sans matière stercorale. Le besoin constant d'aller à la garde-robe et les efforts d'évacuation sont les effets de l'inflammation de la partie inférieure du gros intestin, et non de la présence des matières fécales dans le rectum,

(1) Voyez *Maladies des femmes*.
(2) Voyez *Maladies des enfants*.

comme chez les personnes bien portantes. Cette maladie n'est pas, comme on le croit généralement, accompagnée de diarrhée, mais d'une suppression de matières fécales; aussi, la réapparition de ces dernières est-elle un signe d'amélioration.

La dyssenterie attaque généralement un grand nombre de personnes dans la même localité, et, lorsqu'on a trouvé le remède convenable pour un cas, on peut le donner à tous les autres, comme on fait dans les épidémies. Lorsqu'une épidémie se présente, le devoir du médecin homœopathe est donc de chercher le remède spécifique à la forme que la maladie a revêtue.

Dès que, dans une maison, une personne est atteinte de l'affection épidémique, plusieurs autres en seront attaquées après. Il faut, pour éviter l'extension de la maladie, désinfecter les cabinets d'aisances, et le meilleur moyen que l'on puisse employer dans ce but, est une solution de 1 partie de sulfate de fer pour 20 parties d'eau. Il faut mêler u npeu de cette solution à toutes les déjections du malade, et en verser une partie chaque jour dans les fosses d'aisances.

La dyssenterie est très-fréquente dans les climats où les journées sont chaudes et les nuits froides. Il faut alors éviter avec soin de se refroidir quand on a très-chaud, de boire des liquides glacés, d'ôter une partie de ses vêtements. Il faut s'abstenir, surtout la nuit, de fruits verts, de liqueurs altérées ou fermentées, de vinaigre, d'eau minérale, de limonade, et empêcher les enfants de s'asseoir sur le sol ou sur la pierre.

Quelquefois la maladie débute par une simple diarrhée, contre laquelle il faut choisir l'un des médicaments indiqués à l'article « *Diarrhée* », et surtout *Veratrum*, *Pulsatilla* ou *Nux moschata*. En même temps on évite les fruits, la salade, les acides, les légumes; on donne à boire de l'eau de riz et on se contente, comme aliments, de panade

préparée avec un peu de sel et de beurre, mais sans œufs et sans épices.

Parfois, la dyssenterie débute par d'autres souffrances, dont il faut chercher les remèdes dans les articles consacrés respectivement à chacune d'elles.

Aconitum convient lorsqu'il y a chaleur et soif, si le malade est robuste, a le pouls plein et fréquent, la face chaude et rouge, surtout la nuit, avec douleurs d'entrailles accompagnées de coryza et de besoin anxieux d'uriner, urine chaude et d'un brun rougeâtre, bouche sèche ou froid à la tête. Si les douleurs sont plus vives le matin et qu'elles occupent l'estomac plutôt que le ventre, *Nux vomica* est préférable. Si le malade éprouve de la répugnance pour le café, le vin ou la bière, ou qu'il y soit habitué, *Nux vomica* devra être donnée de suite et, après, *Chamomilla*.

Pour la constipation qui précède la dyssenterie, comparez *Nux vomica*, *Bryonia*, *Platina* ou *Mercurius*, *Staphysagria*, *Natrum muriaticum*.

Il faut donner *Mercurius*, lorsque le malade a un vif besoin d'évacuer, comme si les intestins allaient sortir, et ne rend, après beaucoup d'efforts, qu'un peu de sang clair ou des selles verdâtres, comme hachées, et mêlées de sang ; lorsque le ténesme est plus fort après l'évacuation qu'avant, symptôme accompagné, chez les enfants, de pleurs et de cris. Les nourrissons atteints de cette maladie refusent de prendre le sein. *Mercurius corrosiv.* convient à la dyssenterie d'automne, quand les tranchées sont très-violentes, les évacuations d'abord bilieuses, puis composées de mucus et de sang, ou de sang pur, ou seulement de glaires. Si ce médicament améliore et qu'ensuite le mal revienne, il faut donner *Colocynthis* ou un des médicaments qui conviennent à la diarrhée.

Aconitum est le meilleur remède que l'on puisse opposer à la dyssenterie, quand elle survient dans les pays où les

journées sont très-chaudes et les nuits très-froides, si le frisson est intense et suivi d'une forte chaleur, celle-ci accompagnée de soif et de rougeur du visage. S'il ne suffit pas, il faut songer à *Bryonia*, *Nux vomica* ou *Mercurius*. *Aconit.* réussit encore quand il existe de vives douleurs rhumatismales dans les membres, la tête, la nuque et les épaules; *Chamomilla* convient très-souvent après. Souvent *Pulsatilla* est utile, si le malade rend des glaires striées de sang.

Belladona convient dans les cas où *Aconitum*, qui semblait indiqué, n'a fait aucun bien, surtout aux personnes vives et impatientes, aux enfants qui pleurent facilement, aux femmes qui s'effrayent de tout. Il est indiqué lorsque le malade a du délire en se réveillant, ou parle à tort et à travers pendant son sommeil, si, à chaque instant, il veut se lever ou se coucher dans un autre lit, surtout si la langue est sèche et rouge à la pointe (comparez avec *Rhus*), ou si elle présente deux bandes blanches et est rouge au milieu et sur les bords.

Il faut donner *Chamomilla* après *Aconitum*, s'il reste encore de la fièvre, de la soif et des douleurs rhumatismales, surtout dans la tête, s'il y a nausées, langue sale, bouche amère, etc.; principalement si la maladie a pour point de départ un arrêt brusque de la transpiration, et est accompagnée d'une grande agitation.

China est le meilleur médicament contre la dyssenterie épidémique et périodique, qui attaque beaucoup de personnes en même temps dans une contrée marécageuse, ou dans laquelle on creuse des canaux. Il convient principalement lorsque la maladie a des alternatives d'amélioration et d'aggravation toutes les 24 heures; lorsque le malade éprouve une douleur au-dessous des côtes, surtout à gauche; qu'il est pâle et faible.

Il faut donner *Veratrum*, si les selles sont aqueuses, mêlées de mucosités sanguinolentes qui surnagent, accompagnées quelquefois de vomissements amers, soif ar-

dente, tranchées douloureuses, urines rares, face pâle, tirée ou enflée, froid général ou sentiment de froid, grande faiblesse, tiraillements dans le gras des jambes.

Arsenicum, lorsque les selles sont noires, visqueuses, sanguinolentes, ont une odeur putride, s'échappent involontairement, lorsque l'urine devient fétide, que le malade perd ses forces, est indifférent à ce qui se passe autour de lui, tombe dans un engourdissement complet de l'intelligence, a mauvaise haleine ; lorsque des taches rouges ou bleues sont répandues çà et là sur le corps, que le malade s'agite et est en proie à une grande angoisse, ne peut trouver le moindre repos, croit qu'il va mourir, etc. ; lorsque, en même temps, l'haleine est presque froide ou lorsque le malade éprouve une sensation de brûlure. Si, après avoir donné 1 ou 2 doses, on remarque qu'*Arsenicum* reste sans effet, il faut donner *Carbo vegetabilis; Arsenic.* et *Carbo vegetabilis* conviennent également aux cas où la dyssenterie provient de ce qu'on a bu des liquides froids, particulièrement de l'eau glacée. *Carbo vegetabilis* convient mieux aux malades qui abusent des liquides spiritueux ou qui aiment beaucoup les gâteaux, le lait et les viandes grasses. Si l'origine de la dyssenterie est l'usage de la mauvaise bière ou des fruits verts, *Arsenicum* est le meilleur remède.

Il faut donner *Colocynthis* contre les violentes douleurs d'entrailles, qui ressemblent à celles que causerait la pression de l'intestin entre deux pierres, forçant le malade à se tordre ; lorsque les selles sont visqueuses, parfois sanguinolentes, que l'abdomen est très-tendu, quelquefois comme un tambour, lorsque le malade éprouve de l'oppression comme si le ventre était plein, des frissonnements commençant à l'abdomen et parcourant tout le corps, lorsque la langue est couverte d'un enduit muqueux, blanc ; enfin lorsque la maladie est la suite d'une colère ou d'une vive contrariété. Consultez aussi l'article *Coliques*.

Staphysagria est utile dans des cas analogues, lorsque chaque bouchée de nourriture ou chaque gorgée de liquide, même d'eau, renouvelle les douleurs et est suivie de sensation de pression au rectum et d'efforts d'évacuation. Il est quelquefois utile d'alterner ce médicament avec *Colocynthis*. Si ces deux médicaments ne procurent qu'un soulagement passager, il faut recourir à *Causticum*.

Rhus convient à la dyssenterie causée par le froid, soit après être tombé dans l'eau ou avoir été mouillé par une forte pluie, soit après avoir pris froid étant en nage ; surtout si les selles sont sanguinolentes, visqueuses, brunâtres ou verdâtres, si elles surnagent (comparez avec *China* et *Mercur.*) ; il convient aussi aux personnes qui ont, dès le début, une éruption aux lèvres (comparez avec *Arsenicum*).

Il faut donner *Sulfur* dans le cas où la maladie tend à passer à l'état chronique, où les autres médicaments procurent du soulagement, mais ne guérissent pas complétement, où il reste encore du ténesme, où le malade a conservé de l'aversion pour le pain, la viande, le lait, les mets sucrés et les aliments acides, les liqueurs brassées et le vin, et ne veut prendre autre chose que de la soupe claire et des liqueurs spiritueuses.

[Parmi les médicaments qui viennent d'être passés en revue, il en est quelques-uns qui sont de beaucoup plus utiles que les autres. Celui qu'il faut mettre en première ligne est le *Mercurius corrosiv.*, qu'il faut administrer comme il a été dit pour les maladies aiguës, en le continuant pendant 24 à 36 heures. Après lui viendra *Pulsatilla*, donnée de la même manière. *Aconit* servira seulement au début de la maladie et, pour diminuer l'intensité de la fièvre, *Sulphur* arrivera seulement à la fin du traitement.

Le malade se trouvera bien en même temps de prendre des quarts de lavements amidonnés (mais sans *Laudanum*), et de poser quelques cataplasmes sur le ventre ;

le sirop de cerises, étendu d'eau, sera une excellente boisson; la diète est nécessaire.]

Constipation. — La première observation que nous ayons à faire, à propos de cette maladie, paraîtra paradoxale à beaucoup de lecteurs; c'est que tous ceux qui sont constipés doivent se féliciter de n'avoir pas de maladie plus grave. Quiconque a réfléchi sur ce sujet doit savoir que presque toutes les personnes qui ont une tendance à la constipation vivent longtemps et conservent de la vigueur, à moins qu'elles ne se tuent par les purgatifs. Au contraire, les personnes sujettes à la diarrhée sont affaiblies de bonne heure et parviennent rarement à un âge avancé.

La diarrhée ne peut pas survenir tant qu'on n'a pas mangé de substances nuisibles ou toxiques, ou qu'on n'y est pas prédisposé par une mauvaise constitution; au contraire, il suffit d'une forte transpiration ou d'une nourriture animale abondante pour être constipé (1). On sait ce qu'il faut penser des prétendues impuretés qui restent dans le corps. La croyance vulgaire que les purgatifs contribuent à entretenir la santé et sont utiles, non-seulement lorsque le corps est malade, mais encore lorsqu'il est parfaitement sain, et qu'ils entraînent avec eux toutes les impuretés amassées dans l'organisme, cette croyance, dis-je, est erronée et dénuée de tout fondement. Ce préjugé ne sert qu'à faciliter la vente des drogues et s'est perpétué, d'âge en âge, jusqu'au moment où il a été universellement répandu. Il est un des articles du *Credo* traditionnel des médecins, et personne n'ose mettre en doute sa vérité. Les médecins répandent et encouragent cette croyance, parce que leur art consiste presque tout entier à saigner, purger, donner des émétiques; elle est le pivot sur lequel tourne tout l'ancien système médical, et les malades,

(1) Voyez *Diarrhée*.

pleins de respect pour l'autorité des docteurs, se soumettent à leurs ordonnances. Lorsque cette désastreuse méthode de traitement a été prescrite avec beaucoup d'assurance et de solennité, le cœur et la bourse du malade s'ouvrent, mais il n'en est pas toujours de même de ses entrailles, et c'est ainsi que des personnes en parfaite santé demandent, avec instance, qu'on nettoie à fond l'intérieur de leur corps.

Quiconque fera, sur un animal ou sur lui-même, l'expérience, acquerra la conviction que ce n'est pas sans raison que nous proscrivons les purgatifs. Qu'on prenne des purgatifs pendant 8 jours et, si bien qu'on ait été auparavant, on rendra, à la fin de l'expérience, des matières d'un très-mauvais aspect, surtout si l'on s'est purgé avec du jalap ou du calomel. Et comme cette expérience est toujours suivie du même résultat, sur les hommes comme sur les animaux, et même sur les individus qui n'ont jamais été malades, elle prouve que toutes les impuretés qu'on rend après l'usage des purgatifs, ont été produites artificiellement par ces drogues elles-mêmes.

On peut souvent reconnaître d'après la nature des selles, les médicaments que le malade a ingérés. Lorsqu'on a pris des purgatifs salins, les matières fécales ont toujours l'odeur des œufs pourris ; si l'on a pris des drastiques, elles sont claires et aqueuses; si l'on a pris du mercure, elles sont vertes ; si l'on a pris de la magnésie ou de la rhubarbe, elles sont généralement d'une odeur âcre, etc. Lorsque le médecin s'enquiert des causes qui peuvent produire la purgation, il remarque que presque toutes les substances toxiques ont un effet semblable, et, pour cette raison, il peut ranger tous les purgatifs dans la classe des poisons. Pourtant, que de médecins les regardent comme des présents de Dieu, créés uniquement pour purger ! On pourrait supposer, avec autant de raison, que le serpent à sonnettes et le tigre ont été créés pour nous détruire.

Quand même on admettrait que ces drogues n'ont d'autre utilité sur la terre que l'usage qu'on en peut faire en médecine, cela ne serait pas une raison pour profiter de ce qu'elles sont très-répandues dans la nature, afin de les administrer à tout propos. Les poisons violents, donnés à petites doses, purgent, provoquent les vomissements et troublent l'estomac; les poisons moins dangereux sont appelés purgatifs, parce qu'ils ne tuent pas immédiatement, et sont généralement rejetés par les efforts de l'organisme.

Que les personnes constipées et voulant être soulagées sur le moment, ou éprouvant d'autres souffrances liées à cet état, se contentent des médicaments recommandés ci-dessous. En même temps, il faut qu'elles observent un régime convenable, qu'elles soient modérées dans l'usage de la viande, et n'en prennent pas plus de deux fois par jour; qu'elles évitent de prendre beaucoup d'aliments salés, qu'elles mâchent avec soin et coupent leur viande en très-petits morceaux, si elles ont perdu leurs dents; qu'elles prennent avec la viande beaucoup de légumes, de fruits et de pain. Elles pourront manger autant de soupe qu'elles en voudront, mais qu'elles s'abstiennent de thé vert, de liqueurs spiritueuses et de bière; d'ailleurs elles pourront à la place faire usage de lait et même de petit-lait; quoique ce dernier breuvage soit généralement dédaigné et donné aux animaux par les campagnards, il est très-salutaire pour les enfants comme pour les adultes.

Les personnes habituellement constipées feront bien de manger toujours des fruits à leur dîner, des fruits mûrs de préférence, de bonnes poires par exemple; elles devront s'abstenir de fromage et avoir l'habitude de boire un verre d'eau avant de se coucher.

Parmi les remèdes domestiques, le seul qu'on puisse recommander, ce sont les lavements, pris de temps en

temps. On craint généralement, si l'on prend l'habitude de faire usage des lavements, d'arriver à ne plus pouvoir s'en passer, mais il n'y a pas lieu de concevoir de semblables craintes du moment où l'on fait usage en même temps des médicaments que nous allons recommander. Ces lavements devront être d'eau pure, et l'on n'y aura pas recours trop souvent ; il serait d'ailleurs infiniment plus dangereux de s'accoutumer aux purgatifs. Pour les autres précautions à prendre dans l'usage des lavements, voyez l'article *Hémorrhoïdes*.

Il est vrai que les lavements ne soulagent le malade que momentanément, mais en même temps la cause de la constipation peut être détruite par les médicaments, et la guérison en résulter. Des personnes qui ont souffert longtemps d'une constipation opiniâtre et revenant de loin en loin, peuvent être entièrement guéries par les lavements, si elles ont soin de les prendre le soir avant de se coucher, de les faire consister en la valeur d'une demi-pinte ou une demi-tasse d'eau froide, et de les garder, si elles le peuvent. Après avoir suivi ce traitement pendant une semaine ou deux, on peut, si en même temps on observe un bon régime, obtenir des selles très-régulières. Si l'on a des hémorrhoïdes, il ne faut pas recourir à ce remède.

Tout liquide autre que l'eau, tout mélange est nuisible ; il n'y a d'exception que pour le lait fraîchement bouilli, qui est quelquefois préférable pour les enfants. [Les personnes très-constipées se trouveront bien, souvent, de lavements composés de lait, avec addition de 60 à 100 gr. de gros miel brut.]

Un exercice corporel assidu, la marche à pied, particulièrement sur un sol montueux, aura aussi de bons effets. Les personnes sujettes à la constipation feront bien d'adopter une heure fixe pour se présenter à la selle ; le moment le plus convenable est le matin, soit avant, soit après le déjeuner.

Les médicaments suivants, s'ils sont bien choisis, faciliteront beaucoup la guérison.

Nux vomica convient parfaitement à la constipation chez les personnes qui mènent une vie sédentaire, ou chez celles qui boivent habituellement des liqueurs spiritueuses, à la constipation survenant après un repas copieux composé de mets variés, après une surcharge d'estomac, ou à celle qui est précédée de diarrhée. Il faut encore donner ce médicament, lorsqu'une diarrhée, ayant été supprimée, est suivie d'inappétence, bouche mauvaise, enduit muqueux de la langue, langueur d'estomac, oppression et gonflement de l'abdomen, chaleur, points de côté, pesanteur du bas-ventre, douleurs sécantes dans cette région, chaleur surtout à la face, céphalalgie, dégoût pour le travail, sommeil inquiet, respiration oppressée, irritabilité et plaintes fréquentes. — Lorsque la constipation est accompagnée d'humeur taciturne et morose, survient après qu'on a mangé trop de gâteaux, du beurre rance, etc., il faut donner *Pulsatilla;* si le malade est irritable et a des frissons, *Bryonia*. Ce dernier médicament est surtout efficace contre la constipation survenant pendant les chaleurs, et chez les personnes affectées de rhumatisme.

Il faut donner *Opium* lorsque, avec le besoin d'aller à la selle, on éprouve une sensation comme si l'anus était fermé, de la pesanteur dans l'abdomen, des battements dans la même région, une sensation de poids sur l'estomac, de la sécheresse de la bouche, de la soif et de l'inappétence.

Platina lorsque, après beaucoup d'efforts, on rend une petite quantité de matières fécales ; lorsqu'on sent des démangeaisons à l'anus, un frissonnement général après chaque évacuation, et en même temps : sensation de faiblesse de l'abdomen, contractions, pression de haut en bas, oppression de l'estomac, efforts impuissants pour rendre des gaz. Ce médicament est encore utile contre la constipation pendant ou après un voyage. [Aussi chez les

femmes, quand la constipation tient à un déplacement de l'utérus.]

Lachesis, contre la constipation opiniâtre avec sensation de poids et de pression sur l'estomac, et efforts impuissants d'éructation, selles dures, peu abondantes, insuffisantes.

Mercurius, contre la constipation avec mauvais goût de la bouche, douleurs dans les gencives, appétit inégal. Si *Mercurius* ne suffit pas, il faut donner *Staphysagria*.

Natrum muriaticum convient aux cas chroniques, lorsque les médicaments précédents sont restés sans effet, ou lorsque le malade ne sent pas le moindre besoin d'aller à la selle. On combat par *Sulphur* l'envie fréquente d'aller à la selle avec vains efforts pour évacuer.

[**Mode d'administration des médicaments.** — La constipation étant, en général, un état chronique, il suffit de donner 2 ou 3 doses par jour.]

§ 9. — Hernies.

Hernies. — On appelle *hernie*, le déplacement d'une anse intestinale, et son passage à travers une des ouvertures naturelles de l'abdomen. La hernie est dénommée suivant le lieu qu'elle occupe; elle est *crurale*, quand elle s'est faite à travers l'anneau de ce nom; dans ce cas, elle occupe la partie supérieure de la cuisse; *scrotale*, quand l'intestin tombe jusque dans les bourses; *ombilicale*, si elle s'est formée au travers du nombril.

Quiconque est porteur d'une hernie, doit faire en sorte qu'elle soit toujours bien maintenue par un bandage convenable, lequel varie en raison de l'espèce même de la hernie (*fig.* 136 et 137).

Avant d'appliquer celui-ci, il faut faire rentrer l'intestin dans la cavité abdominale, le bandage n'ayant qu'un effet: celui de fermer l'ouverture par laquelle l'intestin était

sorti. Si celui-ci se trouvait comprimé par le bandage, il y aurait danger d'inflammation et de gangrène.

Pour réduire une hernie, il faut faire coucher le malade sur le dos, et placer des oreillers sous ses reins, afin que la hernie soit plus élevée que le reste de l'abdomen, et incliner le corps un peu sur le côté où se trouve la hernie,

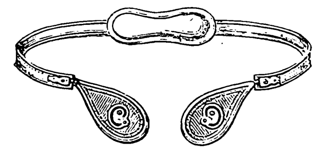


Fig. 136. — Bandage herniaire de Leplanquais.

afin de relâcher, autant que possible, les muscles abdominaux de ce côté. Beaucoup de malades peuvent faire cette opération eux-mêmes, mais il vaut mieux en laisser le

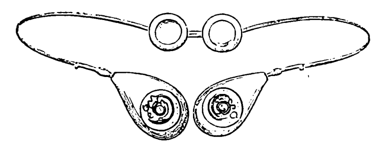


Fig. 137. — Bandage herniaire de Leplanquais à dix-sept mouvements progressifs.

soin à une personne étrangère. Le meilleur procédé consiste à appuyer doucement la main gauche sur la partie saillante, comme si on voulait la refouler ; puis on applique, sur le sommet de la tumeur, les doigts de la main droite, et on comprime doucement en suivant la direction du canal dans lequel l'intestin est engagé ; puis on appuie de temps en temps la paume de la main sur la tumeur, et l'on augmente graduellement la pression. Il faut continuer patiemment ces manœuvres pendant une demi-heure ou plus, si la hernie est considérable. Quand la hernie ne peut être réduite, on dit qu'elle est *étranglée ;* dans ce cas, il faut commencer par détendre l'intestin avec

des médicaments, *Aconitum* et *Nux vomica* sont les plus utiles. [Il faut les répéter souvent, au moins toutes les heures.] Lorsque la hernie est si sensible que le malade ne peut y supporter la moindre pression, il faut donner d'abord un médicament pour calmer cet excès de sensibilité, et souvent alors la hernie rentre d'elle-même. Dans ce cas, il suffit, pour opérer la réduction, de mettre sur la hernie un linge imbibé d'eau chaude. Quelques personnes y placent une vessie pleine d'eau froide ou de glace, mais il ne faut pas la laisser longtemps, et renoncer à ce moyen lorsque les parties environnantes sont rouges et enflammées.

Quant aux médicaments, on les choisit d'après les symptômes suivants : Quand le malade éprouve dans le ventre une douleur semblable à celle que causeraient des charbons ardents, la plus légère pression amenant une douleur insupportable avec nausées, goût amer de la bouche, vomissements bilieux, anxiété, sueur froide, il faut donner *Aconit.*, que l'on peut répéter toutes les heures ou toutes les 2 heures, suivant la gravité du cas. Si ce médicament n'amène pas de soulagement, que la hernie soit très-douloureuse et le siége de gargouillements continuels, il faut donner *Cepa*, surtout si la tumeur est au côté gauche, et *Rhus* quand elle occupe le côté droit. *Sulphur* est indiqué par des vomissements acides ou amers.

Lorsque la hernie est moins sensible au toucher, que les vomissements sont moins forts, mais que la respiration est difficile, surtout si les douleurs sont venues après un refroidissement, une fatigue, une colère ou une faute de régime, *Nux vomica* doit être donnée ; on la répète toutes les heures, pendant 6 heures, puis, si le mieux n'est pas très-marqué, que le visage devienne rouge, que le ventre se gonfle, qu'il y ait des renvois et des vomissements ayant mauvaise odeur et mauvais goût, il faut recourir à *Opium*, que l'on répète de quart d'heure en quart d'heure,

jusqu'à soulagement, et que l'on remplace par *Veratrum* [donné de même]. Si les vomissements sont accompagnés d'une sueur froide et de froid de tout le corps, *Belladona* viendrait après *Veratrum*. Mais dès que le ventre devient sensible et douloureux au toucher, il faut revenir à *Aconit* et *Sulphur*, donnés comme précédemment. Enfin, lorsque la peau, au niveau de la tumeur, prend une teinte noirâtre, il faut redouter la gangrène et prescrire *Lachesis*, que l'on répète d'heure en heure, en continuant jusqu'à ce que l'état s'améliore ; *Arsenic* doit lui succéder, surtout si l'amélioration n'est pas rapide.

Ces médicaments toutefois ne peuvent être et ne sont administrés qu'en attendant le médecin ; car une hernie étranglée est chose grave, souvent mortelle, et ce n'est pas trop d'un homme expérimenté pour la traiter.

Peut-on guérir d'une hernie non étranglée ? Le plus souvent non. Les médicaments ne doivent donc être employés que dans le cas d'une hernie récente. *Rhus* est alors la substance la plus utile ; en même temps, il faut que le malade reste couché, avec un coussin sous les reins pour relever le bassin. *Rhus* convient surtout quand la hernie s'est formée à la suite d'un effort ; *Cocculus* est utile quand elle est venue pour s'être tenu longtemps debout ; en général, *Nux vomica* doit être donnée en premier lieu.

[Enfin on a recommandé *Nux vomica* et *Aurum* pour les hernies des enfants, les seules que l'on ait chance de guérir.]

[Règle générale, quand on a une hernie, il faut la maintenir avec soin pour l'empêcher de s'étrangler; si cet accident a lieu, on doit donner les médicaments indiqués, de manière à diminuer le volume de l'intestin et à permettre sa réduction ; et si l'on ne réussit pas, il est temps de songer à l'opération, laquelle est toujours dangereuse. Mais il faut considérer une hernie non étranglée comme une

infirmité et non comme une maladie, et ne pas demander à des médicaments ce qu'ils ne peuvent faire.]

ART. X. — MALADIES DU FOIE.

Jaunisse. — [C'est la seule affection qui puisse être quelquefois traitée sans médecin.]

Elle ne se présente pas toujours avec les mêmes caractères; tantôt elle est légère et n'offre aucun danger, tantôt elle s'accompagne de fièvre et peut devenir grave; un médecin peut seul apprécier l'importance de cette maladie. Il arrive très-souvent que la teinte ictérique du visage tient à ce qu'on a pris trop de Mercure, de Quinine ou de Rhubarbe; il faut prescrire alors les antidotes de ces médicaments. D'autres fois la jaunisse vient après un accès de colère, et il faut la combattre avec *Chamomilla;* mais s'il arrive que le malade soit tellement irritable que la moindre circonstance le mette hors de lui et cause un semblable accident, il faut choisir un médicament qui réponde aux symptômes qui accompagnent l'ictère; *Sulphur* et *Lachesis* seront alors souvent indiqués.

La jaunisse accompagnée de fièvre, d'agitation et d'anxiété sera combattue avec *Aconit;* quand il y aura fièvre, irritabilité et constipation, il faudra donner *Nux vomica*, et *Bryonia* dans le cas de douleurs lancinantes et pressives à la région du cœur et sous les côtes droites. S'il survient une diarrhée blanche, due à ce qu'on aura mangé des fruits verts, *Rheum* sera utile, et quand la maladie viendra en automne et après avoir mangé des œufs, *Acidum sulphuricum* sera un médicament essentiel. Enfin, l'ictère chronique avec enflure des pieds cédera souvent à *Lycopodium* et à *Sepia*, quand le malade aura la langue couverte d'un enduit épais, une fièvre lente et aucun appétit.

La jaunisse vient assez souvent chez les petits enfants

(ictère des nouveau-nés), on la guérit alors avec *Mercurius solubilis*, médicament qui convient également bien aux adultes, quand ils n'ont pas fait abus de ce métal pour une autre affection. Dans ce cas, on donne d'abord *China*, puis *Mercurius;* quand la guérison n'est pas complète, on donne ensuite *Hepar Sulphuris* pour revenir après au *Mercure; Sulphur*, *Lachesis* et *Ipeca* sont souvent très-utiles. Il faut donner tous ces médicaments à doses répétées, toutes les 3 ou 4 heures par exemple.

ART. XI. — MALADIES DES VOIES URINAIRES.

§ 1er. — Troubles dans l'émission des urines.

Émission trop abondante et trop fréquente. — Il faut en tenir grand compte, parce qu'elle indique ou de la faiblesse, ou le début d'une maladie grave.

Chez les enfants, *Rhus* l'arrête en général ; mais il faut recourir à *Belladona* quand il y a en même temps une soif vive. *Silicea* est utile si ce symptôme revient souvent et que l'enfant ait des sueurs à la tête. *Hepar* vient très-bien après *Silicea*, lorsque les accidents reparaissent après avoir été momentanément calmés.

Les personnes qui ont des urines abondantes et qui sentent leurs forces faiblir, feront bien de les faire bouillir de temps à autre ; si alors les urines se troublent, c'est qu'elles contiennent de l'albumine, et l'intervention du médecin devient nécessaire. Le médicament qu'il faut prendre d'abord est *Ferrum* [qu'on doit continuer pendant une ou deux semaines, à raison de deux doses par jour] ; il réussit même lorsque les jambes enflent. Mais si les urines étaient laiteuses, *Acidum phosphoricum* [donné comme *Ferrum*] serait préférable.

Émission involontaire des urines. — Elle a lieu souvent chez les enfants pendant leurs jeux, surtout pendant

leur sommeil. Je dirai plus loin ce qu'il faut faire alors (1). Mais cet accident arrive même plus tard et se retrouve quelquefois chez les adultes, surtout chez les femmes. Dans ce cas, il est accompagné d'autres symptômes qui sont déterminants pour le choix des médicaments. Si la toux cause cette émission, *Causticum*, *Antimon. crud.*, *Bryonia*, *Pulsatilla*, *Spongia*, *Staphysagria*, *Veratrum*, doivent être consultés ; *Pulsatilla* sera préférable, si cette émission a lieu en même temps que celle d'un vent. Enfin, l'émission involontaire le jour est arrêtée par *Ferrum*, et celle qui a lieu dans le premier sommeil, par *Sepia*. [Mode d'administration des maladies chroniques.]

§ 2. — **Difficulté à uriner, douleurs en urinant.**

Cette infirmité est généralement la conséquence d'une autre affection, soit d'une maladie vénérienne, soit d'une maladie chronique des reins ou de la vessie. Dans ce dernier cas, il faut consulter un médecin homœopathe, et, si cela est impossible, recourir à l'un des médicaments indiqués ci-dessous. Ceux-ci pourront ou arrêter la maladie, ou l'empêcher de s'aggraver.

Il est étrange de voir combien de personnes s'inquiètent du nombre de leurs évacuations alvines dans une journée et prennent à peine garde au nombre de fois qu'elles urinent. Il est pourtant dix fois plus dangereux de rester un seul jour sans uriner que de passer 8 jours sans aller à la garde-robe. Aucune considération ne doit nous empêcher de satisfaire le besoin d'uriner ; car beaucoup de personnes sont mortes dans des souffrances atroces pour avoir retenu trop longtemps leurs urines. Ceci doit s'observer surtout pendant les voyages en voiture ou en chemin

(1) Voir *Maladies des enfants, pissement au lit.*

de fer. On ne comprend pas en effet que des personnes de bon sens courent volontairement un si grand risque par un excès de modestie ou de timidité, et s'exposent ainsi à un véritable danger ou à une mort précédée de vives douleurs.

Le premier précepte consiste donc à uriner à temps; le second, à choisir un endroit convenable, surtout à éviter d'uriner en étant placé dans un courant d'air; le troisième, à mettre le temps nécessaire pour vider complétement la vessie, trop de précipitation pouvant amener plus tard des maladies rebelles; le quatrième, à boire souvent de l'eau, surtout si les urines paraissent être peu abondantes. Ce sont surtout les jeunes enfants qu'il ne faut pas laisser souffrir de la soif.

Les personnes qui verront leurs urines diminuer de jour en jour, devront craindre de voir apparaître une maladie grave; elles feront bien alors de prendre chaque jour un bain de pieds chaud et de boire beaucoup d'eau, mais elles devront se garder de prendre des diurétiques. Si l'on a constamment envie d'uriner, avec douleurs de brûlure en urinant, il faut appliquer sur le bas-ventre des compresses trempées dans l'eau chaude, boire des tisanes mucilagineuses, surtout de l'eau de gruau, et éviter les aliments salés, vinaigrés ou échauffants.

Aconitum est efficace, surtout chez les enfants et les femmes, contre l'envie constante et douloureuse d'uriner, avec écoulement de quelques gouttes d'urine qui arrivent seulement en comprimant le ventre et au milieu des cris du malade, urine d'un rouge foncé, trouble, ou suppression complète des urines.

Il faut donner *Pulsatilla* dans les cas de douleurs pressives et sécantes, de chaleur dans la région de la vessie, et aussi quand il y a peu de douleur, mais que le malade fait beaucoup d'efforts involontaires et inutiles.

Apis, si les symptômes apparaissent après la suppres-

sion partielle ou totale d'une éruption, ou si l'on éprouve des sensations de brûlure, d'élancement ou de démangeaison sur différentes parties du corps ; si toute l'étendue du ventre est douloureuse au moindre attouchement ; si le malade a des frissons à chaque mouvement, surtout la nuit ; s'il a de la chaleur sans soif et bâille sans pouvoir dormir.

Cepa, lorsqu'on a souvent un besoin pressant d'uriner, que l'urine s'échappe par jets intermittents ou goutte à goutte, est brûlante et d'un rouge éclatant; chez les enfants qui urinent en criant et en pressant sur le ventre ; lorsque la maladie est venue après un refroidissement ou après qu'on a eu les pieds mouillés, ou bien après qu'on a eu le ventre exposé à l'air froid ou à un courant d'air.

Il arrive souvent, surtout chez les enfants, que la rétention d'urine vient à la suite d'une chute, ou d'un coup reçu dans le dos ou au niveau de la vessie; il faut toujours alors commencer par *Arnica* [que l'on répète toutes les 3 ou 4 heures, en le continuant pendant 24 à 36 heures] et auquel *Aconit* doit succéder. Ægidi assure que l'*Arnica*, répété de 5 en 5 minutes, peut faire cesser une rétention d'urine, même quand elle ne tient pas à une violence extérieure.

Néphrite. — Il peut arriver que le malade présente les symptômes suivants : besoins fréquents d'uriner avec émission peu abondante, suivie de douleurs; urine d'un rouge foncé, sensation lancinante et pressive dans le dos, dans les dernières côtes, plus forte d'un côté que de l'autre, le malade ne pouvant se coucher sur ce côté douloureux; douleurs dans la vessie, fièvre avec soif ardente; chez les hommes, rétraction du testicule du côté malade et engourdissement de la cuisse. [Il faut songer, dans ce cas, à une inflammation des reins.] On débute par *Aconit* [que l'on donne pendant 24 heures à raison d'une dose toutes les 3 heures]; puis on passe à *Pulsatilla* [administrée de

même], et on termine par *Sulphur* [donné à raison de 3 doses par jour].

L'inflammation de la vessie et les douleurs en urinant sont parfois le résultat de l'application d'un vésicatoire ou de l'administration des cantharides à l'intérieur, *Camphora* teinture-mère est alors le remède spécifique. On en donne quelques gouttes sur un morceau de sucre, répétant cette dose toutes les 4 heures; on peut aussi se borner à l'*olfaction* répétée toutes les 2 heures. Ce médicament suffit souvent, même quand la maladie tient à l'administration d'un autre poison que les cantharides.

Dans d'autres circonstances, surtout si la maladie dépend de la suppression des hémorrhoïdes, il faut prescrire *Aconit* [que l'on continue pendant 24 à 36 heures], puis *Nux vomica*, surtout quand il y a tension d'un des côtés du ventre entre le rebord des fausses côtes et la hanche. Chez les femmes, lorsqu'il y a diminution ou suppression des règles, *Pulsatilla* est préférable [on donne 3 à 4 doses par jour, en continuant pendant 5 à 8 jours]. *Belladona* vient ensuite, quand il y a des élancements qui s'étendent du dos à la vessie, viennent par crises et s'accompagnent, quand ils sont très-aigus, d'anxiété, d'agitation et de douleurs analogues à des coliques. Lorsque ce médicament soulage seulement d'une façon passagère, il faut prescrire *Hepar* après *Belladona*.

Lorsque le besoin d'uriner est continuel et violent, mais que le jet d'urine est très-mince, les efforts que fait le malade lui amènent des sueurs abondantes; *Mercurius* est indiqué, surtout si l'urine est d'un rouge foncé, répand une mauvaise odeur et se trouble aisément. On peut alterner *Hepar* avec ce médicament si l'urine est âcre, et si l'émission est suivie d'un léger écoulement de sang. On prend *Colocynthis* quand l'urine est muqueuse ou bilieuse et que les douleurs sont intolérables.

Aconit est encore utile, si le besoin d'uriner est violent

et continuel et suivi de douleurs à la vessie, la région vésicale étant tendue et très-sensible au toucher, et aussi quand la douleur devient très-aiguë du moment où les urines commencent à couler, l'urine étant elle-même d'un rouge de sang ou contenant de petits caill ots. Ce médicament réussit alors même que ce cortége de symptômes tient à un empoisonnement dont le camphre n'a pu triompher. Après *Aconit* convient souvent *Nux vomica* ou *Pulsatilla*, même *Apis* ou *Hyoscyamus*.

Rétention complète d'urine. — Elle a lieu parfois chez les petits enfants auxquels la mère a donné à téter aussitôt après avoir ressenti une forte colère ou une vive frayeur; dans ce cas, il y a une constipation, que les lavements ne font pas cesser, et un gonflement considérable du ventre. *Opium* réussit dans les cas les plus graves; mais il faut en répéter les doses tous les quarts d'heure ou toutes les demi-heures.

Le *Camphre* fait cesser la rétention incomplète d'urine, quand celle-ci s'écoule lentement par un jet très-mince, causant de la brûlure dans le canal de l'urèthre avec un sentiment de chaleur dans la vessie. Il faut seulement avoir le soin de n'employer que de faibles doses de ce médicament, l'*olfaction* suffit le plus souvent.

La rétention arrive aussi après la suppression brusque des hémorrhoïdes ou quand ces tumeurs ont été enlevées par une opération, et qu'il survient des douleurs prurileuses, douleurs très-difficiles à guérir. L'urine coule alors goutte à goutte, causant une sensation de brûlure très-pénible. Parfois un peu de sang est expulsé, ce qui soulage presque toujours. Les lavements d'eau chaude sont très-utiles en pareil cas. *Aconit*, *Mercurius*, surtout *Sulphur*, diminuent la douleur; si ces dernières sont très-violentes, *Apis* est utile. Il faut songer à *Nux vomica*, quand il a été fait auparavant abus de liqueurs spiritueuses. Si la maladie est le fait d'un refroidissement, *Dulcamara* est préférable; *Cepa* peut être utile après. *Calcarea* est très-effi-

cace, surtout après *Sulphur*, quand, de temps à autre, l'urine renferme des masses de mucus.

Enfin, il faut songer à *Carbo vegetabilis* et à *Arsenicum*, du moment où la douleur de brûlure reparaît après avoir été calmée par les médicaments précédents.

Coliques néphrétiques. — Si la douleur des reins et de la vessie tient à la présence de petits graviers et qu'elle cesse avec l'expulsion de ces derniers, il faut donner d'abord *Nux vomica* [une dose toutes les 3 heures], puis *Belladona* [de même], et plus tard *Lycopodium* [une dose toutes les 4 ou 6 heures seulement]. La crise passée, il faut consulter un médecin, la difficulté étant d'en empêcher le retour.

§ 3. — Pissement de sang (hématurie).

C'est un symptôme qui se lie à plusieurs maladies de la vessie, et qui cède aux médicaments convenables pour ces dernières. Est-il produit par une violence extérieure, *Arnica* est utile; *Nux vomica* vaut mieux quand il est le résultat d'abus de boissons spiritueuses, et *China* quand il y a eu des excès de toute nature. S'il y a écoulement du sang au milieu de pollutions nocturnes, *Mercurius* est le médicament essentiel. Il faut le faire suivre d'*Hepar* quand les accidents se reproduisent; *Nux vomica* convient en pareil cas chez les vieillards. Le pissement de sang chez les femmes est souvent arrêté par *Pulsatilla*. *Carbo vegetabilis* est indiqué quand le sang est mêlé à l'urine. S'il y a douleur de brûlure à l'extrémité du canal de l'urèthre, rétraction des testicules et de la verge, douleurs crampoïdes sous les cuisses, les genoux et les aines, contractions dans les reins et au nombril, *Pulsatilla* sera le remède essentiel. [Tous ces médicaments doivent être répétés à de courts intervalles, toutes les 4 ou 6 heures, et continués pendant 48 heures, au moins, chacun.]

§ 4. — Écoulement par le canal de l'urèthre.

Ils dépendent de causes variées, sont d'une guérison parfois difficile et ne peuvent être traités que par un médecin (1). Le docteur Héring donne les indications suivantes : *Aconit* pour calmer les douleurs qui accompagnent l'écoulement au début, puis *Mercurius*, que l'on continue pendant 5 à 6 jours, à raison d'une dose le matin et une le soir; enfin *Sulphur*, donné comme *Mercurius*.

Si la douleur est vive et brûlante, l'écoulement purulent et verdâtre, il faut encore donner *Mercurius;* si l'écoulement est blanc et laiteux, *Capsicum*, surtout si l'urine cause une douleur de brûlure, et qu'il y ait, en dehors de l'émission, des douleurs lancinantes et sécantes ; *Pulsatilla*, quand cette douleur est tiraillante, pressive, constrictive, plus vive pendant l'écoulement des urines. *Nux vomica* est utile dans les écoulements chroniques, et *Ferrum* quand la matière ressemble à du lait.

§ 5. — Inflammation du testicule.

Si elle est le résultat d'un coup ou d'une chute, on donne *Aconit* suivi [au bout de 12 heures] d'*Arnica;* quand elle survient après la suppression d'un écoulement de l'urèthre, c'est *Pulsatilla*, qu'il faut donner, aussi quand elle est l'effet de la rétrocession des oreillons (2). Si la douleur est pressive et contusive, liée à de violents élancements qui se font sentir dans le ventre, *Spongia* est utile ; si elle est surtout pressive, lancinante et brûlante, il faut songer à *Staphysagria*. *Sulphur* est indiqué quand il a été fait abus de *Mercure*.

(1) Voyez Léon Simon fils, *Des maladies vénériennes*, deuxième partie. Paris, 1860, p. 617 et suivantes.

(2) Voyez *Oreillons*.

§ 6. — **Inflammation du prépuce.**

Elle cède chez les enfants à des lotions faites avec de l'eau arniquée, car elle est presque toujours alors le fait de frottement. Quand elle est le résultat de la malpropreté, il faut imposer les soins de toilette convenables et donner *Mercurius*. S'il y a suppuration du prépuce, *Mercurius* est le médicament essentiel. *Capsicum* doit être donné ensuite, et *Hepar* en dernier lieu. S'il reste quelques points indurés, *Lachesis* sera très-utile.

ART. XII. — MALADIES DES FEMMES (1).

§ 1er. — **Règles.**

Tantôt elles paraissent pour la première fois plus tard qu'elles ne l'auraient dû, tantôt elles sont accompagnées de vives douleurs, de spasmes ou d'autres accidents ; enfin, leur cessation est souvent l'occasion du développement de maladies dangereuses. Souvent, il est vrai, ces maladies existaient avant que l'époque critique commençât ; dans ce cas, il eût été utile de tout faire pour les guérir à temps. Elles peuvent aussi naître à la suite de quelque faute d'hygiène, pour avoir été, par exemple, trop légèrement vêtue, ce qui est souvent très-funeste aux femmes. Et celles-ci, qui mettent parfois tant de luxe dans leur toilette, devraient chercher avant tout à faire que leurs vêtements les défendent suffisamment contre le froid.

Les femmes sont exposées aussi à des maladies nombreuses, qui ne dépendent pas seulement d'infractions

(1) Consultez Jahr, *Du traitement homœopathique des maladies des femmes*. Paris, 1856, in-12.

aux règles de l'hygiène, et qui ne peuvent guérir sans médicaments.

Apparition tardive des règles. — Lorsque les règles ne s'établissent pas à l'âge ordinaire, retardent, ou sont trop peu abondantes, il faut toujours se garder de ces mille remèdes domestiques que les bonnes femmes recommandent en pareil cas, et avec lesquels une jeune fille peut altérer sa santé pour toujours. Il sera nécessaire alors de faire usage des substances dont je vais parler, et si elles ne suffisent pas, il faut appeler un médecin.

Le premier médicament auquel il faille songer, est *Pulsatilla*, 18e, 6 globules pour 8 cuillerées d'eau, 2 cuillerées par jour pendant une semaine. *Sulphur*, 30e, vient ensuite ; il faut l'administrer comme *Pulsatilla* et pendant le même temps.

Absence et cessation des règles. — Lorsque les règles manquent, ou quand, après avoir duré pendant 2 ou 3 jours, elles cessent tout à coup pendant un jour, pour reparaître ensuite, qu'il existe une vive douleur au côté droit du ventre, entre la hanche et le nombril, cette partie étant très-sensible au toucher, surtout si cette douleur est violente, crampoïde, pressive vers le bas, le sang étant peu abondant, foncé, semblable à des glaires sanguinolentes, surtout quand la jeune fille est triste et pleure sans que rien puisse l'en empêcher, il faut donner *Pulsatilla* 12e, une goutte pour 8 cuillerées d'eau, 2 cuillerées par jour.

Chlorose. — Il y a des jeunes filles chez lesquelles la suppression des règles est accompagnée des symptômes suivants : visage pâle, cercles bleus autour des yeux, peau pâle et froide, grande facilité à se refroidir, répugnance, le soir, à s'aller coucher et impossibilité de se lever le matin, grande faiblesse, douleurs de tête variées, rougeur fugitive des joues, battements de cœur et respiration courte au moindre travail manuel et en montant les escaliers, manque d'appétit ou appétit capricieux, surtout dégoût

des alimentsordinaires,douleurs fréquentes à l'estomac; ces jeunes filles ont les pâles couleurs, la chlorose. *Ferrum* leur convient parfaitement si elles ont un caractère indifférent ou si elles crient ou s'emportent pour la moindre cause; *Pulsatilla*, quand il s'agit de jeunes filles d'un caractère calme et pleurant au moindre motif; lorsqu'elles se plaignent d'un sentiment de constriction interne et générale, il faut donner *Sulphur*. *Cocculus* convient quand il y a prédominance des symptômes nerveux, le sang des règles étant noir et peu abondant; enfin *Veratrum* convient quand il existe d'autres symptômes, et en particulier, le froid des pieds et des mains. *Nux moschata* est indiquée par les symptômes suivants : règles irrégulières, le sang étant peu abondant et noir, caractère moral changeant.

Si les règles se suppriment et qu'elles soient remplacées par des saignements du nez, il faut donner *Bryonia*, puis *Lachesis*; le premier pendant 6 jours, le second pendant une semaine; mais quand la suppression est suivie de toux, c'est à *Phosphorus* qu'il faut recourir.

Règles supprimées à la suite d'une frayeur, d'une colère. — Elles doivent être traitées avec les médicaments qui ont été indiqués plus haut (v. p. 109), et quand elles sont remplacées par des crampes siégeant profondément dans le bas-ventre, avec pression sur le siége et tiraillements dans les cuisses, *Nux moschata* doit être administrée; tandis qu'il faut prescrire *Cocculus* quand il y a sentiment de poids sur la poitrine, oppression, soupirs fréquents, et faiblesse telle que la malade peut à peine parler. Enfin, si le spasme s'étend aux parties supérieures, amenant des vomissements et des crampes dans les membres, avec cris involontaires, il faut songer à *Cuprum*.

Règles supprimées par un refroidissement. — Elles reviennent sous l'influence d'un médicament répondant à cette cause, surtout à *Chamomilla*; s'il y a eu fatigue et

refroidissement, surtout si les pieds ont été mouillés, il faut prescrire *Nux moschata*.

Spasmes. — Les spasmes qui existent pendant les règles, siégent souvent d'une manière exclusive dans le bas-ventre; le tremblement des membres, la contraction anxieuse, les cris, les sueurs froides, la malade ne pouvant se soutenir et tombant à terre, réclament *Coffea* ou *Secale*. *Pulsatilla* convient aux femmes qui ont pris beaucoup de café, sont très-frileuses, pleurent à chaque instant, et se sentent beaucoup plus souffrantes le soir : *Cocculus*, *Nux moschata*, *Cuprum*, leur conviennent souvent. Les nausées accompagnées d'évanouissement, un sentiment de froid général avec pâleur du visage, déviation des yeux et grande sensibilité à la lumière et aux odeurs ; ou la chaleur générale du corps, le gonflement et la dureté du bas-ventre, les douleurs pressives, comme celles que causent les vents, les douleurs tiraillantes indiquent *Ignatia*. Enfin, les douleurs extrêmement violentes accompagnées d'un froid général, plus marqué au visage, aux mains et aux pieds que partout ailleurs, cèdent à *Veratrum ;* tandis que *Chamomilla* convient si la sueur est chaude, et que le visage soit plaqué de rouge. (Comp. avec l'article suivant.)

Coliques pendant les règles. — Elles sont calmées par *Chamomilla*, lorsque la douleur est très-aiguë, composée d'une pression vers les reins et le bas-ventre, comme s'il y avait des vents accumulés. *Veratrum* arrête des douleurs semblables, mais accompagnées de froid des mains et des pieds ; *Pulsatilla* répond à une douleur de pression violente comme celle que causerait une pierre agissant profondément sur les reins, tiraillements dans les cuisses et engourdissement des membres inférieurs dès qu'on reste assis, et aussi quand la pression se fait sentir vers le rectum, causant un besoin continuel d'aller à la selle, et des douleurs de reins. *Belladona* convient à peu près dans les mêmes circonstances que *Pulsatilla ;* mais

quand la pression est plus forte et que tous les organes contenus dans le bas-ventre semblent être près de tomber ; *Nux vomica* est préférable quand la douleur parcourt tout le bas-ventre, et se trouve accompagnée de nausées, d'une douleur fouillante et distensive, d'élancements et de crampes dans les aines, au niveau du pubis et dans les parties génitales externes, lesquelles semblent brisées, et s'il y a des douleurs pressives et des tiraillements reparaissant par accès, spasmes à la vessie et sensation de ballonnement du ventre, qui semble sur le point d'éclater. *Coffea* répond à cette même douleur de distension extrême avec plénitude, frissons, crampes violentes qui remontent jusque dans la poitrine, sensation de distorsion des intestins, la malade se repliant sur elle-même, agitant les jambes et les bras, et les remuant sans cesse, pour tâcher de se soulager, grinçant des dents, poussant des cris effrayants, devenant peu à peu froide, jusqu'au moment où les membres se roidissent et où la respiration devient haletante et paraît devoir s'arrêter à chaque instant.

Règles trop hâtives. — Quand les règles avancent sous l'influence d'une impression morale, il faut donner les médicaments qui ont été indiqués à propos de ces causes de maladies (voyez p. 109), il en est de même quand elles avancent après une fatigue ou de violents efforts (v. p. 260); quand elles avancent sans cause connue, il faut prescrire *Ipeca*.

Règles trop abondantes. — Quand les règles reviennent avant le 28e jour, durent 4 jours, s'arrêtent et reviennent ensuite, il faut donner *Nux vomica*, et défendre l'usage du café, du vin, du cidre, des liqueurs, surtout des aliments poivrés et des boissons excitantes, cela pendant plusieurs mois. S'il existe en même temps des douleurs tiraillantes, corripiantes vers les reins avant et après l'apparition du sang, que la malade se plaigne de soif, de froid des membres, de syncope, le sang étant foncé et en

caillots, *Chamomilla* doit être préférée. Puis, si à l'époque suivante, les règles durent encore trop longtemps, ou si elles reviennent trop tôt avec des douleurs tiraillantes et crampoïdes qui passent comme des éclairs, il faut donner *Ignatia* le 4e jour de l'époque, la répéter le 8e, et, à l'époque suivante, la donner le 3e jour. On peut répéter les doses toutes les 6 ou toutes les 12 heures.

S'il arrive que ces différents médicaments ne produisent qu'un soulagement momentané, c'est qu'il a été commis quelque faute de régime ou qu'il existe quelque altération de la matrice. On peut donner alors *Sulphur* 3 ou 4 jours après que l'époque a cessé, et le répéter 8 jours avant l'époque suivante : celle-ci reste-t-elle aussi abondante, on a recours à *Calcarea*. Enfin, quand les règles sont très-faibles et accompagnées d'une sensation de constriction du ventre qui paraît serré par un lien, *Platina* est très-utile.

§ 2. — Maladies des femmes pendant la grossesse et après l'accouchement.

Écoulement de sang pendant la grossesse ou à la suite de l'accouchement. — Les médicaments dont je viens de parler réussissent souvent aussi dans les hémorrhagies, et cela très-rapidement, alors que les moyens allopathiques nuisent : l'application de la glace cause des inflammations, les frictions avec l'éther des accidents nerveux, l'alun amène l'induration des tissus et la créosote les altère ; le tamponnement lui-même donne lieu à des illusions funestes, car il n'empêche pas le sang de s'épancher, mais seulement de s'écouler au dehors [au moins ce moyen doit-il être prescrit et surveillé par le médecin]. Je conseillerai donc de s'en abstenir, et lorsqu'il surviendra, à la suite d'une couche et en l'absence de l'accoucheur, une de ces hémorrhagies foudroyantes

qui peuvent causer rapidement la mort, il faudra recourir à l'ergot de seigle (*Secale cornutum*), dont il faudra faire prendre 3 centigrammes tous les quarts d'heure, jusqu'à diminution de l'écoulement sanguin. Il sera donc bien d'avoir ce médicament chez soi, à l'avance, pas trop cependant, car il perd de ses vertus en vieillissant et il faut qu'il ne soit pas préparé depuis trop longtemps. Le plus souvent la troisième trituration de ce médicament sera suffisante ; il faudra le donner à dose élevée, 2 ou 3 centigrammes à la fois, et répéter la dose tous les quarts d'heure. Dans bien des cas aussi où la perte arrive tout à coup, *Ipeca*, 3e dilution, sera très-efficace ; il faudra le donner comme *Secale*.

Il est indispensable, en même temps, que la femme se tienne dans un repos absolu, physique et moral, et que le calme le plus complet règne dans sa chambre. Dans les cas graves, on peut exercer une compression sur les cuisses avec un bandage convenable et aussi sur les bras. On donne, comme boisson, de l'eau froide, et si la syncope est menaçante et que le visage pâlisse, on fait boire un peu de vin. On peut en même temps frotter le front et les tempes avec du vinaigre, mais sans inonder la malade avec ce liquide, comme on le fait si souvent.

Quant aux pertes qui surviennent chez les femmes âgées et en dehors de toute grossesse, il faut confier au médecin le soin de les traiter, car elles dépendent souvent de maladies graves. Un régime lacté peut être utile en pareil cas.

Parfois les femmes enceintes éprouvent une sensation de pression sur le bas-ventre comme si les règles allaient venir ; puis il survient des douleurs en urinant ou du mal de tête, ou bien encore le sang se porte vers la poitrine ou à la peau, laquelle devient le siége d'une éruption brûlante et lancinante. Il arrive souvent aussi qu'une douleur de courbature pénètre au niveau des dernières côtes

et que le ventre devienne sensible en même temps; il peut arriver encore que la malade éprouve de vives douleurs de reins, qui augmentent par le mouvement. Dans ce cas, on peut éviter que l'écoulement sanguin ne s'établisse en donnant *Apis*, médicament qui l'arrête souvent, s'il a déjà paru. *Apis* convient surtout aux femmes qui ont un caractère versatile, ne s'arrêtent à rien, sont ordinairement gaies, mais aussi violentes et jalouses.

[Il est bien aussi, en pareil cas, de soutenir le bas-ventre avec une ceinture. La *ceinture dite hypogastrique* peut être alors utile (*fig.* 138).]

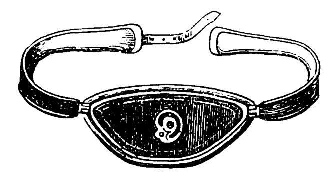


Fig. 138. — Ceinture hypogastrique de Leplanquais.

La teinture de cannelle peut être utile quand la perte arrive après avoir soulevé quelque chose de pesant, pour avoir fait un effort violent, les bras étant tendus, et à la suite d'un faux pas. On mêle une goutte de cette teinture à un verre d'eau, et on fait prendre une cuillerée de ce mélange toutes les 3 ou 4 heures. On s'est quelquefois bien trouvé de mâcher un morceau de cannelle. [?] Quand ce médicament échoue, on le remplace par *Arnica*.

Quand l'écoulement sanguin est abondant et de longue durée, surtout chez les femmes enceintes, puis continu avec tranchées autour du nombril, pression sur le bas-ventre et sur le rectum, frissons, froid du corps avec chaleur à la tête, caractère acariâtre et grande tendance à rester couchée, il faut donner *Ipeca*, et, aussitôt après, *Arnica*. Si les douleurs ressemblent à celles que causent les vents,

ou que le médicament précédent n'amène pas d'amélioration, il faut le remplacer par *Chamomilla*, et revenir ensuite aux médicaments qui conviennent aux règles trop abondantes.

Ipeca est encore la meilleure substance dans le cas d'hémorrhagie à la suite de couches.

Quand la perte se compose d'un sang rouge, foncé, très-abondant, avec violentes douleurs dans les reins et la tête, les tempes surtout, comme si la tête allait éclater, *Bryonia* est très-utile ; *Crocus* ne l'est pas moins, si le sang est épais et glaireux.

Le sang est-il épais, noir, foncé, augmentant peu à peu, avec pression sur le rectum, tiraillements dans les cuisses, somnolence quand on reste couchée tranquille, urines brûlantes pendant l'émission, il faut prescrire *Nux moschata*, laquelle convient encore aux femmes qui ont un caractère changeant, dont les règles ne sont jamais exactes et ne l'ont jamais été, et qui ne peuvent supporter ni l'air frais, ni aucun travail forcé, mais se plaignent de souffrir habituellement de l'estomac. *China* est utile dans les cas les plus graves, lorsque la malade éprouve des vertiges, de la pesanteur à la tête, qu'elle est sur le point de perdre connaissance, se sent faible, au moment de tomber en syncope, les extrémités étant froides et le visage pâle, surtout quand elle éprouve un grand besoin de dormir ; la contraction spasmodique des muscles de la bouche, la déviation des yeux, une coloration bleuâtre des mains et du visage, des secousses parcourant tout le corps indiquent aussi l'emploi de ce médicament. Dans ce cas, il faut frotter légèrement le bas-ventre, y appliquer des linges trempés dans l'eau froide et faire boire quelques gouttes de vin. Ce médicament est également utile quand le sang coule par saccades, chaque flot étant accompagné de crampes et de douleurs de matrice, s'étendant vers le rectum; chaque crise de douleur étant suivie d'une

augmentation de la perte. Il y a souvent aussi, en pareil cas, des tranchées avec fréquents besoins d'uriner, tension et sensibilité du bas-ventre. *China* convient encore quand il reste des douleurs à la suite d'une perte prolongée.

Hyoscyamus s'adapte aux hémorrhagies accompagnées de douleurs semblables à celles de l'enfantement, tiraillements dans les lombes et les cuisses, chaleur croissante, pouls faible ou plein, gonflement des veines des mains et de la tête, grande agitation, surexcitabilité, tremblement de tout le corps, ou engourdissement des membres, perte des sens, obscurcissement de la vue, hallucinations, soubresauts des tendons ou de tous les membres, mouvements involontaires alternant avec raideur des articulations.

Belladona. — Écoulement d'un sang rouge, ni trop clair ni trop foncé, pression sur les parties génitales comme si tous les organes allaient tomber, violentes douleurs dans les reins, qui paraissent devoir se briser, et aussi quand il y a menace de fausse couche.

Platina. — Perte après une forte impression morale, le sang étant noir, épais, en caillots, la douleur de reins tiraillante et s'étendant vers les aines, et àla suite, cette douleur devenant une pression sur les parties génitales, lesquelles deviennent sensibles.

Ferrum. — Sang tantôt noir et en caillots, tantôt clair et liquide, avec douleurs semblables à celles que causent les vents et rougeur du visage; convient surtout après *China*. Mais si le sang est noir et en caillots et que les médicaments précédents restent sans effet, il faut donner *Crocus*, 3e dilution.

Les femmes enceintes sont soumises à beaucoup d'autres souffrances qu'on a souvent rapportées à un excès de sang et contre lesquelles on a prescrit la saignée; mais depuis Hahnemann, on a renoncé à ce moyen. Du moment, en effet, où une femme consent à se traiter avec l'homœopa-

thie dès le début de sa grossesse, elle évite en grande partie les malaises qui accompagnent cet état, et peut se mettre à l'abri des souffrances si fréquentes dans les derniers mois. Il faut seulement que le médecin choisisse ses médicaments avec soin, en tenant compte de tous les symptômes que la malade peut présenter, et en faisant son choix d'après cet ensemble même. En suivant cette méthode, l'enfant arrive sain et sauf, et la mère évite les dangers qui suivent l'accouchement.

Parmi les souffrances auxquelles on est appelé à remédier en pareille circonstance, je signalerai d'abord les suivantes :

Maux de cœur et vomissements. — Il faut opposer à ces souffrances les médicaments ordinaires : *Ipeca*, *Nux vomica* ou *Pulsatilla*, qui sont les plus fréquemment indiqués, *Aconit*, *Lachesis*, *Veratrum* dans les cas graves ; ou encore *Nux moschata*, *Arsenicum* ou *Natrum muriaticum*. [*Sepia* est souvent aussi très-utile pour arrêter les vomissements des femmes enceintes.]

Fausses faims. — On les arrête avec *Nux vomica*, *Rhus*, *Arsenic.*, *Natrum muriat.* et *Sepia*.

Douleurs de ventre. — Il faut les combattre, selon le caractère qu'elles présentent, avec *Chamomilla*, *Pulsatilla*, *Nux vomica*, *Belladona*, *Bryonia*, *Hyoscyamus*, *Veratrum*, *Arnica*, et souvent aussi avec *Lachesis* ou *Sepia*.

Diarrhée. — Elle cède à *Dulcamara*, *Nux moschata*, *Rheum*, *Pulsatilla*, *Antimon. crud.*, ou *Lycopodium*.

Douleurs en urinant. — On les arrête avec *Pulsatilla*, *Nux vomica*, *Cocculus*, *Acidum phosphoricum*, *Sulphur*.

Impossibilité de retenir ses urines. — *Rhus* et *Acidum phosphoricum* en triomphent facilement.

Afflux du sang vers la tête, battements de cœur et **Syncopes.** — Ces symptômes doivent être traités avec les médicaments indiqués à propos de chacun de ces groupes.

Mal de tête. — Il faut souvent choisir entre *Aconit*,

Belladona, *Bryonia*, *Calcarea*, *Cocculus*, *Nux vomica*, *Platina*, *Pulsatilla*, *Sepia*, *Sulphur*, *Veratrum*, après lesquels on est souvent obligé de donner *Glonoin*.

Maux de dents. — Il faut leur opposer les médicaments indiqués p. 522, et souvent *Apis*, *Calcarea*, *Nux moschata*.

Convulsions. — Il faut les traiter avec les substances signalées p. 684, et surtout avec *Belladona*, *Hyoscyamus*, ou *Platina*, *Chamomilla*, *Veratrum*, *Ipeca*, *Ignatia* et *Cocculus*. (Comp. avec l'article *Impressions morales*.)

Varices. (Voyez p. 398.)

§ 3. — Fausse couche.

On peut l'éviter parfois en traitant la malade dès que le sang et les douleurs apparaissent; au moins parvient-on toujours à atténuer les suites d'un pareil accident. Il faut d'abord chercher son médicament parmi ceux que j'ai indiqués tout à l'heure à propos des hémorrhagies (voyez p. 645), puis on appelle un médecin.

La cause présumée ou réelle de la fausse couche doit être prise en sérieuse considération pour le choix des médicaments ; il faut donc s'en enquérir dès que la femme se plaint de douleurs pressives sur le bas-ventre et qu'elle s'aperçoit d'un écoulement, même léger, de sang ou de mucus. Quand cette cause est un coup ou un effort fait en vue de soulever un fardeau trop lourd, si c'est une chute ou une secousse quelconque, il faut donner *Arnica ;* quand il s'agit d'une impression morale, il faut prescrire une des substances indiquées pour en combattre les effets. (Voyez p. 110.)

Si les douleurs sont violentes, on administre *Chamomilla* en premier lieu ; puis *Ipeca* quand la perte devient abondante ; si la malade était tourmentée par une constipation tenace, il faudrait donner *Nux vomica*, *Bryonia* ou *Lycopodium*.

Chamomilla répond aux vives tranchées qui se font sentir dans le ventre, aux reins des deux côtés, avec besoin d'aller à la selle et d'uriner; ces douleurs venant par crises comme celles de l'enfantement et se trouvant suivies, plus tard, de sang et de caillots.

Belladona convient quand les douleurs sont violentes, tensives et pressives, occupant tout le ventre, mais profondément, comme si certaines parties étaient contractées et d'autres distendues, ou bien quand il y a une sensation de pression comme si tous les organes du ventre allaient être expulsés, et douleurs dans les reins qui semblent sur le point de se briser.

Hyoscyamus fait cesser les douleurs crampoïdes et spasmodiques, surtout quand elles sont accompagnées de raideur de tout le corps, perte de connaissance, le sang qui s'écoule étant d'un rouge clair, et la perte augmentant après chaque crise de souffrance.

Ipeca, si les douleurs sont vives, mais sans perte de connaissance, qu'il existe des tranchées autour du nombril avec douleur pressive pendant que le sang coule et après. *Platina* et *Cina* réussissent souvent aussi en pareil cas.

Les femmes qui sont habituellement frileuses et dont la peau est ordinairement froide, se trouveront bien de prendre *Nux moschata*. *Sepia* préviendra souvent une fausse couche chez celles qui ont une exubérance de sang, et sont ce qu'on nomme pléthoriques.

§ 4. — Accouchement.

Douleurs infructueuses. — *Coffea* arrête les douleurs quand elles sont inutiles et ne portent pas, il faut donner une cuillerée toutes les demi-heures. Si ce médicament échoue ou si le soulagement qu'il procure ne se maintient pas, il faut prescrire *Aconit ; Nux vomica* quand la femme se plaint d'un besoin continuel d'aller à la selle, et *Cha-*

momilla dans les mêmes circonstances, si *Nux* a échoué : enfin *Belladona* quand la camomille n'a pas produit de soulagement au bout d'une heure. *Nux vomica* fait aussi cesser les douleurs prématurées, c'est-à-dire celles qui se font sentir avant que le travail ne commence.

Lorsqu'au contraire, les douleurs sont trop faibles, il faut administrer *Pulsatilla*, et *Nux moschata* quand elles sont irrégulières, crampoïdes, faibles et cependant accompagnées d'un froid général avec fraîcheur et sécheresse de la peau. Viennent-elles à cesser tout à coup pour être remplacées par des symptômes cérébraux graves, par exemple : le tremblement des membres, un sommeil avec ronflement, il faut donner *Opium*. Mais il faut toujours se garder d'employer l'ergot de seigle à dose allopathique, ce médicament ayant souvent une influence fâcheuse sur la santé de la mère et sur celle de l'enfant. Si l'on croit ce médicament indiqué, il faut le donner à la 6e dilution, et on le verra presque toujours alors capable de déterminer rapidement l'accouchement.

Douleurs consécutives à l'accouchement. — Elles sont le plus souvent l'effet des médicaments qu'on a donnés à trop fortes doses pendant le travail, ou bien lorsqu'on a voulu trop hâter la délivrance. On ne saurait trop le répéter : la grande vertu d'un accoucheur est de savoir attendre et de soutenir le courage de sa malade; car, pour éviter les suites graves d'un accouchement, il est important de ne pas brusquer les événements. Il vaut mieux attendre 6 et 12 heures pour avoir un accouchement naturel, que de le provoquer par des manœuvres intempestives, ce qui n'a lieu que trop souvent.

Tout s'étant bien passé, s'il arrive que les douleurs qui se font sentir après que la malade a été replacée dans son lit, soient modérées, il n'y a rien à donner; car ces douleurs sont nécessaires et indiquent que la matrice revient sur elle-même; mais si elles deviennent trop violentes, il

faut leur opposer d'abord *Coffea* et ensuite *Arnica; Chamomilla* serait indiquée, si ces deux médicaments venaient à échouer. *Nux vomica* et *Pulsatilla* ne trouvent leur emploi que dans le cas où les douleurs se font sentir encore plusieurs jours après la délivrance.

Lorsqu'après un accouchement ordinaire, mais difficile, il reste des douleurs dans le bassin et dans les reins, surtout s'il existe de vives douleurs dans la tête, il faut prescrire *Hypericum*, 6e dilution, 1 goutte pour un verre d'eau, 1 cuillerée de cette solution toutes les 3 heures.

S'il arrive que les femmes se soient beaucoup fatiguées dans les derniers jours de leur grossesse, il faut leur donner *Phosphorus* pour combattre les douleurs qui suivent l'accouchement.

Apis serait utile, si la malade ne pouvait uriner sans ressentir une vive douleur de brûlure et de pression.

Secale convient aux femmes affaiblies, qui ont eu beaucoup de couches, et qui amènent des enfants de plus en plus faibles et petits à mesure que leurs grossesses se multiplient, ces femmes se trouvant très-faibles après leur délivrance. Ce médicament réussit également à celles qui n'ont eu qu'une fausse grossesse, c'est-à-dire qui expulsent simplement une môle après un retard des règles plus ou moins prolongé.

Ce médicament peut également être donné aux femmes en couches qui se plaignent de douleurs brûlantes et ne peuvent supporter la chaleur, tandis qu'*Arsenic* conviendra mieux à celles qui éprouveront un sentiment de chaleur interne soulagé par la chaleur extérieure. Enfin, *Apis* conviendra très-bien dans des circonstances analogues, lorsque le moindre effort sera suivi d'un abattement extrême, que la température d'une chambre hermétiquement fermée paraîtra insupportable, tandis que la moindre impression de l'air causera du frisson, tout le ventre étant très-sensible à la pression, et la région des dernières côtes étant le siége d'une douleur de brisement très-pénible.

§ 5. — Suites de couches.

Fièvre de lait. — Aussitôt après l'accouchement, il faut toujours donner *Arnica*, 12e dilution, à l'intérieur, tandis que l'on fait des lotions avec la teinture-mère de ce même médicament étendu d'eau. De cette manière on évite beaucoup d'accidents consécutifs et, en particulier, la fièvre de lait. Celle-ci se caractérise-t-elle néanmoins avec quelque intensité, on donne d'abord *Aconit*, 12e dilution [6 globules pour 8 cuillerées d'eau, 1 cuillerée de 3 en 3 heures, et au bout de 24 heures *Pulsatilla*, 18e dilution, donnée par cuillerées de 4 en 4 heures]; *Coffea* peut aussi être utile; enfin *Belladona*, *Bryonia* et *Rhus*, doivent être tenus en réserve pour le cas où il surviendrait quelque complication. Il y a beaucoup d'accouchées qui n'ont pas de fièvre de lait, mais seulement une fièvre traumatique, résultat des contusions qui se sont produites pendant l'accouchement; *Arnica* en triomphe toujours.

Apis est très-utile pour la miliaire des femmes en couches. (Voyez *Miliaire puerpérale*, p. 341.)

Constipation. — Il ne faut pas trop se hâter de la combattre ; cependant, si le septième jour des couches se passe sans évacuation, il faut y remédier. Les médicaments indiqués à l'article *Constipation*, devront être consultés d'abord, et parmi eux *Bryonia* sera celui auquel il faudra souvent recourir. Quand il ne produit pas d'évacuation au bout de 12 heures, il faut administrer un lavement d'eau tiède. Si la constipation entraîne quelques symptômes, en particulier du côté de la tête, il faut consulter les articles consacrés à chacun d'eux. Les lavements miellés sont aussi très-utiles en pareille circonstance.

Diarrhée. — Elle est plus redoutable que la constipation. Il faut lui opposer les médicaments qui ont été indiqués déjà, en particulier : *Pulsatilla*, *Dulcamara*, *Rheum*, *Antimon. crud.*, *Secale*, *Hyoscyamus*.

Pulsatilla. — Diarrhée la nuit ou le matin avec beaucoup d'efforts, les selles étant composées de matières âcres et glaireuses et accompagnées de fortes douleurs à l'anus et de frisson.

Dulcamara. — Diarrhée causée par un refroidissement, venant toujours l'après-midi et la nuit, matières aqueuses et soulagement marqué après la selle.

Rheum et *Antimon. crud.* arrêtent les selles aqueuses ou en bouillie; *Rheum* quand elles ont une odeur aigre ou infecte, que des épreintes les accompagnent et que de vives douleurs persistent après l'évacuation, celles-ci venant surtout le soir avec une grande faiblesse et crainte de la mort.

Antimon. crud., si l'état du malade est pire la nuit et le matin, la langue étant couverte d'un enduit blanc, renvois après le repas, le malade étant impressionnable, porté à la tristesse et se lamentant toujours.

Secale arrête la diarrhée quand elle est infecte et très-affaiblissante.

Hyoscyamus, celle qui n'est point accompagnée de douleur, les évacuations étant involontaires et ayant lieu sans que la malade s'en aperçoive.

Enfin, lorsque la diarrhée est accompagnée de douleurs sous les fausses côtes, il faut songer à *Nux moschata*, et vérifier *Apis* si elle cause une douleur d'excoriation à l'anus.

Hémorrhoïdes. — Elles tourmentent souvent les femmes en couches ; *Apis* les calme, surtout quand des douleurs vives et lancinantes s'y font sentir, et aussi quand la malade y ressent de la démangeaison, ou une douleur cuisante, brûlante et perforante. [*Belladona*, *Nux vomica*, *Mercurius solubilis* et *Sulphur* sont beaucoup plus utiles. Voyez *Hémorrhoïdes*, p. 604.]

§ 6. — Allaitement.

Disparition du lait. — Les douleurs qui accompagnent le sevrage sont calmées par *Pulsatilla* 12ᵉ [6 globules pour 8 cuillerées d'eau, 3 à 4 cuillerées en 24 heures]; *Calcarea* devra lui succéder le plus souvent. Les femmes, au contraire, qui ont peu de lait l'augmenteront en mangeant des farineux, en particulier des lentilles. [Elles devront surtout avoir une nourriture substantielle.]

Écoulement involontaire du lait. — Parfois le lait se perd, c'est-à-dire qu'il coule en dehors des moments où l'enfant tète, ce qui a deux inconvénients : le premier d'affaiblir la mère, le second de maintenir le sein et les mamelons dans une humidité constante qui expose aux refroidissements. *Belladona* arrête souvent cet accident; si elle ne suffit pas, *Calcarea* 30ᵉ en triomphe toujours. *Bryonia* sera utile quand ce symptôme sera plus marqué le soir. Si la malade est déjà très-affaiblie, il faut lui donner *China* pendant 2 à 3 jours, puis revenir à *Bryonia*, *Belladona* et *Calcarea*.

Excoriation des mamelons. — Lorsque la peau du sein se fendille (*fig.* 139 et 140), on peut éviter cet accident en faisant pratiquer chaque jour des lotions froides, et cela cinq à six semaines avant l'accouchement. Dès que ces gercures se forment, il faut donner *Chamomilla* à l'intérieur et à l'extérieur; *à l'intérieur*, on donne une solution de 6 globules pour 8 cuillerées d'eau, 4 cuillerées en 24 heures; *à l'extérieur*, on emploie un mélange de 1 cuillerée à café de teinture-mère pour 1 verre d'eau. On continue ainsi pendant 3 jours, puis on administre *Arnica* de la même manière pendant 3 autres jours. Si alors la guérison n'est pas complète, on passe à *Sulphur* que l'on applique à l'extérieur à la 6ᵉ dilution, et que l'on donne à l'intérieur à la 30ᵉ. *Calcarea* succède à *Sulphur*,

au bout de 4 jours ; on l'emploie comme ce dernier médicament et pendant le même temps. Si la maladie résiste,

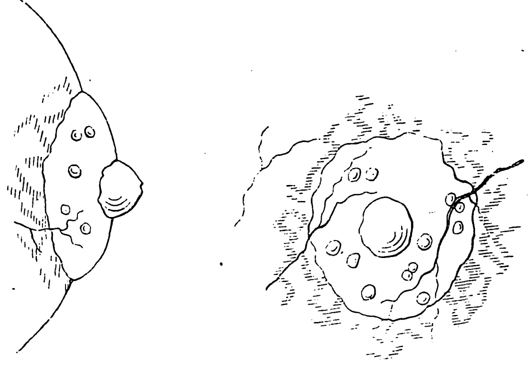


Fig. 139. — Coloration et élévation de l'aréole, vue de profil.

Fig. 140. — Le même, vu de face.

on revient à *Sulphur* et à *Calcarea.* En aucun cas, on ne doit se laisser aller à faire des applications locales conte-

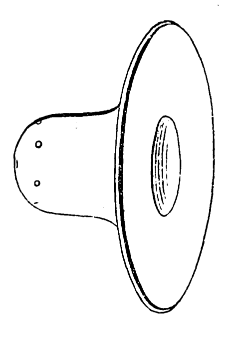


Fig. 141. — Instrument pour garantir le sein ulcéré d'une nourrice. (A. Paré.)

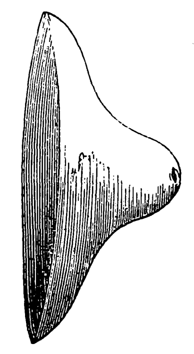


Fig. 142. — Bout de sein, mamelon de caoutchouc.

nant des substances toxiques ; la seule pommade que l'on doive employer est le cérat. Il faut seulement avoir le

soin de tenir le mamelon bien propre, en le lavant à l'eau froide, chaque fois que l'enfant a tété. Si la gerçure résiste au traitement que je viens d'indiquer, il faut employer *Lycopodium* 30[e], dont on fait prendre 4 globules tous les 3 jours.

[On remédie encore à ces accidents en faisant usage de bouts de sein, tels que ceux dont nous représentons les diverses variétés (*fig.* 141 à 145), mais les enfants ont souvent de la peine à les prendre.

Quand un enfant refuse de prendre le sein parce que le

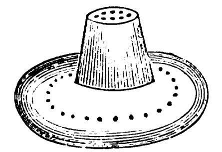


Fig. 143. — Bout de sein de Pierre Amand (1) : Etui en fer-blanc et enveloppe cutanée d'une tétine de vache.



Fig. 144. — Bout de sein de Charrière : Plaque de bois s'appliquant sur le mamelon et tétine d'ivoire flexible.

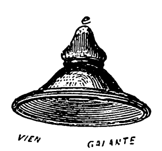


Fig. 145. — Bout de sein de Galante : Plaque de bois s'appliquant sur le mamelon et tétine de caoutchouc vulcanisé.

mamelon est trop petit, il faut former celui-ci par des succions répétées, exécutées avec des appareils *ad hoc*.

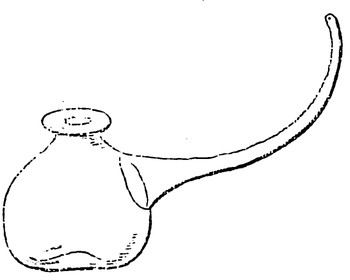


Fig. 146. — Pipe en verre d'A. Paré.

On se sert à cet effet d'une *pipe de verre*, telle que la recommandait déjà A. Paré (*fig.* 146) ou d'une ventouse dispo-

(1) Taufflied, *Gazette médicale de Strasbourg*, décembre 1850, et *Bulletin de thérapeutique*, 1851, t. XL, p. 87.

sée à cet effet, telle que le *tire-mamelon* de Mathieu (*fig*. 147) ou le *tire-lait atmosphérique* de Leplanquais (*fig*. 148).]

On enduit également le mamelon de lait ou d'eau sucrée pour exciter le nourrisson. Si le bout du sein est chaud, brûlant, enflammé, on doit y appliquer des compresses froides. Enfin, si le lait s'accumule dans les seins, on recourra à *Pulsatilla* suivi de *Mercurius*, et plus tard à

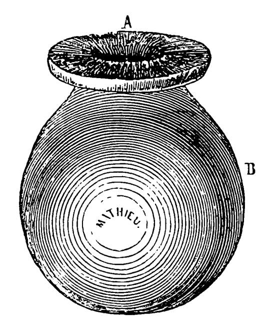


Fig. 147. — Tire-mamelon en caoutchouc de Mathieu. A, entonnoir à appliquer sur ce bout de sein ; B, poire destinée à faire l'aspiration.

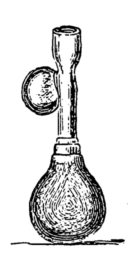


Fig. 148. — Tire-lait atmosphérique de Leplanquais.

Belladona. [Chacun de ces médicaments doit être donné à la 12e ou à la 18e dilution, 5 globules pour 8 cuillerées d'eau, 3 à 4 cuillerées par jour.]

Douleurs aux seins. — Quand les seins deviennent douloureux pendant le sevrage, il faut donner *Pulsatilla* [12e, 6 globules pour 8 cuillerées d'eau, 4 cuillerées en 24 heures] ; quand ils s'engorgent parce que l'enfant ne veut pas téter, il faut pomper le lait avec une téterelle (*fig*. 149).

Si l'on ne possède pas cet instrument, il suffit de prendre un verre ordinaire, d'y raréfier l'air en le chauffant ou en y faisant brûler du coton imbibé d'esprit-de-vin, et de l'appliquer chaud sur le sein. L'air, en se refroidissant, se condense, et il se fait un vide relatif comme dans

une ventouse. Si l'engorgement est la suite d'un coup, d'une impression morale, d'un refroidissement, il faut consulter les médicaments indiqués pour chacune de ces causes et donner le sein à l'enfant le plus vite possible. En tout cas, il faut absolument proscrire les onguents dont on



Fig. 149. — Téterelle de Thiers.

se sert en allopathie, l'onguent mercuriel plus que tous les autres.

Engorgement et inflammation des seins. — Quand pendant les couches et pendant l'allaitement, les seins s'enflamment, il faut donner *Bryonia* [12e, 6 globules pour 8 cuillerées d'eau, 1 cuillerée de 4 en 4 heures], et le lendemain *Belladona*, administrée de même. En général, ces deux médicaments diminuent la douleur et le gonflement, mais il reste souvent des noyaux engorgés ; il faut alors prescrire *Mercurius solubilis* 18e, et quand le sein reste gonflé, douloureux, rouge, la malade ayant des sueurs abondantes, *Sambucus* 12e. [Il suffit de répéter ces médicaments 4 fois en 24 heures]; puis dès que les noyaux

se ramollissent, que le pus se forme, les douleurs deviennent plus vives, et il faut prescrire *Silicea* [30ᵉ, 6 globules pour 8 cuillerées d'eau, 1 cuillerée de 4 en 4 heures, et continuer pendant 48 heures au moins] ; si la rougeur s'étend à tout le sein, il faut songer à *Phosphorus* 18ᵉ, donné comme *Silicea*, et le faire suivre de *Rhus* 12ᵉ, quand l'amélioration ne s'est pas caractérisée au bout de 24 heures. Quand *Silicca* ne suffit pas à faire ouvrir l'abcès, il faut prescrire *Hepar Sulfuris* 30ᵉ. On a remarqué que *Bryonia* et *Phosphorus* agissaient surtout quand le sein gauche était enflammé, tandis que *Belladona*, *Rhus* et *Calcarea* convenaient mieux quand la maladie occupait le sein droit. *Mercurius* et *Hepar* ne s'adressent qu'à la période de suppuration. On éloigne les doses de médicament à mesure que l'amélioration se caractérise, quitte à les rapprocher si les douleurs se réveillent. Quand l'abcès est ouvert, qu'il reste des noyaux engorgés et des trajets fistuleux par lesquels le pus continue à couler, il faut administrer *Hepar* 30ᵉ, et ensuite *Silicea* 30ᵉ [dans les proportions indiquées plus haut, mais seulement à raison de 3 à 4 cuillerées en 24 heures, chaque médicament devant être continué pendant 3 à 4 jours. Je recommanderai surtout en pareil cas *Phosphorus* 30ᵉ, donné comme il vient d'être dit].

Altération du lait. — Le lait s'altère dans bien des circonstances, surtout quand la mère est faible, et quand elle a des sueurs abondantes ; dans ce cas, l'enfant maigrit et crie sans cesse, ne se trouvant pas assez nourri. Il faut alors donner *China* 12ᵉ, 3 globules matin et soir pendant 4 jours, puis *Mercurius solubilis* 30ᵉ, et enfin *Sulphur* 30ᵉ. [Pour ces derniers médicaments, on fait une solution de 4 globules pour 8 cuillerées d'eau, et on donne 3 à 4 cuillerées par jour.] Il faut en même temps modifier l'alimentation de l'enfant, auquel on fait boire du lait de vache ou de chèvre, même un peu de bouillon de poulet.

[Les enfants prennent facilement les boissons à la cuiller et au verre ; mais cela ne leur donne aucune peine et n'exerce pas leurs organes comme la succion qui exige le concours des muscles spéciaux et l'action simultanée des muscles de la respiration. Ce motif seul doit faire adopter l'usage des biberons, sur l'orifice desquels l'enfant applique la bouche et fait des efforts de succion comme s'il était au sein de sa mère.

De tous les biberons, le plus simple, le moins dispendieux est le meilleur. On le fabrique soi-même en prenant une fiole de verre de la contenance de 150 grammes, pour la fermer incomplétement avec un cylindre de vieux linge replié sur lui-même et roulé de manière que l'extrémité pelucheuse soit au fond de la bouteille, et que l'extrémité libre au dehors, soit celle où l'étoffe est remployée. Ce cylindre, d'une longueur de 10 à 15 centimètres, ne doit pas être trop serré et ne doit pas remplir entièrement le goulot de la bouteille. Une fois imbibé de lait, les efforts de succion de l'enfant déterminent un afflux modéré de ce liquide, mais suffisant pour sa nourriture. Dans certains cas, on remplace le linge par un cylindre d'éponge fine taillée exprès, qui dépasse le goulot de la bouteille d'un pouce, et l'on coiffe le tout avec un morceau de batiste ou de mousseline que l'on fixe au moyen d'un fil. Ce fil doit serrer modérément sur l'éponge pour ralentir l'écoulement du liquide. Il faut avoir soin de tenir les cylindres de linge ou d'éponge humides et de les bien laver deux fois par jour, pour que le lait ne s'altère pas dans leur intérieur, et ne donne pas mauvais goût à celui qui les traverse.

Il y a d'autres biberons plus élégants, mais non plus utiles. On en fabrique de toutes les formes et de toutes les dimensions, tels que les représentent les figures 150 à 162. Celui qui est le plus convenable et le plus propre à mettre dans la bouche des enfants, c'est le biberon de M. Charrière. Le bout qui a la forme du mamelon, est percé au centre

par une petite ouverture ; il est en ivoire, rendu flexible par une préparation particulière et souple quand il est humide.

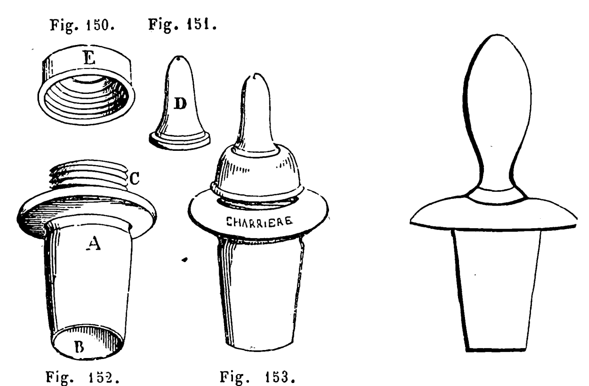


Fig. 150 à 153. — Les parties démontées du biberon Charrière. — Fig. 152, A, Bouchon en bois du biberon ; C, Ouverture inférieure du bouchon. — Fig. 150, E, Ecrou se fixant également sur le bouchon A et sur le bout de sein. — Fig. 151, D, Mamelon en ivoire ramolli se fixant sur l'écrou E. — Fig. 152, Bout de sein du biberon.

Fig. 154. — Autre bout de sein du biberon Charrière.

M. Galante a proposé pour remplacer le biberon, un sein artificiel (*fig.* 163 et 164). Constitué par une cavité

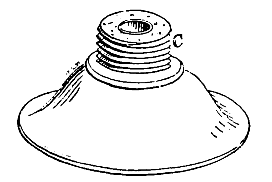


Fig. 155. — Biberon Charrière. C, Pas de vis.

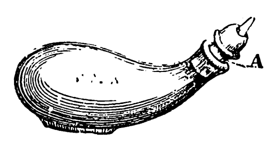


Fig. 156. — Biberon Charrière. Flacon en cristal, mamelon en ivoire flexible sur bois.

dont les parois en caoutchouc vulcanisé ne se dilatent que lorsqu'on y introduit du lait, il est très-peu volumineux

lorsqu'il est vide ; roulé sur lui-même il représente à peine

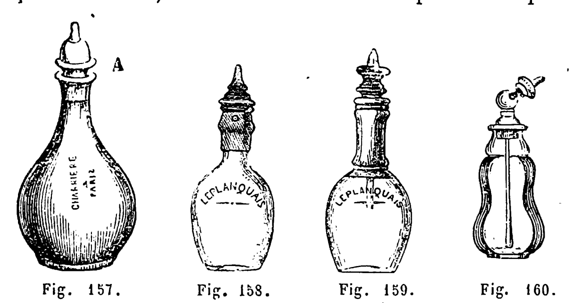


Fig. 157. Fig. 158. Fig. 159. Fig. 160.

Fig. 157. — Biberon Charrière. — Mamelon en ivoire monté sur bois ou d'une seule pièce tout en ivoire.

Fig. 158. — Biberon Leplanquais avec bouchon s'adaptant.

Fig. 159. — Biberon Leplanquais à goulot flexible, aérifère et avec tube plongeur à rotule.

Fig. 160. — Biberon à tube pliant de Thiers.

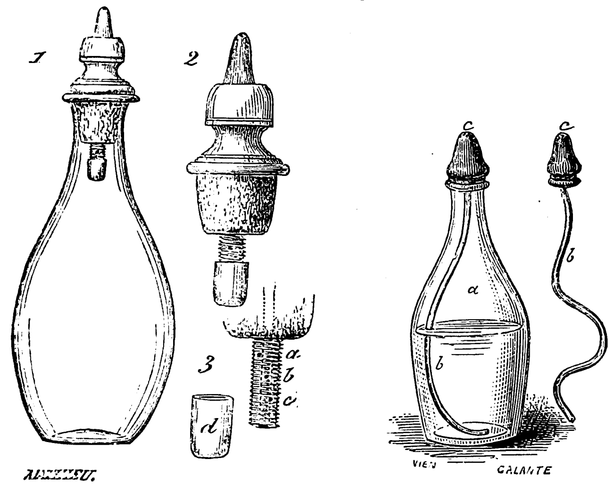


Fig. 161. Fig. 162.

Fig. 161. — 1. Biberon Mathieu. — 2, Son mamelon, ayant la tige centrale munie d'un pas de vis et d'un chapeau à écrou destiné à boucher les trous *a*, *b* et *c*, représentés dans la figure 3, et qui servent à laisser passer plus ou moins de liquide. — *d*, chapeau.

Fig. 162. — Biberon Galante: *a*, vase de verre ; *b*, tube plongeur; *c*, tétine.

le volume de deux doigts de la main ; mais lorsqu'on le remplit de lait, il prend un développement considérable et peut tenir facilement 6 à 800 grammes de liquide.

Les parois étant élastiques, il n'est pas sujet à se briser comme les biberons en verre.

Le bout de sein *b*, également en caoutchouc vulcanisé, participe à l'imperméabilité de l'appareil ; lavé à grande

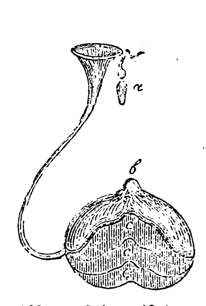


Fig. 163. — Sein artificiel de Galante : *a*, bouchon destiné à fermer le tube pendant l'allaitement; *b*, mamelon; *ccc*, développement successif de l'appareil lorsqu'on y introduit un liquide par la partie écrasée du tube d'introduction.



Fig. 164. — Sein artificiel de Galante appliqué sur la poitrine de la nourrice. Le mamelon est logé dans l'enfoncement que présente la partie inférieure de l'appareil même dans son plus grand développement.

eau, il ne donne jamais lieu à l'acidité du lait que nous avons signalée plus haut.

Dans la figure 163, la partie dessinée en relief représente le sein vide de lait. Pour introduire commodément ce liquide dans l'appareil, il faut avoir soin de tenir la partie évasée du tube plus haut que le niveau du haut du sein.

Faiblesse causée par l'allaitement. — Souvent, pendant qu'elles nourrissent, les femmes perdent l'appétit et le sommeil, transpirent beaucoup et sont prises d'une petite toux très-fatigante, deviennent très-impressionnables à l'air et maigrissent. [Il faut craindre alors que la

poitrine ne devienne malade et appeler un médecin.] Le médicament qu'il faut donner tout d'abord est *China*, [qu'on doit administrer comme il vient d'être dit.] En même temps, on apporte le plus grand soin au régime de la malade, lui faisant boire du bouillon plusieurs fois par jour, lui préparant des potages au gruau, au sagou, à l'arrow-root, au pain; lui donnant du chocolat, et surtout lui faisant boire un peu de bon vin et manger des farineux. Il est très-important alors de régler l'enfant, lui donnant à téter à des heures fixes, et pas trop rapprochées, le sevrant la nuit, et lui donnant au besoin ou du lait de vache ou quelques petits potages.

Art. XIII. — Maladies des enfants.

§ 1er. — Premiers soins.

Asphyxie des nouveau-nés. — Les enfants, au moment où ils viennent au monde, paraissent souvent morts, cela tient à ce qu'ils ont souffert pendant le travail de l'accouchement; mais souvent aussi cette mort n'est qu'apparente, et l'on peut les rappeler à la vie. Pour cela, il ne faut pas se hâter de couper le cordon ombilical que l'on peut laisser intact tant qu'on y perçoit quelque battement. Avec le doigt entouré d'un linge, on enlève les mucosités qui remplissent la bouche du nouveau-né, puis on coupe le cordon, on couche l'enfant sur le côté droit, en lui mettant la tête basse, afin que les mucosités qui remplissaient encore la gorge et la bouche, puissent facilement s'écouler. En même temps, on lui lave les mains à l'eau froide, on lui en verse sur le visage. On place ensuite l'enfant pres-

(1) Pour une étude approfondie des maladies des enfants, on consultera avec fruit l'ouvrage du docteur Fr. Hartmann : *Thérapeutique homœopathique des maladies des enfants,* traduit de l'allemand, par le docteur Léon Simon fils. Paris, 1853, 1 vol. in-8.

que sur le ventre, de manière à pouvoir presser le dos avec la main lentement, mais avec une certaine force, puis on le retourne comme pour le mettre sur le dos, mais en le laissant sur le côté. On répète plusieurs fois ces pressions et ces changements de position, lesquels n'ont d'autre objet que de ramener les mouvements respiratoires. (Voyez *Asphyxie par submersion*, p. 326.) On recommence ensuite à asperger le visage, on frictionne doucement les membres. Ces moyens suffisent d'ordinaire. Mais s'ils restent sans effet et que l'enfant ne commence pas à respirer au bout de 5 minutes, on fait préparer deux bains, l'un chaud, l'autre froid ; le premier doit avoir 30° au moins, le second doit être fait avec de l'eau puisée immédiatement à la fontaine. On prend l'enfant en lui plaçant une main sous la tête, et l'autre sous les reins, et on le plonge alternativement dans les deux baignoires, qui doivent être placées à peu de distance l'une de l'autre. On doit commencer et finir par celle où se trouve l'eau froide. On répète ces immersions sept fois de suite, puis on enveloppe l'enfant dans des couvertures chaudes, lui appliquant alors le procédé de Marshal Hall (voyez p. 329), toujours en vue de rétablir la respiration.

[M. Mattei (1) vient de proposer un autre moyen : la *succussion :* il le décrit ainsi :

Le fœtus est saisi par les aisselles pendant que la tête est immobilisée entre la paume des deux mains (*fig.* 165.) L'opérateur imprime ainsi une petite secousse double à l'enfant, et le bruit de *rro-rro* qui accompagne cette secousse indique l'entrée et la sortie de l'air à travers la glotte.

Par ce moyen, dit M. Mattei, on opère l'inspiration et l'expiration artificielles en dilatant et en resserrant le thorax à volonté. Si les muscles inspirateurs conservent encore l'aptitude à se contracter, ils sont appelés à la re-

(1) Mattei, *Bull. de l'Académie de médecine*, 1867, tome XXXII, p. 436.

prendre par l'exercice direct ainsi que par l'excitation qu'occasionne l'air sur la muqueuse et sur le sang qu'on oxygène en répétant les secousses environ toutes les demi-minutes, jusqu'à ce que la respiration spontanée commence.

La *succussion* évite la pénétration de l'air dans l'estomac, ce qui arrive souvent avec l'insufflation, et surtout

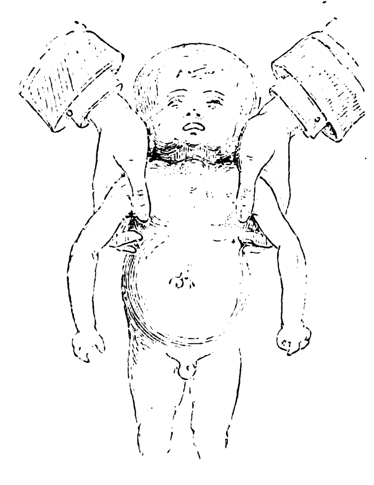


Fig. 165. — Procédé de M. Mattei pour la succussion contre l'asphyxie des nouveau-nés.

n'expose pas l'enfant à l'emphysème, pas plus qu'elle n'expose le médecin à contracter une maladie en appliquant ses lèvres sur la bouche de l'enfant. Elle permet à l'opérateur de suivre des yeux les plus petits mouvements du cœur, du diaphragme, du thorax et de la face. N'exigeant ni instrument, ni un grand savoir, elle peut être pratiquée facilement en tout temps et en tous lieux. Mais la meilleure recommandation en faveur de la *succussion* est que M. Mattei l'a employée déjà plusieurs fois avec succès dans les cas les plus graves.]

Tout en continuant l'emploi de ces moyens mécaniques, on essaye quelques médicaments: d'abord *Tartarus emeticus*, 3e trituration; on en fait dissoudre 1 centigramme environ dans 1 verre d'eau, et l'on fait tomber quelques gouttes de cette solution dans la bouche de l'enfant. Si l'on a des globules d'une dilution plus élevée, on se contente de lui en placer 3 ou 4 sur la langue. On peut aussi se servir de la première solution en lavement. Si au bout d'une demi-heure on n'a rien obtenu, il faut songer à *Opium*, si le visage a une teinte bleuâtre, et à *China* quand il est très-pâle. On doit employer ces médicaments comme *Tartarus*, c'est-à-dire en globules sur la langue, et en solution comme lavements. Enfin, quand ces médicaments restent sans effet, *Lachesis* doit être administré comme les médicaments précédents. On remplace parfois le bain froid par une irrigation, c'est-à-dire que l'on met de l'eau froide dans une théière, par exemple, et qu'on la verse peu à peu sur la poitrine du nouveau-né, en ayant soin que le filet d'eau tombe d'une hauteur de 3 ou 4 pieds; pour cela la personne qui tient la théière monte sur une chaise ou sur une table et une autre présente l'enfant. On recommence ensuite l'application de la respiration artificielle selon la méthode de Marshal Hall.

Du moment où quelques signes de vie apparaissent, on confie l'enfant à sa mère ou mieux à une personne jeune et robuste, et on fait en sorte de le tenir dans une pièce chaude, mais où l'air soit bien pur et facilement renouvelé, puis l'on revient à l'emploi des médicaments, donnant *Aconit*, quand le visage est rouge ou bleu, et *China* s'il est pâle. Enfin, dès que l'enfant crie, il faut se garder de l'interrompre, mais se réjouir; car ce cri prouve que la vie est revenue; sous son influence, l'air pénètre dans ses poumons, le sang se révivifie et l'existence commence.

Tumeur sanguine du crâne (*Céphalœmatôme*). —

Cette tumeur se forme au sommet de la tête pendant le travail de l'accouchement. Il suffit en général d'y appliquer quelques compresses trempées dans l'eau arniquée (2 gouttes de teinture dans 1 verre d'eau), pour la voir disparaître. Quand cette application, continuée pendant 2 jours, ne suffit pas, on emploie *Rhus* à l'intérieur [à l'extérieur, 2 gouttes de la 3e dilution pour 1 verre d'eau, cette solution servant à imbiber des compresses ; à l'intérieur, 4 globules pour 8 cuillerées à bouche d'eau dont on donne 3 cuillerées à café par jour]. Dans le cas où la tumeur résisterait, il faudrait appeler un médecin. Les céphalæmatômes, quand ils sont mal traités, suppurent et s'ulcèrent; *Silicea* 30e dilution [4 globules pour 6 cuillerées à bouche d'eau, 2 cuillerées à café par jour] suffit à les faire cicatriser.

§ 2. — Opérations à tenter chez les enfants.

Il ne faut jamais se hâter de pratiquer une opération chirurgicale sur un enfant ; on doit même attendre le plus longtemps possible, et cela pour l'opération la plus simple.

[**Section du filet.** — Tant que l'enfant peut téter, il est inutile de couper le filet.

Verrues, envies, doigts et **orteils supplémentaires.** — Ils doivent être respectés ; les verrues parce qu'elles peuvent tomber, les envies, parce qu'elles s'effacent souvent d'elles-mêmes, ou bien par l'effet de la vaccine, quand on inocule le vaccin sur elles ; les doigts et les orteils supplémentaires, parce qu'ils s'articulent souvent au même point que la phalange normale. Il ne faut jamais oublier que l'opération la plus simple peut tuer un nouveau-né. J'ai vu mourir une jeune enfant par suite de la blessure qu'on lui avait faite pour lui percer les oreilles.

Nœvi. — Quand ils sont saillants au-dessus du niveau de la peau, ils peuvent disparaître au moment de la dentition,

quand ils sont traités avec soin : *Sulphur*, *Calcarea*, *Silicea*, sont les médicaments les plus utiles en pareil cas. On en donne 3 globules de la 30e dilution à la fois, et l'on répète cette dose tous les 8 ou 15 jours.

Déplacement des os du crâne. — Il se fait souvent pendant l'accouchement, lorsque la tête de l'enfant reste longtemps comprimée. Le plus souvent les os reprennent leur place dès le 3e ou 4e jour qui suit la naissance. Autrement l'enfant est abattu, crie sans cesse, maigrit au lieu de profiter, et maigrit très-rapidement. Il faut alors lui faire prendre *Opium* 30e [2 globules tous les matins, sur la langue, pendant 8 jours avec 3 à 4 jours de repos], puis *Spongia* 30e, de la même manière.

Difformités. — On peut vraisemblablement les éviter en soumettant la mère à un traitement convenable pendant la grossesse; autrement il y a peu de chose à faire. S'il y a déplacement des os, il faut tâcher de les remettre en place et de les y maintenir, mais les médicaments sont inutiles (voyez p. 277 et suivantes). On essaye, en comprimant convenablement les parties malades avec les mains, de remettre peu à peu les choses à l'état normal, et l'on peut alors espérer de rétablir chaque organe.

Gonflement des seins chez les nouveau-nés. — Il est souvent le résultat d'une contusion ou d'une compression, aussi l'*Arnica* réussit-il très-bien. S'il y a de la rougeur, *Chamomilla* est préférable; il faut, au bout de 48 heures, la remplacer par *Belladona*, à laquelle *Bryonia* doit succéder au bout du même temps, si la guérison n'est pas complète. Quand il s'est formé une grosseur un peu volumineuse, *Hepar* est préférable à tout; on le donne pendant 3 à 4 jours, à raison de 4 doses en 24 heures, et après, on passe à *Silicea* donnée de même. *Arsenic.* fait cesser l'induration, quand elle persiste. *Hepar* et *Belladona* paraissent s'adresser surtout au sein droit, *Bryonia* et *Silicea* au sein gauche.

Sclérème. — Quand il se forme chez les nouveau-nés, sous la peau du ventre ou sous celle des cuisses, des noyaux indurés au niveau desquels la peau est rouge, comme érésypélateuse, que cette lésion s'étend peu à peu, causant une fièvre intense, des convulsions ou la roideur des membres, Goullon recommande d'employer l'esprit de camphre, 3 gouttes dans 3 onces de lait d'amandes, dont on fait prendre à l'enfant 1 cuillerée à café toutes les heures. [Il serait plus simple d'employer le camphre en globules, à la 3e dilution, *Belladona*, *Pulsatilla* et *Sulphur* seront aussi très-utiles en pareil cas.]

Hoquet. — Il passe ordinairement quand la mère approche l'enfant de sa poitrine afin de le réchauffer, et qu'elle lui fait boire quelques cuillerées à café d'eau sucrée chaude; mais il ne faut jamais employer les sirops qui amènent de l'acidité et des glaires. [Comme médicament, *Chamomilla* serait très-utile; on peut donner 4 globules dissous dans 4 cuillerées à bouche d'eau, 1 cuillerée à café toutes les demi-heures.]

Enchiffrènement. — Il est grave parce qu'il empêche l'enfant de téter. On a coutume d'enduire la racine du nez d'un corps gras [c'est peine inutile, il vaut mieux administrer un médicament], 1° *Nux vomica*, 4 globules par 4 cuillerées à bouche d'eau, 4 à 6 cuillerées à café par jour, et quand ce médicament n'a pas réussi au bout de 12 heures, *Sambucus*. Quand il coule de l'eau du nez, il faut recourir à *Chamomilla;* à *Carbo vegetabilis*, si l'aggravation a lieu le soir ; *Dulcamara*, quand elle se manifeste aussitôt que l'on porte l'enfant au grand air, tandis que si l'aggravation a lieu dans une chambre chaude, il faut administrer *Cepa*. [Tous ces médicaments sont donnés comme *Nux vomica,* et continués pendant 24 heures au moins chacun.]

Mal de gorge. — Il empêche aussi l'enfant de téter, non pas que celui-ci refuse le sein, mais parce qu'il éprouve des douleurs qui le font crier dès qu'il veut ava-

ler, de sorte que le lait lui remonte dans la gorge et est souvent rejeté. En même temps, les enfants sont très-enroués. Il faut, en pareil cas, quand le petit malade est agité, débuter par *Aconit*, surtout si l'enfant veut être porté sans cesse, qu'il crie avant d'uriner et qu'il ait les joues rouges. Mais si tout le visage devient rouge pendant les cris, que la tête soit brûlante, les yeux comme gonflés, *Rhus* est très-important, *Belladona* aussi. *Rhus* si la gorge a une teinte rouge foncée, *Belladona* quand elle est d'un rouge vif; *Rhus* si la peau de l'enfant reste sèche et brûlante, mais que la sueur ne vienne pas; *Belladona* dans le cas de sueurs abondantes; *Rhus* si le pourtour des yeux et les paupières sont rouges, *Belladona* quand la rougeur occupe le blanc de l'œil. Si *Rhus* ne suffit pas, il faut donner *Bryonia*, surtout quand il y a constipation; et quand *Belladona* échoue, il faut prescrire *Mercurius solub.*, surtout si la peau de l'enfant devient jaune.

[Ces médicaments doivent être administrés comme il vient d'être dit, c'est-à-dire à la dose de 4 globules dissous dans 4 grandes cuillerées à bouche d'eau, et par cuillerées à café répétées toutes les 3 ou 4 heures.]

Ophthalmie des nouveau-nés. — L'ophthalmie des nouveau-nés est une maladie souvent très-grave; elle survient le 3e jour après l'accouchement, et est engendrée par un refroidissement, par un bain trop chaud, ou parce qu'on a laissé s'introduire dans l'œil un peu d'eau de savon, ou bien parce que la lumière est tombée trop directement sur l'enfant, ou encore parce que celui-ci a été tenu dans une chambre trop sombre et trop chaude; mais la cause la plus fréquente est l'introduction, pendant le travail de l'accouchement, des liquides sécrétés par les parties génitales de la mère. A l'époque indiquée les yeux rougissent très-rapidement, les paupières, collées l'une contre l'autre, ne peuvent être ouvertes qu'avec peine, et laissent voir alors un boursouflement rouge de la conjonc-

tive, puis un pus épais, jaune se sécrète et s'écoule. Le plus souvent l'œil se détruit et l'enfant reste aveugle ; il est donc très-important de veiller sur cet organe. [Dès que la première rougeur se montre, il faut administrer *Aconit* [1 goutte pour 6 cuillerées d'eau, 1 cuillerée à café toutes les 3 heures]. Si l'amélioration est sensible au bout de 12 heures, on continue le même médicament, en éloignant les cuillerées ; mais quand la rougeur augmente, on passe à *Belladona* [donnée comme *Aconit*] et l'on applique sur l'organe malade des compresses trempées dans une solution composée de 4 à 6 gouttes de teinture-mère pour un verre d'eau. Dès que l'œil commence à suppurer, qu'il existe de la constipation, on prescrit *Dulcamara ;* mais si les paupières sont rouges intérieurement, gonflées, et que l'enfant crie aussitôt qu'on essaye de les ouvrir, il faut songer à *Apis ;* à *Euphrasia* lorsque l'écoulement augmente et que les paupières ne peuvent même plus être entr'ouvertes, et à *Rhus* si un bourrelet rouge vient faire saillie entre les paupières. *Lycopodium* sera utile si les paupières sont gonflées et transparentes comme des vessies pleines d'eau, et que l'on fasse écouler une grande quantité de pus épais en appuyant dessus. *Sulphur* est utile contre les rechutes. *Ignatia*, *Chamomilla* et *Mercurius* se sont aussi montrés utiles en bien des cas. Pour une maladie aussi grave, il faut se hâter d'appeler un médecin. [Tous ces médicaments doivent être donnés en l'attendant ; chacun pendant 24 heures au moins.]

Constipation. — Elle est souvent l'effet d'un mauvais régime, et cesse lorsque celui-ci est modifié. Il ne faut jamais laisser les jeunes enfants plus de 24 heures sans garde-robe, et leur donner alors un lavement de lait coupé d'eau ou d'eau de guimauve. Comme médicaments, il faut songer à *Bryonia* et *Nux vomica*, et ensuite à *Opium* (vérifier ces médicaments p. 625). [Pour leur administration, il faut suivre le procédé souvent indiqué déjà, c'est-à-dire

dissoudre 4 globules de la 12e dilution dans 4 cuillerées à bouche d'eau, et donner une cuillerée à café ou à dessert, selon l'âge de l'enfant.]

Insomnie. — Elle dépend souvent du mauvais régime suivi par la nourrice. Il suffit que celle-ci boive du thé, du café, des boissons alcooliques ou qu'elle mange des aliments épicés, pour que le lait soit modifié, que l'enfant en ressente l'influence, surtout sur son sommeil. Il faut aussi veiller à la manière dont l'enfant est couché ; s'il a la tête trop élevée, il dormira mal. Comme médicaments, il faut commencer par *Coffea*, que l'on fera suivre d'*Opium* si l'insomnie persiste et que le visage de l'enfant devienne rouge. *Chamomilla* réussira mieux s'il y a beaucoup de gaz dans les intestins. Quand l'insomnie vient après le sevrage, il faut recourir à *Belladona* et à *Apis* quand la peau de l'enfant se couvre d'une éruption miliaire rouge.

Cris. — Il faut d'abord en chercher la cause ; car ils tiennent souvent ou à ce qu'une épingle du maillot les blesse ou à ce qu'on a trop serré leurs langes, ce qui comprime la poitrine et le ventre ; ce sont là des fautes habituellement commises par les nourrices ; c'est à la mère à veiller sur ces détails. Souvent aussi un enfant crie parce qu'il est mal couché, qu'il a un bras ou une jambe engourdi ; dans ce cas, on le calme en frictionnant doucement le membre ; ou bien encore s'il a des démangeaisons, ce qui arrive surtout à la tête, et on le soulage en le grattant légèrement et avec précaution. Ou bien encore l'enfant a froid, et il veut que sa mère le rapproche d'elle-même, ou il a trop chaud et ne se calme qu'au grand air. On peut aussi, dans ce cas, le faire taire en lui faisant avaler quelques cuillerées d'eau froide. Il peut arriver encore que les cris tiennent à ce qu'un corps étranger a pénétré dans les yeux ou dans les oreilles, il faut alors les extraire comme il a été dit plus haut (p. 302). En général, un jeune enfant ne crie pas à moins qu'il ne ressente une douleur ; il

faut donc toujours rechercher avec soin d'où celle-ci peut venir et y remédier. Plus tard, quand la dentition commence, les cris ont une autre signification et indiquent de véritables souffrances.

Tout ce que l'on peut faire de plus nuisible pour un enfant est de lui donner de l'opium ou une décoction de pavot dans le but de le calmer ; à tel point que s'il criait au point d'être menacé de suffocation, cela serait moins dangereux pour lui que de prendre des narcotiques. Et cependant les gardes, désireuses de conserver leur sommeil, recourent souvent à ces moyens, dont l'emploi est funeste à plus d'un titre.

Est-ce donc un si grand malheur de ne pouvoir prendre de repos parce qu'un enfant crie ! Est-ce que la mère et celle qui la remplace dans les soins à donner au nouveau-né ne peuvent sacrifier quelques nuits pour éviter à l'enfant un danger certain, l'exposer à des maladies médicinales d'une guérison difficile et parfois douteuse ?

Du reste, les médicaments ne manquent pas pour calmer un enfant : *Chamomilla* sera utile quand les cris seront causés par une douleur de tête ou d'oreilles, surtout si l'enfant se roidit en criant, soulève son ventre et renverse sa tête en arrière. Quand il y a, à la fois, agitation et chaleur de la peau, *Coffea* suivi d'*Aconitum* est très-utile, et *Belladona* quand les cris sont incessants et longtemps continués. *Rheum* convient quand ils sont accompagnés de besoins d'aller à la selle, les matières rendues ayant une odeur acide, surtout si les cris redoublent, dès que les bras ou les jambes se trouvent découverts. Les cris causés par des éternuments cèdent à *Cina*, ceux qui sont déterminés par la toux cessent sous l'influence de *Aconit*, *Bryonia*, *Belladona*, *Hepar*, ou encore *Cina*.

Les cris que provoque la colère réclament *Aconit* ou *Chamomilla*. Pour ceux qui seront l'effet de la crainte, de la frayeur (voir les impressions morales, p. 109).

Il arrive parfois qu'au milieu de la convalescence d'une maladie, les enfants deviennent colères et crient à chaque instant, comme s'ils avaient le délire; *Tartarus emeticus* les calme ordinairement; si le visage est rouge et que les malades tournent en rond, *Aconit* doit être prescrit, et *Platina* quand ils ont de fortes démangeaisons.

Hernies des enfants. — Il arrive souvent aux jeunes enfants que le nombril se relâche de façon à permettre à l'in-

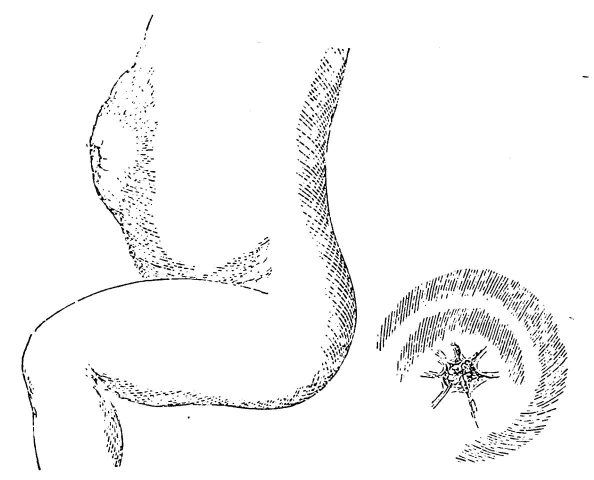


Fig. 166. — Hernie ombilicale. Fig. 167 — Hernie ombilicale.

testin de s'y engager ; il se forme alors une grosseur molle qui rentre sous la pression, mais ressort dès que l'enfant crie ; c'est ce qu'on nomme une *hernie ombilicale* (*fig.* 166 et 167). Il faut la maintenir avec soin en y appliquant un tampon de liége très-fin que l'on fixe avec une bande roulée autour du corps de l'enfant. On peut aussi, et avec plus de succès, employer des bandages qui supportent une pelote élastique. C'est cette dernière qu'il faut appliquer sur la tumeur.

On a aussi employé avec succès une petite pelote en caoutchouc vulcanisé (*fig.* 168).

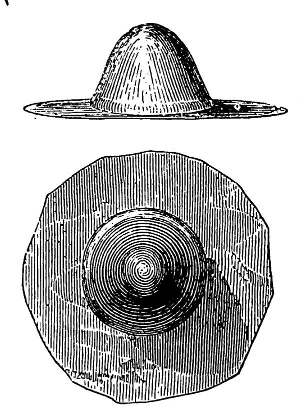


Fig. 168.— Pelote pour le traitement de la hernie ombilicale.

La hernie qui se forme dans l'aine, *hernie inguinale*, est plus difficile à maintenir que la précédente, la pression du bandage étant plus difficile à supporter. Ce bandage est pourtant le seul moyen contentif sur lequel on puisse compter. Parmi les médicaments, *Nux vomica* et *Veratrum* sont les premiers auxquels il faille songer, *Chamomilla* peut être également utile ; *Sulphur* doit être prescrit si les autres médicaments échouent. L'intervention du médecin est indispensable pour arriver à une cure complète.

Rétention d'urine. — Il suffit le plus souvent pour la faire cesser de faire respirer du camphre, puis on donne quelques doses d'*Aconit ;* ces médicaments suffisent d'ordinaire ; cependant *Pulsatilla*, *Cepa* et *Hyoscyamus* peuvent être nécessaires. (Voyez p. 638.)

Gerçures (intertrigo). — Elles paraissent souvent entre les cuisses. Il faut alors avoir soin de tenir l'enfant très-proprement en le lavant autant qu'il est nécessaire et l'essuyant bien ensuite ; mais il faut se bien garder des

onguents et des pommades recommandés en pareil cas. Les enfants ne meurent pas de cette maladie, il faut seulement les entourer de soins de propreté extrêmes. Dès qu'on s'aperçoit que la peau se gerce, il faut donner *Chamomilla* et *Rhus* si la gerçure s'étend en longueur et en profondeur, une rougeur vive se manifestant tout autour. Ce médicament est encore indiqué quand de petites vésicules paraissent, à la tête surtout. L'enfant est-il impressionnable au contact de l'air, *Carbo vegetab.* est indiqué ; s'il a un teint jaunâtre, bilieux, que les places excoriées soient rudes, surtout derrière les oreilles, *Mercurius* est très-efficace, et souvent il faut lui faire succéder au bout de 4 à 5 jours, *Sulphur* ou *Carbo vegetab.*; quand il se développe sur ces gerçures une éruption miliaire, et que l'anus est atteint, *Sulphur* est encore le médicament essentiel ; mais si les gerçures sont l'effet de la diarrhée, il faut chercher parmi les médicaments indiqués à propos de celle-ci (p. 609). Lorsque *Sulphur* échoue, on doit le remplacer par *Silicea*. Il est bon de faire prendre le même médicament à la mère et à l'enfant. Pour les gerçures aux membres *Nux moschata* est très-souvent utile ; quand elle ne suffit pas, *Sulphur*, *Silicea* réussissent presque toujours, et si l'état de la peau se prolonge, *Calcarea* est le médicament auquel il faut recourir.

Aphthes. — Les soins de propreté générale suffisent souvent à les faire disparaître ; mais il faut se garder des cautérisations, lesquelles aggravent le mal, ou, si elles le guérissent sur un point, ne l'empêchent pas de se reporter ailleurs, au fond de la gorge par exemple. Il faut éviter aussi l'usage de la bouillie et celui du biberon. Les aphthes sont le plus souvent guéris par *Mercurius solubilis*, que l'on continue pendant 5 à 6 jours, pour le remplacer ensuite par *Sulphur ; Borax*, 12e dilution, et *Acidum sulfuricum*, 12e dil., sont également utiles. Le premier convient surtout quand l'enfant est agité et veut à chaque instant

changer de place, et *Acidum sulfuricum* quand il a un teint jaune ictérique.

Dyssenterie. — On l'évite en veillant sur l'hygiène de l'enfant, lequel ne doit pas être laissé dans un endroit trop chaud ou exposé à l'humidité, auquel on doit donner à boire de l'eau fraîche et faire respirer un air pur. Il faut aussi régler le régime avec soin, surtout pendant la seconde année, défendre le café, le thé, la bière, les acides, les aliments âcres ou salés, aliments dont la mère doit s'abstenir tant qu'elle nourrit. Les fruits verts et même ceux qui sont mûrs, la pâtisserie mal cuite doivent aussi être évités. Dès que la diarrhée arrive, il faut proscrire les aliments qui renferment de la graisse, les œufs, les viandes noires et se contenter d'un peu de volaille, de lait bouilli et de riz.

S'il faut recourir aux médicaments, *Ipeca* est celui auquel il convient de penser en premier lieu ; il suffit souvent à la guérison. Si la maladie résiste, on donne ensuite *Nux vomica*, et *Veratrum* dans le cas où les extrémités deviennent froides, où les forces diminuent rapidement et où des convulsions surviennent. La diarrhée qui arrive pendant les chaleurs de l'été et est accompagnée de soif cède à *Bryonia ;* quand ce médicament soulage seulement pour un certain temps, on donne, après *Bryone*, *Carbo vegetabilis*. Lorsqu'au contraire la diarrhée arrive pendant le temps froid, il faut prescrire *Bryonia* ou *Nux moschata*, ou encore quelques-unes des substances indiquées à l'article *Diarrhée* (p. 609). *Antimonium crudum* est utile quand la langue est chargée d'un enduit blanc ou jaune, et *Arsenicum* quand l'enfant est très-faible et pâle. *Secale* réussit dans les cas les plus graves. *Mercurius* est utile quand l'enfant désire manger du beurre ; s'il a un grand désir d'avoir des œufs, *Calcarea* est indiquée ; et s'il reste faible et agité, alors même que les selles s'arrêtent, *China* doit être choisi.

Lorsque l'enfant était déjà faible avant la maladie, il faut l'alimenter un peu. Le mieux est de lui faire manger de petites panades faites avec du pain bien cuit, auquel on ajoute un peu de beurre frais, ou avec de la biscotte. Le lait peut être toléré ; mais il n'est pas supporté par tous les sujets. Les potages au bouillon de poulet sont souvent utiles.

On peut aussi prescrire, comme moyens accessoires, des lavements d'eau de guimauve avec de l'amidon.

Crampes de poitrine, Cyanose. — Les enfants nouveau-nés sont sujets à éprouver des crampes de poitrine pendant lesquelles leur respiration est haletante et leur visage devient bleu. Le médicament essentiel en pareil cas est *Ipeca* qu'il faut donner à doses répétées [toutes les 1/2 heures en commençant]; *Tartarus emeticus* est préférable quand ils bâillent beaucoup et qu'ils deviennent pâles et mous. Si la cyanose se répète, il faut coucher l'enfant sur le côté droit, et, quand il paraît souffrir de cette position, il faut que la mère le prenne dans ses bras et le promène. On donne en même temps *Lachesis* et on appelle un médecin.

D'autres fois l'enfant s'éveille tout à coup en poussant des cris comme s'il allait étouffer, il a une toux courte, sèche et rauque et est en proie à une anxiété extrême. On soulage parfois ces crises très-promptement en exerçant une douce friction sur la colonne vertébrale en partant de la partie postérieure de la tête et descendant jusqu'aux hanches. En même temps on fait respirer *Sambucus*, et si l'oppression persiste, on a recours à *Chamomilla*, *Ignatia* ou *Cepa*. (Comp. avec l'article *Oppression*.)

Suffocation. — Parfois les enfants sont très-oppressés, anxieux, agités, crient en ramenant leurs cuisses vers le ventre, et arrivent même à manquer tout à fait de respiration. En même temps, la région du cœur, au niveau des fausses côtes, se gonfle au point qu'on ne peut plus la

déprimer. Cet état est généralement l'effet d'un refroidissement. *Chamomilla* réussit presque toujours à le faire cesser.

Fièvre chez les enfants. — Elle vient rarement seule et se trouve ordinairement liée à la dentition, à quelque maladie de la peau, aux cris, etc. Il faut alors la combattre avec les médicaments indiqués pour chacune de ces affections.

Aconit convient quand l'enfant est brûlant, agité et qu'il respire avec peine; *Coffea,* dans le cas d'insomnie; *Chamomilla*, s'il crie et transpire beaucoup, et que malgré cela il reste brûlant; *Belladona*, quand il y a chaleur et trouble de la tête; *Arnica*, si la tête est brûlante. La respiration est-elle pénible, *Opium* est indiqué, et *Mercurius solubilis* quand le front est froid et humide. Si l'enfant tressaille au moindre bruit, il faut prescrire *Chamomilla*, puis *Sulphur* suivi d'*Aconitum*, quand la Camomille n'a pas suffi. *Ipeca* est utile quand l'enfant s'étire avec force et qu'il a des secousses dans les muscles de la face; *Lachesis* quand les symptômes s'aggravent après qu'il a dormi.

Soif. — Les enfants qui ont la fièvre sont tourmentés par la soif aussi bien que les adultes. On peut parfois étancher celle-ci avec un peu d'eau fraîche, donnée par cuillerées à thé ou à café. Parfois aussi on fait un tampon de linge que l'on trempe dans l'eau froide et que l'on fait sucer à l'enfant.

[Il ne faut pas que cette eau soit trop froide; de plus on la remplacera avec avantage par une des boissons indiquées, p. 44. Si l'enfant a une maladie des voies aériennes, il faudra lui donner une tisane chaude, autrement de l'eau, sucrée avec du sucre ou avec un sirop, sera suffisante.]

Convulsions. — Quand on en connaît la cause, on donne un médicament qui soit en rapport avec cette dernière. Souvent la convulsion est un symptôme qui pré-

cède la mort ; dans ce cas il n'y a rien à tenter. Mais le plus souvent elle est légère, de sorte qu'on peut la laisser passer et traiter ensuite le malade pour éviter qu'elle ne revienne. Dans le cas où l'accès serait violent et répété, il faut donner des médicaments avant et pendant la crise. On se trouvera souvent très-bien de faire respirer de la teinture de camphre. Pour les autres médicaments, il faut les donner avant ou après l'accès, jamais pendant. Si le malade paraît se trouver plus souffrant à la suite de l'administration des médicaments, on le laisse réagir, c'est-à-dire qu'on ne lui donne pas de nouvel agent tant que l'aggravation n'est pas effacée. Mais si l'état s'aggrave, ou que les accès reparaissent après avoir cessé, il faut revenir aux substances qui avaient soulagé une première fois. Enfin, quand la maladie se modifie et qu'il survient de nouveaux symptômes, on choisit entre *Coffea, Ignatia* et *Chamomilla.*

Coffea convient aux enfants faibles, qui sont sujets à la fièvre, mais chez lesquels elle revient sans être suivie d'autres accidents.

Parfois les enfants ont des soubresauts dans les membres ou seulement dans quelques muscles, puis la fièvre arrive, caractérisée seulement par la chaleur et accompagnée d'un sommeil léger avec fréquents réveils en sursaut ; à ce moment le petit malade crie et tout son corps tremble. Ces accès arrivent souvent sans que l'on en puisse découvrir la cause. On accuse les vers, la dentition, la croissance, mais sans pouvoir rien affirmer. Si les accès reviennent tous les jours à la même heure, composés d'une période de roideur suivie de chaleur, ou qu'ils viennent tous les deux jours et à une heure variable, il faut donner *Ignatia*, que l'on répète après l'accès suivant. *Mercurius* convient encore quand la sueur suit la chaleur et se trouve très-abondante.

Quand il y a des soubresauts dans les jambes et dans

les bras, avec mouvements continuels de la tête, que l'enfant jette de droite à gauche, yeux à demi ouverts, absence de connaissance, surtout si le petit malade a une joue rouge et l'autre pâle, qu'il pleure à chaque instant et demande sans cesse à boire, il faut donner *Chamomilla*, et *Rheum* si les contractions musculaires ont lieu à la partie supérieure des cuisses et dans les flancs.

Lorsqu'en outre des symptômes précédents, l'enfant a la respiration courte, éprouve des envies de vomir, même des vomissements, est tourmenté par la diarrhée, s'étire sans cesse, soit avant, soit pendant, soit après l'accès, il faut donner *Ipeca* à doses répétées, surtout si l'accès revient.

Dans les accès pendant lesquels tout le corps tremble, le malade tapant à la fois des bras et des jambes, criant très-haut sans qu'on puisse savoir pourquoi, ou aussi quand il est couché sans force et sans connaissance, ou que le ventre se gonfle, les selles et les urines étant supprimées, surtout s'il arrive que les accidents soient venus parce que la nourrice aura éprouvé une violente impression de peur ou de colère, il faut prescrire *Opium*, et ensuite un autre médicament qui soit en rapport avec l'impression morale éprouvée par la nourrice, par exemple *Aconit* ou *Chamomilla* (1).

Mercurius s'adresse aux accès fébriles pendant lesquels le ventre est dur et tendu, le malade faisant des efforts pour vomir, efforts qui n'amènent que de l'eau, laquelle coule sans cesse de la bouche, l'enfant étant très-faible. *Cina* convient dans la même circonstance, lorsque l'enfant se frotte sans cesse le nez, surtout s'il a rendu des vers.

On doit en même temps couvrir le ventre de cataplasmes et tâcher de tenir l'enfant au lit. S'il tète encore, on peut continuer de lui donner le sein, autrement il faut le tenir à la diète, et le faire boire chaud.

(1) Comparer avec le chapitre Impressions morales, p. 109.

§ 3. — Dentition.

Évolution des dents. — Lorsque les dents poussent, les gencives se gonflent et rougissent; l'enfant y éprouve du chatouillement et de la démangeaison, quelquefois elles blanchissent, surtout sur leur bord; en même temps, la bouche devient brûlante, l'enfant s'agite sans cesse, surtout la nuit, il a des accès de chaleur passagère après lesquels il devient pâle, il mord tout ce qu'on lui met dans la bouche, et même le mamelon pendant qu'il tète. Souvent aussi il ne peut prendre le sein en raison de l'état de ses gencives qui sont gonflées, chaudes et douloureuses.

On a proposé dans ce cas d'inciser la gencive, afin de faciliter la sortie de la dent; mais c'est un mauvais moyen; et c'est seulement chez les enfants maladifs, nés de parents scrofuleux ou syphilitiques, qu'on peut l'employer; autrement il vaut toujours mieux que la dent sorte par sa force propre. Lorsqu'on se décide à pratiquer l'incision, il faut que la dent soit très-avancée et sur le point de paraître; autrement la gencive se referme et la cicatrice se trouve être bien plus dure que la gencive elle-même. Au lieu de faciliter la sortie de la dent, on ne fait donc alors que l'entraver.

C'est vers la fin du sixième ou septième mois environ, que les dents incisives (*fig.* 169), moyennes inférieures, percent le tissu des gencives. Peu de temps après, les incisives correspondantes de la mâchoire supérieure paraissent, puis les incisives latérales supérieures, et enfin celles de la mâchoire inférieure.

Accidents de la dentition. — Parmi les accidents qui accompagnent la dentition, je signalerai la salivation et les selles diarrhéiques. Lorsque ces deux symptômes ont une intensité médiocre, il n'y a rien à leur opposer; mais s'ils arrivent à une certaine violence, *Mercurius* et *Sulphur* sont

très-utiles ; *Ipeca* vient ensuite, et *Coffea* doit être prescrit du moment où l'enfant est excité et sans sommeil.

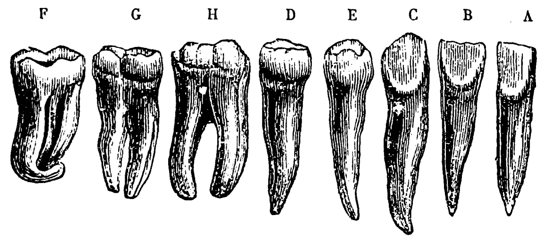


Fig. 169. — Dents (côté gauche de la mâchoire). — A, première incisive ; B, seconde incisive ; C, canine ; D et E, petites molaires ; F, G, H, grosses molaires.

Lorsque le travail préparatoire à la sortie de la dent se prolonge, on voit la gencive se gonfler et blanchir tantôt sur une place, tantôt sur une autre, et cela sans que la dent paraisse. On fera bien dans ce cas de donner *Calcarea* 30e, une dose tous les 8 jours, pendant 5 à 6 semaines. Ce médicament réussit surtout lorsque plusieurs dents menacent de percer à la fois. Chez les enfants faibles, il suffit souvent d'administrer ce médicament en olfaction. S'il détermine quelque aggravation, on arrête celle-ci en faisant respirer un peu de teinture de camphre ou d'esprit de nitre.

L'enfant est-il excité, incapable de dormir, tantôt porté aux pleurs, tantôt trop gai et ayant un peu de fièvre, *Coffea* est très-efficace ; s'il ne réussit pas, il faut le répéter d'abord, puis donner *Ignatia ; Aconit* vient ensuite, et, plus tard encore, on doit songer à *Chamomilla.*

Dans le cas où la fièvre arriverait avec chaleur générale, soif, l'enfant criant sans cesse, portant la main à sa bouche, s'éveillant tout à coup pendant son sommeil, c'est encore à *Coffea* qu'il faut revenir ; *Aconit* et *Chamomilla* arrivent ensuite. Du moment où ces différentes substances triompheraient de cette fièvre, il faudrait s'arrêter. Si l'état s'aggrave, on revient à l'*Aconit*, pour reprendre ensuite

les médicaments qui suivent : *Nux vomica*, qu'il faudrait préférer à *Chamomilla* quand l'enfant est tourmenté par une toux sèche et par la constipation ; *Coffea* quand il ne peut supporter qu'on le berce, et que le moindre mouvement un peu brusque l'effraye, le rend anxieux et le fait crier.

Chamomilla convient encore quand une toux sèche et aboyante tourmente l'enfant, qu'il est agité la nuit, époque à laquelle il se remue sans cesse, demandant souvent à boire, ayant une chaleur brûlante avec rougeur de la peau, yeux rouges, anxiété, soupirs fréquents, respiration courte, rapide et bruyante, oppression, tremblement des membres avec secousses et convulsions de l'un ou de l'autre. Si *Chamomilla* ne suffit pas dans un état semblable à celui que je viens de décrire, il faut songer à *Belladona* et à *Rhus*.

Quand les convulsions doivent venir, elles sont annoncées par une série de symptômes : la diarrhée, la pâleur du visage, l'abattement des yeux, le défaut d'appétit; en outre, l'enfant demande sans cesse à être porté et appuie sa tête sur l'épaule de la personne qui le tient entre ses bras. *Ignatia* et parfois aussi *Chamomilla*, données lorsque les symptômes précédents se montrent, peuvent empêcher le développement de la crise.

Il arrive parfois que les enfants sont pris d'une petite toux bientôt accompagnée de fièvre, et qui alterne avec des bâillements nombreux ; l'enfant crie beaucoup entre les accès, il a une diarrhée verte, son visage est très-anxieux, ou bien il ne crie pas entre les crises, a une diarrhée verte avec regard très-anxieux , ou terne comme celui d'un ivrogne, puis les spasmes commencent en débutant par les muscles du visage. On donne alors *Tartarus emetic.* 24e. On peut aussi employer ce dernier médicament, quand il y a accès de toux sèche. On le répète, et si, plus tard, une autre crise revient avec des cris violents et des secousses musculaires, on insiste sur ce médicament.

Si l'accès arrive tellement vite qu'on n'ait le temps ni de répéter le médicament, ni d'en choisir un autre, il faut se borner à administrer le premier par olfaction jusqu'à ce que la convulsion cesse, après quoi on peut le donner à l'intérieur. Et si, plus tard, un nouvel accès revient plus fort encore, on répète ce mode d'administration. Si *Tartarus emet.*, ainsi administré, échoue, on donne *Chamomilla*, et lorsque ce médicament ne calme pas entièrement l'état nerveux, on passe à *Calcarea* dont l'action curative est assurée.

Belladona convient lorsque *Chamomilla* et *Ignatia* sont restées sans effet, qu'un sommeil lourd suit chaque accès et se prolonge jusqu'à l'accès suivant. On la donne aussitôt que quelque symptôme indique que des convulsions menacent ; par exemple, si l'enfant se réveille en sursaut et en jetant des cris, s'il est anxieux, que son regard soit incertain, la pupille dilatée, le malade paraissant avoir peur de tout ce qu'il regarde, s'il raidit à chaque instant ses bras et ses jambes, son front et ses mains étant brûlants, et s'il pisse au lit plus qu'à son ordinaire.

Cina convient aux enfants chez lesquels les accès convulsifs sont aussi précédés de pissement au lit fréquent, de toux sèche, comme celle de la coqueluche, dont les quintes se prolongent jusqu'au moment où les bras et les jambes se roidissent. *Cina* convient encore aux enfants plus âgés, qui sont pris de convulsions pendant le travail de *seconde dentition*, surtout quand ils ont l'habitude de se gratter le nez, ce qui doit faire soupçonner quelque affection vermineuse. *Ipeca*, à doses répétées, *Hyoscyamus*, *Calcarea*, *Sulphur* doivent être consultés en pareil cas. Il faut aussi songer à *Cuprum*, surtout quand le malade ne revient pas complétement à lui entre les accès, que ses yeux restent ternes et son regard incertain, qu'il lui est impossible de dormir, qu'il tend toujours à enfoncer la tête dans son oreiller, qu'il est tantôt pâle et tantôt coloré et qu'il mord son verre lorsqu'on lui donne à boire.

§ 4. — Infirmités des enfants.

Claudication. — Beaucoup d'enfants boitent parce qu'ils ont une jambe plus courte que l'autre. En examinant le membre malade, on trouve le plus souvent que l'articulation de la hanche est gonflée et douloureuse ; souvent même il s'y forme des abcès et des fistules. Cette maladie est d'une guérison difficile, parce que les différentes parties qui composent l'articulation sont souvent profondément altérées ; il est donc très-important que les parents veillent sur la démarche de leurs enfants, et qu'ils appellent un médecin dès qu'elle ne leur paraît pas régulière. C'est en effet en attaquant le mal au début qu'on peut en arrêter les progrès.

La claudication peut aussi dépendre d'une luxation ou d'une fracture ; elle se montre alors tout à coup, à la suite d'un accident, au milieu de vives douleurs. Dans ce cas, il faut employer l'*Arnica* à l'intérieur et à l'extérieur et appeler un chirurgien.

On voit aussi quelquefois, sans cause extérieure et sans qu'il éprouve de douleur, un enfant se mettre à traîner une jambe. Il y a alors paralysie. Dans ce cas, il faut débuter par *Mercurius*, que l'on continue pendant 3 jours, et après lequel on donne *Belladona*. On peut, au bout du même temps, revenir au *Mercurius*, puis à *Belladona;* mais le mieux est de se hâter de s'adresser à un médecin. Si on ne peut l'avoir de suite, on devra donner *Rhus* après *Belladona*, puis songer à *Sulphur* et à *Calcarea*. *Colocynthis* viendrait en dernier lieu lorsque tout aurait échoué.

Bégaiement. — C'est surtout par l'éducation qu'on peut le combattre. Il faut pour cela exercer chaque jour l'enfant à respirer avec lenteur, aussi bien pour l'inspiration que pour l'expiration ; cela d'abord sans parler, puis en

essayant d'articuler quelques mots ; mais toujours très-lentement. Par ce moyen, l'enfant s'habitue à manier les organes de la parole avec régularité et il peut arriver à éviter le spasme qui cause le bégayement. Quand celui-ci se lie à quelque état maladif, *Belladona* suivie de *Mercurius*, ou *Platina*, *Euphrasia* et ensuite *Sulphur* peuvent être prescrits.

Pissement au lit. — Ce n'est une maladie que pour les enfants d'un certain âge, car, pendant la première année, c'est un fait naturel auquel il n'y a point à s'opposer. Mais il ne faudrait pas, dans le premier cas, le considérer comme le résultat d'une mauvaise habitude et vouloir le combattre seulement par des punitions, ce que plusieurs médecins ont cependant proposé.

Pour déshabituer un enfant d'uriner dans son lit, il faut d'abord ne pas le coucher aussitôt après son repas, mais le garder éveillé au moins pendant une heure ou deux, lui donner ensuite, durant le jour, l'habitude de conserver ses urines pendant quelque temps, pas trop cependant, car cela pourrait devenir dangereux. Il faut surtout le faire uriner au moment de se mettre au lit, et le réveiller au moins une fois dans la nuit et toujours à la même heure.

On doit veiller également sur le régime : éviter de donner des aliments ou des boissons capables d'activer la sécrétion urinaire, comme seraient le céleri, les asperges, les concombres, les melons, en un mot les fruits et les légumes aqueux, la bière, le thé, le café, les aliments acides. Le mieux est de donner le matin du lait chaud sucré ou du cacao, et le soir de ne rien laisser prendre comme liquide.

On a prétendu que rien ne portait les enfants à uriner dans leur lit comme de les coucher sur le dos ; mais c'est une position qu'ils ne prennent pas d'eux-mêmes quand ils se portent bien.

Le grand point pour arriver à un bon résultat, c'est de considérer le pissement au lit, quand il se prolonge au delà de la fin de la seconde année, comme un symptôme maladif, et d'employer des médicaments. S'il arrive alors que pour quelque raison ou par suite d'une mauvaise habitude l'enfant dorme habituellement sur le dos, *Pulsatilla*, *Rhus*, *Ferrum*, *Sulphur* et *Calcarea* mériteront d'être consultés ; *Bryonïa*, *China*, *Nux vomica* et *Ignatia* devraient l'être ensuite. Dans le cas où cette habitude n'existerait pas, *Belladona*, *Mercurius solub.*, *Silicea*, *Cina*, *Causticum* sont très-efficaces.

Pulsatilla, chez les enfants d'un caractère doux et portés aux pleurs, qui deviennent facilement rouges, puis pâles ; qui ont les cheveux blonds et les yeux bleus, et dont l'estomac se dérange dès qu'ils mangent quelque aliment préparé à la graisse ; aussi quand l'urine a une mauvaise odeur, et, chez les petites filles, quand elles ont des flueurs blanches, et qu'elles ont l'habitude de dormir les mains placées sur le ventre ou sous la tête, surtout dans ce dernier cas. Comparer ce médicament avec *Calcarea*, *Belladona* et *Colocynthis*. *Nux vomica* répond aux symptômes précédents, mais chez les enfants hargneux et colères, surtout s'ils dorment avec les mains placées sur ou sous la tête.

Rhus dans les cas analogues aux précédents, l'enfant ayant les cheveux blonds et les yeux clairs, l'urine étant âcre, ou quand l'urine s'en va involontairement, même dans le jour, si l'on n'arrive pas assez vite pour secourir l'enfant, ou quand elle part goutte à goutte (comp. avec *Belladona*), surtout si le petit malade ne peut supporter les exercices violents, la gymnastique par exemple, exercices qui aggravent son état, surtout en commençant, et après lesquels il se refroidit avec une extrême facilité. Lorsqu'en pareille circonstance *Rhus* ne suffit pas, il faut le remplacer par *Bryonia*, surtout si l'enfant se met facilement en colère.

Ferrum s'adresse aux enfants pâles, chlorotiques, amaigris, qui se refroidissent avec facilité surtout des mains et des pieds, qui sont somnolents durant tout le jour, plus réveillés le soir, qui rêvent beaucoup et ne veulent pas se lever le matin ; ces malades ayant un coryza perpétuel, mais fluent, les yeux faibles et se remplissant facilement de larmes sous l'influence du grand air, et qui sont pris de diarrhée et de toux au moindre refroidissement. Dans les cas où *Ferrum* échoue et où il s'agit d'un enfant qui rougit facilement, dort les bras sur la tête et est très-agité la nuit, il faut donner *China*.

Sulphur s'adresse aux enfants qui ont le teint pâle, sont maigres, tout en ayant le ventre très-gros, sont constamment malingres, ne peuvent supporter l'eau froide, craignent les bains chauds, poussent des cris affreux quand on veut les y mettre, et ne mangent que des aliments épicés ou très-sucrés. Le soufre doit être donné aussi au début du traitement quand d'autres médicaments ne sont pas nettement indiqués et qu'on hésite dans leur choix. Le mieux est de le donner à la 30e dilution, 5 à 6 globules dissous dans 8 cuillerées d'eau, dont le malade prend 1 cuillerée le matin et 1 le soir. *Lycopodium*, 30e dilution, doit être souvent donné après le soufre.

Calcarea convient aux enfants gras, mais dont les tissus sont mous, le visage rouge, qui boivent beaucoup et transpirent facilement, qui éprouvent un grand plaisir à se gratter la tête quand on les éveille le soir, qui urinent plusieurs fois la nuit et souvent le jour, mais en rendant seulement une petite quantité de liquide chaque fois ; aussi aux enfants qui ont le ventre gros et sur lesquels *Sulphur* a échoué, surtout s'ils se couchent volontiers sur le ventre ou quand ils dorment une main placée sur la tête.

Lorsque les enfants se couchent naturellement sur le côté, on doit recourir aux médicaments suivants, moins importants que les premiers.

Belladona, chez les enfants volontaires, vifs, mais qui pleurent et crient à la moindre contrariété, s'ils ont l'habitude de dormir avec les bras sur la tête ou la tête fortement enfoncée et renversée, ou qui couchent sur le ventre, surtout quand ils ont de la peine à retenir leurs urines, même le jour en étant debout, que celles-ci sont abondantes, pâles, claires comme de l'eau, ce qui donne lieu à de fréquents besoins, enfin aux enfants qui transpirent et se refroidissent facilement.

Mercurius solubilis, dans les mêmes circonstances que *Belladona*, chez les enfants qui transpirent abondamment, deviennent tout à coup très-abattus, ont un goût prononcé pour le beurre ; leur urine étant brûlante, âcre et d'une odeur acide.

Silicea s'adresse aux enfants qui ont les cheveux blonds, le teint clair et les yeux bleus, dont les glandes au cou et aux aines s'engorgent facilement, et qui ont souvent de petits abcès autour des ongles, surtout lorsque, chez eux, les plaies se cicatrisent difficilement; et quand ils sont devenus malades après avoir été vaccinés.

Cina sera réservé pour ceux qui dorment la tête fortement renversée, font des rêves nombreux et effrayants, et qui, dans l'habitude de la vie, se frottent le nez à chaque instant. En un mot, ce médicament sera prescrit aux enfants qui ont des vers ou chez lesquels on en soupçonne l'existence.

Causticum est un médicament essentiel pour combattre le pissement au lit, mais chez les enfants d'un certain âge, s'ils ont des yeux et des cheveux noirs, et qu'ils urinent surtout dans leur premier sommeil, l'urine étant âcre et les émissions fréquentes aussi bien le jour que la nuit; aussi lorsque le moindre mouvement : une secousse de toux, un éternument, détermine la sortie de l'urine. Il convient encore aux enfants qui ne peuvent aller à la selle qu'en se tenant debout et jamais lorsqu'on les accroupit sur un vase.

Si aucun des médicaments qui précèdent ne suffit, il faut appeler un médecin, lequel choisira d'autres substances qui se trouveront indiquées par quelque symptôme qui aurait passé inaperçu.

Ainsi *Arsenic.* est utile quand l'urine est brûlante et infecte, le malade dormant avec les bras posés sur la tête ou étant couché sur le dos; *Hepar*, lorsque l'urine est âcre et brûlante et que l'enfant renverse fortement la tête quand il est couché; *Carbo vegetabilis,* quand l'urine sent mauvais, et *Dulcamara*, si le pissement au lit et la mauvaise odeur de l'urine sont venus à la suite d'une maladie de vessie; enfin *Colocynthis*, si l'urine est visqueuse, le malade plaçant toujours ses bras sur la tête, ou sous la tête, pendant le sommeil, ou les appuyant sur son ventre.

CHAPITRE III

MORT APPARENTE.

Mort apparente. — On commet souvent, en cas de mort apparente, la faute que j'ai signalée à propos de l'évanouissement et des empoisonnements : on veut trop se presser, et alors on agit sans règle et sans méthode, aussi ne fait-on rien de bon.

Il faut savoir que toute personne qui meurt subitement à la suite d'un accident, peut n'être qu'en mort apparente; il y a aussi des maladies dans lesquelles un pareil état peut se produire, surtout chez les femmes enceintes et les nouvelles accouchées. Il n'y a en définitive qu'un signe certain de la mort, c'est la décomposition cadavérique; tant qu'elle ne se montre pas, tant qu'on ne voit pas de taches vertes se former sur le ventre ou sur quelque autre partie du corps, il ne faut pas inhumer. En un

mot, quand la décomposition n'a pas commencé au troisième jour après la mort, il faut attendre encore.

Quand on soupçonne la léthargie, il faut d'abord essayer de réchauffer le corps, mais on ne doit y arriver que graduellement, et aller même d'autant plus lentement que le froid était plus complet. On causerait, au contraire, de graves accidents si l'on voulait se hâter, et surtout si l'on employait dans ce but l'électricité ; aucun agent n'est plus propre, en effet, à transformer la mort apparente en mort réelle.

Le second moyen consiste à exercer des frictions sur le corps, tandis qu'on maintient dans la pièce un air sec et pur. Il faut agir dans tout cela avec persévérance, en se rappelant que si la vie existe encore, elle persistera assez longtemps pour permettre le succès.

Mort apparente par asphyxie. — Dans ces sortes de cas, on fait généralement, comme dans la syncope, la faute de précipiter sans réflexion les moyens d'action, de les donner avec trop de hâte, ou avec profusion, ou de ne rien faire du tout, et cela dans la supposition que tout moyen est inutile. Dans le cas de mort apparente survenue par suite d'une cause extérieure, la vie peut bien n'être que suspendue (1) ; et si l'on agit alors comme sur un cadavre qu'on veut ressusciter, parce qu'on y suppose un reste de vie, on peut réellement donner la mort. — Il y a beaucoup d'états de maladie où la mort n'est certainement pas apparente, et que tout médecin expérimenté doit connaître; par contre, il y en a d'autres où la mort n'est réellement qu'une suspension de la vie, notamment chez les femmes enceintes ou chez les accouchées.— Il n'existe pas de signe plus certain de la mort par asphyxie que la décomposition du corps, qui, procédant de l'intérieur à l'extérieur, se manifeste aux yeux par des taches livides. Il est

(1) Voy. Bouchut, *Traité des signes de la mort et des moyens de prévenir les enterrements prématurés*. Paris, 1849, in-18.

des cas où il est au moins incertain que la vie soit suspendue ; cela se voit surtout si l'état de mort est survenu subitement par viciation de l'air, quand il n'existe pas encore de commencement de putréfaction. On devra s'abstenir de tout acte qui pourrait occasionner une mort réelle. Qu'on suspende donc tout préparatif d'ensevelissement, au moins jusqu'au troisième jour. Ce temps est ordinairement suffisant pour déterminer dans le corps des changements qui lèvent toute incertitude. S'il n'y a pas de signe de décomposition dès le troisième jour, on attendra encore, même une semaine, s'il le fallait.

Dans le cas où l'activité vitale a été suspendue par une cause asphyxiante, le corps doit être traité avec le plus grand soin, touché avec prudence : en agissant ainsi, on parvient souvent à rappeler à la vie des malheureux trouvés dans un état désespéré. — On placera le sujet exposé à une douce chaleur ; plus l'air est froid, moins on doit se hâter de le réchauffer; on cherchera à ramener graduellement la chaleur vitale. Si la mort apparente a eu lieu par réfrigération, on devra réchauffer encore avec beaucoup plus de ménagement, car, en général, il est nuisible de rétablir trop promptement la chaleur dans les corps en apparence inanimés. Il est également nuisible de les éprouver par des secousses électriques ou galvaniques, qui ne peuvent que déterminer la mort réelle. Il faut procéder par les frictions et le massage, placer le corps dans un lieu où l'air soit sain et pur, et éloigné du bruit. Il ne faut rien précipiter; si la vie existe encore, elle ne s'éteindra pas si vite.

Mort apparente par inanition. — Les individus qui, par suite de la privation complète de nourriture, tombent d'inanition et semblent dans un état de mort, seront ranimés par de petits lavements de lait chaud, répétés souvent. Dès que la respiration commence à se faire sentir, on leur donne du lait goutte à goutte, plus tard quelques

cuillerées à café, et graduellement davantage. Ce n'est que lorsqu'ils commencent à demander eux-mêmes, et qu'ils insistent, qu'on peut leur permettre quelques cuillerées de soupe au pain, et plus tard du bouillon, ensuite quelques gouttes de vin. Avant de leur faire prendre un petit repas, il faut que le sommeil soit revenu, et que le malade y ait déjà puisé quelque force. Il continuera encore à ne faire que de petits repas, et ce n'est que progressivement qu'il pourra se permettre de rentrer dans ses habitudes alimentaires. S'il mange trop vite et trop, il s'expose au danger de mourir.

Mort apparente par suite d'une chute d'un lieu élevé. — Le malade devra être placé avec précaution sur un lit, la tête haute et dans un lieu tranquille ; puis on lui mettra sur la langue quelques gouttes d'une solution d'*Arnica*, en attendant l'arrivée du médecin, qui aura à examiner s'il n'y a pas quelque fracture ou s'il reste encore quelques signes de vie. On peut quelquefois ouvrir la veine pour obéir au préjugé, mais on ne laissera couler que quelque peu de sang ; car si, après la saignée faite en raison d'une chute, on est rendu à la vie, ce n'est pas le sang perdu qui l'aura rappelée; elle serait revenue sans cela. Toutefois, il n'est pas absolument impossible que la saignée puisse concourir au rétablissement d'un blessé.

Si on a jugé convenable de ne pas y recourir, on donne de nouveau *Arnica*, à l'intérieur et en lavements; si le blessé se ranime par suite du sang perdu, on donne d'abord *China* pour favoriser le rétablissement des forces, et ensuite *Arnica*. — Si le malade avait perdu beaucoup de sang par ses blessures, il est tout au moins intempestif de le saigner; on lui donnera *China* ou quelque peu de vin, mais seulement par gouttes ; plus tard, *Arnica*.

Étranglement, pendaison, suffocation par manque d'air ou par compression. — Dans ces divers cas, le malade doit être déshabillé complétement; couché dans

une position convenable, la tête un peu haute, et le cou tout à fait libre sans appui qui puisse le faire fléchir en avant ou en arrière ; puis on pratique avec une flanelle chaude de légères frictions, qui sont continuées quelque temps; on donne ensuite un lavement d'*Opium*, 10 à 20 globules délayés dans une suffisante quantité d'eau ; il sera administré tout à la fois et poussé avec lenteur; on le répétera tous les quarts d'heure, puis on reviendra aux frictions, qui seront exercées sur les parties internes. On présentera de temps en temps un petit miroir devant la bouche et sous le nez, pour juger de l'état de la respiration ; on écartera les paupières pour s'assurer, par la sensation subite du jour, du degré de dilatation des pupilles et de la sensibilité des yeux. On enveloppera les pieds avec des linges dans lesquels on aura placé une brique ou un fer à repasser chauds ; tout le corps sera entouré de la sorte : c'est ainsi qu'on le réchauffera promptement.

Si, 1 ou 2 heures après, il ne s'est pas opéré de changement, on prend une amande amère qui, après avoir été complétement broyée, est mise dans un verre d'eau, et on humecte la bouche et le nez avec celle-ci, en tâchant d'en faire tomber quelques gouttes sur la langue ; le reste sera donné en lavement. — Si le lavement n'était pas gardé, on en donnerait un second, mais avec une canule plus longue, et qu'on laisserait en place quelques instants, ou bien encore on fermerait l'ouverture de l'anus avec le pouce. On peut également, dans la plupart des cas, faire pratiquer, par une personne bien portante, des passes magnétiques, dirigées du sommet de la tête à l'extrémité des pieds, comme il a été dit plus haut (1). Qu'on ne s'arrête pas à l'opinion de ces gens qui tiennent cette pratique pour un non-sens; leur science ne leur permet pas de comprendre la vie autrement qu'à un point de vue

(1) Voy. MALADIES DES ENFANTS.

étroit et vulgaire; qu'on se hâte de les éloigner au plus tôt.

Noyés. — On les déshabillera de suite; on leur nettoiera la bouche et la gorge, puis on inclinera légèrement le corps et la tête, afin de faciliter l'écoulement de l'eau avalée; on les couchera ensuite dans un lit chaud, enveloppés de couvertures chaudes, ou environnés de sable ou de cendres chaudes. En été, on peut exposer le noyé à l'action de la chaleur solaire, toujours enveloppé d'une couverture, la face exposée au soleil, et la tête légèrement couverte; on lui donnera ensuite un lavement, et l'on commencera à faire, avec des flanelles chaudes, des frictions qu'on continuera pendant 2 heures entières. On peut également essayer ici des passes magnétiques. La saignée est un non-sens. — Si les frictions ou les lavements ne produisent aucun effet, on administrera *Tartarus emeticus* sur la langue, et le même remède en lavement, une dose de la 3e trituration dans 1 demi-litre d'eau, ce que la pointe d'un canif peut en prendre, et l'on reviendra aux frictions, que l'on fera durer longtemps. On a vu des personnes qui avaient passé une demi-journée dans l'eau, et qui sont revenues à la vie par des soins longs et infatigables. Celui qui tombe dans l'eau ne meurt pas de suite; ce n'est que longtemps après que la vie s'éteint. Ce qui nous manque le plus ordinairement, dans ce cas, c'est la science ou la patience.

Congélation. — Des personnes qu'on a trouvées gelées ont pu être rappelées à la vie après plusieurs jours. — Il faut enlever le corps avec la plus grande précaution, parce que la moindre violence pourrait déterminer la fracture de quelque membre. On exposera le sujet dans une chambre froide, inhabitée, ou dans une grange, pourvu qu'il n'y ait pas de courant d'air; il ne faut pas oublier, dans ce cas, que la chaleur, même modérée, est une cause de mort. — On couvre entièrement le corps de neige de 4 travers de doigt

d'épaisseur, même le visage, en ne laissant que la bouche et les narines libres. On place le gelé de manière à ce que l'eau qui se fondra puisse s'écouler promptement, et l'on renouvelle la neige là où elle fond. S'il n'y a pas de neige, on met le malade dans un bain froid, qu'on aura refroidi avec de la glace. — Si la glace s'est prise au corps ou aux vêtements, il faut l'en détacher. — C'est ainsi qu'on réussit à dégeler les corps; on acquiert la conviction qu'on y est parvenu lorsqu'ils deviennent mous et flexibles. On commence alors à ôter les habits; on les coupe plutôt que de les enlever de force et de risquer de rompre quelque organe. Dès que les membres deviennent souples, on fait des frictions avec la neige sur les parties ramollies, et l'on continue jusqu'à ce qu'elles deviennent rouges; après les frictions, on met le malade sur un lit sec, et on le frotte avec des flanelles froides, etc. — Si après ce traitement on n'aperçoit aucun signe de vie, on prend un morceau de *camphre* ou quelques gouttes d'*Éther camphré;* on les délaye dans l'eau pour en faire un lavement. On répète ce lavement tous les quarts d'heure. Si la vie se ranime sous l'empire des frictions ou du camphre, on administre des lavements tièdes de *café noir;* et dès que la déglutition est rétablie, on donne du café par petites cuillerées.

A mesure que les signes de la vie augmentent, on éloigne tout ce qui est humide, on frotte le corps jusqu'à ce qu'il soit sec, mais jamais au point de produire la chaleur. Il faut que le malade se réchauffe de lui-même dans le lit; on ne l'entourera donc pas d'une chaleur d'emprunt, à l'exception toutefois des petits enfants noyés, que l'on mettra au lit avec une personne saine.

On devra n'épargner ni peines ni soins pour ramener une personne gelée à la vie; il s'agit quelquefois d'employer plusieurs heures pour obtenir ce résultat. — Il survient souvent alors des douleurs très-violentes. Dans ce cas, on donne

Carbo vegetabilis, qu'on répète aussi souvent qu'il sera nécessaire ; s'il ne suffit pas, on administre *Arsenicum album*. Si les douleurs sont lancinantes avec chaleur à la tête, *Aconitum* en dilution est utile. Si le malade a envie de goûter du vin ou de l'eau-de-vie, il faut lui en donner, mais tout au plus par gouttes, et de temps à autre, tant que cette envie peut durer.

Les personnes rappelées ainsi à la vie doivent, pendant longtemps, se méfier de la chaleur du poêle et du feu, parce qu'il en résulterait peut-être des maladies des os.

Accidents occasionnés par la foudre (1). — Les personnes foudroyées seront placées, étendues à demi, en face du soleil, dans un trou fait dans la terre fraîchement remuée ; elles en seront entièrement couvertes, à l'exception de la figure. — Aussitôt qu'elles remueront les yeux, on devra faire de l'ombre sur leur tête. On leur mettra quelques globules de *Nux vomica* sur la langue. Si, après une demi-heure, il n'y a pas signe de vie, on répétera ce remède. Un quart d'heure après, on frottera la nuque avec une solution de *Nux vomica;* après un autre quart d'heure, ayant dégagé le derrière du dos de la terre qui l'entoure, on administrera 1 lavement avec une nouvelle solution de 10 à 20 globules de *Nux vomica*. On bouchera dès lors l'anus avec du coton, afin d'empêcher la sortie du lavement, et l'on recouvrira le malade de terre ; on le laissera dans cette position jusqu'à ce qu'il commence à respirer, après quoi on lui dégagera la poitrine et on le mettra dans une chambre bien exposée à la lumière. — Si le malade ne pouvait être placé dans la terre fraîche, on le tiendrait à un courant d'air frais, lui donnant de l'eau fraîche à

(1) Consultez sur ce sujet les importantes Recherches de M. le docteur Boudin (*Annales d hygiène*, Paris, 1854 et 1855, t. II, p. 395, t. III, p. 241, et t. IV). — *Traité de Géographie médicale*, Paris, 1857, t. I, pag. 455 et suiv., et Sestier, *De la foudre*, Paris, 1866.

boire, et administrant *Nux vomica*, comme il est dit plus haut.

Contre les souffrances consécutives, on donne *Nux vomica* et *Sulphur ;* contre la cécité, *Phosphorus.*

Mort apparente, par suite d'émotions diverses : — d'une grande mortification, *Chamomilla ;* — après un vif chagrin, *Ignatia ;* — après une grande colère et une frayeur, *Aconitum ;* — après une peine d'amour avec désappointement et douleur au cœur, *Lachesis.*

Dans les cas d'une mort apparente soudaine après de vives émotions, outre les remèdes indiqués, *Apis* ou *Glonoin.*, si le visage est pâle. *Apis*, lorsque la syncope débute par une faiblesse qui entraîne le malade à terre et le fait tomber ; quelquefois avec vomissements, particulièrement après une peine morale et une fatigue corporelle ; — *Glonoin.*, quand le malade porte subitement sa main sur son cœur ou à la tête ; après une sueur froide.

Opium est préférable, si le visage est bleuâtre.

CINQUIÈME PARTIE

DES MÉDICAMENTS ET DE LEURS INDICATIONS THÉRAPEUTIQUES (1).

Aconitum, Aconitum Napellus. ACONIT NAPEL. Plante vénéneuse des montagnes d'Europe. Renonculacées, Juss.

Frayeur, Frayeur avec effroi, avec Convulsions, avec Anxiété, Peur, Dépit avec Agitation, Excitation générale, Refroidissement avec Douleur de tête, Douleurs dans les membres, Fièvre, Coup de soleil, Maladies causées par la fatigue, Excès, Indigestion, Embarras gastrique, Surcharge d'estomac, Boissons froides, Ivresse, Tabac, Infusions végétales, Cantharides, Soufre, Mauvais air, Peintures, Acides, Crapaud, Pustule maligne, Guêpes, Cousins, Lésions externes, Meurtrissure, Yeux cernés, Luxations, Fractures, Blessures, Trismus, Saignement des gencives, Brûlures, Yeux, Nez.

Vertige, Mémoire faible, Congestion de la tête, Mal de tête, Paupières, Ophthalmie, Cécité, Horreur de la lumière, Bourdonnement d'oreilles, Epistaxis, Coryza, Toux, Coqueluche, Croup, Congestion de la poitrine, Crachement de sang, Laryngite, Bronchite, Palpitations, Asthme, Pleurésie, Inflammation des poumons, Contusion de la poitrine, Esquinancie, Mal de dents, Névralgie faciale, Mauvais goût, Affection de la langue, Vomissement de sang, Inflammation d'estomac, Vers,

(1) Pour la pagination, voir la table des matières et des chapitres. — Consulter pour plus de détails les *Traités de matière médicale* et les *Pharmacopées homœopathiques : Traité méthodique et pratique de matière médicale et de thérapeutique, basé sur la loi des semblables*, par Alexis ESPANET. Paris, 1861, in-8 de 808 pages. — *Systématisation pratique de la matière médicale homœopathique*, par A. TESTE. Paris, 1853, in-8 de 600 pages. — *Nouvelle Pharmacopée homœopathique ou Histoire naturelle, Préparation et Posologie ou administration des doses des médicaments homœopathiques*, par G. H. G. JAHR et CATELLAN frères. 3e édition, revue et augmentée. Paris, 1862, in-12 de 430 pages avec 144 figures. — *Codex des médicaments homœopathiques ou Pharmacopée pratique et raisonnée à l'usage des médecins et des pharmaciens* par G. WEBER. Paris, 1854, 1 vol in-12 de 440 pages.

Prurit à l'anus, Hémorrhoïdes, Dyssenterie, Choléra, Maladie du foie, Difficultés pour uriner, Hernie, Suppression des règles, Grossesse, Couches, Maladies de l'enfance, Dentition, Vaccination, Croûtes de lait, Urticaire, Rougeole, Scarlatine, Varioloïde, Petite vérole, Erysipèle, Goutte, Rhumatisme, Cauchemar, Insomnie, Fièvre intermittente, rémittente et congestive, surtout continue, Fièvre jaune, Syncope, Mort apparente, Apoplexie.

Allium Cepa. Voy. *Cepa.*

Antimonium crudum. ANTIMOINE CRU, SULFURE D'ANTIMOINE.

Douleurs de tête, Fièvre, Diarrhée, Excès, Indigestions, Aliments contenant de la graisse, Fièvre, Maux de tête, Fièvre, Ivresse, Acides.

Refroidissement, Echauffement, Excès, Embarras gastrique, Diarrhée, Mal de tête, Fièvre, Ivresse, Acides.

Vertige, Céphalalgie, Paupières, Yeux, Mal d'oreilles, Oreilles, Mal de dents, Mauvais goût, Dyspepsie, Nausées, Inflammation de l'estomac, Hémorrhoïdes, Diarrhée, Grossesse, Après les couches, Chez les enfants, Ulcères, Cors, Verrues, Goutte, Fièvre intermittente, Apoplexie.

Apium Virus. Extrait chimique du venin de l'abeille commune.

Maladies causées par la fatigue, Refroidissements, Cantharides, Piqûres de guêpes, Blessures.

Vertige, Mémoire, Paupières, Yeux, Vue faible, Photophobie, Enrouement, Toux, Congestion de la poitrine, Asthme, Contusion de la poitrine, Esquinancie, Mal de dents, Langue (affection de la), Prurit à l'anus, Prolapsus de l'anus, Hémorrhoïdes, Diarrhée, Urines difficiles, Règles en retard, Grossesse, Après les couches, Urticaire, Scarlatine, Erysipèle, Prurit de la peau, Mort apparente.

Arnica Montana. ARNIQUE. Plante des montagnes d'Europe. Corymbifères, Juss.

Colère avec suffocation et convulsions, Douleurs dans les membres, Maladies causées par la fatigue, Veilles prolongées,

Indigestion, Maux de tête, Acides, Quinine, Polygala, Guêpes, Cousins, Coups, Entorse, Luxations, Fractures, Blessures, Gencives, Oreilles, Nez, Gosier, Peau, Estomac, Vertige, Mémoire faible, Congestion de la tête, Mal d'oreilles, Bourdonnement, Dureté de l'ouïe, Nez, Gosier, Estomac, Peau.

Vertige, Mémoire, Congestion du sang à la tête, Mal d'oreilles, Oreilles, Nez, Toux, Coqueluche, Croup, Crachement de sang, Entorse, Pleurésie, Pneumonie, Contusion de la poitrine, Mal de dents, Fluxion de la joue, Névralgie faciale, Mauvais goût, Mauvaise haleine, Affection de la langue, Dyspepsie, Nausées, Vomissement de sang, Prolapsus de l'anus, Pissement de sang, Grossesse, Après les couches, Chez les enfants, Rougeole, Furoncle, Charbon, Goutte, Rhumatisme, Pleurésie, Fièvre intermittente, Fièvre jaune, Mort apparente.

Arnicæ Tinctura. TEINTURE D'ARNICA.

Fatigue, Coups et blessures, Bosses à la tête, Luxation, Pansement après les couches, contusions chez les enfants, Ulcères, Entamures au lit.

Arsenicum, Arsenicum Album. ARSENIC, ACIDE ARSÉNIEUX.

Peur, avec Diarrhée, Dépit avec agitation, Toux, Nausées, Fièvre, Maladies causées par la fatigue, Affaiblissement par perte d'humeurs, Indigestion, Fruits, Aliments trop salés, Diarrhée, Eau, Boissons froides, Liqueurs brassées, Ivrognerie, Délire tremblant, Tabac, Aliments acides, Quinine, Mercure, Crapaud, Graisse vénéneuse, Pustule maligne, Morve, Morsure de serpent, Substance animale putréfiée, Meurtrissure, Blessures, Brûlure, Estomac.

Mal de tête, Affections des paupières et des yeux ; des oreilles, du nez, Coryza, Toux, Croup, Crachement de sang, Laryngite, Bronchite, Palpitations, Asthme, Pleurésie, Inflammation des poumons, Mal de dents, Fluxion des joues. Névralgie faciale. Mauvais goût, Haleine fétide, Scorbut, Affection de la langue, Nausées, Vomissement de sang, Inflammation de l'estomac, Congestion abdominale, Hémorrhoïdes, Diarrhée, Dyssenterie, Choléra, Urines difficiles, Hernies, Règles tardives, supprimées, Grossesse, Couches, Chez les enfants,

Urticaire, Rougeole, Scarlatine, Erysipèle, Prurit de la peau, Gale, Charbon, Engelures, Panaris, Ulcères, Rhumatisme, Goutte, Fièvre intermittente, Fièvre jaune, Mort apparente, Apoplexie.

Artemisia Santonica. Voy. *Cina*.

Belladona, Atropa Belladona. BELLADONE, MORELLE FURIEUSE. Plante vénéneuse. Solanées, Juss.

Frayeur avec Convulsions, avec anxiété, avec agitation et avec tristesse, Peur, Chagrin avec trouble de l'intelligence, Colère avec Suffocation et Convulsions, Refroidissement avec Douleur de tête, par changement de température, Convulsions, Coryza, Oppression, Coup de soleil, Echauffement, Vie sédentaire, Boissons fermentées, Ivrognerie, Délire tremblant, Café, Aliments acides, Laudanum, Quinine, Sénéga, Salsepareille, Soufre, Mercure, Plomb, Gaz délétère, Mauvais air, Foie de soufre, Iode, Vin falsifié, Essence de térébenthine, Coquillages, Morsure de serpent, de chien enragé, Lésions mécaniques, Meurtrissure, Trismus, Blessure de l'oreille, du nez, du gosier, de la trachée-artère, de l'estomac.

Vertiges, Mémoire, Sang à la tête, Mal de tête, Perte des cheveux, Affection des paupières et des yeux, Cécité, Photophobie, Strabisme, Oreillons, Mal aux oreilles, au nez, Coryza, Toux, Coqueluche, Croup, Congestion de poitrine, Crachement de sang, Bronchite, Palpitations, Asthme, Inflammation des poumons, Esquinancie, Mal de dents, Fluxion de la face, Névralgie faciale, Mauvais goût, Haleine fétide, Affection de la langue, Dyspepsie, Pyrosis, Nausées, Langueur d'estomac, Coliques, Inflammation de l'estomac, Congestion abdominale, Vers, Hémorrhoïdes, Diarrhée, Dyssenterie, Choléra, Maladie du foie, Urines difficiles, Hernie, Menstruation tardive, supprimée, douloureuse, Grossesse, Couches, Chez les enfants, Dentition, Encore chez les enfants, Urticaire, Rougeole, Scarlatine, Petite vérole volante, Petite vérole, Varioloïde, Erysipèle, Clou, Goutte, Rhumatisme, Insomnie, Fièvre intermittente, Fièvre congestive et rémittente, Fièvre jaune.

Bryonia, Bryonia Alba. BRYONE. Plante grimpante. Cucurbitacées, Juss.

Dépit, Refroidissement avec douleur de tête, par la pluie, Convulsions, Refroidissement entravant une éruption, Toux, Echauffement, Fatigue, Indigestion, Boissons aqueuses, Eau à la glace, Lait, Tabac, Aliments acides, Salsepareille, Sainbois, Mauvais air, Peinture, Acides, Vin frelaté, Essence de térébenthine, Graisse vénéneuse, Efforts, Faux pas, Entorse, Trismus, Saignement des gencives.

Mal de tête, Oreillons, Affection des yeux, des oreilles, du nez, Coryza, Toux, Coqueluche, Crachement de sang, Epistaxis, Bronchite, Asthme, Pleurésie, Inflammation des poumons, Esquinancie, Mal de dents, Fluxion des joues, Névralgie faciale, Mauvais goût, Mauvaise haleine, Dyspepsie, Nausées, Mal de cœur, Mal d'estomac, Inflammation d'estomac, Congestion abdominale, Diarrhée, Dyssenterie, Choléra, Constipation, Maladie du foie, Menstruation tardive, supprimée, Pâles couleurs, Grossesse, Couches, Chez les enfants, Eruptions, Urticaire, Rougeole, Scarlatine, Petite vérole, Erysipèle, Cors, Goutte, Rhumatisme, Fièvre intermittente.

Calcarea, Calcarea Carbonica. SOUS-CARBONATE DE CHAUX. Extrait de la coquille d'huître.

Refroidissement, Excès, Lait, Ivrognerie, Délire tremblant, Aliments acides, Quinine, Mercure, Chevaux morveux, Coups, Brûlure, Yeux.

Vertiges, Chute des cheveux, Affections des paupières, des yeux, Orgelet, Vue longue, Vue, Mal d'oreille, Affection des oreilles, du nez, Enrouement, Toux, Laryngite, Mal de dents, Mauvais goût, Nausées, Mal d'estomac, Vers, Prurit à l'anus, Prolapsus de l'anus, Hémorrhoïdes, Diarrhée, Jaunisse, Règles trop abondantes, Pâles couleurs, Leucorrhée, Grossesse, Couches, Chez les enfants, Dentition, Urticaire, Scarlatine, Abcès, Cors, Verrues, Goutte, Rhumatisme, Fièvre intermittente.

Calendulæ Tinctura, Calendula officinalis. SOUCI DES JARDINS. Corymbifères, Juss.

Plaies ou déchirures.

Cantharides Tinctura. CANTHARIDE. Mouches cantharides. Morsure de chien enragé, Brûlures.

Capsicum, Capsicum annuum. POIVRE DE GUINÉE, PIMENT DES JARDINS. Solanées, Juss.

Mal du pays, Désordres de l'estomac, Boissons aqueuses, Mal de tête, Enrouement, Toux, Mauvais goût, Scorbut, Etat saburral de l'estomac, Pyrosis, Nausées, Congestion abdominale, Picotements et démangeaisons, Fièvre intermittente.

Carbo vegetabilis. CHARBON VÉGÉTAL, CHARBON DE BOIS.

Toux, Refroidissement, Echauffement, Veilles, Excès, Indigestion, Embarras d'estomac, Eau à la glace, Ivresse, Café, Quinine, Mercure, Alcalis, Brûlures.

Mémoire, Perte des cheveux, Vue courte, Amygdales, Affection des oreilles, des yeux, Enrouement, Toux, Coqueluche, Croup, Crachement de sang, Laryngite, Pneumonie, Mal de dents, Mauvais goût, Mauvaise haleine, Scorbut, Pyrosis, Nausées, Mal d'estomac, Flatuosités, Vers, Hémorrhoïdes, Dyssenterie, Choléra, Urines difficiles, Grossesse ; Chez les enfants, Urticaire, Scarlatine, Erysipèle, Démangeaisons à la peau, Gale, Ulcères, Fièvre intermittente, Fièvre jaune, Syncope, Mort apparente.

Causticum. REMÈDE DE HAHNEMANN. Tiré de la chaux vive.

Aliments acides, Brûlure.

Affections des oreilles, du nez, Enrouement, Toux, Laryngite, Mal de dents, Mauvais goût, Colique, Dyssenterie, Menstruation supprimée, douloureuse, Flueurs blanches, Grossesse, Chez les enfants, Urticaire, Rougeole, Gale, Panaris, Ulcères, Verrues, Goutte.

Cepa, Allium Cepa. OIGNON.

Rhume de cerveau, Coryza, Refroidissement, Fatigue, Dérangement de l'estomac.

Mémoire, Mal de tête, Yeux, Mal d'oreille, Oreilles, Coryza, Toux, Asthme, Mal de dents, Névralgie faciale, Mauvaise haleine, Dyspepsie, Coliques flatulentes, Urines difficiles, Hernie, Couches, Urticaire, Mal aux pieds.

Cephaelis ipecacuanha. Voyez *Ipecacuanha.*

Chamomilla vulgaris, Matricaria Chamomilla. CAMOMILLE COMMUNE. Corymbifères, Juss.

Dépit, avec goût amer dans la bouche, Dépit profond, avec agitation, Colère avec suffocation et convulsion, Excitation générale, Refroidissement avec douleur de tête, Rhume de cerveau, Convulsions, Toux, Embarras d'estomac, Ivresse, Café, Tabac, Valériane, Rhubarbe, Magnésie, Lésions externes, Fractures, Blessures, Brûlures, Gorge.

Vertige, Sang à la tête, Mal de tête, Affection des paupières, des yeux, Mal d'oreille, Affection des oreilles, Coryza, Enrouement, Toux, Croup, Bronchite, Palpitations, Asthme, Inflammation des poumons, Esquinancie ou angine, Mal de dents, Fluxion de la face, Mauvais goût, Haleine fétide, Dyspepsie, Pyrosis, Mal d'estomac, Coliques, Inflammation de l'estomac, Congestion abdominale, Hémorrhoïdes, Diarrhée, Dyssenterie, Choléra, Affection du foie, Jaunisse, Menstruation trop copieuse, douloureuse, Grossesse, Couches, Chez les enfants, Dentition, Encore chez les enfants, Eruption, Engelures, Rhumatisme, Insomnie, Fièvre intermittente, Evanouissement, Mort apparente.

China, Cinchona officinalis. QUINQUINA, ECORCE DU PÉROU. Rubiacées, Juss.

Excitation générale, irritabilité causée par un refroidissement, Coryza, Fatigue, Longues veilles, Excès, Perte d'humeurs, Indigestion, Efforts, Boissons froides, Thé, Tabac, Aliments acides, Quinine, Digitale, Asa fœtida, Mercure, Arsenic, Fer, Meurtrissures, Blessures.

Vertiges, Mémoire, Sang à la tête, Mal de tête, Chute des cheveux, Affection des paupières et des yeux, Vue courte, Mal d'oreille, Affection des oreilles, du nez, Coryza. Toux, Coqueluche, Croup, Crachement de sang, Palpitations, Asthme, Inflammation des poumons, Congestion de la poitrine, Esquinancie, Mal de dents, Névralgie faciale, Mauvais goût, Scorbut, Dyspepsie, Pyrosis, Nausées, Mal d'estomac, Vers, Démangeaisons à l'anus, Hémorrhoïdes, Diarrhée, Dyssenterie, Choléra, Affections du foie, Jaunisse, Urines diffi-

ciles, Règles supprimées, trop copieuses, Grossesse, Couches; Chez les enfants, Entamures au lit, Goutte, Rhumatisme, Fièvre intermittente, Syncope, Mort apparente.

Cina, Artemisia santonica. SEMEN-CONTRA. Plante d'Asie, Synanthérées, Juss.

Mal de tête, Nez, Toux, Croup, Coqueluche, Colique, Vers, Démangeaisons à l'anus, Chez les enfants, Dentition, Encore chez les enfants, Fièvre intermittente.

Cinchona Officinalis. Voyez *China*.

Cocculus, Menispermum Cocculus. COQUE DU LEVANT. Plante vénéneuse de l'Inde, Ménispermées.

Nausées, Surprise, Saisissement, Amours contrariés, Refroidissement, Longues veilles, Excès, Boissons froides, Café, Thé, Épices, Infusions végétales, Laudanum, Valériane, Magnésie, Acides, Acide prussique, Blessures.

Sang à la tête, Mal de tête, Oreilles, Crachement de sang, Palpitations, Asthme, Esquinancie, Mal de dents, Mauvais goût, Mal d'estomac, Menstruation douloureuse, Grossesse, Couches ; Chez les enfants, Dentition, Scarlatine, Insomnie, Fièvre intermittente, Évanouissement.

Coffea, Coffea Arabica. CAFÉ CRU. Rubiacées, Juss.

Frayeur, dépit avec goût amer dans la bouche, sur-impressionnabilité du système nerveux, Excitation générale, Refroidissement, fatigue, Excès, Désordre de l'estomac, Ivresse, Café, Thé, Épices, Infusions végétales, Laudanum, Valériane, Magnésie, Acides, Acide prussique, Blessures.

Sang à la tête, Mal de tête, Oreilles, Crachement de sang, Palpitations, Asthme, Esquinancie, Mal de dents, Mauvais goût, Mal d'estomac, Coliques menstruelles, Grossesse, Couches, Chez les enfants, Dentition, Scarlatine, Insomnie, Fièvre intermittente, Syncope.

Colocynthis, Cucumis Colocynthis. COLOQUINTE. Plante des bords de la Méditerranée. Cucurbitacées, Juss.

Dépit, avec goût amer dans la bouche, profond Refroidis-

sement, Excès, Trouble de l'estomac, Liqueurs fermentées, Café, Rhubarbe, Magnésie, Trismus, Blessures.

Mal de tête, Yeux, Névralgie faciale, Mauvais goût, Coliques, Hémorrhoïdes, Diarrhée, Dyssenterie, Urines difficiles, Grossesse ; Chez les enfants ; Goutte, Rhumatisme.

Crocus, Crocus sativus. SAFRAN CULTIVÉ OFFICINAL. Iridées, Jussieu.

Yeux, Nez, Menstruation abondante, Grossesse, Couches.

Cucumis Colocynthis. Voyez *Colocynthis*.

Cuprum metallicum. CUIVRE.

Irritabilité causée par un Refroidissement, Suppression de la sueur des pieds, Oppression, Nausées, Tabac.

Mal de tête, Strabisme, Coqueluche, Mauvais goût, Vers, Choléra, Menstruation tardive, Couches, Urticaire, Erysipèle, Rhumatisme.

Datura Stramonium. Voyez *Stramonium*.

Delphinum Staphysagria. Voyez *Staphysagria*.

Drosera, Drosera rotundifolia. ROSÉE DU SOLEIL. Droséracées, Juss.

Mal du pays.

Vue longue, Enrouement, Toux, Coqueluche, Croup, Rougeole.

Dulcamara, Solanum Dulcamara. DOUCE-AMÈRE. Plante rampante. Solanées, Juss.

Toux, Oppression, Refroidissement, Excès, Mercure.

Sang à la tête, Yeux, Mal d'oreilles, Oreilles, Coryza, Toux, Coqueluche.

Euphrasia, Euphrasia officinalis. EUPHRAISE CASSE-LUNETTE, Scrophulariacées, Juss.

Affection des paupières, des yeux, de la vue, Coryza, Asthme, Chez les enfants, Rougeole.

Ferrum, Ferrum Aceticum. ACÉTATE DE FER.

Refroidissement, Eau pour boissons, Boissons fermentées, Thé, Aliments acides, Quinine, Mercure, Arsenic.

Chute des cheveux, Yeux, Congestion de la poitrine, Crachement de sang, Pleurésie, Mauvais goût, Nausées, Démangeaisons à l'anus, Diarrhée, Pâles couleurs, Grossesse, Chez les enfants, Goutte, Fièvre intermittente.

Glonoine, Nitrate d'oxyde de Glycérine. Préparation chimique tirée de la glycérine.

Frayeur avec crampes, Irritabilité causée par un refroidissement, Refroidissement avec douleur de tête, Convulsions, Coup de soleil, Lésions externes.

Sang à la tête, Mal de tête, Palpitations, Mal de dents, Grossesse, Fièvre intermittente, Fièvre avec congestion et rémittente, Mort apparente.

Hepar, Hepar Sulphuris calcareum. SULFURE DE CHAUX, FOIE DE SOUFRE. Combinaison chimique de chaux et de soufre.

Colère avec suffocation et convulsions, Toux, Fatigue, Embarras gastrique, Iode, Mercure, Fer, Acides, Alcalis, Arsenic, Étain, Zinc, Morsure de serpent, Meurtrissures, Blessures, Trachée-artère, Estomac, Peau.

Vertiges, Sang à la tête, Céphalalgie, Chute des cheveux, Paupières, Orgelet, Lumière, Mal d'oreilles, Affection des oreilles, du nez, Coryza, Enrouement, Coqueluche, Croup, Laryngite, Bronchite, Pneumonie, Esquinancie, Mal de dents, Fluxion de la joue, Névralgie faciale, Mauvais goût, Scorbut, Dyspepsie, Embarras gastrique, Hémorrhoïdes, Jaunisse, Difficulté d'uriner, Couches, Chez les enfants, Urticaire, Petite vérole, Erysipèle, Démangeaisons de la peau, Gale, Furoncle, Charbon, Panaris, Abcès, Rhumatisme, Fièvre intermittente, Évanouissement.

Hydrophobium. Extrait chimique du virus de la rage.

Morsure de chien enragé.

Hyoscyamus, Hyoscyamus Niger. JUSQUIAME. Plante vénéneuse, Solanées, Juss.

Peur avec diarrhée, Chagrin par jalousie, avec trouble de

l'intelligence, Mal du pays, Morsure de chien enragé, Trismus, Gencives saignantes.

Paupières, Aveuglement, Strabisme, Oreillons, Oreilles, Toux, Croup, Crachement de sang, Pneumonie, Mal de dents, Névralgie faciale, Mauvais goût, Scorbut, Langue, Nausées, Inflammation de l'estomac, Vers, Urines difficiles, Grossesse, Couches, Chez les enfants, Rougeole, Rhumatisme, Fièvre intermittente, Apoplexie.

Hyperici Tinctura, Hypericum Perforatum. MILLE-PERTUIS VULGAIRE. Hypéricinées, Juss.

Coups de poignard, Blessures profondes.

Ignatia, Ignatia Amara. FÈVE SAINT-IGNACE. Fruit vénéneux, Strychnées, Juss.

Frayeur avec effroi, Frayeur avec crampes, avec convulsions, Chagrin profond d'amour, avec accès épileptique, Dépit profond, Irritabilité, Refroidissement, Excès, Eau pour boisson, Café, Thé, Tabac, Epices, Digitale, Trismus, Blessures, Gorge, Trachée-artère.

Sang à la tête, Mal de tête, Yeux, Toux, Crachement de sang, Palpitations, Asthme, Esquinancie, Mal de dents, Mauvais goût, Mal d'estomac, Coliques, Démangeaisons à l'anus, Prolapsus du rectum, Hémorrhoïdes, Menstruation, trop abondante, Grossesse, Couches; Chez les enfants; Prurit à la peau, Abcès, Rhumatisme, Epilepsie, Insomnie, Fièvre intermittente, Mort apparente.

Ipecacuanha, Cephaelis Ipecacuanha. Plante originelle du Brésil. Rubiacées, Juss.

Refroidissement entravant une éruption, Coryza, Toux, Oppression, Nausées, Longues veilles, Surcharge d'estomac, Indigestion, Lumière, Arsenic, Acide prussique, Antimoine, Opium, Blessures, Trachée-artère, Estomac.

Céphalalgie, Coryza, Toux, Coqueluche, Crachement de sang, Bronchite, Asthme, Pneumonie, Mauvais goût, Dyspepsie, Saburres de l'estomac, Nausées, Vomissement de sang, Inflammation d'estomac, Vers, Hémorrhoïdes, Diarrhée, Choléra, Menstruation trop copieuse, Grossesse, Couches ; Chez

les enfants; Dentition : Encore chez les enfants, Eruption, Rougeole, Scarlatine, Fièvre intermittente, Évanouissement.

Kali carbonicum.

Oppression.

Lachesis, Trigonocephalus Lachesis. Extrait chimique du virus du serpent à crochets.

Frayeur avec tristesse, Chagrin par jalousie, Refroidissements, Intoxication, Délire tremblant, Aliments acides, Mercure, Antimoine, Pustule maligne, Morsure de chien enragé, Meurtrissure, Blessures, Estomac, Peau.

Mémoire, Affection des oreilles, des yeux, Coryza, Enrouement, Toux, Croup, Crachement de sang, Laryngite, Bronchite, Inflammation des poumons, Angine, Mal de dents, Fluxion faciale, Langue, Dyspepsie, Nausées, Inflammation de l'estomac, Vers, Hémorrhoïdes, Constipation, Affection du foie, Jaunisse, Hernie, Menstruation, tardive, douloureuse; âge critique, Grossesse, Scarlatine, Erysipèle, Gale, Charbon, Panaris, Ulcères, Rhumatisme, Fièvre intermittente, Fièvre jaune, Mort apparente, Apoplexie.

Lycopodium, Lycopodium clavatum. LYCOPODE. SOUFRE VÉGÉTAL. Lycopodiacées, Juss.

Estomac.

Céphalalgie, Chute des cheveux, Nez, Croup, Pleurésie, Angine, Menstruation tardive, Grossesse, Couches; Chez les enfants, Urticaire, Scarlatine, Cors, Rhumatisme.

Matricaria Chamomilla. Voyez *Chamomilla*.

Menispermum Cocculus. Voyez *Cocculus*.

Mercurius, Mercurius Solubilis Hahnemanni. PRÉPARATION MERCURIELLE DE HAHNEMANN.

Frayeur avec tristesse, Chagrin avec trouble de l'intelligence, Mal du pays, suites chroniques de la Tristesse, Irritabilité causée par un refroidissement, Rhume de cerveau, Fatigue, Excès, Eau pour boisson, Ivresse, Tabac, Laudanum, Quinine, Assa œtida, Salsepareille, Mézéréum, Rhubarbe,

Soufre, Mercure, Plomb, Peintures, Opium, Spigélie, Piqûre de serpent, Trismus, Gorge, Peau.

Mémoire, Congestion de la tête, Mal de tête, Perte des cheveux, Affection des paupières, des yeux, Cécité, Lumière, Amygdales, Mal d'oreille, Affections des oreilles, du nez, Coryza, Enrouement, Toux, Coqueluche, Crachement de sang, Laryngite, Bronchite, Pleurésie, Pneumonie, Commotion de la poitrine, Angine, Mal de dents, Fluxion de la face, Mauvais goût, Haleine mauvaise, Scorbut, Langue, Dyspepsie, Nausées, Coliques, Inflammation de l'estomac, Vers, Prolapsus du rectum, Hémorrhoïdes, Diarrhée, Dyssenterie, Constipation, Affections du foie, Jaunisse, Rétention d'urines, Grossesse, Couches ; Chez les enfants, Dentition ; Encore chez les enfants, Rougeole, Scarlatine, Varioloïde, Petite vérole, Erysipèle ; Prurit à la peau, Gale, Clou, Panaris, Abcès, Rhumatisme, Fièvre intermittente.

Miristica Moschata. Voyez *Nux Moschata.*

Natrum Muriaticum. CHLORURE DE SODIUM, SEL MARIN.

Fatigue, Aliments acides, Morsures d'insectes.

Pneumonie, Mauvais goût, Scorbut, Langue, Dyssenterie, Constipation, Règles supprimées, Flueurs blanches, Grossesse, Verrues, Fièvre intermittente.

Nux Moschata, Miristica Moschata. NOIX MUSCADE. Laurinées, Juss.

Refroidissement par changement de température, entravant une éruption, Toux, Fatigue, Excès, Intoxication.

Mémoire, Mal de tête, Toux, Palpitations, Mal de dents, Haleine mauvaise, Langue, Mal d'estomac, Diarrhée, Menstruation en retard, supprimée ; Grossesse, Couches ; Chez les enfants, Fièvre intermittente, Évanouissement.

Nux Vomica. NOIX VOMIQUE. Apocynées, Juss.

Dépit avec goût amer dans la bouche, profond, Colère, Excitation générale, Refroidissement avec sentiment de roideur générale, Coryza, Toux, Oppression, Coup de soleil, Longues veilles, Sommeil tardif, Contention d'esprit, Excès, Perte de fluides vitaux, Embarras gastrique, Indigestion, Esto-

mac dérangé, Eau à la glace, Lait, Ivresse, Café, Tabac, Épices, Aliments acides, Infusion végétale, Laudanum, Digitale, Valériane, Colchique, Rhubarbe, Magnésie, Plomb, Arsenic, Gaz délétères, Mauvais air, Phosphore, Alcool, Acide prussique Antimoine, Opium, Estomac.

Vertiges, Mémoire, Sang à la tête, Mal de tête, Affections des paupières, des yeux, Vue longue, Mal d'oreilles, Affections des oreilles, du nez, Coryza, Enrouement, Toux, Coqueluche, Croup, Congestion de la poitrine, Crachement de sang, Bronchite, Palpitation, Asthme, Pleurésie, Pneumonie, Commotion de la poitrine, Esquinancie, Mal de dents, Mauvais goût, Haleine fétide, Dyspepsie, Pyrosis, Nausées, Mal de mer, Mal d'estomac, Vomissement de sang, Coliques, Vents, Inflammation d'estomac, Congestion abdominale, Vers, Prurit et Prolapsus du rectum, Hémorrhoïdes, Diarrhée, Dyssenterie, Choléra, Constipation, Affection du foie, Jaunisse, Rétention d'urine, Hernies, Coliques menstruelles, Règles trop abondantes, Grossesse, Couches; Chez les enfants, Urticaire, rougeole, Prurit à la peau, Charbon, Engelures; Ulcères, Goutte, Rhumatisme, Cauchemar, Insomnie, Fièvre intermittente, Évanouissement, Mort apparente, Apoplexie.

Opium, Papaver Somniferum. OPIUM. Papavéracées, Juss.

Frayeur ordinaire, Frayeur avec effroi, avec crampes, avec Convulsions, avec Anxiété, avec Syncope, avec Congestion à la tête, Peur avec Diarrhée, Chagrin avec accès épileptiques, Refroidissement, Excès, Eau à la glace, Ivresse, Délire tremblant, Épices, Digitale, Plomb, Gaz délétères, Mauvais air, Peintures, Antimoine, Camphre, Safran, Térébenthine, Lésions externes, Blessures, Trachée-artère, Estomac.

Sang à la tête, Mal de tête, Crachement de sang, Palpitations, Pneumonie, Mal de mer, Choléra, Constipation, Jaunisse, Hernie, Règles supprimées, Grossesse, Couches; Chez les enfants; Épilepsie, Cauchemar, Insomnie, Fièvre intermittente, Syncope; Mort apparente, Apoplexie.

Papaver Somniferum. Voyez *Opium*.

Phosphoricum Acidum. ACIDE PHOSPHORIQUE.

Chagrin profond, avec accès épileptiques, d'amour, Mal du pays, suites chroniques de la Tristesse.

Toux, Refroidissement, Longues veilles, Excès, Perte de fluides vitaux, Mercure, Graisse rance, Morve, Piqûres de serpents, Lésions externes, Fractures.

Mal de tête, Chute des cheveux, Vue courte, Mal d'oreilles, Affections des oreilles, du nez, Toux, Mal de dents, Mauvais goût, Langue, Nausées, Diarrhée, Choléra, Couches, Scarlatine, Cors, Syncope.

Phosphorus. PHOSPHORE.

Surcharge, Aliments acides, Graisse rance, Faux pas, Blessures.

Vertiges, Affections des yeux, du nez, Enrouement, Coqueluche, Croup, Congestion pulmonaire, Laryngite, Bronchite, Asthme, Inflammation des poumons, Mal de dents, Mal d'estomac, Choléra, Menstruation tardive, Grossesse, Couches, Rougeole, Erysipèle, Cors, Mort apparente.

Platinum. PLATINE.

Frayeur avec tristesse, Chagrin avec trouble de l'intelligence, Mal du pays, colère avec indignation, Excès, Plomb.

Mal de tête, d'oreilles, Névralgie faciale, Mal d'estomac, Dyssenterie, Constipation, Menstruation, trop copieuse, Grossesse, Couches, Chez les enfants.

Pulsatilla, Pulsatilla Nigricans. ANÉMONE DES PRÉS, COQUE LOURDE. Renonculacées, Juss.

Frayeur avec anxiété, avec Tristesse, Peur avec Diarrhée, Dépit avec goût amer dans la bouche, Colère, Excitation générale, Rhume de cerveau, Convulsions, Refroidissement entravant une éruption, Coryza, Toux, Nausées, Longues veilles, Contention d'esprit, Excès, Surcharge, Indigestion, Boissons froides, Café, Tabac, Infusions végétales, Quinine, Colchique, Cantharides, Rhubarbe, Magnésie, Soufre, Mercure, Fer, Acides, Alun, Étain, Faux pas, Brûlures, Oreilles.

Vertiges, Mal de tête, Affections des paupières ; orgelet; yeux, Vue courte, Lumière, Oreilles, Mal d'oreilles, Nez, Coryza, Enrouement, Toux, Coqueluche, Congestion de la poitrine, Cra-

chement de sang, Bronchite, Palpitations, Asthme, Pleurésie, Inflammation des poumons, Commotion de la poitrine, Angine Mal de dents, Fluxion de la joue, Névralgie faciale, Mauvais goût, Haleine forte, Dyspepsie, Embarras gastrique, Pyrosis, Fer chaud, Nausées, Mal d'estomac, Vomissement de sang, Coliques, Flatuosités; Vents, Inflammation de l'estomac, Congestion abdominale, Vers, Hémorrhoïdes, Diarrhée, Dyssenterie, Constipation, Urines difficiles, Menstruation tardive, supprimée, douloureuse, Age critique, Pâles couleurs, Leucorrhée, Grossesse, Couches; Chez les enfants, Urticaire, Rougeole, Scarlatine, Erysipèle, Prurit de la peau, Engelures; Goutte, Rhumatisme, Cauchemar, Insomnie. Fièvre intermittente, Apoplexie.

Rheum, Rheum Palmatum. RHUBARBE DE CHINE. Polygonées, Juss.

Refroidissement, Magnésie.

Mauvais goût, Saburres de l'estomac, Diarrhée, Grossesse, Couches ; Chez les enfants.

Rhus, Rhus Toxicodendron. SUMAC VÉNÉNEUX. Térébinthacées, Juss.

Refroidissement avec douleur de tête, par la pluie, Fatigue, Boissons fermentées, Aliments acides, Quinine, Mézéréum, Mercure, Pustule maligne, Lésions externes, Faux pas, Entorses, Blessures, Trismus, Saignement des gencives, Brûlures, Nez.

Vertiges, Mémoire, Sang à la tête, Mal de tête, Affections des paupières, des yeux, Strabisme, Mal d'oreilles, Nez, Enrouement, Toux, Crachement de sang; Inflammation des poumons, Esquinancie, Mal de dents, Névralgie faciale, Mauvais goût, Congestion abdominale, Hémorrhoïdes, Diarrhée, Dyssenterie, Hernie, Grossesse, Couches, Chez les enfants, Urticaire, Rougeole, Scarlatine, Petite vérole, Erysipèle, Prurit de la peau, Cors, Goutte, Rhumatisme, Fièvre intermittente.

Ruta, Ruta Graveolens. RUE DES JARDINS. Rutacées, Juss.

Meurtrissures, Entorses, Trismus.

Vue courte, Nez, Prolapsus du rectum.

Rutæ Tinctura, Ruta Graveolens. RUE COMMUNE.
Meurtrissures, Contusion.

Sambucus, Sambucus Nigra. SUREAU (FLEURS DE). Caprifoliacées, Juss.

Frayeur avec effroi, Oppression, Refroidissement, Fatigue, Entorse, Foulure.

Enrouement, Croup, Asthme, Fièvre intermittente.

Sanguinaria, Sanguinaria Canadensis. SANGUINAIRE. Papavéracées, Juss.

Mal de tête, Migraine, Nez, Inflammation des poumons.

Secale, Secale Cornutum. SEIGLE ERGOTÉ, ERGOT.
Trismus, Crachement de sang, Grossesse, Couches, Ulcères.

Silicea. SILICE.

Suppression de la sueur des pieds, Indigestion, Fatigue, Boissons aqueuses, Intoxication, Soufre, Mercure, Blessure, Saignement des gencives, Yeux, Gosier, Trachée-artère, Estomac, Peau.

Vertiges, Sang à la tête, Mal de tête, Chute des cheveux, Orgelet, Yeux, Vue longue, Cécité, Oreilles, Nez, Coryza, Enrouement, Toux, Crachement de sang, Esquinancie, Mal de dents, Mauvais goût, Haleine mauvaise, Vers, Prurit à l'anus, Grossesse, Couches; Chez les enfants, Vaccination, Erysipèle, Charbon, Clou, Ulcères, Abcès, Rhumatisme, Cauchemar.

Solanum Dulcamara. Voyez *Dulcamara*.

Spigelia, Spigelia Anthelminthica. SPIGÉLIE, POUDRE AUX VERS. Gentianées, Juss.

Refroidissement, Coryza.

Mal de tête et migraine, Palpitations, Névralgie faciale, Rhumatisme.

Spongia, Spongia Tosta. ÉPONGE BRULÉE.

Ivresse.

Enrouement, Croup, Laryngite, Bronchite, Mauvais goût.

Staphysagria, Delphinum Staphysagria. STAPHYSAIGRE, HERBE AUX POUX. Renonculacées, Juss.

Chagrin d'amour, Suites chroniques de la Tristesse, Dépit profond, Colère avec indignation, Excès, Perte de fluides vitaux, Boissons aqueuses, Tabac, Aliments acides, Mercure, Blessures, Trismus.

Mémoire, Chute des cheveux, Orgelet, Lumière, Oreilles, Nez, Toux, Crachement de sang, Palpitations, Mal de dents, Névralgie faciale, Mauvais goût, Pyrosis, Mal de mer, Mal d'estomac, Dyssenterie, Constipation, Grossesse; Chez les enfants.

Stramonium, Datura Stramonium. POMME ÉPINEUSE. Solanées, Juss.

Trismus.

Grossesse, Couches; Chez les enfants.

Sulphur. SOUFRE.

Chagrin avec insomnie, avec trouble de l'intelligence, Refroidissement entravant une éruption, Fatigue, Contention d'esprit, Excès, Pertes de fluides vitaux, Boissons aqueuses, Lait, Ivresse, Aliments acides, Quinine, Valériane, Mercure, Morve, Indigestion, Brûlures, Yeux, Oreilles, Nez.

Vertiges, Mémoire, Sang à la tête, Mal à la tête, Affection des paupières, des yeux, Vue longue, Cécité, Lumière, Mal d'oreille, Oreilles, Nez, Coryza, Enrouement, Toux, Congestion à la poitrine, Crachement de sang, Laryngite, Bronchite, Palpitation, Asthme, Pleurésie, Inflammation des poumons, Contusion de la poitrine, Esquinancie, Mal de dents, Fluxion de la joue, Mauvais goût, Mauvaise haleine, Dyspepsie, Nausées, Vomissement de sang, Coliques, Vents, Inflammation de l'estomac, Congestion abdominale, Vers, Prurit à l'anus, Hémorrhoïdes, Diarrhée, Dyssenterie, Choléra, Constipation, Souffrance du foie, Hernies, Menstruation tardive, supprimée, trop copieuse, Age critique, Pâles couleurs, Flueurs blanches, Grossesse, Couches; Chez les enfants, Dentition; Chez les enfants, Vaccination, Urticaire, Rougeole, Petite vérole, Varioloïde, Erysipèle, Démangeaisons à la peau, Gale,

Clous, Engelures, Panaris, Ulcères, Cors, Goutte, Rhumatisme, Cauchemar, Fièvre intermittente, Mort apparente.

Tartarus Emeticus. TARTRE ÉMÉTIQUE.

Colère avec Suffocation et Convulsions, Indigestion, Trachée-artère.

Coqueluche, Croup, Bronchite, Inflammation des poumons; Chez les enfants, Vaccine, Petite vérole; Mort apparente, Apoplexie.

Trigonocephalus Lachesis. Voyez *Lachesis*.

Variolinum. Extrait chimique du Virus.

Petite Vérole.

Veratrum, Veratrum album. ELLÉBORE BLANC, VERATRE, Colchiacées, Juss.

Frayeur avec convulsions, avec anxiété, Peur avec diarrhée, Dépit avec agitation, Irritabilité causée par un Refroidissement, Fatigue, Surcharge d'estomac, Boissons aqueuses, Délire tremblant, Café, Tabac, Aliments acides, Quinine, Arsenic, Mauvais air, Alun, Graisse rance, dégénérée, Effort, Trismus.

Mémoire, Mal de tête, Paupière, Yeux, Cécité, Lumière, Oreilles, Toux, Coqueluche, Croup, Crachement de sang, Palpitations, Asthme, Pneumonie, Esquinancie, Mal de dents, Névralgie faciale, Mauvais goût, Saburres gastriques, Inflammation de l'estomac, Congestion abdominale, Diarrhée, Dyssenterie, Choléra, Hernie, Menstruation tardive, supprimée, douloureuse, Grossesse; Chez les enfants; Rhumatisme, Fièrve intermittente, Syncope, Apoplexie.

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

A

D

F

G

H

I

N

O

P

Q

R

S

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

Archives de la médecine homœopathique, publiées par une Société de médecins de Paris, collection complète. Paris, 1834-1837, 6 vol. in-8. 30 fr.

BEAUVAIS (DE SAINT-GRATIEN). **Clinique homœopathique**, ou Recueil de toutes les observations pratiques recueillies jusqu'à nos jours. Paris, 1830-1839. 9 forts vol. in-8. 45 fr.

— **Effets toxiques et pathogénétiques de plusieurs médicaments** sur l'économie animale dans l'état de santé. Paris, 1845, in-8, XII-420 p., avec 8 tabl. in-folio. 7 fr.

BERTHOLDI. Conseils d'un médecin homœopathe, ou Moyen de se traiter soi-même homœopathiquement dans les affections ordinaires, et premiers secours à administrer dans les cas graves. Importance d'une pharmacie homœopathique domestique, sa composition et moyen de se la procurer. Traduit de l'allemand par SARRAZIN. Paris, 1837, in-8, 180 p. 2 fr. 25

BIGEL. Examen théorique et pratique de la méthode curative du docteur Hahnemann, nommée homœopathique. Varsovie, 1829, 3 vol. in-8. 9 fr.

— **Manuel diététique de l'homœopathique**. Varsovie, 1833, in-8 de 124 p. 2 fr.

BOENNINGHAUSEN. Manuel de thérapeutique médicale homœopathique, pour servir de guide au lit des malades et à l'étude de la matière médicale pure. Traduit de l'allemand par le docteur D. ROTH. Paris, 1846. In-12 de 600 pages. 7 fr.

BOURGEOIS (L. X.). **Les passions dans leurs rapports avec la santé et les maladies. — L'Amour**, 2e édition, augmentée. Paris, 1862, in-12, 142 p. 1 fr.

— **Le libertinage**, 2e édition, augmentée. Paris, 1863, in-12, 160 p. 1 fr.

— **De l'influence des maladies de la femme** pendant la grossesse sur la santé et la constitution de l'enfant. Paris, 1862, in-4 de 126 p. 3 fr. 50

BOYER. Étude sur l'ophthalmoscope. Paris, 1864, in-8 de 78 p. 1 fr. 50

CHANCEREL (V.). **De l'angine et de ses variétés.** Mémoire couronné par la Société hahnemannienne de Madrid. Paris, 1865, in-8, 94 p. 2 fr. 50

CHAPIEL. Des rapports de l'homœopathie avec la doctrine des signatures. Lettre à M. le docteur F. Frédault. Paris, 1866, in-12 de 184 p. 2 fr. 50

CHARGÉ (A.). **L'homœopathie et ses détracteurs**, à l'occasion de l'épidémie de choléra qui a régné à Marseille en 1854. Paris, 1855, in-8, 236 p. 3 fr.

CHARGÉ (A.). **Traitement homœopathique préservatif et curatif du choléra épidémique.** Instruction populaire pouvant servir de guide en l'absence du médecin. 11e édit. Paris, 1866, in-12, 24 p. 50 c.

CHAUVET (N. M.). **L'avenir de l'homœopathie.** Lettres à M. le docteur Bretonneau. Paris, 1860, in-8, 408 p. 6 fr.

— *Séparément*, les séries deuxième et troisième. Prix de chacune. 2 fr.

CRICCA. **L'homœopathie en présence du choléra** à Smyrne, en 1865. Paris, 1866, in-8 de 44 p. 1 fr. 25

DAVASSE (JULES). **La syphilis**, ses formes, son unité. Paris, 1865, in-8 de XII-568 p. 8 fr.

DESSAIX (J. M.). **L'homœopathie et ses agresseurs**, au nom de la Société de médecine homœopathique de Lyon. Lyon, 1835, in-8. 2 fr.

Empirisme (de l') et du progrès scientifique en médecine à propos des conférences de M. le professeur Trousseau, par un rationaliste, docteur en médecine de la Faculté de Paris. Paris, 1863, in-18 jésus, 174 p. 2 fr.

ESPANET (LE FRÈRE ALEXIS). **Traité méthodique et pratique de matière médicale et de thérapeutique**, basé sur la loi des semblables. Paris, 1861, in-8 de XXXII-808 p. 9 fr.

FINELLA. **Nouvelle découverte en homœopathie.** Paris, 1866, in-8, 44 p. 1 fr.

FRÉDAULT. **Physiologie générale. Traité d'anthropologie** physiologique et philosophique. Paris, 1863, in-8, XVI-854 p. 11 fr.

— **Des rapports de la doctrine médicale homœopathique** avec le passé de la thérapeutique. Lettre à M. le docteur J. P. Tessier. Paris, 1852, in-8 de 84 p. 1 fr. 50

GABALDA. **De la contagion des symptômes secondaires de la syphilis.** Paris, 1859, in-8 de 29 p. 1 fr.

— **De l'enseignement de la thérapeutique à l'école de Paris.** Examen du *Traité de thérapeutique et de matière médicale* de MM. Trousseau et Pidoux. Paris, 1858, in-8 de 95 p. 2 fr.

GRANIER (Michel). **Conférences sur l'homœopathie.** Paris, 1858. 1 vol. in-8 de 524 pages. 5 fr.

GRANIER (Michel). **De l'homœopathie et de ses droits.** Paris, 1860, in-8 de 160 pages. 2 fr. 50

GRIESSELICH. **Manuel pour servir à l'étude critique de l'homœopathie**, par le docteur GRIESSELICH ; traduit de l'allemand par le docteur SCHLESINGER. Paris, 1849, 1 vol. in-12. 3 fr.

GRUZEWSKI (W.). **L'homœopathie ou l'action des doses infinitésimales**, démontrée directement par des essais, avec des gravures présentant l'état des parties malades, tant pendant l'action de ces doses que pendant la cessation de toute médication. Paris, 1861, in-8, 46 p. avec 1 fig. et 4 pl. 1 fr. 50

HAAS. **Mémorial du médecin homœopathe**, ou Répertoire alphabétique de traitements et d'expériences homœopathiques, pour

servir de guide dans l'application de l'homœopathie au lit du malade, par le docteur HASS. Traduit de l'allemand par A.-J.-L. JOURDAN. *Deuxième édition*, revue et augmentée. Paris, 1850, in-18. 3 fr.

HAHNEMANN. **Exposition de la doctrine médicale homœopathique**, ou Organon de l'art de guérir, par S. HAHNEMANN; traduit de l'allemand, sur la dernière édition, par le docteur A.-J.-L. JOURDAN. *Quatrième édition*, augmentée de **Commentaires**, et précédée d'une notice sur la vie, les travaux et la doctrine de l'auteur, par le docteur LÉON SIMON, avec le portrait de S. Hahnemann, gravé sur acier. Paris, 1856, 1 vol. in-8 de 568 pages. 8 fr.

HAHNEMANN. **Doctrine et traitement homœopathique des maladies chroniques**; traduit de l'allemand sur la dernière édition, par A.-J.-L. JOURDAN. *Deuxième édition* entièrement refondue. Paris, 1846, 3 vol. in-8. 23 fr.

HAHNEMANN. **Études de médecine homœopathique**, Opuscules servant de complément à ses œuvres. Paris, 1855. 2 séries publiées chacune en 1 vol. in-8 de 600 pages. Prix de chaque. 7 fr.

HARTMANN. **Thérapeutique homœopathique des maladies des enfants**; traduit de l'allemand, avec des notes, par le docteur LÉON SIMON fils, membre de la Société médicale homœopathique de France. Paris, 1853, in-8 de 700 p. 8 fr.

HIRSCHEL (B.). **Guide du médecin homœopathe au lit du malade, et Répertoire de thérapeutique homœopathique**; traduit de l'allemand par le docteur LÉON SIMON fils. Paris, 1858, in-12, XII-332 p. 3 fr. 50

IMBERT-GOURBEYRE. **Lectures publiques sur l'homœopathie**, faites au palais des Facultés de Clermont-Ferrand, par M. Imbert-Gourbeyre, professeur de matière médicale à l'École de médecine de Clermont-Ferrand. Paris, 1865, in-8, 200 pages. 3 fr.

JAHR. **Principes et règles qui doivent guider dans la pratique de l'homœopathie.** Exposition raisonnée des points essentiels de la doctrine médicale homœopathique. Paris, 1857, 1 vol. in-8 de 540 pages. 7 fr.

JAHR. **Du traitement homœopathique des maladies des organes de la digestion**, comprenant un précis d'hygiène générale, et suivi d'un Répertoire diététique à l'usage de toutes les personnes qui veulent suivre le régime rationnel de la méthode de Hahnemann. Paris, 1859, in-12 de 520 pages. 6 fr.

JAHR. **Du traitement homœopathique des maladies des femmes**. Paris, 1856, 1 vol. in-18 jésus de 496 pages. 6 fr.

— **Du traitement homœopathique des affections nerveuses et des maladies mentales**. Paris, 1854, in-12, VIII-660 p. 6 fr.

— **Du traitement homœopathique des maladies de la peau** et des lésions extérieures en général. Paris, 1850, in-8, XVI-608 p. 6 fr.

— **Notions élémentaires d'homœopathie.** Manière de la pratiquer, avec les effets les plus importants de dix des princi-

paux remèdes homœopathiques, à l'usage de tous les hommes de bonne foi qui veulent se convaincre par des essais de la vérité de cette doctrine. 4e édition, corrigée et augmentée. Paris, 1861, in-18 de 144 p. 1 fr. 25

JAHR (G. H. G.). **Du traitement homœopathique du choléra**, avec l'indication des moyens de s'en préserver, pouvant servir de conseil aux familles en l'absence du médecin. Paris, 1848, in-12. 1 fr. 50

— **Nouveau manuel de médecine homœopathique**, divisé en deux parties: 1° *Manuel de matière médicale*, ou Résumé des principaux effets des médicaments homœopathiques, avec indication des observations cliniques. 2° *Répertoire thérapeutique et symptomatologique*, ou Tables alphabétiques des principaux symptômes des médicaments homœopathiques; avec des avis cliniques. 7e édition, revue et considérablement augmentée. Paris, 1862, 4 vol. in-12. 18 fr.

JAHR (G. H. G.) et CATELLAN FRÈRES. **Nouvelle Pharmacopée homœopathique**, ou Histoire naturelle, préparation et posologie ou administration des doses, des médicaments homœopathiques. 3e édition, revue et considérablement augmentée. Paris, 1862, in-18 jésus, x-436 p., avec 144 fig. 7 fr.

MARCHANT (L.). **Étude sur les maladies épidémiques**, avec une réponse aux Quelques réflexions sur le mémoire de l'angine épidémique. 2e édition, corrigée et augmentée. Paris, 1861, in-18 jésus, XII-92 p. 1 fr.

MILCENT (A.). **De la scrofule**, de ses formes, des affections diverses qui la caractérisent, de ses causes, de sa nature et de son traitement. Paris, 1846, in-8 de 418 p. 6 fr.

MONESTROL (D. DE). **La goutte.** Mémoire sur la cause des maladies goutteuses et sur leur traitement par la méthode homœopathique. Paris, 1861, in-8, 96 p. 1 fr. 50

MONESTROL (J. DE). **De l'homœopathie** en dehors des préjugés de ses adversaires et des exagérations de ses partisans. Paris, 1861, in-18 jésus, 72 p. 1 fr.

MURE (B.). **Doctrine de l'école de Rio-Janeiro**, et Pathogénésie brésilienne, contenant une exposition méthodique de l'homœopathie, la loi fondamentale du dynamisme vital, la théorie des doses et des maladies chroniques, les machines pharmaceutiques, l'algèbre symptomatologique, etc. Paris, 1840, in-12, LX-368 p., avec 37 fig. intercalées dans le texte. 6 fr.

NUNEZ. **Étude médicale sur le venin de la tarentule**, d'après la méthode de Hahnemann, précédée d'un résumé historique du tarentulisme et du tarentisme, et suivie de quelques indications thérapeutiques et de notes cliniques par le marquis Joseph Nunez, médecin de S. M. la reine d'Espagne; traduite par le docteur J. Perry. Paris, 1866, 1 vol. in-8, 268 p., avec 2 fig. 4 fr.

ORIARD (T.). **L'homœopathie mise à la portée de tout le monde.** 3e édition. Paris, 1863, in-18 jésus, 370 p. 4 fr.

L'homœopathie est la médecine des remèdes simples employés à des doses inoffensives, et c'est à cause de l'innocuité de ces remèdes que j'ai voulu, par cette publication, donner à tous, les moyens de se convaincre par l'expérience de la

bonté de la médecine directe; de remédier soi-même aux souffrances chroniques; de commencer le traitement des maladies aiguës graves, avant la venue du médecin; de suppléer ce dernier dans les cas légers et de pouvoir se passer ainsi des remèdes, souvent dangereux, de la médecine ordinaire. (*Extrait de la préface de l'auteur.*)

PARSEVAL (LUD. DE). **Observations pratiques de Samuel Hahnemann**, et classification de ses recherches sur les propriétés caractéristiques des médicaments. Paris, 1857-1860, in-8, 398 p. 6 fr.

PÉTROZ. **Études de thérapeutique et de matière médicale**, précédées d'une introduction sur sa vie et ses travaux, par le docteur A. Crétin. Paris, 1864, grand in-8 de 736 p. 20 fr.

PORGES (H.). **Carlsbad, ses eaux thermales**, analyse physiologique de leurs propriétés curatives et de leur action spécifique sur le corps humain. Paris, 1858, in-8. 4 fr.

PROST-LACUZON (J.). **Formulaire pathogénétique usuel**, ou Guide homœopathique, pour traiter les maladies soi-même. *Troisième édition*. Paris, 1866. 1 vol. in-18 jésus de 583 pages. 6 fr.

Pour chaque maladie nous donnons : 1° une symptomatologie minutieusement détaillée, et tous les termes scientifiques sont suivis de leur traduction en langue vulgaire, mise entre parenthèses; 2° le diagnostic différentiel, c'est-à-dire les signes auxquels on distingue une maladie différente d'une autre qui lui ressemble, et, de plus, la durée probable de l'affection; 3° le pronostic sur l'issue de la maladie, et les symptômes indiquant le danger ou l'approche de la mort chez le malade; 4° vient ensuite le traitement qui comprend : le nom des médicaments à employer pour chaque maladie; les symptômes pathogénétiques de chacun de ces médicaments, afin qu'on puisse aisément choisir celui qui convient contre l'affection dans laquelle on le désigne, et sous laquelle il se trouve placé ; la quantité de globules qu'il faut du médicament, sa dilution la plus convenable, et la quantité d'eau dans laquelle on doit le faire dissoudre; son mode d'administration, c'est-à-dire le nombre de cuillerées qu'on devra en donner par jour, et les tempéraments auxquels il convient de préférence; les indications qui exigent la répétition, la suspension ou le changement du médicament; enfin, les antidotes de tous les remèdes employés. Chaque maladie ayant son traitement détaillé au-dessous d'elle, il n'y a plus d'incertitude ni d'hésitation possibles pour celui qui voudra se servir des indications contenues dans ce livre.

PROST-LACUZON (J.) et **BERGER**. **Dictionnaire vétérinaire homœopathique**, ou Guide homœopathique pour traiter soi-même les maladies des animaux domestiques, par J. PROST-LACUZON et H. BERGER, élève des Ecoles vétérinaires, ancien vétérinaire de l'armée. Paris, 1865, in-18 jésus de VIII-496 p. 4 fr. 50

C'est dans la pensée de faire participer les animaux domestiques aux bienfaits de l'homœopathie que j'ai écrit ce livre. Je le présente comme un vade-mecum indispensable aux vétérinaires praticiens, aux propriétaires de bestiaux, aux cultivateurs, aux officiers de cavalerie et en général à toutes les personnes qui, chargées du soin des chevaux, des chiens, des bœufs, des vaches, des moutons, des chèvres, des brebis, des porcs, des poules, etc., ont le désir et le besoin de traiter facilement et promptement les maladies de ces animaux.

J'ai analysé avec soin les causes, les symptômes et les médications : les causes, qui permettent de prévenir le mal; les symptômes, qui le font reconnaître ; les médications, qui donnent les moyens de les guérir. J'ai mis à profit, pour la composition de cet ouvrage, les observations de mes devanciers Lotzbeck et Gunther ; mais j'ai regretté que l'un n'ait pas suffisamment détaillé les symptômes, et que l'autre ait séparé l'étude de telle ou telle affection chez le bœuf, chez le cheval, chez le chien, etc. Il y a dans une même maladie, observée chez des sujets

divers, une analogie de symptômes et d'indications thérapeutiques, qui reçoit de la comparaison une lumière nouvelle. J'ai voulu être plus complet que l'un, plus méthodique que l'autre.

Mais je ne me suis pas contenté de réunir les observations de Lotzbeck et de Gunther ; j'ai contrôlé les données qu'ils me fournissaient, et j'y ai ajouté les résultats d'une expérience personnelle, qui remonte déjà à de longues années, et qui me permet de livrer avec confiance au public des formules dont j'ai vérifié l'efficacité.

J'ai cru devoir, pour la rédaction de ce Dictionnaire, m'assurer le concours d'un praticien consommé, M. Henri Berger, élève des écoles vétérinaires, et ancien vétérinaire de l'armée. Mon livre n'a pu que gagner à ses précieux conseils.

(*Extrait de la préface de l'auteur.*)

RUCKERT. **Traitement homœopathique des maladies de la peau**, considérées sous le rapport de leur forme, des sensations qu'elles produisent, et des parties qu'elles affectent ; précédé de notions générales et importantes sur la symptomatologie, le régime homœopathique, la force et la répétition des doses, etc. ; suivi du *Traitement homœopathique des maladies vénériennes*, par le docteur Attomyr. Traduit de l'allemand par Sarrazin. Paris, 1838, in-18, 424 p. 4 fr. 50

RUOFF (A. J. F.). **Guide de l'homœopathe**, ou Traitement de plus de mille maladies. Divisé en deux parties : la première contient l'indication des maladies sous les dénominations nosologiques de l'ancienne école, les symptômes de ces maladies et les remèdes qui leur ont été opposés avec succès ; 2° la liste des médicaments par ordre alphabétique, et, à la suite du nom de chaque substance, les affections guéries par son emploi, etc. Traduit de l'allemand par Q. L. Strauss. 2e édition. Paris, 1851, in-18, VIII-460 p. 5 fr.

TESTE. **Systématisation pratique de la matière médicale homœopathique**. Paris, 1853, 1 vol. in-8 de 600 pages. 8 fr.

— **Traitement homœopathique des maladies aiguës et des maladies chroniques des enfants.** *Deuxième édition*, revue, corrigée et augmentée. Paris, 1856, in-12 de 416 pages. 4 fr. 50

— **Comment on devient homœopathe.** Paris, 1865, in-12 de 322 p. 3 fr. 50

WEBER (GEORGES P. F.). **Codex des médicaments homœopathiques**, ou Pharmacopée pratique et raisonnée à l'usage des médecins et des pharmaciens. Paris, 1854, in-12, VII-440 p. 6 fr.

— **Manuel homœopathique du goutteux**, ou Instruction pour se préserver et se guérir de la goutte. Paris, 1862, in-18 jésus, 124 p. 1 fr. 50

WERLHOFF. **Plus de goutte ni rhumatismes**. Exposé succinct d'une méthode d'emploi du soufre antigoutteux et antirhumatismal qui, appliqué extérieurement en petite quantité, est le préservatif de la goutte, des rhumatismes articulaires et névralgiques, des douleurs et des affections engendrées par la viciation du sang. 2e édition. Paris, 1864, in-18 de 16 p. 25 c.

CORBEIL. — Typographie de CRÉTÉ.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 00660 8866

HÉRING. Médecine homœopathique domestique, par le docteur C. Héring. *Nouvelle édition française*, traduite sur la douzième édition allemande et précédée d'une Introduction, par le docteur Léon Simon fils. In-12 de 700 pages avec figures. . . . . . . 6 fr.

HUXLEY. La place de l'homme dans la nature, par M. Th. Huxley, membre de la Société royale de Londres, traduit, annoté, précédé d'une introduction et suivi d'un compte rendu des travaux anthropologiques du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, tenu à Paris (session de 1867), par le docteur E. Dally, avec une préface de l'auteur. In-8 de 368 pages, avec 68 figures. 7 fr.

JAHR. Nouveau Manuel de médecine homœopathique, divisé en deux parties : 1° Manuel de matière médicale, ou Résumé des principaux effets des médicaments homœopathiques, avec indication des observations cliniques ; 2° Répertoire thérapeutique et symptomatologique, ou Table alphabétique des principaux symptômes des médicaments homœopathiques, avec des avis cliniques, par le docteur G.-H.-G Jahr. *Septième édition* revue et augmentée. 4 vol. grand in-12. 18 fr.

LEMOINE. Du sommeil, au point de vue physiologique et psychologique, par Albert Lemoine, maître de conférences à l'École normale. *Ouvrage couronné par l'Institut de France* (*Académie des sciences morales et politiques*). In-12 de 410 pages. . . . 3 fr. 50

LÉVY. Traité d'hygiène publique et privée, par le docteur Michel Lévy, directeur de l'École impériale de médecine et de pharmacie militaires du Val-de-Grâce, membre de l'Académie impériale de médecine. *Quatrième édition*, revue, corrigée et augmentée. 2 vol. in-8. Ensemble, 1,900 pages. . . . . 18 fr.

LOUIS. Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie royale de chirurgie de 1750 à 1792, par A. Louis, recueillis et publiés pour la première fois, au nom de l'Académie impériale de médecine, et d'après les manuscrits originaux, avec une introduction, des notes et des éclaircissements, par Fréd. Dubois (d'Amiens), secrétaire perpétuel de l'Académie impériale de médecine. 1 vol. in-8 de 548 pages. . . . . 7 fr. 50

MAGNE. Hygiène de la vue, par le docteur A. Magne. *Quatrième édition*, revue et augmentée. In-18 jésus de 350 pages, avec 30 figures. . . . . 3 fr.

MARTINS (Ch.). Du Spitzberg au Sahara, étapes d'un naturaliste au Spitzberg, en Laponie, en Écosse, en Suisse, en France, en Italie, en Orient, en Égypte et en Algérie, par Charles Martins, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, membre correspondant de l'Institut de France. 1 vol. in-8, de 700 pages. . . . . 8 fr.

MOQUIN-TANDON. Éléments de botanique médicale, contenant la description des végétaux utiles à la médecine et des espèces nuisibles à l'homme, vénéneuses ou parasites, précédée de considérations sur l'organisation et la classification des végétaux, par MOQUIN-TANDON, professeur d'histoire naturelle médicale à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Institut. *Seconde édition.* 1 vol. in-18 jésus, avec 133 figures. . . . . 6 fr.

—— **Éléments de zoologie médicale,** contenant la description des animaux utiles à la médecine et des espèces nuisibles à l'homme, venimeuses ou parasites, précédée de Considérations sur l'organisation et la classification des animaux et d'un Résumé sur l'histoire naturelle de l'homme. *Seconde édition,* revue et augmentée. 1 vol. in-18 jésus, XVI-452 pages, avec 150 figures. . . . . . 6 fr.

MOREL. Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine et des causes qui produisent ces variétés maladives, par le docteur B.-A. MOREL, médecin en chef de l'Asile des aliénés de Saint-Yon (Seine-Inférieure). 1 vol. in-8 de 700 pages avec un atlas de XII planches in-4. 12 fr.

MOTARD. Traité d'hygiène générale, par le docteur MOTARD. 2 vol. in-8 de chacun 600 pages avec figures. . . . . 16 fr.

MULDER. De la bière, sa composition chimique, sa fabrication, son emploi comme boisson, par G.-J. MULDER, professeur à l'Université d'Utrecht, traduit du hollandais avec le concours de l'auteur, par M. A. DELONDRE. In-8 jésus de VIII-444 pages. . . . . 5 fr.

PARISET. Histoire des membres de l'Académie royale de médecine, ou Recueil des Éloges lus dans les séances publiques, par E. PARISET, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine. *Édition complète,* précédée de l'Éloge de PARISET. 2 vol. in-12. 7 fr.

PEISSE. La médecine et les médecins, philosophie, doctrines, institutions, critiques, mœurs et biographies médicales, par LOUIS PEISSE. 2 vol. in-18 jésus. . . . . 7 fr.

PIESSE. Des odeurs, des parfums et des cosmétiques, histoire naturelle, composition chimique, préparation, recettes, industrie, effets physiologiques et hygiéniques des poudres, vinaigres, dentifrices, pommades, fards, savons, essences aromatiques, essences infusions, teintures, alcoolats, sachets, etc., par S. PIESSE, chimiste-parfumeur. Édition française publiée avec le consentement et le concours de l'auteur, par M. O. REVEIL, agrégé de l'École de pharmacie. In-18 jésus de 500 pages, avec 86 figures. . . . . 7 fr.

PRICHARD. Histoire naturelle de l'homme, comprenant les recherches sur l'influence des agents physiques et moraux considérés comme une cause des variétés qui distinguent entre elles les différentes races humaines, par J.-C. PRICHARD, traduit de l'anglais par F.-D. ROULIN, bibliothécaire de l'Institut. 2 vol. in-8°, avec 40 planches gravées et coloriées et 90 figures. . . . . 20 fr.

PROST-LACUZON. Formulaire pathogénétique usuel, ou Guide homœopathique pour traiter soi-même les maladies. *Troisième édition*, corrigée et augmentée. In-18 de 585 pages. . . . . 6 fr.

PROST-LACUZON (J.) et BERGER. Dictionnaire vétérinaire homœopathique, ou Guide homœopathique pour traiter soi-même les maladies des animaux domestiques, par J. PROST-LACUZON et H. BERGER, élève des Écoles vétérinaires, ancien vétérinaire de l'armée. In-18 jésus de VIII-496 p. . . . . 4 fr. 50

QUATREFAGES. Physiologie comparée. Métamorphoses de l'homme et des animaux, par A. de QUATREFAGES, membre de l'Institut, prof. au Muséum d'hist. nat. In-18 de 324 p. 3 50

REVEIL. Formulaire raisonné des médicaments nouveaux et des médications nouvelles, suivi de notions sur l'aérothérapie, l'hydrothérapie, l'électrothérapie, la kinésithérapie et l'hydrologie médicale, par le docteur O. REVEIL, pharmacien en chef de l'hôpital des Enfants, professeur agrégé à la Faculté de médecine et à l'École de pharmacie. *Deuxième édition*, revue et corrigée. 1 vol. in-18 jésus, XII-696 p. avec 48 fig. . . . . 6 fr.

RÉVEILLÉ-PARISE. Traité de la vieillesse, hygiénique, médical et philosophique, ou Recherches sur l'état physiologique, les facultés morales, les maladies de l'âge avancé, et sur les moyens les plus sûrs, les mieux expérimentés, de soutenir et de prolonger l'activité vitale à cette époque de l'existence; par J.-H. RÉVEILLÉ-PARISE, membre de l'Académie de médecine, etc. 1 vol. in-8 de 500 pages. . . 7 fr.

—— **Étude de l'homme dans l'état de santé et de maladie.** *Deuxième édition*. 2 vol. in-8. . . . . 15 fr.

SAINT-VINCENT. Nouvelle médecine des familles à la ville et à la campagne. Les remèdes sous la main, en attendant le médecin, en attendant le chirurgien, l'art de soigner les malades et les convalescents, à l'usage des curés, des sœurs hospitalières, des dames de charité, et de toutes les personnes bienfaisantes qui se dévouent au soulagement des malades, par A. C. DE SAINT-VINCENT. 1 vol. in-18 jésus de 450 pages avec 134 figures. Cartonné à l'anglaise. . 3 fr. 50

TARDIEU (A.). Étude médico-légale et clinique sur l'empoisonnement, avec la collaboration de Z. ROUSSIN, professeur agrégé à l'École impériale du Val-de-Grâce, pour la *partie de l'expertise médico-légale relative à la recherche chimique des poisons*. In-8 de XXII-1072 p. avec 53 figures et 2 planches. 12 fr.

VERLOT (B.). Le Guide du botaniste herborisant, conseils sur la récolte des plantes, la préparation des herbiers, l'exploration des stations de plantes phanérogames et cryptogames, et les herborisations, par BERNARD VERLOT, chef de l'École de botanique du Muséum, avec une Introduction, par N. NAUDIN, membre de l'Institut (Acad. des sciences). 1 vol. in-18 de 596 p., avec fig., cart. . 5 fr. 50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT SUR LA POSTE.